


R
CLASS 054
No F46
16
THE PUBLIC LIBRARY OF NEW LONDON
WITHDRAW


JANVIER
AU GUI L'AN
NEUF
Figaro-illustré

Seizième année | Deuxième série. — N° 94

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot

Janvier 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

Numéro d'Etrennes. — Sommaire



1 LA VISITE AUX CHANTIERS. — 2 AU PONT ALEXANDRE III.

LA VISITE DU PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE A L'EXPOSITION DE 1900

M. le Président de la République s'intéresse vivement à tout ce qui se rattache à l'Exposition de 1900. Si l'idée première de cette grande entreprise est antérieure à sa magistrature, on peut dire que la mise en œuvre en a été élaborée et commencée depuis l'accession au pouvoir de M. Félix Faure. Si aucun événement imprévu ne vient troubler l'avenir, M. Félix Faure aura l'honneur d'inaugurer cette grande manifestation de la richesse et de l'industrie nationales, et de la présenter aux souverains qui ne manqueront pas de répondre à l'invitation que la France leur adressera.

Le Président de la République a visité le 16 novembre, dans tous leurs détails, les divers chantiers de l'Exposition. Accompagné du général Hagron, de M. Le Gall, du commandant Legrand et de M. Blondel, chef de son secrétariat particulier, M. Félix Faure a été reçu au seuil de ce qui reste du Palais de l'Industrie par MM. Boucher, ministre du commerce; Alfred Picard, commissaire général de l'Exposition; Bouvard, directeur des services d'architecture; Résal, ingénieur en chef de la construction du pont Alexandre III, etc., etc.



L'EXAMEN DES PLANS

Le Président a parcouru les chantiers du Grand Palais, construit par M. Deglane : les fondations sont terminées et les puissantes assises de ce monument commencent à se superposer; ceux du Petit-Palais, qu'on appelle familièrement le Palais-Giraud, du nom de son architecte, et dont les fondations sont achevées.

Le Petit-Palais, comme on sait, est situé sur l'avenue qui mènera des Champs-Elysées au Pont Alexandre III, à gauche, en venant des Champs-Elysées : il sera réservé à l'exposition rétrospective de l'art, remplissant ainsi le rôle qui, aux précédentes expositions, avait été dévolu au Trocadéro. Quant au Grand-Palais, placé en face du précédent, il servira, pendant l'Exposition de 1900, aux expositions des Beaux-Arts : la partie principale recevra la production des dix dernières années; celle qui longe l'avenue d'Antin les chefs-d'œuvre du siècle.

Après avoir examiné les nombreuses et ingénieuses installations imaginées par les entrepreneurs pour activer les travaux, M. Félix Faure s'est engagé dans cet enchevêtrement de poutres et de passerelles où évolue tout un fourmillement d'ouvriers et d'où sortira, dans deux ans, l'œuvre imposante que sera le Pont Alexandre III.

A propos du Pont Alexandre III, il est bon de signaler que, à la suite de remaniements des plans, le niveau du pont a été abaissé de 1m76 au-dessous du niveau primitif et que, par conséquent, un spectateur placé à l'entrée du pont et même à l'origine de la nouvelle



avenue sur les Champs-Elysées, verra tout l'Hôtel des Invalides, sauf une bande insignifiante qui, en tout état de cause, lui eût été cachée par les plantations qui précèdent la façade.

Le Président a visité les fondations de la rive droite, puis aux abords du pavillon de la douane il s'est embarqué avec sa suite sur un bateau de la Compagnie Parisienne, qui l'a amené sur la rive gauche, auprès du Pont des Invalides, où stationnaient les voitures.

M.

Les Croquis du Mois

Le mois de décembre manque généralement de gaieté : disgracié de la nature, il ne nous apporte que des frimas, des brumes, des pluies tombant par des jours sans lumière et sur des nuits noires ; dans le domaine de la politique il est voué aux crises ministérielles et aux interminables discussions budgétaires. Pour ce qui est de la vie privée il empoisonne l'existence des gens paisibles et économes en agitant devant eux le pénible spectre des étrennes

Ce n'était cependant pas assez de tant de tribulations, il a fallu que cette fin d'année fût attristée par l'inextricable et incompréhensible affaire Dreyfus. Elle a, pendant plus d'un mois, encombré les colonnes des journaux, et suscité, de part et d'autre des polémiques ardentes et parfois grossières ; ces polémiques se répercutaient dans les salons et dans les cercles où les gens modérés se trouvaient fort embarrassés : à ceux qui paraissaient admettre la possibilité d'une erreur judiciaire dont aurait été victime Dreyfus, on jetait à la face : « vous êtes du syndicat » ; à ceux qui regrettaient qu'il n'eût pas été fusillé — ce qui eût évité toute l'agitation actuelle, — on criait : « vous êtes des energumènes et des antisémites. »

Et comme si ce n'était pas assez de ce cas Drevfus, le cas Esterhazy a surgi ; il devait sans doute créer une diversion, il n'a eu pour résultat que de troubler davantage les esprits.

Je ne mets pas en doute l'entière bonne foi des défenseurs de Drevfus ; ils ont pu croire à son innocence, mais les affirmations très catégoriques du gouvernement auraient dû les éclairer et leur imposer silence; les gens de tact et d'esprit savent entendre à demi-mot.

Quant à l'affaire Esterhazy elle est du ressort de la discipline militaire. Si cet officier a eu la légèreté de manifester par écrit à des personnes peu dignes de sa confiance, son opinion sur ses chefs hiérarchiques il mérite d'être puni, car, même dans sa vie privée, un officier doit toujours être absolument pur et absolument correct.

⁂

La *Sapho*, du cher Alphonse Daudet avait déjà été fortement comprimée lorsqu'il s'agit de l'introduire dans le moule étroit, mais banal, d'une pièce de théâtre, qu'à reprise récemment le Gymnase ; elle vient de subir un nouveau laminage, qui l'a réduite à l'état d'opéra-comique.

Que reste-t-il, dans ce livret de l'adorable et pervers parfum littéraire de Daudet, de l'étude si séduisante et si cruelle à la fois, de la vie artistique avec ses emballements, ses déceptions, ses folies? Heureusement, ce qu'a perdu Daudet, Massenet l'a retrouvé : il a reversé dans la partition qui soutient l'adaptation de MM. Henri Cain et Bernède la plus tendre partie de son âme, l'expression la plus voluptueuse de son féminisme. On pourra citer les « femmes » de Massenet, comme on dit les « femmes » de Gœthe, auquel Massenet en a, d'ailleurs, emprunté quelques-unes. Sapho, prendra sa place dans la collection, à côté de Manon son aïeule, de Charlotte, de Mignon, d'Esclarmonde, de Thaïs pour ne citer que les plus célèbres et les plus adorées. Aujourd'hui Massenet doit être considéré comme le vrai maître de la musique française et sa mission est d'y rester fidèle ; elle a, sans doute perdu sa gaîté, son badinage, elle est devenue rêveuse, mélancolique, inquiète et névrosée, mais on ne saurait le lui reprocher, car la musique a de tous temps, reflété l'âme des peuples et le Français est devenu triste. C'est pour les maîtres français un devoir patriotique de renoncer aux puériles pastiches : qu'ils traduisent nos mélancolies et nos tristesses en français, sans y introduire le lourd et ennuyeux pessimisme allemand.

Sapho, a été montée avec un soin particulier par M. Carvalho, un maître de la mise en scène. Mademoiselle Calvé a reçu du public l'accueil accoutumé : elle a de beaux élans, mais elle semble un peu à l'étroit dans ce rôle moderne de Sapho, qui n'a pas d'équivalent dans le répertoire et qui exige des qualités qu'on ne saurait demander à une cantatrice. On a remarqué Mademoiselle Wyns qui, dans un rôle de second plan, a su trouver les éléments d'une véritable création.

⁂

Le « high-life » littéraire peut se diviser en trois catégories : ceux qui ne sont pas de l'Académie et qui devraient en être, ceux qui en font partie sans que personne puisse savoir pourquoi, et enfin ceux qui en sont et qui ont mérité d'en être. André Theuriet et Paul Bourget sont bien de ces derniers. Aussi fut-ce un grand plaisir pour les gens de goût lorsque ces deux purs lettrés se trouvèrent en présence sous la coupole, dans la séance du 9 décembre, Paul Bourget recevant André Theuriet qui prenait possession du fauteuil d'Alexandre Dumas fils. L'un, amant discret et délicat de la nature, imprégnant ses phrases de la pénétrante senteur des futaies et des fleurs sauvages, l'autre les vaporisant des parfums subtils de la psychologie féminine, puis, tous deux s'accordant pour célébrer le puissant peintre de mœurs, le sceptique si âpre aux coquins et si doux aux faibles que fut Alexandre Dumas fils.

De pareilles séances sont rares, où l'on ne respire qu'une saine atmosphère intellectuelle, sans mélange de politique ni d'esprit de coterie, ni de tous ces éléments extra-littéraires qui aboutissent généralement, hélas ! à des discours écrits en mauvais français, encombrés de banalités, et applaudis par de nombreuses femmes du monde.

⁂

Le théâtre national de l'Opéra a produit un gros effort en représentant les *Maîtres-Chanteurs de Nuremberg*. Ce n'est point par ironie que je rapproche les mots « théâtre national » du titre d'une pièce essentiellement et intimement allemande. L'infatigable publicité que prodiguent depuis vingt ans les apôtres du wagnérisme devait bien finir par amener le résultat dont nous sommes aujourd'hui les témoins : c'est que la première scène française consacrée à l'opéra est livrée presque entièrement à un musicien allemand. Le phénomène n'est pas nouveau, d'ailleurs, car Wagner succède tout simplement à Meyerbeer, qui pendant cinquante ans occupa l'Opéra, alternant avec quelques compositeurs italiens : Rossini, Verdi, Donizetti. Au milieu de cette invasion étrangère, un seul nom français surnage et surnagera, celui de Gounod, avec son *Faust*, lequel dut faire un long stage à l'Opéra-Comique avant d'être admis au rang des chefs-d'œuvre officiels.

Je reviens aux *Meistersœnger*, dont l'exécution et la mise en scène méritent de sincères éloges. Pour qui connaît un peu l'Opéra, cette administration solennelle où tout le monde, depuis les plus « grosses légumes » jusqu'au dernier frotteur, se considère comme un fonctionnaire de l'État, il a fallu une singulière énergie pour arracher tout ce personnel à sa routine séculaire. Le plus beau résultat a été atteint par M. Blanc, le chef des chœurs, qui les a secoués, les a forcés à se mouvoir, a se disperser, a tourner le dos au public. M. Renaud a eu la hardiesse de se grimer, au physique et au moral, pour jouer admirablement le rôle ridicule de Beckmesser. Delmas est un peu solennel, peut-être, dans le rôle du bon Hans Sachs, et Alvarès un peu trop ténor traditionnel dans le personnage du chevalier Walther de Stolzing. Mademoiselle Bréval, qui joue Eva, m'a paru un peu dépaysée dans cette idylle ; elle semble chercher le casque, le bouclier et le javelot de la Walkyrie. Je ne sais pourquoi elle a caché sa belle chevelure brune, s'harmonisant si bien avec son pur profil, sous une perruque blonde Eva n'est pas une allemande du Nord : elle est souabe ou franconienne, et, dans ces pays, les brunes ne manquent pas.

Pendant que tout le monde se remuait à l'Opera pour atteindre à une exécution parfaite des *Maîtres-Chanteurs*, l'orchestre seul restait impassible : il a conservé cette froideur dédaigneuse qu'aucune autorité, jusqu'à présent, n'a pu vaincre. Chacun des éminents professeurs qui composent cette docte phalange donne exactement ce qu'il doit donner, mais rien de plus, et l'on croirait qu'ils mesurent au dynanomètre la force qu'ils mettent à tirer leur archet.

⁂

Les théâtres de genre ne nous ont rien donné ce mois-ci, qui sorte de la banalité courante : ce ne sont guère que reprises de pièces anciennes, ou bien première représentation de pièces soi-disant nouvelles, mais calquées sur des modèles connus et antédiluviens.

Il faut cependant en excepter *Le Repas du Lion*, de M. de Curel, œuvre très mâle et très hardie jouée par l'excellente troupe d'Antoine, et *Les Mauvais Bergers*, la pièce de M. Octave Mirbeau, qui est venu nous exposer les misères du « pauv' peuple » sur la scène de la Renaissance, que l'on croyait voué aux élégances mondaines ou aux manifestations d'un art moins relevé. L'apparition de Sarah Bernhardt en loqueteuse a peut-être diverti quelques lorgnettes paradoxales ; ça été sans doute aussi, pour la grande artiste un régal pervers de se montrer sous ce travestissement misérable et imprévu, mais je ne crois pas que le rôle de Madeleine ajoute un nouveau rayon à son nimbe.

Dans cet alinéa, consacré aux théâtres, il convient de signaler la disparition des *Deux Gosses*. C'est là un événement « vraiment parisien. » Depuis plus de deux ans ce titre s'étalait sur les murs, en des affiches monumentales, auxquelles s'étaient habitué l'œil du passant. La direction de l'Ambigu leur a substitué *La Joueuse d'orgue*, mais il est probable que nous verrons bientôt revenir les deux intéressants et légendaires gamins.

⁂

Toujours amusante, l'ingéniosité que déploient les rédacteurs de prospectus et de catalogues dans le but de fasciner l'acheteur : que dites-vous, par exemple de cette légende placée au-dessous d'une alléchante image d'un catalogue de jouets : « École laïque, avec table et bancs, douze élèves, prix X francs ; avec religieuse 1 franc en plus. » Et celle-ci : « Chemin de fer sur rail, produisant une catastrophe à volonté ! » C'est vraiment la joie des enfants !

Lutécius.

ALPHONSE DAUDET

Celui-là, le génial écrivain, le miraculeux évocateur d'êtres, le créateur du *Petit Chose*, de *Fromont Jeune*, de *Jack*, du *Nabab*, de l'*Evangéliste*, de l'*Immortel*, de *Sapho*, l'homme de lettres qui a le plus honoré, en cette fin de siècle, les Lettres françaises, ce n'est point lui que nous pleurons: mieux que tout autre, tant que notre langue sera parlée, il vivra, et, à travers les âges, les figures rares et charmantes qu'il a dressées par la puissance de son imagination et de son souvenir, l'accompagneront en cortège. Ce ne sera point chez nous seulement : par un rare privilège, ce poète si essentiellement national par le choix des mots, la hardiesse du style, la pureté de la langue, ce Maître en écriture artiste, comme disait le pauvre Goncourt, a si profondément gravé les lignes de ses personnages, il leur a si bien soufflé la vie, et les a, à ce point, doués d'humanité que, dépouillés de ce vêtement de style qui nous les fait plus chers et qui les rend plus nôtres, ils apparaissent presque aussi parfaits à l'imagination des autres peuples. Ce n'est point assez dire qu'il est le romancier le plus universellement populaire, il est le grand et l'unique de ce temps.

Cela, on le sait, et mieux que nous, d'autres le diront: mais, en ce



ALPHONSE DAUDET ET SA FILLE EDMÉE, par E. CARRIÈRE

journal qu'il a honoré de sa collaboration, il est permis à quelqu'un qui l'a profondément et justement aimé, de dire quel cœur accompagnait cet esprit. En ce corps martyr que torturait depuis quinze ans une continuelle souffrance, une bonté, une gentillesse d'attentions et de soins, une gaîté, toujours présentes, toujours actives, une délicatesse qui employait tous les moyens pour rendre des services et qui détournait les remerciements attendris par quelque bouffonne invention !

A des moments, la crise devenant trop violente, il disparaissait, préparait avec une prestesse étrange, ses petits outils, se faisait une piqûre et l'instant d'après, sa voix fortifiée et comme adoucie, rejetait la balle de la causerie, en tirait tout le suc et, d'un mot, pailleté et profond, en prenait tout le vrai.

C'est à l'un de ces moments où la douleur exacerbée traçait sur son visage la mystérieuse beauté de l'agonie, où comme pour la tristesse sans espoir des adieux suprêmes, ses yeux s'attachaient aux êtres qu'il aimait; où, détourné de l'enfant adorée, l'enfant des derniers jours, comme si la c'eût été trop cruel de regarder, il la tenait seulement à son côté, pressant ses petites mains de fleur de sa main moite et déchaînée : à l'un de ces moments où Daudet incarnait la Souffrance d'une humanité supérieure — une humanité qui ne crie point de sa chair meurtrie et de ses os brisés, mais de l'exaspération de ses nerfs, du surmenage de son cerveau, du vidage de sa moelle — Carrière l'a représenté en une œuvre profonde et sensible qui bien par delà les surfaces va chercher les causes et en traduit la philosophie, œuvre qui a présent sans doute, prend sa puissance entière, donne toute sa douceur et semble un symbole.

Cette façon qu'il avait si plaisante de présenter d'un mot les êtres, en une charge vivement crayonnée, comme elle eût fait illusion si l'on n'eût connu les trésors infinis de tendresse qu'il gardait aux petits et aux pauvres, à quiconque souffrait, à quiconque avait besoin de lui, à ces pauvres chers êtres qui l'entouraient, dont il était la préoccupation unique, le juste orgueil et la joie profonde.

Ceux-là souffrent tant : son admirable compagne, ses deux fils, sa chère petite fille, tous les siens, qu'il n'est point de paroles à leur dire. Qu'ils sachent pourtant que dans ce Champrosay qu'il a immortalisé, il n'est point une maison où l'on ne pleure avec eux et que ce deuil qu'ils mènent, tous le suivent. Mais pour certains dont il s'était dit et prouvé l'«ami tendre» la blessure est de celles dont on ne guérit point, dont on ne peut pas, dont on ne veut pas guérir. Pauvre cher Daudet, il y a trois jours il m'écrivait : « Bon sang ! qu'il me tarde de vous voir ! » Et à présent... .

FRÉDÉRIC MASSON.

Les Livres (the books)

Aux jeunes hommes qui, à travers les plaisirs de leur âge, songent cependant à l'avenir, je ne saurais trop recommander la lecture des *Deracinés* de Maurice Barrès. C'est un jeune, lui aussi, qui leur parle le langage d'un frère aîné, ayant acquis avant eux l'expérience de la vie et subi la désillusion des hommes et des choses. La trame de ce livre est ingénieuse ; l'auteur nous raconte l'odyssée de cinq ou six jeunes lorrains, élevés ensemble au lycée de Nancy et arrivant à Paris, vers 1878, avec le naïf espoir de conquérir le monde. La lutte pour la vie, à laquelle ils se livrent donne prétexte à Maurice Barrès de peindre encore une fois la tragi-comédie parlementaire, souvenir de son passage à la Chambre, les malpropretés de l'opportunisme, les pasquinades des réunions publiques. Tout cela dans une forme très littéraire avec une allure très élevée qui rappelle, par places, la haute sagesse des « Années de Voyage », de Wilhelm Meister. On y retrouve même la délicieuse Philine, sous les traits d'une séduisante Arménienne.

M. Georges Lecomte, avec *Les Valets* nous apporte encore une « contribution » émanant des jeunes générations, au dégoût que leur inspire le parlementarisme. Toutes les variétés de platitudes, de canailleries, de bassesses et d'ignorance que peut susciter cette institution, sont cruellement énumérées et décrites par M. Georges Lecomte. L'auteur a même poussé l'exactitude jusqu'à nous exhiber un type de politicien cynique et débauché, déshonorant la fille de son meilleur ami... Ce dernier trait est tellement ignoble que l'on est porté à croire que l'histoire est vraie.

Dans un volume intitulé : *Figures et Choses qui passaient*, la librairie Calman-Levy a rassemblé un certain nombre de courtes œuvres

que Pierre Loti a semées dans les journaux et les revues. Dans ces morceaux, écrits rapidement sous l'impression directe et immédiate d'une vision ou d'une sensation, l'admirable artiste qu'est Pierre Loti se révèle encore plus sincèrement peut-être, que dans les livres plus « travaillés ». A noter, dans ce recueil, les tableaux du pays basque, où l'on trouve des rappels, comme qui dirait des « leitmotifs » de *Ramuntcho*.

Le Golo, de M. Pol Neveux, donne une impression très nette de la vie moderne dans les bourgs de la grande banlieue de Paris, avec ses mœurs dépouillées des grâces champêtres et des naïves simplicités d'autrefois, avec ses gars qui sont venus prendre à la capitale ses vices, ses casquettes à pont et ses complets de la Belle-Jardinière, avec ses filles, dévergondées qui font l'apprentissage du triste métier qu'elles rêvent d'aller exercer un jour à Paris. A travers ces peintures brutales l'auteur a su faire circuler quelques figures honnêtes, leur donnant pour fonds les perspectives et le décor rustiques dont la civilisation n'a pu encore altérer l'immuable et sereine beauté.

M. Jules Bois compte parmi les plus persévérants apôtres du « féminisme » qu'on devrait plutôt dénommer : « la masculation de la femme ». Sous le titre, bien choisi, de *la Femme inquiète* il nous trace une série de croquis très fins et très poussés de femmes enserrées entre les conventions sociales actuelles et les aspirations que leur inculquent les théoriciens de l'égalité des deux sexes. On doit rendre à M. Jules Bois cette justice qu'il n'est pas un démolisseur et qu'il compte sur le temps pour amener l'évolution féministe à son complet épanouissement : il espère que, lentement les mœurs changeront, puis les lois ; mais jusqu'à ce que s'ouvre l'ère bénie, nous traverserons une pénible période de transition, et nous subirons le contact anguleux et de plus en plus fréquent des « Femmes inquiètes ».

La belle publication de *Maîtres de l'Affiche* commence sa troisième année. Malgré les imitations nombreuses qu'elle a suscitées, cette publication conserve le premier rang, autant par le choix des sujets que par la pureté de l'exécution. A noter dans le fascicule de décembre une affiche de Willette, une de Grasset et deux compositions très originales d'affichistes étrangers.

L'Annuaire si connu, si apprécié de la Société parisienne, le *Tout-Paris*, vient de faire paraître son édition de 1898, édition revue, corrigée avec soin et augmentée de plus de 150 pages. De nombreuses améliorations ont été apportées dans cette publication : plans de Paris en couleurs, liste des professions libérales, indications des cercles dont font partie les personnes appartenant au high-life, numéros téléphoniques, etc., etc., qui viennent s'ajouter aux nombreux renseignements publiés déjà par cet annuaire indispensable à tous les Parisiens.

Le prix du volume est toujours de 12 francs. — A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

Les clichés d'après lesquels ont été exécutées les reproductions des tableaux de Botticelli, Benozzo Gozzoli et Gentile da Fabriano, qui accompagnent l'article *Les Mages*, ont été gracieusement mis à notre disposition par M. Ed. Alinari, le grand photographe de Rome.

COLLECTION HETZEL

Parmi les nombreuses publications qui font leur apparition à cette époque de l'année, quelques-unes nous ont particulièrement intéressé et méritent une mention toute spéciale.

C'est d'abord le *Sphinx des glaces*, de Jules Verne. Nous ne craignons pas d'être démenti en affirmant que l'auteur de tant de chefs-d'œuvre s'est surpassé. Ce roman est d'un dramatique achevé, les scènes en sont tellement poignantes qu'elles s'imposent au lecteur hypnotisé comme le récit le plus authentique. Le héros principal, Dirk Peters, est le seul survivant connu de l'expédition polaire dont Edgar Poe a fait le sujet d'un de ses plus étranges romans, *Aventures d'Arthur Gordon Pym*; se substituant à Edgar Poe, Jules Verne remet en scène ce Dirk Peters et le conduit en suivant la logique des faits à un dénouement digne d'Edgar Poe et de lui-même.

Nous n'enlèverons pas au lecteur le plaisir de savourer par lui-même les émotions qui l'attendent, en essayant d'analyser ce livre et nous passerons à une autre œuvre très originale et très mouvementée : *Gérard et Colette*, par André Laurie, un des écrivains les plus goûtés de la jeunesse, autant pour ses attachantes études sur la *Vie de collège dans tous les pays* que pour ses incomparables romans d'aventures dans lesquels il excelle. Ses héros, Gérard et Colette, ont été séparés de leur famille à la suite d'un naufrage, ils sont jetés sur la côte orientale d'Afrique et ils ont à parcourir, du nord au sud, les deux tiers du continent africain pour gagner le Transvaal, où ils espèrent retrouver leurs parents. On peut s'en rapporter à André Laurie pour les mener à bon port et les tirer des pas les plus périlleux.

Une troisième œuvre nous a complètement séduit : c'est *Double conquête*, par F. Dupin de Saint-André, un de nos rares contemporains ayant trouvé le secret d'écrire pour les jeunes filles. Marianne Mercier fera école, elle montre comment on peut vaincre les antipathies irraisonnées et surmonter les pires difficultés.

Nous n'étonnerons personne quand nous ajouterons que ces charmantes œuvres appartiennent à la *Collection Hetzel* et qu'elles sont admirablement illustrées par des artistes de premier ordre.

LA « MUTUAL LIFE »

EST LA PLUS PUISSANTE ET LA PLUS PROSPÈRE DES COMPAGNIES D'ASSURANCES SUR LA VIE QUI SOIT AU MONDE.

Le chiffre le plus fort d'Assurances sur la vie et de Rentes en cours possédé par une Compagnie s'élève, d'après les rapports officiels, à **4 milliards 760 millions** et appartient à la « Mutual Life », qui tient ainsi la tête de toutes les Compagnies du monde.

Toute Société qui annonce un montant supérieur publie des chiffres inexacts.

Quant à l'*excédent*, quel que soit son importance, il ne signifie rien au point de vue de la garantie, car il constitue une **dette**. Il n'est, en effet, que la *représentation des bénéfices laissés par les assurés en* **dépôt** à la Compagnie, pour être partagés entre les survivants, après 10, 15 ou 20 ans. Par conséquent, lorsque, pour se créer une supériorité factice, une Compagnie présente cet *excédent* comme un complément d'actif, ou comme la source des bénéfices, elle induit le public en erreur.

La « Mutual Life » tient également la tête sur tous les autres points.

Elle réalise **703 millions d'affaires nouvelles à l'année**, c'est-à-dire 650 millions de plus que la plus importante Compagnie française, et 62 millions de plus que toute autre compagnie au monde.

Elle encaisse, comme *primes et intérêts*, **257 millions**, c'est-à-dire 159 millions de plus que la plus importante Compagnie française, et 24 millions de plus que toute autre compagnie au monde.

Elle distribue **plus de bénéfices à ses assurés**. C'est là le point capital pour les souscripteurs, car, sur un contrat de 100,000 francs, donnant lieu, par exemple, à environ 40,000 francs de bénéfices après 20 ans, si les assurés reçoivent à la « Mutual Life » environ de 30 à 50 °/. de plus qu'aux autres compagnies, l'avantage qu'ils ont à traiter avec elle se chiffre par 15 ou 20,000 francs.

Depuis sa fondation, qui remonte à 1843, la « Mutual Life » a distribué à ses assurés ou accumulé à leur profit *636 millions de bénéfices*, soit *526 millions de plus que la plus importante Compagnie d'Europe*, et *164 millions de plus que toute autre Société du monde*.

Les premières polices, avec distribution différée des bénéfices qui arrivent actuellement à échéance à la « Mutual Life », donnent, comme bénéfices, environ 50 °/. de plus que les polices similaires des autres sociétés.

Les chiffres ci-dessus concernant la « Mutual Life » sont extraits des rapports officiels et ont été certifiés exacts par MM. **Pigier**, expert-comptable, ex-arbitre près les tribunaux de Paris, et de **Germont**, expert-traducteur, assermenté près la Cour d'appel de Paris.

Toutes justifications sont données au siège de la « Mutual Life » 20, boulevard Montmartre (angle de la rue Drouot), à Paris.

SECRET DE BEAUTÉ

« La beauté n'est que la promesse du bonheur, a dit Stendahl, cette promesse mène le monde. » Si ce profond psychologue eût connu le Dr Dys, nul doute qu'il ne lui eût dédié quelques-uns de ses aphorismes. Voici la dernière création du Dr Dys. Il a songé que c'était beaucoup d'avoir su préserver des rides le charmant visage des femmes, mais que ce n'était pas assez ; car, être seulement jeune de visage, ce n'est l'être qu'à moitié. Et voulant compléter son œuvre, il a dosé spécialement des sachets pour le tub. Ces sachets transforment en lait végétal l'eau ordinaire, et le cou, les épaules, la poitrine en reçoivent directement l'action bienfaisante qui tonifie et rajeunit l'épiderme. Donc, plus de décolletages attristants, plus d'épaules jaunes et tannées ; les sachets pour le tub vont refaire à toutes une peau éblouissante, lisse et satinée.

Les sachets de toilette du Dr Dys ne fondent pas dans l'eau des ablutions, mais doivent y être exprimés jusqu'à ce qu'ils aient répandu tout leur lait. On peut se procurer les sachets pour le tub, au prix de 25 francs les 40, chez Darsy, 31, rue d'Anjou, Paris, son consciencieux préparateur.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 1 et le 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50.
ETRANGER, *Union postale :* Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : M. Manzi. — *Le Gérant :* G. Blondin.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie, Asnières.


1898
FIGARO ILLUSTRÉ


CHEZ LE BONHOMME
NOËL



SOUDAGE DES PATTES DE CHATS ET DE LAPINS

CHEZ LE BONHOMME NOËL

Le 23 décembre dernier, mon courrier, parmi beaucoup de notes de fournisseurs, contenait une petite enveloppe bleu ardoise d'une écriture très sympathique, bien que les lettres de la suscription eussent, les unes des bosses monstrueuses, les autres des ventres proéminents et qu'elles fussent reliées entre elles d'une façon peu orthodoxe. J'ouvre et je lis, non sans quelque étonnement :

COLORIAGE DES YEUX

« Mon cher oncle,

« D'abord nous « t'embrassons de tout « notre cœur. Ensuite « nous t'aimons bien. « Enfin, écoute : si tu « es l'oncle bien gentil « que tu dis, tu vas « aller tout de suite, « tout de suite, trouver le bonhomme Noel et tu lui demanderas si nous sommes sur la liste des enfants qui trouveront « après-demain de très beaux jouets dans leurs souliers. Nous « savons bien que le bonhomme Noel n'aime pas être dérangé, « surtout en ce moment; mais comme tu es journaliste, tu sauras « bien le forcer à te recevoir et à te répondre, et s'il refuse, eh « bien, tu feras sur lui un article très méchant — pour lui apprendre. Voilà. Et quand tu l'auras vu, tu nous télégraphieras « sa réponse, à moins que tu n'aimes mieux nous l'apporter



FABRICATION DES CORPS

« toi-même, ce qui nous donnera l'occasion de t'embrasser « comme nous t'aimons

« Tes neveu et nièce dévoués.

« PIERRE et MADELEINE. »

Vous voyez que mon petit neveu et ma petite nièce sont une petite nièce et un petit neveu bien fin-de-siècle. Ils n'ignorent aucune des beautés de la vie moderne et sont parfaitement renseignés sur la toute-puissance de la presse. C'est égal; ils me donnent là un conseil qui n'est pas d'une moralité impeccable.

Enfin, je tâcherai de concilier les exigences de votre impatiente curiosité et celles de ma conscience puritaine. Je ferai l'impossible pour amener tout doucement le papa Noël à me confier ce que vous désirez savoir et n'aurai pas besoin de terroriser ce vieux fonctionnaire céleste en lui faisant redouter les foudres d'une virulente polémique de presse.

* * *

« Cocher! à l'heure! chez le bonhomme Noel!

— Le bonhomme Noel? Connais pas!

— Allons donc! vous ne connaissez que lui. Tout en haut! tout en haut de la butte! Rue de la Crèche!

— Rue de la Crèche! Pourquoi pas en Chine? En voilà du travail! Mon cheval crève en route, sûr!

— Allez! vieux bougon, en avant! Pourboire royal! »

Cette exclamation astucieuse déride un peu le gros patapouf qui évase sur le siège une de ces rotondités phénoménales dont certains automédons parisiens paraissent détenir le privilège. Il caresse du bout de son fouet l'échine piteuse de Cocotte et nous nous mettons à rouler, piano, piano, pianissimo, dans la direction du Montmartre cher à défunt Salis. « Qui va piano, va sano... » Ah! que nous allons sainement! Nous avançons évidemment, mais si peu! Arriverons-nous? arriverons-nous jamais?

Enfin, nous entrons dans la rue de la Crèche, une petite rue pas distinguée, aux pavés inégaux, et qui semble le rendez-vous favori de tous les cabots errants, barbets, bassets et épagneuls, du monticule. A droite, surgissant de terrains vagues, entourés de palissades que déshonorent encore des loques d'affiches électorales, une grande maison blanche de bonne mine. C'est là que, d'après le Bottin spécial où j'ai puisé mes renseignements, habite le bonhomme Noel.



RÉUNION DES MEMBRES

Avant de sonner à la porte de la grande maison blanche, je prépare mon carnet d'interviewer, j'effile mon crayon, je rectifie le nœud de ma cravate; ces préparatifs terminés, j'appuie longuement mon index sur un bouton électrique.

Un petit monsieur, tout blanc, vient m'ouvrir. A son costume traditionnel, à la candeur de son sourire, à la pureté de


3

son regard et surtout (oh! surtout) aux deux ailes importantes qui lui permettent de s'éventer par derrière, je n'hésite pas à reconnaître un ange, l'ange portier.


PEINTURE DES JAMBES

« Pardon, fais-je, n'est-ce point ici que demeure M. Noël, plus connu sous le nom de bonhomme Noel ?

— Parfaitement, me répond le petit monsieur tout blanc sans le moindre accent montmartrois.

— Vous seriez tout aimable de vouloir bien lui faire passer cette carte. Je suis rédacteur au *Figaro illustré*.

— Il vous recevra certainement, m'assure-t-on avec un sourire. Le *Figaro illustré* est de nos amis. Nous n'avons rien à lui refuser. Attendez un instant. Je vais prévenir le patron. »

Cet accueil cordial me fait bien augurer de ma démarche. Si le papa Noël est aussi avenant que ses subordonnés, je n'aurai à regretter ni mon temps ni mes énormes frais de déplacement.

Au bout de quelques instants, on m'introduit dans un vaste bureau encombré de paperasses; derrière la table apparaît une barbe, une barbe immense, fluviale, d'une blancheur éclatante; cette barbe rejoint une bonne grosse figure souriante où luisent des yeux très sympathiques. Cette barbe et cette figure doivent appartenir au bonhomme Noël.


FABRICATION DES CORPS

« C'est vous, n'est-ce pas?

— C'est moi, en effet

— Ah! monsieur Noël, lui dis-je, permettez-moi de vous serrer la main. Il y a des années que j'ai la plus impérieuse envie de faire votre connaissance. Je suis positivement ravi que les exigences de mon métier m'aient conduit jusqu'à votre domicile et qu'il me soit enfin donné de contempler un personnage aussi universellement connu. Par exemple, à cette époque de l'année, vous devez être sur les dents.

— En effet, me répond le bonhomme avec une grosse voix pas farouche. Si la besogne n'était pas préparée depuis de longs mois, nous n'en viendrions jamais à bout. Mais vous désirez sans doute être mis au courant de notre organisation ; je suis tout à votre service; suivez-moi »


ON PORTE LES TÊTES AU FOUR — PERÇAGE DES YEUX

Je le remercie avec effusion de sa bonne grâce, qui est extrême, et je m'attache à ses pas. Debout, le bonhomme Noel est de moyenne stature, mais sa démarche a quelque chose de solennel et de pontifical qui est très caractéristique.

Nous entrons dans une chambre très simple qui a toutes les apparences d'une salle de rédaction; une grande table en


PEINTURE DES MAINS

occupe le milieu; autour de cette table, de nombreux sièges, dont quelques-uns seulement sont occupés par de petits messieurs de tous points semblables à celui qui m'a introduit. Ils ont devant eux de larges feuilles de papier écolier sur lesquelles ils griffonnent avec rapidité. De temps à autre ils arrachent de leurs ailes une plume qu'ils taillent vivement et qu'ils trempent dans un encrier dont l'encre est incolore.

« Voici, dit le bonhomme Noel, la salle des anges rapporteurs. Ils sont une centaine affectés à ce service: mais, ainsi que vous pouvez le constater, il est rare qu'ils soient jamais à la fois plus d'une vingtaine réunis dans ce local. Les autres courent le monde à la recherche des documents, vont d'une maison à l'autre, écoutent aux portes, regardent aux fenêtres, s'attardent dans les antichambres, se cachent dans les rideaux des chambres à coucher, en un mot se livrent à des enquêtes très minutieuses sur la conduite des petits garçons et des petites filles que nous pourrons avoir à récompenser fin décembre. Lorsqu'ils ont une ample moisson de notes, ils reviennent passer ici un jour ou deux afin de les classer; ils les consignent sur des fiches et constituent des dossiers qui sont indispensables, vous le comprenez, à l'époque du réveillon. Ces anges, qui sont très bien appointés, ont évidemment le service le plus pénible; il en est qui, plusieurs fois par an, visitent l'Australie et le Kamtchatka, ce qui exige de sérieuses qualités d'endurance. — Vous le voyez, ils écrivent très rapidement, se servent, non de plumes d'oie, mais de leurs propres plumes qu'ils trempent dans une encre tellement sympathique qu'il suffit que quelqu'un rougisse dans la salle pour que les caractères en soient immédiatement apparents »

Je dois avouer ici que pendant quelques secondes, pour satisfaire ma curiosité mise en éveil, je fis de violents efforts pour orner mon front d'une noble rougeur; mais hélas ! en pure perte. Il y a longtemps que je me suis fait un front qui ne sait plus rougir.

Le bonhomme Noel me conduisit ensuite dans la salle des anges empaqueteurs. Je vis alors une quantité innombrable de

poupées, de polichinelles, d'arlequins, de soldats de plomb, de lapins mécaniques et autres objets d'agrément. Des équipes très actives d'anges en font des petits paquets destinés à être placés dans les bottes masculines et les féminines bottines.

La salle voisine est occupée par les anges distributeurs; elle communique avec la précédente par un guichet à la surveillance duquel est préposé un ange particulier. C'est lui qui fait l'appel et qui désigne l'ange commissionnaire chargé d'aller porter tel jouet dans telle cheminée. Car les anges ne connaissent des villes que les toitures et ils ne désignent jamais une maison par le numéro de sa porte, mais bien par celui de sa cheminée. C'est ainsi que j'entends crier : « Une bergerie, petit Léonce, cheminée 6,006, l'ange Séphorien. »
Et l'ange Séphorien s'empare du paquet, déploie ses ailes et file à toute vitesse, par la fenêtre, dans la direction de la cheminée 6.006.



L'ATELIER DES PERRUQUES

* * *

« Avant de prendre congé de vous, cher monsieur Noel, me permettrez-vous d'abuser outrageusement de votre complaisance? Vous me combleriez d'aise si vous vouliez bien consentir à commettre en ma faveur une petite, oh! une toute petite indiscrétion. J'ai un neveu et une nièce, les jeunes Pierre, dit Pierrot, et Madeleine, dite Nez-en-l'Air. Je serais fort curieux de savoir si ces deux petites personnes se trouvent parmi vos lauréats, et dans ce cas, de quels jouets leurs escarpins seront gratifiés?

— Rien n'est plus facile, répond monsieur Noel. Passons dans la chambre aux dossiers. »

Une grande pièce : des casiers, des papiers. Après quelques recherches, le bonhomme, d'une pile compacte extrait deux dossiers qu'il feuillette d'un doigt volubile. Puis il dit :

LA FRISURE



VERNISSAGE DES TOITS DE WAGONS

« Le jeune Pierre, dit Pierrot, est un bon petit garçon, très sérieux, très travailleur, mais qui a la déplorable habitude de faire des grimaces et des singeries insupportables. Enfin, pour cette année, on sera indulgent. Quant à Mademoiselle Madeleine, dite Nez-en-l'Air, comme c'est une très gentille petite fille dont personne n'a jamais eu à se plaindre, on lui donnera une poupée magnifique. »

Je me confondais déjà en remerciements variés quand le bonhomme ajouta : « Nos provisions de jouets sont épuisées; il faut que je descende en ville faire de nouveaux achats; si vous voulez m'accompagner, vous choisirez vous-même la poupée de Mademoiselle Madeleine, dite Nez-en-l'Air. »

J'accepte avec joie, songeant qu'une jeune personne de cinq ans est tout de même singulièrement favorisée du ciel quand elle a le bonheur d'avoir un oncle journaliste.

Pendant que le bonhomme Noel endosse son large manteau de fourrure : « Je suis bien heureux, dis-je, de pouvoir vous conduire moi-même dans la maison où vous faites vos emplettes. J'ai justement, à la porte, un sapin des plus confortables, qui se fera un plaisir de véhiculer un fonctionnaire céleste de votre importance. »

* * *

Au milieu du chemin, le bonhomme Noel pousse une légère exclamation et me dit : « Avez-vous quelques heures disponibles? — Moi? Je suis libre comme l'air lui-même. Pourquoi? — Parce que, au lieu d'aller choisir dans un magasin de jouets une poupée toute faite pour votre petite nièce, nous pourrions en faire fabriquer une dernier cri, un bébé extraordinaire qui parle l'anglais, le russe, l'espagnol beaucoup mieux que moi et probablement que vous, et qui chante la romance à ravir. Accompagnez-moi dans la banlieue de Paris; je vais vous faire assister à un spectacle curieux.



L'ATELIER DE CORDONNERIE



Après deux heures de tangage, nous débarquons devant d'immenses bâtiments où l'on nous fait pénétrer en nous prodiguant


LE BÉBÉ COMPLET

les marques du plus profond respect. Le bonhomme Noel est l'objet d'une vénération spéciale. Il fait connaître son désir; on s'empresse. Je vais donc voir fabriquer la poupée extraordinaire dont les charmes enluminés feront les beaux jours et les belles nuits (car elle en rêvera!) de la petite Nez-en-l'Air.

Nous pénétrons d'abord dans un atelier où des demoiselles très avenantes et très empressées préparent pour la cuisson des têtes en kaolin qui seront plus tard les chefs prétentieux de ces grandes dames, les poupées. Puis, devant nous, on les place sur une *gazette*, sorte de tamis en terre qu'on va porter dans un immense four, où elles cuiront pendant vingt-sept heures. Saint Laurent lui-même m'eût pas fourni pareil record! Cela fait, on les laissera refroidir et on les travaillera dans l'atelier voisin.


LA PRÉSENTATION AU PUBLIC

Là, des demoiselles non moins charmantes procèdent à la décoration des têtes. Elles les enduisent de rose et leur dessinent de belles pommettes, d'élégants sourcils, des lèvres souriantes et des narines sensuelles. Car nos poupées ne sont pas de bois! Ce sont déjà de très jolies têtes, mais à qui il manque l'essentiel : les yeux. Heureusement, d'autres jeunes personnes s'appliquent à ce travail délicat, et lorsque les têtes ont passé par leurs mains industrieuses, ce sont des têtes vivantes, expressives, qui regardent et vont causer.

Par exemple, elles sont encore horriblement chauves. Le papa Noel et moi, que cette difformité gêne, nous dépêchons de pénétrer dans la salle où l'on fabrique les chevelures de ces fillettes. Je choisis, pour la poupée de Madeleine, une admirable perruque dont la vue eût fait tressaillir d'aise le cœur de Louis XIV lui-même. Pendant ce temps, je pense, non sans frémir, que la tête de cette prestigieuse poupée rôtit dans le four formidable. Brrr! vingt-sept heures de supplice!

Nous continuons notre voyage à travers les salles bourdonnantes. Ici nous assistons à la naissance des corps qui recevront ces têtes si chères; nous voyons pétrir des bras, des jambes, des troncs; puis, nous nous intéressons au travail curieux de la


L'ESSAYEUR DE CHATS

peinture des divers membres; enfin, nous pénétrons dans l'atelier où on les assemble; sur la table, un torse inachevé, que je choisis pour la poupée mirifique de ma petite Nez-en-l'Air. Quand elle sera prête, on la lingera, et elle passera dans une salle où les bébés perruqués et chemisés attendent leur tour d'habillage. Enfin, lorsqu'elle sera vêtue d'étoffes miraculeuses et chaussée comme Cendrillon elle partira pour la cheminée de Mademoiselle ma nièce sans faire un stage humiliant dans le magasin où le public est admis à faire son choix parmi ces reines de vitrine.

On me promet que la poupée sera soignée entre toutes. J'exprime au bonhomme Noel toute ma reconnaissance pour l'intérêt qu'il m'a témoigné et le somptueux cadeau qu'il destine à Madeleine. Mais au moment de le quitter définitivement, un remords me prend. Et Pierre! sera-t-il sacrifié dans cette distribution généreuse? Je soumets timidement au bonhomme Noel ma réclamation : il sourit. Monsieur Pierre, je crois que j'ai gagné aussi votre procès!

Nous roulons, en effet, vers une nouvelle manufacture, où nous verrons confectionner, pour le petit Pierre, des chats et des lapins mécaniques. Nous nous amuserons d'un petit garçon qui, sur une table encombrée de matous très sages, éprouve leurs aptitudes locomotrices, et, pour cette raison, mérite le titre pompeux d'*Essayeur de chats*. Enfin, l'art des jouets n'aura plus pour moi de secrets, et si quelque jour la profession de journaliste me paraissait manquer de charmes, je n'hésiterais pas à me proposer comme fabricant de joujoux et fournisseur ordinaire de Sa Majesté le B. Noël.

J'ai quitté tout de même (les meilleures choses ont une fin!) l'illustre personnage, et je crois que nous nous sommes séparés fort satisfaits l'un de l'autre. Il est retourné rue de la Crèche; moi, j'ai été abuser lâchement de l'enthousiasme reconnaissant de Madeleine et de Pierre, et me faire embrasser par eux de la façon la plus tendrement intéressée.

COOLUS.



La Leçon des Enfants

Dis ! papa : tu viendras tantôt ? — Oui, Madeleine. — Quand ? — Dans une heure. Adieu, pars vite. Miss Nelly s'impatiente. »

En effet, la vieille gouvernante avait surgi au seuil du salon, rigide, ennuyée de l'attente, un pli, comme d'une réprimande contenue, soulignant sa froide bouche d'Anglaise aux longues dents. Elle était chargée de raquettes, de balles, de livres d'images, tout un bagage que la fillette voulait emporter chaque jour, quand elle allait, autour des pelouses de la Muette, se promener, jouer, prendre l'air, se distraire de la monotone demeure.

Elle embrassa encore une fois son père. Un instant après, la porte claqua ; et le petit hôtel du boulevard Beauséjour retomba à un grand silence de mélancolie. C'était bien la maison du Veuf ! Voilà deux ans que la mort était entrée là, brusquement, ruinant l'amour, le bonheur, tant de choses frêles et rares qui s'y étaient tissées entre deux cœurs. Aujourd'hui, Savinien se sentait dépareillé. Il errait de chambre en chambre comme s'il se cherchait. C'était vraiment la *moitié* de lui-même qui était perdue à jamais. Comment vivre ainsi ? Certes, il n'en aurait pas eu la force sans la présence de cette enfant pour qui son grand amour conjugal se dédoubla. Il fut lui-même le père et la mère de Madeleine. Il avait promis à la mourante de se vouer à l'enfant uniquement.

Maintenant elle avait six ans. Si délicieuse, avec ses cheveux de lune, d'un jaune où il aurait plu un peu de cendre. Des yeux trop grands. Une allure déjà grave et presque d'une grande personne. Était-ce à cause du foyer morose et de se sentir confusément orpheline ? Non ! la mort n'avait laissé aucune trace profonde dans sa mémoire. Les reflets durent peu dans cette eau impressionnable d'une âme d'enfant. Elle se rappelait tout au plus qu'un jour où il faisait du soleil il y avait eu de grandes draperies noires à la porte et beaucoup de fleurs. Elle n'avait pas compris pourquoi tout ce noir et toutes ces fleurs. Savinien aurait aimé qu'elle se ressouvînt de sa mère, qu'ils pussent la pleurer ensemble. Il lui en parlait chaque jour, expliquait comment elle était, son physique, ses robes, ses manières, que l'enfant, peut-être, se remémorerait tout à coup. Aucune trace. Il insistait, assurait qu'elle n'était qu'en voyage, aimait encore Madeleine et allait revenir. Ainsi il se leurrait un peu lui-même...



Donc Madeleine était d'une gravité précoce, mais non pas à cause des tristes souvenirs sans cesse évoqués, qu'elle ne comprenait pas. Peut-être la faute en était-elle à miss Nelly, sa vieille gouvernante, aux gestes secs, aux yeux puritains ? Savinien y songea, au moment où elle venait de sortir avec l'enfant. Certes, un visage riant de gouvernante jeune aurait mieux disposé à la joie la petite Madeleine, trop pensive. Aujourd'hui surtout, elle avait paru, au départ, comme tout à coup mise à l'ombre, comme une colombe au porche d'une église et qui a sur elle toute l'ombre de la tour.

Mais du moins miss Nelly était la gardienne sûre. Nul accident à craindre. Aucune aventure possible : rencontres, rendez-vous, négligences, intrigues où les enfants sont exposés au pire. Ici la pleine sécurité. Pourtant le veuf était si craintif pour son trésor que, malgré une confiance toute justifiée dans la vieille gouvernante, il ne manquait pas un jour d'aller quand même la surveiller, vers les pelouses et les avenues où elle conduisait Madeleine quotidiennement. Il les rejoignait ; il s'assurait que la fillette n'avait pas fait de chute ni pris froid ; il cherchait à la faire jouer avec d'autres enfants, car elle était trop sérieuse vraiment, s'ennuyait d'être toujours seule, regardait avec envie les bandes nombreuses qui mêlaient des jeux et des rondes.

Ce jour-là encore, le veuf venait de promettre à Madeleine qu'il viendrait bientôt, dans une heure, car il désirait, auparavant, rester un peu avec lui-même, avec ses souvenirs et son chagrin inapaisé, penser au passé et pleurer sur son cœur qui était froid comme une pierre sous laquelle il y a une morte.

***

Madeleine, un jour, ne fut plus seule. Elle avait trouvé un compagnon de jeux. C'était un petit garçon qui, comme elle, arrivait tous les jours, aux mêmes heures, sous les vieux arbres de la Muette. Désormais elle ne se mit plus en retard pour sortir. Miss Nelly n'eut plus à s'impatienter, à contenir, par un pli au coin de la bouche, son envie de réprimandes. Madeleine, sitôt après le déjeuner, se laissait bénévolement habiller, hâtait les préparatifs, bousculait miss Nelly, abrégeait les adieux et le baiser auprès de son père.

« Tu es si pressée, Madeleine ? — Oui, Théo m'attend... »

Théo ? Savinien connaissait bien le petit personnage nouveau qui était entré dans sa vie, en entrant dans la vie de Madeleine. La fillette, à présent, n'était plus trop pensive. Elle n'avait plus l'air d'avoir les yeux trop grands. Elle riait, jouait, gamine, un peu délurée même, évidemment influencée par son petit ami qu'elle admirait et dont elle parlait sans cesse avec exaltation. Une coquetterie, presque de *femme*, lui était venue, depuis qu'elle avait fait la connaissance de Théo. Chaque jour, elle voulut mettre ses robes du dimanche. C'était, avant toutes les sorties, un long conflit avec miss Nelly, qui refusait, des scènes et des larmes. Elle se regardait souvent dans les miroirs, s'attachait quelque ruban comme au hasard.

Savinien épiait tout le gentil manège, mouvement de l'instinct éternel, enfantine ébauche de l'amour .. En la voyant sortir, pomponnée, heureuse, frémissante, il ne pouvait s'empêcher de dire : « Elle va comme à un rendez-vous ! »

Alors, il songeait à lui-même, aux émois pareils quand naguère, il allait voir la mère de Madeleine, qui lui ressemblait. Les souvenirs amers revinrent. Le Veuf se retrouva plus seul, après ces départs extasiés de la fillette, et plus endolori, puisqu'elle lui avait rapporté *en petit* l'image de son passé.

Jusqu'ici il n'avait pas vu encore ce Théo dont Madeleine s'occupait sans cesse. Elle en parlait comme de quelqu'un qui serait né avec elle. Elle le tutoyait. Elle l'appelait

par ce petit nom familier, abréviation d'on ne sait quel autre : Théophile, Théodore, Théodule, qu'elle ignorait, ainsi que son nom de famille. Théo ! c'était assez pour elle : un joli nom ! bref, et qui jaillit, un nom qui ricoche! Un nom qui se hèle lui-même et se fait écho : Théo ! On entendait souvent le nom tendre fuser dans le silence du petit hôtel. Madeleine se le répétait à elle-même, le mêlait à ses chansons. Et elle racontait interminablement à son père, au retour des promenades ou le soir, ce que Théo avait dit, les jouets qu'il possédait, les histoires qu'il savait sur Ali-Baba et Jeanne d'Arc.

Savinien, quand il allait rejoindre, chaque jour, miss Nelly et Madeleine, arrivait d'ordinaire vers le déclin de l'après-midi. A cette heure-là, Théo était déjà parti. Il rentrait plus tôt. C'est ainsi que le veuf ne l'avait pas encore rencontré. A force d'en entendre parler, il eut la curiosité de le voir. Un jour, il alla moins tard. De loin, il aperçut Madeleine et Théo, debout, près de leurs gouvernantes assises, qui feuilletaient un grand livre d'images. Les pelouses de la Muette étaient pleines d'enfants qui jouaient, couraient, criaient, se renvoyaient des balles et des volants, enguirlandaient des rondes. Madeleine, apercevant son père, accourut. Elle amenait Théo par la main. C'était un délicieux garçonnet, très brun, avec une chevelure tumultueuse, mais disciplinée, aux souples mouvements d'étoffe autour de sa tête. Un teint mat; des yeux clairs, toute une lumière d'intelligence ruisselant. Elle avait bon goût, Madeleine ! Théo salua, donna la main, très distingué, un peu cérémonieux.



« Et vous êtes toujours à deux ? demanda le père.

— Oui, monsieur.

— Et vous ne jouez jamais avec ces autres enfants ?

— On ne me les a pas présentés. »

Savinien demeura rêveur. Ce mot d'enfant moderne l'ahurit un peu. Mais étaient-ils encore des enfants? Créatures de luxe et de serre-chaude, fleurs hâtives qui vite dépassent leur âge ! Il les regardait en ce moment, graves comme un jeune couple. Ils avaient repris le livre d'images. Ils rentrèrent dans le rêve, sans goût pour le jeu, qui est la forme enfantine de l'Action. Puis leurs yeux quittèrent le livre, bientôt leurs mains. Le livre tomba. Ils suivirent leurs pensées. Savinien épiait. Il s'était assis à quelques pas. Les enfants causèrent à mi-voix, si absorbés qu'ils ne songèrent même pas qu'on pût les entendre et se crurent seuls.

Théo disait : « Madeleine, c'est ton père? ce monsieur ? — Oui, Théo. — Tu l'aimes bien, ton père ? — Oh ! oui ! — Pourquoi l'aimes-tu ? — Parce qu'il est gentil. — Qu'est-ce qu'il fait pour être gentil ? — Il me donne toujours des jouets, des gâteaux. Il m'achète de belles robes. Il me raconte des histoires. Il me prend sur ses genoux. Il vient m'embrasser dans mon lit, quand on me couche. Et puis il m'aime, il me le dit... »

Théo écoutait, pensif, les yeux ailleurs, regardant au loin, comme pour chercher, au bout des longues avenues, quelqu'un qui ne viendrait jamais.

Madeleine interrogea : « Et toi, Théo, ton père est gentil aussi ? »

Le garçonnet répondit, un peu triste et gêné, mais d'un ton qui voulait reprendre assurance : « Père est en voyage ; je ne l'ai jamais vu encore, mais il va revenir. — Tiens, c'est comme mère, dit Madeleine. Moi, c'est mère qui est en voyage. »

Le Veuf, à quelques pas, écoutait, le cœur meurtri, suspendu à ces lèvres ingénues qui venaient de se mettre à avoisiner la mort. Le même doux mensonge les leurrait. Ainsi, Théo aussi, avait grandi dans un foyer dépareillé ! Cette similitude fut sans doute la cause secrète qui les lia. Ils se rapprochèrent de se ressembler, d'être autrement que tous ces enfants heureux qui ont leurs père et mère, vivent dans l'un et l'autre, comme un lustre entre deux miroirs... Mélancolie des enfances à qui manque un des deux. Cela fait pour ainsi dire une enfance infirme, une enfance *qui boite*.

Théo et Madeleine venaient de comprendre un peu pourquoi ils étaient plus graves, n'aimaient pas le jeu, ne se mêlaient pas aux cris et aux rondes des autres enfants. Ils n'étaient pas comme les autres; et tous les deux se trouvaient dans le même cas. Un grand désir de revoir le père et la mère inconnus dont on leur avait promis le retour, tout à coup les hanta en même temps. Ils avaient rouvert le livre d'images. Mais ils ne regardèrent rien; leurs doigts tournèrent machinalement les pages. Chacun suivait son idée. A la fin, Théo dit : « Je voudrais avoir un père, comme toi. »

Et Madeleine, qui avait suivi un chemin parallèle de réflexions, songeant à la mère de Théo, qu'elle avait vue parfois, si belle, avec des toilettes claires, telles que dans les contes de fées, et une figure qui souriait comme la lune, soupira à son tour d'une petite voix d'élégie : « Je voudrais avoir une mère. comme toi ! »

Le veuf écoutait, remué jusqu'au fond de l'âme, jusqu'au fond de sa douleur. Les deux enfants devinrent très tristes. L'instinct explique tout. Ils avaient compris d'eux-mêmes, en s'aidant l'un l'autre — avec leurs deux petites lumières d'intelligence qui, jointes, avaient fait une clarté suffisante — le noir mystère et l'absence. Dans cette lueur, ils virent clair, à la même minute. Ils aperçurent deux visages inconnus dont ils étaient orphelins. Et conscients que les visages ne s'en reviendraient jamais de ce voyage dans les ténèbres, les enfants se mirent à pleurer.

Quand Savinien, trop meurtri et déchiré, s'approcha d'eux pour emmener Madeleine, il vit dans leurs yeux de grandes larmes qui se suivaient, roulaient sur les joues fraîches, tombaient à terre — couronnes de perles tièdes que le vent emporta ensemble sur les deux tombes, ignorées l'une de l'autre.

C'était l'heure du retour... Miss Nelly assembla les raquettes, les livres, les jeux inutiles. Madeleine embrassa Théo, renouvela maints adieux, puis s'en alla, tenue par la main, avec sa gouvernante, tandis que Théo, qui s'était attardé, s'achemina avec la sienne. Et de temps en temps, ils se retournaient, se regardaient encore — s'aimant mieux d'avoir pleuré ensemble.

Quant au veuf, tout repris à son deuil, à sa douleur que la conversation des enfants fit comme nouvelle, il s'enfonça dans le Bois, vers les avenues solitaires, au-dessus desquelles la nuit montait, roulait des crêpes sur les chairs roses du ciel.

* * *

Madeleine parlait sans cesse de Théo. Le joli nom qui ricoche et biturque comme l'écho de lui-même, sembla bientôt s'acclimater dans l'hôtel silencieux du boulevard Beauséjour. On aurait dit que le petit garçon y habitait un peu. Son nom y était devenu familier à tous. Il faisait partie de la famille. Chacun en parlait, s'intéressait à lui. Madeleine racontait tout de lui à son père, ce qu'il avait dit et fait, quels jeux il avait reçus, quelles personnes il fréquentait, ses livres et ses costumes. Savinien connut aussi toute la vie de chez lui, l'hôtel qu'il habitait avec sa mère dans les environs, à la villa Montmorency, avec les moindres détails, les domestiques, les meubles, les noms des chiens. Vie en reflets! Madeleine servait de miroir; et il y voyait, répercutée, toute une existence parallèle d'un autre foyer dépareillé où c'était la mère qui avait survécu et élevait un orphelin. Cette mère, il la connut aussi, presque, mais aussi à l'état de reflet, dans une glace, de quelqu'un qui est encore invisible. Madeleine parlait souvent de la mère de Théo, qui l'aimait bien, la caressait, lui donnait des bonbons et des jouets quand elle arrivait, certains jours, avec son petit garçon, s'asseyait sous les arbres et les regardait jouer. Et elle en parlait avec exaltation. Le veuf se rappelait son aveu dans la conversation des enfants qu'il avait surprise : « Je voudrais avoir une mère, comme toi! »



Elle admirait et vantait ses belles toilettes, qui étaient comme les robes couleur du temps des contes de fées. C'est donc que la veuve s'habillait en clair.

Alors, pensait Savinien, son veuvage n'est pas récent, ni inconsolable sans doute, car celles qu'un grand amour a brisées, en les laissant solitaires, ne se soucient plus que d'un deuil sans fin et de crêpes éternels entre elles et la vie. Grâce au babil incessant de Madeleine, cette inconnue en était arrivée, aussi bien que Théo, à faire partie de la maison. On connaissait son nom d'une jolie euphonie : Madame Chenée. On en parlait, on s'informait d'elle, on savait ses absences, ses plaisirs, sa santé.

Un jour que le veuf était allé, un peu plus tôt que de coutume, rejoindre Madeleine à la Muette, il la connut en personne; toute jeune encore, bien que Théo eût six ans aussi, le même âge que Madeleine. C'était presque un peu anormal, cette si jeune mère, qui avait la grâce d'une sœur aînée. Elle était occupée à causer avec Madeleine et Théo, qui l'entouraient. Un livre d'images reposait sur ses genoux, qu'elle leur commentait, sans doute, de féeriques récits. Les enfants ne bougeaient pas. Ils avaient l'air de se partager le trésor de la belle histoire. Groupe colorié dans le soleil, calme tableau de jeunesse et de vie!

Le veuf ne put éviter de s'approcher; il remercia Madame Chenée : « Vous êtes trop bonne pour Madeleine! »

Théo, qui s'était avancé, lui tendit la main, d'une allure aisée et franche. Savinien lui tapota les joues, amicalement, touché par la bonne grâce, la distinction fine, la tendresse douce du petit garçon, reconnaissant de l'embellie qu'il fit soudain dans la vie isolée de Madeleine.

« Ils s'aiment tant! » intervint la mère. Et les deux enfants, heureux de se sentir ensemble, heureux que leurs parents maintenant fussent aussi ensemble, se prirent les mains, s'embrassèrent en une étreinte gauche et sincère.

Le veuf, par discrétion, ne prolongea pas l'entretien. Au bout d'un instant, il prit congé, emmena Madeleine. La fillette, un peu triste de partir, rentra, aux côtés de son père. Elle ne parlait pas, semblait réfléchir à des choses très profondes, avait un air extasié et comme le reflet, sur son joli visage, d'une lumière intérieure, d'un nouveau bonheur qui était né en elle. Enfin, après un silence, dévisageant son père, elle demanda : « Dis? Est-ce que toi aussi tu aimes la mère de Théo? »

* * *

Une grande contrariété arriva. Miss Nelly avait reçu une lettre d'Angleterre. Elle était rappelée auprès de sa mère, à cause du mariage d'une plus jeune sœur qui, jusqu'ici, vécut avec elle, dirigea son ménage. Savinien en fut très ennuyé. La gouvernante qui l'avait remplacée ne lui offrait plus du tout la même sécurité. Où retrouver jamais la vigilance un peu austère, mais si sûre, de miss Nelly? Plus que jamais il s'astreignit lui-même à une surveillance étroite. Il sortit plus tôt, chaque après-midi, pour vérifier si on conduisait Madeleine vers les pelouses baignées de grand air, à l'abri du danger des voitures, où elle avait coutume de se promener et de jouer. Ainsi il rencontra souvent maintenant Madame Chenée. Une intimité s'établit. Leur destinée semblable les rapprochait. Ils se racontèrent leur vie l'un à l'autre. Mais ils n'étaient pareils qu'en apparence. La mère de Théo était devenue veuve tout de suite, après deux ans de mariage, et d'un mariage accepté à dix-sept ans, sans savoir, sans volonté ni amour, uniquement parce qu'on l'avait demandée en mariage et que ses parents acquiescèrent. C'était aujour-

d'hui comme une parenthèse dans sa vie, un souvenir déjà vague de deux années brèves avec quelqu'un qu'elle se rappelait comme le compagnon d'un voyage qui fut souvent morose. Est-ce que vraiment le mariage pouvait être une autre chose ? Madame Chenée s'étonnait, comme d'une invraisemblable aventure, de l'amour que lui peignait Savinien en évoquant ses années de bonheur, de passion mutuelle et jamais assagie, son veuvage inconsolable et toujours hanté par la morte. C'était une douceur pour lui de pouvoir maintenant en causer avec quelqu'un. Jamais il n'aurait supporté la vie sans Madeleine, pour qui il avait promis de se dévouer exclusivement. Pauvre fillette, trop pensive, déjà pensive comme était sa mère. Heureusement qu'elle avait rencontré Théo. Il lui avait appris à jouer, à être enfant, à être heureuse.



Le veuf et la veuve étaient toujours ramenés à leurs enfants. Ils s'intéressaient inépuisablement à en parler. Ils se racontaient leurs caractères, leurs âmes, leurs mots drôles ou tendres. Un jour, Savinien cita le dernier mot de Madeleine. Elle avait demandé très gravement :

« Père, est-ce que je suis déjà mariée avec Théo ? »

Et ils firent de la psychologie sur cette tendresse de leurs enfants l'un pour l'autre, qui était vraiment un amour en miniature.

Savinien observa : « Les enfants contiennent tout en puissance. Pourquoi ne seraient-ils pas des amoureux très épris et très fervents ? Ils ont entre eux des préférences. Ils se choisissent. Les fillettes aiment mieux les garçons, et réciproquement. Et ils se comportent différemment qu'entre enfants du même sexe. Leur esprit d'imitation y est pour une part, mais aussi l'instinct .. »

Madame Chenée écoutait, un peu songeuse. Elle ajouta : « Evidemment. C'est pourquoi il y a aussi des petites filles qui sont de vraies mères pour leurs poupées. »

Tous les deux, se reportant alors à leurs enfants, s'attendrirent. Ils se firent l'effet d'être rapprochés par un lien de famille, d'être les parents d'un jeune couple, comme si, selon le mot rapporté, Madeleine était déjà mariée avec Théo.

* * *

Un jour, Savinien éprouva une imprévue alerte. Il était sorti une heure après le départ de Madeleine, inquiet plus encore maintenant de la rejoindre vite et de la savoir en sûreté, à cause de la nouvelle gouvernante, plus jeune que miss Nelly et qui lui inspirait une moindre confiance. Or, en arrivant aux pelouses de la Muette où elles avaient coutume de s'arrêter, il ne les trouva point. Il chercha d'arbre en arbre et aussi derrière le kiosque des concerts militaires, et plus loin vers les avenues du Bois. Décidément, elles n'étaient pas là. Par malheur, Théo et sa gouvernante, auprès de qui il aurait pu se renseigner et s'éclairer, étaient absents ce jour-là. Une vive alarme s'empara du veuf. Qu'était devenue Madeleine ? Quel malheur avait pu arriver ? Où s'en était-elle allée avec cette gouvernante décidément trop évaporée ? Le veuf fut pris d'une grande inquiétude... Un remords l'assaillit. Il lui sembla que le visage de la morte se levait, assomption de lune en larmes, parmi les branches. De muets reproches l'accablèrent. Il n'avait pas veillé assez sur l'enfant ! Il ne s'y était pas dévoué exclusivement comme il avait promis à la mère moribonde. Madeleine ! Madeleine ! Il appela tout haut la disparue comme pour la rappeler d'un danger, l'exorciser d'un maléfice dont elle serait menacée. Nul écho ne répondit. Bientôt il s'affola. Une terreur panique, irraisonnée et grandissante, l'envahit. L'incertitude lui fut le plus intolérable. Il voulut se rassurer à tout prix et de suite. Mais où et auprès de qui ? Dans son désemparement, il songea que Théo était venu peut-être un moment se promener et jouer par-là. Par lui ou par sa gouvernante, ou par Madame Chenée si elle avait accompagné l'enfant, il apprendrait sans doute quelque chose, une piste, un indice. Trop inquiet décidément, il résolut d'aller se renseigner dans la demeure de l'ami de Madeleine, le petit hôtel de la villa Montmorency, tout voisin.

D'un trait, Savinien se dirigea de ce côté. La peur supprime toutes les réflexions. Il ne songea même pas au manque de discrétion de cette visite inopinée chez Madame Chenée. D'ailleurs elle l'avait souvent invité à venir la voir. Et puis elle comprendrait. Elle aimait aussi Madeleine. Elle était bonne, d'une bonté d'âme très fine et sincère. Vis-à-vis de lui-même elle fut souvent bonne, quand ils causaient ensemble, certains après-midi, sous les grands arbres, et qu'elle répandait des paroles de guérison en lui, des baumes affectueux, un espoir dans la vie et les recommencements. En arrivant près de la villa, il fut tout débarrassé de ses scrupules. Il n'avait plus qu'une angoissante inquiétude, le cœur lui battant à coups précipités, à cette minute où il allait savoir. Ayant sonné, la porte s'ouvrit bientôt et, avant qu'il eût rien demandé, une immense joie tout à coup l'entoura comme une caresse et une musique. La voix de Madeleine avait retenti jusqu'à lui, venant du fond du jardin à travers le corridor et le salon dont les portes et fenêtres étaient large ouvertes en cette tiède journée de printemps. Un moment après, Madame Chenée vint à sa rencontre. Elle s'excusa. C'est elle qui avait ramené Madeleine avec Théo, dont c'était le jour de naissance. Ils avaient goûté ensemble. Maintenant ils étaient là-bas, dans les allées, parmi les jeunes roses, qui leur ressemblaient. Le père et la mère allèrent s'asseoir dans le coquet salon, où des tapisseries mettaient un autre jardin, artificiel et calme, qui s'agrandissait dans les glaces. Les croisées surplombaient. Le jardin était un peu en contre-bas. Les enfants jouaient, sans voir, sans être vus, masqués par les massifs, les hauts rhododendrons, les bosquets de lilas aux grappes comme des hochets par-dessus leurs têtes, comme l'emblème de leur petite enfance qui déjà s'éloignait. Le joli jardin ! Eden minuscule ! On l'aurait dit complice et tentateur. Il semblait avoir été fait exprès à la mesure du petit amour de Madeleine et de Théo. Paradis tout conforme à leur idylle enfantine. Aujourd'hui encore ils s'aimaient. La veuve et le veuf regardaient par les fenêtres ouvertes. Ah ! que c'était drôle ! On aurait vraiment dit des amoureux ! Eux aussi, ils parlaient bas, chuchottaient, comme pour mieux ne se donner que l'un à l'autre les prémices de leurs cœurs, et jaloux même de l'air. Ils se tenaient les mains, marchaient enlacés, se baisaient aux joues tendrement. Par moments, leur tendresse

devenait plus grave. Théo prenait la poupée de Madeleine, habillée de soie aussi éclatante que les roses et le soleil; il la plaçait entre eux deux sur le gravier de l'allée. Ensemble ils donnaient la main à la poupée et, très sérieux, faisaient semblant de lui apprendre à marcher. Ils l'interpellaient, la grondaient, la cajolaient, simulaient qu'elle était leur enfant. Puis les caresses, les baisers reprirent entre eux. Couple enfantin et adorable qui offrait ainsi le tableau en raccourci de l'éternelle Passion et, sans le savoir, donnait comme une leçon d'amour.

Dans le salon, Madame Chenée et Savinien regardaient, écoutaient. La veuve semblait un peu énervée. Elle parlait peu. Sa voix devint plus tiède, ses joues plus roses. Par moments, elle tourna les yeux du côté du veuf, sans rien dire, avec l'air de vouloir dire quelque chose qu'elle ne dit pas. Le silence pesait. Ils sentirent presque une gêne d'être ensemble. Madame Chenée se détourna du spectacle des enfants comme s'il était inconvenant de le considérer à deux. Mais les voix continuaient d'arriver à travers les fleurs et les feuilles... Tout à coup on entendait la voix de Théo qui disait : « Madeleine, je voudrais dormir avec toi. »

Madame Chenée, aussitôt, rougit. Une grande confusion noya son visage, un trouble qu'avouait le battement accéléré de ses longs cils mettant une frange mobile, le flux et le reflux d'une ombre sur ses joues.

Savinien ne s'en était pas aperçu. Il avait entendu aussi le tendre et naïf souhait de Théo, mais il ne s'y intéressait que comme à des jeux de l'inconscience et à l'étude de l'homme dans l'enfant.

Il observa, comme s'il venait simplement d'assister à une expérience : « C'est curieux ! L'instinct contient tout ! »

Madame Chenée ne répondit rien. Elle se rappela leurs bonnes conversations, déjà, sous les arbres de la Muette, sur cette psychologie des enfants. Puis elle tomba dans une grande rêverie. Ses cils battirent plus vite encore. Ses yeux étaient tournés toujours, obstinément, du côté des enfants, mais en même temps elle semblait regarder, à la dérobée, en elle-même, une autre image, parallèle et plus belle. Quel trouble l'alanguissait ainsi ? Est-ce la première atteinte des chaleurs du printemps, grisantes de toutes ces odeurs de lilas et de seringas, de ces tendresses de nids qui tournoyaient dans le frêle jardin ? Est-ce la mélancolie qui accompagne tous les crépuscules — fin du jour et fin des rêves — car le soir commençait, dédorait le salon, isolait chacun comme dans un commencement d'absence...

On se sentait seul.

Alors la veuve sembla s'arracher à des réflexions. Et, montrant les enfants, elle dit: « Ce sont vraiment des amoureux. »

Le veuf ne parla pas.

Elle, alors, dit encore, d'une voix où il y avait de la nostalgie et un tremblement : « Oui ! ils sont heureux !... »

Elle s'était levée ; elle se dirigea vers le veuf, s'assit sur une chaise près de la sienne et brusquement, comme obéissant à une irrésistible poussée, à un cyclone brusque du cœur qui emportait toute sa volonté, sa réserve, ses scrupules, sa pudeur, elle ajouta : « Et nous aussi, nous serions heureux !... »

Depuis longtemps Savinien l'intéressait, l'attirait par son haut esprit. Leur destinée jumelle les avait rapprochés. Elle l'avait vu triste d'une noble douleur qu'elle aurait pu guérir. Pour le cœur toujours miséricordieux des femmes, comme le chemin de la pitié conduit rapidement à l'amour ! Tout cela, néanmoins, flotta longtemps très vague en elle. Tout cela serait demeuré des images confuses, des rêves qu'on aime d'être imprécis, et des fumées dans des limbes. Mais l'exemple des enfants fut contagieux. La leçon d'amour d'aujourd'hui, plus décisive, précipita tout.

Madame Chenée pensa soudain à ce qu'elle n'aurait peut-être, sans eux, jamais formulé tout à fait. Et l'amour, le désir de l'amour, venait d'éclater en elle, comme un printemps intérieur. Elle perçut les lilas plus odorants, les nids plus confidentiels, le soir plus triste, la solitude de sa vie plus injuste, Savinien plus beau...

Le veuf fut surpris par la soudaineté de l'aveu, qu'il n'avait jamais prévu ni même imaginé. Qui aurait pu croire ? Était-il possible qu'on songeât à l'aimer, lui qui vivait comme au delà d'un fleuve, au delà de la vie ? Mais l'épreuve ne l'atteignit même pas. Instantanément il se rappela la promesse à la mourante, le vœu de ne pas se remarier, de se dévouer exclusivement à Madeleine, pour qui sa mère craignait tant, à l'heure dernière, l'entrée d'une autre femme au foyer, qui l'aimerait moins que ses propres enfants...

Savinien, très simplement, avoua la vérité : « J'ai promis à la morte. »

— Mais puisque j'aime déjà Madeleine comme une mère !

— Que dira *l'autre* mère ? » fit Savinien.

Madame Chenée, maintenant, était devenue très pâle, dans l'émoi de ce pathétique débat. Elle sentait que sa vie se jouait. Tout l'avenir, parfois, dépend d'une minute. Son visage dessinait un ovale de pâleur dans les crêpes accrus du salon. Elle se leva, se dirigea vers la fenêtre, chercha des yeux les enfants dont les voix fraîches arrivaient, par intervalles, amicales et comme tressées.

Madame Chenée ajouta, d'un accent plus insistant, où on sentait l'énergie d'un désir tout à coup violent et qui ne doute pas du triomphe : « Voyez ! Est-ce que Théo et Madeleine ne sont pas déjà comme frère et sœur ? »

L'argument ne porta pas. Le veuf venait de se lever, tout à fait décidé, et il répondit, en feignant un sourire, mais un sourire qui se navre du sacrifice et renonce en pleurant à la possibilité du bonheur : « Non ! ce sont de petits amoureux. Et ils nous ont donné un mauvais exemple .. »

Le veuf fut pris d'un émoi, comme si c'était une tentation qu'il fallait fuir... Le visage de la morte réapparut. Il brusqua le départ. Les enfants avaient été rappelés du jardin. Les adieux furent brefs. Et quand Théo se retrouva seul avec sa mère, à la voir soudain pâlie et l'air étrange, il s'inquiéta, s'étonna qu'elle fût triste quand il était si heureux, et devint triste à son tour, tandis que le soir s'aggravait dans le salon, qui n'était plus que crêpes et tentures noires — fin du jour et fin de l'amour !

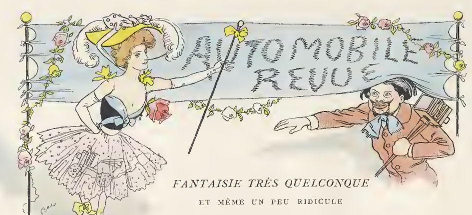
* * *

Et ce fut sans lendemain. Le veuf lutta un peu contre lui-même, le trop doux souvenir, le bonheur offert, mais défendu. Le visage de la morte erra, tourna autour du paradis désormais impossible, clair de lune qui défend la rentrée dans l'Eden, face en larmes demandant qu'on se souvienne, qu'on soit fidèle... Savinien, quoique tenté, ne songea pas une minute à se parjurer. Le serment aux morts est une chose sacrée... Car les morts nous voient, communiquent avec nous, souffrent d'être humiliés et oubliés. Il ne faut pas contrister les morts dans leurs tombes. Le mieux était de toujours persuader à Madeleine que sa mère était en voyage et de continuer, quant à lui, à l'aimer pour deux. Il résolut donc de supprimer les occasions de tentation et de faiblesse. Il ne fallait pas qu'il revît Madame Chenée, dont le visage frais comme une aube, la grâce câline, le rêve tendre que taisait la bouche et que les yeux s'obstinent à dire, auraient pu l'attendrir, l'entraîner.

Dès le lendemain, Madeleine n'alla plus vers les pelouses et les vieux ombrages de la Muette. On la mena ailleurs. Elle s'habitua à d'autres itinéraires, les jardins du Trocadéro, les allées en pente vers la Seine. Au début elle s'inquiéta bien un peu de son ami. Le nom de Théo, le joli nom qui ricoche et se fait écho, fusa encore parfois dans la demeure, jet d'eau intermittent et qui baisse. . On lui dit qu'il était malade. Bientôt elle n'en parla plus. Avait-elle, tout à coup mûrie, confusément compris que quelque chose était arrivé qui délie sans remède des destinées dont l'intimité commençait ?... Savinien n'osa jamais éclaircir le mystère du silence de Madeleine. Peut-être aussi qu'elle avait simplement oublié vite. Alors il songea à cette vie en miniature que nous jouent perpétuellement les enfants. Madeleine, avec Théo, avait offert d'abord la textuelle image d'une passion partagée et, sans le savoir, donné une vraie leçon d'amour, qui même avait été contagieuse. Maintenant, c'était la leçon d'oubli... Rapide oubli du cœur féminin que Madeleine certifiait déjà, cœur impubère, tout de suite pareil au cœur de la femme, sur lequel il est aussi vain d'écrire son nom — comme soupira le poète antique — que sur l'eau courante et le sable.

GEORGES RODENBACH.

(Illustrations de Marold).



FANTAISIE TRÈS QUELCONQUE

ET MÊME UN PEU RIDICULE

Créée dans l'unique but de reposer les gens des choses intelligentes et élevées

dont l'absorption exclusive

est un danger permanent pour le bien-être de la société moderne.

La scène représente une feuille de papier blanc. On frappe les trois coups. La Commère paraît. Son visage, ombragé d'un chapeau « Rêve de Bergère », exprime la satisfaction d'être belle et l'ignorance d'être bête. Mais qu'est-ce que ça fait! Ecoutez-la toujours, si vous vous endormez, personne ne vous en voudra.

La Commère. — Mesdames, Messieurs, avant tout, laissez-moi vous faire une agréable surprise...

Une voix dans la salle. — On va faire une loterie ?

La Commère. — Mais non, vous savez bien qu'on les a interdites, même dans les journaux, qui pour un sou vous offraient une maison de campagne, un voyage en Suède, une bicyclette, une boîte de savons et une livre de chocolat ; non, la surprise que je vous réserve est d'un ordre plus rare quoique économique : notre Revue n'aura pas de couplets !

Beaucoup de voix. — Ah bah !!

La Commère. — C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ! Voyez-vous, le couplet, c'est vieux jeu, et puis c'est toujours le même depuis Louis-Philippe. Alors l'auteur, qui justement ne sait pas les faire, s'est empressé de se servir de cette petite lacune pour exploiter la soif d'originalité qui dévore notre cher Paris.

Alors c'est dit, vous ne voulez pas de couplets ? Ça vous dégoûte ?

Beaucoup de voix des petites places. — Oui, non ! non !! oui !!!

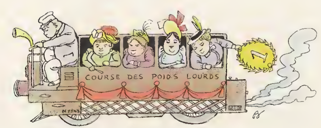
La Commère. — A la bonne heure ! Puisque nous voilà d'accord, je commence ..

Un homme chevelu, qui se lève d'un strapontin — Pardon, Madame, vous n'avez pas besoin d'un photographe ? Je suis celui qui se trouve au passage du train qui déraille, dans la maison où l'on assassine la vieille concierge, sous la colonne de Juillet quand quelqu'un perd l'équilibre... Je me glisse dans l'alcôve des grandes dames, je suis caché dans le salon où les chefs d'Etat se racontent leurs secrets, je pénètre partout, je suis le confetti humain et l'historien des temps présents !!

La Commère. — Montez, monsieur ! On n'attend que vous !

(On entend un bruit infernal Une horrible odeur de pétrole remplit la salle).

Tenez, voilà déjà du travail pour vous ; c'est le gagnant de la Course des poids lourds,



Les grosses dames triomphantes. — Qu'ils fassent donc les malins, à présent, avec leurs bécéclettes... !

La Commère. — Ça ne vaut plus la peine de se faire maigrir pour aller plus vite !

(Arrive un homme grelottant.)

L'Ermite des Platras. — Vous demande pardon, Madame, ça vaut la peine, surtout quand il s'agit de faire enrager son propriétaire...

La Commère. — Mais qui êtes-vous, pauvre homme ?

L'Ermite des Platras. — Je suis le Saint-Siméon-Stylite de l'avenue de Clichy. J'ai refusé de déménager avant la fin de mon bail, alors comme on démolissait ma maison, ils n'ont laissé debout que juste la place qu'il me fallait pour m'asseoir. Je suis resté vingt-sept jours là-haut comme un empalé... heureusement que j'avais une provision de vermouth !



La Commère. — Si vous étiez resté un jour de plus, on vous tenait quitte de vos vingt-huit jours.

Un homme à la mise négligée. — La Ligue contre la licence des proprios vous décerne une médaille d'encouragement pour votre héroïque conduite de protestation.

L'Ermite des Platras. — Ça se mange ?...

La Commère. — Hélas ! non, mon brave et digne homme, c'est en celluloïde, si je ne me trompe.

L'Ermite des Platras *(déçu).* — J'aurais mieux aimé un petit pâté...

(Il s'en va en demandant une brosse à habit.)

(Arrive un homme qui porte sur lui toutes les marques d'une aisance nouvellement acquise, il porte sous le bras une longue-vue.)

L'Homme a la longue-vue. — Qui qui veut voir le ballon Andrée ? c'est moi qui l'ai découvert ; venez voir le ballon fantôme, cinquante centimes !

La Commère *(qui s'est approchée pour regarder).* — Mais, farceur, c'est une vieille carcasse de baleine qui nage là-bas !



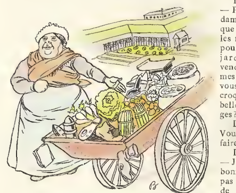
L'Homme a la longue-vue. — Tenez, je ne veux pas qu'on dise que je ne suis pas un honnête homme, voilà vos cinquante centimes que je vous rends. Il reste toujours assez d'imbéciles sur la terre qui coupent dans mon truc. *(Il sort.)* Qui veut voir le ballon-fantôme ?

La Commère. — A présent, au moins, je sais ce que cela veut dire : prendre des vessies pour des lanternes !

(Arrive une maraichère avec une voiture chargée.)

La Maraichère. — Eclats d'obus ! Salades ! Vieilles ferrailles ! Poireaux ! Tessons de bouteilles ! Pois verts !

La Commère. — Tiens, une folle !



La Maraichère. — Pas du tout, Madame, c'est à moi que le Génie a adjugé les fossés des fortifs pour en faire des jardinets, alors je vends le produit de mes terres... Voulez-vous un lot de vieux croquenauds ? Une belle botte d'asperges ?

La Commère. — Vous faites des affaires ?

La Maraichère. — Je vous crois, ma bonne dame, je n'ai pas besoin d'acheter de l'engrais artificiel, allez; depuis le temps qu'il est défendu de déposer des ordures, il y en a eu des gens qui aimaient à détourner la loi !

La Commère *(se bouchant le nez)*. — Tant mieux ! tant mieux !

(Arrive un monsieur décoré.)

Le Président de la Société des Arts avancés. — Dites donc brave femme, vous ne voudriez pas nous céder votre bail pour notre Salon annuel ? Nous ne savons plus où aller, la Ville nous chasse de partout.

La Commère. — Vous êtes trop bon. .

(Arrive un autre monsieur décoré.)

Le Président des Arts conservateurs. — Il n'y a pas que vous qui êtes sur le pavé. Depuis des mois on nous



démolit tout ce qui fait notre bonheur, le Palais de l'Industrie, nos idées, nos projets ! Nous avions pensé faire une construction en planches très artistique sur le Parvis Notre-Dame, qui se serait merveilleusement harmonisé avec ce vénérable édifice.



La Commère *(ironique)*. — Avez-vous pensé aux Égouts ? Il y a de quoi faire. Ils ont des voies superbes, vous pourriez y faire circuler des gondoles...

Le Président des Arts conservateurs. — Vous me donnez là une très bonne idée... je cours chez le Préfet...

(Il sort précipitamment.)

La Commère. — S'ils continuent comme ça, ils pourront coucher sous les ponts. .

(Il parait une jolie créature en maillot.)

Le Modèle des Statues qui orneront le pont Alexandre III. — S'ils voulaient coucher sous le mien, ils ne seraient déjà pas tant à plaindre !

La Commère. — C'est ma foi vrai, ma mignonne.

Le Modèle des Statues. — Et puis nous serons vingt-quatre comme moi !

La Commère. — Oh alors, quand ça se saura, on s'y écrasera, sur votre pont !

Le Modèle des Statues. — Aussi va-t-on établir un péage.. ça sera pour notre dot.

La Commère. — Vous parlez d'or.

(On entend des commandements militaires.)

Le Préfet de police. — Qui se plaint qu'on s'écrasera ? Vous n'avez donc pas vu que j'ai fait faire demi-tour aux Kiosques du boulevard ? *(Aux bleus.)* Allons, s'pèces de tourtes, approchez là, s'cr'gnonieu !! Une, deusse, une, deusse, halte ! Repos !

Les Kiosques *(affaissés)*. — Hu hu hu !

La Commère. — Vous n'êtes donc pas contents, braves gens ? Vous n'avez plus besoin de regarder les autres prendre des apéritifs aux terrasses des cafés, vous qu'on n'arrose jamais !

Les Kiosques. — Oui mais nous ne vendons plus de journaux qu'aux cochers qui ne peuvent pas quitter leurs canassons. Alors nous sommes fichus ..



Le Préfet de police. — Silence dans les rangs ! Demi-tour à gauche, arche !! Une, deusse, une deusse !...

(Ils partent.)

M. Detaille *(qui arrive, très affairé)*. — Nos troupiers sont vraiment trop mal vêtus ! Je vais soumettre au ministre de la guerre un costume coquet, martial et pratique pour l'armée française. Tenez, voici mes croquis.

La Commère. — C'est charmant, cher maître. Vous vous êtes inspiré des vitrines du nouveau musée des Invalides ?

M. Detaille. — Vous l'avez dit, belle dame. Rien ne vaut encore le Passé.

Un essaim de jolies femmes. — Le Présent n'est pas à dédaigner tant qu'il y aura des Parisiennes habillées comme nous. Nous avons emprunté les modes nouvelles à tous les tableaux des Musées...

Le Béret. — Voyez la coiffure du jour, le béret des mignons Henri III, des gardiens de la Tour de Londres, de Madame Vigée-Lebrun.

La Manche de mousseline. — Voyez la manche qui cache les mains et qui descend des épaules, la manche d'Isabeau de Bavière...

La Commère *(incrédule)*. — Vous croyez ?

Le Chapeau de feutre. — Moi seule suis la femme vraiment moderne, je porte le large Morès, une chemise d'homme, et j'ai battu le record des « Émancipées ».

La Femme en fourrure. — Comment trouvez-vous mon costume ? On y a employé cinquante queues de martres et au-



tant de têtes. Avec l'argent qu'il a coûté on pourrait s'offrir une maison de rapport.

La Femme aux volants. — N'écoutez donc pas cette déguisée et admirez-moi. En haut, c'est collant comme un gant, en bas il y a trois volants de dentelles, c'est copié sur le portrait de la reine Victoria. C'est la mode du Jubilé.

La Commère. — Et à quand le Musée de l'Art dramatique ?

Une Avocate. — Bientôt, Madame, je l'espère. Et le premier objet qui s'y trouvera sera sans doute la dent de lait de Madame Réjane, dérobée par mon intéressant client.

La Commère. — Vous l'avez fait acquitter, chère maître ?

L'Avocate. — Oui. J'ai usé auprès des juges des arguments les plus séduisants que je suis seule à pouvoir produire. Ces messieurs sont restés très impressionnés.

La Commère *(galante)*.— Nous vous croyons sur parole. Mais cette dent avait donc une grande valeur ?

L'Avocate. — Certainement, elle était enchâssée dans l'or et il y avait sur le côté gauche son chiffre en diamant avec la date...

La Commère. — Ce n'est pas banal !

L'Avocate. — D'ailleurs, je dois ajouter, à l'honneur de mon client, qui est une nature d'élite, cahotée par la vie, qu'il a restitué la dent aussitôt qu'il avait appris le nom illustre de sa propriétaire. Il la lui a renvoyé avec un mot charmant et plein de tact..

La Commère. — Et avec le chiffre en diamant ?

L'Avocate.— Non, il l'avait donné au profit d'une bonne œuvre...

(On entend un voyou crier au loin.)

Le Voyou. — Demandez les horribles détails de la catastrophe de Sarah Bernhardt, sa chute de trois cents mètres...

La Commère. — Mon Dieu ! Elle est morte ?

Le Voyou. — Non, Madame, alle est vivante comme un poisson dans l'eau. Un bon poète qui se promenait comme par hasard au bord de la mer l'a vu qui dégringolait d'son rocher, alors il s'a mis en calezon de bain, histoire de se mett' à son aise et lui a fait un rempart d'son corps. Oui, Madame, c'est lui qu'a tout reçu, la grande artisse a roulé sur du coton rapport au bon poète.

La Commère. — C'est un héros !

Le Voyou. — Ben sûr qu'il en est. Elle le soigne comme un enfant et pis il va lui faire une pièce en vers sur l'accident, joué par toute la troupe...

La Commère. — Ça va faire du tort à Sardou !

Le Voyou. — J'te crois ! Au revoir, ma petite mère, je vas vendre ma complainte devant la Renaissance.

(Il se sauve.)

(Tous les artistes s'approchent de la rampe.)

La Commère. — Et maintenant, suivant une vieille tradition puérile, nous allons vous donner le tableau final. Ce n'est pas le Zouave qui tombe avec un drapeau, ni la France bénissant deux marins ! C'est... à nous les feux de Bengale !

L'EMBRASEMENT DES CHANTIERS

DE L'EXPOSITION DE 1900

(On entend un timbre électrique. Le tableau paraît.)

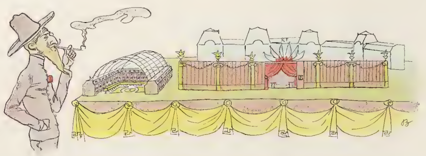
Les petites places : Ah ah aaaaahhhh !!!!

(Rideau.)

Les petites places : Biiiis ! Biiiiiiis !!

(Rideau. Fin.)

FERDINAND BAC.



E. NICOLET



LE MENUET



L'ADORATION DES MAGES, PAR BOTTICELLI

LES MAGES

A FLORENCE

Si nous étions à Florence, en ces jours qui avoisinent l'Epiphanie, je vous proposerais de faire la visite des crèches, et toute l'histoire de la Cité de la Fleur renaîtrait un instant, devant nous, avec l'Enfant Jésus. Nous n'irions pas dans des églises, mais dans des musées, ou mieux, des palais. Les rois Mages que nous verrions ne seraient pas en plâtre colorié, comme ceux des pieuses boutiques du quartier Saint-Sulpice, mais peints sur des panneaux ou des murs, depuis plus de quatre cents ans, par trois des plus grands artistes de Toscane et d'Ombrie: Botticelli, Benozzo Gozzoli et Gentile da Fabriano.

Nous irions d'abord au palais des *Uffizi*, et nous nous arrêterions dans une petite salle silencieuse et lumineuse qu'on appelle la salle Lorenzo Monaco. Ce n'est pas une chapelle, car on y voit la *Naissance de Vénus*, mais ce n'est pas non plus un boudoir, car on y voit la naissance de Jésus ou l'*Adoration des Mages* que vous avez en ce moment sous les yeux. Et les deux tableaux sont du même maître, de cet artiste un peu tors et subtil, à qui on ne pouvait apprendre ni le calcul, ni l'écriture et qui était, ainsi que son père, si stupide, il faut croire, qu'on les appela petites cruches, petites bouteilles : *Botticelli*...

Que voyez-vous là? Une vingtaine de seigneurs et de gentilshommes florentins richement vêtus de manteaux d'hermine, de pourpoints brodés, de toques à plumes, de manches à crevés. Ils ont quitté les palais de Florence, les cortiles, les loggias, pour venir visiter, dans la campagne, la masure de quelque paysan, quelque *contadino*, faite d'un angle de vieux murs dont les pierres brèches-dents s'avancent *en corbeaux*, et, dans cette masure, un vieillard, une femme et un petit enfant qui étend sur eux un geste de bénédiction.

Ce ne sont pas là les trois rois Mages de la tradition, venus de Perse en 747, de l'ère de Rome, adorer Jésus, avec de l'or en prévision d'un roi, de l'encens sabéen en prévision d'un prêtre et de la myrrhe en prévision d'un martyr. Ce sont les trois rois de Florence au xve siècle, le père, le fils et le petit-fils, entourés de leurs courtisans.

Le vieux, agenouillé au haut de la peinture, qui prend dans sa main le petit pied de l'Enfant et tend vers lui sa vieille tête d'oiseau, c'est le fondateur de la dynastie. C'est Cosme de Médicis, celui qu'on appelait « le grand marchand ». Il est le banquier des Papes et le pape des banquiers. Il a des comptoirs depuis Bruges jusqu'au Caire. Regardez son profil sec et dur découpé en clair sur l'ombre de la grotte divine. C'est un calculateur ambitieux, tenace et finaud. Il veut le pouvoir suprême, mais il ne tient pas aux honneurs et tout doucement il transforme la République en une monarchie sans que le peuple s'en aperçoive. Ceux qui s'en aperçoivent, il leur fait couper le cou ou les fait pendre. Quand il ne peut les attraper, il les fait peindre sur les murs, pendus la tête en bas. Il exile ses ennemis : la mère de l'un d'eux a dû traverser Florence pour aller soigner son fils malade; il l'a fait arrêter et torturer longuement, en sorte que tous ses os étaient disloqués. Quand il ne peut pas les tuer, il les ruine. Ce richard a inventé l'impôt progressif. Il corrige les résultats des scrutins et mène les Parlements par le bout du nez. Grâce à ces divertissements divers, il est devenu le maître de Florence et de la Toscane, et il met ses armoiries partout, sur les palais, dans les couvents et « jusque dans les latrines des moines », disent les historiens.

D'ailleurs, ce vieux bonhomme est assez aumônier. Il prête de l'argent au roi d'Angleterre, qui en a grand besoin. Il fait bâtir de tous côtés des palais et des villas, et lorsqu'au bout de l'année le compte de ses architectes n'est pas assez élevé, il se

fâche. Il bâtit un hôpital à Jérusalem; il restaure le collège des Italiens à Paris. Il réunit toutes les vieilles statues antiques qu'on déterre, tous les manuscrits grecs ou latins qu'on copie, et donne asile à tous les savants que le Turc a chassés de Constantinople.

Il fait des cadeaux somptueux et incommodes. Quand le roi René, de Provence, vient le voir, il lui donne une lionne, et quand passe Galeaz Maria, il lui offre un perroquet et un singe. Pour le moment, nous le voyons offrir à l'Enfant Jésus un objet d'or qu'il a posé par terre et qui contient probablement des florins. Cosme est vieux; il a la goutte, et ce banquier, exact à faire ses comptes, découvre « qu'il n'est pas sûr que tous ses biens aient été honorablement acquis et qu'il ait jamais donné assez à Dieu pour le trouver débiteur sur ses livres... » De la, ce présent...

L'autre Mage, a genoux, tout près de nous, dont nous voyons surtout le dos, mais qui tourne la tête à droite, c'est son fils et successeur, Pierre. Il lui ressemble d'ailleurs beaucoup et les deux profils se valent. C'est Pierre le Goutteux, qu'on ne voit guère qu'au lit ou en litière. Il est laid et malade. Toute cette famille des *Médici* ou *Médecins* a une santé déplorable, en dépit des *palle* ou pilules, — ces petites boules sont sûrement des pilules, — qu'elle porte sur ses armes: on les aperçoit encore sur tous les monuments de Florence. Ce goutteux est peu philanthrope et fait faire sans vergogne à ses associés étrangers des faillites et des banqueroutes, jusqu'en Avignon. Laissons-le. Auprès de lui, à genoux, est son frère Jean, qui mourra jeune, du vivant même du vieux Cosme. Et debout, grand, svelte, la tête nue un peu inclinée vers les Mages, le nez long, la bouche dédaigneuse, la chevelure longue ombrageant le cou, se tient le jeune Laurent, qui sera Laurent le Magnifique. Il est le fils de Pierre le Goutteux et le petit-fils de Cosme. C'est le poète, l'orateur, l'artiste, l'homme d'Etat aux décisions subites et hardies qui, désespérant de vaincre la ligue formée contre lui par le roi de Naples, prendra le chemin de Naples, ira se mettre aux mains de son ennemi, enchantera ses adversaires par ses paroles, dotera les filles, tirera les captifs des galères, encouragera les artistes, répandra des cadeaux au milieu même du camp formé contre lui et reviendra triomphalement, tenant le rameau de paix. Du côté opposé aux Mages, se tient, debout, son frère Julien, coiffé d'un chapeau à visière et vêtu d'une robe. Celui-là sera assassiné par des conjurés, en plein chœur de la cathédrale, en un jour de fête, tandis que sur Laurent, blessé, se refermeront les portes de bronze de la sacristie... Enfin, voulez-vous voir le peintre lui-même : Botticelli ? C'est le premier personnage à droite, le plus près de nous, debout dans toute sa hauteur, nous regardant de trois quarts, enveloppé dans un long manteau.


LE CORTÈGE DES MAGES (CÔTÉ GAUCHE) PAR BENOZZO GOZZOLI

Des *Uffizi*, allons jusqu'au palais Riccardi, via Cavour, bâti par Cosme à grands frais, 60,000 florins, dit-on, et qui est une grosse vieille maison carrée, grise, massive, faite pour abriter une forte et nombreuse famille. Elle n'abrite aujourd'hui que les paperasseries de la préfecture. Entrons dans la chapelle de ce palais de mécréants. Il n'y a que les murs et ils sont mal éclairés par une fenêtre trop étroite, mais un gardien s'approche, fait manœuvrer un écran, renvoie le jour sur les parois et alors apparaît une magnifique et piaffante cavalcade, tout embarrassée de caparaçons et chamarrée d'or, tournant autour de la pièce sombre avec lenteur et majesté. Derrière elle, un paysage chimérique et splendide s'entasse, des rochers se cassent comme des cristaux à facettes et s'entaillent pour laisser passer le serpentant cortège; des chemins montent et entrent dans les portes des villes, des cyprès et des pins pyramident jusqu'à la nue,

des vols d'anges s'abaissent, des nuages flottent, des paons font la roue; çà et là, un arbre haut, pour parler comme M. Henri de Régnier,

> Pousse en stérile jet son tronc âpre et vivant ;

des orangers dressent leurs têtes rondes, des cyprès leurs têtes pointues, les palmiers phénix leurs têtes ébouriffées, des éperviers poursuivent des colombes, des cavaliers romains poursuivent des chevreuils, des lévriers courent après les cavaliers romains, des pages courent après les lévriers : c'est la vie — la vie laissée là, dans sa fleur, par un peintre mort il y a maintenant quatre cents ans, en 1498. Aucune peinture au monde n'est mieux conservée.



LE CORTÈGE DES MAGES ET LAURENT-LE-MAGNIFIQUE (COTÉ DROIT), PAR BENOZZO GOZZOLI

Nous reconnaissons ces pèlerins. Ce vieux au bonnet sombre, au brocart lourd de broderies, qui chevauche sur un cheval blanc et vers qui se retourne un page, c'est Cosme, mais il a l'air un peu engraissé. Il a des bajoues. Derrière lui, ce sont ses fils et ses amis, et ses clients, ses débiteurs, en rangs serrés, pyramide de têtes graves de marchands et de lettrés, de gonfaloniers et d'astrologues. Benozzo Gozzoli n'a pas oublié de se peindre lui-même et de se coiffer d'un bonnet où il a écrit son nom. Vous le découvrirez aisément, car il s'est juché entre les deux seuls personnages barbus du cortège : deux vieillards dont les barbes, en ondes divisées, descendent longuement sur la poitrine. Toutes ces figures rasées de Florentins subtils et traîtres, nés en des moments de révolutions où le comptoir mène au palais et le palais à l'échafaud, toutes ces têtes, qui ne se sentent pas tout à fait assurées sur leurs épaules, sont curieuses à considérer. Aucun de ces yeux n'est franc, aucune de ces lèvres n'est desserrée. Comment de tels yeux ont-ils pu voir l'étoile et que diront de telles lèvres à l'Enfant Jésus? Cosme, le chef, est plus soucieux et plus maussade que tous ensemble. C'est un triomphe, cependant, mais, peut-être pense-t-il comme la mère de Napoléon : « Pourvu que cela dure! » Son fils Jean est mort, son fils Pierre le Goutteux, qui le suit, est malade : il reste des petits-fils, mais ils sont encore enfants, et, lui, est bien vieux.— Que deviendront les Médicis ?...

Devant lui, pourtant, chevauche l'Avenir de la famille, sur un cheval blanc somptueusement harnaché : Laurent le Magnifique. Il a sur la tête la large couronne que le grand-père n'a jamais osé porter, et au talon le long éperon que le père, le Goutteux, n'a jamais su porter. Il a de l'or et du jaune sur son manteau, du rouge sur ses manches et son haut-de-chausses, du bleu sur sa toque, et il semble l'épanouissement fleuri de cette branche ligneuse que fut jusqu'à lui la famille des Médicis. Pour l'encadrer, il a le bois lisse des orangers, qui se tiennent droits comme des soldats à la parade, et les fines tiges des lances qui se penchent comme des mâts sous la tempête. Au-dessus de sa tête, un javelot brandi au bout du bras d'un lointain chasseur, évoque l'idée de cette épée de Damoclès que la Mort tient au-dessus de tous les *Magnifiques* de la terre et qu'elle laissera choir sur celui-ci dès la quarante-quatrième année de son âge. Mais il ne regarde ni la chasse qui se poursuit au-dessus de sa tête, ni les deux cavaliers adolescents, beaux comme des anges à cheval, qui viennent à sa rencontre, lui présentant : celui-ci une épée, en rêvant à tout autre chose, celui-là un vase de parfums, avec le geste et le regard d'un marchand de bibelots qui veut tenter le client... Que voilà d'étranges rois Mages!

Que pouvaient bien penser les gens que les Médicis avaient ruinés, exilés, jetés aux fétides *Stinche*, soumis à la torture de

« la grenouille » ou à celle « du serpent », en les voyant ainsi transformés en saints rois bibliques et en princes favorisés des sourires de l'Enfant Jésus?

Ils pensaient assurément ceci, — qui est tout ce que nous avons besoin de penser — que l'Art est une belle chose. Il transfigure, il rachète, il déifie. C'était un doux pays que celui où Benozzo Gozzoli pouvait ainsi peindre ces murs — plus doux que le nôtre.

Il y avait des batailles, mais on n'y tuait personne et elles étaient plus tard dessinées par Michel Ange et Léonard de Vinci. Il y avait des impôts, mais ils portaient de si beaux noms : *prestanza* et *graciosa!*... Il y avait des politiciens, mais ils revêtaient la longue lévite florentine, l'*ucco*, si noble, si différente des jaquettes de nos députés! Il y avait des cyclones, des pestes, des inondations, des tremblements de terre, mais on se retirait en des *Décamérons* où ne vous suivait aucune dépêche téléphonique.

Il y avait des condottieri, mais ils étaient si mal payés que les historiens nous rapportent ce trait charmant d'une troupe de grosse cavalerie de cuirassiers, réduite à la poétique ressource de se nourrir trois jours de fraises de montagnes, de ces fraises petites et si parfumées! Les ambassadeurs étaient si éloquents qu'on les appelait les « orateurs «. On assassinait beaucoup, en vérité, mais on faisait, dans les rues, d'admirables chasses au lion, au sanglier et à la girafe. On dansait devant le Pape et les cardinaux. On enduisait un enfant d'or pour représenter le Triomphe de l'Amour. Il est vrai qu'il en mourut le lendemain... Les historiens nous ont raconté des horreurs, mais les peintres nous ont laissé des merveilles. Les livres sont pleins de récits de rapines, de meurtres, d'enlèvements, de proscriptions et d'échafauds, mais les tableaux sont pleins d'Adorations, d'Annonciations, de roses, de paons, de baisers, d'anges, de myrtes et de lis.

N'en croyons pas l'histoire, laide comme le Mensonge, mais l'art, beau comme la Vérité!

Du Palais Riccardi, achevons nos visites en allant à l'Académie des Beaux-Arts, près de la place Saint-Marc et du couvent où vécut Savonarole.

Là, nous retrouverons nos trois rois Mages : ils sont enfin arrivés auprès de l'Enfant Dieu. En considérant leurs grandes robes somptueuses, lourdes de fruits et de fleurs, d'or, grenades et fleurs de lis, les pommeaux de leurs épées tout repoussés d'or, les mors des chevaux et les caparaçons imbriqués d'or, les robes des officiers constellées d'or comme des nuits remplies d'étoiles, la suite sinueuse et chevauchante des valets, des chiens, des chevaux, des chameaux et des singes, et en reconnaissant les trois rois, tout au loin, dans ces petites figures à cheval qui marchent là-bas vers la ville aux tours multicolores, et en les voyant ici, tout près, si confits et si dévots, nous murmurerons ces vers des *Légendes dorées :*

> Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit,
> Trois compagnons marchaient et suivaient une étoile
> Qui les guidait dans l'ombre, ainsi qu'il est écrit.
> L'or sur leurs chaperons couvrait partout la toile.
>
> Toujours bénissant Dieu, tant firent de chemin,
> Les trois bons compagnons, qu'a la maison d'Hérode,
> Ils s'en vinrent heurter : « Dieu bénira la main
> Qui pour ses pèlerins fait le sentier commode! »
>
> Ainsi parla l'un d'eux, qui prudemment parla.
> Hérode répondit du haut de sa fenêtre :
> « Bonnes gens, je demande où vous allez par là?
> — Nous allons adorer Christus qui vient de naître..
>
> Sire, ne veux-tu pas donner jusqu'à demain
> Asile aux trois rois saints comme à leurs équipages? »
> Hérode, tout fâché, leur répondit : « Amen! »
> Et recueillit les rois, leurs chevaux et leurs pages...

Ils ont si bien cheminé, en quittant Hérode, que les voici au but qu'a montré l'étoile. Le plus vieux a prosterné sa longue barbe pointue pour baiser le pied de Jésus. L'enfant pose sa petite main sur la grosse tête ronde et chauve du vieillard. On dirait un écolier cherchant sur une mappemonde la place d'un pays inconnu. Plus loin, le second Mage, qui sait à quoi oblige la politesse, porte la main à sa couronne, pour l'ôter, comme on ôte son chapeau. C'est lui, vraisemblablement qui est le nègre dans la pensée du peintre, car son teint est bronzé et ses yeux sauvages. Enfin, le troisième Mage est debout, tenant le vase plein de myrrhe, tandis qu'à ses pieds, un valet accroupi croit urgent de lui nouer ses éperons. Il est jeune, il est beau, il est attendri. Il coule un doux regard vers le groupe divin. De son côté, saint Joseph considère curieusement les trois rois d'Orient, la Vierge, elle, ne voit que son enfant. Tout auprès, l'âne et le bœuf ne regardent rien, ne comprennent rien, ne s'imaginent pas ce que peuvent être tous ces animaux bossus et malfaisants, ces chameaux, ces chiens danois, ces singes à colliers et à ceintures d'or, qui ont envahi la paisible étable et dévastent le verger plein de grenades, mais ils songent à réchauffer de leur haleine, l'enfant à demi-nu et, pour cela, ils auront une place au Paradis, car, comme le dit la vieille chanson provençale :

> Combien d'ânes et de bœufs
> Qui n'en auraient pas tant fait!

C'est un gentil peintre que ce Gentile da Fabriano, auteur de cette œuvre et nous saluons avec plaisir sa bonne figure qu'il a peinte, surmontée d'un turban, derrière le troisième mage. Il a pensé, lui, aux deux humbles animaux domestiques que Botticelli, plus tard, a dédaignés. Il vaut mieux peindre auprès de l'Enfant Dieu un âne et un bœuf qu'un vieux coquin comme Cosme ou un banquier véreux comme Pierre de Médicis.

ROBERT DE LA SIZERANNE.



L'ADORATION, PAR GENTILE DA FABRIANO

1898 ✣ FÉVRIER ✣ Nº 95

FIGARO ILLUSTRÉ



Chasse défendue

Seizième année — Deuxième série. — N° 95

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Février 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

SOMMAIRE



Cliché Giraudon

Buste de Femme, **UNE INCONNUE** *(Musée du Louvre)*

L'admirable buste de femme qui vient d'être donne au Louvre et reproduit ici, allie au charme irritant de l'énigme la beauté sereine et profonde des grandes œuvres d'art simples et spontanées. Enigme en effet. Que fut cette femme?

Fût-ce une princesse, ou une paysanne, ou une femme du peuple? On ne sait pas toujours distinguer ces choses-la à travers les temps, lorsque l'érudition ne trouve pas des signes affirmatifs de l'une ou l'autre condition. Une femme du peuple, revêtue de ses habits et de ses ornements de fête peut prendre pour nous le caractère, l'opulence, la dignité d'une reine.

Surtout lorsque, comme il arrive pour ce buste, il ne demeure dans l'effigie aucun stigmate de servitude ou de souffrance, mais seulement

un calme, une gravité, cet air, en un mot, de profondeur qu'assume pour l'artiste simple ou pour le grand artiste, l'être humain au repos.

Ce buste, en pierre qui fut sans doute entièrement peinte « au naturel » (mais il ne reste que des traces de la polychromie initiale), a été trouvé dans la terre, à Elché, une des plus curieuses et des plus anciennes villes de l'Espagne, située près d'Alicante. C'est un professeur de la Faculté de Bordeaux, M. Pierre Paris, qui l'a découverte; c'est un collectionneur et un ami de l'art, M. Noel Bardac, qui en a fait l'acquisition pour l'offrir au Musée du Louvre.

Le Musée de Madrid contenait déjà des œuvres analogues, mais point de plus belle. M. Heuzey, le savant conservateur du Louvre, estime que celle-ci doit être du IIe siècle de notre ère. Elle a été exécutee sous l'influence gréco-phénicienne, mais *en Espagne et d'après une femme espagnole*. Cela ne peut faire de doute pour ceux qui ont voyagé si peu que ce soit dans ce passionnant pays. La construction de la tête, le menton proéminent, le dessin de la bouche, l'expression même de la physionomie font de cette inconnue une sœur, à plusieurs siècles de distance, d'une princesse de Sanchez Coello, d'une infante de Velasquez, que dis-je? d'une *maja* de Goya!

Remarquons la beauté, l'imposant style de ces arrangements : les plis retombant sur les épaules, ont la simplicité des sculptures de nos cathédrales. Les étranges et superbes ornements qui emboîtent la tête d'une masse si volumineuse, mais si fière, pourraient a eux seuls donner lieu à d'intéressantes controverses. Sont-ils en orfèvrerie, comme on l'a supposé tout d'abord, c'est-à-dire tout au moins en métal creux très léger (forcément à cause du poids) ou en filigrane, dont il n'y aurait ici qu'une simple interprétation sculpturale ? Ou bien, au contraire, et cette supposition est assez séduisante, serait-ce simplement un travail de passementerie analogue à celui qui constitue encore la coiffure ou l'ajustement dans certaines provinces espagnoles, et même chez nos propres Bressanes? Pour trancher la question, il faudrait que la couleur fût mieux conservée par le temps, et elle ne persiste malheureusement que sur les lèvres, sur les bandeaux qui enserrent le front sous la mitre, et enfin par traces sur les vêtements.

Là-dessus et sur l'époque, les érudits vont discuter. Pour nous, il nous semble suffisant de jouir simplement de la beauté de l'œuvre. Beauté presque ethnographique, beauté populaire, *simple* à l'extrême, malgré la contradiction apparente entre ce mot et la complication de la mise en scène. Est-il, en effet, rien qui soit traité plus largement, plus simplement? L'homme qui a fait cela, artiste indigène travaillant sous l'influence gréco-phénicienne qui regnait alors dans tout le bassin de la Méditerranée, ou artiste étranger étant venu s'établir en Espagne, comme fit quatorze siècles plus tard le Greco, par exemple, l'artiste qui a fait cela peut avoir été un maître célèbre, achalandé ; — comme il peut aussi avoir été un humble et sincère faiseur d'images, heureusement ignorant de la préoccupation de faire un « chef-d'œuvre », sentiment de fatuité tout moderne qui est justement la meilleure condition pour ne pas en faire.

ARSÈNE ALEXANDRE.

LA « SVETLANA »

La *Svetlana* a été commandée par l'Amirauté russe à la Société des Forges et Chantiers de la Méditerranée, qui l'a construite dans ses ateliers du Havre.

Ce bâtiment, véritable merveille d'élégance navale est destiné à être mis à la disposition de S. A. I. le grand duc Alexis, oncle de l'Empereur, grand amiral de la marine russe.

La *Svetlana*, malgré cette destination qui implique l'idée d'un navire de plaisance, a cependant des qualités militaires qui permettent de la classer au rang des croiseurs ; ses installations luxueuses, conformes aux règles du confortable le plus moderne n'ont pas empêché de munir ce bâtiment d'un armement respectable, composé de 16 canons de 15 centimètres et de 10 canons de 47 millimètres à tir rapide; les organes vitaux, machines, chaudières, appareils à gouverner sont abrités par un pont cuirassé.



La longeur de la *Svetlana* est de 101 mètres, la largeur de 13 mètres. La vitesse prévue était de 20 nœuds à l'heure, vitesse qui a été dépassée aux essais et a atteint 21 nœuds 65 centièmes.

Cette construction fait honneur à l'industrie française.

Ajoutons que ce bâtiment a été construit exactement en un an. — M.

Les Croquis du Mois

28 JANVIER.

Au milieu des brouillards de toutes sortes qui ont assombri le mois de janvier, il y a eu cependant un rayon de soleil. — « Eh, parbleu! s'écrierait le marquis de Mascarille, c'était bien un soleil tout entier », qui est venu illuminer la littérature théâtrale, lorsqu'est apparu, sur la scène de la Porte-Saint-Martin, le *Cyrano de Bergerac* de M. Rostand, qui a été un heureux délassement pour les honnêtes gens.

Depuis quelques années, cette jouissance leur était refusée ; l'art théâtral s'assombrissait terriblement : tantôt il fallait assister à l'insipide exposition des misères du peuple; ailleurs, c'étaient les crises farouches des scandinaves hystériques, ou bien les amertumes et les rebellions de femmes à divorce, chercheuses d'amour inassouvies; et pour contrebalancer ces laideurs tristes, on ne rencontrait guère que des gaietés laides : des pitreries, sempiternellement copiées sur les mêmes modeles, ou bien les « rosseries » de la Butte, exploitée par d'habiles entrepreneurs qui ont commercialisé la verve bohème de Rodolphe Salis et de ses apôtres du *Chat Noir*.

C'est pourquoi le succès du *Cyrano* d'Edmond Rostand s'est, dès la première soirée, manifesté avec un éclat incomparable. On y a retrouvé le souffle de *Ruy-Blas* et du *Capitaine Fracasse*, on y a senti revivre cette belle langue du dix-septième siècle, si sonore, si hardiment tournee, si riche en images imprévues et en sentiments chevaleresques, si joyeuse dans ses outrances, cette langue que tuèrent les pédanteries de Boileau et la majesté de Louis XIV, mais que n'ont jamais oublié les vrais lettrés.

M. Rostand a trouvé dans Coquelin un interprete idéal, s'adaptant avec une merveilleuse dextérité aux multiples aspects de l'étrange personnage qu'a dessiné l'auteur.

♣

Très séduisante est aussi la *Catherine* de M. Henri Lavedan, que vient de représenter la Comédie-Française. C'est vraiment « théâtre », et l'oncle Sarcey doit être content. Les raffinés, chercheurs de sensations épicées et perverses reprocheront sans doute à M. H. Lavedan d'avoir abandonné le genre « rosse », où il excellait, pour peindre des sentiments honnêtes dans une langue pure qui rappelle Octave Feuillet, Emile Augier et Alexandre Dumas fils. Mais le public ne partagera certainement pas cette opinion.

Les artistes de la Comédie-Française se sont retrouvés là sur leur terrain naturel : l'interprétation de *Catherine* donne au spectateur l'impression d'un ensemble parfait et d'une harmonie exquise.

♣

C'est encore une haute entreprise littéraire qu'a tentée Gabriel d'Annunzio dans *La Ville morte*, représentée au théâtre de la Renaissance. D'Annunzio est un génie créateur dont l'effort s'applique surtout à rendre sensibles et visibles des objets et des sentiments qui n'ont encore eté formulés par personne.

Dans la *Ville Morte*, d'Annunzio a voulu montrer que la fatalité antique, celle des tragedies d'Eschyle et de Sophocle n'avait pas cessé de peser sur l'humanité et il a représenté des personnages contemporains poussés par la passion a des crimes inéluctables ; et pour maintenir le public sous cette impression de fatalité, il a choisi pour décor les ruines de Mycènes dont les colonnes, encore debout, furent témoins des crimes des Atrees. Le procédé est nouveau, il semble une sorte de transposition, dans le domaine de la mise en scène, du système wagnérien du leitmotiv, qui revient sans cesse aux oreilles de l'auditeur pour lui rappeler la pensée fondamentale de l'auteur.

Madame Sarah Bernhardt a mis au service de son hôte italien, toute la richesse de sa mise en scène et tous les trésors de son inépuisable talent. A côté d'elle, Mademoiselle Blanche Dufrene s'est revelée comme une touchante tragédienne. C'est l'Antigone et l'Iphigénie de l'avenir.

♣

Les *Transatlantiques*, de M. Abel Hermant ont retrouvé au théâtre du Gymnase le succès qu'ils avaient obtenu en librairie.

J'avoue ne pas me divertir énormément à ces spectacles de la décadence de la société aristocratique. Au risque de passer pour un esprit chagrin, il me semble fort maladroit de fournir aux ennemis de cette société des arguments qu'ils ne manquent d'exploiter. Vous me répondrez sans doute que ce sont ceux-là même dont on peint les vices et les ridicules, qui remplissent les loges et applaudissent le plus gaiement. Il est donc inutile d'essayer de les défendre.

♣

La mort a pris l'excellent homme qu'était Carvalho, et cela quelques mois avant l'époque si ardemment attendue par lui, où il devait inaugurer la salle de l'Opéra-comique reconstruite.

C'était ce modèle accompli des directeurs de théâtre, beau joueur, jamais découragé, ayant vécu soixante ans sur les planches, et dans son cabinet directorial, sans « dételer ».

L'Art lui doit une profonde reconnaissance car, dans son Théâtre-Lyrique sont écloses toutes les gloires de la France musicale d'aujourd'hui. Le public ne doit pas non plus oublier que, dans ce même théâtre, Carvalho l'a familiarisé avec les chefs-d'œuvre classiques, chefs-d'œuvre que les jeunes générations ne peuvent plus entendre.

Son successeur, M. Albert Carré est, lui aussi, un vrai tempérament de directeur ; n étant pas musicien, il s'est entouré de collaborateurs competents : on peut être certain qu'il continuera la tradition.

♣

Le peintre Chalon, dont les lecteurs du *Figaro Illustré* ont pu admirer le brillant calendrier que ce journal leur a offert dans notre numéro de janvier est aussi un sculpteur plein d'originalité. C'est chez son ciseleur, Louchet, rue Auber, au coin de la rue Scribe, que l'on peut voir ses premières œuvres traduites en métal. Remarque : un cendrier, *les Damnes*, dont la verve caustique et l'âpre modele forment une saisissante opposition avec le charme pervers et la gracieuse souplesse d'une statuette : *l'Orchidée*.

♣

Le premier bal de l'Opéra donne le signal des joies carnavalesques:

Ohé! Ohé! murmurent d'un ton triste les jeunes noceurs d'aujourd'hui. Ce n'est vraiment qu'à partir de cette nuit-là que l'on est censé s'amuser ferme.

Malgré les splendeurs et les variétés des divertissements imaginés par l'administration des bals de l'Opéra, ces nuits ont perdu leur caractère de débauche élégante sur laquelle il était convenu que les femmes du monde, même les plus honnêtes, pouvaient venir jeter un regard curieux. C'est aujourd'hui une foire aux plaisirs faciles où l'on assiste à de peu élégants maquignonnages.

LUTÉCIUS.

LES SPORTS DE LA GLACE
AUX ÉTATS-UNIS

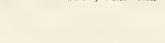
La douceur de notre hiver a quelque peu attristé les élégants et les élégantes, fervents du patin et du traîneau. Le Cercle des patineurs a entr'ouvert ses portes pendant quelques heures à peine, puis est venu l'affreux dégel, conclusion rapide et fatale de ces petites fêtes.

Le Palais de Glace et le Pôle Nord offrent, sans doute, aux amateurs les moyens de se faire illusion. Mais qu'est-ce que ce tournoiement en rond ou en long, à côté du glissement indéfini dans l'espace, de l'envolée à travers l'air glacé qui vous fouette le visage, et ravive vos poumons?

Les habitants de New-York, plus heureux que nous, peuvent en ce moment se livrer à leur aise à ce sport, très en honneur aux Etats-Unis et au Canada.



JOE DONOGHUE. AL. WISE. HAWARD MASHER. CLAIRNES CLARK. BOB SMITH.



Cliché John C. Hemment, à New-York.

Champions du patinage s'entraînant sur le Lac Orange (État de New-York).



ICE YACHTS (YACHTS A GLACE). — COURSE ET VIRAGE SUR LE LAC ORANGE.

Cliché John C. Hemment, à New-York.

Nous reproduisons ici deux curieuses photographies prises sur le lac Orange, non loin de New-York, et que nous a adressées notre correspondant, photographies intéressantes aussi bien au point de vue pittoresque qu'au point de vue de l'instantanéité, car il est facile de comprendre que ni les champions lancés à toute vitesse, ni ces yachts poussés par le vent sur la glace, n'ont posé devant l'objectif. — M.

Les Livres

Dans une œuvre qui semble, au premier aspect, purement documentaire, M. le duc de Conegliano, petit-fils du maréchal Moncey, ancien chambellan de l'Empereur, nous expose, sous une forme dénuée de recherche littéraire, pour ainsi dire, l'organisation de la Cour de Napoléon III, qu'on appelait, en style officiel, « la Maison de l'Empereur ». Sous cette simplicité apparente, on devine aisément les longues recherches à travers les documents, le rappel des souvenirs personnels, et par-dessus tout le profond dévouement pour la personne du meilleur et du plus méconnu des souverains. Cette Maison de l'Empereur était admirablement administrée, avec une irréprochable régularité. Pour n'en citer qu'un département, chacun sait que le service des Écuries telles que les avait organisées le général Fleury est resté un modèle qu'ont imité les Cours étrangères : je dirai même que si les maisons de nos éphémères Présidents de République ont conservé quelque lustre, c'est à ces traditions qu'elles le doivent ; demandez plutôt à Montjarret ; demandez aussi à M. Crozier s'il n'a pas déjà

« pioché » le livre du duc de Conegliano. Frédéric Masson a écrit, pour ce livre une préface qui dégage pour ainsi dire, la psychologie latente du travail de M. de Conegliano en même temps qu'elle nous fait connaître les hautes qualités morales de l'auteur. *La Maison de l'Empereur*, tel est le titre de cet ouvrage, forme un volume in-8°, publié par Calman-Lévy et imprimé par Chamerot : il est illustré de quatorze reproductions d'après des documents de l'époque qui ajoutent à l'intérêt historique de l'œuvre.

M. Victor Barrucand n'a pas la main heureuse, dans le choix des célébrités républicaines qu'il présente au public, sous une forme documentaire qui souvent constitue leur seule parure. L'an dernier, c'était le général Rossignol, « vainqueur de la Bastille », chef des armées de la République en Vendée, personnage grotesque d'une complète nullité militaire. Aujourd'hui, c'est Choudieu : il faut être très versé dans l'histoire des origines de nos libertés pour savoir que Choudieu en fut l'un des plus vertueux conquérants. Au fond — et à la surface — c'est un de ces nombreux précurseurs de Joseph Prudhomme, mais un Joseph Prudhomme jacobin, c'est-à-dire enivré de formules banales, enivré surtout de son mandat de représentant du peuple; lui et ses semblables votèrent toutes les mesures les plus sanglantes, virent, sans éprouver le moindre remords, tomber des milliers de têtes en vertu des immortels principes. C'est bien là le portrait du vrai conventionnel : et le portrait n'est pas beau !

L'Ensorceleuse, de Jean Rameau, à l'encontre de sa désignation quelque peu diabolique, est bien la plus douce, la plus touchante, la plus aimante et la plus dévouée créature qu'on puisse imaginer. Mariée par amour avec un jeune homme atteint de l'ambition parlementaire, elle pousse le dévouement jusqu'à feindre de l'avoir trompé, afin de lui faciliter le divorce et de lui permettre d'épouser une jeune fille riche : elle va même plus loin, car elle décide de se tuer; de la sorte, il sera veuf et non divorcé et la demoiselle pourra le prendre, sans scrupule de conscience. Heureusement un bon curé intervient pour arranger tout cela ; personne ne meurt et tout le monde s'embrasse. A côté des parties sentimentales, le roman de Jean Rameau contient de très pittoresques tableaux, entre autres celui d'une soirée d'élections législatives dans la ville de Libourne, qui rend admirablement la férocité imbécile des foules s'acharnant contre le candidat vaincu. On retrouve dans cette peinture, le mépris séculaire du poète pour le *vulgum pecus*.

La *Fille du Forain*, que M. Melchior Bonnefois vient de publier chez Ollendorf, intéressera certainement les lecteurs du « Figaro Illustré » que notre numéro spécial, consacré aux Forains a déjà familiarisés avec ce monde si particulier. C'est un roman qui a le rare mérite d'être à la fois intéressant et honnête, et peut être introduit dans les familles et lu, sans inconvénients par tout le monde.

Les *Lettres d'une Amoureuse*, de Brada sont conçues dans une forme singulière faite pour dérouter nos habitudes littéraires. Ce n'est pas à proprement parler une correspondance, où, plutôt c'est une correspondance unilatérale, car « l'amoureuse » est seule à écrire, non pas des lettres, mais des morceaux juxtaposés dont l'élan passionné ne faiblit pas un seul instant : élan légitime d'ailleurs et même légal, puisque le destinataire n'est autre que son mari. Les personnages divers auxquels elle fait allusion ne sont désignés que par de vagues prénoms; les lieux où ils se meuvent semblent indéfinis ; une brume claire enveloppe chose et gens qui paraissent et disparaissent sans bruit dans cette atmosphère de symbolisme, de mysticisme et de sensualité subtile. Ce volume est, en résumé, un très curieux exercice littéraire qui prouve l'extrême dextérité de l'écrivain.

Même indécision, même « flou » dans les personnages et dans la mise en scène de *Une Rupture*, la dernière œuvre de J.-H. Rosny. Le lecteur doit faire la moitié de la besogne et traduire en formes concrètes les acteurs de ce drame intime dont l'écrivain ne nous donne que l'abstraction et la psychologie. Ce procédé est évidemment systématique de la part de J.-H. Rosny, qui a donné dans de nombreux écrits la mesure de sa puissance descriptive et de son acuité objective; mais il faut bien sacrifier à la mode qui condamne les vieilles formules du roman, avec lesquelles on savait tout de suite à quoi s'en tenir : « C'était par une belle matinée de printemps... Magdeleine de*** descendit dans le parc ; ses traits étaient d'une pureté divine, son teint mat s'harmonisait avec sa chevelure d'un noir de jais... etc... Malheureusement c'est là le « vieux jeu », et les raffinés n'en veulent plus.

La même préoccupation sociale, le même dégoût du parlementarisme qui ont dicté à M. Maurice Barrès son beau livre des *Déracinés*, ont inspiré à M. Ernest Charles son très curieux volume : *Théories sociales et politiciens*. L'œuvre est assurément moins attachante que celle de Maurice Barrès ; nulle trame romanesque n'essaye de masquer l'aridité de cette étude documentaire, et, j'ajouterai, nul souci, de la part de M. Ernest Charles, de séduire son lecteur par le charme du style : la préface semble une traduction de quelque penseur et sociologue allemand, et, dans le cours du volume, à mesure qu'il expose les théories sociales de Gambetta, de Léon Say, du comte de Mun, de Guesde, Jaurès, Bourgeois, l'auteur influencé sans doute par la phraséologie des politiciens qu'il cite s'imprègne de leur façon de parler. Néanmoins l'œuvre est vraiment méritoire et utile: elle représente une somme considérable de recherches et contribuera à l'effondrement d'un certain nombre d'idoles déjà passablement vermoulues.

Si l'on en croyait leurs titres, *Les Détraqués* de M. Maurice Montégut et *Les Morfondus*, de M. Eugène Morel formeraient le complément naturel des *Déracinés*. Il n'en est rien : ces deux volumes sont des recueils de nouvelles, l'un très « rosse » — celui de M. E. Morel — l'autre, passablement macabre, celui de Maurice Montégut : curieux tout deux, d'ailleurs, pour les amateurs de sensations âpres.

M. Georges Meunier, qui ne veut pas être en retard, a dressé *Le Bilan littéraire du XIXe siècle*. Comme il est peu probable que, pendant les trois années qui nous séparent du XXe siècle, des génies spontanés et soudains se produisent et s'épanouissent, on peut accepter l'œuvre de M. Meunier en tant que *compendium* très succinct mais très habilement résumé d'un siècle qui commence par Châteaubriant, qui finit par Mallarmé et que domine le grand mouvement romantique, suivi par le naturalisme, auquel a succédé le symbolisme. Dans ce très difficile travail de condensation l'auteur montre de véritables qualités de critique ; il a dû dépenser une somme considérable de documentation et de recherches; j'ajouterai qu'il a su conserver une impartialité relative et une louable indépendance dans ses jugements.

La librairie se démocratise de jour en jour ; trop cher le volume à 3 fr. 50, qui semblait, il y a cinquante ans, lorsque le créa l'éditeur Charpentier, un véritable tour de force de librairie : trop lente la livraison à 10 centimes qui débite un roman en une interminable série de semaines ; voici venir, aujourd'hui les éditeurs Didier et Méricant qui donnent aux lecteurs un roman complet, illustré de deux ou trois gravures, pour la somme invraisemblable de 20 centimes : beau papier, impression soignée : c'est incroyable. Souhaitons le succès à ces éditeurs, mais souhaitons-leur aussi de songer qu'ils ont charge d'âmes et doivent se garder de répandre dans leur clientèle si variée et si neuve des œuvres malsaines ou subversives.

Dans l'*Etoile Rouge*, M. Paul Leclercq évoque, avec ses paysages fleuris, des adolescences frêles et rougeaudes, des oiseaux à plumage d'or et tout un rire de dentelles et de soies. Certains de ces contes sont d'un rare paysagiste et d'un psychologue très raffiné. L'*Etoile Rouge* forme une coquette et mignonne plaquette éditée par le MERCURE DE FRANCE.

« Il y a encore des gens qui traduisent Dante, me direz-vous. Et je répondrai : « Il y encore des œuvres de Dante qui ne sont pas traduites en français ! » M. Max Durand-Fardel est, paraît-il le premier traducteur de la *Vita Nuova*, où le grand poète raconte lui-même son amour pour Béatrice, sous une forme romanesque et ingenue qu'a su rendre très exactement M. Durand-Fardel. Ce volume est édité par Fasquelle, dans la bibliothèque Charpentier : ce sera, comme on dit en librairie, un livre de fonds.

T. G.

Pouvoir recueillir dans les journaux du monde entier tout ce qui paraît sur un sujet quelconque, sur une question dont on aime à s'occuper ; — surtout savoir ce que l'on dit de vous et de vos œuvres dans la presse, qui ne le souhaite parmi les hommes politiques, les écrivains, les artistes?

Le *Courrier de la Presse*, fondé en 1880, par M. Gallois, 21, boulevard Montmartre, à Paris, répond à ce besoin de la vie moderne avec autant de célérité que d'exactitude. Le *Courrier de la Presse* lit 6,000 journaux par jour.

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 1 et le 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.
ETRANGER, *Union postale :* UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : M. MANZI. — *Le Gérant :* G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie, Asnières.



LEÇON DE MANDOLINE

Typogravure GOUPIL, Paris.

La Dompteuse de Bois-Colombes

Quand vient la fête à Bois-Colombes, on ne s'ennuie pas dans le pays.

C'est qu'après sa tournée hivernale, dans les localités du Midi, le *Cirque Trimbaldi* rentre au bercail, afin de laisser passer le carême — la morte-saison des forains — et de repartir vers le Nord, après avoir inauguré la fête communale, qui s'épanouit après Pâques.

Ah ! mais ce n'est pas peu de chose que le *Cirque Trimbaldi!* Le spectacle ne se borne pas, comme ailleurs, à montrer des chevaux galopant en rond, sur le dos desquels, debout, des



TOUT A COUP, ELLE APPARUT TOUT DEBOUT, SUR LE CHAR (page 23).

écuyers et écuyères font des grâces et crèvent des lunes de papier, tenues en l'air par des clowns, qui tout à l'heure, feront des tours de force, et par « Monsieur Auguste » qui se démènera comme un démon, pour ne rien faire du tout.



Au cours de la représentation, après avoir jonglé avec des poids énormes, elle se plaçait au milieu de l'arène, la nuque appuyée sur un tabouret, les talons posés sur un autre, et invitait un militaire de bonne volonté à s'asseoir sur son ventre. C'est ainsi qu'elle et le sergent firent connaissance.

A quelques mois de là, Cruchard libéré du service, ils s'épousaient, avec une certaine pompe. Tous les sous-officiers étaient de la fête, à laquelle le colonel avait permis que la musique du régiment prêtât son gracieux concours. Lui-même daigna assister à la messe, et, à la sacristie, il embrassa la mariée.

Dès ce moment, l'entreprise prit une autre tournure. L'ancien sergent, brave garçon, bon comptable, intelligent et jovial, mit de l'ordre dans tout, sut se faire obéir, donna l'exemple de l'activité, et tint la main à ce que le personnel en fit autant. On se bornait, jusque-là, aux exercices de manège. Il y ajouta bientôt « l'Art théâtral ». Puis, rencontrant un pauvre diable de belluaire qui menaçait de faire faillite, il lui acheta son affaire, et s'exerçant au « boniment » sensationnel, il commença de se faire remarquer partout où passait sa troupe.

Fini de s'asseoir sur le ventre de la patronne; fini, pour elle, l'usage du maillot pailleté. Tout le temps, en « dame du monde » à présent; trônant au contrôle, en chapeau à plumes, des bouchons de carafe, en boucles d'oreilles, riche robe de soie, et des gants, s'il vous plaît! avec nombre de gros bracelets par-dessus! Lui, habit noir et cravate blanche, dès le matin; culotte grise plongeant dans des bottes à l'écuyère de cent-cinquante francs la paire. Le reste à l'avenant. De là, prospérité à mesure grossissante.

* * *

Un jour qu'on arrivait à Amiens, prêts à débuter le lendemain, comme l'ancien sous-officier se disposait à rentrer dans la voiture, qui composait le logement du ménage, une vieille femme demanda à lui parler.

A certaines heures, il se transforme ce cirque. Il devient un véritable théâtre, où, en vingt minutes, les artistes parfaitement costumés, vous abattent un drame en cinq actes et des tableaux, sans se fouler la rate; tels : *Gaspardo le pêcheur*, *la Grâce de Dieu*, et autres chefs-d'œuvre habilement résumés.

Est-ce tout? Que non pas! Le grand jeu, *great attraction*, c'est l'exhibition des fauves; les terribles fauves de l'Atlas, de Java, des Cordillères, etc., que l'intrépide dompteuse « Miss Lydie » fait travailler, comme en se jouant, sous les yeux écarquillés d'un public impressionné.

Il a de la chance Bois-Colombes! Cela tient, voyez-vous, à ce que Trimbaldi est enfant du pays, et qu'il y possède un vaste terrain, payé jadis, quinze centimes le mètre, où il fera bâtir une villa magnifique, quand il se retirera des affaires, et sur lequel, en attendant, il peut remiser son matériel, au lieu de camper au bord des routes.

Remiser le matériel, le réparer aussi ; ce qui entraîne de grosses dépenses, dont les concitoyens du patron profitent bien sûr! Aussi est-il fort estimé d'eux, et des autorités municipales. Nulle part, un Bois-Colombain qui ne se fasse honneur de « prendre un verre » avec lui.

Je sais bien, qu'en trois représentations, il ratisse, ensuite, tout l'argent distribué aux entrepreneurs, qui ont travaillé pour lui. Mais il donne une représentation de *gala*, au profit du Bureau de bienfaisance; par fournées successives, il admet gratis, les enfants des écoles communales, et à tous ses spectacles, le maire, les adjoints, les conseillers et « leurs dames » disposent d'une espèce de loge, pavoisée de drapeaux français.

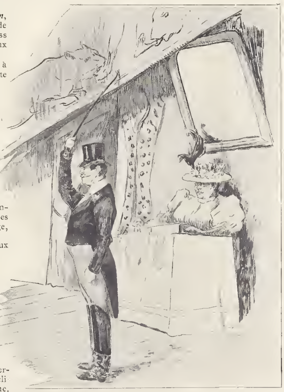
Aussi, est-ce, avec une satisfaction renaissante, qu'aux approches du mardi gras, tout Bois-Colombes pense :

« Nous allons revoir les Trimbaldi! »

* * *

Ils ne s'appelaient Trimbaldi, les uns ni les autres.

Ce patron, lui, se nommait Cruchard. Onzième enfant d'une famille d'artisans très pauvres, il s'était engagé tout jeune, dans un régiment, avec le seul objectif de manger à sa faim. Après des années passées dans les garnisons, et devenu sergent-fourrier, il rencontra, dans Maubeuge, la veuve d'un Trimbaldi, propriétaire de ce cirque, qu'un coup de pied de cheval avait envoyé *ad patres*. Restée avec un gros poupard qu'elle allaitait, la brave veuve s'exterminait à conduire, à peu près, cet établissement, qui périclitait. Toute nourrice qu'elle fût, elle donnait de sa personne.



« Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il en approchant.

— Excusez, répondit-elle. Mais, c'est-il que vous vous appelez Joseph Cruchard, sans vous commander?

— Tout de même, ma brave dame.

— Pour lors, vous rappelez-vous avoir eu une sœur du nom de Zoé?

— Il y a bien longtemps que je l'ai quittée, bien sûr, elle n'était pas plus haute que ma botte; mais je me la rappelle à peu près avec son nez en trompette

— Si le cœur vous dit de la revoir une dernière fois, faut venir avec moi et vous dépêcher; ça sera une bonne action. »

Elle était à la mort, la sœur Zoé.

« Allons » fit-il.

De ses père, mère, frères et sœurs, il n'avait jamais su grand'chose, depuis que, quittant Bois-Colombes, chassé par les privations, il s'était enrôlé. La misère les avait dispersés, décimés. Ceux qui restaient, s'ignoraient pour la plupart. Retrouver l'une d'elles dans une telle situation, lui faisait quelque chose à ce brave garçon.

Chemin faisant, dans les bas quartiers du vieil Amiens, que Louis XI appelait sa « Petite Venise » à cause des bras de la Somme, qui, en canal, occupent la moitié des rues, il questionnait la vieille femme.

Histoire lamentable, et si banale! que celle de Zoé! A quatorze ans, elle était entrée dans une filature, placée là, par quelque œuvre charitable. Plus tard, un contremaître avait proposé de se marier tous les deux. Une fillette était venue au monde. Le contremaître s'était marié ailleurs. L'abandon, le travail excessif, le mauvais air de la filature, les miasmes que dégage le fleuve de ce côté, plein de tourbières, avaient terrassé l'ouvrière. Elle allait mourir. Passe! Il en meurt tant d'autres par les mêmes causes! Mais l'enfant? Le patron du cirque Trimbaldi ne pourrait-il pas la placer dans quelque orphelinat? Voilà pourquoi Zoé avait fait demander ce frère qu'elle ne connaissait pas du tout.



LA JEUNE FILLE, A DEMI-COUCHÉE (page 24)

Mis au courant, il pressait le pas, lui, crainte d'arriver trop tard.

Oh! la pauvre Zoé! En quel taudis, sur quel grabat il retrouvait cette enfant de ses père et mère! Une espèce de cave pour logis; quatre planches clouées, contenant de la paille, sur le sol battu; de vieux chiffons en guise de couvertures. Des sordidités humides et glacées, éclairées d'un bout de chandelle fichée dans le goulot d'une bouteille.

Cruchard en eut le cœur démoli. Mais se raidissant :

« As pas peur! fit Joseph, on s'en charge de ta fille. On se charge aussi de toi. Le médecin va venir. on fera ce qu'il commandera cet homme, et l'on te transportera où il faudra; as pas peur! »

Elle n'avait pas peur Zoé, d'autant moins que l'ancien sergent avait les yeux brouillés de larmes en lui parlant.

Sans songer à les essuyer, il renvoya la vieille à l'établissement, avec un mot à sa femme, qui arriva, suivie d'un palefrenier, avec du linge, du lait, du sucre; toutes sortes de choses utiles aux malades. Et, à son tour, elle dit :

« Ayez pas peur, ma « pauvre belle-sœur » tout ça va s'arranger! »

Du premier coup, elle avait pris la petite sur ses genoux, et elle lui pleurait sur la figure, en manière d'adoption.

Et ça c'était arrangé, en effet: Zoé était morte tout de même quelques jours après; mais, dans une chambrette propre, claire, bien soignée et le cœur tranquille sur le sort de sa fille. Et après l'enterrement, Cruchard était allé trouver le contremaître. Celui-ci, refusant de s'aligner sur le pré, un fleuret de combat à la main, il lui dit son fait d'un mot et lui cassa un peu les reins. C'est comme ça que « ça s'était arrangé ».

La fille de Zoé grandissait. C'est elle qui maintenant figurait sur l'affiche, sous le nom de « Miss Lydie », parce que « Adèle Cruchard » n'eût pas été assez américain.

* * *

Cette année-ci, le cirque Trimbaldi rentra à Bois-Colombes cinq jours plus tôt que de coutume. En raison de difficultés éprouvées à Tarascon, on avait brûlé deux foires.

« Puisque c'est çà, lui dit le maire, vous nous donnerez bien une représentation avant de remiser, hein? »

Cruchard se fit un peu tirer l'oreille. Dans les jours gras, on n'aurait personne. Toute la banlieue est à Paris. Et puis ses comptes étaient arrêtés. Possible! mais la commune est de récente création, et il lui fallait construire de nouvelles écoles.

Le patron se rendit à l'argument, et, au risque d'y mettre de sa poche, il se fendit d'affiches double-grand-colombier, dont il inonda les communes circonvoisines : Asnières, Courbevoie, Nanterre, Puteaux, Argenteuil, Gennevilliers, etc.

Mais dame! ça valait la peine. D'accord avec la municipalité, au spectacle ordinaire, s'ajoutaient des concours étrangers : une pièce montée par la société *La Joyeuse*, une symphonie, exécutée par les fanfares réunies de Colombes, Puteaux et Asnières. Une tombola comportant un lot offert par le Président de la République : le sempiternel vase de Sèvres, qui sert à toutes sauces. Enfin, pour terminer, un bal costumé, qui serait solennellement ouvert par Miss Lydie, ayant pour cavalier M. Lucien Typhègne, jeune peintre médaillé à la dernière Exposition des Champs-Élysées, fils de l'honorable premier adjoint.

* * *

Oh! cette soirée mémorable, cette nuit de Mardi gras! On en citera toujours les détails, en ce qu'ils ont eu véritablement de féerique!

Le cirque était bondé, regorgeait à toutes les places, de gens qui s'étaient éreintés à suivre le Bœuf gras à Paris. Pourtant ils en rapportaient un entrain endiablé. Avant le premier numéro du programme, la piste disparaissait sous une pluie de confettis lancés d'un rang à l'autre, avec des rires qui couvraient les notes de l'orchestre, et les serpentins s'accrochant n'importe où, dans la hauteur, semblaient les fils d'une gigantesque toile d'araignée multicolore, à travers lesquels passaient les écuyers et les clowns, qui en tiraient des effets burlesques. La joie suprême était de voir « Monsieur Auguste » faire semblant de s'y empêtrer.

Par bonheur la provision s'épuisa finalement, sans quoi certains exercices d'équilibre fussent devenus dangereux, et l'on n'aurait rien entendu de la pièce jouée par *La Joyeuse*. Cependant, à l'entrée de la cage des fauves, il se retrouva quelques poignées de confetti à leur lancer. Mais le public mit le hola de lui-même. Allait-on exciter ces bêtes au moment où la nièce du « père Cruchard » allait y entrer?

« Assez, assez! » cria-t-on de toutes parts.

La cage, traînée par six forts chevaux, contenait sept sujets, divisés en trois compartiments. Trois lions d'une part, comprenant le farouche Lucifer, roi de la bande. Bête superbe, au port majestueux, grandiose d'attitudes. Tête énorme, avec des yeux de feu. Il donnait le frisson rien qu'à le voir paraître. D'autre part un tigre royal, une panthère noire, un ours blanc des mers polaires et un chacal; le comique de la ménagerie, celui-ci, qui « écopait » des coups de griffe de ses compagnons de captivité.

Un silence grave s'était fait subitement, comme pour mieux dévisager ces bêtes exotiques, qui restaient immobiles dans leur coin.

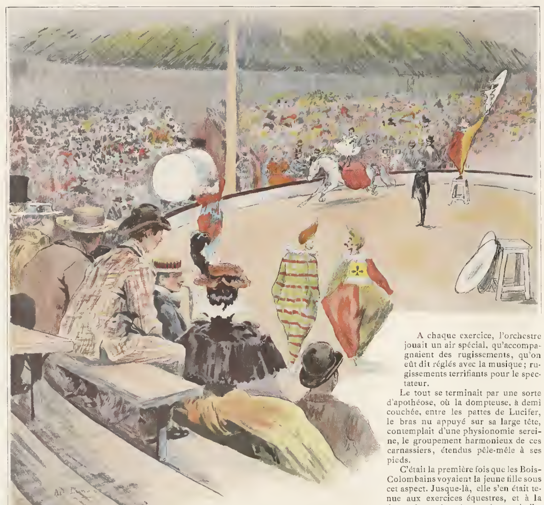
Tout à coup, sur l'attaque de l'orchestre, apparut, debout sur un char antique, une mignonne fillette, toute blonde et rose, jolie à en rêver, dans un costume de jeune fille nubienne.

A sa vue les fauves se levèrent d'un seul mouvement, et, appuyés aux barreaux de la cage, la suivirent de leurs grands yeux clairs, pendant que le char tournait par deux fois, autour d'eux. Et un rugissement sourd, gronda de toutes ces poitrines profondes, couvert d'une salve d'applaudissements nourris.

La fille de Zoé salua légèrement, sauta du char, et, gravissant un escalier mobile, elle entra vivement dans le compartiment des lions.

Sans ombre d'exagération, la salle était sous le coup d'une oppression qui serrait le cœur et rendait la respiration haletante.

Pour elle, elle souriait de son joli visage d'adolescente, et



adressait un salut général à l'assistance, comme pour dire : « Je commence » sans même regarder ses lions, qui, au contraire, cherchaient visiblement son regard.

Les exercices qu'accomplissent ces animaux sont restreints, très connus; les mêmes pour tous, à fort peu de chose près : se dresser, se coucher au commandement, sauter par bonds prodigieux ; c'est tout. La nièce des Cruchard n'avait pas à leur demander autre chose; mais le contraste de sa beauté frêle, avec la rude beauté de ces animaux, qui, du moindre geste hostile, l'eussent brisée, donnait un intérêt particulier à ce spectacle. Les dompteurs, en général, ont coutume de s'affubler de quelque uniforme à lointaine prétention militaire. Ils portent de longues moustaches, affectent des façons autoritaires, une fois dans la cage. Rien de pareil de la part de Lydie. C'était du bout de son petit doigt ganté de blanc, qu'elle désignait l'animal, dont venait le tour de montrer ses talents.

Elle avait commencé par Lucifer. Lui, docile — j'allais dire empressé — avait donné le bon exemple. Puis, flatté par la petite main de la dompteuse, comme elle eût fait a un caniche intelligent, il s'était rangé près d'elle, qui du coude, s'appuya à sa luxuriante crinière.

Sur un signe, la porte des autres compartiments s'était ouverte, et, à son appel, très doux, le tigre et la panthère avaient franchi l'espace d'un seul saut, tandis que l'ours debout, venait lourdement après eux, et que le chacal se glissait le long des barreaux, avec des allures de traître craintif. Très craintif même, non de Lydie, qui n'y prenait pas garde, mais de Lucifer qui, d'un coup de patte, l'envoyait rouler à distance, s'il approchait trop. Et de rire !...

« Attrape, Monsieur Auguste ! » criaient les petites places.

A chaque exercice, l'orchestre jouait un air spécial, qu'accompagnaient des rugissements, qu'on eût dit réglés avec la musique ; rugissements terrifiants pour le spectateur.

Le tout se terminait par une sorte d'apothéose, où la dompteuse, à demi couchée, entre les pattes de Lucifer, le bras nu appuyé sur sa large tête, contemplait d'une physionomie sereine, le groupement harmonieux de ces carnassiers, étendus pêle-mêle à ses pieds.

C'était la première fois que les Bois-Colombains voyaient la jeune fille sous cet aspect. Jusque-là, elle s'en était tenue aux exercices équestres, et à la danse de corde, où sa grâce seule l'avait fait remarquer. Aussi, en l'apercevant pénétrer dans la cage, s'était-on senti pris de peur.

Le plus émotionné fut assurément le fils de l'adjoint : Lucien Typhègne, ce jeune peintre déjà médaillé, qui devait, tout à l'heure, ouvrir le bal avec elle.

Il ne la connaissait point, ne l'avait jamais vue, et il lui sembla que ce fût par dérision qu'on lui demandât d'ouvrir le bal ensemble. Lucifer ne ferait qu'une bouchée de cette enfant.

Aussi fut-il saisi de voir ce qui se passa sous ses yeux, amené à prêter à la nièce des Cruchard, une puissance de fascination quasi-cabalistique, et le sens artistique, qui dominait en lui, l'influençant en surplus, le transporta d'une admiration intime.

Elle n'était plus pour lui une enfant de la balle, la nièce de saltimbanques. C'était un être en dehors, une créature de choix, une sorte d'idéalité, vers qui il se sentait aller, par un entraînement d'attrait irrésistible.

Sur une page de son carnet, tiré en hâte de sa poche, il chercha à fixer la vision idéale, qui hantait son cerveau, en éblouissant ses yeux.

Il n'en eut pas le temps. Les robustes chevaux, raccrochés à la cage, rentraient le tout dans les écuries, tandis que la salle croulait sous le fracas de bravos frénétiques.

* * *

On dansait déjà depuis une heure, dans la rotonde du cirque, rendue immense par l'enlèvement des gradins, et dame ! on s'amusait terriblement ! Ça se sentait ! L'orchestre faisait rage, et les danseurs dégrisés, n'avaient plus figure humaine.

Réfugiés dans un angle formé par deux voitures, dont l'une constituait « l'Administration » du cirque, l'autre la cave de la buvette improvisée, la dompteuse et l'artiste se reposaient, causaient paisiblement, comme étrangers au vacarme enragé qui se faisait autour d'eux. Et la jeune fille se délectait ingénuement d'un charme inconnu qui s'imposait à elle. Ce peintre, ce fils de



S'APPUYANT DE SA POITRINE A LA SIENNE (page 25).

bourgeois qui la traitait en « demoiselle », lui faisait l'effet d'appartenir aux hautes classes d'une société inimaginée. Que sa parole était douce, harmonieuse, ses mots choisis et ses phrases élégamment tournées! Personne ne lui avait parlé comme ça, n'avait usé envers elle, de façons si distinguées, mesurées. Elle l'écoutait avidement, comme on écoute une musique.

Selon le programme, ils avaient ouvert le bal tous deux. Adèle, restée en costume de Nubienne, s'était intimidée, à ce moment.

« C'est que je ne sais pas valser, avait-elle confessé à son cavalier.

— Ne vous en inquiétez pas, répondit le jeune homme. Accrochez-vous ferme à mon épaule, et laissez-vous aller. »

Et, la portant à demi, il s'était élancé, aux applaudissements de l'assistance, qui avait suivi l'exemple. Ç'avait très bien marché. Confiante et un peu grisée par le mouvement, la fille de Zoé s'était comme identifiée à son danseur, s'appuyant de sa poitrine à la sienne, se bornant à laisser retomber le bout de ses pieds en mesure, sur le parquet, établi en un tour de main. On eût dit qu'ils ne fissent qu'un, qu'ils respirassent d'une même aspiration, et qu'une seule volonté présidât à leurs évolutions. Et ils étaient charmants.

Adèle ne se rendait plus compte de rien; ne savait plus bien où elle était, ce qui se passait, s'abandonnant à une sorte d'ivresse délicieuse, que jamais elle n'avait ressentie. Dans l'étourdissement physique, que provoquait en elle le tournoiement des lumières criardes, elle concevait le sentiment de la distinction du plaisir que lui faisait goûter ce jeune homme. Il lui semblait qu'il la fît évader de son milieu, et l'élevât à des délicatesses supérieures. Et puis, ç'avait fini, recommencé; encore, tous deux, toujours! Maintenant, ils n'en pouvaient plus; ils s'étaient assis, elle, sur une marche de la roulotte; lui, plus bas, sur le coin d'une table, d'où il la contemplait, en artiste, les yeux, le teint animés; étrangement belle, avec ses cheveux échappés, en vapeur, autour de son doux visage d'enfant souriante.

Comment osait-elle affronter les fauves, les toucher, les caresser, presque se rouler dessus?...

« Oh! dit-elle simplement, il n'y a pas de danger. Quand ils n'ont pas faim, ils ne sont pas méchants. Ils me connaissent bien, du reste. Ils m'ont vue toute petite. Je n'en ai jamais eu peur.

— Mais ces rugissements effroyables... »

La jeune fille sourit, avec une pointe de candide malice.

« Çà, c'est « le travail » dit-elle. Dès que l'orchestre attaque tel ou tel air, ils savent ce que ça veut dire. Il n'y a pas besoin d'être avec eux. Ils feraient tout cela d'eux-mêmes, au besoin. Seul, le chacal est un peu sournois; mais Lucifer le surveille; je suis bien tranquille. »

* * *

Le bal ne prit fin qu'au grand jour. Et quand Adèle se retrouva dans la roulotte, qu'elle occupait seule, elle s'étonna de se sentir sans sommeil. Assise sur un tout petit fauteuil, le cerveau vide, elle repassait d'un regard indifférent, les objets de cette chambrette ambulante, aux proportions exiguës, au plafond si bas, qu'elle devait à peu près ramper pour se glisser dans son petit lit.

Un nid, plutôt qu'une chambre. Mais si propre, si soignée en tous ses arrangements! Un bout de tapis par terre. Une étoffe légère, jaune, à fleurs, drapée sur la paroi, et formant minuscule alcôve, autour du lit de fer, pourvu d'un couvre-pied, au crochet, d'une éclatante blancheur. Une commode-toilette, sans profondeur, mais large, fabriquée en bois blanc, par le menuisier de Bois-Colombes, et peinte en imitation de laque japonaise. Puis tout un panneau, masqué par une vieille tapisserie, sous laquelle, se dissimulait un porte-manteau, où les costumes d'Adèle étaient soigneusement accrochés. Une toute petite table sous une des deux fenêtres carrées, qui se faisaient face, une toute petite chaise; tout le mobilier, frais, joli.

Adèle ne voyait plus cela du même regard; elle s'en détachait au profit de choses confuses, qui surexcitaient d'indéfinies convoitises. Et, tout ce qui s'était dit, entre elle et Lucien, lui revenait en mémoire. Elle retrouvait les impressions ressenties dans ses bras, durant les différentes danses où il l'avait entraînée. Toute une vie nouvelle commençait pour elle dès cet instant.



ELLE ÉTAIT ÉTENDUE (page 26).

Son court, son innocent passé s'effaçait dans un lointain grisâtre, où elle ne distinguait rien à retenir, qu'elle semblait répudier, dont elle avait honte.

Elle divaguait, à froid, sous le trouble d'une éclosion incon-

science, où elle s'absorbait dans une sorte d'angoisse fascinante.

Puis, tout à coup, une douleur profonde dissipa l'hallucination qui l'avait saisie. La réalité réapparut, comme par un coup de réaction fatale, impérieuse et pressante.

Au fait, qu'était-il survenu dans sa vie? Que s'était-il dit, produit, durant le bal, entre elle et le fils de l'adjoint?

Rien!...

Elle eut l'impression d'un grand malheur et, accablée, écrasée, elle l'envisagea malgré elle, cette réalité; l'avenir qui lui était réservé. Quel? Des jours pareils les uns aux autres, passés ici, là; partout sans se fixer nulle part. Vers sa vingtième année, elle épouserait, ainsi que cela avait toujours été convenu, le fils du premier lit de la veuve Trimbaldi : Thomas, un gros garçon, taillé en Hercule, d'humeur en dedans, taciturne, qui l'aimait à la façon des fauves qu'elle tournait à sa guise. Et puis le temps passerait, on vieillirait, et puis... ce serait tout, tout!...

Cette perspective qui, hier encore, lui semblait normale, légitime, satisfaisante, lui valait maintenant un dégoût cruel, un abandon de soi, une désespérance générale de la vie, dont son entendement se troublait. Si peu qu'elle sût de l'histoire de sa mère, la pauvre Zoé, morte si jeune! Adèle en retenait cela : « Morte toute jeune!... »

« Qui sait! pensait-elle; une chance peut-être!.. »

*
* *

Cruchard avait dit :

« Elle doit être épuisée, laissons-là dormir, cette mioche. »

Cependant, à midi passé, il alla y voir. Il la trouva étendue sur son lit, toute habillée. Elle n'avait pas eu la force de se dévêtir.

« C'tte mioche! » répéta-t-il. Et il allait se retirer, quand elle l'appela :

« Mon oncle, quelle heure est-il donc? »

Elle s'excusa d'avoir tant tardé, et glissa sur le tapis. Elle avait le sourire aux lèvres, ne se souvenant plus de rien. C'était la petite, la bonne Adèle de tous les jours. Elle s'empressa de rejoindre la famille au déjeuner. Là, sa tante lui dit :

« A propos, le fils de l'adjoint demande à faire ton portrait, dans ton costume de dompteuse. »

Adèle en éprouva une vive contrariété. Mais, pensant qu'au contraire, elle en serait contente, on avait accepté. Songez-donc! le portrait figurerait au Salon de l'année prochaine. Ce serait mieux qu'un portrait : un tableau, où elle serait représentée, avec Lucifer couché sous ses pieds. C'est flatteur, hein!



IL LA CONTEMPLAIT (page 26).

Non! Sans y rien démêler, la jeune fille était frappée d'une terreur instinctive, croyant pressentir que Lucien avait prise sur elle, et qu'il lui serait funeste. Elle eût voulu ne pas le connaître, n'avoir pas été tenue dans son bras, appuyée sur sa poitrine; ne l'avoir jamais entendu surtout!

Le souvenir de l'espèce de divagation qu'elle avait subie après le bal, lui faisait l'effet d'une trahison, envers les braves gens de sa famille, de sa caste. Elle les avait méprisés, à cet instant, tenus pour grossiers, inférieurs, humiliants, et un remords la poursuivait.

Pourtant, comment éluder l'obligation de revoir Lucien, de causer seule avec lui? Pas moyen! Du moins, elle fit un effort puissant de volonté. Elle mettrait, entre elle et lui, une insensibilité absolue. Elle ne voulait pas être une ingrate, elle ne voulait pas renier ses bienfaiteurs, ne fut-ce qu'en pensée.

« Qu'il vînt donc! »

*
* *

C'est le lendemain qu'il se présenta.

« Mam'zelle, héla un palefrenier, v'là Monsieur Lucien.

— C'est plus tôt qu'on n'avait dit, répondit Adèle de l'intérieur de sa chambrette mobile. Je ne suis pas encore habillée. »

Ce disant, elle avait ouvert la petite fenêtre. D'en bas, le jeune homme ne vit que sa tête dans l'encadrement. Pourtant, le bras qui tenait le battant, s'apercevait, tout blanc, emmanché à un bout d'épaule nue. Il la devina, en corset, achevant de passer son costume de Nubienne.

« Ne vous dérangez pas, dit-il. Je suis venu d'avance, avec mes *outils*, afin de choisir une place en bon jour. »

Il s'éloigna, gagnant un hangar où était remisée la cage des fauves. Les garçons d'écurie en faisaient la toilette. Ils étaient deux, là-dedans, armés de balais et de seaux d'eau, faisant leur office sans s'inquiéter des animaux. Ils les dérangeaient pour balayer sous eux, leur parlaient.

« Tire-toi donc *de-d'là*, disait l'un d'eux au tigre où à l'ours, tu vas te faire mouiller les pattes. »

Et l'ours où le tigre se tirait *de-d'là*, avec une complaisance royalement méprisante. On se connaissait; on était « de la même société »; sinon des amis, du moins des camarades à l'apparence. Fait de l'habitude. Seul, Lucifer faisait parfois des façons pour se mettre sur ses pattes, quand il était étendu tout de son long, sa grosse tête appuyée sur celles de devant. Il semblait exiger des formes. Qu'à cela ne tienne! Un petit mot amical, et il se prêtait à l'opération.

« Prenez garde, s'écria vivement Lucien, la porte est restée ouverte!

— Ah! répondirent les hommes, c'est pas *conséquent!*

— N'importe! appuya la jeune dompteuse en survenant, fermez. »

La place choisie pour les séances de pose fut précisément celle ou elle rejoignait le peintre. De là, il verrait constamment Lucifer, l'étudierait à loisir, surprendrait ses attitudes favorables. Il n'en fut point ainsi. Le lion, plutôt nonchalant, à l'habitude, presque engourdi, somnolent, se prenait a marcher sans cesse, frôlant les barreaux de la cage; comme s'il s'y grattait, et ses yeux ne quittaient pas les deux jeunes gens.

A la fin, on n'y prit pas garde. Quelque caprice, sans doute; ça finirait de soi. En effet, après un certain nombre de séances, il ne bougea plus. Mais il ne s'assoupit pas non plus. Ses grands yeux restaient fixés sur l'artiste, et parfois, il s'en dégageait une lueur étrange, qui durait le temps d'un éclair.

« On dirait que je ne lui reviens pas, dit un jour Lucien.

— Vous vous le figurez, répondit Adèle. »

Elle répondait machinalement, absorbée d'idées autres. C'est qu'en dépit de ses résolutions, ce qu'elle redoutait se produisait, quelque résistance qu'elle opposât. Cette longue mise en présence opérait sur elle un envahissement magnétique. Le regard incessant du peintre, équivalait à une suggestion, qui lui faisait pénétrer sa pensée, lui dévoilait ses sentiments, les lui imposait. Ils avaient beau se parler à peine, ils se sentaient attirés l'un vers l'autre, par une attraction irrésistible. Force était d'en convenir, envers soi : ils s'aimaient! Mais aucun des deux n'en tirait de conclusion. C'était ainsi, voilà tout. Adèle surtout n'en voulait rien déduire. On l'eût tuée, qu'elle n'eût point avoué son état d'âme. Le bons sens eût suffi à la retenir.

Quelle issue à un pareil amour, entre une fille de saltimbanques et un garçon « comme tout le monde » un artiste médaillé, qui devait briller dans les aristocraties de la classe « bourgeoise »? Aucune. Sa fierté aussi la préservait. Elle ne le craignait pas; *se* craignait encore moins.

Mais peut-être nos sentiments dégagent-ils des émanations fluidiques innommées, que perçoivent d'instinct ceux qui nous approchent. Peu à peu, le fiancé d'Adèle, Thomas Trimbaldi, se faisait plus taciturne, et, en apercevant Lucien, son regard ressemblait à celui de Lucifer. La jeune fille le remarqua. Il souffrait à cause d'elle. Elle voulut le rassurer.

« Embrasse-moi, lui dit-elle, un soir. Tu l'oublies, depuis quelque temps. Je suis pourtant bien toujours « ta promise ».

Elle se sentait très forte!

Une fois, après la séance, Lucien se plaignait de mal voir le lion, de sa place en contre-bas, puisqu'il fallait au contraire, le dominer pour saisir le « mouvement ».

« Venez avec moi, dans la cage », dit Adèle, en parfaite quiétude d'esprit.

Elle le prit par la main, et il se laissa faire, entraîné, sans savoir pourquoi.

Elle ouvrit la porte et passa avec lui. Mais aussitôt, elle poussa un cri en le repoussant.

« Non, non : ah ! non ! » s'écria-t-elle, livide, folle de frayeur.

Pourtant le carnassier n'avait fait que de se lever de sa place, les oreilles baissées, prêt à avancer. Mais dans l'œil du fauve, elle avait vu clairement que ç'en était fait du jeune homme, s'il avançait d'un pas. Comme Thomas, Lucifer était jaloux !

Si jaloux, que d'un bond terrible il s'était lancé sur la porte refermée, rugissant, cherchant à arracher les barreaux de ses crocs formidables.

ADÈLE S'ÉTAIT ÉVANOUIE (page 27)

Adèle s'était évanouie dans les bras de Lucien, qui appelait à l'aide, la serrant sur lui, l'embrassant en pleurant.

Le tableau ne fut pas terminé. La jeune fille estimait s'être trahie, par son épouvante. Et, fidèle à sa décision, elle ne voulut pas revoir Lucien.

Elle se dit malade, et quelques jours après, le cirque reprenait ses pérégrinations.

* * *

A deux mois de là, on était à Boulogne-sur-mer, au fort de la saison. La veille de la représentation, Cruchard mena le soir sa femme et Adèle au Casino. Il y avait sauterie. Parmi les valseurs, la jeune fille reconnut Lucien. Il dansait avec une belle personne, qui y prenait plaisir, et ils riaient de ce qu'ils se disaient, tendrement enlacés.

« Je rentre, fit Adèle; je me sens lasse. Ne vous inquiétez pas de moi. Le tramway me met chez nous. »

A la descente du tramway, elle marcha à l'aventure, traversa le port et s'engagea sur la jetée de l'ouest. Personne, jusqu'au bout. Elle s'assit. Le ciel était d'un gris clair. La marée achevait de monter, de longues vagues glissaient sans bruit. Elle songeait, se demandait à quoi servait sa vie. Elle n'y voyait ni but ni utilité, et un écœurement général l'envahissait de nouveau. De nouveau elle pensa à sa mère, morte si jeune! Elle revit Lucien valsant au Casino, se souvint d'avoir été, comme la danseuse de ce soir, étroitement pressée sur sa poitrine. Le son de la voix du peintre lui revint en mémoire, ses paroles aussi, ses façons ; des choses indéfinies ; sa terreur à elle, quand Lucifer s'était rué contre la porte de la cage. Et il lui sembla ressentir l'impression des baisers qu'il lui avait prodigués, quand il la soutenait à demi évanouie...

Brusquement la vision se transforma. Elle s'aperçut en « dame du monde » trônant au contrôle du Cirque, en chapeau à plumes, des bouchons de carafe en boucles d'oreilles, riche robe de soie, et des gants, avec gros bracelets par-dessus, des ors ; tout plein des ors !... Elle se fit pitié !...

De temps en temps, la voile d'une barque surgissait dans la pénombre grise, et, silencieuse, disparaissait bientôt dans l'inconnu. Elle avait envie de sauter dans la barque ; de s'en aller ainsi.

A un moment, elle se pencha sur l'eau, puis un peu plus; puis on entendit le faible bruit d'un plongeon, qu'un soupir d'enfant avait précédé... Puis, rien.

ÉDOUARD CADOL

(Illustrations de Lunois.)





DANS LE DÉSERT, AU DELA DE HARRAR

Chez Ménélik

LE PROGRAMME D'UN LIVRE



TAITOU, FEMME DU NÉGUS

On est venu me demander de raconter une excursion en Abyssinie et une visite au négus Ménélik, le roi des rois.

« Ecrivez-nous un volume », m'a-t-on dit. Tout d'abord j'ai refusé en faisant les objections suivantes : « A quoi bon un livre de plus ? — Il y en a trop déjà. Qui lira le mien? A quoi servira-t-il? — A rien. Il ne produira aucun fait utile à notre pays. Et puis, où trouver la matière d'un volume entier ? »

Ensuite j'ai réfléchi dans le calme des champs, et je pense qu'il est peut-être de mon devoir de montrer à mes compatriotes certaines choses telles qu'elles sont et certains hommes tels que j'ai pu les juger, d'après leurs gestes, leurs attitudes et surtout leurs actes.



MÉNÉLIK, LE NÉGUS D'ABYSSINIE

Quant à la matière d'un volume, on la trouverait facilement dans les problèmes de vie que chacun de mes pas soulevait, en quelque sorte, le long du chemin de Paris à Addis-Ababa. Sans aucun effort, on pourrait garnir trois cents pages avec les réflexions suggérées par les préparatifs et les incidents de mon voyage.

Et d'abord, quel chapitre intéressant, dans la note parfois comique, on pourrait composer sous ce titre solennel : *La Genèse d'une Mission!*

Quelles amusantes scènes à faire revivre sous les yeux du lecteur! Quels plaisants croquis de personnages politiques à vous esquisser!

Et combien de cocasseries dans les « bureaux », les fameux et immuables bureaux; mais dans notre France, ce sont là distractions que tout oisif ou curieux se peut procurer sans difficulté. Il suffit de regarder à travers les vitres de sa fenêtre.

Puis un autre chapitre pourrait être consacré à ceux qui ont voulu nous accompagner. Ils furent très nombreux; ils appartenaient à toutes les classes de la société. Leurs lettres prouvent que nous ne manquons pas d'esprit d'aventure. Les réflexions



GUERRIERS DANS L'INTÉRIEUR DU GUÉBI (PALAIS) D'ADDIS-ABBABA — VUE DE LA VILLE

qui les accompagnent témoignent de plus d'ardeur que d'esprit pratique. Mais nous avons là des forces qu'on pourrait diriger utilement.

Puis c'est l'embarquement, le bateau qui vous emporte. On fait peu à peu connaissance avec les passagers, composés en majeure partie de militaires. Les uns ont déjà plus ou moins l'expérience de la vie coloniale; les autres se préparent à l'acquérir et ils questionnent leurs anciens avec avidité, et aussi avec cette légère inquiétude que ressentent toujours les nerveux au moment de s'enfoncer dans l'obscur inconnu.

Je constate l'entrain, le jugement, l'abnégation, la solidité de ces braves officiers. Vous autres, Français, vous devez, avant qu'ils s'éloignent, les saluer d'un salut fraternel et sérieux, car ils iront s'user ou mourir dans nos colonies, sans presque d'autre utilité qu'un bel exemple donné.

Quel profit tirons-nous de ces sacrifices ? Pas même l'expérience qui nous permette d'éviter à l'avenir des fautes criminelles.

Pourquoi cela ?

Serions nous atteints d'un impitoyable égoïsme et le cœur léger de notre peuple guérit-il ses blessures en les saupoudrant de paroles vides ? Qui songe aux inutiles morts du Tonkin et du Dahomey ? Qui songe à la lugubre fournée de Madagascar ?

* * *

Donc ce serait le moment, pendant les loisirs de la traversée, d'étudier le problème de l'armée coloniale. Il parait insoluble. Serait-ce parce qu'il n'intéresse que l'ensemble de la nation et pas une circonscription électorale ou même un ministre en particulier? Si cela était vrai, faudrait-il conclure que nous ne sommes plus un peuple? Est-ce que le paroxysme des intérêts



A ENTOTO, CÉRÉMONIE EN PRÉSENCE DE LA MISSION ANGLAISE

d'arrondissement et des avarices locales aurait fait de notre France un hachis sans consistance ? N'avons-nous plus d'unité nationale, et le patriotisme qui la cimentait s'est-il donc effrité ? Espérons que cette indifférence n'est que la torpeur qui précède les transformations bienfaisantes.

Je pourrais également vous crayonner la silhouette de certains Argonautes partant à la conquête de cette Toison d'or que les hommes s'imaginent volontiers trouver dans les vagues Eldorados qu'ils n'ont pas encore prospectés.

Enfin, à bord, car nous naviguons toujours dans la fournaise de la mer Rouge, on voit nos éléments civils de colonisation et aussi nos courageux missionnaires qui vont en modeste équipage faire leur œuvre de chrétiens et de Français. A côté d'eux, en meilleure situation matérielle, voici les missionnaires anglais : ils sont partout l'avant-garde de l'Angleterre, qui les suit et les soutient. Mais ces volontaires sont des éclaireurs confortables, car ce peuple pratique réalise confortablement même son idéal.

Avant d'avoir débarqué, j'ai la confirmation, par de vieux Africains, de ce que l'on m'avait souvent avancé touchant le continent noir. Les atrocités que les Européens ont commises et commettent encore ne seraient pas exagérées. Le blanc se croirait tout permis et se le permettrait.

Rançonner, voler, piller, tuer les noirs, saccager leurs villages, sont, paraît-il, des actes tout naturels. Quelques rares personnes s'indignent de ces procédés extraordinaires de civilisation, mais nul ne cherche à refréner cette férocité.

C'est à croire que chez nous autres, civilisés « de race supérieure », la cruauté serait comprimée par la crainte des représailles ou par le respect du gendarme, et éteinte seulement par le manque d'occasion de l'exercer.

Alors nous éprouverions le besoin d'exporter cette barbarie sporadique en quelque sorte, dans les milieux où la force prime tout, et, à l'aise, elle éclaterait dans toute sa violence, elle se manifesterait sous toutes ses formes. Quels faits l'on m'a cités qui donneraient le frisson même aux plus énergiques actionnaires de l'Etat indépendant du Congo !

Comment les Européens osent-ils nommer civilisation les diverses manières de leur expansion coloniale dans certaines parties de l'Afrique? L'hypocrisie de l'homme est-elle infinie ? Ou bien faut-il accepter cette explication qu'en Afrique la cervelle du blanc ne résiste pas au climat, et que furieux de soleil et de fièvre, il s'y livre parfois aux excès des fous furieux ?

Mais je m'aperçois que je suis le chemin des écoliers en écrivant « ce programme d'un livre ». Il ne faut pas tant de longueurs. Avec cette lenteur, je n'arriverais pas à Addis-Ababa en quelques centaines de lignes.

Nous sommes en vue de Djibouti, nous entrons dans la rade. Le regard s'arrête d'abord sur une cannonnière à l'ancre, désemparée, *Le Pingouin*. Des malicieux disent qu'elle fut envoyée pour reconnaître des rivières imaginaires qu'on avait signalées dans le pays des Somalis. Un fait certain, c'est que la majeure partie de son équipage fut massacrée par les indigènes,

un jour que les marins étaient descendus à terre pour faire de l'eau, sans armes et par ordre. Pourquoi sans armes, par ordre? Les malveillants content que c'était pour éviter d'indisposer les fiers habitants de ce protectorat.

Nous débarquons à Djibouti. Djibouti, Djibouti! Qu'est-ce que Djibouti? Questionnez un sujet de cette perle de notre couronne coloniale, et vous entendrez de curieuses réponses. Vous demandez si vous êtes dans une colonie française, on vous dit que ce n'est pas une colonie. Alors vous ne comprenez plus. Et vous demandez qu'est ce village : un point stratégique, un dépôt de charbon, une escale, une halte? Mais pourquoi ces fonctionnaires nombreux, ce gouverneur, ce ministre? C'est pour le Protectorat.

Protectorat de qui? Des Somalis? De ceux qui ont assassiné les marins du *Pingouin?* Combien sont-ils, ces Somalis? Nous ne le savons pas; ce sont des pasteurs qui errent avec leurs troupeaux dans les plaines assoiffées. Vous connaissez les points d'eau de leur désert, les chemins que suivent ces nomades; ils vous craignent, ils savent que vous êtes justes, fermes, car vous avez réglé cette affaire du *Pingouin.*

Oh! non, nous ne sortons pas de Djibouti. Nous avons l'ordre d'être aimables avec ces Somalis, nous autres fonctionnaires, nous sommes pour la plupart survivants du *Pingouin* ou bien parents des morts. Tout est donc pour le mieux sur la côte des Somalis, puisque nous serrons de temps en temps la main de ceux qui ont massacré nos camarades et nos parents. Il suffit que nous ne nous fassions pas assassiner, tout est bien. On nous a recommandé d'éviter les affaires, car nous sommes « Protectorat ».

Ceci explique pourquoi vous n'avez pas de cadastre, pas d'eau dans la ville malgré la proximité des sources, pas d'arbres, pas de transports organisés, etc; et que vous ne faites



CHEF DES FUSILIERS DU NÉGUS

rien, pas même un signe, pour le développement commercial de la colonie. — Mais bien entendu, puisque nous ne sommes pas colonie, à quoi bon le commerce? Les Français nous gênent. Ne s'avisent ils pas de vouloir venir en Abyssinie? Dès lors, nous ne pouvons plus suivre notre politique. Car Djibouti n'a pour raison d'être que de permettre à M. le Gouverneur de suivre sa politique. — Mais quelle politique?— Quel est le but? — Nous ne savons pas. On ne nous le dit pas. M. le Ministre ne nous souffle mot de tout cela. Mais je vous assure que nous n'avons pas d'autre raison d'être et qu'en vérité nous ne comprenons pas pourquoi les marchands viennent chez nous. Que viennent-ils faire? Ici on ne s'occupe que de diplomatie.

Et je n'y comprends rien. Djibouti serait donc une sorte de point dans l'espace de notre politique descriptive.

Mais en parcourant la ville, je m'aperçois que c'est mieux que cela, que c'est une sorte de fief, possession, propriété particulière du seigneur qui habite cette rotonde grillagée qu'on appelle le palais On l'a placé près de la jetée pour que nul ne passe sans être vu par qui de droit.

Il y a sur ce sujet deux chapitres complets à écrire pour l'édification de ceux qui se préoccupent de notre expansion coloniale.

Un autre chapitre traiterait de l'organisation de Zeila, posté dans le voisinage et administré par *un seul fonctionnaire* anglais, un jeune officier vigoureux et énergique. Il a son but bien net, sa besogne est bien déterminée, son bon sens guide son initiative, et Zeila prospère, sans que pour cela la politique britannique en souffre le moins du monde. Naturellement ces résultats s'obtiennent à peu de frais.

* * *

Voilà bien des chapitres déjà et nous ne sommes pas encore en Abyssinie. C'est que le moindre fait tient à une masse d'autres faits, l'observateur les relie, et le petit ruisseau vous mène à la rivière, celle-ci au fleuve, et en voyant cet enchaînement, cette conséquence, on se livre à mille réflexions.

Si j'avais quelque autorité, j'oserais affirmer qu'en politique il ne faut pas se borner à des satisfactions morales et à provoquer les compliments de l'opinion du public ignorant. Il importe d'aboutir à des réalités tangibles. Cela doit payer, comme dit l'Américain.

Comment arrive-t-il qu'à Djibouti on se désintéresse en quelque sorte des choses de ce monde et qu'on ait fait de ce port une espèce de station pour des stylites du fonctionnarisme, et une véritable impasse pour ceux qui atterrissent avec l'intention d'aller porter plus loin leurs marchandises? On n'a rien fait pour organiser le service des transports. Les marchandises attendent plusieurs mois, parfois pendant une année avant que le commerçant ait trouvé les chameaux qui les emporteront. Le voyageur risque d'y être confiné ainsi que dans une île.

A vos plaintes, on objecte qu'on ne peut rien. Ce qui est voies et communications n'étant pas de la politique. Un homme au sens pratique perdrait la tête dans ce pays extraordinaire, où l'on a pour règle inflexible de ne rien faire.

C'est à tel point que les caravaniers dits « du gouvernement » ne tiennent pas leurs engagements, ne partent pas à la date fixée par eux, réclament le paiement d'avance, allongent à leur gré la durée du délai convenu pour le parcours et qu'ils répondent à vos justes réclamations par des ricanements et des insolences. On est livré à leur merci, car ils ne sont pas punissables. La politique exige qu'on ne punisse pas les voleurs ni les malhonnêtes gens de race somalie. Les Somalis jouissent de cette faveur sans doute parce qu'ils ont assassiné les marins du *Pingouin*.

Cette conduite, que les commerçants de Djibouti ne qualifient pas de longanimité est réellement impardonnable.

Je vous citerai le fait suivant à titre d'exemple : en l'absence du gouverneur, un fonctionnaire trop zélé avait osé punir un chef caravanier qui le méritait et l'avait mis en prison. A l'arrivée du courrier de France, on dut le mettre en liberté et, sur l'heure, le gouverneur lui envoyait du Pavillon de Flore devinez quoi?... la croix du Mérite agricole. Riez, si vous en avez le courage.

Faites observer que les Somalis possèdent de nombreux chameaux, on vous répond qu'ils n'aiment pas à venir à Djibouti et que, du reste, ils ne savent pas charger les chameaux. Mais à Zeila ce sont des indigènes de cette race qui fournissent les chameaux des nombreuses caravanes. — Oui, mais ces Somalis-là savent les charger, tandis que ceux de chez nous en sont incapables (!) Croire pareille chose équivaudrait à croire que nos paysans ayant des vaches laitières et l'occasion de vendre leur lait à un bon prix, se refuseraient à ce commerce parce qu'ils ne sauraient pas les traire.

La vérité est que la politique veut que l'on néglige ce qui peut développer notre commerce et faciliter l'accès de l'intérieur aux Français. Qu'ils se tirent d'affaire eux-mêmes. Qu'iraient-ils



A ADDIS-ABABA | DANSE SACRÉE PENDANT LES FÊTES DE PAQUES

tenter en Abyssinie ? Leur place est ailleurs, dans la mère patrie, qui se dépeuple; en Algérie, où les colons manquent...

Aussi, qu'on autorise le passage des armes à Zeila ou qu'on supprime à Djibouti cette autorisation, notre colonie se videra de marchands et d'habitants en un instant. Car on ne fait guère à Djibouti que le commerce qui n'est pas permis à Zeila.

Cependant, à Zeila, par les bons soins d'un unique fonctionnaire anglais, on trouve facilement les chameaux nécessaires, le commerce se chiffre par millions, sans que, je le répète, les intérêts de la politique britannique en Abyssinie soient négligés.

On pourrait poursuivre cette comparaison entre la possession française et la possession anglaise, et cela nous entraînerait à opposer l'une à l'autre les méthodes administratives des deux peuples. Si nous ne changeons rien à notre système, je crains bien que l'Angleterre qui, voulant la fin, veut naïvement les moyens, ne poursuive tranquillement sa marche conquérante et qu'elle n'établisse sa domination sur tous les points du globe où elle jugera que « cela paiera ». Pendant ce temps, nous faisons de la politique.

* * *

L'Abyssinie, qu'on négligeait presque complètement en Europe, a attiré l'attention de tous les peuples à la suite de l'échec des Italiens à Adoua. De loin on a conclu rapidement en exagérant la faiblesse des vaincus et la force des vainqueurs. Le négus Ménélik et son lieutenant Makounen, gouverneur du Harrar, ont reçu les représentants des principales nations de l'Europe, qui venaient se faire une idée du pays, de ses ressources, de son avenir possible, de sa puissance réelle. En même temps qu'ils prenaient contact avec le chef heureux de l'Ethiopie, les Européens s'efforçaient, chacun séparément, de lui apporter le témoignage d'une inaltérable amitié.

Le Négus a dû s'apercevoir une fois de plus que le succès attire immédiatement la sympathie des plus indifférents.

Il se rend compte sans doute, que l'isolement de l'Éthiopie a pris fin, qu'elle ne peut plus développer tranquillement les périodes de son histoire africaine, au milieu des montagnes, à l'écart des Européens. Les déserts ne suffisent plus maintenant à la séparer du monde.

Au reste le Négus a déjà pensé peut-être que ce n'était pas aux difficulté de la route qu'il devait sa solitude, mais à ce que ses intérêts étaient isolés. Or, aujourd'hui ils ne le sont plus. Et je m'étonnerais qu'il ne pressente pas pour lui une ère de difficultés d'un nouveau genre. Bien qu'il n'ait pas visité l'Europe, il en sait assez sur le compte de ses habitants pour admettre qu'ils ne lui laisseront ni trêve, ni repos. Il aurait tort de se flatter de l'espoir que son succès sur les Italiens lui assure un avenir de tranquillité, et qu'il va pouvoir donner tous ses soins à la consolidation de l'empire dont il vient de réunir les éléments. Après avoir taillé, il lui faut coudre.

Mais l'Europe envahissante est entrée définitivement en rapport avec lui, et l'Histoire nous apprend qu'elle assujettit ou transforme presque tous les peuples de la terre.

Que va-t-il se passer?

L'Abyssinie entrera-t-elle dans la ronde de prime abord ?

Le négus Ménélik paraît avoir le goût des choses d'Europe. Il se plaît a examiner les machines qu'on lui apporte, il cherche à en comprendre le mécanisme, il met une certaine coquetterie à se tenir au courant des inventions les plus récentes, et comme autrefois Charlemagne à ses fidèles, moins ouverts que lui aux choses nouvelles, il démontre à son entourage les vérités de l'astronomie, et leur prône les mécanismes ingénieux.

Ce chef intelligent entraînera-t-il ses sujets dans le courant de la civilisation ? Telles sont les questions que se pose tout homme qui réfléchit.

Et le Roi des Rois d'Éthiopie se demande peut-être lui-même quelle voie il lui est préférable de suivre pour conserver son indépendance et achever le cours de sa destinée.

Cette préoccupation de l'avenir n'est certainement pas étrangère à la décision qu'il a prise de bien traiter les prisonniers italiens. Il aura compris que les nations d'Europe jouissent de ressources telles qu'elles peuvent toujours réparer un échec, qu'il est préférable de ne pas exaspérer leur rancune et qu'il vaut mieux ne pas s'exposer à des représailles.

Car de ce qu'il a remporté une victoire sur les blancs, il ne s'ensuit pas qu'il ait augmenté ses revenus, et cependant il a augmenté ses charges.

En somme, il serait très intéressant d'examiner, en se servant des faits autant que de l'imagination, si les Éthiopiens retireront de grands avantages en se pliant dans une certaine mesure à notre civilisation.

La même question se pose pour l'Afrique entière et pour les barbares de l'univers entier. Voici donc encore un chapitre à écrire.

Ensuite on pourrait aborder un autre problème, celui de la suppression de l'esclavage, que nous ne paraissons pas avoir



LES CHAMEAUX S'ABREUVANT A LA SOURCE, DANS LE DÉSERT DES ADDALS

encore bien étudié, car il ne me semble pas que nous apportions à cette « plaie de l'Afrique », un remède efficace.

Et enfin à quelles considérations prête cette étrange maladie du civilisé qui le fait se hâter dans tous les actes de sa vie, et agir non plus seulement à la vapeur, mais à l'électricité. C'est au point que d'aller lentement lui est une véritable souffrance. Le nécessaire pour lui n'offre plus d'intérêt, mais le superflu, mais l'inutile. Le civilisé paraît avoir perdu la notion la plus indispensable qui est l'instinct de conservation, le culte de la santé d'un corps en équilibre avec son cerveau. Il attaque son corps au moyen de tous les corrosifs que la chimie peut inventer, il détraque sa tête au moyen des plus inimaginables excès intellectuels et physiques. Il court, il vole, pour en finir avec le fuyard inattrapable, avec le Temps. Et dans les grandes villes, la vie devient un *delirium tremens*. Ce n'est plus la lutte pour la vie, c'est la lutte contre la vie, contre le temps. Il serait peut-être bon d'enseigner que le XXe siècle ne sera pas le dernier. Vouloir user le temps, c'est vouloir fondre en eau liquide la mer de glaces du Mont Blanc au moyen d'un calorifère à gaz.

C'est cela que nous voulons offrir aux civilisations primitives nous voulons leur inoculer la dévorante inquiétude qui est en nous ? ce tourbillonnement, cet affolement pour réaliser l'inutile est-il un progrès autant que nous nous l'imaginons ? Voilà la question.

* * *

L'Abyssinie entrera-t-elle dans la ronde ?

Question, je le répète, à examiner. C'est que ce pays a une longue histoire.

Du Ménélik, fils de la reine de Saba au Ménélik actuel, on suit une trace qui s'enfonce bien plus loin dans le passé que celle de notre propre histoire. Du temps de la reine de Saba, nos ancêtres étaient là, que faisaient-ils ? Nous ne pouvons que le supposer. Ils avaient leurs grands chefs, nous n'en savons pas les noms ni les gestes, parce que l'écriture n'a rien transmis, parce nul de nos dialectes n'était encore bien fixé. Les peuples qui ont le plus parlé et fait parler d'eux-mêmes ont eu les premiers une langue écrite, et ils ont perpétué les souvenirs de leurs débuts, les racontant à leur manière, souvent au désavantage de leurs voisins.

Selon les Chroniques abyssines, la reine de Saba se serait rendue à Jérusalem à dos de chameau ; quant aux Juifs ils la font s'embarquer sur la flotte d'un roi de Tyr. Cette ville était alors ce qu'est Londres aujourd'hui, la métropole du commerce du monde.

On dit que le fils de cette reine fut élevé à Jérusalem par les soins de Salomon qui le fit oindre dans son Temple, et les Abyssins se convertirent au Judaïsme a l'exemple de leur roi

Au IVe siècle, un nommé Métrodoric, parti de Constantinople, avait visité la Perse et l'Inde par curiosité. On le désigne sous le nom de Philosophe, c'était le qualificatif des explorateurs en ces temps reculés. Le fait est que les voyages donnent une certaine dose de philosophie nécessaire à supporter les inepties. Donc, Métrodore à son retour fit une conférence à Constantin le

Grand et lui remit des pierres précieuses et des objets de curiosité qu'il avait rapportés. Les musées de l'Etat n'existaient pas que je sache où l'on pouvait déposer ses collections.

Là-dessus, un autre explorateur, un autre philosophe, un homme de Tyr, décida de l'imiter. Il alla sans doute s'embarquer au port voisin d'Atraba, sur le boutre frété par un marchand, et vogua sur la mer Rouge. Mais dans un port où il aborda, il fut pris par les naturels, ainsi que ses deux neveux Frumence et Edèse, qu'il emmenait avec lui parce que les voyages forment la jeunesse. Tous les passagers furent massacrés sauf les deux éphèbes qui furent vendus comme esclaves en Abyssinie, ainsi que cela se pratique encore de nos jours.

Ces deux jeunes Chrétiens devenus, l'un grand échanson, l'autre trésorier, convertirent à leur religion le fils du roi nommé Abréha.

Le Négus habitait alors Axoum, près d'Adoua, de sorte qu'on est en droit de supposer que le port où Edèse et Frumence furent pris pouvait bien être Massouah. Le christianisme aurait donc pénétré en Abyssinie par la même voie que les Italiens, et c'est à leur suite que les idées de l'Europe d'aujourd'hui s'infiltreront dans le pays où règne Ménélik. La conversion des Abyssins, juifs, sabéens, polythéistes, se serait opérée par la persuasion et sans exciter autant de violences qu'en Europe.

A cette époque l'Arianisme était protégé par l'empereur Constance qui écrivit une lettre au roi d'Ethiopie afin de lui intimer l'ordre de livrer Frumence entre les main de Georges, patriarches d'Alexandrie. Mais cette lettre fut non avenue, et Frumence en accord complet avec saint Athanase, conserva toujours la foi catholique.

Nous vous disons ceci pour vous fixer sur ce point que les chrétiens d'Abyssinie furent d'abord catholiques.

Vous voyez que l'on pourrait également fournir un chapitre avec une esquisse du passé de l'Abyssinie qui offre beaucoup d'intérêt.

C'est ainsi que je pourrais vous signaler une certaine croisade d'Abyssins qui vont au VIe siècle défendre les chrétiens du Yémen.

Puis un certain Lalibéla qui vers le XIIIe siècle aurait formé le projet de détourner le Nil afin de venger des marchands abyssins molestés par les Egyptiens.

Il vous intéressera d'apprendre que le grand Albuquerque, vice-roi des Indes portugaises, d'accord avec un roi d'Abyssinie conçut un projet analogue.



AU BORD DE LA FORÊT



RIVIÈRE DU HAUT-PAYS

Cette idée que tenant le Nil, on tient l'Égypte est en quelque sorte de tradition chez les Abyssins, il suffira pour vous en convaincre de citer ce passage d'une lettre du roi Técla-Haimanent au Pacha du Caire qui avait arrêté un envoyé de Louis XIV au roi d'Abyssinie. Voici le passage de cette lettre :

« Cependant le Roi de France, notre frère, qui professe notre religion et notre foi, ayant été excité par des avances d'amitié convenable de notre part, nous a envoyé un ambassadeur.

« Mais nous avons appris que vous l'avez fait arrêter à Sennar, ainsi qu'un Syrien nommé Murat, que vous avez mis en prison quoique nous l'eussions envoyé nous-mêmes au-devant de cet ambassadeur. Vous avez par ces moyens violé les lois des nations qui veulent que les Ambassadeurs des rois soient toujours libres d'aller où ils veulent. Il faut même les traiter avec honneur et c'est une obligation généralement reconnue. Ils ne doivent être ni molestés, ni détenus, ni assujettis à payer des droits ou à donner des présents d'aucune espèce. Nous pourrions bien vous payer de la même manière, si nous étions

enclins à venger les insultes que vous avez faites à notre envoyé Murat.

« Le Nil servirait à vous punir suffisamment puisque Dieu a mis en notre pouvoir ses sources et ses inondations, et que nous sommes maîtres d'en disposer pour vous faire du mal... »

D'autre part, certain roi d'Abyssinie Amda Sion, fait déjà, dès le XIVe siècle de grands efforts pour frayer à ses marchands un libre chemin jusqu'à l'Océan Indien.

Aujourd'hui nous constatons chez les Anglais de grandes préoccupations en ce qui concerne le cours du Nil. Cet état d'esprit prouve d'abord leur ferme volonté de ne jamais sortir d'Egypte, — ce qui est bien naturel, — outre que les projets de modifier le cours du Nil au détriment du Delta n'apparaissent pas aux Anglais comme irréalisables.

Et le 15 avril 1891, lorsque l'Angleterre et l'Italie complètèrent la démarcation de leurs sphères d'influence respectives dans la direction du Nord, jusqu'à la mer Rouge, la première des deux puissances prit ses précautions.

Le Marquis de Dufferin et Ava, ambassadeur de Sa Majesté, la Reine du Royaume-Uni, Impératrice des Indes, introduisit dans le protocole que signa de son côté le Marquis di Rudini, un article III, ainsi conçu :

« Le gouvernement italien s'engage à ne construire sur l'Atbara, en vue de l'irrigation, aucun ouvrage qui pourrait modifier sensiblement sa défluence dans le Nil. »

Evidemment, le Marquis de Dufferin et Ava, un des meilleurs diplomates de l'Angleterre, agissait en connaissance de cause et il montrait une prévoyance dont on ne peut que le louer.

Tout ce qui précède prouve qu'en politique les peuples se trouvent toujours en face des mêmes problèmes ; ils se les passent les uns aux autres à travers les siècles. Il résulte du peu d'horizon que nous avons ici-bas que les meneurs des troupeaux humains ne font que redécouvrir les sentiers effacés de l'histoire.

Ils méritent d'être chefs lorsqu'ils savent prévoir comme Lord Dufferin. Il ne doit pas suffire au diplomate de s'assurer de la place où il pose le pied, cela n'est pas assez que la route lui paraisse bonne pour qu'il la prenne, il lui faut lever un peu la tête et d'un regard deviner où elle peut conduire. Ce coup d'œil pénétrant constitue la prévoyance dont on dit que c'est presque toute la science de gouverner.

* * *

D'autre part, le Négus Ménélik est préoccupé de s'assurer une issue du côté de l'Océan Indien. On lui a donné à entendre que Djibouti serait cette porte ouverte à sa disposition. Une autre question est de savoir de quelle façon nous réaliserons cette offre, et comment nous ferons de Djibouti autre chose qu'une porte politique, protocolesque, et une porte plus pratique et plus agréable que sa voisine anglaise, Zeïla, par où les Abyssins, les Européens, et même les Français auront avantage et agrément à entrer et sortir. Jusqu'ici on n'a rien fait pour atteindre ce but ainsi que nous le montrerons en temps et lieu.

Il en sera toujours ainsi dans toutes nos colonies et dans tous nos protectorats, aussi longtemps que nous prendrons nos fonctionnaires parmi les finauds du parlementarisme. Ces gens-là savent se hausser aux situations bien payées grâce à une habileté de prestidigitateur, mais cette habileté qui consiste en appa-



A ADDIS-ABABA : LE NÉGUS S'AVANCE



FEMMES HARRARS



ABYSSINS DU PAYS NOIR

rences ou en apparitions, si elle est parfaite dans les couloirs et les coulisses, est tout à fait insuffisante sur le terrain des faits. Aux réalités conviennent les hommes pratiques qui en résultent en quelque sorte.

* * *

Grâce à l'enchaînement des faits et à l'association des idées, je m'aperçois que je pourrais écrire plus d'un volume à l'occasion de mon excursion en Abyssinie.

En outre de ces hors-d'œuvre de ratiocination, j'aurais à vous esquisser les contrées, les hommes, les paysages, les mœurs, les déserts, les plateaux, les races diverses, tout ce que le voyageur observe, tout ce qui le frappe chemin faisant.

J'aurais plutôt à vous donner l'impression d'un passant, car d'autres voyageurs ont avant moi pris la peine de parcourir et d'étudier consciencieusement l'Abyssinie, mais mon impression pourrait peut-être offrir quelque intérêt, étant d'un homme qui a beaucoup vu et qui a accumulé de nombreux points de comparaison, en s'attachant à demeurer aussi sincère et aussi naïf que possible.

Puis, c'est la Cour du Négus, la vie de la capitale, le mécanisme très simple du gouvernement qui n'a rien de commun avec ce que nous concevons sous ce nom en France. Car chez nous, nous paraissons avoir pour idéal un gouvernement sans chef d'aucune sorte, tandis qu'ici il y en a un qui porte sur ses épaules l'édifice encore fragile de son empire. Notre appareil à gouverner se complique de plus en plus de rouages, ce qui augmente la déperdition de forces par frottement, et le volant qui actionne la machines est de plus en plus petit et insuffisant. Tandis qu'en Abyssinie l'appareil très simple fonctionne avec un bras vigoureux dont l'effort s'accroît à mesure que les difficultés augmentent. Enfin on pourrait vous décrire des repas homériques, vous conter des incidents curieux et cent autres détails qui font que le grand campement d'Addis-Ababa rappelle à la fois notre époque féodale et nos temps mérovingiens.



TYPES HARRARY

Ces impressions, je vous les livre ici, dans les nombreuses photographies, si admirablement reproduites et dont j'ai pu prendre les clichés, dans des conditions généralement pénibles et incommodes.

Elles donnent mieux que toutes les descriptions les plus littéraires la sensation de ce pays, de cette civilisation qui, pour ne point cadrer symétriquement avec la nôtre, n'en a pas moins un certain caractère de grandeur et pourrait même fournir des leçons à notre société, si fière de sa supériorité.

Puis, pour clore le volume, j'aurais à vous conter mon retour droit par le désert, puis la traversée moins gaie que l'aller, car les passagers étaient surtout des rapatriés, des convalescents, des malades, qui aspiraient après l'heureux moment où ils se reposeraient dans leur pays natal, en respirant l'air pur qui chasse la fièvre.

Le fait que notre navire revenait avec ses flancs vides indique le déplorable état de notre marine marchande dont le port de Marseille se ressent visiblement.

C'est donc sur un mot triste que je déposerais la plume, sans compter d'autres choses que nous révèlerons dès que cela sera utile.

GABRIEL BONVALOT

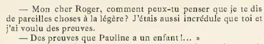


GEORGES CAIN



LA BOUQUETIÈRE DU PONT-NEUF

Les Dangers du Symbolisme



Vraiment, mon fils, tu serais bien malheureux si tu n'épousais pas Mademoiselle du Postel

— Qu'est-ce que tu as, mère? Pourquoi dis-tu cela?

— Comme te voilà pâle et bouleversé! Elle te tient donc bien au cœur cette jeune fille?

— Voyons, maman, qu'est-ce qui te prend? Qu'est-il arrivé ? »

Et Roger se laissa tomber sur le divan, auprès de madame Gauvin, lui prit les mains qu'il secoua et serra nerveusement.

Madame Gauvain détourna la tête, dérobant son regard.

« Rien, je n'ai rien, dit-elle, je parlais comme cela pour voir. J'ai cru que tu étais fâché contre elle.

— Fâché! mais non, une petite querelle d'amoureux, oubliée j'espère. Elle se moquait de mes goûts littéraires, de ma prédilection pour la Jeune école, pour les décadents, les symbolistes. J'étais agacé. Je lui ai dit, je crois, que les femmes n'y entendaient rien, qu'elles étaient de jolies poupées faites pour s'occuper de chiffons. Ce mot de poupée, surtout l'a blessée; elle a boudé un peu, mais c'est tout... Ah! parle, à la fin, il y a quelque chose; est-ce qu'elle ne veut plus de moi? »

Madame Gauvain eut un sourire singulièrement amer et méprisant, mais ne répondit pas.

« Allons, en voilà assez! s'écria Roger dont la face s'empourpra, tu crois me ménager en me tuant peu à peu : va donc franchement, j'aime mieux être assommé du coup.

— Eh bien! tu ne peux pas épouser Mademoiselle du Postel.

— Parce que?...

— Parce que!... Ah! ce que j'ai à t'apprendre est si monstrueux que les mots me restent dans la gorge... Mademoiselle du Postel a un enfant... là... c'est dit. »

Roger, qui était tout pâle maintenant, éclata de rire.

« Une lettre anonyme, des potins de domestiques renvoyés... tu as cru cela, toi?



— Mon cher Roger, comment peux-tu penser que je te dis de pareilles choses à la légère? J'étais aussi incrédule que toi et j'ai voulu des preuves.

— Des preuves que Pauline a un enfant!... »

Et le jeune homme essaya encore un rire qui sonnait faux.

« Voyons, dit Madame Gauvin, ne cours pas par la chambre comme une bête en cage. Assieds-toi près de moi et tâche de m'écouter tranquillement. En somme il vaut mieux découvrir ces choses-là avant la noce qu'après. »

Roger vint s'asseoir près de sa mère

« J'écoute », dit-il.

Elle prit une des mains de son fils dans les deux siennes.

« Il faut bien l'avouer, cher enfant, nous nous sommes emballés un peu vite, tous les deux, à propos de cette jeune fille rencontrée en Italie et revenue avec nous à Paris, toi, séduit par sa beauté, moi charmée par sa grâce et son espièglerie. Nous savions peu de choses d'elle et nous nous sommes renseignés bien légèrement. Ce titre de chanoinesse, porté par Mademoiselle de Luini, cette bonne tante qui s'est chargée de la jeune fille depuis qu'elle est orpheline, nous semblait répondre de tout. Nous voyions bien cependant que si la chanoinesse est une excellente personne, elle n'a aucune volonté, gâte sa nièce autant qu'il est possible et se laisse mener par le bout de son chapelet. Pourtant jamais je n'aurais songé à fouiller le passé de celle qui allait devenir ma fille, si un de ces agents, peu recommandables mais utiles quelquefois, qui font la police pour le compte de particuliers, après m'avoir envoyé force prospectus, ne s'était présenté un matin chez moi.

— Ah! ah! tu t'es fiée à de pareils gens?

— J'étais si peu prévenue, si sûre qu'on ne trouverait rien que j'ai cédé surtout à la curiosité de savoir ce que ce vilain personnage pourrait bien me dire afin de gagner son argent. Comme toi, j'éclatai de rire à la nouvelle que Mademoiselle du Postel, avait un fils et l'élevait même, en secret, sous le toit de



la vénérable chanoinesse. Je voulus mettre dehors cet aimable espion en le menaçant de la vraie police; mais il avait des preuves.

— Des preuves !

— Oui, mon enfant, cet individu m'a apporté toute une série de photographies, des instantanés, sans retouches, qui forment une suite de tableaux d'une éloquence irréfutable.

— Montre cela, vite, s'écria Roger.

— C'est que, vraiment, c'est si bizarre. Non seulement ces images dévoilent la faute, mais elles témoignent chez cette jeune fille d'un tel cynisme, d'une insconscience si complète... ou plutôt, non, elles prouvent surtout que c'est une folle.

— Tu hésites encore, mère ?... »

Madame Gauvain se leva résolument et alla prendre un rouleau de papiers qu'elle avait laissé dans l'antichambre.

Roger le lui arracha des mains et le déroula fébrilement, en s'approchant de la fenêtre.

* * *

« Pauline ! c'est bien Pauline ! en costume de clown ! une perruque sur la tête et allaitant un enfant !... »



Le jeune homme est resté seul chez lui. Il a prié sa mère de le laisser afin d'exhaler sa douleur et sa colère sans contrainte, se remettre du coup qui l'abasourdit.

Il reprend cent fois ces minces feuilles, non collées, éparses maintenant sur sa table où elles se roulent sur elles-mêmes comme des copeaux.

— C'est bien elle ! il n'y a aucun doute, malgré cet indécent et extravagant costume... Ah ! coquine ! coquine ! C'est cela que tu me réservais ? tu comptais me tromper aussi aisément que tu as trompé ta dinde de tante ? Et moi j'étais là, en extase, devant ta grâce et ta gaminerie d'enfant qui n'était rien que l'effronterie d'une dévergondée ! Idiot que j'étais, idiot !. idiot !.. »

Et il froissait dans ses mains les papiers fragiles, puis les défroissait, les lissait du bout des doigts, regardait encore.

« Voyez un peu cette tendre mère et comme la honte et le remords lui pèsent peu ! Mais elle n'a donc aucun sens moral ?... On dirait une chatte qui folâtre avec son petit... Voyez comme elle se dandine gaiement en faisant marcher cet affreux marmot !... Quelle gravité comique en lui enseignant ses lettres ! De quelle main légère elle le fouette ! Est-elle assez attentive en lui entonnant la bouillie ! (il paraît qu'elle va le sevrer.) Et ces jeux ! ah ! ces jeux ! ils sont jolis vraiment !.. »



Les mots les plus insultants lui viennent aux lèvres. Il les crache sur cette jeune fille, à laquelle quelques heures plus tôt il donnait les noms les plus doux.

Mais il a beau faire, il a beau s'indigner et maudire, l'amour ne s'en va pas de lui, il ne peut l'arracher comme cela, il semble au contraire se cramponner à son cœur, s'y enfoncer plus profondément, aggravé de jalousie et de souffrance, d'autre chose : d'une curiosité aiguë et brutale qui fait s'attarder le jeune homme dans la contemplation des beautés inconnues encore et que l'étrange costume révèle. Jamais il n'en a tant vu, même au bal où Pauline ne risque qu'un décolletage très parcimonieux. Ici, c'est à peine si un cordon de perles retient à l'épaule cette indécente blouse de pitre : tout le bras est nu, et beaucoup du dos. Et les jambes ?. on les voit jusqu'aux genoux !.. Il faut reconnaître que tout cela est fort joli, la donzelle est plus formée qu'on ne l'aurait cru, plus potelée, plus femme... plus femme en effet ! .

« Ah ! ça va être drôle quand je lui mettrais tous ces chiffons-là sous le nez ! et ça ne tardera pas, je me donnerai ce plaisir aujourd hui même... tout de suite. »

Roger endossa rageusement son paletot, ramassa d'un geste brusque toutes les photographies et les fourra dans sa poche puis il prit son chapeau et sortit en faisant claquer la porte.

* * *

Madame Gauvain se mettait à table quand Roger arriva.

« Tu vois, je ne t'attendais plus, dit-elle; c'est gentil de venir malgré tout.

— Si tu crois que je pense à dîner !...

— Assieds-toi tout de même, et fais semblant de manger, pour me faire plaisir... Voyons, es-tu plus calme ?... Qu'as-tu décidé ?

— C'est ce que je venais te dire, mère, s'écria Roger, après avoir bu un grand verre d'eau. Ma charmante fiancée nous attend ce soir, comme tous les soirs; eh bien, allons chez elle, et donnons-nous, tout doucement, le plaisir de la confondre.

— Y penses-tu, mon enfant? cela serait très incorrect : des mots blessants, une scène, du bruit peut-être, on ne fait pas de telles choses. La pénible corvée de rompre me revient, à moi. Je m'en acquitterai avec discrétion et mesure.

— Non, non, mère; je suis bien résolu, nous irons tous les deux. Je la veux cette scène, il me la faut; j'ai besoin de cette secousse pour que tout soit vraiment brisé.

— Ce serait de bien mauvais goût, bien peu délicat.

— Le goût et la délicatesse n'ont rien à faire avec les catastrophes : d'ailleurs, je te promets de te laisser parler; je veux être là, voilà tout. Je veux voir la honte et la confusion de celle qui m'a bafoué; l'ironie, le dédain, le dégoût, ce sont les seules armes que j'emporte.

— Après tout, si cela peut te soulager, tant pis pour les convenances, dit Madame Gauvain en se levant de table, je ferai ce que tu voudras. »

* * *

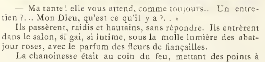
Pauline s'élança dans le vestibule, en entendant le coup de timbre qui annonçait son fiancé : « Une grande nouvelle, mon

cher Roger, s'écria-t-elle, je suis devenue symboliste !... »

Mais elle s'arrêta court et devint toute pâle en voyant ces visages sévères et glacés. « Oh ! qu'est-ce que vous avez ? dit-elle, vous êtes malades... un malheur ?

— Nous désirerions avoir un entretien avec Madame de Luini...







— Ma tante ! elle vous attend, comme toujours.. Un entretien ?... Mon Dieu, qu'est ce qu'il y a ?.. »

Ils passèrent, raidis et hautains, sans répondre. Ils entrèrent dans le salon, si gai, si intime, sous la molle lumière des abat-jour roses, avec le parfum des fleurs de fiançailles.

La chanoinesse était au coin du feu, mettant des points à une vague tapisserie. Sa noble tête d'Italienne apparaissait bien éclairée par une lampe toute proche.

« Santa Maria ! s'écria-t-elle, comme vous venez tard ! Que vous est-il arrivé ? Un accident de voiture ! »

Madame Gauvain soupira profondément, vraiment navrée de la peine qu'elle allait faire à cette si bonne personne.



« Plût à Dieu que ce ne fût que cela ! dit-elle. Nous voudrions vous parler, confidentiellement, mon fils et moi, à vous seule, et nous vous demandons d'éloigner Mademoiselle Pauline; il vaut mieux qu'elle ne soit pas là tout d'abord.

— Je m'en vais, s'écria la jeune fille, mais je vous en prie, ne me laissez pas trop longtemps; pensez à l'angoisse où je suis, pensez que les minutes seront des heures.. »

Et elle s'échappa, en refermant les portes, avant que sa tante, tout abasourdie, eût pu rien dire.

* * *

« Pauline ! Pauline ! Malheureuse enfant, viens tout de suite. »

La chanoinesse a crié cet appel d'une voix si extraordinaire, si douloureuse, qu'en trois bonds la jeune fille est là, le cœur battant à l'étouffer, les yeux égarés; cependant elle a tant imaginé d'événements tragiques, pendant cette heure qu'elle vient de passer seule, que rien ne peut plus la surprendre.

« Est-ce possible ! Est-ce possible ?... On me dit que tu as un enfant... on me montre des preuves et je ne crois pas mes yeux, je ne veux pas croire. »

La jeune fille a poussé un cri sourd, elle regarde autour d'elle, voit Madame Gauvain, qui s'est levée et détourne les regards comme pour ne pas l'accabler, mais Roger, lui, est resté assis; le coude sur la table, la joue sur sa main, il dévisage la coupable d'un air moqueur et insolent.

Elle aperçoit les photographies et s'élance pour les voir mieux. Alors une singulière expression crispe son visage ; elle mord ses lèvres qui frémissent, puis tout à coup elle se voile de ses deux mains et un grand sanglot la secoue.

La chanoinesse est retombée dans son fauteuil, anéantie, et, lentement des larmes roulent sur ses joues brunes.

« Povera !... dit-elle après un long silence, c'était vrai ! comme elle a dû souffrir ! pourquoi s'être cachée de moi ? »

Pauline découvrit son visage et regarda sa tante avec une stupeur ravie. « C'est cela que tu trouves à dire, toi ? s'écria-t-elle. O chère ! chère ! comme tu es bonne ! »

Elle se jeta sur la vieille dame en pleurs, l'entoura de ses bras et, tout en l'embrassant passionnément, lui dit quelques mots à l'oreille. Puis elle vint se placer au milieu du salon et d'un air contrit se mit à genoux.

« Puisque ma faute est découverte, dit-elle en fixant son regard sur une fleur du tapis, je dois subir votre dédain et votre colère, vous demander très humblement pardon d'avoir voulu vous tromper. Si je l'ai fait, c'était uniquement par amour. J'espérais pouvoir, par toute une vie de tendresse et de vertu, effacer l'erreur d'un jour. J'ai eu tort. Je me repens. Aujourd'hui, nous voici étrangers les uns aux autres, nous allons nous séparer, ce soir même, pour ne nous revoir jamais. Eh bien, soyez généreux, n'empoisonnez pas le souvenir si doux des mois ravissants de nos fiançailles. Dites-moi que vous me pardonnez.

— Comment le pourrais-je ? s'écria Roger, vous m'avez fait trop de mal, en le disant, je mentirais. »

Sa voix s'étranglait malgré lui, mouillée de larmes. Ne plus la voir, jamais, jamais ! C'était impossible ! Ah ! comme il eût voulu tout ignorer, rester aveugle et heureux ! comme il se sentait lâche, prêt à pardonner..., oui, mais pour la garder !

Elle vit son émotion, se releva vivement, avec une gaieté étrange dans les yeux ; mais bien vite elle abaissa ses paupières et reprit sa voix dolente : « Je vous en conjure, dites que vous

me pardonnez, dites-le des lèvres seulement, je n'en demande pas plus, mais dites-le, cela, je vous le demande en grâce, dites-le sur le berceau de mon fils. »

Roger fit un bond en arrière et Madame Gauvain se leva comme mue par un ressort, en disant d'une voix aigre : « Vous n'avez vraiment aucune pudeur, Mademoiselle!

— Si, si, faites cela pour elle! s'écria la chanoinesse, qui avait repris toute sa sérénité, venez, allons voir son fils! »

Et elle entraîna presque de force Madame Gauvain, qui grommelait entre les dents : « Il ne faut pas contrarier les fous! »

* * *

C'était tout en haut de la maison, une vaste pièce, une sorte d'atelier, soigneusement fermée à clef et que l'électricité éclaira dès que Pauline eut ouvert la porte. Les murs étaient couverts d'étoffes de soie claires, l'épaisseur du tapis faisait le sol mou sous les pas. Mais il y avait peu de meubles : un divan dans un coin, un paravent bas, un guéridon, c'était tout. Çà et là, fixées au plancher, pendus au plafond, des barres fixes, des trapèzes, le matériel complet d'un manège de gymnastique.

« Personne autre que moi n'entre jamais ici », dit Pauline.

Elle courut au paravent qu'elle écarta : une petite couchette se montra sous ses rideaux de gaze bleue. La jeune fille, d'une seule main, saisit l'être qui était étendu là et... le jeta au milieu de la salle.



« Voilà mon enfant! dit-elle, je n'en ai pas encore eu d'autres! »

Et le rire qu'elle retenait depuis si longtemps jaillit enfin en fusées, en roulades folles, presque en sanglots...

« Oui, oui, criait-t-elle, le voilà, c'est mon enfant! un pauvre petit bonhomme de bois et de chiffons! Ah! on m'a espionnée!... Ma femme de chambre, intriguée depuis longtemps par la salle secrète, aura regardé au trou de la serrure. « Vous ne savez pas, Mademoiselle cache un enfant! », et on a percé mes murs, on a braqué sur moi un objectif, violé la demeure d'une jeune fille, osé la surprendre dans l'abandon de la solitude, dans le mystère de sa toilette! C'est joli, c'est joli! Et ceux qui ont payé cela viennent, avec de grands airs dignes et tragiques, nous reprendre leur estime... Ah! tenez, l'air que vous avez à présent, si ridicule et si stupide, me venge : je vous pardonne, allez-vous-en! »

Mais, au lieu de s'en aller, Roger se jeta ses pieds, saisit sa main, qu'il couvrit de baisers.

« J'ai tant souffert de cette méprise, dit-il, que nous sommes quittes. Insultez-moi, piétinez-moi, je suis si heureux maintenant que je ne sens rien, chassez-moi si vous voulez, je resterai en travers de votre porte, comme un chien fidèle. »

La chanoinesse, qui avait tant ri qu'elle pleurait, donnait, en essuyant ses yeux, quelques éclaircissements à Madame Gauvain :

« Vous comprenez, la petite s'étiolait, on lui ordonnait la gymnastique, et comme je ne trouvais pas convenable de l'envoyer dans un manège, je lui ai fait faire cette installation et elle s'en donnait là tant qu'elle voulait...

— Oui, oui, je comprends, disait Madame Gauvain, toute souriante, mais pourquoi cette marionnette ?

— Pourquoi? dit Pauline, j'allais vous le dire quand vous êtes arrivés avec de si noirs desseins; pour plaire à mon mari, je m'exerçais au symbolisme.

— Au symbolisme ?... »

La jeune fille posa la main sur la tête de Roger, jouant avec les cheveux du jeune homme, toujours à genoux.

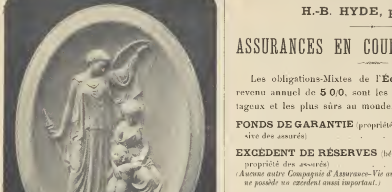
« Ne m'aviez-vous pas dit : « La femme n'est rien qu'une « poupée ?... » Eh bien cela signifiait : « Entre les mains de cette poupée-là, l'homme n'est rien, qu'un pantin!... »

(Clichés Puyo.) JUDITH GAUTIER.




1898 ✦ NUMÉRO SPÉCIAL : ÉDOUARD DETAILLE ✦ MARS — N° 96
FIGARO ILLUSTRÉ

L'ÉQUITABLE DES ÉTATS-UNIS



« *Pas pour UN JOUR, mais pour TOUJOURS* »

COMPAGNIE D'ASSURANCES SUR LA VIE

FONDÉE EN 1859

H.-B. HYDE, président

ASSURANCES EN COURS : 5 Milliards

Les obligations-Mixtes de l'**Équitable**, garantissant un revenu annuel de **5 0/0**, sont les placements les plus avantageux et les plus sûrs au monde.

FONDS DE GARANTIE (propriété exclusive des assurés) . . . . . **1.227.000.000 Fr.**

EXCÉDENT DE RÉSERVES (bénéfices, propriété des assurés) . . . . . **261.000.000 Fr.**
(Aucune autre Compagnie d'Assurance-Vie au monde ne possède un excédent aussi important.)

ASSURANCES NOUVELLES RÉALISEES EN 1897 . . . . . . **813.000.000 Fr.**

PLACEMENTS EN EUROPE immeubles et dépôts permanents) . . . **65.000.000 Fr.**

DIRECTION GÉNÉRALE FRANCAISE :
Dans les Immeubles de la Compagnie,
36 & 36bis Avenue de l'Opéra
PARIS



AVANT DE FAIRE AUCUN ACHAT
En VÊTEMENTS
En CHAUSSURES
En CHAPEAUX
En LINGERIES
Pour Hommes
Demandez le Catalogue

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

HENRY
A la Pensée
5, Faubourg Saint-Honoré
PARIS

Gants promenade 4 boutons, **2.80**; *Gants vrai Saxe 5 boutons,* **3.00**; *Gants Derby 4 boutons* **3.75**

GANTERIE Soignée

Gants de ville — Trousseaux de gants — Gants de soirées.

Demandez
L'ALBUM ILLUSTRÉ
Envoyé franco

Racahout Delangrenier

Uniquement composé dss végétaux les plus nntritifs, agréable, léger et fortifiant, ls véritabls Racahont dss Arabes est l'Alimsnt par excellenca dee enfants, dss convalescents, ds toutes les pereonnes âgées on délicates de l'se-tomac ou des intsstine.

VENTE en GROS : 19, rue des Sts-Pères, Paris
SE MÉFIER DES IMITATIONS

LA MUTUAL LIFE

Compagnie d'Assurances sur la Vie ✦ Rentes Viagères

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE

Opérant en France depuis 1884
ASSURANCES SUR LA VIE. — RENTES VIAGÈRES
DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS
Banquier de la Compagnie : LE CREDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons

AGE	Gle NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	307 »	377 »
35 —	347 »	414 »

Vie entière, 20 primes avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs

AGE	Gle NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	452 »	514 »
35 —	460 »	528 »

Mixte, 20 ans avec participation
Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.

AGE	Gle NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
60 ans	94 90	84 »
70 —	134 90	118 30

Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une tête, payables trimestriellement

Seizième année — Deuxième série. — N° 96

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Mars 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.



UN ALPIN (1896), PAR ÉDOUARD DETAILLE.

Numéro Spécial ✣ **SOMMAIRE** ✣ *Édouard Detaille*



28 FÉVRIER.

On s'est beaucoup amusé, pendant ce mois de février; mais, pour des motifs que tout le monde connaît et que je me dispenserai d'exposer, on s'est amusé en dedans; « Madame une telle a entr'ouvert ses salons; — sauterie intime chez Madame de Chose; — une heure de musique chez la baronne de Ceci; — courte causerie sur les précurseurs du symbolisme au XVIIIᵉ siècle, par le spirituel conférencier Victor Du Froment, chez Madame de Cela ». Telles sont les formules que l'on retrouve à chaque ligne de la rubrique « Mondanités » dans les journaux élégants.

J'aime assez ces façons discrètes : elles présentent au moins cet avantage de ne choquer ni de gêner ceux qui n'ont pas les moyens de se divertir ou qui n'en ont pas le goût. L'étalage trop bruyant des joies des heureux de ce monde prend souvent les allures d'un défi aux douleurs des misérables ou d'une critique à l'adresse des gens tristes.

La mode s'établit, pour les petits bals, d'inscrire sur l'invitation la mention suivante : « de neuf heures à minuit ». Assurément, le rendez-vous n'est pas rigoureusement observé, ces dames et ces demoiselles n'ayant pas coutume de s'astreindre à une exactitude militaire ; elles arrivent vers dix heures et demie ; on a fini à une heure et demie et l'on peut, sans trop de fatigue, recommencer le lendemain. Puisse cette innovation nous débarrasser du puéril et interminable cotillon, terreur des pères et des vieux messieurs qui ne dansent plus !

On a donné également beaucoup de dîners : c'est le mode de réunions mondaines le plus agréable, en ce qu'il établit tout de suite l'intimité entre les convives, provoque la conversation et permet aussi à une maîtresse de maison de déployer le luxe chatoyant des chemins de table brodés de soie, des verreries ciselées, des fleurs rares semées sur la nappe et des fruits exotiques, car ceux-là, aujourd'hui, sont seuls à la mode, si bien que, dernièrement, me trouvant placé entre deux voisines maussades, et réduit à la contemplation des objets qui garnissaient la table, j'ai éprouvé comme une joie patriotique en reconnaissant une simple pomme française, un peu fripée, mais faisant néanmoins bonne figure, parmi les bananes, les mangues, les avocats tropicaux, les letchis japonais et les raisins belges.

⁂

Le high-life parisien n'est pas encore au complet : s'il est vrai que les mœurs fassent les lois, la décentralisation du plaisir nous prépare la décentralisation administrative, souhaitée depuis quarante ans par les administrés et repoussée avec une énergie sournoise par les administrants. Beaucoup de mondains se trouvent encore en province, et nombre de châteaux sont restés ouverts : on voisine, on chasse, on danse, on flirte, on joue la comédie ; dans les installations de campagne, qui se sont singulièrement améliorées, pour peu que la propriété possède un cours d'eau, les ingénieurs ont bientôt fait de vous établir l'électricité. Les automobiles, les bicyclettes, le téléphone de la ville prochaine qui vous met en contact avec vos amis de Paris; les colis postaux qui, entre le soir et le matin, vous apportent les friandises et les modes les plus fraîches, n'est-ce pas un complet outillage qui vous permet de jouir de la large vie de la campagne et d'y conquérir la santé du corps et le calme de l'esprit ?

C'est, dans la Touraine, le Poitou, dans le joyeux et remuant Sud-Ouest, depuis Bordeaux jusqu'aux Pyrénées, un très actif et très amusant va-et-vient d'indigènes, sans compter les innombrables touristes. Même mouvement dans le Sud-Est, plus bruyant encore et plus en dehors, sur cette côte d'Azur où le plaisir semble l'unique but de l'existence, où l'argent n'a plus de valeur, où tous les dialectes se confondent en une même allégresse, où toutes les classes se mêlent en une même joie de vivre.

Tout ce monde ne reviendra guère à Paris qu'après Pâques, plus tard même — du moins en ce qui concerne les Français, — car les élections législatives, fixées au 8 mai — que les ballottages prolongeront jusqu'au 22 — retiendront dans leurs terres beaucoup de propriétaires qui ont le bon esprit de ne pas se désintéresser des affaires publiques

Mais soyez certains que la « season » de Paris n'en sera que plus brillante et que cette année le Grand-Prix ne donnera pas le signal du départ.

⁂

Les manifestations extérieures du Carnaval ont été négatives, et le calendrier seul nous a averti des échéances des dimanche, lundi et mardi gras. Sans doute les désagréments météorologiques ont contribué à attrister cette période en l'arrosant de pluie, en l'inondant de boue et en l'arrosant de neige fondante. Les déesses et les amours, mieux renseignés qu'autrefois sur les règles de l'hygiène, n'ont pas voulu risquer la fluxion de poitrine en exhibant leurs charmes du haut des chars dorés.

On nous assure que l'on se rattrapera à la Mi-Carême; déjà les organisateurs de cavalcades sont à l'œuvre : étudiants et blanchisseuses tiennent des conciliabules très graves; il serait désirable qu'ils aient recours aux lumières et à l'expérience de leurs confrères des Quat'z-arts et qu'ils tentent de réaliser le projet d'Arsène Alexandre, qui rêve une reconstitution de la joie publique, de la « rigolade » à travers les âges. Souhaitons que le beau temps favorise cette Mi-Carême.

⁂

Cela chauffe, sous la coupole de l'Institut ! Le 10 mars, à l'Académie française, le public intellectuel qui se presse — littéralement — aux grandes séances, assistera à la sensationnelle réception de M. Albert de Mun, successeur de M. Jules Simon. Celui qui fut naguère le fougueux apôtre du socialisme catholique remplace le doux pontife du socialisme déiste. Jules Simon, en vieillissant, s'était beaucoup calmé ; M. de Mun, plus avisé que son prédécesseur, n'a pas attendu si longtemps pour s'assagir et pour mettre à ses véhémences la sourdine agréable au public d'aujourd'hui, qui demande à ne pas être trop remué. M. d'Haussonville, encore tout embelli de son excellent discours en réponse à Albert Vandal, recevra M. de Mun.

Comment ces deux hommes, si différents de race, de tempérament et d'opinions, s'y prendront-ils pour échanger, pendant deux heures, des compliments et des éloges, soit à leur adresse réciproque, soit à celle du regretté défunt ? C'est là un problème palpitant. Il est vrai que l'éloquence académique possède tout un arsenal de souplesses exquises, un art des réticences, une adresse merveilleuse pour enrober sous une enveloppe doucereuse les pilules les plus amères. Et l'on comprend l'intérêt que portent à ces tournois les lettres, curieux de beaux discours.

⁂

Recevoir des collègues est une aimable et intéressante besogne : bien plus pénible est celle de les élire. La succession d'Henri Meilhac va donner lieu à de terribles compétitions : trois lettrés, trois auteurs dramatiques, doués tous les trois, à des degrés différents, d'un tempérament combatif, ont posé officiellement leur candidature : Henri Becque, l'auteur des *Corbeaux ;* Paul Hervieu, qui a tenu et tient encore la scène de la Comédie-Française avec *Les Tenailles* et *Les Droits de l'Homme ;* Henri Lavedan, dilettante du paradoxe, tout rayonnant de son double succès d'auteur vertueux de la *Catherine* de la Comédie-Française, et de peintre ironique d'une société faisandée dont se divertit fort le public des Variétés en écoutant le *Nouveau Jeu.*

Chacun des concurrents entre en campagne avec des forces, des alliances et des sympathies diverses. Les salons littéraires où s'élaborent d'habitude, en de discrets conciliabules, les élections académiques, se sentent troublés par cette poussée de jeunes, confiants en

eux-mêmes, marchant à la conquête d'honneurs prématurés qui furent refusés à des lettrés plus âgés et plus grands qu'eux

L'élection du mois de mai sera certainement mouvementée: souhaitons pour ces trois concurrents qu'il ne survienne pas un quatrième .. larron.

⁂

Toutes ces compétitions eussent été certainement évitées si le pauvre Ferdinand Fabre n'avait pas eu la faiblesse de se laisser mourir. Maintes fois, sa candidature fut écartée, pour faire place à des personnalités plus remuantes, dont l'éclat semblait devoir rehausser celui de « la noble Compagnie » : sous prétexte qu'il habitait dans un coin de l'Institut, on disait, avec bonhomie.. « le père Fabre, eh! il en sera de l'Académie, il en est déjà ! » Et il n'en a pas été, le pauvre et honnête Ferdinand Fabre. Cela n'empêchera pas que son œuvre ne subsiste ; comme Châteaubriand, comme Bernardin de Saint-Pierre, comme J.-J. Rousseau, il fut un amant de la nature, et la nature donne l'immortalité à ceux qui l'ont célébrée. S'il n'a ni connu, ni dépeint les « rosseries » d'une société inquiète qui cherche son équilibre, il a raconté l'honnêteté, les joies, les douleurs, les perplexités des âmes rustiques; ses rudes tableaux des Cévennes, ses profils émaciés de pauvres prêtres, ses minces silhouettes de frêles vierges paysannes sont inimitables.

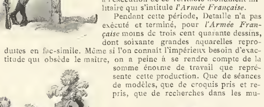
⁂

Henri Lafontaine qui collabora au *Figaro Illustré* est mort a Versailles, où il s'était retiré, pour vivre d'une douce vie avec cette grande artiste que fut Victoria Lafontaine. En l'épousant elle avait quitté définitivement le théâtre. Lui, avait continué, d'une façon intermittente : sa fougue, son amour du métier ne lui permettaient pas la somnolence de la retraite. Originaire de Bordeaux, il était toujours resté cadet de Gascogne, descendant de d'Artagnan, amoureux des gestes larges, des phrases sonores, et possedé de ce besoin de persuasion et d'approbation qui caractérise les méridionaux. Comme Taillade, mort aussi et presque en même temps que lui, Lafontaine était un successeur de Frédéric Lemaître, un des plus grands acteurs dramatiques de ce siècle. Je crains bien que ces hautes traditions soient perdues : les acteurs qui se donnent tout entier, qui mettent dans un rôle toute leur âme, toute leur passion, tout le souffle de leur poitrine, tous les muscles de leurs membres, sont bien rares : aujourd'hui, l'on « joue en dedans » ; c'est plus chic et moins fatigant.

LUTÉCIUS.



L'ARMÉE FRANÇAISE



L'ŒUVRE considérable d'Edouard Detaille, dont nous donnons plus loin une énumération abrégée n'est pas tout entière dans les musées, dans les monuments publics, dans les palais des souverains ou dans les demeures des riches amateurs de la France et de l'étranger.

Une grande part du merveilleux talent de l'artiste, que nos collaborateurs apprécient et commentent a des points de vue divers dans les pages suivantes, une grande part de ce talent a été consacrée pendant plus de cinq ans — de 1883 a 1888 — à l'exécution de ce véritable monument militaire qui s'intitule *l'Armée Française*.

Pendant cette période, Detaille n'a pas exécuté et terminé, pour *l'Armée Française* moins de trois cent quarante dessins, dont soixante grandes aquarelles reproduites en fac-simile. Même si l'on connaît l'impérieux besoin d'exactitude qui obsède le maître, on a peine à se rendre compte de la somme énorme de travail que représente cette production. Que de séances de modèles, que de croquis pris et repris, que de recherches dans les musées, chez les brocanteurs, chez les collectionneurs ! Chaque dessin a certainement été refait deux ou trois fois avant d'atteindre la forme définitive qui devait satisfaire l'artiste.



Puis sont venues les difficultés de l'exécution matérielle, les soins méticuleux du tirage typographique et de l'impression en taille-douce en couleurs. Detaille voulait atteindre la perfection et ses éditeurs, MM. Boussod et Valadon lui en ont donné les moyens.

La grande edition de *l'Armée Française*, véritable monument militaire, est depuis longtemps epuisée et les exemplaires sont presque tous restés entre les mains des premiers souscripteurs. Nous plaçons ici quelques reproductions réduites de ces illustrations, insuffisantes assurément, pour donner une idée de l'œuvre, mais elle la rappelleront, ce qui était nécessaire dans un fascicule consacré en entier à notre peintre national.

L'Alpin, si fièrement campé, qui remplit notre première page, ne figure pas dans *l'Armée française*; nos lecteurs nous sauront gré de leur présenter cette œuvre, qui symbolise admirablement l'énergie et l'abnégation de cette belle troupe. M.

Les Livres

Dans l'introduction de son livre *Le duc d'Aumale*, M. Ernest Daudet reconnaît implicitement que son œuvre est un panégyrique plutôt qu'une biographie critique de ce prince. Mais les sentiments de dévouement que l'auteur professait à l'égard du duc d'Aumale ne l'ont pas détourné des procédés de documentation qui donnent tant d'autorite à ses travaux, et l'on trouve dans ce livre quantité de curieux épisodes, de tableaux saisissants et de situations dramatiques. Deux beaux portraits du duc d'Aumale, l'un le représentant au temps de sa jeunesse, l'autre datant de 1896 complètent ce volume édité par la maison Plon et Nourrit.

Cette belle œuvre : « Le Journal du maréchal de Castellane » vient d'être complétee par *Les Campagnes d'Afrique*, contenant les lettres adressées au marechal pendant la période 1835-1848. C'est, en réalité, un appendice aux cinq volumes du « Journal », et je m'étonne que l'éditeur en ait fait une œuvre préparée au lieu de la placer à la suite des ces cinq volumes. Ces lettres complètent admirablement l'œuvre historique du maréchal de Castellane : au dévouement respectueux que lui témoignent tous ces héros aux débuts de leur carrière : — Bosquet, Canrobert, Forey, Changarnier, Lamoricière, — on juge du prestige militaire du vieux maréchal et aussi de l'affection filiale qu'il leur inspirait.

Est-elle fortuite ou voulue l'allitération qui donne à ce titre : *Le Désastre*, de Paul et Victor Margueritte, le même aspect et la même cadence qu'à « La Debâcle », d'Émile Zola?

Les auteurs du *Desastre* ont voulu remettre à son vrai point le drame a la fois militaire, politique et psychologique qui s'est déroulé entre le jour de la déclaration de guerre, en août 1870, et celui de la capitulation de Metz. Ils étaient trop jeunes alors pour en comprendre toute la complexité et pour mesurer la profondeur de l'abîme, mais les impressions d'enfance s'éclairent plus tard à la lumière de l'expérience, quand vient la maturité ; d'autre part, Paul et Victor Margueritte ont pu recueillir des souvenirs précis parmi les anciens

compagnons d'armes de leur père, et c'est là une documentation qui vaut bien celle de l'impeccable auteur de « La Débâcle ».

Le Désastre représente une somme considérable de travail : on y trouve par centaines de brillants tableaux de la Cour, à Saint-Cloud, auxquels succèdent des croquis de bataille, de sombres esquisses de carnage, des portraits d'officiers, des silhouettes de soldats.

Et la conclusion du livre ? me demanderez-vous. La conclusion, c'est qu'une admirable armée, capable des plus hauts sacrifices et des plus audacieuses entreprises a été perdue, anéantie, déshonorée par la faiblesse, l'impéritie, la jalousie réciproque de ses chefs et par la trahison de l'un d'eux. Ah ! Paul et Victor Margueritte ne sont pas tendres pour Bazaine !

Vient de paraître chez l'éditeur Fasquelle, en un volume de la bibliothèque Charpentier, *Paris*, par Emile Zola, le dernier roman de la trilogie : *Les trois Villes*, qui comprenait déjà *Lourdes* et *Rome*. C'est une étude humaine et sociale de la grande ville, dans le cadre dramatique d'une poignante histoire d'hier et d'aujourd'hui où s'agitent tous les mondes. C'est Paris, tel que le voit Zola — qui n'est pas de Paris.

Pierre Veber n'a pas écrit *L'Aventure* pour les jeunes personnes, ni même pour les nouvelles mariées. C'est cependant un livre très moral : les maris sagaces pourront en faciliter la lecture à leurs femmes lorsque, après quelques années de mariage, ils les verront envahies par la lassitude qu'engendre la monotonie du ménage honnête ; elles y apprendront ce qu'il en coûte de se lancer, par désœuvrement, à la recherche de l'inconnu. Je m'empresse d'informer le lecteur que la très gentille héroïne de Pierre Veber se tire d'affaire sans que sa vertu en soit entamée. Mais que d'émotions, que de terreurs, ma chère ! Simonis-Empis a édité ce volume, dont la couverture est rehaussée d'un dessin de Jean Veber.

Depuis huit ou dix ans, la bicyclette a pris dans notre vie sociale une place considérable : elle a modifié et transformé maintes coutumes — et maints costumes — elle en a même créé de nouvelles. Il est cependant à noter que nul romancier n'ait songé à utiliser ce « facteur » de l'existence moderne pour en tirer quelque gros effet nouveau. Cela tendrait à prouver que l'imagination de nos conteurs borne le plus souvent ses efforts à offrir à leurs lecteurs, après les avoir habilement travesties, les mêmes sempiternelles histoires, puisées dans le fonds commun, dans le « folklore » de la littérature romancière. Il faut donc féliciter M. Maurice Leblanc d'avoir, dans son volume intitulé : *Voici des Ailes!* donné à la bicyclette un rôle personnel et prépondérant ; elle domine l'œuvre et y remplace la fatalité antique, bien usée, bien « vieux jeu » ; elle entraîne les personnages vers un dénouement peu moral, mais très humain. M. Maurice Leblanc ne se formalisera pas si nous disons qu'une partie du succès de *Voici des Ailes!* sera due aux exquises illustrations de Métivet ; leur fantaisie très subtile, leur poésie très moderne, donnent précisément des ailes à ce roman et leur grâce atténue parfois le réalisme un peu brutal de certaines situations.

Aux « diseurs » de salon je recommanderai un aimable et spirituel recueil de monologues et de saynètes, plein de traits et assaisonné de fine satire que vient de publier un homme du vrai monde, M. le comte de Th... ; cela peut se dire partout et faire rire tout le monde sans que les jeunes femmes soient obligées de se cacher derrière leur éventail et sans qu'il soit besoin de faire sortir les jeunes filles. Cette plaquette éditée par Leullier, fait honneur à la typographie de Monnoyer, du Mans qui l'a imprimée.

On pourrait intituler la crème du Tout-Paris, les deux élégants et mignons carnets que La Fare, l'éditeur du *Tout-Paris* offre au monde élégant. L'un, *le Carnet des abonnés de l'Opéra et du Théâtre Français*, donne les noms de ces privilégiés, avec le numéro des loges ou des stalles qu'ils occupent, suivant leur série. L'autre, qui est comme le guide à travers les visites, donne les jours de réception et les adresses de toutes les femmes qui sont « du monde ». Ce dernier carnet est du prix de 6 francs ; le premier coûte 5 francs, chez La Fare, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

T. G.

L'ÉLÉGANCE

CHEZ

LES ÉTRANGÈRES

On parle toujours de la Parisienne comme modèle de l'élégance. On n'a pas tort Mais il nous paraît intéressant de passer en revue, dans une série de courtes études, les prototypes mondains de chaque pays

Nous commençons aujourd'hui par la Russe — que plus que jamais on a le droit d'appeler « la Française du Nord »

La Russe a généralement les cheveux châtains et excessivement fins. Elle les soigne d'une façon toute particulière En aucun pays on n'apprécie mieux l'antiseptique et les lotions. Elle se teint très rarement et a même une juste appréhension de la teinture, qu'elle considère comme une malsaine et inutile tricherie Elle orne volontiers, par contre, sa belle chevelure d'épingles et de peignes de fine écaille Le peigne simple et sans ornement

Comme chapeau, elle n'adopte et ne porte que les formes françaises, avec une petite pointe d'excentricité en plus En raison du froid, presque toujours, la voilette

Elle a le plus grand soin de son teint, qui est très beau ; aussi elle n'emploie qu'avec une extrême prudence les produits de toilette et recherche ceux des premières maisons de Paris Par le même sentiment, elle évite autant que possible les fards ou ne s'en sert qu'avec une extrême prudence.

Pour ses yeux bien sombre, elle croit inutile l'accentuation due au maquillage. Leur éclat suffit

Les lèvres très sensuelles et colorées avec du carmin, s'entr'ouvrent volontiers pour découvrir des dents en général jolies, petites et très bien soignées. Elle est aussi difficile pour les dentifrices que pour les parfums.

Les mains sont très effilées et soignées à la Pâte souveraine Aussi les gante-t-elle toujours sur mesure, de façon à ne leur rien faire perdre de leur beauté

Comme costume, vu le climat, aime beaucoup le genre tailleur avec beaucoup de fourrures C'est, du reste, indiqué

Ne s'embarrasse jamais d'un éventail, mais porte beaucoup de bijoux spéciaux et religieux, réunissant des emblèmes, des fétiches, de gros cabochons en forme de croix, etc

A adopté pour parfum favori l'Essence Orkidée Impériale, faite spécialement pour le Czar.

Comme soins de toilette, prend des bains avec son parfum N'accorde que très difficilement sa confiance aux fournisseurs, mais la conserve sans restriction quand elle est satisfaite.

Signes particuliers : libre d'allures, vit beaucoup à l'hôtel, raffole de Paris, s'en informe souvent et y ferait volontiers un voyage chaque semaine pour y acheter un bibelot et y passer quelques heures

LENTHÉRIC.

LA RUSSE

LENTHÉRIC, *Parfumeur*

245, Rue Saint-Honoré, PARIS

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Départs de Paris à 8 h. 20 du matin, midi 45, 3 h 50, 6 h 20 et 11 h du soir

Départs de Bruxelles à 8 h. et 8 h 57 du matin, 1 h. et 6 h 04 du soir et minuit 15

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h 20 du soir et de Bruxelles à 8 h du matin — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h 20 du matin et de Bruxelles à 6 h 04 du soir

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 heures

Départs de Paris à 8 h 20 du matin, midi 45 et 11 h. du soir.

Départs d'Amsterdam à 8 h 28 du matin, midi 20 et 6 h 07 du soir.

Départs d'Utrecht à 9 h 08 du matin, 1 h. 08 et 6 h 46 du soir.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

FÊTES DE PAQUES A MADRID

A l'occasion des Cérémonies de la Semaine Sainte et des Fêtes de Pâques, la Compagnie d'Orléans, d'accord avec les Compagnies du Midi de la France et du Nord de l'Espagne, délivrera, du 30 mars au 9 avril 1898, au départ des gares de Paris, Orléans, Le Mans, Tours, Poitiers, Saincaize, Bourges, Châteauroux, Moulins (Allier), Gannat, Montluçon, Limoges et Clermont-Ferrand, des billets aller et retour de 1re classe pour Madrid, au prix réduit et uniforme de 200 fr., avec faculté d'arrêt en France, à Bordeaux, à Bayonne et à Hendaye ; et, en Espagne, à tous les points du parcours

Ces billets seront valables pendant 20 jours, à partir du jour du départ, et donneront aux voyageurs la faculté de prendre les trains de luxe Sud-Express, à la condition de payer, en outre du prix ci-dessus, le supplément complet, c'est-à-dire 50 0/0 du prix des billets à plein tarif

LE FIGARO ILLUSTRÉ

PUBLICATION MENSUELLE

Paraît entre le 1 et le 5 de chaque mois.

ABONNEMENTS :

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale :* UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

(Tarif spécial pour les abonnés du « Figaro » quotidien.)

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le Directeur : M. MANZI. — *Le Gérant :* G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie, Asnières.



7me CUIRASSIERS

Officier supérieur. — Tenue de campagne

(1807)



ÉDOUARD DETAILLE

Vous le connaissez tous, vous surtout, lecteur du *Figaro Illustré* amis des arts, habitués du Salon, acheteurs de livres luxueusement illustrés et de riches aquarelles.

Chaque jour vous le voyez, descendant son boulevard Malesherbes, rapide, avec cette démarche élastique et bien rythmée qui caractérise le parfait équilibre du corps et de l'esprit, l'absence complète d'infirmités physiques et morales: toujours très correct mais sans affectation, vêtu non pas comme *on* doit l'être, mais plutôt comme *il* doit l'être, c'est-à-dire en parfaite harmonie avec son tempérament, avec l'impression qu'il a de lui-même et celle qu'il veut donner aux autres.

Detaille ne peut cacher son âge, que les Vapereau, nous disent beaucoup plus exactement que ne l'indique son aspect, svelte et juvénile : le bedonnage de la maturité ne l'a pas alourdi; la charge pesante de la cinquantaine n'a pas voûté ses épaules. Le visage est fin, sans empâtements, sans ces tristes rides que creusent les soucis ; le nez mince, bien proportionné et d'un heureux profil; la bouche est gaie et ne demande qu'à sourire sous la moustache soigneusement accommodée. Le menton rasé permet de saisir l'ensemble du visage.



PROJET DE COIFFURE POUR LA CAVALERIE LÉGÈRE — SAINT-GERMAIN, 1874

Mais ce qui complète et singularise la physionomie de Edouard Detaille ce sont ses yeux, des yeux d'un bleu limpide à la fois très francs et très chercheurs, qui semblent travailler toujours — n'est-ce pas leur métier de regarder et d'emmagasiner des impressions pour alimenter leur maître ; — et, dans la foule de la rue ou dans la cohue des réceptions mondaines, ces yeux, bien qu'ils s'adoucissent par une caressante obliquité des paupières, se distinguent parmi la veulerie, le vague, l'irrésolu, la duplicité des autres regards. C'est ce bon et beau regard direct, que les officiers s'efforcent d'inculquer tout d'abord aux recrues et qui doit « appuyer » le salut militaire.

Est-ce à cette harmonie, à cette sorte d'allégresse physique et d'impertubable santé qu'Édouard Detaille doit d'avoir été, dès le début de sa carrière et jusqu'aux jours présents, un homme heureux ; ou bien est-ce son bonheur qui l'a maintenu dans ce bel état ? C'est là un sujet de controverse sur lequel peuvent s'exercer les psychologues et les psychographes. Pour quiconque a l'âme bien placée, c'est un motif de satisfaction, et non de jalousie, que de voir un artiste de haute valeur apprécié et récompensé selon ses mérites : le cas est assez rare pour qu'on y applaudisse.

Detaille n'est originaire d'aucun de ces Midi, Gascogne, Languedoc ou Provence qui, traditionnellement, fournissent à la France ses grands artistes. Né tout simplement à Paris, le 5 octobre 1848, il n'y arriva pas en sabots, ce qui est, à en croire maintes légendes un excellent moyen de parvenir; on peut même dire que, dès sa naissance, il avait les moyens d'être bien chaussé, étant le fils d'un architecte possédant une belle clientèle.

M. Detaille père avait toujours vécu dans les milieux artistiques; il était l'ami d'Horace Vernet; il dessinait lui-même et pratiquait la lithographie. Rien de surprenant que, par atavisme

aussi bien que grâce à l'atmosphère intellectuelle d'une maison hospitalière à l'art, le petit Detaille devint artiste lui-même, sans effort, sans même s'en douter. Et, déjà heureux dès l'enfance, il eut cette chance que ses parents ne rêvassent pour lui ni le droit, ni la médecine, ni Polytechnique, ni l'enregistrement. On encouragea ses goûts. Il fit néanmoins d'excellentes études au lycée Bonaparte, — le Condorcet d'aujourd'hui, — et si les marges de ses cahiers s'enjolivaient de croquis et de caricatures, ses devoirs n'en étaient pas moins correctement faits et lui valaient plus d'un prix.



(1850)

Une fois passé le baccalauréat, le jeune Detaille, trop sensé déjà pour s'imaginer que le don et la facilité peuvent dispenser d'apprendre, se chercha un maître. Il songea à Cabanel; c'est vers Meissonier qu'un ami de la famille, connaisseur avisé, le dirigea. Le peintre de *1807*, qui n'était pas toujours aimable et affectait volontiers le genre bourru du « père Ingres », fit cependant bon accueil au jeune artiste. C'était encore du bonheur pour Detaille : c'était même le bonheur pour toute sa vie, car il apprit, auprès de Meissonier, la sévère discipline de l'art, l'horreur de l'à peu près, du bâclé et du « chic », l'amour de la vérité et la science du détail, si rebutante au début pour les jeunes gens, car leur fouge s'accommode mal des œuvres de patience. Au bout de trois ans, grâce aux leçons du maître, grâce surtout à sa merveilleuse organisation artistique, Detaille, à peine âgé de vingt ans, était ce que j'appellerai « un artiste complet » ; sa *Halte de tambours*, du Salon de 1868, dénote un peintre en pleine possession de ses moyens. Dès ce moment, le nom et le talent d'Edouard Detaille s'imposent au public et à la critique : l'un et l'autre lui sont restés fidèles depuis bientôt trente ans, et l'on peut dire que sa popularité égale, si elle ne la dépasse pas, celle dont a joui Horace Vernet pendant un demi-siècle. Les photographies qui encadrent cette notice donnent l'iconographie complète d'Edouard Detaille, depuis 1850 jusqu'à l'époque actuelle. Les légendes placées au-dessous de chaque reproduction nous dispensent d'en donner l'explication.



(1862)



(1871)

(1874)

Je terminerai en rappelant les états de service du peintre Édouard Detaille; on n'en saurait trouver de plus brillants et de plus rapidement conquis : médaillé en 1869 et en 1870 ; médaille de seconde classe en 1873; décoré de la Légion d'honneur en 1873 (l'année de *En Retraite*); promu officier en 1881 (l'année de *La distribution des drapeaux*); médaille d'Honneur en 1888 (l'année du *Rêve*); Grand Prix, à l'Exposition de 1889 et enfin, membre de l'Institut, section des Beaux-Arts, en 1892.



(1859)

Detaille a été président de la Société des Artistes Français, en 1895, 1896 et 1897. Il avait succédé à Bonnat.

THEOPHILE GAUTIER FILS.

Nous donnons ici l'énumération des principaux tableaux et aquarelles d'Edouard Detaille ; elle constitue le plus bel éloge du peintre, car elle le montre marquant chaque année de sa carrière déjà longue par quelqu'œuvre dont le titre devient vite populaire et se fixe dans la mémoire du public.



(1867)

Intérieur de l'atelier de Meissonier (Peinture), 1867.

Halte de tambours (P), — Cuirassiers de la Garde ferrant leurs chevaux sur la route d'Antibes (P), 1868.

Le repas pendant la manœuvre, camp de Saint-Maur (P), 1869.

Charges de Gardes d'honneur contre les Cosaques, en 1814 (P). — Le moulin de Bagatelle, à Longchamps (Aquarelle), 1870.

Champigny (A). — Un coup de mitrailleuse (A), 1871.

Grenadier de la Garde; Artillerie à pied; Artillerie; Dragon, quatre panneaux (P). — Portrait du prince Auguste d'Arenberg (P). — Les vainqueurs (P), 1872.

Vedette perdue (A). — En retraite (P). — Portrait de M. Rambeaux (P), 1873.

Charge du 9e cuirassiers à Morsbronn (P). — Une rue de Montmartre, arrivée des troupes régulières en 1871 (P,) 1874.

Portrait du colonel Corot (A). — Combat dans un hangar crénelé (P). — Le régiment qui passe (P), 1875.

Le barbier au bivouac (P). — L'Interrogatoire des prisonniers (A). — En reconnaissance (P), 1876.

Portrait du commandant Brissaud (A). — Souvenirs des grandes manœuvres (P). — Observatoire dans un moulin (P). — L'Alerte (P). — Salut aux blessés (P). — L'Arrivée à l'étape (P), 1877.



(1871)

Bonaparte en Égypte (P). — Les attachés militaires aux grandes manœuvres (P). — Le maréchal Canrobert et le général Lebrun aux

manœuvres du 3e corps (A). — L'Inauguration de l'Opéra, dessin, 1878.

La division Faron à Champigny (P). — La Tour de Londres (P). — Scots Guards retour de l'exercice (P). — Life Guards aux manœuvres d'Aldershot (P). — Piper du 42e highlanders (P), 1879.

L'Attaque d'un convoi (P). — Bizerte (A). — Halte de la brigade Vincendon, Tunisie (A). — Son ancien régiment (P), 1881.

Panorama de la bataille de Champigny (P), 1882.

Panorama de la bataille de Rezonville (P). — Combat dans les rues de Sfax (P). — Portrait du major autrichien De Walzel (A), 1883.

Les Cosaques de la Garde de l'Attaman (A). — Les Chanteurs du régiment des Chevaliers-Gardes (A). — Charge sous bois des lanciers de la Garde russe (A). — Officier des Cosaques de l'Oural (A). — Les Chasseurs de la Garde (A). — Cosaque de l'escorte particulière (A). — Sous-officiers russes (A). — Le front de bandière du camp de Krasnoe-Selo (A). — Le bataille de Rezonville (P), 1884.

L'Armée française, deux volumes in-folio, avec 350 estampes en noir et 60 planches en photogravure fac-simile en couleurs (Boussod, Valadon et Cie), 1884-1889.

Une batterie au Tonkin (A). — Le 4e Hussards en reconnaissance (P). — Le Rêve (P) (au musée du Luxembourg), 1888.

(1878)

Le retour au cantonnement des Cosaques de l'Attaman (P). — La danse au camp des Tirailleurs de la Famille impériale russe (P). — Bonaparte en Italie, (P), 1889.

Charge des Cuirassiers de la Garde à Rezonville (A). — Portrait du prince Louis-Napoléon en lieutenant-colonel des dragons de Nijni-Novgorod (A). — Portrait de Gustave Larroumet (A), 1890.

Officiers du 7e Cuirassiers (A). — Le 1er Hussards en tirailleurs (P). — Vive l'Empereur! (P) (musée de Sidney). — Portrait du général Appert (A), 1891.

Tête de colonne du 1er Voltigeurs de la Garde (P). — A l'Armée des côtes de l'Océan (P). — Reconnaissance sous bois (P). — Etat major d'une division de grosse cavalerie (P). — Sortie de la garnison de Huningue (P) (musée du Luxembourg), 1892.

Sur la Grève (A). — Au bord du Niémen (A). — Régiment de Dragons franchissant la frontière (A). La prise de l'Etendard (A). — Haut les têtes! Le colonel Lepic à Eylau (P) (au musée du château de Chantilly). — L'Empereur au bivouac (P), 1893.

Les Victimes du Devoir (P) (appartient à l'Etat). — Le départ du cantonnement (P). — L'Etat-major d'une brigade de Cuirassiers (A). — L'Arrivée au gîte (A). — Napoléon Ier (P), 1894.

Le prince de Galles et le duc de Connaught au camp d'Aldershot (P) (château de Windsor). — Le Billet de logement (P). — L'Estafette (P). — Revue à Longchamps en 1867 (P), 1895.

La Revue de Châlons (A) (appartient à S. M. l'Empereur de Russie), 1896.

(1898)

Les Funérailles de Pasteur (P) (appartient à l'Etat). — Portrait du capitaine Carnot (A). — L'Etendard du 1er Chasseurs d'Afrique (A), 1897.

Cette nomenclature ne comprend pas les innombrables aquarelles, tableaux de petite dimension, portraits, études, exécutés depuis 1867 jusqu'à aujourd'hui, les unes acquises par des particuliers, les autres dédiées à des amis ou données à des œuvres de bienfaisance, auxquelles Detaille refuse bien rarement son concours.

Dans l'Atelier d'Edouard Detaille

S'il laisse libre carrière à son imagination pour la composition de ses œuvres qui n'ont pas un caractère historique, Edouard Detaille est trop consciencieux, trop soucieux de l'exactitude pour peindre un détail de costume, une giberne, un hausse-col, un shako qui ne soit rigoureusement authentique. Et Dieu sait si l'ordonnance a changé souvent depuis un siècle!

Actuellement, tous nos régiments de la même arme sont costumés de même, et ne se différencient que par un chiffre en drap au col et sur le képi; on a peine à s'imaginer qu'il fut un temps où chaque régiment se distinguait par des différences au col, aux revers, aux parements, aux basques, sans parler des armes comme les hussards, où, avec les numéros, les couleurs changeaient complètement.

Or il n'y a pas seulement chez lui des uniformes français; les armées européennes y sont également représentées. Aussi dès le premier jour où j'ai eu le plaisir de pénétrer dans l'atelier du maître, la conversation étant tombée sur cette question de la documentation, il me fit part de l'angoisse qu'il éprouve à se sentir ainsi submergé par la marée montante des pièces de tous genres qui viennent s'ajouter chaque année à celles qu'il possède déjà. Et cependant M. Detaille assure que quand il a besoin d'un bibelot, comme il dit, c'est toujours précisément celui-là qui manque à sa collection. Et il ajoute : « N'insistez pas trop sur le bibelot: on me reproche assez l'exactitude! Quand on peint un militaire, c'est bien le moins qu'on mette les boutons à leur place et qu'on cherche l'allure juste. Ceux qui n'ont pas ce souci me font l'effet de musiciens qui sèmeraient exprès des fausses notes ou des fautes d'harmonie ».

A ce musée militaire il faut encore ajouter la bibliothèque. Car M. Detaille est bibliophile, c'est dire qu'il aime les livres, non seulement comme des objets d'étude ou de distraction que l'on rejette après les avoir lus, mais comme des amis à qui l'on est reconnaissant du renseignement, du plaisir qu'on leur doit. Il aime le livre qu'il a lu plus et mieux que tel autre sorti des mêmes presses, et presque toujours il le fait relier ou tout au moins cartonner. Cette louable habitude n'est pas pour diminuer l'envahissement de son hôtel.

Quand par hasard un modèle d'arme, d'uniforme ou d'equipement lui fait défaut, M. Detaille a la ressource de recourir à ses collègues de *La Sabretache*, une Société composée des plus zélés collectionneurs militaires, qui augmente d'importance de jour en jour et n'a pas peu contribué à la fondation du musée de l'armée.

M. Detaille, qui se sentit attiré vers les scènes militaires dès qu'il sut tenir un pinceau, n'avait pas perdu une occasion de faire un croquis pendant le siège de Paris. On sait avec quelle insouciante bravoure il s'avança, à Champigny, sous le feu des Alle-

mands, pour aller aussi loin que possible dans la voie de la documentation.

Mais comme le crayon ne peut tout esquisser, il a noté d'heure en heure, et sur le terrain de la bataille, toutes ses impressions. Ces notes l'ont beaucoup aidé pour les nombreux tableaux où il s'est inspiré d'épisodes de la guerre franco-allemande et spécialement la composition des toiles magistrales dans lesquelles il a retracé les différentes phases de cette journée du 2 décembre 1870.

Voici quelques fragments de ces pages de carnet, ce sont autant de tableaux écrits avec une élégante netteté, mais vus par l'œil d'un artiste :

« On traverse le bois de Vincennes. Les éclaireurs Franchetti, chargés de la police, font prendre la file aux blessés. Un capitaine et un lieutenant d'infanterie, chacun avec une balle dans le ventre, passent assis sur le même mulet. Ils sont suivis de presque toute la compagnie, blessée et également sur des mulets. Des Saxons, qui ont fait semblant de se rendre prisonniers, les ont fusillé à bout portant. Le capitaine dirige encore ses hommes et donne des ordres, malgré l'étouffement qui le prend à chaque instant...



« On est en face de la Marne, et de l'autre côté, sur le plateau, la bataille : des nuages blancs en l'air et à terre, c'est la première chose que l'on voit. Les troupes sont couchées et semblent faire partie du paysage ; on ne voit une certaine excitation que lorsque les obus éclatent. De temps en temps un nuage blanc s'arrondit comme une boule dans les branches d'un arbre qui tombe brisé par le milieu. »

Puis voici la fin de la bataille dont, hélas ! le général Ducrot ne revint ni mort, ni victorieux, comme il s'y était engagé.

« Il fait un soleil couchant superbe, les états-majors se forment en groupe. Au milieu, le général Trochu dans sa pelisse de hussard. Il étend la main : « On « n'a pas assez tiré sur « Cœuilly ; il faudra « canonner plus vive- « ment. » Le général Ducrot, dans sa grande capote bleue, l'air de mauvaise humeur. Les Frères de la Doctrine chrétienne, armés de leurs brancards, avec leurs bidons et leurs couvertures roulées, se mettent en marche. Leurs drapeaux blancs à croix rouge déployés leur donnent l'air d'ermites partant pour la croisade...

« Le feu a cessé petit à petit et va s'éteignant toujours vers la gauche. Les troupes sont accroupies derrière le moindre pli de terrain, les têtes enveloppées de mouchoirs. Beaucoup de soldats grelottent et sont pris par la fièvre. On fait du feu dans les rangs avec des fusils brisés et des bouts d'échalas. A chaque pas, un cadavre : un lignard dont il ne reste plus que quelques os de la tête, on dirait un ouvrage en ivoire merveilleusement sculpté ; un autre est resté le bras en l'air et semble tenir en joue son fusil, qui a été jeté au loin. Les Saxons, avec leurs grandes capotes, leurs faces pâles et leurs barbes couleur de terre, semblent faire partie du terrain sur lequel ils sont couchés par tas. Un médecin, coiffé d'une casquette d'ambulance, en ramène un coiffé d'un petit shako avec un panache en crin. Il pleure et pousse des sanglots bruyants comme un enfant.

« Tous les chemins creux sont pleins de troupes, l'artillerie seule est à découvert ; les chevaux d'attelage ouverts en deux par des obus, comme à l'abattoir ou à la boucherie. Quelques-uns sont littéralement déchiquetés. Là où les mitrailleuses ont été mises en batterie on voit des monceaux de cartouches bleues et boîtes carrées percées de trous. »

Comme je relisais ces fragments à M. Edouard Detaille pour lui demander de m'en certifier l'authenticité, il ne me dissimula pas le plaisir douloureux que lui causait le réveil de ces souvenirs dont il a cru longtemps la notation à jamais perdue, et sa gratitude pour le soin apporté à leur conservation par M. Frédéric Masson. Puis il ajouta :

« Ces notes prises tantôt au crayon, tantôt à la plume, le temps m'a malheureusement manqué pour les tenir à jour dès le début de la guerre, où tant de visions ont passé devant mes yeux. J'étais exempt de service comme fils de veuve et comme ayant un frère sous les drapeaux, mais j'obtins la faveur d'être attaché à l'état-major du général Pajol. Peu de jours après la déclaration de guerre, je courus à la frontière pour le rejoindre. Mais après avoir erré longtemps entre Metz et Thionville, je dus renoncer à le retrouver, tant il y avait de désarroi dans notre armée. Ne voulant pas rester inactif, je revins à Paris et je m'engageai dans le 8e bataillon de mobiles. Mon service ne me laissait guère le temps de dessiner, toujours en grand'garde ou en corvée ! J'ai assisté ou pris part à divers engagements, entre autres à ceux de Châtillon, de Villejuif et de Bondy, là où j'ai bien failli y rester ; j'avais été porté comme mort ou disparu. Dans le courant de novembre, le général Appert voulut bien m'attacher à son état-major ; c'est à lui que je dois d'avoir pu emmagasiner dans ma mémoire tant d'impressions de combats et notamment celles de la bataille de Champigny. »

Aussitôt l'armistice signé, M. Edouard Detaille court dans les localités occupées par les Allemands — il n'avait que l'embarras du choix, — et couvre son album d'esquisses d'après nature, comme si de cette époque lointaine il avait eu l'intuition des innombrables soldats d'outre-Rhin qu'il aurait à aligner dans l'avenir en face de nos soldats à nous.

L'éminent artiste avait accumulé assez de documents pour assurer son travail pendant bien des années, mais au lendemain de la guerre l'armée changea d'aspect. Réorganisés par M. Thiers, nos régiments furent reformés non seulement dans leurs cadres et leurs soldats, mais dans leurs uniformes. Modifications importantes dans la tenue de l'infanterie, disparition des lanciers, unification du costume des hussards, simplification de celui des chasseurs et des dragons, substitution du dolman à la veste à basques des artilleurs, telles furent les principales mesures prises à partir de 1871 par le ministère de la guerre.

Sous peine de se cantonner dans la reproduction des épisodes de la guerre franco-allemande, M. Edouard Detaille, séduit par l'aspect nouveau de l'armée, dut se mettre au courant des tenues récemment adoptées. Il n'y manqua pas et profita surtout des facilités qui lui furent offertes par sa nomination de sous-lieutenant de réserve du 20e bataillon de chasseurs à pied. Sans perdre de temps, dès cette année même — 1876 — il partit pour les manœuvres avec ses nouveaux camarades. Les carnets sur lesquels il a pris des croquis prouvent qu'il a rempli

ses fonctions avec un zèle et une conscience inaltérables. On y voit, parmi ses dessins, des notes de topographie et des renseignements sur les ressources du pays, qui indiquent la sollicitude du jeune lieutenant pour les hommes dont il avait le commandement.

En 1880, c'est dans le Limousin qu'il assista aux manœuvres commandées par le général de Galliffet; et cette fois encore, les carnets s'emplirent de notes et de croquis qui servirent à la composition de toute la série de toiles où figure la nouvelle armée et à l'admirable suite de types militaires qui constitue la collection de l'*Armée française*.

Aussitôt que nos troupes eurent pénétré en Tunisie, M. Edouard Detaille ne laissa pas échapper l'occasion de faire sur place des études intéressantes. Accrédité, en qualité d'officier d'état-major auprès du général Vincendon, il a rapporté de sa courte campagne en Tunisie des souvenirs qui ne lui ont servi jusqu'à présent que pour trois ouvrages, parmi lesquels le *Port de Bizerte* et le *Combat dans les rues de Sfax*, mais qui seront certainement utilisées un jour, et en attendant font fort bonne figure par leur tonalité ensoleillée au milieu des études qui garnissent l'atelier du boulevard Malesherbes.



En 1879, M. Edouard Detaille s'était rendu une première fois en Angleterre pour travailler à des études sur l'armée anglaise. Son séjour au camp d'Aldershot, où les officiers du bataillon de Rifle Brigade l'avaient accueilli avec la plus grande cordialité, lui avait fourni des quantités de documents. On connaît le grand portrait équestre de LL. AA. RR. le prince de Galles et le duc de Connaught à Aldershot, dont le prince de Galles fit hommage a la reine d'Angleterre à l'occasion de son jubilé et qui a valu a l'artiste cette distinction flatteuse et délicate d'être décoré de la médaille de ce jubilé au titre de soldat anglais. Le peintre n'a utilisé les charmants croquis pris en outre à la caserne des Scott's Guards, à Regents' Park Barraks, à Hyde Park, sur les quais, les ponts et dans les rues de Londres, que pour trois tableaux : *Les Scott's Guards revenant de l'exercice*, *La Tour de Londres* et *Un bureau de recrutement près du Parlement*, sans oublier pourtant *Les Highlanders à l'île de Wight* et le *Piper du 42e Highlanders*, exécutés d'après des croquis ultérieurs. Car, depuis dix-neuf ans, M. Detaille a franchi bien des fois le détroit; il a une prédilection pour ces highlanders, avec leurs bonnets à poils, leurs jambes nues et leurs courtes jupes dont les carreaux variant avec les clans, sont notés sur ses carnets avec la plus scrupuleuse minutie.

En 1883, M. Detaille a fait à Vienne un séjour de deux mois pour étudier les uniformes si coquets, si variés de l'armée austro-hongroise. Mais jusqu'à présent le temps lui a manqué pour tirer parti de ces documents. Seules les physionomies des soldats lui ont servi pour diverses aquarelles et des portraits.

L'année suivante, il s'est rendu en Russie, au camp de Krasnoé-Sélo, sur l'invitation directe de l'empereur Alexandre III, qui avait donné des ordres pour que l'on mit à sa disposition tout ce qu'il demanderait en fait d'armes, de soldats et de chevaux. *Le Retour au cantonnement des Cosaques de l'Attaman* et *Le Bivouac des tirailleurs de la Famille Impériale* sont les grandes compositions exécutées sur les croquis faits pendant ce séjour, indépendamment des tableaux et aquarelles qu'Alexandre III a fait placer dans sa résidence de Gatchina.

M. Edouard Detaille évoque, avec un plaisir visible les souvenirs de ce séjour pendant lequel il fut l'hôte du Tsar, l'accompagnant aux exercices et aux grandes manœuvres qui furent l'occasion d'étapes inoubliables dans des régions absolument nouvelles pour lui. Au camp, le peintre français était logé dans un appartement improvisé dans le pavillon des demoiselles d'honneur de l'Impératrice.

Il explique comment l'uniforme russe est une adaptation du costume national, se composant essentiellement d'un cafetan de gros drap serré au corps par une ceinture, une capote en hiver, de larges pantalons dans des bottes et un bonnet d'astrakan. Les couleurs du col, des pattes d'épaule et des parements de l'infanterie et des dragons différencient seules les régiments. Une étoile orne la coiffure des officiers et des hommes de la Garde impériale. Cette uniformité quelque peu austère n'a pas empêché M. Detaille de mettre dans ses compositions infiniment de vie et de variété. C'est qu'il ne s'est pas appliqué seulement aux costumes, il a réussi à rendre les multiples spécimens du type russe avec une remarquable conscience. Les chevaux, très différents des nôtres, l'ont également beaucoup intéressé.

On ne remarque peut-être pas assez que, dans les toiles de M. Detaille, les terrains, les fonds, les champs, les bois, les constructions sont traités avec autant de soin que les personnages. Les innombrables études, d'ailleurs très poussées et qui feraient honneur à nos meilleurs paysagistes, suspendues dans l'atelier du jeune maître, en font foi. On éprouve même une singulière impression à la vue de ces paysages que l'on salue comme de vieilles connaissances, mais qui paraissent tristes et vides sans les épisodes auxquels on s'est habitué à les voir servir de cadres.

« Souvent, déclare M. Detaille, c'est en voyant un paysage que je trouve l'idée de la composition, l'arrangement de la scène que j'y placerai. Ainsi quand j'ai eu fait cette grande étude d'après nature à Rezonville, comme j'avais étudié à fond les différentes phases de la bataille, les masses régimentaires et les scènes isolées sont venues s'y placer d'elles-mêmes. Nous étions tellement guidés par les événements, de Neuville et moi, que nous n'avions pas à faire intervenir notre imagination. Nous avons choisi huit heures du soir, le 16 août. Après les recherches considérables auxquelles nous nous étions livrés, nous sommes certains d'avoir exécuté un travail logique, d'être restés dans l'exactitude la plus rigoureuse. C'est une des choses les plus intéressantes que j'ai faites. Là j'ai pu peindre une vraie bataille. »

Un fragment de ce panorama — qui a été dépecé et vendu par morceaux ainsi que celui de Champigny — est accroché dans l'atelier; il m'amène à constater que la recherche de l'effet d'ensemble n'est pas du tout un prétexte pour M. Detaille de se départir de sa minutieuse exécution de détail. Et je lui demande s'il aime ce genre de travail, si différent de celui qu'il exécute habituellement.

« Oh! oui, fait-il, bien différent! Au lieu de la synthèse qu'est un tableau ordinaire, un panorama exige l'analyse, le développement de la multitude des faits importants et minimes qui

constituent une bataille. J'ai fait également avec de Neuville celui de Champigny pour apprendre à me débrouiller sur de grandes surfaces. Jusque-là, je n'avais jamais travaillé à de grands tableaux; cela a été une éducation pour moi. Et puis, c'est amusant de faire de la nature, du vrai, de mettre des soldats exacts dans un fond exact. La note d'art se dégage toute seule sans que l'on courre après. »



En fait de peinture comme en fait de littérature militaire, les choses les plus simples sont les plus émouvantes. Ainsi, dans les rapports de l'état-major allemand, rédigés avec une dureté, une sécheresse de procès-verbal, il y a des pages saisissantes d'où l'émotion déborde.

***

M. Edouard Detaille habite, boulevard Malesherbes, à deux pas de la large place formée par son croisement avec l'avenue de Villiers, un hôtel très simple et pourtant dénué de banalité, même dans sa façade extérieure, composé de deux étages de chacun trois fenêtres largement espacées, construit en 1876, sur les plans de l'architecte Boesvilwald. Un immense hall l'occupe presque tout entier en largeur et en hauteur... hauteur prodigieuse et qui fait penser tout de suite à une cathédrale.

Un billard, un piano à queue, plusieurs tables couvertes de statuettes et de bibelots de prix, des étagères, des bibliothèques meublent et décorent sans l'encombrer cette vaste pièce.

Jadis, l'hôtel voisin, qui fait le coin de la rue Legendre, appartenait à Meissonier. Les deux cours étaient contigues et les artistes voisinaient. Après sa mort, une énorme bâtisse a été construite sur l'emplacement de l'atelier de l'auteur de *1814*.

En pénétrant dans l'atelier au fond de la cour, immense pièce où la lumière entre à flots par le vitrage formant plafond, on se croirait dans un isbah russe, à la vue des parois toutes recouvertes de sapin du Nord vernis. Rien ne rappelle ici le fouillis qui caractérise la plupart des ateliers et leurs exhibitions de tapisseries, d'étoffes aux reflets chatoyants, de curiosités plus ou moins antiques ou exotiques. Pour tout ornement, des études de paysages signalées précédemment, toutes encadrées et alignées dans un ordre parfait; des croquis, tous très poussés; des sabres rangés contre une tringle et admirablement fourbis.

« Ah! si je n'avais que ça! fait M. Detaille. Il y en a des centaines là-haut. » Il m'emmène dans la galerie dont la première partie domine l'atelier de la hauteur d'un entresol et dont l'autre se continue vers le hall.

Là reposent les casques, les épaulettes, les hausse-cols, les dragonnes, les cuirasses, les sabretaches, les gibernes. Seules les pièces les plus remarquables sont visibles dans des vitrines. Quant aux armes, on n'en voit qu'une très petite partie, les une alignées à des râteliers, les autres groupées en panoplies.

Outre le cheval empaillé et la carcasse en bois sur laquelle il fait poser ses cavaliers, je ne vois à signaler dans l'atelier que la belle toile représentant la distribution des drapeaux à Longchamps, en 1881. Ce fragment a une histoire. La voici résumée par l'artiste :

« J'ai détruit ce tableau parce que je le trouvais vraiment mauvais. (M. Detaille est ici bien sévère pour son œuvre) J'ai demandé au directeur des Beaux-Arts d'annuler la commande qui m'avait été faite, et, une fois rentré en possession de la toile, je l'ai découpée et n'ai gardé que quelques morceaux, entr'autres ce fragment représentant le groupe principal, au milieu duquel pontifie M. le président Grévy ». Le groupe de généraux où se reconnaît Canrobert se détache admirablement sur l'herbe ensoleillée. Il y en a une vingtaine au moins; tous sont morts, à l'exception de deux ou trois, parmi lesquels le général de Galliffet. Le second fragment, de moindre importance, montre un groupe de porte-drapeaux. Tous deux, ils représentent à peine un tiers de l'œuvre, dont l'aspect d'ensemble se trouve conservé dans le croquis primitif qui orne le salon des officiers d'ordonnance du Président de la République, à l'Elysée.

Souvent, comme il l'a dit tout à l'heure, l'idée d'un tableau jaillit spontanément dans le cerveau de M. Edouard Detaille à la vue d'un paysage. « Dans ce cas, dit-il, je prends le paysage d'après nature et je place les figures sur la toile même. Pour une composition importante, pour une scène historique, je ne commence l'esquisse que lorsque j'ai le tableau tout composé dans la tête ». Et alors il se met tout de suite à l'esquisse et la pousse dans ses moindres détails avec cette consciencieuse minutie qui est le propre de son grand talent. Aussi, quand il arrive ensuite à l'exécution de l'œuvre définitive, il n'a guère qu'à en augmenter les proportions, tout est prévu, tout est en place. A ce point de vue, la comparaison entre les esquisses et les toiles devenues célèbres est extrêmement intéressante.

Mais le vaillant artiste ne se contente pas d'un à peu près; tant qu'il n'est pas absolument sûr de ce qu'il veut faire, il se borne à mûrir son œuvre cérébralement. Il a ainsi à l'état de projet toute une série d'œuvres qui attendent leur réalisation, peut-être prochaine.

« L'un des projets qui me séduit le plus est celui de Marengo. Je voudrais fixer sur la toile le moment où la Garde consulaire est arrivée sur le champ de bataille. Mais je n'ai pas encore trouvé un arrangement qui me satisfasse, me dit-il. Pour un tableau comme celui-là, destiné à évoquer une journée glorieuse dont les différentes phases sont dans toutes les mémoires, il faut faire à la fois une analyse et une synthèse, d'où des difficultés de réalisation que je ne suis pas encore parvenu à résoudre.

« Une autre toile, dont l'esquisse très poussée est terminée depuis plusieurs années, est celle que j'appellerai *Le Soir d'Iena*. J'y



montrerai Napoléon, entouré de son état-major. au moment où les régiments, après la victoire, lui remettent les drapeaux pris à l'ennemi.

« L'une ou l'autre de ces toiles serait peut-être terminée si, depuis plus d'un an, je n'avais été absorbé par les souvenirs de la revue de Châlons, passée par l'empereur Nicolas, en octobre 1896. Pour que je puisse me reporter dans le passé, il faut que plusieurs années s'écoulent sans que j'aie à enregistrer des événements actuels importants. Alors seulement j'ai la possibilité de faire de l'histoire, et de l'histoire napoléonienne, conformément au désir formulé avec une insistance si amicale par M. Frédéric Masson. Je tiens, avant tout, à peindre mon époque et à rendre les sensations directement éprouvées. C'est seulement quand les événements contemporains ne sont pas très palpitants qu'ils me laissent du loisir pour évoquer le passé ».



Ceci nous amène à l'aquarelle demandée à M. Detaille par l'ensemble des Syndicats et Associations de la Presse parisienne et départementale. On se souvient que ce groupement de tous les journalistes français avait décidé d'offrir au Tsar un souvenir de son séjour. Mis au courant de ce projet, le souverain avait d'abord l'intention de refuser tout cadeau, mais le comité général des associations de presse ayant appris qu'après la revue de Châlons notre impérial visiteur avait exprimé le désir d'avoir une œuvre du maître rappelant cette belle journée, demanda à M. Edouard Detaille de vouloir bien réaliser le vœu de Nicolas II. Le peintre accepta de bonne grâce et se mit immédiatement à une aquarelle qu'il termina en deux mois, ce qui est un véritable tour de force, si l'on songe à la difficulté de réunir tous les documents.

Seuls quelques centaines de privilégiés ont été admis à la voir pendant l'unique journée où elle fut exposée dans les salons de MM. Boussod et Valadon. Le hasard fit que le signataire de ces lignes était auprès de M. de Morenheim et du général de Boisdeffre, quand ils vinrent devant cette magnifique aquarelle, il les entendit donner des marques non équivoques de leur admiration.

L'Empereur, en tenue de colonel du 1er régiment de cosaques, avec la tunique rouge, sur un cheval alezan, marche au pas à la portière du landau où sont assis l'Impératrice et M. le Président de la République. Sur le siège de derrière se tiennent les fameux Cosaques attachés à la personne du Tsar. Six chevaux du 25e régiment d'artillerie, conduits par trois canonniers, sous les ordres d'un maréchal des logis, sont attelés au landau présidentiel. Le peintre a choisi le moment où le cortège passe devant le 10e bataillon de chasseurs à pied, dépositaire, pour ce jour-là, de l'unique drapeau commun aux trente bataillons... (habituellement il est confié au 29e bataillon, en garnison à Vincennes). Pour expliquer le choix de cet épisode, il suffit de se rappeler que M. Edouard Detaille a été officier de réserve dans ce corps et qu'il lui a voué de ce chef une prédilection spéciale. Derrière l'Empereur se trouvent les généraux Billot, Saussier, de Boisdeffre, le comte Woronzoff, le prince Obolinski. Au loin on distingue, dans l'état-major du ministre de la guerre et du généralissime, les généraux de Torcy, Tournier, les commandants de la Garenne et Bourgeois. Enfin, l'escorte de chasseurs d'Afrique et de spahis, faisant un fond d'un coloris gai, ressort sur les masses profondes et sombres des chasseurs et de l'infanterie.

L'Empereur a fait placer cette aquarelle dans ses appartements particuliers; elle est allée rejoindre celles que M. Detaille a peintes, en 1885, d'après des soldats russes et sur la commande du Tsar. Le souverain, en recevant l'hommage de la presse française, n'a pas dissimulé sa satisfaction. Pourtant je veux noter ici un détail resté ignoré. Nicolas II constata que l'artiste avait commis une erreur dans la couleur des épaulettes d'un des uniformes russes; or, comme on est très strict sur ces questions, il fallut faire la rectification. Le général Bilderling, sous-chef d'état-major de l'armée russe, avec qui M. Detaille est en relations amicales, a bien voulu s'en charger, en homme qui sait manier le pinceau. Voilà un retoucheur peu ordinaire !



Au prochain Salon, on pourra voir en une toile de cinq mètres, la revue de Châlons sous un autre aspect. Ne voulant pas recommencer ce qu'il avait fait et bien fait, M. Edouard Detaille a choisi le moment du retour à la gare. Le déjeuner s'étant prolongé fort tard, l'Empereur et l'Impératrice regagnent la gare en grande hâte, avec M. Félix Faure sur le devant de la voiture. Ici, plus de cortège, plus de protocole; les troupes sont rangées, des deux côtés de la route et les armes étincellent sous les derniers feux du soleil couchant.

Pour travailler à cette toile, qui est placée à une certaine élévation, M. Edouard Detaille est monté sur une large table à modèle. Il m'explique que c'est une façon de peindre plus près du jour et d'attraper le plus de lumière possible. Tout étant non seulement mis en place, mais indiqué avec précision sur l'étude faite au préalable, l'artiste, sûr de sa composition, n'a qu'à se préoccuper de l'exécution, qui est très poussée, et de l'effet général si compliqué à conduire sur ces masses de figures. Il m'a déclaré n'avoir jamais fait un tableau aussi hérissé de difficultés !

CHASSAIGNE DE NÉRONDE.

La Défense Nationale

L'Esthétique de Ed. Detaille

I

LA DÉFENSE NATIONALE

La correction de la tenue, même en campagne, est une des vertus militaires. Édouard Detaille pense, à ce sujet, comme le maréchal de Castellane. Le vrai soldat, du plus bas au plus haut de la hiérarchie, doit suivre l'ordonnance, car il importe, pour avoir de bonnes troupes et qui se battent bien, que leur armement, leur équipement, leur habillement n'abandonnent rien au laisser aller, n'accordent rien à la fantaisie. Par cela seul qu'il est « troupier dans l'âme », le peintre de l'armée française aime le soldat astiqué, brossé et sanglé, sous les armes brillantes. Méthodique et correct dans son caractère comme dans son talent, il suit une préférence instinctive en représentant les soldats tels qu'ils doivent être et tels qu'ils sont, en temps de guerre comme en temps de paix, lorsque le vent de la défaite ne souffle pas sur les troupes, comme la bise d'automne sur les feuillages mourants. Ses *Cuirassiers de Morsbronn* mènent leur charge désespérée dans une tenue aussi correcte que les petits tapins de la *Halte de tambours*, son tableau de début.

Mais il s'en faut de beaucoup que même les armées les plus solides aient toujours observé cette correction de tenue. Sous le premier Empire, sans parler de la campagne de Russie, il arrivait, en Espagne, par exemple, que, loin de leurs magasins, nombre de corps fussent à peu près en guenilles ; plusieurs régiments de dragons durent remplacer leurs habits verts par du drap brun trouvé dans les couvents. En partant pour la campagne de 1815, même dans la Garde impériale, une partie des régiments présentait une étrange bigarrure. Le capitaine de Mauduit les a décrits dans une page peu connue.



« Les 1[er] et 2[e] régiments de grenadiers et de chasseurs, et une partie des 3[e] régiments de ces deux armes étaient seuls, à peu près complètement habillés, équipés et armés, au moment de leur départ pour les frontières ; mais les 4[e] régiments de grenadiers et de chasseurs avaient, par la bizarrerie de leur tenue, quelques rapports avec la garde nationale de la banlieue, moins les bizets.

« Les uns, en quittant Paris, emportèrent une capote, un habit ou un pantalon coupés, mais qu'ils durent coudre ou faire coudre en arrivant à la première étape ; d'autres avaient des gibernes, suspendues à des ficelles, à défaut de fourniment ; ceux-ci avaient conservé leur coiffure de la ligne, bien que revêtus d'une capote ou d'un habit de la garde ; ceux-là avaient un bonnet à poil hors de service, quelques-uns des chapeaux : en un mot, il ne se trouvait peut-être pas vingt hommes par compagnie, dans ces deux derniers régiments, qui eussent une tenue complètement uniforme. »

Il y a un élément pittoresque dans cette bigarrure et nos peintres militaires de 1870 ont su le voir. Ils nous ont conservé l'aspect des mobiles se défendant contre le froid par tous les moyens en leur pouvoir, le mouchoir de couleur noué sous le képi et la peau de mouton sur les épaules. Sur le fond de l'armée régulière, les corps francs piquaient des notes originales ou ridicules, martiales ou grotesques. A ce point de vue, les armées de province, surtout, offraient un aspect tout spécial. Celles de Paris, malgré leurs contingents de gardes nationaux et de corps fantaisistes, étaient moins variées.

Édouard Detaille servait dans celles-ci, comme attaché à l'état-major du général Pajol, puis du général Appert. Peintre réaliste, il a peint les soldats de l'Année terrible, comme dans son fameux tableau de *Champigny*, sous des uniformes réguliers et relativement corrects. Cependant, il suffit de parcourir son œuvre pour reconnaître qu'il a bien vu dans ces soldats le laisser aller des armées improvisées, ou même des vieilles troupes, lorsque le désarroi des guerres malheureuses se complique par la nécessité de se défendre contre les rigueurs du froid. Le catalogue dressé par M. Marius Vachon dans le beau livre qu'il consacrait naguère à notre peintre, relève aussi nombre d'études individuelles où se marque ce souci de vérité : ainsi les *Gendarmes en tenue de guerre*, le *Caporal de mobilisés* et les *Clairons de garde mobile*.

J'ai le bonheur de posséder une aquarelle du maître, représentant un *Franc-tireur de l'Armée de la Loire*, qui, sans amour-propre de propriétaire, me paraît capitale à ce point de vue. Ce soldat d'occasion est en sentinelle à la lisière d'un bois, au sommet d'un talus qui domine un chemin creux. Le sol est couvert de neige, mais le franc-tireur, pour n'être pas embarrassé dans sa faction, a roulé sa pèlerine sur son sac. Il n'a pas plus de dix-sept ans et le peintre a imprimé une mâle énergie sur ce visage juvénile, à la moustache naissante et aux joues rondes. Son uniforme, simple et pratique, rappelle celui des chasseurs à pied : vareuse bleu-foncé à retroussis vert sombre, cor de chasse au collet, boutons de cuivre bruni, pantalon gris de fer à liséré vert, ceinture de laine verte, fortes guêtres de cuir. L'armement est une carabine Spencer, à répétition, de fabrique américaine. Le soldat a la cartouchière sur le ventre, mais, en outre, il porte en sautoir, dans un étui long, de cuir noir, la réserve de cartouches disposées par chapelets de huit. Un revolver belge est passé dans le ceinturon.

Ainsi, ce soldat de France, se sert d'armes étrangères, achetées à grand'peine. Son revolver n'est pas seulement destiné à l'ennemi. Le corps de francs-tireurs auquel il appartenait était abhorré des Prussiens qui pendaient aux arbres de la forêt de Marchenoir, ceux qui leur tombaient entre les mains. Aussi, tels de ces soldats avaient ils réservé pour eux-mêmes un coup de leur revolver.

Rien de plus mêlé que ces compagnies de francs tireurs. Il y en avait d'excellentes, il y en avait de détestables. Celles-ci ont fait du tort à celles là. Aussi, de même que j'empruntais plus haut le témoignage d'un grenadier de Waterloo, je transcris ce passage d'un court rapport, que le général Chanzy n'a pas dédaigné d'insérer dans son histoire de *La Deuxième armée de la Loire*.

«... A neuf heures du matin, nous, les tirailleurs girondins, nous nous trouvions attaqués par tous les Bavarois et une batterie. Après trois heures et demie de combat et deux charges à la baïonnette, acculée dans un petit marais, la compagnie, décimée, sans cartouches, fut obligée de se rendre à l'ennemi, qui ne put



LE RENSEIGNEMENT



croire qu'un si petit nombre d'hommes (110 de notre compagnie et quelques francs-tireurs de Paris) eût pu les tenir en échec aussi longtemps et leur faire éprouver des pertes aussi sérieuses. Ils ont avoué 450 hommes, tués ou blessés, et 11 officiers. Nos pertes, quoique très cruelles à cause de notre faible effectif, furent comparativement bien inférieures aux leurs : nous eûmes 10 morts et 37 blessés, dont 18 grièvement. » *Signé* : DUBOIS, ex-enseigne de vaisseau.

J'avais vu cette héroïque compagnie partir de Bordeaux pour le théâtre de la guerre. Elle était superbe de tenue, de discipline et d'entrain. J'aurais voulu qu'il se trouvât un peintre pour la représenter dans le parc de Varize, tenant une brigade bavaroise en échec.

Il y a maintenant à Paris une rue de Varige. Je lisais naguère dans un journal les doléances d'un confrère qui se plaignait, à son sujet, que le Conseil municipal donnât souvent aux rues des noms sans signification connue. Celui-ci, du moins, est bien mérité et il est bon de rappeler son origine, puisque nombre de Parisiens l'ignorent. Le souvenir du combat où furent détruits les tirailleurs girondins était pour beaucoup dans la barbarie, née de la peur et de la rancune, avec laquelle les Prussiens traitaient les francs-tireurs de la Loire. Celui de ces soldats qu'a peint Detaille appartenait à une compagnie recrutée dans la même région que l'héroïque troupe de Varize. Il est bon, que, sinon celle-ci, du moins une troupe sœur, ait sa place dans son œuvre.

A côté de ces types individuels, les grandes pages fixant le souvenir des grandes journées de 1870 et 1871 sont capitales dans l'œuvre de Detaille. Avec son ami Alphonse de Neuville, il est le peintre de la défense nationale, au moins autant que celui de l'armée du second Empire et de la troisième République, que l'exact évocateur des armées d'autrefois. J'aurais plaisir à dire ce qu'il y a de vérité et de poésie, d'observation et d'invention, de sincérité et d'habileté, de dramatique sobre et vigoureux, dans sa *Charge du 9e cuirassiers à Morsbronn* et son *Panorama de Rezonville*, — dont l'une des parties, l'état-major du maréchal Canrobert, arrêté au pied d'une croix de pierre, dont le soleil couchant dore le faîte, est un morceau de maîtrise et laisse une impression inoubliable.

Pour rester dans les bornes de mon sujet, je me contente de rappeler deux toiles qui, avec le *Panorama de Champigny*, sont le centre et le nerf de la partie de son œuvre consacrée à la défense nationale, à Paris et en province. Elles embrassent au complet cette partie de la guerre et la symbolisent par deux scènes typiques.

La première est *La Reconnaissance*. Je vois encore, au Salon de 1876, la foule sans cesse renouvelée qui se pressait devant ce tableau. Le peintre avait déjà donné la *Charge de Morsbronn*, apothéose de l'armée impériale, et le *Régiment qui passe*, première apparition martiale et confiante de l'armée reconstituée par la République. *La Reconnaissance* remplissait l'intervalle de ces deux époques. La scène se passe dans un village de la Beauce ou du Vendômois. La route, formant la grand'rue, traverse en tournant une double rangée de maisons basses et de murs clôturant des jardins. On est au milieu de novembre et l'armée de la Loire marche sur Paris. Entre les batailles de Coulmiers, Loigny, Vendôme, le Mans, des combats d'avant-garde étaient continuels. Voici le prélude d'un de ces petits engagements. Au premier plan, sont couchés les cadavres d'un uhlan et de son cheval ; en arrière, à droite, un autre uhlan, démonté et assis sur le sol, soutient, avec la main droite, son bras gauche cassé. En face, un gendarme blessé à mort est adossé contre un mur et des villageois s'empressent à le secourir. Un petit peloton, commandé par un sous-lieutenant, est arrêté et examine au loin la direction par laquelle arrive le corps ennemi, dont ces uhlans formaient la pointe d'avant-garde. En arrière, par la grand'rue et deux rues latérales, débouchent les têtes de colonnes d'un bataillon de chasseurs à pied et d'un régiment de mobiles.

C'est bien ainsi que les choses se passaient et tous ceux qui les ont vues attesteraient la faculté évocatrice du peintre. Il n'y a pas un détail du tableau où l'invention réfléchie, appuyée sur la connaissance générale de la guerre et l'étude approfondie de cette guerre spéciale, n'ait pas ressuscité l'exacte et complète vérité. Chaque trait exprime et explique quelque chose de typique. La tête du gendarme qui agonise, le bourgeois de campagne et le jardinier qui l'assistent, la femme qui apparaît dans l'embrasure d'une porte, les enfants qui se glissent le long du mur, le petit paysan qui sert de guide a l'officier et lui montre la direction de l'ennemi, les sept têtes de soldats, anciens et nouveaux, chasseurs barbus et mobiles imberbes, composant le premier peloton, celle de l'officier, retenant de la main un de ses hommes qui apprête son arme, sont autant de morceaux achevés pleins de pensée et de sens, dans la forte unité de la composition.

Et, tout en avant de la toile, il y a comme un trophée dans les deux armes tombées sur le sol et encore dirigées l'une vers l'autre, la lance du uhlan et le sabre du gendarme.

Nous voici maintenant, avec *La division Faron à Champigny*, dans la banlieue de Paris, au commencement de décembre 1870. Le champ de l'action est l'intérieur d'un de ces parcs qui s'étendent le long de la Marne. La maison d'habitation, élégante villa de style Louis XVI, occupe le fond de la scène ; le mur du parc, percé d'une grande porte, la ferme à gauche. On va s'égorger, au milieu de ce séjour d'été, si tranquille et si riant quelques mois avant, à présent dépouillé par l'hiver, dévasté par la guerre et grouillant de soldats. Une section du génie est en train de pratiquer des embrasures et des meurtrières à travers le mur. Déjà, près de la porte, une pièce est en batterie et dans l'air glacé vient de tirer ses premiers coups, dont la fumée blanche monte vers le ciel gris. Au premier plan, une compagnie d'infanterie est au repos, les deux officiers debout, les hommes assis, accrou-



pis ou à genoux, les clairons attendant l'ordre de sonner. Sur le balcon de la villa, des tirailleurs ont engagé le feu avec l'ennemi et des soldats s'agitent sur le perron. Les sapeurs du génie déménagent la maison et fortifient la porte du parc avec des entassements de barriques, de tables et de chaises. Les chassis vitrés de la serre gisent sur le sol, parmi les cloches à melon renversées.

Ici encore, vous pouvez examiner attentivement toutes ces figures. Qu'elles soient précisées ou indiquées, chacune d'elles exprime quelque chose; chacune est typique, dans l'unité générale d'une composition simple et forte, depuis les soldats du premier plan, si calmes, car ils sont aguerris par trois mois de combats, jusqu'à l'agitation lointaine du fond, depuis les deux officiers debout sur le front de leur troupe, depuis le général interrogeant le jardinier, au milieu de ses aides de camp, jusqu'à l'officier d'artillerie observant l'ennemi à la lorgnette, par dessus le mur.

Cette manière de représenter la guerre est aussi originale que vraie.

Vous n'en trouveriez l'équivalent chez aucun de nos peintres militaires, anciens ou nouveaux. Il reste de la convention académique chez ceux du premier Empire; Meissonier, maître et chef de la nouvelle école, donne encore une place dominante aux états-majors; Alphonse de Neuville s'occupe surtout de l'ensemble et vise à produire l'effet dramatique par le mouvement.

Edouard Detaille arrive à la vérité générale par la vérité individuelle. Chez lui, chaque détail a sa valeur, tout en se subordonnant à la composition. Ses tableaux s'expliquent et produisent leur effet d'un coup d'œil; ils demandent à être longuement étudiés, plan par plan, figure par figure. Mais ceci conduit à essayer de définir son esthétique.

II

L'ESTHÉTIQUE DE DETAILLE

On peut la définir d'un mot: c'est le réalisme. Avant tout Detaille veut faire vrai. Comme tous les artistes dignes de ce nom, il sait que, seule, l'imagination a le pouvoir de créer, mais, chez lui, l'imagination s'appuie toujours, et de près, sur l'observation directe et scrupuleuse.

Cette union des deux facultés maîtresses de l'artiste est ici particulièrement étroite. Il n'y a pas un tableau de Detaille qui ne procède d'une idée, mais il ne fait pas le morceau pour le morceau; les études de détail ne lui sont que des éléments observés qui concourent à un ensemble créé. D'autre part, nul moins que lui ne croit pouvoir s'affranchir de l'étude attentive qui, dans une scène inventée, n'admet que des détails réels. Toutes différences gardées entre deux domaines distincts, comme aussi réserve faite de la différence des talents, il fait en peinture ce que Mérimée et Flaubert ont fait dans le roman. Ceux-ci procédaient du mouvement dont Stendhal fut le lointain initiateur, par delà le romantisme. Le chapitre de la *Chartreuse de Parme*, où l'on voit un soldat d'occasion, le petit Fabrice, prendre part à la bataille de Waterloo, sans se douter qu'il y assiste et que c'est, comme il le dit, « une vraie bataille », est le premier modèle d'un procédé tout nouveau en littérature. Nos peintres militaires devaient l'appliquer à l'art.

Non pas qu'il y ait eu de la part de ceux-ci reprise directe et voulue. Depuis plus de vingt ans le roman français poursuivait son évolution réaliste lorsque Detaille débuta. Mais, outre que la littérature et l'art suivent un même mouvement, celui des sentiments et des idées, et que tout, de 1850 à 1870, était au réalisme, depuis la peinture de Meissonier jusqu'au théâtre d'Alexandre Dumas fils, il y avait un accord singulièrement heureux entre la nature du nouveau venu et la tendance générale de son temps, plus nette et plus forte à cette date de 1867 qu'elle n'avait jamais été.

Je viens de nommer Meissonier. Il a été le seul maître de Detaille. Or, faisant en art ce que Mérimée faisait en littérature, Meissonier avait beau traiter des sujets anciens, dans le *Corps de Garde* et la *Rixe*, comme dans la *Chronique de Charles IX* et les *Ames du Purgatoire*, l'étude directe des documents originaux et leur reproduction scrupuleuse étaient la règle constante du peintre comme du romancier. Meissonier plia son élève à l'observation patiente, et ce que son maître appliquait au passé, celui-ci s'en servit pour représenter le présent. Sauf exceptions assez rares, Detaille ne devait pas sortir de notre siècle. Son premier tableau, *La Halte de tambours*, représente l'armée de 1868; son dernier, *Les Funérailles de Pasteur*, celle de 1897. L'armée qu'il a ressuscitée, celle du premier Empire, est encore assez voisine de nous pour qu'il lui soit facile de reconstituer, sur documents authentiques, son aspect et son esprit, son corps et son âme.

La guerre de 1870 précipitait cette tendance. Non seulement Detaille la vit, mais il y prit part; l'homme et l'artiste en reçurent une impression également profonde. Il a complété cette première expérience par une étude constante des hommes et des uniformes, des terrains et du ciel. Toute son œuvre est d'égale valeur par ce que j'appellerais volontiers la probité de l'exécution, mais je ne crois pas que l'on puisse pousser plus loin qu'il ne l'a fait une enquête directe sur un point spécial d'histoire. Alphonse de Neuville est plus dramatique; Detaille est plus vrai. S'ils doivent rester tous deux les peintres de l'Année terrible, la postérité demandera surtout au premier de lui rendre la fièvre de ce temps, au second de le lui raconter dans la manière ferme, sobre et puissante d'un historien.

Dès le baptême sanglant de 1870, Detaille avait pris conscience de son âme d'artiste. Il conserva la religion du vrai. S'il est le peintre de l'armée française, dans la plénitude de ce beau titre, il est surtout le peintre de cette armée, au moment le plus dramatique de son histoire depuis 1815.

Quant à la manière dont se traduit une tendance de nature doublement fortifiée par l'éducation et les circonstances, Detaille l'a définie lui-même avec autant de simplicité que de précision. J'emprunte au livre de M. Marius Vachon cette profession d'esthétique personnelle, dont rien ne donnerait l'équivalent:

« Je compose un tableau dans ma tête comme un musicien compose, sans piano... Tel tableau demande des mois entiers de réflexion intérieure; il en est d'autres qui ont germé dans mon cerveau pendant des années. C'est seulement quand je l'ai vu intérieurement que je jette sur le papier ma vision, qui apparaît alors complète et que je modifie rarement... Donc, je compose par la pensée et même les choses les plus compliquées, qu'il faut voir par grandes masses. Alors commence le travail de mise au net de ma pensée, travail que je ne laisse pas au hasard, car je fais toujours d'après nature ces premières indications sommaires; je déteste les barbouillages où le hasard joue le plus grand rôle. Si je fais un grand tableau, mon esquisse est très arrêtée et très mûrie, sans être pour cela ce qui s'appelle exécutée... J'ai beaucoup de mal à peindre d'après des études. Je perds tout mon entrain en me copiant; et c'est toujours directement d'après nature que j'exécute un morceau. Ce n'est pas toujours commode; mais l'exécution est bien plus franche et plus vivante au contact direct de la nature. »

Ainsi, deux opérations successives dans la création de l'œuvre d'art : d'abord l'imagination qui conçoit et ordonne, puis l'observation qui exécute et choisit. Sans jamais céder à la poursuite du sujet pour le sujet, laquelle aboutit si souvent à l'anecdote, cet écueil de la peinture française, Detaille veut toujours réaliser une idée. Chacun de ses tableaux a un sens et produit chez le spectateur une secousse de l'esprit analogue à celle qu'a ressentie l'artiste. Le peintre émeut parce qu'il est ému. Son émotion est réfléchie, mâle et saine. Elle n'est jamais factice ni déclamatoire ; elle ne demande rien au chauvinisme ni à la sensiblerie.

Cet historien comprend autant qu'il sent; ce patriote raisonne l'amour qu'il a de son pays; il sait pourquoi il l'aime; ce peintre des soldats a leur âme et leurs qualités morales. On devine, à travers cet art loyal et franc, le génie clair, courageux et spirituel de notre race; ce génie, toujours le même, sous des apparences diverses, dans nos armées, notre littérature et notre art.

Pour se documenter, Detaille s'est fait un arsenal et un magasin d'habillement. Ainsi que l'a raconté l'un de mes collaborateurs dans les premières pages de ce fascicule, son hôtel du boulevard Malesherbes est un musée militaire. Sous le vestibule, un mannequin de cheval attend les harnachements disposés en bel ordre dans la sellerie; au milieu de la cour, un fourgon d'artillerie présente cette forme en dos d'âne qui fut longtemps réglementaire et que l'on voit à moitié enfouie sous la neige, dans les représentations de la retraite de Russie.

L'atelier est entouré d'armoires pleines d'uniformes ; aux murs, s'étagent les râteliers d'armes. Dans une galerie du premier étage, de vieux drapeaux et des armes de prix sont disposés dans des vitrines. Tout cet arrangement dénote le choix réfléchi. Il n'y a point là le bric-à-brac fantaisiste et cet amoncellement d'objets hétéroclites auquel les peintres se plaisent souvent pour la simple joie de l'œil. Cela est pratique comme une bibliothèque et un dépôt d'archives. Là sont les matériaux avec lesquels le peintre conçoit et exécute. Cet artiste travaille au milieu d'eux avec la conscience et la méthode d'un savant et d'un historien. Le document n'est pour lui que l'auxiliaire de l'imagination, puisqu'il est artiste, c'est-à-dire créateur, mais il ne le perd jamais de vue. Sa fiction est toujours faite de vérité.

L'école de Manet a cru inventer le plein air ; elle a crié si haut sa découverte qu'elle a fini par y faire croire. En fait, le travail de l'atelier et celui du plein air ont toujours été inséparables. Il n'y a pas de vrai peintre sans le sentiment de la lumière libre et des aspects changeants dont elle revêt les choses.

Depuis que la peinture existe, tout vrai et bon peintre observe le plein air : « Un système que j'emploie souvent, dit encore Detaille, et que j'aime beaucoup, est d'exécuter d'abord le paysage, très à l'effet, très poussé, très serré, d'après nature, et d'y mettre ensuite les figures qui doivent entrer dans la composition. »

La bonne fortune d'une villégiature commune m'a permis de constater par moi-même combien cette déclaration est sincère. C'était dans une vallée des Alpes dauphinoises, dans la saison où la lumière et la végétation sont dans leur plein effet, en toute virilité, pour ainsi dire, après les juvéniles douceurs du printemps et avant les rudesses mûrissantes de l'été. D'autre part, la plaine et la montagne offraient la plus riche variété de sites, doux et vigoureux, sauvages et riants. J'ai vu le peintre étudiant tout le long du jour cette nature où la guerre a souvent passé et qu'il animera ensuite avec l'éclat des armes et les couleurs des uniformes. Le paysagiste préparait l'œuvre de l'historien. Il agissait en cela comme la nature et la vie mêmes, celle-ci s'emparant du théâtre préparé par celle-là.

Il n'y a de peintres excellents que les dessinateurs accomplis. Sans reprendre la déclaration fameuse d'Ingres, il est certain que le dessin est à la peinture ce que le squelette est au corps, ce que celui-ci est au vêtement.

Le dessinateur chez Detaille est d'une sûreté et d'une précision merveilleuses. Son grand ouvrage sur *L'Armée française* et le livre de M. Marius Vachon nous offrent à profusion les preuves de cette maîtrise. Mais il faut, pour l'apprécier à sa valeur, avoir vu les originaux, depuis les simples et rapides croquis au crayon, qui fixent un geste ou un détail de costume, jusqu'aux dessins à la plume, patiemment poussés et qui, par l'idée, la composition, le nombre des figures sont de vrais tableaux. Regardez avec attention, par exemple, dans *L'Armée française*, le dessin intitulé *1830*, qui sert de frontispice à l'un des volumes : le général Berthezène présente le drapeau français à un groupe de chefs arabes, après la prise d'Alger. La justesse et la finesse ne sauraient aller plus loin. Il est impossible avec du blanc et du noir, de produire plus complètement l'illusion de la vie. Il faut surtout avoir vu travailler l'artiste, sans modèle, en écoutant une conversation ou en causant lui-même. Alors il évoque sur le papier les attitudes, les costumes, les fantaisies dont son œil a rempli sa mémoire ou que son esprit crée avec une fécondité et une aisance auxquelles je ne connais point d'analogue. Des mains avisées se trouvent toujours prêtes à recueillir ces précieuses improvisations. Mais surtout quel recueil de dessins prépare l'artiste avec ceux qu'il conserve soigneusement comme des notes pour ses travaux futurs !

Le coloriste, comme le dessinateur, vise surtout à la justesse et à la précision, sans étalage de virtuosité ni recherche de la « tache » pour elle-même. Son art est loyal ; il se subordonne à la réalité.

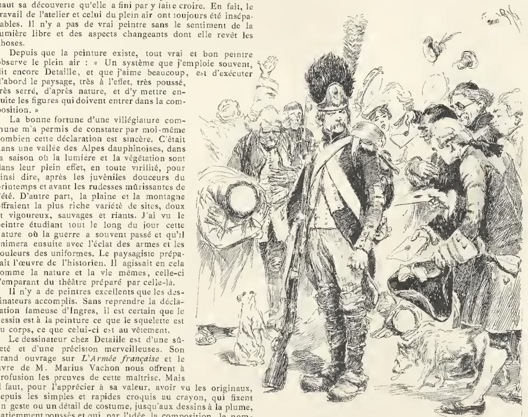
Je ne crois pas que Detaille ait jamais cédé à la tentation de faire chanter les couleurs, comme on dit, sans autre but que de produire une harmonie brillante. Malgré la facilité que le costume militaire, plus que tout autre, offre à ce point de vue et la tentation qu'il cause à l'artiste, Detaille peint des soldats tels qu'ils sont et tels qu'il les voit, pittoresques et vrais. Sa couleur est sobre et ferme. On y voudrait parfois plus de douceur et de fondu.

Mais le rouge et le bleu, le jaune et le vert, les reflets de cuivre et d'acier qu'offrent les costumes et les armes de nos soldats, se prêtent-ils à ces qualités ? Il ne faut pas attendre d'un peintre d'hommes et de casernes, de champs de batailles et de marches dans la poussière, les effets délicats d'un peintre dont le pinceau caresse des chairs et des étoffes féminines, dans le décor harmonieux d'un salon, ni même les nuances joyeuses d'une fête en plein air.

La peinture militaire peut avoir quelque chose de net et de tranché, voire de heurté.

La vigueur y est à ce prix.

Mais que Detaille peigne des hommes ou des chevaux, un boulevard de Paris ou l'unique rue d'un village d'Alsace, une feuillée sous laquelle veillent les vedettes et les petits postes, un champ



dans lequel officiers et curieux suivent les grandes manœuvres, Il est dessinateur et coloriste au même degré et par les mêmes qualités. Il a la force continue et la justesse variée. C'est un artiste complet et sincère dans un temps qui serait envahi par le charlatanisme et l'à peu près, sans l'exemple que persistent, fort heureusement, de donner à leurs confrères et au public, des maîtres comme celui-ci. Il est de ceux qui continuent à un haut degré les meilleures qualités, et les plus indigènes, de leur race et de leur pays

C'est que, par le fait de son tempérament et de sa situation géographique, par la nécessité de toute son histoire, de sa formation et de sa durée, la France est une nation militaire. Elle est née et elle existe, elle s'est faite et elle se continue par ses armées.

On peut maudire en principe la guerre, comme tous les autres « vices unis à l'humaine nature ». Elle n'en est pas moins génératrice des vertus ; le meilleur de l'homme, — mépris du danger, de la fatigue et des privations, sacrifice de la vie — vient de là. Nous autres Français, nous lui devons le meilleur et le plus juste de nos fiertés.

Il en est, dans la littérature et dans l'art de la France, comme dans son histoire. Faites le compte de ce que l'inspiration militaire nous a valu, depuis la *Chanson de Roland* jusqu'aux mémoires récemment publiés de Marbot, jusqu'au livre d'hier, *le Désastre*, des frères Margueritte, depuis les vieilles tapisseries où les compagnons de Guillaume le Conquérant partent pour Hastings, où ceux de saint Louis escaladent les murs de Damiette, où se déroulent au complet les gestes de Bertrand Duguesclin, jusqu'aux innombrables tableaux qu'a provoqués la guerre de 1870-1871.



Dans cet ensemble, des grandes œuvres où souffle le génie aux simples documents qu'anime l'inspiration patriotique et guerrière, il y a comme une réserve toujours entretenue de force et d'espérance.

La littérature et l'art peuvent se compliquer et s'alanguir, se complaire aux recherches et aux mollesses décadentes. Le danger de ces œuvres de paix trouve une sauvegarde dans les virilités de la guerre. David vient après Fragonard. Aujourd'hui, tandis que les surenchères du snobisme et de l'exotisme font rage aux salons annuels, que le dessin et la couleur flottent et se fondent au gré des esthétiques incohérentes, il reste assez de peintres fermes, nets et francs pour rassurer sur la santé du tempérament national.

Meissonier et Detaille sont la rançon de tels et tels dont je n'ai pas besoin de citer les noms. On peut s'amuser sans trop de risques aux œuvres de paix, lorsque la pensée de la guerre passée ou future veille et maintient les énergies.

Un tableau d'Edouard Detaille, plein et sobre, ferme et franc au milieu d'une salle d'exposition, est toujours d'un bon exemple. Cette peinture maintient des choses nécessaires.

Je viens de passer plusieurs jours à feuilleter l'œuvre du peintre militaire. A regarder ces soldats j'oubliais les folies, les haines et les bassesses qui semblaient nous enliser de plus en plus dans la boue. Le drapeau flotte bien haut au-dessus de cette mare. La fumée de cent batailles a passé sur ses couleurs sans les ternir. Quand la poussière fétide que soulèvent les marchands de journaux sera tombée, elles continueront à briller dans le soleil.

GUSTAVE LARROUMET.

L'Armée du Second Empire

Il *entre d'une façon remarquable dans la peau de ses personnages*, a-t-on coutume de dire d'un bon acteur.

Notre grand peintre militaire, Edouard Detaille, lui aussi, entre, si je puis dire, dans la peau du soldat qu'il peint, et c'est, selon moi, la caractéristique bien marquée de son immense talent.

Avec lui, un volontaire de l'armée de Sambre-et-Meuse ne ressemble pas à un grenadier de Napoléon, pas plus qu'un soldat des légions départementales de la Restauration ne sera confondu avec un chasseur à pied du second Empire ou un jeune troupier de notre époque.

Mais, me dira-t-on, il n'y a pas à s'y tromper, puisque ces militaires portent des uniformes différents. Erreur profonde ; les mœurs, les idées, les institutions, l'air ambiant, si l'on veut me permettre cette expression toute moderne, impriment à l'homme sous l'uniforme une allure, une tournure, une figure, en un mot une physionomie particulière au temps où il vit. C'est cette physionomie qu'Edouard Detaille a saisie d'une façon admirable et qui donne à toutes ses œuvres, avec leur grande valeur, ce cachet si vécu. Maintenant, pour ne parler que de l'armée de Napoléon III, qui fait l'objet de cette courte notice, Detaille l'a connue, vue et dessinée d'après nature. Un de ses frères, mort en 1869, avait été maréchal des logis chef aux guides de la Garde, et le jeune peintre allait fréquemment au quartier, étudier à son aise et prendre sur le vif le troupier de cette époque.

En 1868, il exposait son premier tableau : *La Halte*, qui obtenait un succès mérité et était acheté par la princesse Mathilde.

L'année suivante, on admirait de nouveau, au Salon, son *Repos pendant la manœuvre, au camp de Saint Maur*.

Cette fois le peintre nous montrait les grenadiers de la Garde, les héros de Magenta, qui allaient, hélas! avant peu, devenir, sous Metz, ces grenadiers de Rezonville, inspirant à Detaille le magnifique panorama exécuté en collaboration du regretté de Neuville.

Rezonville ! Ce fut le Chant du Cygne de l'armée du second Empire. La victoire sembla ce jour-là vouloir pour un instant

venir couronner nos drapeaux; mais malheureusement ce ne fut qu'un éclair fugitif de la fortune.

L'armée d'avant 1870 ne peut en rien être comparée à l'armée actuelle, ceci dit sans vouloir diminuer la valeur de nos jeunes troupes. Mais on peut aisément se figurer que tout devait nécessairement différer dans une armée, relativement peu nombreuse, composée d'hommes en faisant exclusivement leur métier, et une armée comme celle d'aujourd'hui où tout le monde est soldat et où le temps de service est forcément très réduit.

Entré aux lanciers de la Garde en 1864, c'est comme ancien soldat de la vieille armée que je veux essayer de faire revivre, par quelques souvenirs personnels, la physionomie de ces vieilles et belles troupes qui furent l'armée du second Empire et que la jeune génération n'a pas connues.

Qui, parmi mes contemporains, ne se souvient de ces soldats de la Garde impériale, qu'on rencontrait circulant dans Paris, et surtout aux abords de l'Ecole militaire? Leurs uniformes empruntés, suivant le désir de l'empereur Napoléon III, à ceux du premier Empire, mais qu'on avait dû moderniser, frappaient tous les regards. Les guides au gros kolbacks, le plumet se balançant fièrement; les grenadiers aux hauts bonnets à poil, avec l'habit à la française et le plastron blanc, les buffleteries croisées sur la poitrine; les voltigeurs avec le shako à glands, qui rappelait la Jeune Garde, et les cuirassiers aux grandes bottes fortes, à la culotte de peau blanche et au casque à double crinière. C'était vraiment beau et imposant comme l'immortelle épopée dont ils semblaient ressusciter toute la gloire.

En 1856, on revit les dragons de l'Impératrice, les chasseurs à cheval de la Garde, formés avec le 4e chasseurs d'Afrique, licencié après la guerre de Crimée. Leurs petits chevaux arabes, à longues queues balayant la poussière et presque toujours au galop, étaient gais comme le soleil de leur terre natale.

Les lanciers de la Garde, créés aussi à cette époque, avaient, en souvenir de la garde du roi Louis de Hollande, le père de l'Empereur, le kurka blanc à revers bleus et le schapska avec le plumet rouge en plumes de coq.

L'artillerie portait le costume riche et en même temps sévère qu'Edouard Detaille a si bien mis en valeur dans son magistral tableau : *En batterie*, paru au Salon de 1890.

Le régiment de gendarmerie à pied de la Garde, dont l'uniforme ne fut pas modifié jusqu'à la chute de l'Empire était superbe : habit bleu à la française, plastron rouge, bonnet à poil avec plumet rouge, buffleteries jaunes bordées de blanc croisées sur la poitrine, pantalon bleu gendarme.

A propos des Tuileries et du régiment de la gendarmerie de la Garde, je me trouvais escorter, avec mon peloton, le czar Alexandre II, le soir de la fête de nuit donnée au Palais le 11 juin 1867. L'empereur de Russie resta au bal jusqu'à quatre heures du matin. Sa voiture vint l'attendre à cette heure matinale sous le Pavillon de l'Horloge et, suivie de son peloton de lanciers, s'engagea, pour gagner l'Elysée, dans la grande avenue du jardin des Tuileries. Sous les beaux arbres séculaires était rangé, jusqu'à la grille du pont tournant, un bataillon du régiment de gendarmerie à pied de la Garde, sans fusils, la buffleterie jaune tranchant sur la grande capote noire, coiffé du haut bonnet à poil; tous les hommes immobiles et la main à la coiffure. Le jour commençait à poindre, et le peloton de lanciers en uniforme blanc, escortant au trot la voiture, jetait une note claire sur ce tableau sévère et vraiment imposant que complétait le bruit des tambours du poste de la grille, battant aux champs au moment où la voiture entra sur la place de la Concorde.

Rien n'était beau comme la garde montante, sortant de la grille de la cavalerie de l'Ecole militaire pour se rendre aux Tuileries. Lorsque, par un beau soleil, cette colonne d'infanterie, précédée des sapeurs aux grands tabliers blancs et suivie de ses deux pelotons de cavalerie, celui de l'Empereur et celui du Prince Impérial, s'engageait dans l'avenue de la Motte-Piquet, la foule se pressait sur son passage et, ne pouvant se lasser d'admirer ces brillants uniformes, elle suivait les soldats jusqu'au Palais entraînée par ces pas redoublés exécutés par les tambours, les clairons, la musique et les fifres : chaque régiment d'infanterie de la Garde en comptait une vingtaine, composés d'enfants de troupe de quatorze à dix-huit ans. Ceux des grenadiers étaient charmants, avec leurs figures juvéniles, coiffés du bonnet à poil. Ils portaient un baudrier de buffle blanc, sur lequel était fixé l'étui du fifre. Ils jouaient souvent, accompagnés par la musique, une marche où revenait le motif de la vieille chanson : *Grenadier, que tu m'affliges en m'apprenant ton départ.*

Et la remise du drapeau à la garde montante dans la cour des Tuileries! Ah! ceux qui, comme moi, ont assisté souvent à ce spectacle, ne l'oublieront jamais.

La troupe se formait en bataille face au Palais, la cavalerie à la gauche de l'infanterie. Lorsque onze heures sonnaient à la vieille horloge, un roulement de tous les tambours se faisait entendre et la voix de l'officier supérieur de garde commandait de porter puis de présenter les armes. Les factionnaires du pavillon central exécutaient le même mouvement, et alors apparaissait, sous le balcon, le drapeau de l'Alma et de Solférino; la soie en était toute noire et trouée par les balles russes et autrichiennes. Les tambours et les clairons faisaient retentir les murs du vieux palais de la belle batterie : *Au Drapeau*, et la musique jouait l'air de cette romance du premier Empire dont M. de Ségur avait composé les paroles et la reine Hortense la musique :

Vous me quittez pour aller à la gloire,
Mon triste cœur partout suivra vos pas ;
Allez, volez au Temple de Mémoire,
Suivez l'honneur, mais ne m'oubliez pas.

L'aigle allait se placer au centre de la ligne, et le colonel commandant le Palais, ou le général aide de camp de l'Empereur, de service, passait l'inspection.

Souvent le Prince Impérial, accompagné de l'Impératrice, se montrait à une des fenêtres et demandait qu'on fît faire devant lui quelques mouvements.

La garde se formait ensuite pour le défilé, et après ce dernier mouvement, se fractionnait pour aller occuper dans le Château les différents postes.

Le drapeau du régiment qui fournissait la garde était étendu sur les fusils formés en faisceaux devant le corps de garde, qui était situé au rez-de-chaussée, entre le Pavillon de l'Horloge et le Pavillon de Marsan.

La plus belle de toutes les revues, sous le second Empire,

fut celle passée à Longchamps, le 6 juin 1867, par l'empereur Napoléon III accompagné de l'empereur de Russie et du roi de Prusse. Ce fut l'épisode saillant de l'Exposition.

Toute la Garde impériale, et l'armée de Paris renforcée des garnisons environnantes, étaient massées sur l'hippodrome de Longchamps, sous le commandement supérieur du maréchal Canrobert. A deux heures précises, le canon du Mont Valérien annonça l'entrée des souverains sur le terrain.

Jamais je n'oublierai le spectacle que présentait à ce moment le champ de course.

Des milliers de sabres et de baïonnettes étincelant au soleil, les uniformes coquets et variés de l'armée, les musiques jouant successivement l'air de la *Reine Hortense*, l'Hymne russe et le Chant national allemand, les acclamations de la foule agitant chapeaux, ombrelles et mouchoirs, et les deux Empereurs et le Roi, s'avançant au pas sur une même ligne, précédés d'un peloton de cent-gardes.

Derrière les Empereurs et le Roi se pressait un véritable escadron d'officiers généraux et d'aides de camp revêtus des uniformes de leurs nations.

On y voyait depuis les Circassiens, venus avec le czar, jusqu'aux chefs arabes couverts de leurs burnous et montant des chevaux barbes aux selles enrichies de pierreries.

Le défilé de l'infanterie fut magnifique; la présence de tous ces étrangers avait exalté l'amour-propre des troupes et le spectacle était vraiment superbe. Puis ce fut le tour de l'artillerie, et enfin de la cavalerie, au trot, à distances entières.

Après le défilé, la cavalerie se porta au galop sur les souverains et s'arrêta à quelques pas d'eux, présentant le sabre et poussant des cris frénétiques de : Vive l'Empereur !

« Il y eut, dit le général du Barrail dans ses si intéressants *Souvenirs*, une minute inoubliable dans laquelle acteurs et spectateurs conçurent l'idée d'une confiance inébranlable et d'une force irrésistible qui devait, trois années plus tard, encore vivante, expliquer notre enthousiasme, notre délire et nos illusions. »



***

L'armée du second Empire, au moment où elle eut à supporter le choc fatal et terrible de 1870, ne comprenait, sans compter la Garde, que cent régiments de ligne, vingt bataillons de chasseurs, quarante et un régiments de cavalerie, vingt d'artillerie et trois du génie. Comme je l'ai dit en commençant, elle ne ressemblait en rien à l'armée actuelle, qui manque de vieux sous-officiers et de vieux soldats. Il n'était pas rare autrefois dans les prises d'armes, de pouvoir faire encadrer le drapeau ou l'étendard par deux sous-officiers décorés de la Légion d'honneur, et cela dans presque tous les régiments. Dans la Garde, la chose était facile, chaque régiment comptant plusieurs sous-officiers légionnaires. Quant à la médaille militaire, et aux médailles commémoratives de Crimée, d'Italie et du Mexique les hommes à trois chevrons en étaient presque tous décorés.

Les compagnies d'élite (grenadiers et voltigeurs) qui existèrent dans les régiments d'infanterie jusqu'en 1868, et que la fameuse brochure du général Trochu : *L'Armée française en 1867*, ne contribua pas peu a faire disparaître, avaient un cachet tout particulier et étaient peut-être un puissant moyen d'émulation.



L'uniforme de l'infanterie, sous le second Empire, ne subit qu'une modification importante, qui ne fut du reste que passagère. Vers 1861, la tunique courte et le pantalon large à plis arrêté à mi-jambe par une jambière en peau de mouton fauve furent ordonnancés.

Cette tenue, qui donnait à toute l'infanterie, les chasseurs à pied compris, un faux air de zouaves, ne dura que peu de temps et au moment où la guerre de 1870 éclata, l'infanterie avait, à quelques différences près, l'uniforme qu'elle porte encore aujourd'hui.

Dans la cavalerie, les couleurs distinctives subsistèrent presque jusqu'à la fin de l'Empire au moins pour les hussards.

Croit-on que cette variété dans le costume militaire n'ait pas sa raison d'être et son importance? Etant donné l'esprit français qui est cocardier, qui aime le panache, nous nous prononçons pour l'affirmative.

L'émulation y trouve son compte et c'est un facteur important lorsqu'il s'agit de demander à des hommes l'esprit de sacrifice. On objectera aujourd'hui le nombre vraiment effrayant des régiments et la dépense que les uniformes entraîneraient. Nos voisins les Allemands ont une armée aussi nombreuse que la nôtre et ils ne négligent pas cette question des tenues. Ils ont conservé à leurs troupes des uniformes variés et brillants parce qu'ils en comprennent toute la valeur.

Oui, du panache, et encore du panache, c'est un ancien soldat qui vous le dit, excusez sa franchise, il a la conviction d'être dans la note vraiment française. On ne fera, du reste croire à personne que les tenues brillantes de l'ancienne armée ont été la cause de notre défaite en 1870.

Qu'on me permette encore un souvenir à propos de l'esprit *cocardier*. Dans la nuit du 15 août 1870, la veille de Rezonville l'ordre arriva aux lanciers de la Garde d'avoir à se tenir prêts à escorter l'Empereur à la pointe du jour.

Je vois encore nos vieux soldats, oubliant leurs fatigues, et se mettant à nettoyer leurs équipements et leurs armes à la faible clarté de la lune, comme s'ils avaient dû le lendemain défiler la parade aux Tuileries. Ce fait n'est-il pas caractéristique du bel esprit de discipline de la vieille armée ? *L'astique*, on n'en veut plus aujourd'hui. *C'était bon dans le temps*, disent volontiers nos jeunes troupiers. Prenez-y garde, si on astiquait trop autrefois, on n'astique peut-être plus assez de nos jours.

Une troupe qui a soin de sa tenue est une bonne troupe et ses chefs peuvent compter sur elle en toute circonstance.

J'ajouterai quelques mots sur ce qu'on appelait alors *la petite guerre*.

Je vois encore ces régiments d'infanterie se ployant en colonnes serrées, puis se déployant en longues lignes. Ils formaient ensuite le carré et commençaient des feux de salves, suivis de feux à volonté. *On déchirait de la toile*, suivant l'expression populaire, et bientôt les pantalons rouges disparaissaient dans des nuages de fumée ; on ne connaissait pas alors la poudre qui n'en fait pas et les fusils silencieux.

La poudre parlait réellement et enivrait le soldat de son bruit et de son odeur guerrière. La cavalerie était parfois de la fête. Elle s'élançait au galop par escadrons sur les carrés de l'infanterie, en ayant soin de se dérober, par un mouvement rapide, de pelotons à droite et à gauche en approchant de la ligne de feu. Ce n'était évidemment qu'un simulacre d'attaque tenant un peu de ce qu'on appelle *la fantasia*, mais on était transporté et pour un peu on aurait battu des mains, surtout lorsque des hussards à la pelisse flottante passaient comme un ouragan, ou que les flammes de lance des lanciers s'agitaient au gré du vent.

Il y a loin de ces jeux guerriers, de ces *petites guerres*, comme on les appelait alors, aux grandes manœuvres d'aujourd'hui. Ces dernières ont une bien plus grande importance au point de vue de l'instruction des troupes, de leur entraînement, et sous ce rapport, un progrès très marqué, incontestable, a été réalisé. A l'époque dont nous parlons, on ne pensait, dans ces déploiements militaires, qu'à charmer les yeux des spectateurs qui garnissaient les talus entourant alors le Champ de Mars. Pourvu qu'on fît parler la poudre et reluire les baïonnettes, on se préoccupait peu du reste. Pour ces grands exercices à feu, les troupes étaient en grande tenue.

Les hommes faisaient alors sept ans de service, plusieurs étaient rengagés et prenaient souvent leur retraite comme simples soldats, après vingt-cinq ans de présence sous les drapeaux. Beaucoup de vieux soldats encadraient donc les recrues et contribuaient à former une armée, trop peu nombreuse, hélas ! mais admirable et d'une grande solidité.

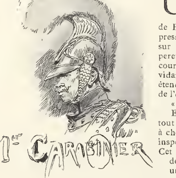
On en eut la preuve lorsqu'elle emporta d'assaut Sébastopol, après avoir supporté vaillamment les fatigues d'un des sièges, les plus longs et les plus meurtriers de l'histoire des guerres modernes. Oui, elle était belle cette armée de Crimée, aguerrie par les campagnes d'Afrique ! On la vit briller de nouveau de tout son éclat en 1859 dans les plaines de la Lombardie, aux champ de Magenta et de Solférino! Elle ne devait succomber que onze ans plus tard, écrasée par les masses allemandes.

Ils sont trop ! disaient en 1814, nos soldats en tombant au pied des hauteurs de Montmartre. *Ils sont trop !* répèteront en 1870 à Saint-Privat, les soldats de l'héroïque Canrobert, et le 1er septembre sur le plateau de la Moncelle, ceux du général Lebrun.

Ecoutez ce dernier cri de l'armée du second Empire expirante, vous les jeunes qui maintenant êtes le nombre ; et que l'âme de la patrie mutilée, vous soutienne et vous garde !

MARCEL DE BAILLEHACHE.

L'ŒUVRE NAPOLÉONIENNE



Un jour que Napoléon parcourait à grande allure les rues et le port de Boulogne, un enfant, pressé de le voir, se mit sur son chemin. L'Empereur arrêta son cheval court — si court que, vidant la selle, il se trouva étendu dans la boue, près de l'enfant

« Sacré gamin, » fit-il.

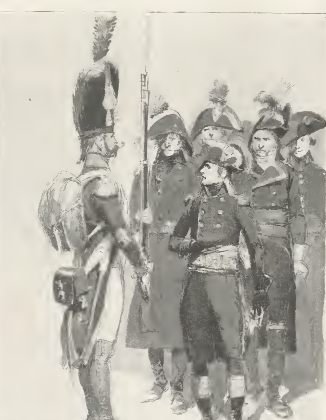
Et sans rien de plus, tout boueux, il remonta à cheval et continua son inspection.

Cet enfant a été le père de Detaille et si avec un tel souvenir, le peintre militaire ne s'était point inquiété de Napoléon, en vérité, c'eût été de l'ingratitude.

Mais, à dire vrai, Detaille n'avait pas besoin pour l'y pousser de cette anecdote : par un courant naturel et forcé tout peintre d'histoire militaire qui a vécu depuis un siècle, a été contraint quelque jour, quelle qu'ait pu être la répugnance de ses opinions ou la défiance de ses forces, d'aborder l'unique figure héroïque, mystérieuse et poétique qui domine nos temps. Ailleurs, l'on peut trouver de la curiosité et de l'amusement ; l'on peut rendre des parties de vie vécue et donner du spectacle des choses vues une impression intéressante et dramatique; ailleurs, l'on peut fournir des documents curieux, des anecdotes caractéristiques, mais le grand réservoir de force, le grand réservoir de gloire, — et en même temps de pittoresque, de caractère et d'intérêt, — c'est l'Épopée napoléonienne. Cela nous touche en toutes nos fibres; cela fait vibrer tous nos sentiments ; cela remue toutes nos passions; c'est la seule chose qui survive, qui émeuve des discussions, qui, hors du contingent, de l'individuel, de l'actuel, vaille qu'on polémique, qu'on attaque ou qu'on défende.

Et, dans l'Épopée, une figure dépasse toutes les autres, un personnage engendre tous les autres. Il y a Lui et, autour, des comparses. De ce siècle fini, dont il a occupé en tout quatorze années, il est le rayonnement, c'est son siècle et quoiqu'on dise, cela est acquis. Mais plus l'homme est grand, plus le spectacle de son œuvre militaire est intéressant, plus la pensée d'en rendre quelque épisode s'impose forcément à tout artiste, plus les difficultés sont nombreuses pour sortir de la banalité, atteindre à la hauteur des sujets, trouver la formule caractéristique des personnages — enfin, et c'est là le grand écueil, — donner de Napoléon même une représentation qui en même temps soit conforme à l'histoire et ne choque point la tradition légendaire.

Pour arriver à ce résultat, une première condition s'impose, condition *sine qua non*, qui, à la vérité, n'est aussi essentielle que depuis peu, mais qui, de plus en plus, avec le progrès des études, devient plus nécessaire : c'est l'exactitude historique des milieux. Il est certain que, même presque tout de suite après l'Empire, même du vivant de l'Empereur dans des tableaux commandés par lui, acceptés par le directeur général de ses musées, destinés par lui à devenir des documents historiques, on ne s'y attachait point. Il est des tableaux, très nombreux, où les fautes, les erreurs, les anachronismes abondent, où Napoléon, général de l'Armée d'Italie, est représenté tel que sous l'Empire, entouré d'un état-major de maréchaux, passant en revue des troupes de la Garde impériale, à moins que ce ne soient des troupes quelconques imaginées par l'artiste. Prendre ses renseignements sur les toiles illustres où David, Gros et Gérard ont immortalisé certains épisodes, mènerait aux conceptions historiques les plus fausses et donnerait des uniformes une idée complètement erronée. Ces artistes ne voyaient point le détail ; ils n'avaient point l'œil aux boutons et comme des chevaux, il en est, dans leurs œuvres, des costumes. Ils accompagnent la figure humaine, la dessinent ; l'encadrent, et s'ils font mal, s'ils ne se prêtent point à ce que l'artiste leur demande, on est quitte pour en changer la couleur ou la forme.



Le souci de l'exactitude historique est tout récent : l'on peut croire qu'il date — au moins en ce qui touche l'époque de l'Empire — de Meissonier : avant, Charlet voit et vit de chic. Horace Vernet se nourrit des vagues traditions que causent dans son atelier les demi-soldes ; Lami s'efforce avec quelque conscience, mais, malgré des trouvailles infiniment heureuses et un sentiment de l'uniforme qui le met à part, il ne pousse pas au point qu'il faudrait la recherche sur l'armée ancienne : il donne de ses contemporains la vision la plus exacte et il excelle à prêter leur élégance, leur grâce, leur caractère aux soldats de la Restauration et de la monarchie de Juillet, mais il redoute l'Empire ; il s'y applique moins et y réussit médiocrement.

Il est de Raffet des pages qui passent en grandeur épique tout ce que les artistes ont exécuté jusqu'ici : *La Retraite du bataillon sacré*, la *Charge des Lanciers*, et le poème entier du *Réveil ;* mais ce n'est point le souci du document, et le goût de l'exactitude qui l'ont occupé alors, comme il en a été dans les sujets contemporains du siège de Rome, dans les planches sur les armées de son temps et dans les portraits. Il a, dans des cadres d'ailleurs singulièrement étroits, où la quantité de personnages qu'il accumulait excluait la possibilité de noter précisément leurs tenues, donné l'âme de la masse, de la foule épique qu'il menait aux batailles. Et ainsi fut-il grand.

Mais supposez que Raffet au lieu de dessiner *La Retraite du bataillon sacré* sur une pierre de 20 centimètres, l'ait fait sur une toile de vingt mètres, alors les personnages de premier plan prendraient une importance capitale et il ne serait point possible de sauver le détail et de manquer de netteté. Ce n'est point que Raffet ne l'eût pu faire ; il savait infiniment ; néanmoins il se rencontre dans ses compositions de début où l'on peut *inspecter* les tenues, certaines défaillances qui font douter.

Bien sûr que si l'artiste ne donnait que cela, l'exactitude rigoureuse des uniformes, s'il se restreignait à n'être qu'une sorte de capitaine d'habillement, ayant des notions certaines sur la qualité du drap, la nuance des passepoils et la disposition des boutons, son œuvre n'aurait chance de succès que près de quelques amateurs classés, et ne présenterait même point l'intérêt qu'offre un document sommaire, incomplet, mais contemporain. Pourtant cette science ne serait point médiocre et si le champ en est limité, il ne serait pas moins singulièrement difficile à exploiter entièrement. De plus, il ne manquerait point d'une certaine philosophie où l'on pourrait s'étendre. Dans l'immense diversité des costumes militaires de l'Empire, dans les formes étonnantes adoptées pour les coiffures, dans les vives et tranchantes couleurs recherchées pour les tenues, dans le brillant, l'élégant, le doré, dans l'envolement des pelisses, dans le serré, l'étriqué de certains vêtements, il y a mieux à prendre et à retenir qu'un amusant spectacle, un vif kaléidoscope, un défilé de bizarreries. Chaque chose a sa raison, chaque couleur a son histoire, chaque bouton même a son utilité, ou rappelle une fonction ancienne et abolie. La description historique d'un tel uniforme, en disant l'origine et l'objet de chacun des détails qui le composent, se trouverait former à soi seul comme une histoire de l'armement ; l'ensemble de ces descriptions ferait l'histoire de l'armée, et par là donnerait la meilleure part de l'histoire de France. Pour atteindre à une telle science, il faudrait, non pas seulement des recherches infinies et un esprit de critique remarquable, mais des connaissances générales qui manquent par malheur à la plupart de ceux qui s'y livrent et qui, capables peut-être de collectionner des faits, sont impuissants à les généraliser et à en tirer des conséquences.

Pour un peintre qui veut représenter l'Épopée, il n'est guère discutable que c'est ici une connaissance fondamentale : elle fournit le milieu, à un point de vue spécial sans doute, mais indispensable. Des hommes de grand talent se sont imaginé récemment, devant le courant historique nouveau, qu'ils pouvaient faire cela comme autre chose, qu'il leur suffisait d'être des peintres, et qu'une telle époque à représenter n'était point plus compliquée qu'une autre. Qu'est-il arrivé ? Que non point les spécialistes, mais le public entier, dont l'éducation s'est faite, qui a dans l'œil de certaines formes et de certains aspects, qui presque entier a passé par l'armée et y a pris le goût des choses de l'armée, n'a vu que les barbarismes d'uniformes et s'est refusé à reconnaître les qualités d'art, les virtuosités de peinture et les efforts de composition.

Sur ce point, Édouard Detaille est passé maître ou plutôt il est le maître. Élevé à bonne école, il a puisé dans la société intime de Meissonier le goût — et, dirai-je, la probité — de l'exactitude. Meissonier avait, sur lui, cette sorte d'avantage, d'avoir pu recevoir encore de certains témoins des traditions intéressantes, mais combien cette source d'informations est vague, peu sérieuse, souvent erronée ! Comme elle expose, si l'on s'y tient, à des déceptions le jour où sérieusement, sincèrement l'on remonte aux sources et où l'on prétend vérifier les faits ! Detaille de plus a une supériorité, en ce qu'il n'a pour

ainsi dire, depuis trente ans, peint que des soldats et que, dès 1870, — il y a vingt-neuf ans — il exposait son premier tableau de l'Épopée : *La Charge des gardes d'honneur*. Depuis lors, bien que par un formidable travail, il ait, de 1871 à 1880, produit sur la guerre franco-allemande, une quantité énorme de tableaux et d'aquarelles, il n'a point passé un jour sans étudier, rechercher, apprendre l'Armée de Napoléon.

De temps en temps, il marquait par un tableau quelle marche il comptait suivre et quel but il se proposerait : jalon planté qu'on relève à présent avec un intérêt singulier. Lorsqu'il entreprit cette admirable *Armée française* où il a fait preuve d'une science incomparable, et où en même temps, il a su donner à ses compositions une telle puissance, une telle intensité de vie, un tel caractère que chaque époque y revit tour à tour et que, de 1789 à nos jours, l'artiste n'a point laissé une lacune dans l'expression des soldats aux diverses périodes, il était prêt — sur l'Empire comme sur le reste — mais, si, ailleurs, il avait fourni des physionomies une notion pleine, s'il avait rendu les silhouettes et l'âme des êtres avec une justesse telle qu'on eût dit un contemporain, c'était dans les compositions ayant trait à l'histoire de Napoléon qu'il s'était élevé le plus haut, qu'il s'était le mieux montré et prouvé un maître. Cela est tout simple : tout artiste convaincu, qui, en quelque branche d'art que ce soit, aborde, après une préparation qui le rend maître de ses outils, l'Epopée impériale, qui essaie d'en traduire un épisode ou d'en noter un moment, est entraîné à la suite, grandit avec son sujet et, pour se mettre simplement au niveau, s'oblige à un plus généreux effort. Et là apparaissait plus nettement encore cette utilité, cette nécessité même de la précision dans le détail. Rien ne faisait tache et tout était d'ensemble. A soi seul, le costume des êtres, modifiant leur port, diversifiant leur allure, imposait qu'ils fussent de ce temps, non d'un autre; il suffisait à rendre contemporain le spectateur et non seulement à préciser le milieu, mais à le restituer.

Jusqu'où M. Detaille est descendu en cette étude, avec quel esprit minutieux il s'y est attaché, à quelle science il a atteint, on ne peut le juger que dans la série d'aquarelles dont les reproductions ont été exécutées pour la société *La Sabretache* et qui font seules de son *Carnet*, un livre singulièrement précieux. La suite des planches en couleurs parues dans ce recueil depuis 1895 constitue la contribution la plus importante qu'on ait apportée à l'histoire graphique de la Garde consulaire et de la Garde impériale et si déjà, des *Cavaliers de Napoléon*, le public avait pris cette impression justifiée que jamais peintre n'a aussi bien que M. Detaille saisi et rendu le caractère des soldats de l'Empire, ici l'agrément de la couleur, faisant valoir mieux encore la justesse du détail, accentuant la physionomie des êtres, donnant la saveur exquise de l'original, ferait à ces planches, si jamais elles étaient publiées hors du *Carnet*, un immense succès populaire.

Depuis 1891, l'on peut dire que M. Detaille n'a peint que l'Empire et une rapide énumération de ses œuvres rend ce fait indiscutable. En 1891, sauf le portrait du général Appert, souvenir de reconnaissance du ci-devant mobile de la Seine à son ancien chef, sauf une charmante aquarelle des *Lanciers de Nemours*, tout est soldats de l'Empire et c'est un beau début que ce *VIVE L'EMPEREUR!* si plein de glorieuse fougue, si emporté par le démon de la guerre, et où, dans un ouragan de chevaux, passe l'âme même de l'armée de 1806, — celle-là, à qui suffisait un régiment de hussards pour faire capituler les villes fortes et qui dans cette grande randonnée que menait Murat du Rhin au Weser semble se précipiter à l'hallali. De cette même année la *Charge du 4e Hussards*, première pensée du *Vive l'Empereur!* le *1er hussards en tirailleurs;* la belle aquarelle, *Officier du 7e cuirassiers*. En 1892, après ces charmants tableaux : *Petit poste de dragons*, *A l'armée des côtes de l'Océan*, *Reconnaissance sous bois*, *Etat-major d'une division de grosse cavalerie*, cette page mémorable *Sortie de la garnison d'Huningue*, qu'a popularisée la gravure et qui a trouvé place au musée du Luxembourg près du *Rêve*. C'est là, il semble, une vieille dette que Detaille acquittait ; car, dès longtemps, peut-être une vingtaine d'années il avait promis de coopérer à la décoration de l'Hôtel de Ville de Belfort et, dans cette décoration, devait figurer la *Sortie de la garnison d'Huningue*, mais Detaille avait toujours ajourné l'exécution, il ne se sentait pas prêt, ne trouvait point son outil en main. Où d'autres se seraient contentés à juste titre, lui, se rendait sévère pour lui-même à proportion que croissaient ses succès et que lui venait la faveur du public. Ce ne fut que lorsqu'il se fut préparé par de longues et patientes études qu'il aborda l'épisode où il prétendait synthétiser l'énergie de la Résistance et symboliser ce que peut, avec du courage et de la discipline le petit nombre en face du grand.

De l'année 1893 : *Sur la Grève*, *Aux bords du Niémen*, *Régiment de dragons franchissant la frontière*, *La prise de l'Étendard*, *3e Régiment des gardes d'honneur*, *Chasseurs à cheval*, *Charge de dragons de l'Impératrice*, *Chevau-légers polonais*, *Grenadiers de la Garde impériale*, *Route d'Allemagne*, *Dragons de la division Nansouty*. De 1894 : *Le départ du cantonnement*, *l'État-major d'une brigade de cuirassiers*, *Halte de cavalerie légère*, *l'Arrivée au gîte*, *Officier de cuirassiers enlevant un étendard*. C'est ainsi que, en trois ans, il a pu faire défiler devant nos yeux tous les uniformes de la cavalerie, toutes les tenues même les moins usitées, toutes les physionomies depuis celles des grognards, vétérans d'Italie et d'Égypte, jusqu'à celles des jeunes gentilshommes frais sortis de leurs châteaux pour entrer aux Gendarmes d'ordonnance et aux Gardes d'honneur, tous les types de cette armée où affluait l'Europe. Ce sont des cavaliers pourtant presque uniquement — et c'est ici un regret qu'il faut exprimer — car si l'on sait une ou deux aquarelles de la Garde consulaire, quel champ immense aurait offert au peintre, cette admirable infanterie si diverse en ses costumes, si pareille en son âme, qui, au pas relevé, entra dans toutes les capitales et parcourut l'Europe comme son jardin! Mais, il y avait bien quelque espoir que M. Detaille la prît à son tour, car si, deux ou trois fois, il s'était attaqué au second empire, ou s'il avait interrompu son œuvre nationale pour fournir le spectacle de personnages et et d'événements contemporains, il semblait que par la force même des choses, il dût être de plus en plus ramené à continuer une œuvre qui assure son illustration et qui établirait sa gloire.





Sans doute, celui qui écrit ces lignes peut paraître suspect: on l'accuse de s'être laissé hypnotiser par une seule figure de l'Histoire, mais il doit lui être permis d'expliquer sa pensée.

En peignant tout de suite après la guerre des épisodes vécus de combats honorables où certes n'a manqué ni le grandiose, ni l'héroïque, mais où hélas! a toujours manqué la victoire, M. Detaille a contribué plus que tous autres à relever la nation et à lui inspirer courage. Il a rempli là une mission vraiment supérieure et la popularité l'en a récompensé. Il a déployé pour ce faire, des qualités de premier ordre, n'a reculé devant aucune vérité, a le premier formulé, avec une clarté singulièrement courageuse, des affirmations dont, vingt-six ans plus tard, la multitude s'est emparée. Il a été un justicier, il a été un patriote, il a mis au service de ses idées un talent d'une maturité exceptionnelle, une vision d'une justesse absolue, une puissance d'impression d'autant plus active qu'elle paraît se réserver davantage et que, jamais, même dans le dramatique, elle n'aboutit au théâtral. De là, de cette œuvre considérable et qui suffirait à la gloire d'une vie entière, M. Detaille a été salué l'un des deux peintres *nationaux* ; nul ne lui a contesté ce titre et sans nul doute, c'est la récompense qui seule lui a été chère.

Mais, à présent que par une suite d'événements où il semble que M. Detaille n'a été indifférent ni étranger — car, le premier en France, il a popularisé l'armée russe, et, dès 1884, par son séjour au camp de Krasnoë-Selo, par les neuf aquarelles qu'il a exécutées pour l'Empereur de Russie, il a été institué l'ambassadeur de l'Art français près de sa personne, l'ambassadeur d'un art qui, ne traitant que de l'Armée, avait bien en soi du militaire et semblait bien emporter avec la toile et les pinceaux quelques canons, sabres, lances et fusils ; — à présent, ce n'est point vers les défaites qu'il faut porter l'attention et fixer l'âme de la nation et de l'armée, c'est aux victoires qu'il faut hausser leur courage. Il faut, sans jactance inutile, sans forfanterie, mais sans humilité, montrer ce que nous fûmes et, par là, présager ce que nous pouvons être. Pour une telle tâche, il est un instituteur naturel, un instituteur obligé, celui qui a mené la France au plus haut degré de gloire qu'elle ait jamais atteint, celui qui demeure, comme on l'a dit récemment, « le Professeur d'énergie ».

Ce grand courant de relèvement national par « le professeur d'énergie », ce courant qui ne s'est déterminé que lorsque, au milieu des partis politiques abolis, l'Empereur a pu se dresser comme le vivant soldat de la Patrie, lorsque, dégagé des luttes et des intrigues où l'on tentait de compromettre son nom, il n'a plus été que l'incarnation définitive de la gloire nationale, ce courant qui porte les uns et où d'autres jettent vainement leur mercantile bagage, qui donc en a été l'initiateur? On prétend les Mémoires, Marbot, quelque autre, de la littérature... Allons donc! Ce n'est point ainsi que se créent les courants. Il faut la masse, et il faut que, à cette masse, l'idée entre par les yeux. Lorsqu'il y a bientôt dix ans, à l'Exposition de 1889, du centenaire de la Révolution, on décida qu'il y aurait une exposition rétrospective des armées de terre et de mer, un comité fut nommé, dont avec des généraux, des officiers, quelques collectionneurs, Meissonier et Detaille firent partie. Lorsque le Comité rechercha quels objets, quels souvenirs, quels tableaux pouvaient assurer le succès de l'œuvre dont il était chargé, il ne trouva que des objets, des souvenirs, des tableaux d'Empire. Cela était simple, naturel et forcé et n'étonna que quelques-uns de ces grognards d'antichambre, vieillis au feu des bureaux, qui y ont appris l'histoire militaire par les huissiers des ministres. Ils avaient cru faire de la curiosité, du passepoil, du bouton de guêtre. Ils avaient coopéré à une apothéose. C'est ainsi, l'Histoire. Vainement, durant soixante ans, on s'essaie à la fausser ; vainement, les gouvernements s'y emploient ; vainement, les poètes, les pamphlétaires, les politiques, s'y adonnent ; vainement, ceux-ci croient la tourner à leur profit, ceux-là à la honte de leurs ennemis. Un jour, par hasard, on imagine d'en assembler pour quelque occasion les marques subsistantes et les souvenirs demeurés ; on construit un palais, on dispose des salles : celle-ci de telle date à telle date, dix ans ; puis cette autre, cette autre, et ainsi pour un siècle. On bat le rappel ; on écrit aux collectionneurs, on sollicite les famille. Dix. cent, mille caisses arrivent et, qu'en sort-il ? Quinze ans de l'histoire de France, le Consulat et l'Empire. Le reste qu'est-ce ? Peut-on mettre le Trocadéro près de Somo-Sierra et la Morée en pendant à l'Égypte? Une salle suffira pour les souvenirs d'Algérie, puis viendront les guerres du second Empire, Crimée, Italie, Mexique, c'est tout.

Et alors, d'espace en espace, de salle en salle, l'Empire gagne le terrain libre. Lui seul garnit les vitrines, tapisse les murs, et l'on est contraint d'arrêter le flot, car il emplirait, il couvrirait tout. Et, les portes ouvertes, quelques soldats se risquent, puis des bourgeois, puis une foule, une foule ininterrompue durant cinq mois, qui constamment se renouvelle, monte les étages, traverse les salles, regarde, emplit ses yeux, une de ces foules qui semblent de rêve, point bruyante, point parlante, uniquement occupée de sa pensée ; une foule au continuel piétinement, au continuel passage, à la continuelle attention, une foule qui, tous les jours, dès la première heure, se retrouve pareille quoique composée d'éléments différents et qui, jusqu'à la fermeture des portes, toujours égale en profondeur, va d'un mouvement qui semble mécanique, comme un fleuve.



Le Consul, dès l'entrée. Puis, de salle en salle, rien que l'Empereur, ses maréchaux, ses généraux, ses soldats... Il y a autre chose, à ce qu'on dit ; des particulières exhibitions de quelques Godillots qu'ont recrutés les capitaines d'habillement et qui simulent les contemporains. Il y a des Restaurés et il y a des Philippistes, mais nul n'en a cure et, si cela est. c'est comme si cela n'était pas.

Qui donc a apporté cette magnifique tapisserie du Bonaparte au champ de bataille de Marengo qui planant sur le vestibule proclame le Génie du lieu? Qui s'est employé comme un manœuvre pour classer, pour disposer, pour présenter ces trésors, sortis des familles ou prêtés par les musées de province ? Qui a réalisé cette œuvre de reconstitution que, durant vingt années un gouvernement qui n'existait que par le nom de Napoléon s'est refusé non pas à accomplir, mais même à laisser tenter ? Il faut le dire : c'est Meissonier et à côté de lui, avec ce bel entrain de jeunesse qu'il aura toujours, c'est M. Edouard Detaille.

Savait-il exactement où il allait ? Se rendait-il un compte formel du périmètre que ferait sauter la mine qu'il chargeait? Au début, n'avait-il pas été séduit surtout par l'amusement des belles armes, des jolis uniformes dont il est si curieux? N'avait-il

point d'abord vu là une occasion de découvrir des nouveautés, d'apprendre des détails et de mieux encore s'imaginer les êtres? Peut-être. Mais comme son esprit est logique et qu'il va en actes jusqu'au bout des raisonnements, une fois les éléments assemblés, M. Detaille en tira lui-même la conclusion. Il eut cet honneur avant que le sentiment populaire se rencontrât avec le sien et s'il ne revendique point d'avoir été l'initiateur de ce grand mouvement, il est juste et nécessaire de le revendiquer pour lui.

Plus tard, d'autres éléments s'y sont adjoints, des efforts parallèles se sont prononcés, et plus qu'aucun autre M. Detaille s'est mêlé au courant qu'il avait provoqué, puisque de là date réellement la période de ses études napoléoniennes. Hors de tout esprit de parti, uniquement pour glorifier l'armée nationale, uniquement pour en rendre un compte exact et en donner une représentation précise, M. Detaille a fait un immense effort dont on a rendu compte. Mais, parallèlement, il a accompli une autre œuvre qui n'est point indifférente.

A la suite de l'Exposition de 1889, il a, avec Meissonier, fondé pour l'étude des questions militaires rétrospectives, une société qui, des plus modestes à son origine, comprenant au plus vingt membres, amateurs ou soldats, a depuis lors parcouru un si beau chemin que, recrutée dans l'armée entière, ayant pour adhérents la plupart de ses grands chefs et un nombre infini d'officiers d'avenir, ouvrant ses rangs à quiconque dans la littérature et l'art, aime l'armée et se consacre à en raconter l'histoire, elle est parvenue non seulement à publier régulièrement des documents et des planches d'un haut intérêt, mais, grâce à l'appui d'un ministre de la guerre, qui a su rendre justice à son idée maîtresse, a réaliser l'institution d'un *Musée de l'Armée*. Cette société: *La Sabretache*, dont M. Detaille est devenu le président après la mort de Meissonier, groupe les efforts dispersés et leur donne un lien; elle doit fournir aux débutants une méthode de travail, des conseils et des directions nécessaires; elle met en rapports les militaires, les artistes, les écrivains et les collectionneurs, et elle a déjà pu rendre, quoique toute nouvelle encore, de signalés services. L'on ne saurait croire ce qui en est déjà sorti et ce n'est rien encore près de ce qu'elle pourra produire, sous une direction aussi intelligente que celle de son président. Elle saura de tous les coins de France, où elle a des correspondants naturels, faire sortir les papiers, retrouver les manuscrits ignorés, mettre au grand jour de l'histoire, les souvenirs inédits des témoins de l'Epopée; apporter, par des dons généreux son concours au musée qu'elle a si puissamment contribué à former; elle saura faire aimer l'armée en la faisant connaître et porter à la Grande Muette avec le continuel tribut de sa filiale admiration, le seul hommage qui soit digne d'elle, la perpétuation des actes de ses devanciers.



Pour ceux qui ont suivi ses efforts depuis le premier jour, M. Detaille a été l'âme et la vie de cette société qu'il a fondée; seul, par des sacrifices de tous genres, il en a assuré le recrutement; seul, par des démarches qui coûtaient infiniment à sa nature, il est parvenu a démontrer la nécessité de créer ce musée dont toutes les nations d'Europe ont le similaire et qui manquait à la France.

Mais, en ce musée, si l'on peut accumuler les souvenirs les plus précieux des soldats de l'Épopée; si l'on peut, grâce aux aquarelles, aux dessins, aux gravures exécutées d'après les tableaux de M. Detaille, prendre une idée claire et précise des compagnons de l'Empereur, celui-ci seul sera absent et on ne le verra point. Peut-être quelques collectionneurs essaieront-ils de diminuer cette lacune en offrant les portraits ou les bustes qu'ils ont rassemblés; mais, au risque de paraître soutenir un paradoxe, il est démontré, par la simple inspection des documents, que les images contemporaines, sans doute très intéressantes à consulter, ne donnent pas plus une figuration exacte de Napoléon qu'elles ne fournissent une représentation correcte et vivante de ses soldats. Pour ceux-ci, l'amateur le moins expérimenté ne saurait s'y tromper : entre une gravure de Martinet et une gravure d'après Detaille, c'est celle-ci seule qui donne la vérité de la vie, qui fournit le détail, qui est conforme au type; et si, au lieu de Martinet, qui était un ouvrier et qui employait des ouvriers, on prend des artistes, même de grands artistes contemporains ou presque (Lejeune excepté), le fait apparaît encore bien plus évident. Non seulement M. Detaille met en tout ce qu'il fait une perfection incomparable, un dessin sans reproche, une animation qui transporte dans le milieu, un goût dont il est impossible de noter une défaillance, mais il y porte une science raisonnée, qui s'éclaire des documents de toute espèce, qui les synthétise et en exprime l'essence.

Or pour Napoléon, c'est bien plus fort. Nul n'a été peint, dessiné, gravé, sculpté plus souvent que lui; c'est par milliers que l'on compte les représentations contemporaines de son visage, mais si, à des moments, il s'en trouve une par hasard qui fournit un trait de nature; s'il est possible, en rapprochant, en comparant les estampes, de prendre une idée approchée de sa figure; si dans les portraits qu'on peut appeler *surpris*, crayonnés en quelque endroit où il s'est montré publiquement — chapelle ou théâtre, — on peut distinguer une indication utile, parfois même recevoir une notion de sa physionomie; c'est là une étude réservée à quelques rares amateurs et que le public ne saurait tenter. Les portraits de commande sont tous volontairement faux; ils ont été faits de chic et sans qu'il ait posé; ils ont eu pour objet principal, presque unique, de fournir un type dynastique, non une représentation réelle. Napoléon avait à ce sujet ses idées: il prétendait que la ressemblance importait peu pourvu que par des traits généraux les images rappelassent sa figure; que, ce qu'il fallait d'abord, c'est que l'on donnât du fondateur et du chef de la dynastie une image grandiose, sérieuse et noble. De là, à partir de l'Empire, de l'époque franchement officielle de sa vie, où l'on ne trouve presque de lui que des portraits officiels, une difficulté singulière à suivre la transformation de sa physionomie. Il est, légendairement, traditionnellement, quatre types acceptés, reconnus, populaires, dont il est difficile de s'écarter et qui vont par paire, si l'on peut dire : ainsi, peut-on suivre de quelle façon le type admis pour le *Général* se fond en celui du *Consul;* de même de celui de l'*Empereur* à celui de l'*Exilé*. Mais du Consul à l'Empereur, à l'Empereur tel que, tout de suite après Floréal An XII, le présentent les officieux, il serait absolument impossible d'imaginer la transformation si quelques indications émanant d'étrangers ne servaient de points de repère. Nécessairement, les portraits vrais, les portraits auxquels il faut croire, les portraits sincères, ceux qui donnent un accent de nature, sont ceux du Consulat, et pourtant, il est presque impossible d'imaginer que la tête du Consul et celle de l'Empereur aient porté sur les mêmes épaules. La construction, pourtant, est certes restée identique, et c'est seulement le plus ou moins d'empâtement qui fait errer sur la forme des traits. Donc, si l'on suit cette progression avec rigueur, l'on doit fournir la clef de cette transformation qui, d'ailleurs, s'est présentée identique chez la plupart des

membres de la famille. Ils éprouvent, vers la quarantaine, une sorte d'engraissement, une bouffissure qui modifie profondément leur physionomie et qui la rapproche de la physionomie grasse du chef de leur Maison. Mais cet enforcissement n'est point immédiat, et sans rompre, par esprit de curiosité et par recherche du neuf, avec certaines formules traditionnelles, mais en rattachant les représentations qu'on donnerait de l'Empereur aux quatre types selon lesquels on est habitué à se le figurer, n'est-il point possible d'indiquer les transitions qui se produisent et ne semble-t-il point d'un intérêt décisif de suivre des modifications physiques qui ont eu, sans nul doute, une action si directe sur les plus grands événements du siècle ?

Et si, en s'attachant d'abord à ce visage, en rendant son expression véritable, en en retrouvant les traits nécessaires, en lui restituant la couleur des yeux qui l'éclairaient, en lui prêtant les impressions qui y apparaissaient si mobiles, la colère, la sévérité, la gravité, mais aussi le sourire. « ce sourire auquel nul ne résista et qui lui fit autant de conquêtes que ses armes », on s'efforce, au contraire des portraits officiels, presque toujours en buste parce que Napoléon était petit et qu'il ne voulait point qu'on accusât son défaut de taille, de montrer l'allure et l'habitude du corps sous les vêtements familiers, n'aura-t-on point encore rendu un immense service à l'histoire. Car, il faut le dire, même dans les portraits en pied et dans les portraits équestres contemporains, il est impossible de trouver rien de ce que nous aimerions voir, de ce qu'il nous importe de connaître, le Napoléon qui va, qui chemine, qui galope, qui s'arrête, qui mange, qui examine, le Napoléon de tous les jours, aussi bien celui de la veille d'Arcole que celui du lendemain de Marengo, non le dieu, mais l'homme. Les gestes de théâtre que lui prêtent les amoureux de l'antique, les attitudes nobles, les chevaux cabrés sur des rochers, tout le convenu, tout le poncif, tout l'académique, que nous importe! Nous donnerions tout cela, quelle qu'en soit la valeur d'art, pour une suite de photographies instantanées.



M. Detaille peut bien mieux. Ce qui manquera toujours à l'instantané mécanique, qui ne pourra jamais présenter qu'un temps d'arrêt de la vie, il le possède : l'art suprême de synthétiser la vie. Où la machine saisit un mouvement incomplet, inachevé, *en train*, il sait, lui, fournir du mouvement l'expression intégrale; de même, de la grimace des êtres dans l'expression d'un sentiment; de même du groupement nécessaire et du balancement des personnages, de même des paysages et des milieux, de même de tout ce qui est l'art, par rapport à un procédé qui, quelque perfection qu'il atteigne jamais, pourra rendre peut-etre la réalité des êtres, mais n'exprimera jamais leur caractère.

Qu'est-ce donc qui arrête ou qui interrompt M. Detaille? Qu'est-ce qui l'empêche, après avoir fermé un premier cycle, de parcourir entièrement celui qu'il s'est ouvert et où déjà il a acquis tant de gloire?

Pourquoi, après nous avoir montré les compagnons de Napoléon, paraît-il hésiter à nous donner le Général, le Consul, l'Empereur qu'il nous doit, dont la représentation importe à l'histoire, à l'armée, à la patrie? Dans ces tableaux d'épisode : *l'Empereur au bivouac* (1893) et *Napoléon Ier* (1894), il a trop bien réussi à montrer l'Empereur; dans le *Bonaparte en Italie* (1889), il nous a trop bien montré le général pour que nous puissions renoncer à le recevoir de lui tout entier, tel que, avec sa persévérance, son talent, sa connaissance des êtres, sa supériorité de revification historique, il est capable de le représenter.

Certes, les croquis qu'on publie ici pour la première fois et qu'on a pris au milieu de milliers d'autres, montrent bien à quel point la glorieuse image hante constamment l'imagination du maître, comme elle se place naturellement sous sa plume et combien son effort tend sans cesse à la perfection, mais ils prouvent mieux encore comme il aurait tort d'hésiter à l'aborder et comme il est préparé pour y réussir.

La formule qu'il peut dégager et que seul, par ses études antérieures, par l'immense talent qu'il a développé, par la faculté qu'il a de faire vivre les êtres, il est capable d'établir, deviendra la formule définitive — la formule vraie, substituée à des formules erronées, incomplètes ou légendaires. On ne saurait sans doute empêcher la tourbe des imitateurs de continuer a défigurer l'Empereur, à lui prêter, sous prétexte d'héroïsme et sous prétention d'exactitude, des geste de cabotin ou un visage de caricature. Mais au moins ces gens trouveront-ils un modèle achevé pour leur besogne de démarquage. Comme d'autres, ailleurs, ils diront sans doute alors, ou ils feront dire que les premiers ils ont apporté la lumière et trouvé la vérité. Il y a, il y aura toujours des plagiaires; mais c'est assez pour la satisfaction de l'artiste ou de l'écrivain d'avoir établi les faits ou créé les types de telle façon qu'ensuite il soit impossible de s'en écarter. Puis la justice vient ou non.

Mais M. Detaille n'a point à craindre ces ignominies : il est de ceux qui s'emparent des sujets qu'ils traitent, y mettent leur marque indélébile et, en leur prêtant une réalité que leur fournit leur imagination, portent à les rendre une habileté de métier qui ne saurait être imitée. Il dépend de lui d'attacher définitivement son nom à celui de Napoléon, de faire en sorte qu'on ne se représente plus l'Empereur que tel qu'il l'aura figuré; il dépend de lui de traverser les âges à cette suite, et comme il est bien probable que des siècles et quantité de siècles passeront avant qu'il surgisse un tel exemplaire d'humanité ; comme ce n'est pas en un pays, chez une nation, mais dans tous les continents et chez tous les peuples que la gloire de ce nom s'est étendue, qu'elle ne fera que grandir et faire des prosélytes, qu'elle s'établira comme une sorte de religion universelle qui aura des sectes diverses mais une foi commune, il peut, pourvu qu'il le veuille, lier son œuvre à cette immortalité qui l'entraînera avec elle. Cela n'est-il pas un beau rêve et qui mérite d'être réalisé?

FREDERIC MASSON.

FIGARO ILLUSTRÉ



Seizième année

Deuxième série. — N° 97.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Avril 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.	Du *Figaro* quotidien.

Numéro Spécial ✣ LA TUNISIE ✣ *Numéro Spécial*

LA TUNISIE : le Sol et le Passé; les Berbères; Carthage — les Romains : la France.

LA COLONISATION. — COMMENT ON DEVIENT PROPRIÉTAIRE. — LES TRAVAUX PUBLICS.

QUARANTE-QUATRE ILLUSTRATIONS, LA PLUPART EN COULEURS :

Vues de Tunisie, photographies de monuments et de travaux publics, photographies instantanées d'exploitations agricoles, types indigènes, etc.

FAC-SIMILE HORS TEXTE EN COULEURS :

AVANT LA FANTASIA.
CAVALIERS BERBÈRES.

COUVERTURE :

FEMME MAURESQUE.



Cliché Soler

LA PORTE DE FRANCE À TUNIS

X 12.


L'AMPHITHÉATRE DE EL-DJEM

LA TUNISIE

LE SOL ET LE PASSÉ

L'AFRIQUE est un immense réservoir d'hommes et de richesses; mais elle a gardé son secret pendant des milliers d'années. Des dieux jaloux semblaient en défendre les bords et prendre plaisir à perdre les conquérants dans un dédale d'obstacles naturels. La véritable divinité africaine, c'est une Isis voilée.

De nos jours, Isis a parlé; nous comprenons mieux les causes de ce long silence.

« Tandis que la plupart des grands continents se sont constitués autour d'une arête ou d'une échine centrale, dit M. G. Hanotaux dans *Le Partage de l'Afrique*, en Afrique l'arête, au lieu de s'élever au centre comme le faîte d'un toit, entoure le continent comme une ceinture, cernant un plateau intérieur, immense et isolé. »

L'Afrique du nord, tout illuminée qu'elle paraît par les reflets de l'Europe et baignée dans l'azur éclatant de la Méditerranée, a cependant la même physionomie revêche. Depuis l'extrémité du Maroc jusqu'au massif de Kroumirie, l'Atlas forme une muraille presque continue; et si les rives de l'ancienne Lybie sont moins escarpées, elles ne sont guère plus hospitalières.

Toutefois, l'antiquité la plus vénérable avait déchiré le voile en deux endroits, ouvert deux brèches inégalement profondes dans cette massive charpente : en Egypte, d'abord, le long de cette étroite vallée à laquelle les eaux du Nil prêtent, entre des bornes immuables, un éternel rajeunissement; — puis, dans l'angle formé par la Tunisie actuelle : terre de limites plus incertaines, de nom plus variable et de fortune plus diverse, parce que le dessein de la nature, moins ferme à l'origine, s'est accompli ou effacé suivant que l'homme lui donnait ou lui refusait son concours. Elle a connu des périodes lumineuses suivies de longues éclipses. Mais la civilisation qu'elle a enfantée a été, par moments, tout aussi riche et plus variée, plus vivante, plus européenne que celle de la vieille Egypte.

* * *

Entrés par l'Algérie, nous n'avons vu d'abord, dans l'ancienne province d'Afrique, qu'un prolongement de l'Algérie. C'était une erreur d'optique. La Tunisie diffère essentiellement des provinces voisines. Elle est la solution de continuité du massif algérien, le défaut de la cuirasse, le point sensible où l'Europe a pu enfoncer son coin dans le bloc africain.

Chose étrange! depuis des centaines d'années, des millions de Français apprennent par cœur les guerres puniques et dissertent sur le grand duel de Carthage et de Rome; mais, jusqu'à une époque récente, ils n'avaient pas tiré la leçon des événements. Ils se contentaient de répéter, d'après les manuels, que Rome et Carthage se sont disputé « l'empire des mers ». Comme si les Romains, ces laboureurs au front têtu, se souciaient d'autre chose que de belle et bonne terre! Ils se sont battus pour la Sicile d'abord, et puis pour ce morceau d'Afrique dont ils connaissaient tout le prix, sachant assurément que Carthage n'avait pas poussé là par hasard, et qu'il y avait des racines à sa prospérité. Nous, au contraire, aussi valeureux, mais presque aussi aveugles que les Croisés du moyen âge, nous avons d'abord donné de la tête au plus épais de l'Atlas, prenant l'obstacle de front, laissant aux insurrections le choix du terrain, prodiguant sans compter notre sang et notre or; et c'est hier seulement que, mettant à profit les enseignements du *De Viris*, nous avons fini par où les anciens avaient


LE TEMPLE DE SBEITLA

commencé, c'est-à-dire par un mouvement tournant très simple qui prend à revers l'Atlas et ses populations belliqueuses.

Lorsqu'en 1881 nos colonnes occupèrent pacifiquement la Tunisie, l'intérieur du pays ne différait pas sensiblement de ce qu'il devait être, au temps où les légions de Marius poursuivaient Jugurtha jusque dans les sables de Gafsa. C'était toujours le sol peu peuplé, inégalement arrosé, mais facilement accessible que Salluste décrit en petites phrases courtes et malveillantes, comme il convient à un bel esprit de Rome qui s'ennuie dans son proconsulat d'Afrique.



LES RUINES DU DARDO, A TUNIS

L'Atlas, ici, cesse d'être une muraille. Il n'y a plus ni chaîne continue, ni hauts plateaux monotones comme en Algérie. La montagne se disloque, s'humanise, se fond avec la plaine ou forme des hauteurs isolées, qui s'élèvent de distance en distance sur un terrain parfaitement plat. Telles ces collines au noble profil, aux pentes complaisantes, que les peintres de l'école classique mettent dans les fonds de tableaux. Et réellement, ces belles vallées du centre, avec leurs larges perspectives, leur lumière douce, leur ciel tempéré, l'encadrement harmonieux de leurs horizons bleuâtres, semblent des tableaux auxquels il ne manque que la vie. On dirait l'œuvre inachevée d'un Claude Lorrain qui aurait oublié les personnages et les « fabriques ».

Cette disposition du sol produit une extrême variété d'aspects et de climats. Ce qui subsiste des derniers contreforts de l'Atlas forment autant d'écrans successifs qui abritent le pays contre les vents du nord-ouest. Sur le premier écran, au bord de la mer, on a des forêts aussi touffues, aussi belles que la forêt de Fontainebleau, et sur le second ou le troisième, tantôt les bois clairs et résineux des pins d'Alep, tantôt la simple brousse des pays d'Orient, tantôt l'aspect dénudé des montagnes de Grèce ou d'Asie Mineure. Naturellement le régime des vallées change selon que les pluies s'arrêtent ou passent sur les écrans interposés. Lorsque le vent d'hiver souffle du nord-ouest, les vallées voisines de la mer sont aussi bien arrosées que nos vallées de France. Celles de l'intérieur attendent que les premières aient bu et vivent de leurs restes. Mais il arrive aussi, — cette année par exemple, — que les pluies commencent par le sud-est, c'est-à-dire qu'elles prennent les écrans à revers ; alors l'arrosage est bien amorcé ; le pays tout entier boit cette rosée bienfaisante qui disparaît en un clin d'œil comme un verre d'eau dans un gosier desséché. En quelques jours, des plaines naguère arides s'habillent de verdure. Bien avisé le cultivateur qui aura fendu à temps le sol desséché et retenu l'eau fugitive dans des labours profonds!



MOTIF DÉCORATIF AU BARDO

La dislocation des montagnes produit encore des effets inattendus dont la prévoyance humaine peut tirer parti. Tandis qu'ailleurs, en Algérie par exemple, le système change brusquement et l'on passe sans transition de la zone fertile du littoral à la zone aride, ici le relief plus inégal du sol détermine, au cœur du même pays, des points de chute d'eau presque aussi abondants que sur la côte ; de sorte qu'après avoir traversé une vallée du Péloponèse tapissée de lentisques et de lauriers-roses, on se trouve tout à coup transporté dans les Cévennes ou dans la Limagne. C'est le cas du plateau de Maktar, dont le climat pluvieux alimente toutes les sources du centre.

Il est humiliant de penser que cette découverte est, pour nous, plus récente que celle du Fouta-Djallon. Ce qui peut nous consoler, c'est que Salluste ne l'avait pas faite.

Nous étions naturellement beaucoup mieux renseignés sur les avantages maritimes du pays, car ils sautent aux yeux. La rupture du système de l'Atlas se reproduit exactement sur la côte qui, au lieu d'opposer au navigateur un rempart continu et presque sans abri, se découpe en golfes profonds,



FAÇADE DU CAPITOLE DE DOUGGA

comme à Bizerte et à Carthage; en vastes lagunes, comme à Tunis, puis au delà du cap Bon s'infléchit brusquement vers le sud, offrant quelques mouillages naturels excellents, tels que celui de Sfax, ou des rades susceptibles d'être aménagées de main d'homme telles que celles de Sousse et même celle de Mehdia, dont plusieurs dynasties arabes firent leur capitale.

Le pays présente ainsi un vaste front de mer très supérieur à l'importance de son territoire, et on peut dire que ce phénomène est absolument unique en Afrique. Il donne à la Régence un avantage marqué sur l'Egypte elle-même, qui n'a qu'un seul débouché sur la mer, et une grande ressemblance avec le rivage d'Europe. Il existe, du reste, une preuve palpable de l'influence bienfaisante des côtes : tandis qu'à l'intérieur du pays, des causes historiques trop connues amenaient la décadence agricole et le dépeuplement, à Sousse et à Sfax, les hommes sont nombreux et la terre est riche.

Voilà donc une contrée vaste, bien ouverte, souffrant parfois de la sécheresse, dotée d'un climat inégal, mais sain et tempéré, fertile en ressources, apte à réparer, en quelques heures, les maux d'une longue attente, grâce aux caprices d'un ciel qui la dédommage de son avarice par de brusques re-

tours de faveur. Que peut-on en faire ? ou plutôt qu'en a-t-on fait ? Car nous ne sommes point ici en Australie ou au Congo. Nous avons eu des devanciers, tantôt obscurs et tantôt illustres.

LES BERBÈRES

Avant l'apparition des grands fondateurs, le terrain a d'abord été déblayé par une race moins fameuse, mais très résistante car elle subsiste encore, alors que tous ses vainqueurs ont successivement disparu : ce sont les Berbères, peuple attachant et singulier, mais difficile à caractériser. Est-il nomade ou sédentaire ? sauvage ou civilisé ? Il peut être, à quelques lieues de distance, l'un ou l'autre : Berbères, les Kabyles laborieux de l'Algérie ; Berbères, les Touaregs du désert ; Berbères, les marins des îles Kerkenna, ou les paisibles jardiniers de Sfax et de Djerba. L'histoire nous les montre indisciplinés, pillards, travaillés par de continuelles dissensions. Mais l'histoire nous les montre aussi capables d'application, de méthode, et quelquefois plus intelligents que leurs maîtres. Ils sont partout. Ils forment le fonds et le tréfonds du pays.

J'ai lu souvent d'ingénieuses déductions sur l'ancienne civilisation des Berbères. Le mieux est d'aller la chercher sur place, là où elle subsiste intacte, à l'abri de tous les changements. Dans le cirque de montagnes qui entoure le golfe de Gabès, ils ont toujours vécu libres, et personne n'est venu les déranger. De loin, on n'aperçoit que des pentes jaunâtres et des rocs sourcilleux. Regardez bien, ils sont là. Où ? Peut-être sous vos pieds. Un filet de fumée qui sort de terre trahit un gîte souterrain. Ce grand trou carré qui fait reculer notre cheval est un



LA GRANDE MOSQUÉE DE KAIROUAN

patio, et si vous vous penchez, vous verrez les voiles bleus des femmes, les vêtements poudreux des hommes, presque toujours un chameau ou un âne accroupi. Vous descendez par une allée en pente douce : ce terrier contient des chambres habitables. Vos yeux accoutumés à l'obscurité discernent des niches creusées dans les parois, quelques ustensiles de ménage, les instruments d'une toilette sommaire, un miroir minuscule, camelote européenne, qui a remplacé le bibelot carthaginois ou romain.

Où sont-ils encore ? Sortez et levez la tête, regardez où planent les vautours. Quoi ! sur ces aiguilles de calcaire ? dans ces éboulis gigantesques ? Oui, sur cette teinte uniforme, au milieu des blocs tourmentés, vous distinguez peu à peu le travail humain ; des entassements méthodiques, des citadelles paradoxales, des châteaux forts prodigieux, toute une floraison de villages à l'extrémité des cimes. En approchant, vous voyez se mouvoir, parmi les pierres grises, d'autres formes grises qui marchent. Ce sont eux. Comme les animaux primitifs, ils ont pris la couleur du sol. Approchez encore : l'apparition d'un Européen a remué la fourmilière. Ils se rassemblent sur leurs terrasses ou sur le seuil des ruelles escarpées. Drapés à l'antique dans leur toge de grosse laine, ils semblent des statues animées. C'est de l'archéologie vivante. De près, la forteresse est grossière et le gîte misérable, mais l'ensemble a grand air. Eux-même, sous le hâle et sous la crasse, sont, à leur manière, des gentilshommes, n'ayant jusqu'ici subi d'autre loi que la leur.

Si maintenant vous poussez votre pointe, vous découvrirez, sous cette sauvagerie, tout un réseau de fédérations locales, aux relations compliquées. On vous montrera avec orgueil les greniers en forme d'alvéoles où les nomades entassent la récolte hâtive, à l'abri d'un coup de main. Eux-mêmes préfèrent vivre sous la tente. Mais toute une population vassale et sédentaire, groupée autour du grenier fortifié, monte la garde et fait la corvée. Ainsi, derrière ces remparts de boue, une féodalité en haillons perpétue l'existence fière et libre, sans passé comme sans lendemain, qui s'étendait à toute la *Berbérie*, avant l'entrée en scène des nations policées.

CARTHAGE — LES ROMAINS

Avec Carthage commence l'exploitation méthodique du pays. Ce qui distingue ces marchands célèbres de tous ceux qui ont écumé la Méditerranée, c'est qu'à l'exemple de Venise ou de l'Angleterre, ils trafiquaient l'épée au côté. Ils avaient une politique, une armée, une grande marine de commerce et de guerre. Le choix de leur capitale les montre aussi hardis marins que méfiants et circonspects envers les populations de l'intérieur. Quel enseignement que la comparaison de Carthage avec Tunis ! Carthage, au fond d'une rade foraine, brave l'insulte qui vient du large, et, au lieu de masquer son port, le taille en



PANORAM

pleine mer. Mais, campée sur le sol d'Afrique, elle se protège contre les habitants du pays par une triple ceinture de collines, de marais et d'eau salée. Tunis domine les routes de terre; mais, du côté de la mer, elle est timide, irrésolue. Elle se blottit derrière un lac sans profondeur, inaccessible aux vaisseaux de haut bord. C'est un repaire de pirates qui n'osent affronter l'ennemi en face.

Certainement, tout ce que peuvent faire la politique et le commerce pour susciter, grouper et exploiter les forces vives d'une contrée, les Carthaginois le firent. Mais la politique et le commerce sont des puissances d'organisation qui tirent le meilleur parti possible de ce qui existe : ce ne sont pas des puissances créatrices, du moins par elles-mêmes. S'il est difficile de reconstituer une civilisation aussi complètement abolie, l'exemple tout récent de Venise nous montre comment un peuple supérieur peut remplir ses palais de richesses et le monde du bruit de ses armes sans repétrir le sol qu'il épuise en le dominant. Encore Venise a-t-elle été créatrice dans le domaine de l'art, tandis que les Carthaginois n'ont rien inventé. Les monuments puniques, ou les objets que l'on trouve dans les tombes, ne sont le plus souvent que la reproduction grossière de motifs égyptiens, grecs ou assyriens. En fait de colonisation, on rencontre leurs traces assez loin dans l'intérieur; mais le plus souvent des inscriptions bilingues montrent que les Carthaginois se sont avancés derrière les légions romaines et que, vaincus, ils étendirent leur trafic à l'abri des aigles.

Ce fut le génie romain qui, s'emparant de ce coin du globe, le marqua d'une empreinte ineffaçable : génie non seulement politique et guerrier, mais administrateur, restaurateur, et, dans le domaine économique, inventeur. Il est vrai que les Romains eurent le temps pour auxiliaire : en Afrique, leur domination ne dura

PANORAMA



UNIS

pas moins de sept cents ans, si l'on excepte l'intermède vandale qui ne changea rien au fond des choses et fut plus funeste à l'Italie qu'à l'Afrique, où ces grands pillards revenaient digérer leur proie.

La domination byzantine qui suivit ne fut que la continuation de Rome. Dans son œuvre plus hâtive, Byzance se servit des mêmes matériaux ; et de même qu'elle bâtissait ses citadelles improvisées avec les débris des temples et des arcs de triomphe, de même elle ne faisait qu'adapter aux nécessités du moment la tactique, l'administration, l'agronomie des Romains.

Pendant cet intervalle de sept siècles, l'histoire est pleine, il est vrai, du récit des insurrections, de révolutions de prétoire ou de palais, de batailles sanglantes, de villes prises d'assaut. C'est ainsi, du moins, que nous l'avons apprise, car on a longtemps considéré l'histoire comme une tragédie continue où les massacres mémorables et les grands conflits étaient seuls dignes d'être racontés. Ni Salluste, ni Tacite, ni Procope n'auraient abaissé leur plume à noter la construction d'un aqueduc ou la plantation des oliviers. Heureusement les monuments sont là. Ils témoignent hautement qu'au milieu de ces orages, dont plusieurs ne dépassaient pas les limites d'une insurrection algérienne, la province d'Afrique, Proconsulaire ou Byzacène, semait, plantait et récoltait assez paisiblement. C'est en plein empire, à l'époque des Antonins et des Sévères, que la province atteint son apogée. Les frontons des temples rendent encore hommage au très pieux empereur Marc-Aurèle. Les gradins des théâtres s'élèvent en demi-cercle sur le flanc des collines, en face d'un horizon plus beau que tous les décors artificiels, et la scène, ornée de son portique, pourrait entendre demain la voix des acteurs tragiques. L'arête vive et la courbe des arcs mettent une image de force, d'ordre et de régularité à côté des pauvres gourbis arabes. Les inscriptions votives, les dédicaces, gravées profondément dans le marbre, perpétuent le souvenir d'un homme ou d'une cité, sur ce sol mouvant où depuis douze cents ans les générations insouciantes n'écrivent plus que sur le sable.

Le profil géométrique et les arches régulières des aqueducs rachètent encore des pentes où les eaux coulent maintenant au hasard, et leurs assises ébranlées, leur blocage béant, affirment, jusque dans la ruine, la persistance de la volonté tenace du peuple-roi. Au milieu d'un pays désert se dresse un amphithéâtre géant, colisée abandonné (page 62), paradoxe de la solitude. Sa couronne altière s'aperçoit à d'énormes distances. C'est un témoin qui marque de toute sa hauteur, au-dessus de quel-



NIS

ques cabanes rampantes, le niveau des civilisations disparues. Il a fallu jadis y entrer par la brèche, comme dans une citadelle. Cette coupe immense, débordant autrefois de mouvement et de bruit, est aujourd'hui silencieuse, et les chèvres broutent l'herbe qui recouvre ses gradins.

Dans des vallées qui semblent rasées par une destruction systématique, et où l'on n'aperçoit que la silhouette chétive et lointaine d'une troupe de chameaux, on rencontre, à chaque étape, les restes de villes populeuses, avec leurs thermes, leurs basiliques, leur voie triomphale, les rues encore visibles, les chambranles des portes encore debout, réponse éloquente à la paresse humaine qui allègue la stérilité du sol; et, dans la campagne nue, les anciens pressoirs, pareils aux pierres levées d'un cimetière druidique, perpétuent la mémoire de la prospérité morte. Et ce qu'on voit à la surface n'est rien à côté de ce que la terre recèle : à chaque instant, la pioche sonne le creux, et des villes souterraines se révèlent avec le même cachet de grandeur et de durée. Ce sont d'immenses citernes, hautes comme des cathédrales : parfois tout un village grouille dans les entrailles du monstre ; ou bien, sous la culture sommaire, semée de cailloux et de ronces, la pelle du fellah met au jour le pavé en mosaïque d'une ancienne villa. Un peu d'eau jetée sur cette poussière fait revivre soudain la fraîche corolle des fleurs, le plumage étincelant des oiseaux, le corps glorieux d'un héros.

L'originalité des Romains n'est pas d'avoir profité des dons de la nature là où ils s'offraient d'eux-mêmes : ce qu'ils ont fait dans le nord, sous un ciel assez semblable à celui d'Europe, ne diffère pas sensiblement de la Gaule romaine ou de l'Illyrie ; et d'ailleurs, ils étaient guidés par les traces des Phéniciens, que leur civilisation a recouvertes. C'est au centre et au sud, dans ce qu'on appelait la Byzacène, qu'ils ont été réellement créateurs : là, dit très justement M. Gauckler, « rien n'existait avant eux. Ils ont trouvé un pays désert, ils l'ont transformé en une vaste ferme ; après eux, le désert a reparu. Tout ce pays est à eux, rien qu'à eux ; c'est leur domaine propre ».



LE TOMBEAU DES BEYS A TUNIS

Et cette colonisation d'un sol réputé stérile repose sur la formule la plus simple : c'est que l'olivier prospère là où le blé meurt, parce que ses racines profondes vont chercher dans le sable la fraîcheur latente. Or l'huile était à peu près le beurre de l'antiquité. Ces immenses espaces vides se sont donc couverts peu à peu d'une forêt continue d'oliviers qui allait sans interruption de Sfax à Tebessa. M. Paul Bourde a démontré le fait dans un opuscule d'une force probante invincible; et, du même coup, les villes mortes, les moulins abandonnés, les colisées silencieux, tout ce passé presque inexplicable a été éclairé d'une lumière subite.

L'autre chef-d'œuvre des Romains, c'est l'aménagement des eaux. « Ciel et terre pauvres en eau », dit Salluste. « Pendant cinq mois de l'année, il ne pleut nulle part, même dans le nord trop arrosé en hiver, dit encore M. Gauckler. En toute saison, dans le sud, il ne pleut pas assez. Partout l'eau fait défaut pendant une partie de l'année, et le résultat de cette disette, c'est la stérilité, la mort. »

Recueillir, conserver, diriger, purifier l'eau bienfaisante, s'en montrer avide et avare, et l'empêcher, s'il se peut, d'aller se perdre dans la mer, « combattre les excès d'un régime essentiellement torrentiel », tel est le problème que les Romains ont poursuivi et résolu pendant sept siècles. L'eau qui tombe des toits, l'eau qui glisse à la surface de la terre, l'eau qui bouillonne pendant quelques heures dans les oueds, l'eau qui filtre doucement sous les herbes, ils ont tout gardé, capté, décanté dans leurs citernes à compartiments, contenu dans leurs barrages, recueilli en cascades le long des gradins cultivés, conduit par l'irrigation, évacué par le drainage, porté au loin sur leurs aqueducs. Ils ont employé tantôt la douceur et tantôt la violence ; ici des canaux sinueux et subtils, là de massifs barrages, avec de telles ressources que, si l'on en excepte l'usage plus étendu du siphon, l'art de nos ingénieurs ne saurait aller plus loin, et que sur certains points, pour l'aménagement des citernes par exemple, il est certainement dépassé. Ils aimaient l'eau comme un peuple méridional sait l'aimer. Quand, par hasard, dans ce pays sec, elle jaillissait spontanément du sol, ils étaient saisis d'un sentiment d'adoration que nous avons de la peine à comprendre, nous autres gens du nord, gorgés d'humidité. Leur industrie éclatait alors en hymne de joie, florissait en statues élégantes, se jouait dans les bassins de marbre, et là où nos ingénieurs se bornent à poser un robinet, ils traçaient comme à Zaghouan l'ellipse gracieuse d'un temple des eaux : culte aimable, bien supérieur aux formules géométriques dans lesquelle nous emprisonnons la nature, car il enseignait, par



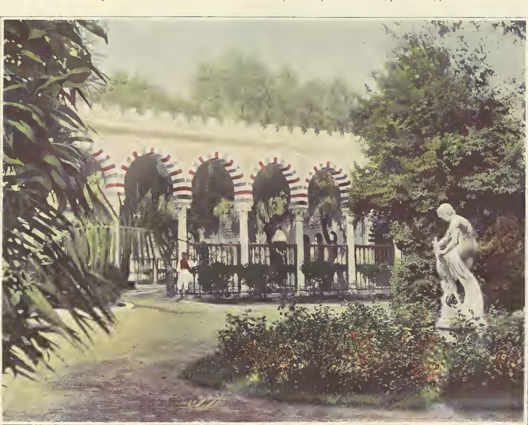
AVANT LA FANTASIA

un symbole transparent, le respect de la divinité mobile qui tient entre ses mains la prospérité de l'Afrique et le prix de ses faveurs capricieuses.

L'ISLAM

Douze siècles nous séparent, en Tunisie, de la civilisation romaine, et tandis que, sur le sol d'Europe, les changements ont été insensibles, de sorte que l'on peut lire l'âge des nations sur les monuments accumulés, comme on déchiffre l'âge du globe sur une formation géologique, ici, entre le passé et le présent, la rupture est complète. La conquête musulmane a fait le vide dans cette partie de l'Afrique à peu près comme en Asie Mineure et cela pour les mêmes raisons : dans un climat variable et sur un sol inégalement fertile, la civilisation ne se maintient qu'à force d'art, de culture et de soin. Ce ne sont point ici les pampas de l'Amérique ou la prairie indienne : c'est un jardin qui demande un entretien continuel. Or, la grande fédération musulmane est indulgente aux nomades, et les nomades sont de médiocres jardiniers.

En même temps, l'orientation de la Tunisie a été changée. Jusque-là, tous ses vainqueurs arrivaient par mer et chacun d'eux apportait avec lui un peu de cette civilisation ingénieuse qui pousse sur les bords de la Méditerranée. L'Islam venait du fond de l'Arabie, en contournant le golfe de Gabès. Le couloir peu étendu qui s'ouvre entre le golfe et les montagnes voisines, cette contrée pauvre et sèche, jusque-là dédaignée, devient tout à coup un des grands chemins du monde : c'est le lit du torrent qui, pendant quatre ou cinq siècles, se déverse du sud au nord et de l'orient a l'occident. Dans cet entonnoir s'engouffre la première poussée du flot ; puis le flot, par ondes successives,



LA MARSA, PALAIS DE LA RÉSIDENCE GÉNÉRALE

déborde jusqu'en Espagne et jusqu'à Poitiers. Tant qu'il a pu couler vers l'ouest, la Tunisie n'a pas trop souffert. Elle a même connu des périodes de prospérité, par exemple au xe siècle sous les Fatémides. Mais quand l'Islam s'arrête devant l'effort contraire des nations chrétiennes, quant les Maures, renonçant à conquérir l'Europe, se fixent décidément en Espagne, alors la route est barrée pour les nouveaux venus; le reflux commence et la Tunisie en ressent cruellement les effets : c'est ce qui explique le caractère destructeur de l'invasion des Beni-Hilal et des Beni-Soleïm au xie siècle. Ces tribus nomades, dont l'Egypte cherchait à se débarrasser, s'abattirent sur la Tunisie comme une nuée de sauterelles, et, au lieu de continuer leur route vers l'ouest, elles se répandirent du sud au nord. En un instant tout fut dévoré.

Rien, en effet, ne pouvait être plus funeste au pays qu'un barbare venant du sud. Au lieu de lui opposer son front de mer et de le retenir dans cette contrée florissante qui avait si vite amolli les Vandales, l'ancienne province romaine était attaquée par son sol le moins fertile, par ses cultures les plus fragiles. L'invasion des nomades opère comme un retour offensif des sables du Sahara qui recouvrent et ensevelissent peu à peu l'oasis laborieusement conquise. Qui veut se faire une image exacte du fléau n'a qu'à visiter les oasis mutilées du Nefzaoua. Sur cette limite du Sahara, ce ne sont que sources aveuglées, canaux comblés, palmiers épars, restes lamentables de cultures abandonnées : il fallait lutter à la fois contre la nature et les Touaregs, c'était trop à la fois De même, dans la Tunisie tout entière, la barbarie des peuples pasteurs a coupé les arbres, comblé les citernes, remplacé la haute prévoyance par la vie au jour le jour : véritable revanche de l'Afrique indomptée sur la culture européenne. Cette œuvre de dévastation fut secondée peut-être par les instincts d'anarchie qui sommeillaient dans le sein de la race berbère. Du moins cette race, qui supportait mal la paix romaine, se laissa-t-elle rapidement envelopper dans les liens peu gênants de l'Islam, après un essai de résistance aussi destructif que la conquête elle-même. Depuis lors, elle s'est si bien pliée aux mœurs des vainqueurs qu'elle a perdu peu à peu son histoire propre, puis son nom, puis sa langue, qui ne subsiste que dans les montagnes, les îles ou les déserts.

Il y a eu sans doute, pendant cette longue et confuse période, de glorieux épisodes, des conflits dramatiques et même quelques tentatives pour implanter sur le sol de la Tunisie la civilisation qui brillait à Bagdad et à Cordoue. Il faut renoncer à rendre l'Islam sommairement responsable des désordres qu'il n'a pas pu prévenir. Les historiens arabes ont été les premiers a déplorer les ravages de l'invasion hilalienne; et si le tableau qu'ils tracent de la période précédente est probablement flatté, si, plus tard, ils s'étendent avec trop de complaisance sur le règne du kalife El-Mostancer, l'adversaire de saint Louis, il serait cependant puéril de nier l'éclat intermittent des dynasties musulmanes. Une forme de civilisation ne dure pas plus de

mille ans sans justifier sa durée par des bienfaits. A Kairouan, le bassin des Aglabites et la Grande Mosquée, à Mehdia, les vestiges de l'ancien port, un peu partout, les traditions encore vivaces des « Andalous » montrent les traces de cette prospérité relative. D'ailleurs, il s'établit à la longue, entre le sol appauvri et l'habitant plus rare, un nouvel équilibre auquel correspond une certaine somme de bien-être.

Il serait intéressant de savoir quelles âmes ont vécu et quels



LA CUEILLETTE DES OLIVES

évènements se sont déroulés derrière ces vieux murs qui semblent opposer au temps une sorte de résistance passive. On peut dire sans exagération que l'esprit de l'Islam sacrifie la patrie locale à la grande patrie religieuse, abolit les frontières et déracine les hommes. Il est édifiant, sans doute, de voir au XIIIe siècle un simple marabout, comme Ibn-Toumert, séduire par sa piété des populations entières, fonder la dynastie des Almohades, et léguer à son successeur un immense empire où la Tunisie figure bon gré mal gré. Mais ces dominations s'écroulent aussi facilement qu'elles s'élèvent. Tout ambitieux, se croyant inspiré, se proclamera mahdi. Nous aussi, nous avons vu surgir et tomber des mahdis. Nous avons pu mesurer la croissance soudaine et la faiblesse de ces agglomérations politiques pareilles aux oueds d'Afrique qui se gonflent en quelques heures et tarissent de même. Il en reste une légende, à moins que nos armes de précision ne la crèvent avant qu'elle ait le temps de se former. Tels furent la plupart de ces empires éphémères entre lesquels oscilla la Tunisie, toujours à la recherche d'un maître, le trouvant quelquefois dans une bourgade algérienne, comme Bougie ou Tlemcem, d'autres fois forcée de prendre les ordres du Caire, de Bagdad ou de Cordoue, puis les recevant de Madrid ou de Constantinople.



MOULIN A HUILE EUROPÉEN

Cependant, de tout ce passé, deux faits surnagent en Tunisie, deux faits d'une extrême importance pour l'avenir de la colonisation.

D'une part, à travers toutes les agitations du pays, la notion d'une autorité centrale a pu être obscurcie, elle n'a jamais été complètement effacée. Tantôt à Kairouan sous les Aglabites, tantôt à Mehdia avec les Fatémides, et plus tard à Tunis même à partir des Hafsides, il y a eu un pouvoir qui s'est fait reconnaître sur une grande partie du territoire; et s'il se servait d'instruments rudimentaires, si la perception des impôts à l'intérieur se faisait comme au Maroc, les armes à la main, du moins l'ancienne province romaine d'Afrique n'a-t-elle pas subi cette dislocation complète qui devait nous rendre l'Algérie si difficile à conquérir et a gouverner. Sur la côte, des populations paisibles et façonnées à l'obéissance ont accepté de temps immémorial le joug que le hasard leur imposait. Était-ce un legs de l'antiquité? Toujours est-il qu'on trouve à toute époque, dans la population sédentaire de la Tunisie, l'idée qu'il peut y avoir un ordre établi et que cet ordre est respectable. Cette tradition si vague, si déformée qu'elle fût en passant de main en main, subsistait encore à la fin du XVIIe siècle. Elle permit à la dynastie husseinite, actuellement régnante, d'asseoir sur ce terrain mouvant un pouvoir régulier, et d'ébaucher une administration qui, à plusieurs

reprises, n'a manqué ni de lumières ni surtout de bonne volonté. Nous avons profité à notre tour de ces heureuses dispositions.

L'autre fait, bien différent, c'est l'adhésion entière, complète et définitive de la population indigène à l'Islam. Toutes ces races si mêlées, produits d'alluvions successives, berbères, arabes, maures, coulouglis, descendants de spahis turcs ou d'esclaves chrétiens, postérité des « vrais croyants » ou des renégats que, pendant deux ou trois siècles, l'Europe a jetés sur cette côte, tous, à l'exception de quelques milliers de juifs, sortis du même tronc biblique, mais entêtés dans leur croyance, tous se sont rangés sous l'étendard du Prophète; et tandis que l'ancienne population, de foi vacillante, acceptait sans trop de difficulté la religion du vainqueur, les Tunisiens d'aujourd'hui ne connaissent qu'un livre, le Coran, et qu'une véritable patrie, l'Islam. Insensé qui voudrait les en déloger! Aveugle qui fermerait les yeux aux conséquences! Pour la manière de penser, de sentir et de croire, ce simple fait met, entre nos protégés et



LES RUINES DE L'ANCIEN AQUEDUC D'HADRIEN

nous, cinq ou six cents ans d'intervalle en bien et en mal; car, si leur croyance les rend plus réfractaires à nos procédés scientifiques, il faut convenir qu'elle est une merveilleuse école de résignation, de foi simple, d'égalité, de fraternité. Même chez le nomade inculte, cette religion a de la grandeur; de sorte qu'après avoir maudit les ruines qu'elle a semées autour d'elle, on admire involontairement la philosophie tranquille du pâtre campé sur ces ruines. A cet immuable témoin de tant de révolutions, les disciples de Voltaire ne comprendront jamais rien. Mais il suffit de remonter le cours des âges pour rencontrer dans notre propre histoire, avec plus de rudesse et de virilité, le même mélange d'ignorance et de foi, de ruse et de naïveté. Il n'est pas impossible de trouver le chemin de ces cœurs, et de dégager, des enseignements élevés du Coran, un idéal de justice commun à toutes les nations. Le succès de notre œuvre dépend en grande partie de notre perspicacité à découvrir et à remuer ces mobiles éternels de l'âme humaine.

La présence de l'Islam à nos côtés, l'inscription du croissant et de l'étoile dans un angle des trois couleurs françaises contient encore un enseignement politique. Puisqu'en effet la population dont nous avons pris la charge est un membre de la grande famille islamique, puisque les membres de cette famille, dont le centre est à La Mecque, restent profondément unis, notre position diffère essentiellement de celle des maîtres antiques qui n'avaient devant eux qu'une poussière de peuples et de croyances. Dès que nous mettons le pied sur le domaine musulman, le bruit de nos pas se répercute à des distances extraordinaires avec une rapidité fabuleuse De Fez à Constantinople et de Tunis à Tombouctou, des millions d'yeux nous guettent, des millions d'oreilles reçoivent l'écho de notre parole, dans le silence des continents muets.

L'ancienne politique aux horizons courts, la politique d'assimilation et de conquête aurait voulu fermer ces yeux et boucher ces oreilles. Elle considérait l'Islam en bloc et redoutait par-dessus tout la conspiration du silence. Mais aujourd'hui l'horizon de la politique s'est singulièrement élargi. Au fond du continent noir et tout autour de la Babel asiatique, elle est aux prises avec des problèmes auprès desquels les entreprises



HORTICULTURE FRANÇAISE



HORTICULTURE FRANÇAISE

brutales des croisés ou les combinaisons savantes de l'ancienne diplomatie n'étaient que des jeux d'enfants. Libre de préjugés, cette politique a renoncé depuis longtemps à l'esprit de croisade; mieux informée, elle commence à comprendre que l'Islam est une force et que cette force peut servir ou nuire, suivant qu'on l'a pour ou contre soi. Il ne lui déplaît donc pas que ses actes soient observés et commentés, surtout en Tunisie, sur un terrain de prédilection où les consciences ni les intérêts n'ont été violentés ni froissés; terrain d'entente pacifique, de collaboration féconde entre deux formes de civilisation, qui se sont heurtées longtemps faute de se bien connaître. Ce ne sera pas un médiocre honneur pour la France si elle peut

sceller, dans cet angle d'Afrique, l'alliance de l'Islam avec l'esprit moderne.

LA FRANCE

Telle est la première des conquêtes de la troisième République, celle qui décidera peut-être de l'avenir colonial de la France. Partout ailleurs nous avons trouvé, dans la nature ou dans les hommes, des obstacles qui laissent la question indécise. L'expérience algérienne elle même n'est pas concluante. Elle coûte trop cher, elle pèse d'un poids trop lourd sur la métropole, elle est trop artificielle. C'est de la colonisation à tour de bras. D'ailleurs, en Algérie, la terre à prendre est limitée.



FABRICATION DES TAPIS

La Tunisie ouvre ses portes toutes grandes, et ses belles vallées, si peu peuplées, si mollement ondulées, seront les cheminées d'appel par lesquelles un courant d'air vivifiant passera dans la population française. En sollicitant une émigration modérée, bien loin d'appauvrir le sang français, comme on l'a prétendu, elles le stimuleront au contraire; car, dans le domaine de l'activité pacifique, les races donnent d'autant plus qu'on leur demande davantage.

Abordant à son tour une terre où tant de peuples se sont montrés créateurs, la France, cette petite-fille de Rome, sera-

t-elle inférieure à son illustre aïeule ? Comparons les difficultés et les ressources à deux mille ans d'intervalle.

La France moderne a, sur ses devanciers, la supériorité de l'éducation scientifique. Elle a, sur terre et sur mer, la vapeur et l'électricité. Elle agit, dans l'ordre matériel, avec des vues d'ensemble et des engins puissants. Elle a déployé une activité merveilleuse, porté son effort sur les points essentiels, et réalisé, en quinze ans, plus de grands travaux publics que les anciens ne faisaient en un siècle. Elle calcule mieux ses forces. Elle est plus économe des deniers de l'Etat. Elle sait dresser un budget et s'y tenir. Elle connaît la puissance du crédit, et, bâtissant pour l'avenir, elle fait contribuer l'avenir aux charges du présent. Ce sont là les leviers du monde moderne.

En revanche, les anciens avaient d'autres avantages : ils avaient le travail des esclaves qui ne coûtait presque rien ; celui des populations vaincues, dont ils usaient sans ménagement. Ils ne connaissaient pas la terrible tyrannie du prix de revient, règle de prudence forcée, principe de moindre action, qui, mesurant trop nettement le coût d'une entreprise, aboutit quelquefois à l'immobilité ou se contente d'installations fragiles et provisoires. Les anciens travaillaient à fonds perdu : bon moyen pour accomplir des miracles, dans un pays où les miracles coûtent fort cher. Ces aqueducs énormes, ces barrages ventrus comme des citadelles font sourire un ingénieur de l'Ecole polytechnique. Il les abandonne à l'admiration des badauds. Tranquillement assis au pied des ruines, tirant son carnet de sa poche, il fait sa petite équation : étant donné X la valeur de l'eau à recevoir et Z le prix du travail accompli, X n'est pas égal à Z. Conclusion : effort disproportionné. C'est vrai, mais, en attendant, le barrage ne se fait pas et l'eau s'en va à la mer. De l'effort disproportionné, il restait quelque chose ; et de votre calcul, il ne reste qu'un chiffon de papier.



JEUNE FEMME BERBÈRE

Le parallèle est encore plus frappant si l'on passe de l'Etat aux particuliers. Le colon romain n'avait pas les immenses débouchés modernes, la connaissance des marchés lointains, les communications rapides et faciles, les spéculations à grande envergure. Son horizon commercial ne s'étendait guère plus loin que le port d'Ostie. Un retour à la mère patrie lui semblait un voyage au long cours. En revanche, il était plus sédentaire, et, ne pouvant aller chercher Rome chez elle, il la transportait chez lui. Il ornait sa villa, et s'y plaisait. Ses mosaïques un peu grossières témoignent d'un effort touchant pour implanter ses pénates sur le sol d'Afrique. Là, se disait-il, est mon champ et ma vigne ; là je vivrai, je tâcherai d'être heureux. Moins renseigné sur la valeur des capitaux, il employait les siens en dépenses qui nous paraissent improductives, mais qui sont la sagesse même, s'il est vrai qu'il est bon de tremper son pain quotidien dans un peu d'illusion. Ce sage aurait dit à nos colons pressés, fiévreux, déjà américanisés : faut-il, pour vivre, perdre la joie de vivre,

. . Propter vitam vivendi perdere causas?

Malheureusement, il faut être de son temps. Nous ne connaissons plus d'autres sirènes que celle du paquebot, et cette voix désagréable, mais persuasive, nous rappelle trois ou quatre fois par semaine que la métropole est à trente heures de mer. Le télégraphe nous transmet brutalement la mercuriale de Marseille et déprécie sans ménagement le prix de nos sueurs. Le bon Mercure, messager des dieux et du commerce, y mettait jadis plus de façons, malgré ses ailes aux pieds. La prévoyance implacable, cette vertu de vieillard, est enseignée aux jeunes gens dans nos écoles de commerce. Elle suit partout le colon comme un ver rongeur qui lui gâte son fruit. Il vit sous les lois d'airain de l'économie politique, sous l'aiguillon continuel du doit et avoir.

Quatre murs et un toit pour son logement, le moins de jardin possible, parce que cela coûte cher : voilà ses débuts. Il est vrai que cette prévoyance le servira plus tard, en ménageant ses capitaux. Ce qu'il a fait en quinze ans est déjà merveilleux. Cinquante ans après la prise de Carthage, Rome, certainement, n'avait rien de pareil à montrer. Souhaitons seulement que cet homme actif s'attache à son coin de terre et qu'il apprenne de ses devanciers l'art d'être bien chez soi. Puissent ses descendants, enrichis par ses veilles, prendre des bains dans des bassins de marbre, et se promener pieds nus, l'été, sur des pavés de mosaïque !

Ainsi, dans l'ordre matériel, les avantages des deux civilisations se balancent à peu près, et l'on peut dire que, si l'une était plus stable, l'autre est infiniment plus exacte, plus sûre d'elle-même et plus rapide.

Dans l'ordre moral, les Romains avaient le bonheur d'être peu encombrés de préjugés religieux. Nous n'avons pas cet avantage : si nous sommes en général des gens de peu de foi, nous avons gardé, à l'égard des religions différentes, tous les préjugés des croyances que nous n'avons plus. La tradition chrétienne bien comprise nous servirait mieux que la philosophie d'estaminet, car nous avons devant nous des croyants pour lesquels un peuple sans Dieu est une énigme incompréhensible.

D'autre part, nous apportons dans nos relations quotidiennes avec les vaincus plus de justice que d'humanité, nous soulevons certainement moins de haine que les durs triomphateurs romains. Notre administration est plus probe, plus consciente de sa responsabilité, moins exposée à de coûteux tâtonnements. Enfin, si l'Islam présente un obstacle invincible à toute tentative d'assimilation, il se prête à des alliances dont la portée dépasse de beaucoup les frontières de la Tunisie ; en sorte que l'œuvre est plus difficile, mais plus intéressante et d'un dessein plus relevé. Là encore on peut dire qu'entre les anciens et nous, les avantages et les inconvénients se compensent. La rapidité et la précision font pencher la balance en notre faveur : le temps seul montrera si nous y joignons la persévérance.

Mais, quelque différente que soit la tâche, nous n'en sommes pas moins les héritiers directs des Romains ; et, neuf fois sur dix, nous n'avons qu'à les suivre, trop heureux si nous faisons seulement aussi bien qu'eux, seulement un peu plus vite.

Nous avons déjà emprunté aux anciens la pratique du pro-

tectorat. Pour l'organisation des forces militaires, pour la vie municipale, pour le choix des sites et des emplacements, pour les plantations, surtout pour le régime des eaux, ils ont encore beaucoup à nous apprendre.

Ils trouveront à qui parler. Les « Roumis » d'aujourd'hui continuent les Romains d'autrefois, et l'instinct des tribus ne se trompe pas en nous désignant ici par le nom des chefs de la grande famille latine. Nous-mêmes, en suivant ces routes foulées jadis par les légions romaines, nous sommes tentés de nous découvrir devant les monuments de leurs travaux et de



LA GRANDE MOSQUÉE DE KAIROUAN

leur gloire ; et la nation française qui a fondu tant de races diverses dans le moule du génie latin prend une conscience plus claire de ses destinées à l'aspect de ces ruines robustes qui satisfont son éternel besoin d'ordre, de force et de clarté.

Par une singulière fortune, sur le sol d'Afrique, rien ne s'interpose entre nous et ce passé qui semble d'hier, que l'on touche du doigt. Voici, par exemple, les restes de Suffetula, ses trois temples accolés, son arc de triomphe, son aqueduc, ses rues encore visibles : amas de pierres augustes dorées par le soleil, dernier tombeau de la civilisation romaine. Ce fut là qu'en 647, fut vaincu et tué le patrice Grégoire, et ce jour mémorable marque la fin du règne de l'esprit latin sur la terre d'Afrique. Telles la tourmente arabe a laissé ces ruines, telles elles sont encore, à peine désagrégées par l'action lente des pluies et par les dégâts de quelques tribus voisines. Le silence s'est fait autour d'elles comme il s'est fait dans l'histoire. Mais lorsque, tout récemment, le résident général de France est venu camper sur ce débris, on peut dire que la chaîne des temps a été renouée. Pour la première fois depuis Grégoire, l'arc de triomphe découronné a vu passer un fonctionnaire dont la langue



ANCIENS PORTS DE CARTHAGE *(Cliché Allert)*

rappelait l'inscription brisée de son attique ; et quand un feu de joie allumé par les indigènes fit tout à coup resplendir dans une lueur d'incendie le fronton des temples, l'ombre du patrice dut tressaillir : ces nomades, fils dégénérés des grands démolisseurs d'autrefois, venaient, sans le savoir, de célébrer la revanche de Rome. *(Extrait de la « Revue des Deux Mondes. »)*

La Colonisation

Ce beau pays, cette contrée merveilleusement fertile et riche, ne devons-nous pas l'entourer de toute notre sollicitude? La Tunisie est la seule de nos récentes conquêtes qui soit située dans un climat salubre, et où le cultivateur français puisse former la souche d'une race vigoureuse de colons qui prenne possession du sol pour de longs siècles. Elle contient quatre à cinq millions d'hectares où les pluies sont régulières. Les indigènes se sont presque tous groupés autour du littoral, de Bizerte à Zarzis; à l'intérieur vivent à peine trois à quatre cent mille habitants. La région septentrionale ne compte pas six habitants au kilomètre carré ; elle est d'une salubrité exceptionnelle ; chez les Français, l'excédent des naissances sur les décès y est déjà considérable, ce qui s'est produit en Algérie seulement trente ans après l'établissement



SIDI-ALI, BEY DE TUNIS



M. MILLET RÉSIDENT GÉNÉRAL

des premiers colons. Il y a là l'étendue de sept à huit départements que nous pouvons peupler.

« Mais, alors que la population de la France diminue, comment pourrions-nous songer à peupler de nouveaux territoires ? — La réponse est que notre race redevient prolifique au Canada, en Algérie, sitôt que changent les conditions du milieu. — On dit encore que nous avons les mœurs trop casanières ; mais, tous les ans, trois ou quatre cent mille Français quittent le sol natal, pour aller chercher des salaires plus élevés et une situation meilleure dans les départements les plus riches ou dans les grands centres. M. Turquan, qui a étudié avec précision ces mouvements de migration intérieure, a montré que sept millions de personnes habitent hors du département où elles sont nées. S'il est bien établi que le cultivateur français



APPONTEMENTS ET PORT DE SOUSSE

trouvera en Tunisie une amélioration notable de son sort, des milliers de Français traverseront la Méditerranée pour venir s'installer auprès de nous.

« Le nouveau gouvernement tunisien, qui a eu pour tout héritage une dette de cent cinquante millions absorbant la moitié de ses revenus, paie aujourd'hui toutes ses dépenses ci-

viles, ses fonctionnaires de tout ordre, ses gendarmes et ses juges ; le budget français ne supporte que les frais d'entretien du corps d'occupation. Nous avons creusé quatre ports, construit cinq cents kilomètres de voies ferrées, en un mot, consacré aux travaux publics près de cent millions de francs sans jamais demander un sou à la métropole. C'est là une nouveauté dans notre histoire coloniale, et c'est la cause principale de la faveur extraordinaire dont nous jouissons dans l'opinion publique. On n'aime guère ceux qui vous demandent toujours de l'argent.

« On a conservé l'ancien ordre de choses, et on s'est contenté de mettre à la tête des administrations des chefs de service français et d'établir une douzaine de fonctionnaires civils chargés de contrôler les autorités indigènes.

« La présence du bey a une signification considérable : elle



RESTAURATEUR INDIGÈNE A TUNIS

signifie respect de la religion, des lois, des mœurs et des usages de l'indigène. Tant que le bey sera sur le trône, nous ne pourrons prendre aucune mesure qui blesserait les musulmans ; nous serons protégés contre notre manie française de tout réformer sans tenir compte des conditions du milieu (1) ».

Avant l'établissement du Protectorat, on peut dire qu'il n'y avait pas en Tunisie de colonisation européenne. Sans doute il y avait dans les grands centres de la Régence et surtout à Tunis, un certain nombre d'Européens, et certaines de ces colonies remontaient parfois même assez haut dans l'histoire ; mais le commerce seul occupait l'activité de ces Européens. Le droit de possession leur était même refusé. Ce n'est en effet qu'en 1863 que les chrétiens obtinrent du bey de Tunis l'autorisation de posséder des propriétés immobilières et cette

(1) M. Sturm. — Le peuplement français de la Tunisie, *Revue de Paris*, 15 novembre 1897.

CAVALIERS BERBÈRES

autorisation n'eut son plein effet que pour quelques immeubles urbains. L'intérieur du pays, la terre de culture et la colonisation proprement dite restaient fermés aux Européens. On ne connaît d'autres exceptions notables que celles ayant trait à l'acquisition de l'Oued Zerga et de l'Eufreta et à la concession de Sidi Tabet.

Mais des difficultés sans nombre rendaient la possession de ces vastes territoires bien précaire. Le régime de propriété était peu stable, le pays même parfois peu sûr, tout s'opposait à ce que la colonisation européenne puisse prendre son essor et rendre à ces plaines épuisées par l'incurie et la routine la fécondité qui jadis en avait fait le grenier de Rome.

Ces difficultés eurent même leur contre-coup au delà des limites des champs contestés, et les démêlés au sujet de l'Eufreta eurent à un moment l'importance d'un événement historique et tout intimement liés à l'histoire de l'occupation française. D'autres domaines s'étaient créés à l'Oued Zerga et à Sidi Tabet, qui ne prirent réellement leur développement que lorsque le calme et la sécurité se furent rétablis dans la Régence.

Il fallut deux ans environ pour obtenir ce résultat. Les événements de 1881 à 1883 avaient attiré l'attention du public sur la Tunisie. On prévoyait les débouchés nouveaux qui allaient s'offrir à notre activité, mais on restait encore sur l'expectative, on avait une certaine méfiance.

LES DOMAINES AGRICOLES

Les domaines agricoles, a dit M. Levasseur, dans une intéressante conférence faite à l'*Union coloniale*, possédés par les Français, diffèrent beaucoup par l'étendue comme par l'exploitation.

Il y a des domaines français de toute grandeur, depuis cent mille hectares jusqu'à un hectare et moins. Le plus grand, l'Enfida, mesure environ 120,000 hectares, ce qui est la superficie en moyenne d'un arrondissement français; la Société franco-africaine, qui le possède, est en outre concessionnaire du domaine de Sidi-Tabet, qui en mesure 4,540. L'Enfida, dont l'acquisition liée à l'histoire de l'occupation française, a eu un moment les proportions d'un événement politique, est aménagé d'une manière spéciale. L'exploitation n'est directe que sur 150 hectares de labour et sur un beau vignoble de plus de 300 hectares en huit plantations d'un seul tenant que j'ai vu labourer; 24,000 hectares sont affermés par *méchias* à des indigènes et à de petits colons, italiens ou français, pour le prix de 149,000 francs soit environ 6 francs l'hectare, en argent; le tenancier doit, en outre, deux journées de prestation *(mahouna)* par an qui sont employées par l'Administration sur son domaine direct, système qui rappelle celui des seigneurs féodaux. Des milliers d'hectares sont de vaines pâtures ouvertes à tous les troupeaux, sous condition d'une redevance *(acheba)* de 2 brebis pour 1,000 têtes.

Voici, toujours d'après M. Levasseur, quelques exemples d'exploitation.

« A une trentaine de kilomètres au sud-est de Tunis, le propriétaire d'un domaine de 3,000 hectares pratique, non sans succès, l'élevage; il voudrait en vendre la moitié et constituer un plus fort capital à appliquer à l'autre moitié. Le domaine de Ksar-Tyr, qui, ayant à peu près la même étendue, est situé à quarante-cinq kilomètres au sud-ouest de Tunis, présente près du tiers de sa superficie cultivée en céréales, en pâturages, en géraniums, en vignes dont le vin se vend 1 franc la bouteille à Tunis. Le domaine de M'rira de 1,700 hectares, n'offrait aux regards, il y a six ans, que des marais salants et de mauvais pacages hérissés de jujubiers; il possède aujourd'hui un vignoble de 105 hectares, une ferme, une orangerie et un millier de mérinos de la Crau. Le domaine de Klédia, de 1,500 hectares, est aménagé en céréales dans la partie basse, avec orangers et oliviers, et en pâturages sur les coteaux où paissent 250 bœufs et 700 brebis algériennes. A Bou-Rebia, domaine de 900 hectares, les propriétaires font du blé et surtout du fourrage pour nourrir leur troupeau de 600 moutons. Dans une grande propriété du Cap Bon, le pro-



L'OASIS DE MONASTIR *(Cliché Albert)*


LABOURAGE ARABE

priétaire, qui s'adonne presque exclusivement à l'élevage de la race bovine, laisse en pleine liberté, sans stabulation, un troupeau de 500 têtes et s'applaudit du résultat ».

LA VIGNE

Il faut bien le dire, ce qui a donné l'élan à la colonisation, c'est la vigne, la vigne qui faisait jadis la fortune des colons algériens.

A cette époque, la vigne américaine était encore discutée; le vignoble français était loin d'être reconstitué tel qu'il l'est aujourd'hui, les colons algériens vendaient leurs vins entre 30 et 40 francs l'hectolitre. Il y avait en Algérie une fièvre de plantation. Tout colon était sûr de trouver un large crédit dans les banques, s'il voulait créer un vignoble. C'est dans ces idées que les premiers colons sont venus en Tunisie.

En 1884, de nombreux et vastes domaines furent acquis par des capitaux français. Les achats s'élevèrent pendant cette année-là à un total de 40,000 hectares. Il est à remarquer que les premiers colons furent surtout des Lyonnais; ce sont leurs capitaux qui ont fécondé la plus grande partie de la belle région du Mornag et c'est à eux que l'on doit la création de ces superbes vignobles qui font l'orgueil de cette région.

La statistique publiée par la direction de l'Agriculture sur la situation viticole de la Tunisie en 1897 annonce que


MOUTONS BARBARINS


LA VACHERIE DU JARDIN D'ESSAI

300 hectares ont été plantés en vigne dans le courant de l'année.

Tout laisse espérer que la période qui commence sera caractérisée par une reprise d'autant plus sérieuse de la création de vignobles que, contrairement à ce qui a eu lieu au début, pour un certain nombre d'entre eux, les plus grands soins sont apportés à l'organisation de ces plantations.

Le recensement du vignoble tunisien effectué au 15 mars dernier a fait connaître que la surface totale des plantations s'élève à 8,269 hectares 14 ares 97 centiares, dont 6,602 hectares 22 ares 98 centiares appartiennent aux colons et 1,666 hectares 81 ares 99 centiares aux indigènes.

Ces plantations, visitées par les soins du Syndicat des Viticulteurs, conformément à la loi du 29 janvier 1892, ont été, comme les années précédentes, reconnues indemnes du phylloxera.

Un deuxième recensement effectué au moment des vendanges, par application de la loi douanière du 19 juillet 1890, a indiqué que les vignobles en production représentaient une


MISE EN MEULES APRÈS LA MOISSON



LABOURAGE FRANÇAIS

surface totale de 7.666 hectares, dont 6,000 environ appartenant aux colons et 1,666 aux indigènes.

La récolte des vignobles appartenant aux colons peut être évaluée à 180.000 hectolitres de vin, dont 151,338 hectolitres ont été déclarés pour l'exportation, vérifiés par les commissions spéciales instituées par l'arrêté résidentiel en date du 13 octobre 1897.

« Le vin paraît généralement de bonne qualité; il supporte le voyage et se conserve facilement quand il a été bien fait; or, lorsque l'emploi des réfrigérants se sera répandu, il n'y aura plus de vins mal faits dans la Régence. Ajoutez à cela que la main-d'œuvre est à bas prix. Le vin peut donc s'obtenir à meilleur compte en Tunisie que dans la plupart des autres pays viticoles — chaque fois que les vignobles sont placés dans des terrains favorables à une grande production.

« Le nord de la Régence surtout convient à la production du vin, et de gros rendements y peuvent être obtenus; les difficultés de vinification n'existent pour ainsi dire plus; voilà de grands avantages! Mais il en est un encore qui, à lui seul, surpasse tous les autres : *la Tunisie est le seul pays viticole qui soit indemne du phylloxera.* »

LES CÉRÉALES

Les principales céréales cultivées en Tunisie sont le blé, l'orge et l'avoine. Les blés sont surtout des blés durs dont une grande partie est expédiée à Marseille pour être transformée en semoule. Les orges sont très employées dans l'alimentation des animaux, et la Tunisie produit, d'autre part, de fort belles orges de brasserie qui sont exportées en France, en Angleterre et en Belgique.



CHÈVRES MALTAISES



TAUREAU TUNISIEN

L'avoine est cultivée avec profit pour la nourriture des chevaux et pour l'exportation. Elle donne de gros rendements et sa paille est très appréciée pour l'alimentation du bétail, la récolte se faisant toujours dans de bonnes conditions. Il y a en Tunisie de grandes et de très grandes propriétés; elles sont situées en petit nombre dans le nord, où elles sont exploitées soit directement par le propriétaire, soit beaucoup plus souvent par des khammès ou par des fermiers; elles sont situées en plus grand nombre dans le centre et le sud, où l'insuffisance de la pluie, restreignant les labours, fait prédominer le régime pastoral dans de vastes pâtures, verdoyantes l'hiver jusqu'en avril et arides l'été.

L'ÉLEVAGE

Résumons, d'après M. Levasseur les conditions dans lesquelles l'élevage peut être pratiqué en Tunisie.

« Pour faire du fumier, il faut avoir un nombre suffisant d'animaux et mettre le bétail en stabulation; pour avoir le bétail, il faut, au moins pendant la mauvaise saison, avoir de quoi le nourrir à l'étable : souci qui ne hante guère l'esprit des indigènes. Or, l'hiver, après les pluies, les friches, les pâturages, souvent même les chemins se couvrent d'une plantureuse végétation, l'herbe est drue et les orties des fossés montent à plus de



LE PERSONNEL INDIGÈNE D'UNE FERME

deux mètres; mais ensuite le soleil d'été et le sirocco brûlent et dessèchent tout, et d'août à décembre, la terre reste jaune et nue, poussiéreuse ou compacte suivant les sols. Le bétail souffre, et, quand la sécheresse se prolonge, il meurt. Afin de prévenir cette perte, l'indigène vend presque pour rien et s'appauvrit.

« Il y a de grandes améliorations à apporter à l'élevage et des profits à faire pour le colon qui le pratiquera avec intelligence et suite. Le cheval barbe, sobre et endurant, convient au climat; mais l'Arabe, qui aime son cheval et s'en fait aimer, ne sait pas le soigner. L'Européen le saura. La Direction de l'Agriculture a institué un *Stud-Book* de la race barbe et donne des primes à l'élevage. Les races bovines (page 79) les plus répandues en Tunisie sont, dans le nord, la race brune de Guelma, et dans le sud, la petite race de Djerba; elles donnent très peu de lait, mais elles sont aptes à s'engraisser. En leur construisant des abris contre la pluie et le soleil, en leur donnant du fourrage l'été, l'Européen peut en tirer un bon parti; déjà plusieurs colons ont réussi. Plusieurs aussi ont introduit avec quelque succès des races européennes et obtenu un rendement supérieur en viande et bien supérieur en lait à celui des indigènes. Le climat ne s'y oppose pas; l'entente de l'élevage est tout.

« Le mouton barbarin à grosse queue (page 78) est, en Tunisie comme en Algérie, l'animal indigène; mais le développement de son appendice graisseux nuit au développement de sa chair, et sa viande est mal cotée à l'exportation. L'Administration et les colons font des efforts pour naturaliser des espèces meilleures: le mouton barbarin à queue fine, qui est importé d'Algérie, et le mouton mérinos de la Crau, qui paraît pouvoir s'acclimater directement ou par des croisements. Il y a des fermes qui possèdent aujourd'hui de beaux troupeaux de 500 têtes et plus de métis mérinos. Le jour où, à la laine grossière et très mêlée d'impuretés du mouton à grosse queue, on aura substitué dans les exploitations européennes des croisements de ce genre, l'élevage du mouton sera devenu une source importante de bénéfices dans un pays qui a de si vastes étendues de jachères et de pâtures sèches. La statistique ne compte que



LA PLAGE DE MAHEDIA

1,145,000 moutons en Tunisie; le territoire pourrait en nourrir bien davantage.

« La chèvre (page 79) est d'une grande utilité pour l'indigène: elle lui fournit son lait et son poil. L'Européen ne doit pas dédaigner l'élevage de cet animal, non plus que celui de la volaille qui réussit facilement, surtout pour les poulets, les oies et les pintades; celui du porc qui, hors des forêts de Kroumirie, est peu répandu jusqu'ici et ne peut convenir qu'à une exploitation agricole complète qui fournirait le lait en quantité suffisante. »

LES OASIS ET LES OLIVIERS

« Si d'Hammamet à Tébessa on tire à travers la Tunisie une ligne passant par le pied des plateaux, le pays qu'elle laisse au sud est constitué dans les plaines et dans les vallées par des terrains d'une composition uniforme. Sauf en quelques endroits rares et peu étendus, le sable y domine, la chaux y est en fortes proportions. Ce sol léger est fréquemment teinté de rouge par l'oxyde de fer; la potasse y est abondante comme dans la plupart des terres de la Tunisie.

« Cependant, à Sfax, par exemple, ce sol, en apparence stérile, se couvre d'une végétation vigoureuse et de fruits abondants, selon qu'on y sème des céréales dont les racines, ne dépassant pas la couche superficielle, s'étiolent dans les sécheresses ou qu'on y plante des arbres dont les racines s'enfoncent profondément en terre. Toutes les espèces fruitières qui se plaisent dans les climats secs réussissent dans ces jardins et réussiraient dans les autres parties du centre de la Tunisie, puisque le climat et le sol y sont semblables. L'olivier y est plus beau et plus productif qu'en aucun autre endroit de la Méditerranée; la vigne, l'amandier, le figuier, le pistachier, le caroubier, le grenadier, le prunier, le pêcher et l'abricotier, même le poirier et le pommier, y donnent, sans arrosage, en grande quantité des fruits très sains, dont la saveur est renommée parmi les Arabes. Et à quoi les Sfaxiens attribuent-ils cette qualité supérieure de leurs fruits? Justement à ce qu'ils sont des fruits de terre sèche, poussés avec le moins d'eau possible.

« Ces faits étant constatés, l'œuvre de réparation que l'Administration du Protectorat a entreprise dans la Régence se trouve, pour cette région, tracée aussi clairement que l'on peut le souhaiter. Il n'y a qu'à refaire ce que la colonisation romaine y avait fait. »

LES PALMIERS

« Le palmier vient immédiatement après l'olivier pour l'importance économique dans la production arboricole de la Tunisie. On exporte en moyenne pour 700,000 à 800,000 francs de dattes par an. Ce chiffre ne donne qu'une idée imparfaite du mouvement d'affaires auquel les dattes donnent lieu. La plupart se consomment en effet en Tunisie même. Les habitants des oasis (page 77) les échangent contre des céréales du nord.

« On estime à 1,350,000 environ le nombre des palmiers existant dans le sud de la Régence.

« Les variétés de dattes connues dans le sud de la Tunisie sont au nombre d'une centaine. Les indigènes les groupent en trois catégories: 1° celles qui se conservent; 2° celles dites Bacer, qui se mangent fraîches avant maturité complète; 3° celles dites R'tob, qui se mangent fraîches après maturité complète. La variété déglat-en-nour l'emporte de beaucoup en qualité sur toutes les autres parmi celles qui se conservent. Elle n'est cultivée qu'au Djerid, où elle a été importée de l'Oued-Rhir à une époque très récente. Il existe dans les quatre oasis environ 50,000 palmiers déglat; le gouvernement s'occupe d'introduire la variété au Nefzaoua, où elle n'a pas encore pénétré.

« La consommation de la datte ne cesse de se développer en Europe. La culture du palmier peut donc s'accroître sans risquer de manquer de débouchés. Le Gouvernement cherche à l'encourager de deux manières: en diminuant les taxes accablantes dont les beys avaient chargé les oasis; en augmentant, à l'aide de puits artésiens, les surfaces irrigables dans le Djerid et dans l'Arad. »

LES CULTURES MARAICHÈRES

« Les cultures maraîchères présentent une certaine impor-

tance en Tunisie. Les cultivateurs indigènes les tiennent en grande estime.

« Dans l'intérieur même du pays, loin des centres, loin des marchés, partout où l'arrosage est possible, on voit d'assez grandes parcelles cultivées en légumes, tels que :

« Tomates, piments, melons, pastèques, concombres, courges, carrottes, navets, oignons, etc.

« Dans le sud, dans les oasis, il est intéressant de remarquer que les dattiers sont plantés, massés au pourtour des jardins, dans une zone plus ou moins large, le centre restant libre; dans les grands jardins on a encore planté des dattiers en lignes irrégulières divisant la partie centrale en bandes néanmoins distinctes et assez larges, affectées à d'autres cultures. Dans ces clairières sciemment réservées, les Arabes cultivent un peu de blé, d'orge, de luzerne et surtout des légumes, les légumes que nous avons énumérés plus haut.

« Enfin, près des villes et surtout autour de Tunis, les cultures maraîchères occupent une grande place; elles portent sur et à peu près tous les légumes ordinaires.

« Pendant l'année 1894, la vente des légumes sur le marché de Tunis a été de 3,300,000 francs.

« Ajoutons, comme comparaison, que la vente des fruits ne s'est élevée qu'à 800,000 francs. »

IRRIGATION

DIVISION DU TERRAIN

« Dans les oasis et dans quelques autres endroits privilégiés, tels que la vallée du Bargou, Zaghouan, etc., on arrose à l'eau de source ou de rivière. Autour de Tunis, dans une certaine zone, on emploie l'eau d'égout. Mais c'est surtout l'eau de nombreux puits qui sert à l'irrigation des jardins maraîchers.

« Les indigènes de Tunisie emploient pour puiser cette eau un procédé aussi primitif qu'ingénieux. Ils se servent de grandes outres appelées « guerba », munies, au fond, d'un goulot en cuir plus souple. Chaque outre est soutenue par deux cordes s'attachant l'une à son ouverture supérieure, l'autre à l'extrémité de ce long goulot, lesquelles cordes passent sur deux poulies et sont tirées par un bœuf ou un cheval marchant sur un plan incliné. A la plupart des puits on place deux outres tirées par deux bœufs ou deux chevaux. Quand elles sont arrivées au-dessus de l'ouverture du puits, elles se vident sur un plan cimenté ; de là l'eau se dirige vers le terrain à arroser.

« Ce qui frappe c'est d'abord l'abondance du débit, et ensuite l'habileté avec laquelle les Arabes font parvenir cette eau, quelquefois à de grandes distances, grâce à un tertre (tabia) qu'ils ont élevé et sur lequel ils creusent la rigole d'amenée, à pente très faible.

« Le système d'irrigation employé par les Arabes est très simple et très pratique dans ce pays : il mérite d'être imité. A quelques modifications de détail près, il a été adopté par les maraîchers européens ; il ressemble beaucoup aux système en usage dans le midi de la France, surtout à Marseille.

« Quelques jardiniers français, depuis longtemps établis en Tunisie, s'adonnent déjà à la culture des primeurs (page 74). Il est permis d'espérer que d'autres spécialistes, peut-être nombreux, viendront s'établir.

« C'est surtout aux environs de Tunis et des villes importantes de la Régence que cette culture peut être rémunératrice. Il convient pour cela de ne pas être trop éloigné d'une gare de chemin de fer. L'administration des biens habous livre actuellement à la colonisation, soit pour la prise à enzel, soit la location à long terme (dix ans), 26 lots de terre couvrant une superficie de plus de 1,100 hectares et situés dans la banlieue de Beja. Tous ces lots sont à moins de trois kilomètres de la ville, ce qui permet d'y entreprendre avec certitude de succès la culture maraîchère. Certains acheteurs pourraient même habiter la ville et se rendre journellement à leurs terres. Or, Beja possède déjà



PORTEUSE D'EAU

plus de 4.000 habitants, est le siège d'une municipalité, d'un contrôle civil et d'une justice de paix, et il s'y trouve des écoles, un médecin, une brigade de gendarmerie, un bureau de poste et télégraphe, une église catholique. Beja n'est qu'à 120 kilomètres de Tunis en chemin de fer.

« Bien d'autres localités sont dans de semblables conditions. »

COMMENT DEVENIR PROPRIÉTAIRE

L'expérience coûteuse de l'Algérie a montré que le système des concessions gratuites était nuisible au développement de la

colonisation L'agriculteur ne s'attache réellement au sol que lorsqu'il l'a choisi lui-même et acheté avec un argent représentant son travail, sa peine, ses économies.

Qu'il s'agisse de grands domaines, de vastes exploitations agricoles ou de petits lots de colonisation, l'administration actuelle se trouve bien d'avoir à établir ce principe de la vente remplaçant la cession gratuite du sol. Elle a pris d'ailleurs toutes les mesures nécessaires pour faciliter à tous, aux petits et aux grands colons, l'acquisition des terres disponibles. Ainsi, alors que dans tant de pays l'entretien des prisonniers est une lourde charge, la Tunisie a su utiliser sa main d'œuvre pénitentiaire aux premiers défrichements de lots de colonisation. Il est très beau d'acquérir pour rien de grands domaines; cela devient moins beau quand on s'aperçoit des difficultés de la mise en valeur. Si, en Tunisie, les lots de colonisation se vendent à des prix variant de 40 à 200 francs l'hectare, ce premier débours est largement compensé par ce fait que la terre est prête. Les prisonniers du Bey l'ont mise en état. Rien n'est plus intéressant



LE « SUCHET » DANS LE CANAL DU PORT DE BIZERTE

que ce système des « camps de défricheurs » qui ouvrent la voie au colon.

Le colon qui vient s'installer en Tunisie aurait mauvaise grâce à se plaindre. Non seulement la terre lui est vendue en état, mais l'administration ne l'abandonne point quand elle lui a délivré son titre de propriété; elle ne cesse pas de le considérer comme un associé. Cela, je le sais, étant donnée la légende du fonctionnaire français toujours ennemi du colon français, paraîtra incroyable à beaucoup de nos lecteurs. Cela est cependant, M. René Millet a voulu que les fonctionnaires de la direction tunisienne de l'agriculture fussent toujours les guides, les conseillers et les auxiliaires dévoués du colon. Et ils le sont.



Après avoir vendu les terres à céréales, à vigne, à élevage de bétail, suivant ces conditions de paiement très acceptables : moitié au moment de la passation de l'acte, les deux autres quarts après la troisième et la quatrième année, sans intérêt, cette direction de l'agriculture demeure toujours à la disposition du colon, pour le choix des méthodes de culture, les fournitures de semence, les analyses de terres, de vins, etc., etc.; en un un mot, pour tout ce qui peut assurer le succès d'une exploitation.

« En dehors des terrains mis à la disposition de la petite et moyenne colonisation et propres à la culture des céréales, et de l'élevage du bétail ainsi qu'à la culture de la vigne, il existe dans le sud de la Régence des terres domaniales qui sont vendues aux colons pour y créer des plantations d'oliviers, caroubiers, amandiers : leur prix est de 10 francs l'hectare, payable moitié de suite, moitié quatre ans après avec faculté d'anticipation de paiement. L'achat de ces terrains est surtout conseillé aux colons qui possèdent des capitaux leur permettant d'attendre dix et quinze ans un revenu rémunérateur. C'est un placement de père de famille, mais un placement à longue échéance. Une brochure spéciale délivrée gratuitement par la Direction de l'Agriculture traite cette question.

« La Direction de l'Agriculture et du Commerce a dressé, en outre, une liste des propriétés particulières qui sont à vendre ou à louer; cette liste, qu'elle s'attache à tenir au courant de toutes les modifications, est mise à la disposition des émigrants.

« Une série de brochures ainsi que des numéros du Bulletin trimestriel où sont étudiées les principales questions intéressant plus spécialement l'agriculture tunisienne sont adressées gratuitement à tous ceux qui les demandent.

En Tunisie, grâce à la loi musulmane on peut devenir propriétaire d'un domaine sans l'acheter suivant la loi française du paiement complet en quatre années. Nous voulons parler de l'*enzel*. C'est une location à durée indéfinie. L'enzeliste devient propriétaire du fonds moyennant une rente annuelle fixe et perpétuelle. On comprend l'avantage du système pour peu que la rente d'enzel soit convenablement fixée et ne dépasse point

l'intérêt de la somme qui aurait été consacrée à l'acquisition au comptant. Le capital du colon n'est pas immobilisé et peut lui servir à l'exploitation du domaine ainsi acquis en enzel. Ajoutons que les biens tenus en enzel se transmettent avec la même facilité que les biens libres, la rente suit la terre en quelques mains qu'elle se trouve, et le nouvel acquéreur prend simplement pour le paiement de l'enzel la place de son cédant vis-à-vis du crédit rentier.



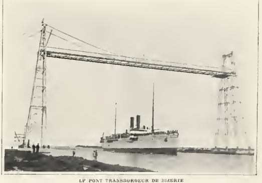
LA LEVÉE DES FILETS AUX PÊCHERIES DE BIZERTE

Cette forme d'achat est surtout utilisée pour l'acquisition des biens *habous*, c'est-à-dire des biens de main-morte, qui sont très nombreux en Tunisie.

Ces quelques notes, bien qu'incomplètes, donnent le secret du succès de la colonisation tunisienne. Elle n'est pas officielle. Elle est le fruit de l'initiative individuelle secondée le plus possible par l'administration.

Et cela est tout à fait rationnel :

« Le colon vraiment digne de la réussite et capable de se l'assurer est celui qui ne compte que sur lui-même et ne demande à l'État que les choses qu'il a le droit d'en attendre, à savoir : la sécurité dans ses biens et dans sa personne; des impôts mesurés, équitablement répartis; un système douanier et un outillage économique favorisant l'écoulement de ses produits; les moyens de donner l'instruction à ses enfants et de suivre son culte. Le Gouvernement du Protectorat ne pratique donc pas de colonisation officielle; toutefois, désireux d'alléger dans une certaine mesure les charges des émigrants a ressources restreintes, il leur accorde des réductions de voyage et met à leur disposition des terres excellentes à des prix modérés; là se borne son intervention.



LE PONT TRANSBORDEUR DE BIZERTE

« La nécessité de posséder un capital s'impose donc à qui veut venir en Tunisie, et ce capital variera nécessairement suivant ce que l'on voudra entreprendre.

« Ce qu'il faut surtout à la Tunisie, pays essentiellement agricole, ce sont de véritables cultivateurs, depuis le simple paysan, habitué à tirer sa substance d'un fonds modeste, jusqu'au gros propriétaire fermier ou éleveur, habitué à pratiquer la culture en grand avec les machines les plus perfectionnées. »

LES TRAVAUX PUBLICS — LES PORTS

Un publiciste écrivait récemment à son retour de Tunisie : « La supériorité des organismes vivants tient à la richesse de leur canalisation nerveuse et sanguine. La supériorité des pays chauds dépend de leurs voies de communication. A ce point de vue la nature s'est montrée bonne mère pour la Tunisie. Voyez-en les côtes : golfes et caps se succèdent avec une harmonie qui permet de nombreux ports. Examinez le relief des terres : ici d'immenses plaines, là de belles vallées offrent partout de commodes plates-formes aux routes. Minerais et phosphates du sud et de l'ouest, olives et fruits du centre, vignes et blés du nord, par de faciles chemins peuvent être conduits dans les ports... »

Malgré toutes les facilités naturelles, avant l'établissement du protectorat, la Régence ne possédait qu'un outillage économique des plus modestes. Aujourd'hui, grâce aux efforts de l'administration, du personnel si dévoué des travaux publics, à l'initiative d'entrepreneurs éminents, les progrès de l'outillage industriel moderne se sont affirmés sur cette terre si longtemps vouée au sommeil de l'islamisme; la Tunisie compte 16 ports ouverts, 46 phares et feux; 1,500 kilomètres de route, 107 ponts, et plus de 700 kilomètres de chemins de fer; quant aux pistes indigènes, elles ont été partout améliorées. Le résultat pratique de ces travaux? On peut le donner en montrant l'augmentation de la population et en citant le mouvement des ports tunisiens. Ce mouvement est de 3,800,000 tonneaux de jauge,

sur lesquels 1,880,000 appartiennent au pavillon français. C'est un mouvement que d'un côté les phosphates de Gafsa, de l'autre la construction d'un arsenal au fond du lac-port de Bizerte, augmenteront considérablement.

Jadis les touristes qui allaient à Tunis voyaient le paquebot s'arrêter à la Goulette. Là, on prenait un petit chemin de fer, qui en contournant le lac, conduisait à la ville.

Aujourd'hui, le port est à Tunis même. C'est un bassin à quais, de 300 mètres de large sur 400 mètres de long, auquel les paquebots arrivent depuis la Goulette par un canal de 8 kilomètres creusé dans le lac à 6m50 de profondeur sur 30 mètres de largeur au plafond.

Le port de Sfax inauguré en 1897 et celui de Sousse qu'on inaugurera cette année ont été aussi l'objet de grands travaux.



Mais où l'effort de l'ingénieur a produit ses plus remarquables résultats, c'est incontestablement à Bizerte. MM. Hersent, Couvreux et Lesueur y furent chargés en 1889 de faire d'un vieux port barbaresque un port moderne. Là où voici dix ans n'arrivaient difficilement que les petits caboteurs, peuvent tenir aujourd'hui à l'aise les plus grands navires de toutes les flottes du monde Bizerte peut abriter, ensemble, à l'aise, toutes les escadres d'Europe; car si les hommes ont dû travailler pour l'avantport et la passe c'est la nature qui s'était chargée de creuser pour arrière-port un lac immense, véritable mer intérieure.

Tous ceux qui ont vu Bizerte en sont revenus enthousiasmés.

C'est, en effet, non seulement une position stratégique et commerciale de premier ordre; mais c'est encore une des contrées où la nature semble s'être plu à réunir tous ses charmes, tous ses attraits. En même temps qu'elle creusait le lac pour en faire l'abri le plus vaste et le plus sûr, elle l'entourait de sites pittoresques, voulant que les hommes trouvassent à Bizerte le plaisir des yeux, qu'ils pussent y satisfaire à la fois leurs goûts de touristes et leurs intérêts matériels, « Bizerte, c'est de l'eau, de l'air, de la lumière à foison », écrivait à la *Revue politique et littéraire* M. Léon Journault, député, qui visita la Tunisie en 1883, au lendemain de l'occupation. Il faisait suivre ces mots d'une description pittoresque de la vieille Bizerte, la Venise africaine.

Dans les plus récents travaux accomplis à Bizerte, il en est un véritablement curieux et que les nouvelles éditions des divers guides ne manqueront point de signaler avec détails. C'est le transbordeur qui vient d'être établi à l'entrée du canal maritime (page 83).

Les deux rives étaient autrefois reliées seulement par un bac à vapeur à deux hélices. Ce bac avait fait jusqu'à 174 voyages par jour et transbordé jusqu'à 6,882 piétons, 301 cavaliers, 1.637 bêtes de somme, 165 chameaux, etc., etc. La nuit le service était assuré par un canot qui ne passait que les piétons.

Aujourd'hui, c'est un pont à transbordeur, de 45 mètres de haut, qui assure le service; il est supporté par deux pylones de 65 mètres de hauteur.

Le pont est assez élevé pour que les vapeurs et les plus grands voiliers puissent passer sous le tablier. Il a été inauguré par le plus vaste paquebot qui ait encore pénétré dans le lac de Bizerte, l'*Augusta-Victoria*, transatlantique allemand de la Compagnie hambourgeoise, qui promenait le mois dernier dans la Méditerranée des touristes américains.

Ces touristes, après avoir passé, pour débarquer, sous ce hardi tablier de fer, ultra-moderne, ont été conduits par leurs guides, une heure après, au vieux pont de Bab-Tunis, sur l'ancien chenal. Ils ont eu dans ce contraste toute la vision en raccourci de ces colonies françaises d'Afrique, l'Algérie et la Tunisie, où voisinent si étrangement deux civilisations qui demeurent malgré tout indépendantes l'une de l'autre.

CONCLUSION

On vient de lire tracée à grands traits une esquisse rapide de la Tunisie. Elle n'a pas la prétention d'être complète et de décrire la vie pittoresque et économique de ce pays renaissant en quelque sorte de ses cendres, après une longue torpeur, mais elle contribuera peut-être « à presser les progrès de cette colonie si digne de fixer l'attention de nos compatriotes et si capable de récompenser leurs efforts », comme le dit M. Lorin, dans sa « Promenade en Tunisie », publiée dans le *Tour du Monde*, 1896.

Par la lecture de ces notes on a pu se pénétrer du puissant intérêt qui s'attache à un pays où la diversité des sols, des situations, des climats, offre à l'observateur des sujets d'études les plus variés, en même temps qu'elle ouvre à l'homme d'action qu'il soit cultivateur, industriel ou commerçant, le champ le plus vaste et le plus fécond.

Le voyage est facile à partir du mois de mars 1898, des services réguliers et rapides unissent la Tunisie et la métropole. En quelques heures, chacun peut acquérir par lui-même une expérience directe du pays que les livres ne remplacent pas. A Paris même, l'*Union coloniale française* (44, rue de Provence), vous renseignera, vous documentera, vous pilotera pour ce facile voyage. A Tunis, un service de renseignements bien organisé à la Direction d'Agriculture vous mettra sous les yeux les plans, les cartes, les analyses de taxe, tout ce qui peut éclairer votre choix ou répondre à vos questions. Le même service vous défendra contre les propositions fallacieuses des courtiers et agents marrons de toute sorte, qui pleuvent là-bas comme partout. En un mot, une administration libre, entreprenante, autonome, nullement paperassière et tutélianne dirigera vos premiers pas.

« Allez donc voir la Tunisie ! » C'est le meilleur conseil que nous pouvons vous donner.



Directeur : M. MANZI. Imprimerie Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie, Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.

Kairouan, la Ville Sainte

Lorsque le vaillant Akbah, qui conquit en un temps de galop tout le nord de l'Afrique et lança son cheval jusqu'au poitrail dans les flots de l'Atlantique, eut résolu de doter d'une ville ses braves compagnons d'armes, en l'an 47 de l'Hégire, il ne voulut point que la cité nouvelle s'élevât sur les bords de la mer, en butte aux incursions des flottes infidèles. Il conduisit les disciples du Prophète a douze milles dans l'intérieur, au milieu du désert, a l'endroit même où six ans auparavant Mouaia avait, par ordre du kalife, bâti quelques masures. « Eh

LA RUE SAUSSIER, A KAIROUAN *(Cliché Neurdein)*

quoi, s'écrièrent les compagnons d'Akbah, tu veux que nous élevions une ville à cette place où les bêtes féroces et les serpents ont établi leur repaire ». Mais Akbah, invoquant le Très-Haut, s'adressa aux animaux et leur dit : « O vous, bêtes féroces, et vous, serpents, apprenez que nous sommes les envoyés d'Allah, et quittez ces lieux où nous avons décidé de nous établir ; sinon nous vous tuerons par le fer. » Et aussitôt les serpents et les bêtes féroces s'éloignèrent et disparurent avec leurs petits.

Ainsi fut fondée Kairouan.

Et aprés que l'enceinte des murs eut été dessinée, quand Akbah ordonna de bâtir la mosquée, les pierres vinrent s'aligner d'elles-mêmes et occuper l'emplacement qui devait leur être assigne.

Trente-cinq ans plus tard Hassan faisait raser le saint édifice devenu trop petit pour les fidéles et il en elevait un second qui dut lui-même faire place, dés l'an 155 de l'Hégire, — 772 de notre ére, — a la grande mosquée actuelle, dont la renommée a passé les monts et les déserts et dont on peut encore aujourd'hui admirer la puissante et grandiose architecture.

Créée sous d'aussi heureux présages, ayant reçu avant même d'être sortie de terre les preuves les plus miraculeuses de la haute protection d'Allah, Kairouan, la Ville Sainte, grandit sans cesse, attirant dans ses murs les plus pieux des fidèles que l'Islam avait répandus sur la terre d'Afrique.

Et de tant de gloire, de tant de splendeur ne reste plus aujourd'hui que le souvenir assez puissant encore pour jeter l'émotion poignante dans l'âme du voyageur qui, a travers le désert, s'avance vers la ville mystérieuse et sainte, semblable a un îlot de pierres au milieu de l'Océan. C'est la qu'a l'époque de la conquête nos soldats pensaient trouver la dernière résistance ; on craignait que le fanatisme poussât tous les fidèles a faire de leurs corps un rempart a la Ville Sainte ; le général Saussier y pénétra sans coup férir.

Kairouan n'est plus qu'une ville morte ; adieu son commerce et son industrie. Et cependant au temps de sa grandeur il n'était pas de fabrication plus célèbre, de trafic plus prospère que ceux de ses magnifiques tapis. Pendant des siècles, Kairouan en a vendu par millions sur tous les marchés de l'Europe. Il est à remarquer que dans tous les pays musulmans c'est surtout dans les grands centres religieux que s'est developpée l'industrie des tapis. C'est qu'à l'origine les tapis n'etaient destinés qu'aux lieux saints ; sur leurs laines aux éclats fulgurants le fidèle se prosternait pour la prière, et les tapis en tiraient un caractère sacre. On trouve encore assez fréquemment en Asie-Mineure des tapis sur lesquels on lit une sentence pieuse, un verset du Coran ; ceux-là ne sortent pas de l'Empire turc ; les douanes du Sultan les arrêtent au passage. Fort heureusement pour les amateurs, il existe en Orient d'autres tapis de prieres, tout aussi rares, tout aussi précieux et que les grands importateurs des capitales d'Europe, — tels en France nos magasins de la Place Clichy, — vont aller chercher bien loin dans les terres, aux alentours des anciennes mosquées.

C'est également des tapis de prières que Kairouan a fabriques a l'origine. Et, — trop cruelle décadence! — ceux qu'on y vend aujourd'hui sont de très vulgaires tapis algériens, laids, aux tons criards où le vert cru domine, aux dessins lourds, aux laines mal travaillées et mal teintes. Le Gouvernement français a résolu depuis quelque temps déja de tenter une restauration de cette industrie et de rendre ainsi à l'art tunisien le plus beau des joyaux de sa couronne. M. Lourties, lors de son passage au Ministère du Commerce, chercha dans le monde du haut négoce français la personnalité qui lui parut la plus qualifiée pour être chargée de cette, étude et son choix, qui eut l'approbation de tous les commerçants français, se porta sur le Directeur des Magasins de la Place Clichy, homme énergique et modeste, qui, sans ostentation et sans éclat, mais avec méthode et opiniâtreté est arrivé si heureusement á développer les relations commerciales de la France avec les pays musulmans. Une mission officielle lui fut confiée en 1894 et il partit pour Kairouan. Les résultats de ses travaux ont été consignes dans un rapport déposé aux archives du Ministère et qui n'a pas été livré a la publicité. Ce rapport conclut que pour restaurer a Kairouan l'antique industrie des tapis de luxe tout est a faire. Les Kairouanais ont perdu la tradition et le sens artistique : adieu le travail des laines, les soins de la teinture et du tissage, adieu la souplesse des nuances et la variété des dessins.

Combien nous sommes loin du scrupule rigoureux avec lequel les populations de l'Anatolie fabriquent les merveilleux tapis qui couvrent nos planchers parisiens. Chaque annee, au commencement du printemps, les pasteurs kurdes se rendent au marché de Siwrihassar pour y vendre la laine de leurs troupeaux ; les bons fabricants ne vont pas l'acheter ailleurs ; ils la confient ensuite a des femmes qui la lavent dans les ruisseaux tiedes, la sechent au grand soleil, la mettent en echeveaux et la portent aux teintureries quelque peu primitives de Koula, de Ghiordès et d'Ouchac. C'est dans ces teintureries que la surveillance la plus étroite doit être exercee, car les mille produits de contrefaçons que les Allemands répandent par le monde commencent a y pénetrer et il faut toute la vigilance des fabricants et des exportateurs pour leur en fermer la porte. Lisez d'ailleurs dans le *Figaro* du 19 octobre 1895, le très intéressant article dans lequel M. F. Moreau traite de cette question, non sans rendre a nos commerçants français, et particulièrement aux belles entreprises de la Place Clichy, l'hommage qui leur est si légitimement dû.

En Tunisie, rien de semblable. Le jour où l'on voudra restaurer l'industrie d'art des tapis de Kairouan, il faudra rapprendre aux femmes comment on doit laver et préparer la laine, il faudra créer des teintureries où l'on s'efforcera d'obtenir des tons moins criards et plus tenaces, il faudra surtout lutter contre l'engourdissement des tisseuses et refaire entierement leur éducation, les habituer aux beaux dessins des tapis de Turquie, aux nuances douces, aux points serrés. C'est une montagne d'indolence qu'il faudra soulever, — et pour se heurter encore aux difficultés douanières qui paralysent en ce moment toute tentative nouvelle. Les premiers essais, tentés en 1896 par la Place Clichy, avec l'appui très efficace du Gouvernement français, ont donné des résultats sinon pratiques, du moins fort intéressants



UN CAMPEMENT AUX ENVIRONS DE KAIROUAN

au point de vue artistique. Alors que les anciens tapis de Kairouan sont très doux de tons avec des fonds d'ocre passe, larges de dessin, peu epais ; alors que les tapis nouveaux sont crus, d'un point très peu serré et couverts de nœuds qui semblent sortir de la trame, les tapis qui furent alors copiés a Kairouan sur ceux d'Anatolie présentent une certaine largeur de composition, avec des tons plus gris, plus mélanges que ceux de l'original, avec un point peut-être moins serré, mais avec une egale hauteur de laine.

Ces résultats ne pouvaient manquer d'attirer l'attention d'un homme d'initiative et d'action tel que notre Ministre actuel du Com-


CHANTEUSE ARABE (*Cliché Lehegrian*)

merce et de l'Industrie. Et je crois pouvoir affirmer que si le sort de la restauration de cette grande industrie, religieuse et artistique, des tapis de Kairouan, dépendait du Gouvernement seul, l'œuvre serait dès à present entreprise.

Kairouan n'a plus d'industrie, mais ses souks ou marchés n'en sont pas moins intéressants et brillamment aménagés. Les rues du Général-Saussier et du Colonel-Boussenard, les plus importantes et les plus mouvementées, y conduisent.

Les passages par lesquels on circule entre eux sont tous voûtes ou couverts de planches, de sorte qu'on y jouit d'une très agréable fraîcheur. Aussi est-ce le but de toutes les promenades. Voici un cordonnier qui travaille en public, pliant ses babouches et les collant à des semelles recourbées. Voyez plus loin, l'indispensable maroquinier dont la boutique est remplie de mille bibelots brodés et incrustés, porte-cigares, porte-monnaie, harnais de toutes sortes, semblables à ceux que nous retrouverons au retour sous les galeries de la rue de Rivoli. Dans le souk des libraires sont accumulés les vieux manuscrits arabes. A côte pendent, éclatants sous le soleil, mille écheveaux de soies teintes de toutes les couleurs. Et voici enfin les fabricants de ces objets en cuivre mince que nous avons vu façonner et vendre à l'Exposition de 1889, gobelets, plateaux, aiguières aux dessins mystérieux et multiples. Voulez-vous emporter un souvenir de la Ville Sainte? achetez ce bibelot de cuivre que vous aurez vu faire, et gardez-vous surtout d'aller en chercher de plus élégants dans la boutique où on les vend tout faits; car si vos regards tombaient sur les factures du marchand, vous risqueriez fort de découvrir qu'ils viennent de Moscou ou plus simplement de Villedieu-les-Poêles.

J'en dirai tout autant des souks des marchands de tapis, car il me faut y revenir : n'est-ce pas l'endroit le plus visité par les Européens, que l'antique réputation de Kairouan hypnotise encore ? Méfiez-vous ; ces prétendus tapis de la Ville Sainte, aux tons trop doux pour qu'ils soient authentiques, ne sont le plus souvent que des copies arrivées recemment de Smyrne ; savamment le marchand les a troués par endroits et leur a donné de la sorte une indiscutable apparence de défroque antique.

Ainsi chez nous on habille de toiles d'araignées maintes bouteilles étiquetées Château-Margaux ou Chablis-Moutonne.

Voici à ce sujet une bien amusante anecdote :

Je reçus, il y a deux ans, d'un ami qui faisait en Tunisie son voyage de noces, l'aveu que son premier désaccord conjugal venait d'éclater, à Kairouan, au sujet d'un tapis que sa jeune femme voulait acheter à tout prix et qu'il trouvait laid et horriblement cher. Je pris bien vite ma plume de Tolède et lui répondis : « Votre charmante femme a mille fois raison ; on ne va pas à Kairouan sans y acheter un tapis capable d'attester qu'on a vu la Ville Sainte. Au retour, vous le reléguerez dans la chambre d'amis, c'est entendu ; mais du moins il sera là. Certes, pour vos salons, pour vos appartements privés, vous irez tout bonnement à la Place Clichy, comme tout le monde ; vous arriverez précisement à Paris en Avril ; c'est l'époque où l'on solde des belles pièces employées à la décoration du Concours hippique. Ce sera autrement beau, autrement riche que votre modeste carpette de Kairouan, mais du moins elle empêchera les méchantes langues de dire que vous avez passé à Fontainebleau votre lune de miel. »

J'étais mieux placé que quiconque pour parler ainsi, car moi-même j'avais cédé au goût des achats sur place et ramené de Tunisie une demi-douzaine de vieux Smyrne. Et cependant, comme tout le monde, j'avais été averti de l'erreur où j'allais tomber. Mais l'expérience des autres n'a jamais servi à personne.

Et puis, ce n'est pas seulement pour les pieux enfants du désert, c'est aussi pour l'Européen sceptique que l'enchantement dure toujours : Kairouan, même en ruines, sera toujours la Ville Sainte intangible, la cité resplendissante de toutes les opulences et de toutes les gloires.

FR. NIVET.


UNE CARAVANE DE TAPIS, A KAIROUAN (*Cliché des Magasins de la Place Clichy*)

Les Progrès de la Vélocipédie

Une des choses les plus étonnantes de notre époque — où il y en a tant — c'est le progrès rapide qu'a fait la vélocipédie, et comme propagation et comme perfectionnement.

Sans remonter au rudimentaire *vélocifère* de nos grands papas, voyez seulement ce vélocipède de 1868, dont on a tant parlé et pour lequel on a tant plaisanté le pauvre petit prince impérial. Le mouvement imprimé par une pédale à la roue de devant était des plus élémentaires comme mécanique. A chaque poussée du pied correspondait un unique tour de roue. De sorte que pour obtenir un peu de vitesse, il fallait faire faire des roues gigantesques, sur lesquelles on se juchait à grand'peine et où il fallait un talent d'acrobate pour se maintenir...

Ce fut un cri de surprise quand, à ce vélocipède grossier et monstrueux, fut substituée la première bicyclette. Plus de roue disproportionnée, plus d'efforts terribles pour la faire mouvoir. Le mouvement transmis d'une pédale à la roue de derrière par la chaîne parut le dernier mot de la perfection ..

Et pourtant ce n'était que le début. La bicyclette d'alors, massive, lourde avec ses grosses roues de bois, cerclées de fer demandait des efforts, imposait une fatigue qui permettait tout au plus une course d'une demi-heure. Essayer un trajet plus long eut été s'exposer à une terrible courbature.

Successivement on arriva à rendre la bicyclette plus légère, sans être moins solide. Contrairement à l'idée des premiers constructeurs, on diminua de plus en plus sa taille, sans diminuer sa vitesse. Le blindage de fer fut remplacé d'abord par un caoutchouc plein, puis par un caoutchouc creux. enfin par le pneumatique actuel.

De sorte que nous pouvons dire sans crainte d'être démentis qu'il existe autant de différence entre la bicyclette de 1898 et celle de 1889, qu'il y en avait entre celle-là et le vélocipède de 1868.

La majeure partie de ce progrès a été réalisée par les fabricants qui, sans s'occuper de la question de prix, ont cherché avant tout à faire bien, mieux et mieux encore. Et le public, — nous entendons le public connaisseur, c'est-à-dire véritable amateur de vélocipédie — a été de leur avis. On a pu croire un instant que le luxe était une superfluité et que les machines d'un bas prix pouvaient avoir quelque mérite. La désillusion est vite venue et le cycliste sérieux et soucieux de son intérêt, est aujourd'hui disposé à payer le prix raisonnable et consciencieux que vaut une bonne et sérieuse marchandise. En outre, il a appris à savoir que la valeur de la garantie dépend entièrement de celui qui la donne.

C'est pour cela que chaque année a augmenté le succès de la Cleveland, véritable création mécanique, d'un ordre supérieur et dont les nombreux perfectionnements apportés sans cesse à sa fabrication, sont la résultante d'un savoir plus approfondi et d'une expérience plus vaste.

La Cleveland est à la machine ordinaire du commerce ce que le pur-sang est au cheval de fiacre, ce qu'un yacht de course est à une barque de pêcheur.

La réputation des bicyclettes Cleveland est répandue, non pas seulement en Amérique, où sa marque — le Peau-rouge, franchissant le désert sur sa machine — est devenue populaire, mais aussi en Europe et en Australie. Dans tous les pays où l'on « cycle » la Cleveland est considérée comme la machine *type*, celle qui tient la tête du mouvement et qui sert de modèle aux autres. Chaque année la maison a créé une nouveauté. En 1895, c'était le pédalier étroit et les roulements hermétiques à bain d'huile. En 1896, les merveilleux gros tubes fabriqués par ses usines et dont le succès fut si grand. Les roulements « Burwell » du nom de l'ingénieur de la maison Cleveland qui les a créés, sont l'idéal de la précision, de la douceur, de la perfection. Enfin jusque dans les pneumatiques, guidons, selles et chaînes, la fabrication des usines H.-A Lozier & C°, Cleveland, Ohio, affirme une incontestable supériorité.

Des chiffres, dont l'éloquence est suffisante, prouveront que la Lozier & C° est la plus grande manufacture de cycles du monde.

	Hectares	Ares	Centiares
Toledo, Ohio, bicyclettes Cleveland complètes	179	67	03
Westfield, Mass., bicyclette Wiesfield	145	27	68
Toronto, Canada, bicycle Cleveland pour le Canada	81	33	88
Thompsonville, Conn., pièces détachées pour Toledo	54	63	05
Elwood City, Pa, Tubes Shelby	147	70	49
Greenville, Pa: tubes	121	40	13
Superficie totale des ateliers	730	02	26

La production, en toute activité, est de *400 machines par jour*, c'est-à-dire *une machine complètement finie par chaque minute et demie* de journée de travail!



VUE DES DIFFÉRENTES USINES DE LA CLEVELAND-CYCLES

Nous ne nous étendrons pas sur les diverses catégories de machines qui sortent de ces ateliers gigantesques: Cleveland de route, Cleveland de dame, Cleveland de piste, tandem Cleveland hommes, tandem mixte, Bicyclettes à 550, 450 et 350 francs. On peut du reste les voir, c'est-à-dire les admirer au siège de la maison pour Paris, 6, place de la Madeleine et dans les immenses ateliers et entrepôts de la Cité du Retiro (rue Boissy-d'Anglas), où se trouve un stock de plusieurs milliers de machines Cleveland de tous modèles, ainsi que des pièces détachées en grande profusion pour toute espèce de réparations.

Nous nous contenterons d'appeler l'attention sur un suprême perfectionnement : le changement de vitesse de la *Cleveland*, qui permet de passer instantanément et à n'importe quelle allure, d'une grande multiplication à une petite et *vice versa*. Cet appareil donne facilité à un cycliste peu expérimenté, de gravir une côte très raide avec peu d'efforts.

Nous croyons en avoir dit assez pour prouver que, de même que ses usines sont les plus considérables, la Cleveland est la première machine du monde.

DUHAMEL.


CLEVELAND
Cycles
PAL.
CYCLES
CLEVELAND
6. PLACE DE LA MADELEINE, PARIS


FIGARO ILLVSTRE

Seizième année

Deuxième série. — N° 98

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot

Mai 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois 21 fr. 50	Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.	Du *Figaro* quotidien.

SOMMAIRE



Cliché Paul Boyer

S. M. LA REINE VICTORIA, A CIMIEZ

NOS GRAVURES

Chaque année, maintenant, la reine Victoria vient faire, sur la côte d'Azur, un séjour de quelques semaines. Entourée de la respectueuse et discrète sympathie des habitants, des touristes et de la colonie cosmopolite, Sa Majesté se délasse, dans les distractions d'une vie très simple, des soucis et des fatigues du pouvoir.

Par une faveur spéciale, dont elle se montre très parcimonieuse, Sa Majesté a daigné autoriser M. Paul Boyer à la photographier, pour le *Figaro Illustré*, se promenant dans une des allées de la Villa de Cimiez, en conduisant son âne blanc, désormais historique.

⁂

La grande et belle prime signée J.-F. Gueldry, si pleine de couleur et de mouvement, que contient ce fascicule, se rapporte à un épisode de la Guerre de Sept Ans qui se passe, exactement, le 27 juillet 1757.

Georges d'Esparbès, dans un de ses contes militaires, dont s'est inspiré le peintre, a pittoresquement décrit cette scène :

« La marquise de Pompadour avait averti M. d'Ablancourt que, le jour venu, elle offrirait le bouquet pour que ses grenadiers à cheval, fleuris de ses doigts, se souvinssent d'elle.

« Après la charge, d'Ablancourt, froid, ordonnait l'appel. Un carrosse, tout à coup, entra dans la plaine, galopa vers le régiment, et la marquise de Pompadour, blanche comme un lis, apparut.

« Elle avait suivi ses fleurs. Elle venait remercier le régiment, ses doigts errèrent à sa bouche, y prirent un baiser, un seul... »

Quant à cette dénomination singulière de *La Guerre en Dentelles*, on la trouve dans les mémoires et les gazettes de l'époque, faisant allusion au luxe, aux raffinements d'élégance et aux agréments féminins dont s'entouraient les chefs des armées et les officiers.

M.

La Préface des Salons

On aura beau dire et beau faire, l'ouverture du Salon sera toujours, pour les Parisiens, l'événement le plus sensationnel de l'année. Tous les flots d'encre versés par les plus judicieux de nos critiques, toutes les plaintes, si légitimes qu'elles soient, de nos salonniers sur le mauvais goût du public n'empêcheront jamais le grand hall des sculpteurs et des peintres de s'ouvrir dans la plus exquise des saisons parisiennes, au printemps, à l'heure où nos mondaines arborent avec crânerie, dans le plein air, les notes tendres et le tissu froufroutant de leurs toilettes de fin d'avril!

Le Salon vivra tant qu'il y aura de jolis visages à peindre, et de jolies épaules à modeler, tant qu'il y aura en France de la grâce, du charme et de la beauté. C'est dire d'avance qu'il est sûr du lointain avenir. Chaque année, quand le « joli mois de mai » reviendra, les Salons s'ouvriront, immuables, et le public



LÉON BONNAT DANS SON ATELIER ET MADAME ROSE CARON (Voir p. 96)

trouvera le même plaisir à feuilleter dans les journaux quotidiens, dans les revues, les pages consacrées aux artistes; il lira avec la même attention les articles, sérieux ou légers, qui lui parleront de ses peintres, lui décriront l'atelier de ses sculpteurs, l'initieront au menu détail de leur vie, lui dévoileront, avec le secret de leur travail, les particularités de leur technique et lui serviront, savamment diluée, l'anecdote caractéristique qui lui est chère.

Cette préface obligatoire au Salon, le *Figaro illustré* se devait à lui-même de l'écrire. En une douzaine de petites études séparées, nous avons croqué à l'intention de nos lectrices l'intérieur de quelques-uns de nos ateliers parisiens les plus « chic ».

Ces maîtres se sont prêtés de la meilleure grâce du monde à nos demandes, même les plus indiscrètes. Avec l'aide du soleil, l'objectif du photograpbe a pris d'eux et de leur entourage les aperçus les plus familiers. Ils n'ont pas craint de nous montrer, à peine ébaucbée, l'œuvre en cours, ils ont bavardé sans crainte avec nous comme avec le vieil ami que nous étions pour bon nombre d'entre eux. Il en est sorti les quelques pages que vous allez feuilleter. Ne leur soyez pas trop sévères, mesdames. Traitez-les avec cette facile indulgence qui est une de vos vertus, non la moindre, et pardonnez en souriant à mon insuffisance. Vous ne pouvez pas vous y refuser : c'est le printemps!

T. S.

Les Croquis du Mois

30 Avril.

Très mouvementé, ce mois d'avril, agréablement coupé par les vacances pascales, qu'a favorisées une aimable température. On s'est beaucoup remué à Paris, bals, musiques, comédies, nombreux et somptueux mariages; sur la Côte d'Azur, séjour prolongé des mondains et des étrangers qui ont fini par découvrir qu'en restant en avril et en mai à la Méditerranée on jouissait d'une primeur d'été, après y avoir goûté la primeur du printemps.

En province, l'approche des élections a rappelé dans leurs terres beaucoup de bons français, qui ne se désintéressent pas de la question politique.

C'est partout un va-et-vient considérable et l'on ne saurait, en ce moment, s'arrêter aux grandes gares de bifurcation sans rencontrer nombre de gens de connaissance, allant soit à leurs plaisirs, soit à leurs affaires.

☙

Paris a reçu, dans sa vie mouvementée de capitale cosmopolite bien des visites impériales, royales et princières : aucune ne lui a été plus douce que celle de Wilhelmine, reine des Pays-Bas. Elle nous a apporté la fleur de sa royauté prochaine, fleur qui ne s'ouvrira officiellement que dans six mois. Elle est devenu tout de suite notre amie, cette blonde et mignonne Majesté, dont la grâce et la simplicité éveillent le souvenir des jolies princesses de contes de fée. Dans l'âme populaire se manifestait aussi comme un attendrissement et une mélancolie en songeant aux tempêtes que l'avenir prépare, peut-être, à cette tige de lis fraîche et frêle. Car le rôle des souverains comporte aujourd'hui de terrible aléas. L'on s'inclinait avec respect devant cette mère et cette veuve, si simple, si sage et si digne qui a guide la jeune reine jusqu'au seuil de sa majorité et jusqu'aux marches de son trône, et l'on se rappelait qu'à l'autre extrémité de l'Europe une mère, aussi, non moins digne, non moins aimée de son peuple assumait la tâche haute et périlleuse de défendre l'honneur d'une grande nation pour pouvoir le remettre intact à son jeune fils.

☙

Comme l'avait fait prévoir le succès du Concours hippique, la peinture s'est tout de suite acclimatée dans la Galerie des machines. La Société Nationale des Beaux-Arts (Ex-Champ de Mars) entretenait déjà des relations de voisinage avec ce local; elle était du quartier: mais, chez les Artistes français (Ex-Champs-Elysées) que de lamentations lorsque le déménagement s'imposa! Ce bon vieux Palais de l'Industrie, rien ne semblait pouvoir le remplacer : aujourd'hui on ne le regrette guère, on n'y pense même plus. Ah! les morts vont vite et les vivants ne pleurent pas longtemps les défunts, surtout lorsqu'elles leur ont trouvé un remplaçant à leur convenance.

Il faut bien reconnaître que la Galerie des Machines, par cela même qu'elle ne comporte aucune esthétique, aucune ligne architectu-

rale, qu'elle n'est, à proprement parler, qu'un vaste espace abrité de la pluie, s'adapte à toutes les combinaisons et laisse toute aisance à ceux qui viennent camper sous son toit transparent. Les circonstances ont, en outre, facilité singulièrement la tâche des organisateurs : les deux sociétés se trouvant dans la nécessité, sinon de fusionner, mais de se juxtaposer, de cohabiter, on a imaginé fort ingénieusement une installation qui maintient chacune chez elle, comme qui dirait un appartement double, pour deux sœurs qui veulent faire ménage séparé mais qui ont, cependant, des amis communs. Les amis communs, dans le cas présent, c'est le public qui pourra faire la comparaison en une seule visite de quelques heures : il trouvera les deux sœurs charmantes, avec des séductions diverses, et je souhaite vivement qu'il les réconcilie.

⁂

Les théâtres ont déployé, en ce mois d'avril, une activité fiévreuse : la seule énumération des pièces nouvelles ou des reprises dont les titres s'étalent sur les colones Morris remplirait un nombre respectable de lignes : *La Martyre*, de Jean Richepin, au théâtre français; L'*Aînée*, de Jules Lemaître au Gymnase; *Lysiane*, de Coolus à la Renaissance; *Mon Enfant*, de Janvier de la Motte à l'Odéon; la *Culotte*, de Sylvané et Artus, et le *Boulet*, de Pierre Wolff, au Palais-Royal;



« LES MUSES INSPIRATRICES ACCLAMANT LE GÉNIE, MESSAGER DE LUMIÈRE », PAR PUVIS DE CHAVANNES
Esquisse d'une partie de la décoration de l'escalier de la nouvelle Bibliothèque de Boston (voir p. 98)

le *Maréchal Chaudron*, à la Gaîté; la reprise de *Décoré* au Vaudeville; celle de l'*Amour Mouillé*, à l'Athénée-Comique et de la *Fauvette du Temple* aux Folies-Dramatiques; sans compter les innombrables productions écloses et les numéros sensationnels exhibés à l'Olympia, aux Folies-Bergère, dans les cafés-concerts, les cirques et les divers cabarets à dénominations baroques de la Butte-Montmartre. Que germera-t-il, au point de vue littéraire, de toute cette effervescence et quel profit réel en retireront auteurs et directeurs? le temps et le bulletin de la Société des auteurs dramatiques ne tarderont pas à nous l'apprendre.

Le gros morceau à été, sans conteste *La Martyre* de Jean Richepin. Grandeur du sujet, ampleur sonore des vers, interprétation admirable, mise en scène éclatante, tout concourait au succès de cette œuvre. Sans doute, son allure shakespearienne et romantique a un peu dérouté le public : nous sommes des latins et nous concevons difficilement qu'un sujet antique puisse être traité autrement que dans la forme classique. Mais l'hésitation a bien vite cédé devant le talent si puissant et si véhément de Mounet-Sully, la farouche allure de Paul Mounet, le charme de Mademoiselle Bartet, charme dominateur qui vous pénètre, parce qu'on sent qu'il vient du fond de son âme.

Dans la pièce de notre collaborateur et ami Romain Coolus, Sarah Bernhardt s'est montrée sous un jour nouveau. *Lysiane* est une comédie bourgeoise, qu'auraient pu concevoir Emile Augier ou Alexandre Dumas fils, — je ne nommerai pas Scribe, par crainte de contrister M. Coolus — mais l'auteur a traité son œuvre suivant des procédés très modernes, ce qui rachète tout. La grande artiste a compris la nuance et elle a su donner une puissante et exquise note de vérité à ce caractère si délicatement tracé d'une veuve, qui, malgré son grand fils déjà marié, n'en est pas moins restée une amoureuse et une sentimentale.

Au Vaudeville, Réjane toujours sur la brèche, défatiguée par le succès de la souscription, des peines que lui a imposées l'organisation de la représentation au bénéfice d'Alice Lavigne, a donné une nouvelle jeunesse à *Décoré*, de Henri Meilhac, elle y est, d'ailleurs, admirablement secondée par Huguenet qui a décidement pris la succession de Dupuis.

Et c'est ainsi que le public retrouve, en cette « season » de 1898 ses trois grandes artistes : Bartet, Sarah et Réjane, sans lesquelles la vie théâtrale semblerait vide.

Si les théâtres, grands, moyens et petits n'ont pas chômé, les concerts ont sévi terriblement, en ce mois. Les devantures des magasins de musique sont obstruées d'affiches, où éclatent, avec beaucoup de K, de W, de Z, et d'Y, les noms les plus allemands, les plus polonais, les plus tchèques : quelques français et quelques italiens apparaissent, rares. Tous ces virtuoses, femelles ou mâles, possèdent d'extraordinaires virtuosités, sur les instruments les plus variés. Je ne tenterai pas d'entraîner mes lecteurs dans ces flots d'harmonie — où il ne me suivraient pas, d'ailleurs. Il me faut cependant signaler le concert du Vendredi Saint, donné au Châtelet par l'orchestre de Colonne, que dirigeait Hans Richter, le kapellmeister de l'opéra impérial de Vienne et l'un des porte-flambeaux de l'interprétation wagnérienne. Je ne sais qui l'on doit le plus louer, de l'orchestre du Châtelet ou du chef qui le conduisait ce jour-là. Mais je dois dire que je n'ai entendu nulle part une interprétation aussi claire, aussi limpide d'œuvres considérées comme extrêmement compliquées et même comme inexécutables, telles que la mort d'Yseult, la première scène de Parsifal de Wagner et la symphonie avec chœur de Beethoven

⁂

Le Photo-Club de Paris ouvre, le 3 mai, son *Salon de photographie*, dans la Galerie des Champs-Elysées. Cette exposition prouvera victorieusement que l'amateur, naguère salué de sourires ironiques, est en mesure, aujourd'hui, de relever la photographie du rang de métier au niveau d'un art très subtil. Ce qu'un photographe professionnel, préoccupé des exigences de la clientèle et des nécessités commerciales ne peut pas faire, un amateur peut le réaliser : il a les loisirs, les moyens pécuniaires; il cherche, il tâtonne, il use des plaques, il gâche des produits, mais il finit par obtenir des résultats. Le traitement intelligent des épreuves à la gomme bichromatée constitue une véritable révolution dans la photographie : ce vulgaire produit chimique aura peut-être la gloire de servir de trait-d'union entre l'art et la photographie.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Tant d'événements et tant d'hommes prodigieux se sont entassés dans ce court espace de temps qu'a rempli le règne de Napoléon Ier, que le récit des uns par les autres est vraiment intarissable. Depuis bientôt quinze ans, chaque semaine, pour ainsi dire, apporte de nouvelles « contributions » à l'histoire des vingt-trois années de l'épopée impériale et l'intérêt ne s'épuise pas. Parmi les travaux le plus récemment parus, on doit donner la première place au *Davout* édité par le comte Vigier, arrière petit-fils du duc d'Auerstadt. Plusieurs publications — y compris la Correspondance du maréchal — font connaître au public cette grande figure. Mais ces publications n'ont point défloré par avance l'œuvre de recherche et d'érudition du comte Vigier, qui constitue un document absolument nouveau.

Dans son style concis, lapidaire, Napoléon a dit de Davout, au

lendemain de la bataille d'Iéna : « ce maréchal a déployé une bravoure distinguée et de la fermeté de caractère, première qualité d'un homme de guerre. » En 1806, tout le monde savait ce que cela signifiait. Aujourd'hui l'éloge, si simple, de Napoléon a besoin d'être commenté. Frédéric Masson s'est chargé de ce soin et, dans une introduction magistrale a développé la pensée de l'Empereur, et démontré que, parmi les héros de l'epopée, les Murat, les Lannes, les Ney, les Masséna, une place à part doit être réservée à Davout, « le seul peut-être, qui ait su comprendre Napoléon. » Les deux volumes in-8o de *Davout* sont édités par Plon et Nourrit.

Le deuxième volume de *Napoléon et sa famille*, de Frédéric Masson, vient de paraître chez Ollendorf : il comprend la période de 1802 à 1805, c'est-à-dire les origines du Consulat à vie, la formation de l'Empire, la lutte pour l'hérédité, les mariages de Pauline, de Lucien et de Jérôme. C'est de l'histoire intime qui montre que si, comme dit le proverbe, il n'y a pas de grands hommes pour leurs valets de chambre, il n'y a pas davantage de héros pour leur famille.

Quel aimable livre que ce *Napoléon à Sainte-Hélène*, où madame Abell raconte les souvenirs de son enfance passée à Sainte-Hélène en un contact journalier avec le grand prisonnier ! Ces récits empreints d'une jolie grâce puérile, nous montre un Napoléon familier, enjoué, séduisant et plein d'indulgence pour cette petite Betzy, vive, curieuse et ne respectant rien. Madame Abell est morte en 1871 ayant conservé intact le culte de Napoléon qu'elle appelait toujours, depuis Sainte-Hélène « son ami Bony. »

Marie de la Grange d'Arquien, fille d'un simple capitaine aux gardes de Philippe d'Orléans, fut, à la suite d'événements invraisemblables, épousée par Sobieski et devint reine de Pologne. Cette aventure étrangement romanesque, M. Waliszewki la raconte dans son volume intitulé : *Marysienka*, tranche d'histoire peu commune et dont on ne saurait suspecter l'authenticité, l'auteur étant de ceux qui savent à la fois satisfaire aux exigences de la documentation et amuser ses lecteurs.

M. Paul Gruyer vient de donner aux érudits et aux amateurs le second volume de la *Peinture à Chantilly*, qui est consacré à la peinture française. A l'encontre de ce que font la plupart des lecteurs qui, en présence d'un ouvrage illustré, regardent tout d'abord « les images », je commencerai par apprécier les qualites de haut savoir, de précision descriptive, de perspicacité artistique dont ce livre est un parfait modèle, digne d'être étudié par quiconque aspire au titre de véritable critique d'art. De Clouet à Bonnat, M. Paul Gruyer passe en revue toutes les œuvres des grands maîtres nationaux qui couvrent ces murailles historiques et somptueuses, et l'on ne peut trop louer la belle tenue de ce commentaire qui, pendant près de cinq cents pages, sait éviter l'aridite du catalogue et met, dans chaque ligne, un enseignement. Et, pour en venir à l'illustration, je dirai que ce volume, édité par la maison Plon, contient quarante héliogravures, reproduisant les plus belles œuvres de cette collection, si patiemment et si amoureusement constituée par le duc d'Aumale et dont l'Institut de France a desormais le dépôt et la France la jouissance.

Les plus forts — M. Georges Clémenceau apaisé par l'âge, l'expérience et les déboires de la vie le reconnaît aujourd'hui — ce sont les préjugés sociaux, les hypocrisies mondaines, l'aristocratie de l'argent, celle du sang bleu, celle de l'industrie contre lesquels ne sauraient prévaloir ni l'honnêteté, ni la droiture, ni l'amour du prochain, ni l' « impérieuse bonté. » En lisant ce roman vraiment beau et vraiment bon, l'on se prend à regretter les vingt-cinq années consacrées par M. Clémenceau à une politique de haine et de violence. Il rêvait sans doute de contraindre les hommes à s'améliorer et voulait assurer leur salut par la bonté, comme l'inquisition brûlait les gens pour sauver leur âme : il sait maintenant à quoi s'en tenir et se résigne tristement à philosopher.

Georges Ohnet, dans son *Roi de Paris*, histoire — quasi-véridique dit-on — d'un aventurier de grande marque, ne va pas comme Georges Clémenceau fouiller les profondeurs de la psychologie sociale : il y a, néanmoins dans son roman, à côté de formules, de personnages et de procédés d'un effet immanquable mais quelque peu suranné, des pages pleines d'émotion et de beaux sentiments. T. G.

Le Directeur : M. MANZI. — *Le Gérant :* G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant et Cie, Asnieres.

ATELIERS D'ARTISTES

CHEZ JULES LEFEBVRE

Rue La Bruyère, en haut de la rue Notre-Dame-de-Lorette, vieil hôtel, modeste d'aspect sur la rue, au dedans très simple et très calme, une joie du haut en bas pour les yeux. Joie sévère dans l'escalier, meublé tout au long de sa spirale de gravures et de dessins des vieux maîtres ou d'après les vieux maîtres. Les *Triomphes* de Mantegna y alternent avec de robustes sanguines et des crayons vaporeux où revit l'âpre génie de Michel Ange, où toutes les grâces de Raphael se précisent dans quelque noble motif emprunté à ses fresques du Vatican. Des modernes aussi : Ingres avec ses crayons, Delaroche avec des croquis et les camarades de la villa Médicis avec des souvenirs au crayon de leurs voyages.



ESQUISSE POUR UN PORTRAIT D'ENFANT, PAR JULES LEFEBVRE

Deux ateliers dans la maison, l'un en haut, l'autre au rez-de-chaussée, celui d'en haut pour l'hiver, celui d'en bas pour l'été. Tous deux vastes : mais le premier, plus encombré, plus intime, atteste qu'il est préféré par le maître ; le second, plus luxueux, avec des profusions de plantes vertes, a la physionomie d'une vraie salle des fêtes. Des portraits de famille, signés de Jalabert, de Doucet, posés sur des chevalets coquettement drapés, en meublent l'intérieur, avec de beaux bahuts et de magnifiques tapisseries de la Renaissance. Tandis que j'examine curieusement une vaste niche, drapée d'étoffes orientales, et dont l'ouverture est

ornée de lambrequins rutilants où des broderies d'or, capricieusement enlacées, figurent des caractères arabes, le maître est arrivé. — « Vous vous demandez ce que c'est, fait-il en me serrant la main. C'est une cage que j'ai fabriquée tout exprès pour



JULES LEFEBVRE DANS SON ATELIER

y mettre un oiseau que je ne trouve pas, l'oiseau rare des peintres, un modèle irréprochable de nu. Voilà des années que j'en rêve. Une femme de type oriental, et parfaite! Si vous la connaissez, je me recommande à vous. »

Nous montons. Dans l'atelier du haut, tapisseries aussi, mais des tapisseries à figures colossales, dessinées, semble-t-il, par un Daniel de Volterre en goguette: gestes pompeux et vides, envolements de draperies furibonds. Et de ces motifs déclamatoires, revêtus il y a quatre siècles, de colorations violentes et heurtées, la patine du temps a fait un revêtement d'une gamme somptueuse encore, mais d'une douceur de tons infinie. C'est un rêve. Dans le coin spécial occupé par le portrait en cours d'exécution d'une célébrité belge, le comte de Kerchove de Deuterghem, ancien gouverneur du Hainaut, j'examine, en l'absence du modèle, la toile en partie terminée. Sur le fond sombre, la tête et le buste s'enlèvent, superbes d'énergie et d'accent. C'est un morceau qui comptera parmi les plus décisifs de l'artiste. Je regarde curieusement les deux jambes, vigoureusement esquissées en traits blancs qui disparaîtront, d'ici quelques heures, sous le modelé définitif. Plus curieusement encore, je détaille, sur un portrait à peine commencé de jeune fille, le premier travail du pinceau. Une fois la pose arrêtée, le peintre a enlevé sur sa toile le contour, établi à larges coups de brosse un fond neutre et commencé en bistre le modelé. De là, il a passé aux traits essentiels de la physionomie, précisé le regard, donné à la bouche son accent. Ces deux touches lumineuses lui serviront de points de repère



HENNER DANS SON ATELIER



ÉTUDE, PAR HENNER

pendant toute la durée de son travail. Et ce travail, pour qui connaît la peinture de Lefebvre, une peinture très étudiée, dans laquelle le souci du dessin joue le grand rôle, et où la couleur n'intervient le plus souvent que comme appoint, ce premier travail de couverture de la toile est d'une liberté surprenante. A ce premier jet se superpose la touche disciplinée et sévère qui caractérise la manière du peintre. Vous voyez qu'il n'y a pas seulement plaisir, mais profit, à questionner chez eux les artistes et qu'on s'y documente d'une façon très serrée sur leur compte.

Renseignons-nous maintenant sur l'appareil dans lequel nous voyons le comte de Kerchove enfermé en face du portraitiste. C'est une table à modèle des deux côtés de laquelle se dressent deux cadres en charpente réunis par une large planche qu'on peut placer à des hauteurs différentes. En arrière et sur les côtés, une draperie qui donnera le ton à l'artiste pour le fond de son tableau. Dans la niche ainsi formée, le modèle peut à volonté ou s'asseoir ou se tenir debout. Quelque pose qu'il adopte, le cadre de la niche l'emboîte comme le cadre d'or emboîtera le portrait peint. C'est pour la mise en place un procédé de simplification dont personne ne s'était avisé jusqu'ici. Un hasard en a donné l'idée à Jules Lefebvre. Avec ses habitudes de travail méthodique, il s'en trouve à merveille. Quand ce petit artifice sera connu, nous ne tarderons pas à le voir se répandre chez bon nombre de nos portraitistes.

En furetant dans l'atelier, j'ai découvert deux esquisses, toutes petites, où le peintre, sous deux formes différentes, a jeté la première pensée d'une grande toile. J'interroge. Il s'agit d'une commande de l'État, d'un vaste panneau destiné à la décoration de la Sorbonne. C'est Richelieu, qui, déjà évêque de Luçon, soutient devant un jury de hauts dignitaires sa thèse de doctorat. Les maquettes ne manquent pas d'intérêt. Groupement de personnages pittoresque, présentation heureuse du sujet, fière silhouette du récipiendaire debout, en soutane violette. Il y a



M. GÉRÔME DANS SON ATELIER

là, pour le maître, un sujet de belle tournure à traiter, un beau succès en perspective, et, d'avance, il se frotte les mains en songeant à toutes les heures de joie que va lui procurer, cet été, ce grand travail.

L'heure s'avance. Il est temps de prendre congé de mon hôte. « Ah ! vous savez, me dit-il, grande nouvelle !

— Et laquelle ?

— Nini est mariée.

— Quelle Nini ?

— Mais Nini, mon ancien modèle, cette jolie fille qui faisait la pige à Cléo, avec ses bandeaux plats.

— Parfaitement, je m'en souviens. Capital intact, et petites rentes amassées en dix ans de pose, sou par sou. Qui donc a-t-elle épousé ?

— Un riche étranger qui s'est épris d'elle en la voyant, dans l'atelier d'un sculpteur, poser le nu. Il s'est renseigné sur son compte, l'a trouvée honnête, bien élevée, irréprochable d'allures. Le qu'en dira-t-on l'a effarouché d'autant moins qu'il n'était pas d'ici. Heureuse femme au début, elle vient de passer heureuse mère.

— Vrai roman pour le *Petit Journal* ! Félicitez-la de ma part. »

CHEZ HENNER

N'entre pas qui veut chez Henner. C'est un atelier jalousement gardé que le sien. S'il a modèle, personne n'est admis. Les intimes savent à quoi s'en tenir. Pour rien au monde, ils n'iraient frapper à sa porte entre neuf heures du matin et quatre heures du soir en hiver, cinq heures et demie ou six heures en été. Encore faut-il, pour qu'on ouvre, même aux moments de repos qui succèdent à la pleine séance de travail, toute une franc-maçonnerie de petits signes connus d'un nombre restreint d'initiés.

L'homme célèbre est en proie, plus que tout autre, aux gêneurs, et voilà beau temps qu'Henner est coté homme célèbre. Demandes de services ou de secours affluent chez lui, tous les matins, par la poste, en une longue série de missives qu'il dépouille, aussitôt arrivé, avec soin, auxquelles il répondra le soir même, s'il y a lieu ; mais il entend travailler à ses heures et ne pas s'offrir en pâture aux badauds. Sonnez donc, si vous êtes intime et que le moment soit propice, mais n'oubliez jamais de témoigner, par un coup de sonnette tout spécial, répété par intervalles égaux un certain nombre de fois, que vous n'appartenez pas à la race des intrus. Ces formalités remplies, attendez. Si le maître est d'humeur à ouvrir, vous avez des chances sérieuses d'entrer.

Vous ne verrez rien pour cela de son travail. Quand il s'est déterminé à ouvrir, il a pris soin de retourner, face au mur, tous les tableaux en train, toutes les toiles posées sur des chevalets. Si la vue des châssis ne suffit pas à vos curiosités, n'en faites rien paraître. Il y a de quoi, d'ailleurs, aux murailles, satisfaire, en attendant mieux, cette démangeaison indiscrète de tout voir. Au-dessous des grandes tapisseries, plus ou moins trouées, délicieusement passées de tons et rongées de poussière, qui décorent le haut des murailles, une triple rangée de panneaux, d'esquisses, de petites toiles fait le tour de l'atelier.

C'est toute la carrière de l'artiste qui se déroule en résumés succincts et caractéristiques.

Ici, les souvenirs d'Italie : coins d'Ombrie que le cône allongé des cyprès ombrage seul, coins de la Ville Éternelle traités avec une précision minutieuse et un sens délicat de l'atmosphère qui les font frères jumeaux des esquisses romaines de Corot. Plus loin, les portraits de famille exécutés par Henner en Alsace au retour de la villa Médicis ou dans les années de lutte qui suivirent : un profil étonnant du vieux père, en bonnet de coton, qui s'égale par le serré de la facture, aux meilleurs

morceaux d'un Holbein; un petit neveu du peintre écrivant dans une lumière dorée, traçant laborieusement sur un feuillet de papier blanc sa première page d'écriture; un portrait, vaporeux déjà, d'une jeune sœur.

Ailleurs, mêlés aux souvenirs des fresques d'Orvieto et de Fiesole, quelques-uns de ces nus délicieux, peints dans une gamme argentée, qui, de 1865 à 1875, furent l'objet des préoccupations de l'artiste. Puis, d'autres nymphes encore, dont les chairs ont pris les tons ambrés d'un Giorgione, et dont les fermes rondeurs, fouettées d'une toison de cheveux roux, détachent sur un azur éclatant leurs notes fauves. Il ne manque, pour compléter la série des grandes œuvres, que les pâleurs ivoirines si chères, naguère encore, à Henner, et qu'il a mélangées, dans son *Saint-Sébastien*, de si beaux noirs.

Pour le *Figaro Illustré*, l'artiste a fait exception à la règle: il a retourné, face à l'objectif, trois de ses toiles. Ce grand cadre auquel il s'adosse, vous le verrez au Salon. Il y a retracé, d'une main magistrale, le portrait d'une jeune fille qu'il a fait sauter tout enfant sur ses genoux, Mademoiselle Laura Leroux, fille du peintre Hector Leroux et peintre elle-même de talent. Le modelé du jeune visage est d'une grâce et d'une souplesse infinies, et les longs vêtements de deuil, aux noirs profonds et veloutés, forment avec le fond bleu turquoise, mais d'un bleu turquoise assourdi, l'harmonie la plus noble qui soit. Derrière le portrait s'entrevoit un nu féminin, pure merveille, traité dans cette note ivoirine si bien faite pour traduire les pâleurs de la mort, et qui représente la *Femme du lévite Éphraïm* pleurée par son époux. A droite du peintre, autre nu féminin, d'un beau fauve, encadré dans un de ces paysages du soir où les verdures se simplifient en grandes masses, et dont les lignes apaisées font naître une impression de recueillement si intense.



CAROLUS-DURAN DANS SON ATELIER

« Et maintenant, cher maître, causons. Je ne vous ai jamais vu travailler, mais je voudrais bien savoir, malgré tout, comment vous attaquez la toile, si vous posez la couleur dès le début, par tons francs, ou si vous procédez comme Lefebvre, par une préparation de tons neutres. Tout ce détail a son intérêt. Qui sait si la postérité, quelque jour, ne me rendra pas grâces de vous avoir arraché cette confession toute technique, mais éminemment instructive. »

Henner a souri, et son bon sourire m'encourage. A force d'insister, j'apprends de lui que jamais, sauf à Rome, il n'a travaillé sur des toiles préparées par le marchand de couleurs. Quand il a commencé à peindre, en Alsace, il disposait de trop peu de ressources pour s'offrir des toiles préparées. Sur des châssis fabriqués par lui-même, il clouait de ses propres mains des toiles vierges. Après avoir essayé, pour les mettre en état de recevoir la couleur, d'une multitude de recettes, il s'était arrêté au parti de les enduire, à la brosse, d'une couche légère de colle forte. — « Le procédé a cet avantage, me dit-il, qu'il n'empêche pas la couleur de pénétrer dans la toile et qu'il lui donne ainsi un support bien solide. M'en étant bien trouvé, j'y ai toujours eu recours par la suite. Je n'y ai renoncé, momentanément, qu'à la villa Médicis, pour cette *Suzanne au bain* qui n'a jamais quitté le Luxembourg, et que vous voyez aujourd'hui, par endroits, si odieusement craquelée. Cette mésaventure n'est imputable qu'à la toile que j'avais achetée prête à peindre, et dont la préparation ne valait rien.

« Quant à ma manière de peindre, elle est simple. S'il s'agit d'un nu, j'enlève toujours le morceau en une seule séance ou en une journée de deux séances. Mais on n'obtient pas du premier coup ce qu'on veut. Si je ne suis pas content de mon travail, et c'est généralement ce qui m'arrive, je reprends une autre toile et je m'y livre au même exercice que la veille. Il n'est pas rare que je recommence jusqu'à dix et douze fois, parfois plus, et chaque fois sur une autre toile, tant que l'effet n'est pas obtenu. Je gratte ensuite, au couteau, les essais mal venus et, quand ils sont bien secs, je les passe à la pierre ponce. Rien n'est bon comme ces toiles mi-couvertes pour peindre. Les meilleurs plats de mon métier, je les ai cuisinés sur des toiles maintes fois déjà regrattées. La couleur non seulement s'y étale en plus belles coulées, mais elle y garde intacts ses accents. C'est un procédé que je vous engage à prôner.

« Inutile, après ces déclarations, d'ajouter que, comme je peins toujours d'un seul jet, je pose toujours mes couleurs par tons francs. C'est la vraie manière d'opérer. On n'a pas à redouter que la peinture se modifie en séchant et que les valeurs, par suite, disparaissent. Une peinture trop ficelée ne vaut rien. Il faut faire vite et large pour faire bien. »

Ce qu'Henner a omis de me dire, c'est le labeur patient, acharné, fortifié d'un scrupule inouï, par lequel il s'est préparé

à faire large. Je me rappellerai toujours les premières études de nu qu'il a peintes, entre quinze et dix-huit ans. A l'heure des confidences, parfois, il les montre aux amis. Je n'ai jamais vu spectacle plus curieux : sous le coloris barbare du petit paysan alsacien, que les couleurs violentes hypnotisent, des anatomies d'une âpre conscience se révèlent. Sans doute, elles n'ont rien



« DEUX AMIES » PROJET POUR UNE ILLUSTRATION (AQUARELLE) PAR Mme MADELEINE LEMAIRE

d'attirant, mais elles sont construites avec un sens des proportions si exact, les muscles et les tendons se rattachent aux parties osseuses avec une précisionsi savante, les effets d'ombre et de lumière y sont observés avec une si intransigeante vérité que le résultat s'impose à force de justesse. Et quand on a vu ce dur travail où rien n'est sacrifié, où le débutant a pris tâche de tout dire, on n'est plus tenté de s'étonner de la facilité avec laquelle, arrivé à l'âge d'homme, l'artiste, en un clin d'œil, met en place

et reconstruit les formes sur la toile. Rompu à toutes les difficultés, il s'en joue et les résout sans effort. A regarder d'un peu près ses exquisses, celle par exemple que reproduit le *Figaro illustré*, à y suivre, en pleine manœuvre du pinceau, l'activité



BENJAMIN-CONSTANT DANS SON ATELIER

fougueuse du peintre, on sent qu'il n'a pas pris le soin de fixer d'avance le dessin, même dans ses lignes essentielles, et qu'il les traduit avec autant de liberté que de souplesse. à première vue.

Une anecdote maintenant pour finir. Elle est d'actualité, car les personnages qu'elle met en scène sont tous deux des morts récents, et de grands morts : le duc d'Aumale et le vieux peintre Français.

Le duc aimait, dans son Chantilly, à recevoir les membres de l'Institut, ses confrères. Il recevait un jour à sa table une fournée de peintres, dont Henner et Français. Au départ, Henner entrevit dans la poche du vieux paysagiste un renflement produit par une vaste pipe dont le tuyau, coiffé d'un bout d'ambre, émergeait. — « Comment, lui dit-il, tu emportes ta pipe chez le duc? Tu as donc l'intention de la fumer ? — Pourquoi pas? Je sais qu'il la fume lui-même. Alors...»

Le déjeûner terminé, l'heure du fumoir arriva. Tandis que le duc, arborant sa pipe de deux sous en merisier, l'allumait avec une satisfaction évidente, Henner observait le pere Français du coin de l'œil. On passait à ce moment les cigares. A sa grande surprise, il vit Français suivre l'exemple de tout le monde et prendre, au lieu de sa pipe, un cigare. — « Ah çà, lui dit-il, et ta pipe? tu l'as donc cassée en chemin de fer ! — Oh que non, répondit mélancoliquement le vieil artiste. Mais, que veux-tu, le courage m'a manqué. J'ai regardé le duc, et je l'ai trouvé tellement prince que je n'ai pas osé ! »



MADAME MADELEINE LEMAIRE DANS SON ATELIER

CHEZ GÉROME

Boulevard de Clichy, en face du Moulin-Rouge, un hôtel luxueusement sobre orné d'un entassement de bibelots des plus diverses provenances et de la plus curieuse rareté.

Au rez de-chaussée, dans une galerie pavée de marbre, l'œuvre du statuaire, représentée par un nu féminin de grande allure. par un buste dramatiquement expressif de Bellone, et par toute une série de ces petits bronzes, aux patines vert-de-grisées, dorées, argentées, où le maître a tenté de faire revivre, en les imprégnant d'un sentiment plus moderne, les souples créations de l'art grec. On sait s'il y a réussi, et quel succès prodigieux

accueillit, dès leur apparition, ces danseuses aux gestes rythmés, aux robes transparentes et longues ondulant en plis soyeux sur des formes harmonieusement pleines dont elles soulignent discrètement les rondeurs. Les potiers divins de Tanagra n'ont



FRAGMENT DE « DAPHNIS ET CHLOÉ », PAR J.-L. GÉRÔME

rien produit de plus frais, de plus léger, que ces figurines élégamment nobles, toutes parfumées, elle aussi, de grâce antique. et pourtant si dix-neuvième siècle. qui ont marqué dans la carrière de Gérôme. à l'âge où tant d'autres se reposent, l'avènement d'un art tout nouveau coïncidant avec une nouvelle poussée de jeunesse.

Dans l'escalier, dont la cage est peinte en entier rouge Pompéi, des consoles, de distance en distance, fixent au mur, des armures de Samourai, damasquinées et niellées, des bustes de Chinoises drapés d'étoffes de soie sombre aux multicolores broderies, des brûle-parfums japonnais aux formes fantastiques, en bronze mat, des aiguières et des carreaux de faïence émaillée venus du fin fond de la Perse. Sur la rampe aux balustres de bois, de distance en distance, des têtes de lions, de tigres, œuvres du maître, ouvrent leurs gueules de bronze garnies de crocs acérés. On a parcouru, avant de frapper à la porte du somptueux atelier, tout un musée déjà. Orné dans le même goût, l'atelier charmera les yeux plus encore, avec ses étendards de l'Islam, ses tableaux, ses bahuts, ses trophées de brassards. de casques et de jambières portés, dans l'ancienne Rome, par les gladiateurs.



« LE BELLUAIRE », MAQUETTE ET FIGURINE, PAR J.-L. GÉRÔME

Quand il travaille, Gérôme ne se cache pas. du moins pour les amis. Je le trouve debout, maillet d'une main, ciseau de l'autre, devant un marbre de petites dimensions d'où jaillit une forme féminine assise à l'orientale, jambes croisées. De l'autre côté de la salle, le modèle, un modèle que depuis des années il emploie, femme sérieuse et mariée dont la maturité a mis les formes, en bon point, sans trop les empâter, mais qui n'a rien de cette triomphante jeunesse dont la légende la pare.

Quelle légende ? direz-vous. — Mais celle qui vient d'éclore. il y a deux mois, dans le cerveau d'un journaliste à court de nouvelles ou d'un de ces farceurs sans vergogne qui torturent de leurs inventions saugrenues les braves gens dont le nez n'a pas la bonne fortune de leur plaire. Lancée sans commentaires, d'ailleurs, en dix lignes, dans un journal



LA GUERRE EN DENTELLES

à mon ami Reyer.
L. Bonnat.
1898.

ÉTUDE POUR UN PROFIL DE Mme ROSE CARON, PAR LÉON BONNAT

du boulevard, elle a inspiré au *New-York Journal*, où je l'ai découpée pour la donner à lire à Gérôme, un roman extraordinaire. D'après ce correspondant facétieux, le maître aurait mis la main, depuis cinq ans, sur un modèle d'une beauté inouie, et dont la vertu aurait valu la beauté. Fille d'une dame des Halles, elle aurait mis en émoi, depuis l'âge précoce où elle put s'utiliser comme modèle, tous les ateliers d'élèves de Paris. Pour cette beauté à la fois si radieuse et si fière, des douzaines de rapins s'étaient coupé la gorge avant que, serré de trop près, certain soir, par un peintre connu, mais trop entreprenant, le phénomène eût assommé l'impoli à coups de chaise.

Et voilà le phénomène, un beau jour, dans l'atelier de Gérôme dont il devient le modèle attitré. Pris d'affection pour l'enfant, le maître l'entoure de petits soins, apprivoise le sauvageon et, constatant en lui une intelligence supérieure, dirige ses lectures et lui fait une éducation de premier ordre. Même, lui trouvant de la voix, il l'engage à cultiver ces bonnes dispositions: par ses soins, la merveille de beauté se transforme en une chanteuse d'un style idéal. Le compositeur Reyer, auteur de *Sigurd*, la voit, l'entend, s'en éprend. Reyer a soixante-seize ans, mais il est admirablement conservé. Avec une fougue juvénile, il fait le siège de la place, qui se défend. Demandée en mariage, la beauté cède à la tentation d'entrer par la grande porte dans le monde; il ne lui déplaît pas d'ailleurs d'être aimée par un homme célèbre, et voilà les promesses échangées. Inutile d'ajouter que, dans ce récit, tout est fabuleux. Reyer ne songe pas à se marier; Gérôme n'a jamais eu chez lui le phénomène, et la merveille n'a jamais existé.

Jetez un coup d'œil, maintenant, sur l'atelier. La partie la plus luxueuse, la plus vaste, est utilisée par le peintre; la seconde pièce,



BESNARD DANS SON ATELIER

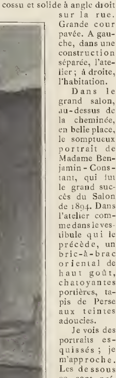
moins grande, est le cabinet de travail du sculpteur. Vous y voyez, par la baie grande ouverte, sur une selle, le *Bonaparte en Egypte* qui suscita, l'an dernier, au Salon, un enthousiasme si légitime et si vif. Il y manque, malheureusement, les travaux qui vont valoir à l'artiste, ce printemps, plus de succès encore, entre autres une *Madeleine* polychrome. Voici une statuette équestre, en bronze doré, de *Tamerlan*. Les dimensions seront celles du Bonaparte, mais le détail, fouillé avec une précieuse minutie, comporte, comme dans la Madeleine, des raffinements inouis. L'armure, damasquinée, fera merveille, si toutefois le spécialiste chargé de l'exécution tient parole et livre en temps voulu la commande.

De toute façon, nous aurons les deux toiles par lesquelles le maître rappellera au public qu'il fut peintre avant d'être sculpteur, un *Intérieur de harem* et une *Daphnis et Chloé*. Quant au buste, en marbre polychrome, de Sarah Bernhardt, qui a fait tant parler de lui l'an dernier, mais que seuls les intimes ont pu voir, il ne figurera, du vivant de l'artiste, dans aucune exposition. C'est dommage, car il est exquis.

Heureusement pour nos lecteurs, le photographe a compris dans son champ d'action le beau marbre où revivent, idéalisés, les traits de la grande tragédienne. Ils savoureront à leurs aises, d'après la reproduction, les détails d'une si spirituelle fantaisie, qui donnent à l'œuvre un ragoût de modernité bien spécial; la figurine drapée de longs voiles, qui représente, une torche à la main, un acteur du théâtre grec, et la ronde d'amours qui, du côté opposé, se balance et monte en grappe à l'assaut du corsage. Il leur manquera, par contre, les jolies sensations qu'éveille la couleur répandue sur les cheveux en touches d'or, en touches rosées sur les joues et sur le corsage en touches d'un gris argenté. C'est un charme, et ce sera pour le musée du Luxembourg, auquel l'artiste la destine, un inestimable joyau.

CHEZ BENJAMIN CONSTANT.

Rue Pigalle, vieil hôtel d'aspect cossu et solide à angle droit sur la rue. Grande cour pavée. A gauche, dans une construction séparée, l'atelier; à droite, l'habitation.



Dans le grand salon, au-dessus de la cheminée, en belle place, le somptueux portrait de Madame Benjamin-Constant, qui fut le grand succès du Salon de 1894. Dans l'atelier comme dans le vestibule qui le précède, un bric-à-brac oriental de haut goût, chatoyantes portières, tapis de Perse aux teintes adoucies.

Je vois des portraits esquissés; je m'approche. Les dessous en sont préparés avec un soin minutieux; les moindres accidents du modelé s'inscrivent, pendant les premières séances sur la toile en notes monochromes, dont la terre de Sienne brûlée fait les frais. Sur ces dessous vigoureux l'artiste pose ensuite la couleur à larges coups de brosse, mais à coup de brosse méthodiques et sages. C'est toujours avec précaution qu'il opère. Il tient à savoir où il va et ne livre rien au hasard.

Et nous voici causant de ses débuts. Il est fils de Toulousain né à Paris, élevé depuis l'âge de deux ans à Toulouse, et, comme tout fils de Toulouse qui se respecte, il a choisi par inclination la carrière considérée comme la seule noble à Toulouse, celle des arts. « En 1862, me dit-il, j'entrai à l'école des Beaux-Arts, de Toulouse, naturellement. Les grands noms de Falguière et de Jean-Paul Laurens, tous deux déjà célèbres, me hantaient, et je mourais d'envie, moi aussi, de m'affirmer et de faire honneur, comme mes aînés, à Toulouse. J'avais, pour m'encourager dans mes rêves, me guider dans mes premiers travaux, un ami destiné à la célébrité comme Falguière, le statuaire Antonin Mercié.

Trois ans se passent. Une *Mort d'Alcibiade* lui a valu le grand prix de Toulouse : en route pour Paris ! Et, à l'école nationale des Beaux-Arts, il se remet à piocher sous la direction de Cabanel, qui lui prédit dès son arrivée, le prix de Rome.

La prédiction ne s'est pas réalisée, notre artiste ne se sentant pour la peinture d'histoire qu'une vocation sans entrain. Déjà, d'ailleurs, il avait tâté de la gloire. Son envoi de 1869 au Salon lui avait valu, parmi la jeunesse des écoles, un gros succès d'enthousiasme. C'était une simple ordure, me dit-il. Çà s'appelait *Trop tard* et ça représentait, sous une forme allégorique, la Fortune et la Gloire entrant, au moment où il meurt, chez l'Artiste. L'homme était couché dans son lit, pâle et blême. Par la porte, que la Mort, debout sur le seuil, tenait ouverte, deux femmes venaient d'entrer, l'une avec un coffret dans ses mains, la Fortune, l'autre tendant une palme, la Gloire. Cette abomination, par sa rhétorique ampoulée, galvanisa les masses. De tous les coins de Paris, de la province, je reçus des lettres enthousiastes.

Les anecdotes se déroulent ensuite, relatives à ses souvenirs d'Afrique, au hasard qui fit de lui, presque sans son aveu, un peintre orientaliste. Son père était lié d'une étroite amitié avec le ministre de France au Maroc, Charles Tissot, et Tissot, jugeant qu'un voyage sous ce beau ciel lui serait profitable, l'invite à venir le retrouver. Parti pour deux mois, il en reste

ESQUISSE POUR UN PORTRAIT D'ENFANT, PAR BESNARD

dix-huit, dont deux mois et demi de voyage, de Tanger jusqu'à l'extrême sud du Maroc.

Tout cela, dans sa mémoire, est bien loin, mais de curieux épisodes y surnagent, et il y aurait, sous la dictée du maître, un bien joli volume à écrire. J'y résiste et je passe à

MADAME MADELEINE LEMAIRE

Encore quelqu'un qui a horreur des curieux, horreur de se faire voir quand elle cuisine dans son atelier le portrait d'une de nos beautés parisiennes ou l'un de ces morceaux sérieux, importants, dont il semble qu'elle ait aujourd'hui la hantise. Le grand triptyque qu'elle achève en ce moment pour le Salon du Champ de Mars, un *Miracle des roses*, l'absorbe si passionnément qu'elle se refuse à tout autre travail et qu'elle délaisse inexorablement, — l'infidèle ! — ces œillets, ces jasmins, ces violettes, ces iris, ces muguets, ces pavots sur lesquels elle règne en souveraine.

De quelle grâce personnelle, en effet, et de quelle séduction n'entoure-t-elle pas, dans ses compositions, la nature, quand il lui prend fantaisie d'en copier les créations les plus somptueuses les plus riches, ou d'en parer de poésie les plus humbles ! Mais, du jour où elle s'est aperçue que le succès couronnait en tout ses audaces, et qu'il n'est pas, au fond, plus malin de faire de la peinture que de laver une brillante aquarelle, l'impératrice des fleurs, comme l'appelait si joliment M. Ganderax, a pris goût au travail de l'huile, elle s'y livre avec une belle crânerie de néophyte, elle pourrait bien, un de ces jours, y gagner, avec un nouvel empire, un second sceptre.

Comment travaille-t-elle ? — Mes renseignements, sur ce point, sont bornés. Je les ai recueillis, sans doute, de sa bouche, et dans son atelier, dans ce coquet atelier de rez-de-chaussée qui s'élève dans le petit jardin de son hôtel et qui tient du salon et de la serre, mais c'était le jour de réception de l'artiste ; remisés dans la pièce du fond, les instruments de travail se perdaient au loin dans la pénombre, et de printanières toilettes portées par de coquettes madames, y donnaient forces distractions à des

jeunes gens du dernier bateau. Je sus ainsi, par petits et rares apartés, que Madame Lemaire peint directement sur nature, sans préparation d'aucune sorte, sans chercher à l'avance le mouvement, sans indiquer la forme. Elle regarde, elle se pénètre à fond de son modèle, et, quand elle sent qu'il a passé dans ses doigts, elle le reporte au petit bonheur sur la toile. C'est ainsi, et convenez que c'est charmant. Cela supprime, au début du travail, cette gêne, ces gaucheries de la mise en train dont tant de gens sentent si éperdument les angoisses, et l'enfantement d'un bout à l'autre, n'est qu'une joie. Madame Lemaire est la filleule des fées.

CHEZ BONNAT

De tous les artistes parisiens, Bonnat est le mieux logé, sans conteste. Qui ne connaît l'élégant hôtel Renaissance qu'il habite, rue Bassano, à deux pas des Champs-Elysées, et qui regorge de merveilles, mais de merveilles d'un caractère spécial, ardemment convoitées, patiemment et intelligemment réunies, conservées avec soin dans un musée intime dont l'approche est interdite aux profanes, et qui se compose exclusivement de dessins de maîtres.

De cette collection unique en son genre on peut dire que. si le musée du Louvre est plus riche, il n'est pas formé de morceaux plus choisis. Bonnat passe avec raison, dans Paris, pour l'expert le plus sûr et pour le collectionneur le plus avisé d'art ancien, ce qui ne l'empêche pas de collectionner aussi les modernes. Ses Delacroix et ses Géricault, ses Barye, ses Prudhon et ses Ingres valent ses Michel-Ange et ses Léonard de Vinci, ses Poussin et ses Raphaël, ses Rubens, ses Rembrandt, ses Van Dyck. Tout est de première main dans l'ensemble qu'il a commencé, depuis bientôt trente ans, à former, et le musée de Bayonne, auquel il destine cet ensemble, s'inscrira, quand il



PUVIS DE CHAVANNES DANS SON ATELIER

sera nanti de ces richesses, parmi les musées à voir en Europe.

Ce qui restera par contre à Paris, c'est l'hôtel. et l'hôtel renferme, au sommet du spacieux escalier qui conduit à l'atelier du maître, une des pages les plus sereines, les plus larges, que le génie de Puvis de Chavannes ait créées. Quoi de plus noble que ce *Doux Pays* qui symbolise avec tant de grandeur la joie de vivre, et quel charme dans cette composition où les lignes et les couleurs s'équilibrent, où les formes et les paysages s'harmonisent en somptueux et calmes accords ! Au sortir des agitations de la rue, quel contraste ! Et quelle évocation lumineuse. au seuil même de l'artiste, des rêveries poétiques et des jouissances apaisées que donne l'art !

Saluons et pénétrons dans le sanctuaire. Je dis sanctuaire, car Bonnat, comme Henner, est farouche et se refuse avec âpreté aux gêneurs. Aux heures de travail, porte close. Même aux heures de repos, il faut montrer patte blanche pour entrer.

Nous avons montré patte blanche. Dans l'entrebâillement de la porte, le maître, sa palette à la main, a paru : démentie par un sourire amical, une boutade féroce nous accueille. « Encore vous, misérable ! Vous voulez donc ma mort ? Allons, entrez tout de même ! » Et sur le divan bas qui règne, protégé par un dais, sur tout un côté de l'atelier, on s'assied en bons amis, et l'on cause.

C'est un charmant causeur que Bonnat. Parole vive, mordante, colorée. Qu'il détaille un tableau de Velasquez ou qu'il conte une des mille anecdotes dont sa carrière de portraitiste s'égaya, qu'il s'épanche avec une ironie de pince-rire sur les petites manies des grands hommes ou qu'il s'étende avec un enthousiasme ému de dilettante sur le jeu de Madame Rose Caron. toujours même esprit et même feu. Les souvenirs qu'il s'amuse en ce moment à écrire promettent un fier régal à ceux qui les liront.

« Et l'on ne connaîtra rien de ces souvenirs, mon cher maître, avant le siècle prochain ? Quelle guigne ! Voyons, un bon mouvement. Servez-nous en une page, une seulement, pour le *Figaro Illustré*. »

Le maître a bondi, effaré. « Non, non, je ne donne rien, entendez-vous, rien du tout.

— Vous donnerez cher maître, car je ne vous lâcherai pas que vous ne m'ayez raconté quelque chose, et quelque chose de piquant, d'inédit.

— Si vous dites un mot de plus, je me fâche ! »

Et il s'est fâché pour de bon, mais il a parlé quand même, et je transcris. Dans ces quelques anecdotes, ayant trait à M. Thiers, le lecteur trouvera son compte. Qu'il en juge.

« M. Thiers, à plusieurs reprises, m'avait manifesté l'intention d'avoir un portrait de ma main : j'avais énergiquement refusé. Je connaissais mon homme : je savais qu'à la première séance il serait là cinq minutes avant l'heure, mais qu'au bout de dix minutes il filerait. Je resterais quinze jours sans le voir. Il reparaîtrait, pour disparaître au bout de cinq minutes. Jamais je ne ferais rien de bon avec lui.

« Mais le diable d'homme enrageait de mon refus. Tous les jours, nouveaux émissaires. De guerre lasse, il m'envoie la duchesse Colonna, Marcello, vous savez, qui a fait d'assez bonne statuaire. Nouveau refus. — Tant que M. Thiers sera président de la République, lui ai-je dit, pas de portrait. Dès qu'il se sera retiré, je lui appartiens. Pas avant. C'est mon dernier mot.

« Huit jours après, démission. Le lendemain, M. Thiers vient me trouver. J'habitais place Vintimille. Escalier noir et glissant; pas de tapis. M. Thiers fait l'ascension à grand'peine. La descente est encore plus pénible. Son valet de chambre est obligé de le soutenir sous les bras. Et Madame Thiers, tout le temps, jacassait. « Vous prendrez mal ici, M. Thiers. Quelle température ! » Et M. Thiers répondait. « Quelle sollicitude ! Bonne amie, que vous êtes agaçante ! Sachez, M. Bonnat, que Madame Thiers est affligée d'une manie qui, pour être innocente, n'en est pas moins pénible. Elle est convaincue que, pour ma santé, il me faut dix-huit degrés de chaleur, pas un de plus, pas un de moins. Et elle passe toute sa vie, dans ma chambre, à ouvrir ou à fermer les bouches de chaleur Monstrueux ! »

« J'étais averti. Je savais que, toute la durée des séances, j'aurais Madame Thiers sur le dos. Pour épargner les jambes de M. Thiers, j'avais offert de peindre chez lui. Comment faire ? Je m'abouchai avec les intimes, avec Bersot, avec Barthélemy Saint-Hilaire. — C'est à prendre ou à laisser, leur dis-je. Si je fais le portrait, j'exige que, pendant toute la durée de la pose, l'entrée du cabinet de M. Thiers soit rigoureusement interdite, à Madame Thiers comme aux autres. J'entends de plus que personne, avant l'achèvement de la toile, n'ait le droit d'y jeter un coup d'œil et ne se permette de donner un avis. Est-ce promis ?

« Ce fut promis. On prit jour. A la première séance, j'étais depuis cinq minutes à peine au travail : entrée de Madame Thiers. M. Thiers se retourne vivement.

« Qu'est-ce que vous désirez, Madame Thiers ?

— Je viens voir si vous n'avez besoin de rien mon ami.



FRANÇOIS FLAMENG DANS SON ATELIER

— De rien, de rien du tout, ma chère femme. Maintenant que vous êtes renseignée, partez vite ; nous n'avons besoin de personne et nous voulons n'être pas dérangés.

« Une demi-heure se passe : Madame Thiers apparaît de nouveau.

« Thiers se lève et, trottinant à pas précipités, va au-devant. Du geste que vous savez, il agite ses petites mains grasses, menaçantes.

— Madame Thiers ! Est-il entendu, oui ou non, que vous n'avez rien à faire ici ? Voulez-vous, oui ou non, le comprendre ? Faites-moi le plaisir de disparaître au plus vite, et gardez-vous de revenir, sans quoi, malgré tout le respect que je vous porte, je serais forcé de vous battre. »

Madame Thiers, ulcérée, mais très digne, bat en retraite, et M. Thiers, se tournant vers moi : « Hein, dites-moi, M. Thiers battant Madame Thiers ! Voyez-vous ça demain dans le *Figaro?* Quelle tartine sur le dernier méfait du sinistre vieillard ! »

Autre séance. Nous causions peinture. M. Thiers vient à me parler de ses tableaux et, entre autres, de sa Vierge de Murillo. La séance terminée : « Allons, me dit-il, venez la voir ! »

Nous descendons au salon : il était trois heures et demie.

« N'entrez pas ! crie d'une voix aigre Madame Thiers. Je ne permets pas à M. Bonnat d'entrer. Je ne suis pas habillée.

— Pas habillée ! vociféra M. Thiers ; et, me poussant devant lui : — Pas habillée ! Sachez, Madame Thiers, qu'une honnête femme doit toujours être habillée à cette heure. Pour vous punir, je fais entrer M. Bonnat. »

Mais le tableau était dans l'ombre. M. Thiers se dirige vers la fenêtre, ouvre toutes grandes les persiennes ; clic, clac, sur le mur. — et par le grand jour qui entre à flots, j'aperçois Madame Thiers non peignée, avec des nattes dans le dos, et dans quel costume, bon Dieu ! Un peignoir du matin, sordide. Devant elle, une marchande à la toilette, agenouillée, déploie des étoffes par terre.

Cri de stupeur de M. Thiers. Les bras en l'air, il accourt, donne du pied dans les étoffes, les secoue, les fait voler, rageur, à l'autre bout du salon.

« Quelle infamie ! crie-t-il enfin. Une marchande à la toilette ! Ici ! Vous vous perdez, Madame Thiers ! »

CHEZ CAROLUS-DURAN

Le maître peintre est absent de Paris pour des mois. Le succès de Benjamin-Constant, de Chartran, de Raffaëlli a fait entrer les tournées d'Amérique dans nos mœurs. Carolus-Duran vient d'entreprendre, à son tour, le voyage. Le soir même du jour où le photographe du *Figaro illustré* prenait de lui, dans son atelier, le cliché que nous reproduisons, le chemin de fer l'emportait au Havre, où le paquebot transatlantique l'attendait. A peine arrivé, il soulevait une curiosité unanime. La peinture américaine, on le sait, lui doit plus peut-être

qu'à tout autre, et nul n'ignore là-bas que tous les jeunes talents dont les États-Unis se glorifient sont, peu ou prou, son œuvre. L'accueil qu'on lui fait en Amérique dans les milieux artistiques et mondains a donc un caractère tout particulièrement respectueux et cordial. Il aura, quand il reviendra parmi nous, force choses à nous raconter, qui ne seront ni indifférentes, ni banales. Nous attendrons, pour engager la conversation avec lui, ce retour qui doit avoir lieu vers l'automne. Contentons-nous, en attendant, de constater que la grande toile dont le *Figaro illustré* donne à ses lectrices la primeur, dans l'ensemble qui reproduit l'atelier du maître, ne lui appartient plus. Achetée par l'État, elle figure dans les



ESQUISSE POUR LE PORTRAIT DE Mme DE M., PAR F. FLAMENG

salles du Luxembourg. Elle y soutient dignement la réputation universelle du maître.

CHEZ PUVIS DE CHAVANNES

Quand je suis entré en relations avec lui, — que d'années déjà cela représente, douze ou quinze ! — Puvis de Chavannes habitait, place Pigalle, un petit appartement, précédé d'un vaste atelier, situé juste en face de l'atelier occupé par Henner, sur le même palier. Tous deux, au même moment, voilà une trentaine d'années, s'étaient installés porte à porte. Henner est resté

fidèle au logis qui avait, bien avant la guerre, abrité sa naissante renommée. Puvis de Chavannes l'a quitté sans retour l'an dernier. Depuis longtemps déjà, depuis une vingtaine d'années, il n'y travaillait plus : il se contentait d'y coucher et d'y recevoir, avant neuf heures, le matin, les amis qui venaient frapper à sa porte. Tandis que le maître, serrant dans un peignoir de laine sa taille svelte, allait et venait par la pièce en causant, donnait sur l'événement du jour son avis en phrases courtes, inspirées d'une philosophie pratique très haute, des choses de la vie, les intimes, religieusement l'écoutaient.

Pénétrés d'un respect profond, ils admiraient cette intelligence vive et prompte qui se mouvait avec la même liberté, la même netteté de jugement, dans le domaine de la politique ou de l'histoire que dans les questions d'art, et qui formulait en quelques mots toujours justes et caractéristiques, les pensées et les aperçus les plus hauts.

La conversation terminée, le maître buvait en hâte une tasse de thé bouillant et, congédiant son monde, s'habillait. Un quart d'heure après, sur le boulevard extérieur, il arpentait à grands pas le trottoir. A dix heures, la tête reposée, les membres assouplis par la marche, il entrait dans son atelier de travail de Neuilly.

Dans cet atelier, qui est très vaste, grand pavillon de l'architecture la plus simple, sans logement, et dont la porte est impitoyablement fermée à tout autre qu'au marchand de couleurs, le maître, aujourd'hui comme jadis, passe son temps, de dix heures du matin à la chute du jour, à dessiner ou à peindre sans un repos. Son travail est libre et joyeux. Jamais il ne se plaint de la fatigue. Les seuls moments qui, de son aveu, lui coûtent, sont ceux où il cherche l'idée directrice qui régit chacun de ses ensembles, la loi décorative qui groupera dans une sévère unité les diverses parties d'un seul tout.

La solution trouvée, il passe au travail du carton qu'il exécute, à la dimension voulue, d'après le modèle vivant. Le carton



GUILLAUME DUBUFE DANS SON ATELIER

terminé, il le reporte au carreau sur la toile, et la troisième phase, celle de l'exécution définitive commence. Elle n'est pour lui qu'un jeu. Dans la petite maquette initiale il a fixé d'avance l'harmonie dans laquelle il peindra ses morceaux ; il a rigoureusement précisé, dans le carton, le relief et l'accent des formes, les particularités les plus minutieuses du dessin ; aussi est-ce sans hésitation, sans repentir possible, qu'il travaille, et ce travail est d'une rapidité surprenante. Les cinq panneaux, exposés en 1896 au Champ de Mars, et qui représentaient la portion la plus considérable de sa décoration de Boston, lui ont demandé, à l'exécution, moins de trois mois. La conception lui en avait coûté six.

CHEZ FRANÇOIS FLAMENG

Hôtel tout à fait *modern style*, rue Ampère. On se sent, dès le vestibule, chez un peintre qui partage les goûts et qui mène, par une pente naturelle, le train de vie de la clientèle raffinée qu'il s'est faite. Il a l'intuition et le sens de la mondanité; il est fait, plus que tout autre, pour comprendre et pour fixer en traits véridiques sur une toile les élégances contemporaines.

Les femmes qui viennent là pour se faire peindre trouvent un cadre à souhait pour leur beauté : en des coins d'intimité, elles peuvent à leur gré se donner l'illusion qu'elles sont dans leur salon et c'est un charme de plus que présentent leurs portraits que cette sensation de *at home* qu'ils y prennent. L'on peut dire que, en dehors de ces qualités de peintre, M. Flameng a un don d'arrangement qui le classe à part. Il aura donné, par ses figures de femmes, la plus aimable et la plus fidèle représentation de l'Élégance en cette fin du XIXe siècle, et nul ne s'est entendu comme lui à sortir le caractère du costume contemporain.

A cela, une bonne raison, c'est qu'il a longuement et scrupuleusement étudié la femme et que, sur celle des temps passés, il est aussi instruit que sur celles de nos jours. Dans ces grands tableaux, *Les Epoques de Napoléon*, où il a présenté le Général, le Consul, l'Empereur, entouré de sa famille et de sa Cour, il a reconstitué avec une précision rare, et un goût plus rare encore, les modes si diverses, si compliquées et si délicates qui, de 1797 à 1810, ont présidé à l'habillement de la femme et c'est une joie et une surprise pour les délicats de rencontrer ainsi une peinture d'histoire qui s'attachant à l'épisode et ne visant point au sublime, garde avec toutes les qualités d'art, avec une science de composition singulièrement rare en ce temps, tous les agréments de l'*élégance vécue*, de l'élégance portée, montre de vraies femmes dans leurs vraies toilettes, non des mannequins sur qui l'on aurait jeté des étoffes du Temple. Qui prendrait une à une les figures de l'*Isola Bella*, du *Malmaison*, du *Fontainebleau*, du

Compiègne et décrirait la façon dont elles sont vêtues, se trouverait avoir fait un cours complet de la mode pendant quinze ans d'histoire.

Cela tient sans doute au goût suprême de l'artiste, cela tient aussi peut-être à une collaboration discrète que peut seule apporter une main féminine d'une extrême habileté ; enfin, n'est-ce pas pour rien que en ces armoires vitrées, au fond de l'atelier, M. Flameng entasse depuis quinze ans, les costumes authentiques, les robes à caractère, les rares étoffes, tous les détails de la toilette des hommes et des femmes du passé. Sa collection de gants est sans prix et il possède des chaussures que feu Jacquemart lui eût enviées.

Mais ce serait le juger mal que le montrer seulement peintre de femmes et chercheur d'élégances. En même temps qu'il



ESQUISSE POUR LE PLAFOND DE LA NOUVELLE SALLE DES FÊTES A L'ÉLYSÉE

décore une Sorbonne de fresques puissantes où, seul de ce temps, il a fait montre de sens historique ; en même temps qu'il affirme dans ses grands panneaux pour l'Opéra-Comique sa puissance décorative, il s'est affirmé peintre militaire par des toiles récentes, qui l'ont classé hors de pair. On savait de lui quantité de jolis sujets militaires tout à fait réussis, tels que ces manœuvres de soldats du dernier siècle, ou cette belle invasion en Hollande, ou encore ces petits épisodes d'histoire napoléonienne : mais la guerre, il ne l'avait point abordée encore et si ses tableaux de la *Prise de la Bastille*, des *Louves de Machecoul,* de la *Mort des Girondins*, le montraient capable de peindre une foule en la violence d'un mouvement populaire, de tirer d'un épisode tout son caractère de sauvagerie élégante — un peu sadique — ou de formuler gravement un fait d'histoire, on ne s'attendait point à le voir, se prenant à l'épopée, en dégager comme il l'a fait dans son : *Vive l'Empereur !* toute l'âme d'un temps et l'âme de deux nations. Cette toile, la plus tumultueuse, la plus vibrante que M. Flameng ait encore exécutée, c'est la dernière charge de Ney à Waterloo, le suprême effort de la cavalerie française contre les carrés écossais. La tête nue, son uniforme de maréchal tout ouvert de coups de sabre et crevé de balles, hurlant, impétueux, terrible, le Rougeaud galope sur un cheval de trompette, et derrière lui tout ce qui reste debout, grenadiers, cuirassiers, lanciers, chasseurs, carabiniers, tous les uniformes,

tous les grades, tous les âges, rués en une vertigineuse trombe sur les carrés rouges. Ce tableau qui vient d'être acheté par le grand duc Nicolas Michaïlowitch de Russie et qui a sa place marquée dans l'étonnante collection napoléonienne du château de Borjom, sera le clou de l'exposition et l'on s'étonnera point si, ensuite, l'auteur reçoit de ses pairs son brevet de maîtrise. Jadis, avant d'entrer à l'Académie de peinture, un peintre devait présenter son chef-d'œuvre; M. François Flameng va nous montrer le sien.

CHEZ GUILLAUME DUBUFE

Comme Puvis de Chavannes, Dubufe a deux ateliers : l'un, plutôt un salon, dans l'hôtel particulier qu'il habite, avenue de Villiers, 43, — c'est celui que représente notre photographie : l'autre, énorme, à Neuilly, mitoyen avec celui de Puvis de Chavannes. Mais autant l'atelier de Puvis est sévère, autant celui de Dubufe, tout simple qu'il soit, s'entoure de coquetterie et de gaieté. Dans le terrain environnant, l'artiste a fait construire une maison d'été dont il a fourni lui-même les plans, inventé le mobilier, combiné l'ornementation avec un sens décoratif des plus fins.

Mais cela n'empêche point Dubufe d'être l'homme des vastes desseins et de mener de front l'exécution très variée de conceptions où tout autre que lui se perdrait. Passionné de musique, de littérature, d'art sous toutes les formes, plein de goût en tout ce qu'il aborde et ce qu'il conduit, organisateur merveilleux — car c'est à lui que le Salon du Champ de Mars a dû tous ses triomphes d'installation. — M. Dubufe aborde avec un pareil succès d'immenses toiles décoratives et des tableaux de chevalet. Une de ses compositions les plus justement appréciées: *La Musique sacrée et la Musique profane* avait quelque vingtaine de mètres carrés, et ses aquarelles de la vie de la Vierge enfermaient, dans leurs petits cadres, toute la grace, la préciosité et la recherche de miniatures. Cette vie de la Vierge, M. Dubufe l'a chantée aussi en sonnets, dignes de la délicatesse de ses aquarelles et qui eussent ainsi formé une plaquette singulièrement rare; il a écrit sur l'art des pages remarquables dans la *Revue des Deux-Mondes*, après avoir, sous une forme très neuve, rendu compte des Salons dans la *Nouvelle Revue*: on nous dirait qu'il a des poèmes à l'impression, une statue chez le fondeur, un palais en construction que rien ne pourrait nous étonner. Et le mieux est qu'il réussirait à tout.

CHEZ BESNARD

Rue Guillaume-Tell, près de la place Péreire, bel hôtel à la fois très étudié et très simple. Grand atelier où souvent, quand l'artiste travaille, Madame Besnard, auprès de lui, modèle en argile ou en cire quelqu'une de ces jolies figurines où se révèle autant de personnalité que d'adresse.

Au plafond de l'atelier, une grande toile, première pensée de la composition magistrale, aujourd'hui à l'Hôtel de Ville, où Besnard a symbolisé avec une furie de mouvement, une richesse d'imagination, une verve et un éclat de couleur dont l'équivalent ne se trouverait guère dans ce temps-ci, les forces indomptées de la science.

Dans un coin, cet incomparable portrait de *Réjane*, qui fera courir tout Paris au Champ de Mars, et où le maître, dans un morceau qui défie toute critique, a donné en tout le maximum, maximum d'originalité, maximum d'éclat et de puissance, maximum d'interprétation de la femme. Toutes les habiletés du dessin, toutes les séductions de la couleur réunies. Un portrait qui est plus et mieux qu'un portrait, qui satisfait, au triple point de vue de la ressemblance, de la reproduction exacte du type et de la pénétration du tempérament personnel, à toutes les exigences, et qui caractérise en même temps toute une série de types, qui les synthétise, les symbolise, les concrète en un personnage unique, l'Actrice.

Et l'on dit que la peinture française se meurt. Allons donc!

Pas plus que la gravure! Pour preuve, M. Besnard montrerait la suite de ses eaux-fortes qu'il expose chez Goupil. Il y a là de ces états qu'on paiera au poids de l'or et qui sont d'une habileté de métier incomparable, en même temps que d'une hardiesse et d'une science étonnantes. Depuis 1884, où il débutait par le portrait de *Lord Wolseley*, gravé d'après son tableau, quel chemin n'a-t-il point fait? On verra là cette suite de la femme qui constitue une des plus étranges évocations de la vie moderne, et quelle fertilité dans l'imagination, quelle fécondité originale, quelle connaissance et quelle pratique de l'œuvre! Jamais on a obtenu de ces noirs liquides, à côté des noirs brutaux et profonds; jamais on n'a pu, de la même pointe, égratigner ces mignonnes et claires illustrations de l'*Affaire Clémenceau* et ces têtes de grandeur naturelle qui semblent tracées d'un coup dans la violence d'une bataille. M. Besnard nous avait déjà donné bien des surprises, mais celle-ci passe en agrément la plupart des autres.

FR. THIÉBAULT-SISSON

LA SEMAINE SAINTE A SÉVILLE

Aucun pays ne saurait rivaliser avec l'Andalousie pour le nombre, la magnificence et la popularité des solennités religieuses qui inaugurent le retour du plus doux des printemps.

Mieux qu'à Madrid, c'est là qu'il vous faut voir *Matinées d'Avril et de Mai*, chantées par Calderon!

En attendant que Ronda prépare ses courses fameuses et



LE PONT DE TRIANA

que Grenade déploie ses tapis sur le passage de la Vierge, sa patronne, — Séville, qui ne céda jamais le pas à personne, — Séville en qui se résument les beautés de la race, celles de l'art et celles de la nature. — Séville, toujours la première, se met en frais et célèbre coup sur coup (quelquefois simultanément) sa *semaine sainte* et sa *féria*.

Contrairement à des affirmations inexactes, rien n'est changé dans l'ordonnance de ces fêtes depuis un demi-siècle : les révo-

lutions et les constitutions n'ont ni augmenté d'un centime le chiffre d'affaires du maquignon sur le champ de foire, ni diminué d'un degré la ferveur des affiliés aux confréries.

Des Rameaux à Pâques, de San Bernardo à Triana, les *pasos* et les luminaires ont circulé cette année, aussi drus et aussi fournis qu'au temps de Ferdinand VII et d'Isabelle II.

Les couvents peuvent être déserts, les chartreuses converties en fabriques *d'azulejos*, la vanité, l'émulation, — pourquoi ne dirais-je pas l'amour filial qui lie les Sévillans à leur noble cité — suffiront pour peupler encore, durant de longues années, les cagoules et les san-benitos de toutes les sacristies. — Je ne réponds nullement de la foi des pénitents.

Ces attractions qui ont fait affluer ici l'Anglais, le Français et l'Américain curieux de coutumes pittoresques, exercent une véritable fascination sur l'imagination poétique et impressionnable des habitants de cette région.

C'est, durant plusieurs semaines, l'unique occupation de l'ecclésiastique, du fonctionnaire et de l'hôtelier Sévillan c'est le thème des interpellations qui s'échangent le matin dans la population agricole de Macarena, à la brune sur le pont de fer de Triana, entre *chulos* et cigarières Les valets de ferme en rentrant au *cortijo* seigneurial complotent de s'y rendre en bandes joyeuses, et dans les grands herbages du Guadalquivir le *vaquero* y rêve lorsque, de son cheval, en poussant ses bruns taureaux, il aperçoit poindre à l'horizon l'antique Giralda.

Chaque jour, en cette semaine mémorable, présente un caractère particulier et un attrait spécial : c'est d'abord la Messe des Rameaux au cours de laquelle ont lieu la bénédiction et la distribution de ces longues palmes vertes qui donnent à plus d'un indigne pécheur l'aspect touchant d'un martyr de la primitive église ; puis commence, d'après des règles fixes que connait tout bon Sévillan, la sortie des confréries. A tour de rôle et processionnellement, elles viendront chaque soir ranimer la ferveur populaire et rehausser la magnificence des fêtes rituelles en promenant à travers la ville les pieux sujets confiés à leur garde.

Les premiers jours de la semaine paraîtront peut-être un peu vides à l'étranger : il pourra, du moins, en contact avec la joyeuse et romantique cité, jouir, selon l'expression de Perez Galdós, de cette belle humeur qui vole dans l'air et qui se cueille au regard des passants.

Chaque coin de Séville et de ses faubourgs lui offrira un tableau de genre : l'*Alameda de Hercules* encombrée d'attelages champêtres, qui s'égaie des propos d'un peuple rustique et zézéyant en qui semble s'être perpétuée la grâce bucolique de Tirso de Molina ; les *Delicias de Christina*, dont les terrasses ombragées de cyprès et de platanes, s'ouvrent sur l'or terni du fleuve ; et devant l'Alcazar des rois maures, la *plaza del Triunfo*, avec ses quinconces d'orangers.

Le mercredi et le vendredi, très en honneur parmi les gens dévots, sont spécialement affectés à la visite des églises.

Mais le véritable jour de gala est le Jeudi Saint, l'armée revêt



EN ATTENDANT LA PROCESSION

son grand uniforme ; la mantille devient de rigueur ; les fonctionnaires reçoivent ; et, si le temps est beau, les plus antiques et les plus vénérées confréries sortiront sur le tard.

Aussi, dès que cette journée s'annonce favorable, Séville pourtant généralement connue pour son animation et ses plaisirs bruyants, prend un aspect extraordinaire ; dès le matin, la population rurale a franchi les portes de la ville. De la station centrale et de la gare de Cadix affluent sans cesse des curieux et des touristes ; et les pontons amarrés à la *Torre del Oro* oscillent sous le pas des arrivants par la voie du fleuve.

Peu de voitures, mais un va-et-vient continuel, dans les rues.

Toute la vie afflue aux hôtels et aux *fondas* dont les patrios se transforment en salles à manger : on campe, on s'installe où l'on peut, dans les greniers et dans les caves : l'hôtelier n'y prend pas garde et se borne à doubler flegmatiquement ses prix.

Le commerce ordinaire a cessé : le commissionnaire devient loueur de chaises, le marchand de journaux vend des programmes imprimés sur soie aux couleurs d'Espagne. L'installation d'estrades est une profession, la location des fenêtres, des balcons et des toits un véritable revenu.

Les tavernes ne chôment pas, les cafés et les cercles non plus, car ils sont devenus le refuge de tous les pèlerins d'occasion. Tout prospère et tout vit dans la joie. En ces jours de fêtes, les orgues de barbarie, pour doubler la recette, vont dans les rues traînés par de petits ânes ; des enfants nourrissent leur famille en chantant la célèbre malagueña de la Passion. Les guitaristes aveugles sont tellement affairés qu'ils circulent sans chien conducteur et les mendiants, aux escaliers des églises montrent jusqu'à trois jumeaux pour mieux apitoyer l'étranger. Cependant, dans les rues désertes, des bruits de castagnettes font lever les yeux vers les balcons ; ah ! toutes les magdeleines ne sont pas repenties à Séville.

Cependant le spectacle s'apprête : des allées et venues mystérieuses entourent les paroisses ; les salles des écoles pies se transforment en vestiaires où circulent des bambins vêtus en angelots ; les statues, soigneusement époussetées, sont descendues des clochers et des tours, leur gîte ordinaire ; des pénitents les dressent et les équipent pendant que d'autres les habillent à la hâte ; de lourdes draperies frangées d'or sont clouées le long des gigantesques brancards. On se groupe, on se compte, on esquisse une répétition.

La rue de *las Sierpes* (artère principale) et la place de l'Hôtel-de-Ville (véritable cœur de la cité) regorgent de monde et, vers la fin de l'après-midi, toute circulation y devient impossible. Nous nous sommes assis en face d'une immense estrade d'honneur couverte de velours cramoisi et frangée d'or rutilant qui se détache sur la façade de l'antique monument municipal, dont nous ne saurions dire ici la merveilleuse ornementation.

Par groupes et avec une agitation de bon ton, des señoras en mantilles, strictement vêtues de noir, le livre d'heures à la main, ont pris place sur des sièges retenus à l'avance. A leurs côtés, stationnent des messieurs en correctes redingotes. Les *chulas*, les cigarières, les petites gens occupent des estrades provisoires et forment des grappes oscillant dans des équilibres instables. De

la porte des tavernes, qu'ils ne quittent guère, de beaux gas en costume andalou, glabres comme des toreros, interpellent et saluent de quolibets traditionnels les jolies filles, mañolas ou cigarières.

Le soleil a laissé dans l'atmosphère une poudre d'or et les derniers reflets de sa gloire meurent dans les glaces des miradores. Une clarté rose et légère semble voltiger au-dessus des ombres bleues de la nuit qui s'avance. Tout à coup, des toits envahis par la foule, des balcons couverts de monde, des groupes



SORTIE DE LA PROCESSION DE L'ÉGLISE DE TRIANA

agités et houleux, s'élève une immense clameur de satisfaction Au coin de la *calle de las Sierpes*, voici déboucher les pénitents.

Un cordon de soldats les précèdent, le fusil à terre en signe de deuil. Les nazaréens suivent, en cagoules pointues et en manteaux flottants; il ne reste rien de l'homme sous ce costume qui donne à ceux qui le portent je ne sais quoi de la flexibilité du serpent. Les uns tiennent de gros cierges, d'autres des emblêmes; ils se groupent autour de lourdes croix en orfèvrerie massive et circulent lentement au milieu de la foule.

Derrière eux s'avance, porté sur les épaules d'une douzaine d'hommes dissimulés sous des draperies, un *Christ s'affaissant sous sa croix*, sculpture sur bois du célèbre Montañez, rehaussée de peinture et d'étoffes de prix; le pieux sujet oscille, caboté entre des girandoles de cierges et de hautes palmes dorées, et passe



DÉFILÉ DE LA PROCESSION SOUS LA PORTE DE LA MACARENA

péniblement. A sa suite, vont d'autres nazaréens en costume de pénitents, d'autres croix, d'autres étendards, d'autres pieux sujets.

Le premier mouvement n'est pas l'étonnement; ces sculptures, dont le réalisme rappelle l'œuvre du célèbre Juni et qui sont signées Montañez et Roldan, evoquent malheureusement le souvenir des poupées Grévin; et les lourdes draperies dont elles sont couvertes, en blessant notre goût, nous rendent involontairement injustes à l'égard de l'œuvre du statuaire. Cependant, les processions de toutes les paroisses se suivent de cinq en cinq minutes et souvent les cierges des pénitents qui ferment un

cortège brillent encore quand arrive la châsse ardente de la procession qui les suit. Des musiques militaires, d'autres appartenant aux confréries, jouent des marches funèbres.

La foule prend vivement part au pieux spectacle ; les sujets sont variés, d'un réalisme étrange, mais très populaires. La riche toison d'or qui couvre la tête de la Magdeleine, on sait qui la donna ; on sait qui fit présent de la dentelle inestimable qui orne le mouchoir de la Véronique et aux frais de qui fut restaurée la robe constellée de la Vierge des Angoisses.

Cette statue jouit d'une grande popularité dans le peuple. Un



DÉFILÉ DE LA PROCESSION SOUS LA PORTE DE LA MACARENA

manteau de velours lamé d'or la recouvre presqu'entièrement et, à la clarté des cierges, son visage apparaît baigné de larmes.

La vie du Christ forme le sujet de la plupart des tableaux : Il passe dans les bras de sa mère ; Il passe dans l'angoisse de la nuit des Oliviers ; Il passe sur sa croix dominant de très haut la foule ; Il passe entouré d'apôtres, de Juifs et de Romains.

La longue attente, les voix grêles d'enfants qui, partout, dans la foule, à vos côtés et sur les toits, disent la mort du Seigneur, le contact avec cette foule impressionnée, sinon convaincue, amplifient encore le caractère saisissant de ces processions.

Passe toute une figuration vivante : des gardes, des soldats romains, des aigles de la ville éternelle, des fillettes en costume d'ange...

La nuit est venue et les processions continuent à circuler dans la clameur de la foule. Parmi tant de scènes pieuses s'est glissé un sujet qui semble échappé à l'inspiration macabre d'un Valdés Leal. La mort, symbolisée par un squelette, est assise sur le globe terrestre autour duquel tourne un caïman. J'ai salué très bas la souveraine.

Dans l'aube naissante, dans la pénombre du sommeil, vous entendez de nouveau les trompettes, les marches funèbres, le glas des tambours, les pleurs des flûtes et vous revoyez comme en un rêve les pénitents errer dans l'obscurité du premier matin..... ils passent en effet, ils recommencent à circuler et alors ces fêtes ont atteint leur but, vous devenez la proie d'une obsession : Christs agonisants, Vierges en larmes, chants de la Passion, thèmes de deuil poursuivront votre sommeil léger.

Et quand, pénétrant dans les églises, vous trouverez les autels en désordre, les croix et les images saintes voilées, les cierges éteints ; quand autour de la chaire du prédicateur, vous verrez des femmes à genoux, brisées de fatigue, assises sur leurs talons, des hommes las appuyés aux fûts des piliers ; oui certes, vous aurez la sensation que le fils de Dieu eut bien la mort d'un homme. Vous verrez combien le mysticisme est voisin du réalisme dans une âme espagnole.

A. E. E. VINCENT.

(Clichés offerts par M. le Comte B. Tyszkiewicz).



LE GUADALQUIVIR ET LA TORRE DEL ORO

L'ÉLÉGANCE ANGLAISE A PARIS

Radieuse journée de courses, dont Bac a voulu, avec son prestigieux crayon, nous conserver le souvenir. Comme l'observation est inséparable du vrai talent, l'éminent artiste n'a rencontré au pesage que les clients de **HIGH-LIFE TAILOR**, qui en sont la vivante parure. En effet, tous ces gentlemen qui commandent l'admiration sont les fidèles enthousiastes de la célèbre maison anglaise, 112, rue de Richelieu, au boulevard. Pour briller sans effort, ils ont tous choisi le magnifique complet à 69 fr. 50, qui assura la renommée de son créateur High-Life Tailor. Quelques clubmen portent le pardessus cover-coat à 59 fr. 50, harmonieux spécimen des chefs-d'œuvre du 112, rue de Richelieu. Et on les prendrait tous pour des neveux du Prince de Galles, tant le goût britannique les inonde des plus exquises élégances !

CRÉATIONS DE LENTHÉRIC

245, rue Saint-Honoré, Paris



Typogravure Goupil, Paris

Maison unique, tant au point de vue de son organisation que de son personnel et de ses installations, a la spécialité, comme pour les coiffures, des chapeaux riches s'adaptant bien à la physionomie. Le but de *Lenthéric* est de fournir aux dames tous les atours et « frivolités » qui font leurs parures. Ses principaux salons sont consacrés aux chapeaux, voilettes, coiffures, accessoires de toilette, gants et parfums.

Ameublement ~ SOUBRIER ~ Ameublement


BOUDOIR LOUIS XVI


CHAMBRE A COUCHER LOUIS XVI


SALON LOUIS XVI


SALLE A MANGER LOUIS XV


SALLE A MANGER LOUIS XVI


SALON EXPOSÉ A BRUXELLES EN 1897

Reproductions photographiques de plusieurs pièces, complètement installées, telles qu'on peut les voir dans les Magasins d'Ameublement SOUBRIER, Rue de Reuilly, 14.



ROYAL HOUSE

24, RUE DE LA BANQUE, PARIS

Trousseaux de Luxe pour Hommes et Jeunes Gens

GANT SPÉCIAL POUR CYCLISTES
Créé par la Maison Royal House



Intérieur de la main en peau, dessus fil tan ou gris, **5 fr. 50**
Se fait pour dame à **5 fr. 50**.

BAS POUR CYCLISTES



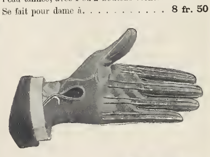


Laine revers écossais, **6 fr. 75**

GANTS POUR CONDUIRE
Fownes Grip



Peau tannée, avec 1 ou 2 boutons cornes. **6 fr. 50**
Se fait pour dame à. . . . . **8 fr. 50**





GILET PIQUÉ BLANC
Pour la ville, pour la soirée, **9 fr. 50**

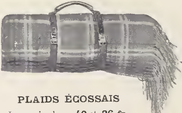
CHEMISES COULEURS ZÉPHYR
Sans col et avec poignets. **7 fr.**
Sur mesure, extra . . . . **12 »**



SOULIER CYCLISTE
En veau russe jaune ou ciré, **12 fr. 50**.
Modèle déposé. Se fait pour dame.

BALMORAL veau ciré ou jaune

Forme carrée . . . . **18 fr. 50**
Forme demi-ronde. . . . . . . **24 fr.**



PLAIDS ÉCOSSAIS
Les vrais clans, **40** et **26 fr.**



LE KIT, sac de voyage
40 centimètres, **28 fr.** — 45 centimètres, **32 fr.**



EXCLUSIF
Canotier paille fine anglaise, **4 fr. 50**

Le Catalogue illustré est adressé franco sur demande. — Envoi franco au-dessus de 25 fr.



ÉDITEURS : LE FIGARO ... JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie ...

Seizième année. Deuxième série. — N° 99.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Juin 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.	Du *Figaro* quotidien.

SOMMAIRE :

L'HISTOIRE D'UNE STATUE

Le « Balzac » d'Auguste Rodin

Le modèle en plâtre de la statue de Balzac, œuvre du sculpteur Auguste Rodin a vu, depuis bientôt six semaines, du haut de son piédestal, défiler des milliers de visiteurs étonnés, sur le visage desquels se peignaient les sentiments les plus divers, se traduisant par les exclamations les plus diamétralement variées. Les impulsifs, les simplistes s'écriaient franchement « C'est affreux ! ce Rodin se moque



2. ÉTUDE DE NU POUR LA STATUE DE BALZAC



1. LA STATUE DE BALZAC AU SALON DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DES BEAUX-ARTS



3. ÉTUDE POUR LA ROBE DE CHAMBRE

du public ! » D'autres plus circonspects, murmuraient « Je ne comprends pas ». D'autres enfin, rares, mais superbes, criaient bien haut « C'est sublime ! ce Rodin, quel génie! Ces bourgeois, quels idiots! »

De ces divergences profondes a jailli, non pas la lumière — cela viendra plus tard — mais une vraie mêlée d'opinions contradictoires qui nous a ramenés aux beaux temps de la lutte romantique et a reveillé le souvenir des héroïques batailles livrées autour des premiers drames de Victor Hugo et des premières toiles d'Eugène Delacroix.

C'est, au fond, toujours la même vieille querelle qui se poursuit dans le domaine de l'art comme sur le terrain de la politique, entre les conservateurs et les révolutionnaires.

Le public qui visite les jardins de la Galerie des Machines, où se dresse le Balzac, appartient à la bourgeoisie, grande et petite, qui aime l'art, mais n'a guère le loisir d'approfondir les problèmes élevés de l'esthétique ; encore moins est-il disposé à abandonner les traditions artistiques dans lesquelles il a été élevé, pour accepter de nouvelles formules, pour s'assimiler une spéciale conception du beau, qui dérange toutes ses habitudes d'esprit. C'est cependant ce sacrifice que les amis de Rodin ont voulu imposer au public : ils ont procédé avec une ardeur presque jacobine et ceux qui n'admiraient pas tout de suite, par la simple raison qu'ils ne comprenaient pas, ont été rudement malmenés, accablés d'épithètes méprisantes qui n'ont pas précisément contribué a faire régner le calme autour de la statue.

Cette esthétique nouvelle, nous en trouvons la définition implicite dans une brochure de propagande, publiée par notre collaborateur Arsène Alexandre, qui s'exprime ainsi :

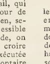
« Rodin en sculpteur de race, en artiste qui se rattache directement à la grande tradition française, a toujours recherché la franchise du mouvement, l'accentuation du caractère, puis le robuste et logique agencement des plans, avec une exécution très simple, qui parfois con-

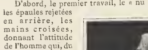
fine au fruste. Dans son Balzac il est arrivé à de grandes simplifications.

« Dans le public, trompé par ce faux art du poli, du détail, qui n'est que du tour de main de praticien, secondaire et accessible à tout le monde, on en est arrivé à croire qu'une statue exécutée avec cette volontaire simplicité de silhouettes et de plans était une œuvre bâclée, pas finie, une « ébauche ».



4. VARIANTE POUR LA STATUE DE BALZAC







6. ÉTUDE POUR LA TÊTE DE BALZAC

« La recherche de ces simplifications est en réalité ce qu'il y a de plus long et de plus difficile : elle nécessite un savoir considérable et on n'imagine pas par quelle suite d'efforts, de recommencements, de sacrifices successifs et raisonnés Rodin est arrivé à la ligne définitive et aux plans synthétiques de son Balzac. »

Ces efforts, ces recommencements, ces sacrifices, dont parle le défenseur de Rodin, nous en donnons ici la démonstration documentaire et graphique.

Le *Figaro Illustré* s'est toujours tenu en dehors des polémiques et n'a jamais cessé de pratiquer l'éclectisme, en art comme en littérature. Et c'est précisément pour prouver son impartialité qu'il a voulu mettre sous les yeux du public éclairé qui parcourt ses pages, les pièces de ce procès artistique.

Rien n'est plus respectable, plus touchant, que l'effort d'un homme de haut talent et de grande pensée pour conquérir et fixer son idéal dans une œuvre concrète. Il y a loin, de l'informe pain de terre glaise qui gît, sous la toile mouillée, dans un coin de l'atelier, à la figure altière qui symbolisera aux yeux des générations futures, l'œuvre d'un immense écrivain tel que Balzac.

Comment Rodin a-t-il parcouru ce chemin, quels furent ses tâtonnements, ses essais, ses études sans fin ? Les reproductions qui accompagnent cette notice le montreront au lecteur.

Dans la villa de Rodin — le château, comme on dit dans le pays — posée à la pointe d'un des promontoires qui encadrent le Val-Fleuri, entre Meudon et la Seine, dans la grande verandah qui lui sert à la fois d'atelier et de salon, dans les petites constructions annexes où s'entassent de merveilleuses ébauches semblables à des moulages d'antiques et où se révèle la recherche incessante du mouvement, obsession de l'artiste ; dans un autre atelier, caché à Meudon même, au fond d'un curieux logis dont les abords font penser aux sombres ruelles des vieilles villes italiennes ; dans son double atelier du Dépôt des marbres, rue de l'Université, partout, dans tous les coins on retrouve le Balzac.

D'abord, le premier travail, le « nu » (figure 2) solidement campé, les épaules rejetées en arrière, les mains croisées, donnant l'attitude de l'homme qui, du haut de sa pensée, songeur et méprisant, regarde s'agiter la foule des personnages de sa « Comédie Humaine ». A elle seule, cette maquette répond aux critiques et aux ironies du public, qui a traité de bloc informe la statue du Champ de Mars et qui n'a pas su deviner sous la lourde robe de chambre ce corps si vigoureusement modelé.

5. VARIANTE POUR LA STATUE DE BALZAC

Justement, la voici cette robe de chambre (figure 3), étudiée séparément ; plusieurs plâtres nous la montrent diversement drapée, plus ou moins flottante, plus ou moins lourde, tantôt très détaillée, tantôt au contraire, intentionnellement simplifiée.

Après tous ces essais, Rodin habille son personnage ; ici, encore, essais nouveaux et sans nombre pour équilibrer la figure, harmoniser les profils, donner, par cette immobile et blanche statue l'impression du mouvement et de la couleur (figures 4 et 5) et, de ce mouvement, faire jaillir l'âme du grand homme.

Puis c'est la tête (figure 6) dont il a fallu déterminer l'expression, trouver la ressemblance : labeur ingrat, car il existe fort peu de documents graphiques sur Balzac : le buste de David d'Angers à la Comédie-Française, un petit portrait de Louis Boulanger et un daguerréotype de Nadar, c'est à peu près tout. Cette ressemblance, d'ailleurs, Rodin ne semble pas l'avoir recherchée dans la reproduction méticuleuse des traits : c'est sur cette ressemblance approximative que se sont portés surtout les efforts de la critique : c'est à la tête que l'on cherche à frapper l'œuvre. Les partisans de Rodin ont répondu que l'artiste avait voulu plutôt évoquer dans cette tête la personnalité philosophique et littéraire de Balzac, en marquant simplement les lignes de son visage : les joues pleines, le menton massif, la bouche lippue, le front élevé, les cheveux longs rejetés en arrière et ce nez, dont Balzac disait qu' « il était un monde ». Cette tête, Rodin l'a peut-être recommencée vingt fois : il a même poussé le scrupule jusqu'à modeler des visages d'hommes qui lui semblaient par un point quelconque, se rapprocher du visage de Balzac (figure 8).



7. ÉTUDES DE TÊTES, POUR LE BALZAC

Qu'adviendra-t-il de cette statue ? La Société des Gens de Lettres

qui l'a commandée à Rodin, en s'engageant d'avance à l'accepter, déclare aujourd'hui qu'elle ne reconnaît pas l'image de Balzac dans l'œuvre exposée au Champ de Mars; elle refuse d'en prendre livraison; si elle était contrainte de le faire elle reléguerait la statue incomprise sous quelque hangar obscur. Heureusement un homme de goût et d'esprit, M. Pellerin, s'est offert à acheter la statue : mais sa généreuse initiative n'aura pas à s'exercer : en effet, grâce à une souscription presque entièrement couverte aujourd'hui par les admirateurs de Rodin, le grand artiste pourra mener à bien son œuvre, l'exécuter en bronze et à la soumettre au grand public sous sa forme définitive.

THÉOPHILE GAUTIER FILS.



Les Croquis du Mois

« Joli mois de mai... » Joli, oh combien! C'est pour me conformer à une politesse séculaire que je t'adjoins ce qualificatif, auquel — pendant les trois quarts de ton cours, — tu as perdu tes droits, c'est aussi pour ne pas faire affront aux poëtes naïfs qui te chantèrent. Tu as menti, cette année, comme l'an dernier, à ton programme traditionnel, tu as gelé, tu as neigé, tu as plu, tu fus gris et sombre, tu as sévi sur toute la nature; figées sous ton regard méchant, les fleurs n'ont pas osé ouvrir leurs frêles pétales, sentant bien que tu avais chassé le soleil qui les eût réchauffées; et les femmes — ces fleurs — n'ont pas davantage risqué leurs fraîches jupes — leurs pétales, à elles — et les hommes ont dû raccrocher au porte-manteau le mince pardessus mastic, leur parure de printemps, prématurément endossés, pour s'emmitoufler à nouveau dans la houppelande hivernale

Et dans les cafés-concerts des Champs-Elysées, quels grelottements, parmi cette verdure à laquelle la lumière électrique donne un aspect artificiel et glacial! Insuffisamment abrité par la toiture mobile, mon collet relevé, je me remémorais ces vers que Théophile Gautier griffonna, un soir de mai, au sortir d'une promenade dans un jardin de musique, aux environs de Pétersbourg :

A Pawlowski tout est prestige,
Jardin, musique, mais le soir
Le rhume à son aise y voltige,
Prenant son aile pour mouchoir...

Ces intempéries ont causé un véritable désappointement, d'abord aux Parisiens amoureux de leur cité, puis — et surtout — aux étrangers et aux départementaux qui accourent chez nous, sachant que, à cette époque, Paris est vraiment en beauté; sur nos places, dans nos avenues, au Bois, les marronniers se hâtent, chaque jour leur verdure se développe, et leurs thyrses blancs, piqués de rose, s'allument successivement semblables à des girandoles de fête printanière. Hélas! Inutile déploiement de séductions, car sur cet aimable désir de plaire tombe la triste et déprimante pluie; c'est à peine si, pendant quelques journées de répit, le soleil a reparu; sa bonne grosse figure nous a souri et les misères d'antan ont été bien vite oubliées.

⁂

Parmi les plus empressés à profiter de ces rares embellies il faut citer les bicyclistes, motocyclistes, automobilistes, innombrable foule d'individus des deux sexes qu'obsède la manie de la rapidité. Je ne parle ici que des amateurs, car, pour ce qui est des professionnels, leur point d'honneur leur défend de se laisser intimider par les intempéries : on a pu le constater lors de la course de Bordeaux-Paris, courue par une nuit noire, entre une pluie battante et une boue liquide, et gagnée par Rivierre, sans cependant qu'il ait réussi à « couvrir le temps » de l'an dernier. Quelques jours auparavant, sur le même parcours, mais en sens inverse, avait eu lieu une course d'automobiles.

L'accueil fait aux « chauffeurs » à leur arrivée à Bordeaux a présenté une particularité très caractéristique : la présence du cardinal-archevêque de Bordeaux, qui fut l'un des plus empressés à féliciter les voyageurs : Mgr Lécot s'est montré, en cette circonstance, homme d'esprit. ce que personne n'ignore, et prélat fidèle aux vrais traditions de l'Église: ne bénit-elle pas les navires, au moment de leur lancement et ne sanctifiait-elle pas, naguère, par sa présence, les inaugurations de lignes de chemin de fer?

L'automobile a été, pendant la période électorale un « facteur » important, cela soit dit sans jeu de mot, et en prenant ce vocable dans son acception mathématique. Mais cet enfant terrible a failli causer un cruel accident à un sportsman bien connu, député dans une circonscription du sud-ouest et qui sollicitait de ses électeurs le renouvellement de son mandat. Ce sportsman a installé, dans le pays, des haras modèles qui, depuis plusieurs années, fournissent des étalons aux éleveurs, leur achètent leurs meilleurs produits, en même temps qu'ils propagent les bonnes méthodes. Le pays étant montagneux et pauvre en chemins de fer, notre candidat, pour activer ses tournées, imagina de les faire en automobile. Cette innovation faillit lui coûter son siége... de député, car ses adversaires, avec la classique mauvaise foi qui règne en ces periodes électorales, s'en allaient répétant partout aux paysans: « Tu sais ton député, il n'en veut plus, des chevaux, il est pour l'automobile! » Cette imbécilité l'a fait échouer au premier tour de scrutin. Je pense que le candidat, comprenant la leçon, a attelé ses meilleurs chevaux pour accomplir sa seconde tournée, car il a été définitivement élu. Cette anecdocte n'est-elle pas une intéressante contribution à la psychologie du suffrage universel?

⁂

Inconsolable de la perte de ses anciens maîtres et de son Palais, le Jardin des Tuileries dépérit depuis bientôt trente ans : les révolutions l'ont souillé et flétri à tout jamais : au lieu des élégantes séances qu'y donnaient les musiques de la Garde impériale et où se réunissait tout le beau monde du second Empire, il en est réduit à subir toutes sortes de fêtes gymnastiques, de concours d'orphéons, de défilés scolaires, louables cérémonies, assurément, et patriotiques, mais plutôt turbulentes, et mal odorantes.

Il n'a guère, pour lui rappeler les beaux jours d'autrefois qu'une bonne semaine, en ce mois de mai, où l'exposition d'horticulture et l'exposition canine s'installent simultanément aux deux extrémités du Jardin qui confinent à la place de la Concorde.

Quelle jolie promenade matinale, pour ceux qui aiment d'amour les fleurs et les belles plantes, dans cette merveilleuse installation, où la Société Nationale d'Horticulture a déployé tant de luxe allié à tant de goût. Je prenais plaisir, pendant les quelques matins que dura cette exposition à regarder d'abord, puis à écouter les jeunes femmes, en costume tailleur, examinant les dernières créations de nos pépiniéristes géniaux et discutant avec leurs maris, sanglés dans leur jacquette d'avant-midi, de ce qui « ferait mieux » dans telle ou telle corbeille, dans tel ou tel massif de leur jardin ou de leur parc. Elles y mettaient autant de sérieux que s'il se fût agi de choisir une paire de dormeuses.

Des fleurs aux chiens la transition me paraît difficile... à cause de la question de parfum : l'intérêt n'est pas moindre, cependant, car les uns et les autres éveillent le sentiment de la vie rustique à laquelle les citadins se rattachent tous par des fils plus ou moins directs. A côté des meutes fameuses, à côté des affreux petits chiens d'appartement, hargneux comme des enfants gâtés, le clou de cette exposition a été le remarquable choix de chiens de bergers. Les grands propriétaires de la Brie s'appliquent depuis trois ou quatre ans à améliorer la race par d'intelligentes sélections, dont le résultat se manifeste déjà. C'est là, me direz-vous, de la démocratie canine, car ces chiens de Brie sont un peu bien « peuple ». Mais, comme dit Chrysale, le bon bourgeois des *Femmes savantes* :

Je vis de bonne soupe et non de beau langage

et aux sonores aboiements des meutes vendéennes ou des chiens de porcelaine et à leurs emballements cynégétiques à la poursuite de « l'animal », on est en droit de préférer l'activité silencieuse, la sagacité, la discipline du parfait chien de berger, qui administre nos futurs gigots et nos prochaines côtelettes.

⁂

La plupart des théâtres ont vécu, en mai, sur leurs succès du mois d'avril. Il convient cependant de noter un certain nombre de premières représentations et de reprises importantes. La nouvelle direction de l'Opéra-Comique a monté avec un luxe et une conscience digne d'éloges le *Fervaal* de M. Vincent d'Indy. Le public ne paraît pas avoir apprécié à la haute valeur que lui accordent les adeptes, cette musique très compliquée écrite sur un livret sombre et nébuleux. Les critiques musicaux impartiaux ont insinué avec juste raison qu'il était inutile de refaire les opéras de Wagner et que M. d'Indy aurait mieux trouvé l'emploi de sa science à chercher des formules nouvelles, personnelles et conformes au goût français.

On s'est reposé de *Fervaal* en allant écouter l'exquise partition qu'Émile Pessard a écrite pour la *Dame de Trèfle*. Là, point de pédantisme, mais de l'art aimable et gai, inspiré par le désir de plaire.

La *Zaza* que MM. Pierre Berton et Charles Simon viennent d'écrire pour le Vaudeville a fourni à Réjane l'occasion d'un nouveau succès : dans ce rôle de chanteuse de café-concert amoureuse elle s'est montrée elle-même, avec toutes les nuances de son talent si varié et si précis.

Dans quelques jours plus de la moitié des théâtres vont fermer leurs portes. Heureusement il nous restera les cafés-concerts, le Jardin de Paris qu'inaugurera Oller dans quelques jours, en face de son ancien emplacement; le Théâtre Marigny, qui prospère sous une très artistique direction; l'Olympia, qui renouvelle sans cesse ses succès; le Cirque des Champs-Élysées... Si le beau temps nous favorise, vous voyez qu'on trouvera encore moyen de s'amuser cet été à Paris.

LUTÉCIUS.

Les Livres

La librairie Plon et Nourrit nous donne le second et dernier volume des *Souvenirs du général Fleury*, qui s'arrêtent à l'année 1857. On y trouve d'intéressants détails sur la guerre d'Italie, l'expédition du Mexique, le voyage de l'Empereur et de l'Impératrice en Algérie, l'expédition de Chine. Les tableaux spirituellement tracés y abondent, à côté de nombreuses anecdotes qui montrent l'inépuisable bonté de Napoléon III. On pourrait peut-être regretter que l'auteur soit tombé dans le défaut commun des autobiographes et fasse trop souvent apparaître sa personnalité. Assurément, l'Empereur écoutait et consultait volontiers le général; mais faut-il vraiment croire que, sous ce règne, toutes les fautes eussent été évitées si on eût écouté le général Fleury et que tout le bien eût été réalisé si l'on avait suivi ses conseils?

Précieux document pour l'histoire de l'esprit humain, cette *Correspondance de Renan et de Berthelot 1847-1892*, que publie Calman-Lévy. D'autant plus précieux que, dans ces lettres les grandes pensées, les soucis, les espoirs, les déceptions se montrent sans apprêt et que l'âme des deux savants s'y lit, pour ainsi dire, plus clairement que dans leurs livres.

Notre collaboratrice, Mary Summer, vient de publier chez May, un très aimable volume : *Quelques salons de Paris du* XVIIIe *siècle*. La main seule d'une femme peut retracer, avec la légèreté qui leur convient, ces façons raffinées, ces élégances de l'esprit, s'entremêlant d'intrigues amoureuses, et d'événements historiques. La cour, la ville, les personnages les plus célèbres de la philosophie, des lettres et des beaux-arts se retrouvent ici dans leur milieu fort habilement reconstitué.

M. Anatole Claveau — « Quidam » du *Figaro* — a réuni sous ce titre singulier : *Sermons laïques*, un certain nombre d'articles parus dans ce journal. En une préface aussi courte que spirituelle, l'auteur s'excuse d'employer ce titre ; mais ne faut-il pas mettre quelque chose de noir sur ce papier jaune qui forme la couverture d'un volume et déterminer le choix de l'acheteur nonchalant et vague ? Cet acheteur ne se repentira pas de son acquisition, car il trouvera dans ce livre, traitées par un écrivain qui joint l'esprit le plus subtil au plus parfait bon sens, toutes les questions sociales et mondaines de ces derniers temps.

Ce sont aussi les évènements parisiens de l'année dernière que nous revoyons dans *la Vie à Paris (1897)*, de Jules Claretie, recueil des chroniques publiées chaque semaine dans le *Temps* par l'aimable académicien. Dans une courte préface l'auteur, esquisse d'une main légère et bienveillante la physionomie du journaliste moderne, cause, à la fois, de tant de mal et de tant de bien.

Je professe une incurable méfiance à l'endroit des explorateurs, infatigables promoteurs d'incidents tropicaux et auxquels nous devons tous les mécomptes de notre expansion coloniale... et les centaines de millions qu'elle nous coûte ; mais cette méfiance a quelque peu flechi à la lecture du récit de la *Mission Hourst*. Cet intelligent officier de marine a exploré tout le cours du Niger. Il eut le bon esprit de ne pas jouer au « conquistador », ce qui lui évita d'être massacré, comme les Flatters et les Bonnier. Aussi a-t-il pu tout voir, même les énigmatiques Touaregs. Il a rapporté d'inestimables renseignements commerciaux et une non moins précieuse collection de clichés dont les reproductions, au nombre de près de deux cents, augmentent singulièrement l'intérêt de ce volume, très soigneusement édité par la maison Plon.

Jean Hess est aussi un explorateur de la bonne école ; il aime ce grand enfant qu'est le nègre ; il a recueilli ses légendes, noté ses superstitions, enregistré ses palabres et réuni le tout dans un très amusant volume, intitulé *L'Ame nègre*.

Aux « grands touristes » à ceux qui peuvent consacrer à la joie de découvrir le monde plusieurs milliers de francs et quelques mois de loisir, qui veulent, en outre, voyager par eux-mêmes, sans se soumettre à l'odieuse tyrannie des agences, je recommanderai la lecture de *Un Séjour dans l'île de Java*, de M. Jules Leclerc Pays, habitants, système colonial, tout cela est très pittoresquement décrit par l'auteur. A toutes les qualités d'endurance physique et de ténacité que doit posséder un voyageur, M. Jules Leclerc joint celles d'un lettré qui sait voir les choses et formuler ses sensations : il est, de plus, fort habile photographe, ainsi que le prouvent les nombreuses images qui ornent ce volume, édité par Plon et Nourrit.

Les petits vers d'un joueur de flute, par Edouard Noël, forment un agréable et pimpant répertoire de saynètes, pièce de vers, chansons qui se recommandent pour les soirées mondaines : le tour en est ingénieux et la facture pleine de dextérité prosodique.

Hermann Paul excelle, chacun le sait, dans la caricature féroce : son crayon implacable comme un bistouri, met à nu les laideurs intimes des vilaines âmes et la vacuité des cerveaux médiocres. *Son alphabet pour les grands enfants* présente de remarquables spécimens de la bêtise, de la vanité et de la canaillerie humaine. Les dessins sont vigoureusement commenté par une préface d'Henry Bauer.

Il n'y a pas eu de carnaval cette année, mais on nous promet des merveilles pour l'année prochaine, un nouveau carnaval, celui que les peintres de Montmartre ont inauguré par les bals du « Courrier français », les bals des Quat-z-arts, la Vache enragée, les cortèges du Moulin rouge, etc. ; autant d'assauts livrés par la belle Fantaisie française renaissante à l'ennui morose qui nous étreignait. On peut juger de ce Carnaval nouveau par l'étude que lui consacre M. Louis Morin dans les *Carnavals parisiens* en un beau volume, illustré par l'auteur, de 170 dessins en noir et en couleurs, et que met en vente la Librairie illustrée.

La *Diaphane*, de M. Jules Chéret ; l'affiche si originale de Toulouse-Lautrec pour la *Goulue* ; une très intéressante composition d'un artiste américain, Maxfield Parrich, pour le *Century*, et la curieuse affiche allemande de Fritz Rehm pour les *Cigarettes Laferme*, forment le numéro de juin des *Maîtres de l'Affiche*. Il faut y ajouter une fort belle prime, remarquablement dessinée par Ibels.

La Compagnie d'Orléans, desireuse d'attirer les touristes sur l'admirable partie de son réseau qui traverse le massif central, vient d'éditer une très intéressante brochure-guide, intitulée *le Cantal*, qui se trouve dans toutes les bibliothèques des gares. T. G.

L'ÉLÉGANCE
CHEZ
LES ÉTRANGÈRES

Il y a une notable différence entre l'Américaine du Nord et l'Américaine du Sud.

Celle-ci est aussi brune que la première est blonde. Sa chevelure est opulente et noire, comme celle de l'Espagnole, son aïeule Elle maintient la nuance de ses cheveux par la teinture, dès que quelques fils d'argent viennent trancher sur l'ébène Coiffure excentrique, beaucoup d'écaille Comme chapeaux, également des formes excentriques, et généralement des couleurs claires. Porte beaucoup la voilette à pois, réseau serré, pour le voyage.

Le teint est frais, blanc mat et relevé volontiers par l'emploi des fards, de façon a rester en harmonie avec la brune chevelure qui l'encadre. Les lèvres très colorées, une grenade entr'ouverte sur des dents merveilleuses. Les yeux veloutés et langoureux, quand elle n'en fait pas briller l'éclat très vif.

Elle a de jolies mains effilées et potelées, qu'elle soigne et protège par des gants de choix.

L'AMERICAINE
DU SUD

Comme toilettes, elle tient à avoir ce qu'il y a de plus gracieux, de plus seyant de plus riche, de plus chic Ne s'occupe jamais du prix Cela lui importe peu. L'essentiel, c'est d'être bien habillée, on compte après, et, si l'on est satisfaite, on paye généreusement.

L'Américaine du Sud est très amateur de parfums. Elle les aime un peu violents et sait très bien les apprécier.

Toujours à l'exemple de l'Espagnole, elle ne saurait se passer de son éventail, dont elle sait jouer à merveille, et qu'elle aime riche et luxueux De même, elle porte des bijoux très gros, très voyants qu'elle étale orgueilleusement.

S'inquiète beaucoup de toutes les nouveautés parisiennes, à raison de son éloignement de Paris, et fait par suite remarquer son raffinement de goût pour tout ce qui en vient Ne s'épouvante nullement d'une traversée de trois semaines ou un mois, pour aller à Paris, où elle pourra satisfaire à son aise son amour pour le luxe et l'élégance. En route, même un peu, sur le paquebot, la vie de terre et profite des calmes forcés de la traversée pour faire beaucoup de toilette. Coquette fille d'Ève, elle tient à être admirée comme elle le mérite et ne néglige rien pour obtenir le succès auquel elle a droit.

LENTHÉRIC
PARFUMEUR
245, Rue Saint-Honoré.

VIENT DE PARAITRE :

PHYSIOLOGIE DE LA TOILETTE

Voici un petit ouvrage qui est bien certainement le conseiller indispensable à toutes les élégantes qui veulent se soustraire à la banalité courante, éterniser leur beauté naturelle et demeurer quelqu'un au milieu des autres.

C'est dire que toutes les lectrices profiteront de l'expérience de l'auteur en matière d'élégance Elles trouveront aussi des études très serrées et vraiment pratiques sur l'emploi judicieux des cosmétiques, des parfums, de la parure et de tous les éléments de la toilette En un mot, tout est à lire dans ce coquet volume, à lire — à retenir — à appliquer.

Dès maintenant on peut se procurer chez tous les libraires ou chez l'éditeur J Barreau, 16, rue Littré, Paris, cette ravissante plaquette de Lenthéric

Envoi franco contre **1 fr 25**

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES. — Trajet en 5 heures

Departs de Paris à 8 h 20 du matin, midi 45, 3 h. 50, 6 h 20 et 11 h du soir

Departs de Bruxelles à 8 h et 8 h 57 du matin, 1 h et 6 h 04 du soir et minuit 15

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h 20 du soir et de Bruxelles à 8 h. du matin. — Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 20 du matin et de Bruxelles à 6 h 04 du soir.

Services directs entre PARIS et la HOLLANDE. — Trajet en 10 heures

Departs de Paris à 8 h 20 du matin, midi 45 et 11 h du soir

Départs d'Amsterdam à 8 h. 28 du matin, midi 20 et 6 h 07 du soir.

Departs d'Utrecht à 9 h 08 du matin, 1 h 08 et 6 h. 46 du soir

CHEMINS DE FER DE PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Billets directs de Paris à Royat et à Vichy.

La voie la plus courte et la plus rapide pour se rendre de Paris à Royat est la voie Nevers-Clermont-Ferrand.

Durée du trajet : De Paris à Royat en 7 heures—à Vichy en 6 heures et demie

Prix { De Paris à Royat. 1re cl. 47 fr. 80 ; 2e cl 32 fr. 30, 3e cl 21 fr. 10
{ De Paris à Vichy. 1re cl. 41 fr. » ; 2e cl 27 fr 70, 3e cl. 18 fr. 10.

Billets d'aller et retour de Paris à Evian-les-Bains et à Genève.

via Mâcon et Culoz.

Prix { de Paris à Evian-les-Bains. 1re cl 112 f 40 ; 2e cl 80 f 90 ; 3e cl. 52 f 75.
{ de Paris à Genève . . 1re cl 105 f » ; 2e cl 75 f 60 ; 3e cl 49 f. 30.

Validité de 40 jours avec faculté de deux prolongations, moyennant un supplement de 10 0/0 pour chaque prolongation

Les billets de Paris à Evian sont délivrés du 1er juin au 30 septembre Ceux de Paris à Genève du 15 mai au 30 septembre

Le Directeur : M. Manzi. — *Le Gérant* : G. Blondin.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie, Asnières.



Mademoiselle de Noyan

Au déclin d'une printanière après-midi du mois d'avril 1825, comme cinq heures sonnaient à l'horloge du Luxembourg, un carrosse armorié, attelé de deux chevaux blancs, entra dans la cour d'honneur du vieux Palais où siègent aujourd'hui les sénateurs de la République et où siégeaient alors les pairs de France. Aux abords du perron de droite qui, par un escalier monumental, accède à la salle des séances, stationnaient déjà d'autres équipages appartenant à Messieurs les pairs et les attendant. Celui qui venait d'arriver se mit à la file. Le valet de pied, assis à l'arrière, sauta de son siège sur le pavé, gravit les degrés du perron et, s'adressant aux huissiers qui gardaient l'entrée :

« Faites avertir Sa Seigneurie, Monsieur le marquis de Noyan, que Mademoiselle de Noyan l'attend, » dit-il.

En entendant ce nom, qui était celui d'un membre de la Chambre haute, un des huissiers se précipita pour exécuter cet ordre. Le valet de pied resta près de la porte, guettant son retour. Son attente fut brève. Bientôt il vit l'huissier revenir et derrière lui, descendant gravement l'escalier, un grand vieillard, mince et droit, vêtu d'une longue lévite brune dont les pans flottants découvraient une culotte de même couleur, un gilet blanc et des bas noirs bien tirés sur des jambes fines et vigoureuses, coiffé d'un chapeau en soie à larges ailes et chaussé de souliers à boucles.

C'était le marquis de Noyan un de ces émigrés qui avaient vécu hors de leur patrie pendant la Révolution et l'Empire, passionnément dévoués à la Monarchie et aux princes qui la représentaient. Courtisans de l'exil desquels on disait qu'ils n'avaient rien appris ni rien oublié, ils étaient rentrés en 1814, avec Louis XVIII, qui les avait comblés de faveurs. Colonel sous Louis XVI, maréchal de camp à l'armée de Condé, M. de Noyan, au retour des Bourbons, avait été nommé coup sur coup lieutenant général, pair de France, membre du conseil du Roi et gentilhomme de la Chambre.

Il semblait donc qu'accablé des témoignages de la munificence royale, il n'eût rien à souhaiter. Ce n'était là que l'apparence. En réalité, il portait un triple deuil, ayant perdu dans l'exil sa femme, sa bru et son fils unique. Des êtres qu'il avait chéris, il ne lui restait qu'une petite-fille. Recueillie et élevée par lui, il l'adorait. Il n'en était pas moins malheureux d'être sans héritier mâle. La mort prématurée de son fils planait sans cesse sur son bonheur.

Ce souvenir assombrissait son esprit, naturellement inquiet, soupçonneux et vindicatif, faisait de lui un homme aigri, désabusé, impitoyable aux ennemis de la royauté. Seule, sa petite-fille pouvait se flatter d'exercer quelque influence sur ce cœur cuirassé dans ses déceptions et sa vanité. Elle seule avait l'art de l'amollir. A son contact, il s'adoucissait.

Comme il arrivait sur le perron du palais, sa physionomie se transforma et ses yeux s'éclairèrent d'un rayon de joie. C'est qu'il venait d'apercevoir Mademoiselle Amélie de Noyan. La tête à la portière du carrosse — une tête noyée dans les boucles blondes que couvrait un de ces chapeaux dits cabriolets qui étaient alors à la mode, — elle lui souriait. Tout en la saluant de loin, il admirait sa délicieuse figure grave et douce en laquelle il retrouvait quelque chose des traits de son fils, qu'il pleurait toujours.

Il gagna la voiture, y prit place à côté d'Amélie.

« Ne vous ai-je point fait attendre, grand-père ? demanda-t-elle en lui baisant la main.

— Non, chère enfant. La séance finit à l'instant. Où souhaitez-vous aller ?

— Madame la duchesse de Berry m'a fait savoir qu'elle me recevrait aujourd'hui.

— Aux Tuileries ! ordonna le marquis au valet de pied. Pendant que vous serez chez Madame, ajouta-t il s'adressant à sa petite-fille, j'irai faire une visite au Roi. Je veux l'entretenir du débat que nous venons d'avoir aux Pairs. Le comte de Villèle est un ministre pitoyable. »

La voiture était sortie du palais et descendait bon train vers le quai par la rue de Tournon. Brusquement, les chevaux firent un écart. Un lourd camion lancé à fond de train derrière eux

les avait heurtés avec violence en les dépassant. Effrayés par le choc, par les cris de quelques curieux qui s'attroupaient, ils se cabrèrent. Puis, dans leur affolement, ils partirent comme une flèche, droit devant eux, au risque d'écraser les piétons et d'accrocher les véhicules qui sillonnaient la rue.

Abaissant la vitre du devant, le marquis interpella son cocher.

« N'es-tu plus maître de tes chevaux, Gaspard ? »

Sa voix se perdit dans le bruit des roues sur le pavé ; il n'obtint pas de réponse. Inquiet, il regarda sa petite-fille.

« Je n'ai pas peur, grand-père », fit-elle.

Et un peu pâle, sa main dans la main du marquis, elle demeura plus calme qu'il n'eût osé l'espérer.

La course cependant devenait vertigineuse. Les chevaux dévoraient l'espace en lançant des ruades qui imprimaient à la voiture des secousses à la briser. L'une d'elles jeta bas le cocher. Amélie le vit tomber, se relever, courir derrière les bêtes emportées sans pouvoir les atteindre. Quelques hommes courageux, qui tentèrent de les arrêter, ne furent pas plus heureux. De tous côtés, les gens se jetaient épouvantés le long des murailles, levant les bras au ciel en faisant le signe de la croix, tant paraissaient voués à une mort certaine cette jeune fille et ce vieillard qu'on apercevait de profil, ainsi qu'en une vision rapide et troublante.

Encore quelques minutes et l'équipage, entraîné comme dans un tourbillon, allait arriver au quai. Il approchait de l'extrémité la rue de Seine, qu'alors comme aujourd'hui barraient les bâtiments de l'Institut. Là était le péril, contre ce mur où les chevaux semblaient prêts à se ruer et où viendrait se briser la voiture, ébranlée déjà par leurs mouvements désordonnés.

Ce péril, le marquis et Mademoiselle de Noyan en mesurèrent l'un et l'autre l'étendue d'un simple coup d'œil, sans s'être dit un mot. Alors Amélie se pressa contre son grand-père, l'enveloppa de ses bras et soupira :

« Embrassons-nous, mon cher aimé, et recommandons notre âme à Dieu. Je crois bien que c'en est fait de nous. »

« Oh ! ma fortune à qui la sauvera ! » s'écria-t-il en se dégageant de l'étreinte d'Amélie qui le tenait captif et en se penchant hors du carrosse, les bras tendus, appelant éperdument du secours.

Se sentant perdue, Amélie s'était renversée dans le fond de la voiture, la tête sur les coussins, voilant de ses mains tremblantes sa figure blêmie par l'effroi. Elle attendait le choc, prête à mourir, récitant à voix basse des prières. Subitement, le carrosse bondit, soulevé au-dessus du sol par un violent recul des chevaux, retomba sur le pavé, une de ses roues brisée, et demeura immobile. A droite et à gauche, les portières furent ouvertes. Amélie d'un côté, le marquis de l'autre, tirés au dehors par des mains libératrices, se trouvèrent debout dans la rue, sains et saufs, avant d'avoir pu comprendre ce qui venait de se passer.

Ils l'eurent bientôt appris par les témoins de cette scène émouvante. Comme les chevaux allaient atteindre le mur de l'Institut, un jeune homme s'était élancé à leur tête, les saisissant au mors et y demeurant suspendu jusqu'au moment où l'un d'eux, en se débattant, s'était abattu entraînant l'autre dans sa chute. Des passants, électrisés par l'exemple de cet intrépide garçon, avaient couru à son aide, contenant les chevaux et conjurant ainsi un irréparable malheur.



Maintenant rassurée, Amélie cherchait des yeux son grand-père, tandis que des gens se pressaient autour d'elle, avides de savoir si elle n'était pas blessée. Ayant hâte de remercier son sauveur, elle s'informait de lui quand on le lui montra, porté par quelques personnes qui venaient de le relever sans connaissance, frappé en pleine poitrine par le timon au moment où les chevaux étaient tombés.

« Est-il mort ? interrogea-t-elle frémissante.

— Non, Mademoiselle, il respire, lui répondit-on.

Le marquis, mis au courant, s'approcha.

« Y a-t-il près d'ici un hospice où puisse être transporté ce malheureux ? demanda-t-il.

— Oh ! grand-père ! à l'hospice, celui à qui nous devons notre salut ! s'écria Mademoiselle de Noyan.

— Où voulez-vous donc qu'on lui donne des soins ?

— Mais, chez nous, grand-père, à l'hôtel de Noyan.

— Ce sera comme vous voudrez. »

Se résignant de mauvaise grâce, il jeta un ordre aux inconnus groupés autour de lui. Bientôt, à défaut de son équipage, qui ne pouvait momentanément servir, arrivèrent deux fiacres qu'on était allé chercher sur le quai. Dans l'un, on hissa le blessé, toujours inanimé, auprès duquel s'assit, pour le soutenir durant le trajet, un médecin qui s'était trouvé là tout à point. Amélie et son grand-père montèrent dans l'autre et on se mit en route pour l'hôtel de Noyan.

Naturellement la foule suivit. Le marquis en conçut un violent déplaisir. S'il l'eût osé, il eût fait disperser l'attroupement par la police, comprenant bien que cette manifestation sympathique n'allait pas à lui, mais au jeune homme qui s'était si vaillamment dévoué pour porter secours à des gens en péril, quoiqu'ils lui fussent étrangers. Par bonheur, la distance fut bientôt franchie. Les portes de l'hôtel de Noyan s'ouvrirent pour laisser entrer les voitures dans la cour et se fermèrent aussitôt au nez des curieux. Ils ne purent donc voir les domestiques du marquis, accourus à son appel, transporter de la voiture dans un salon du rez-de-chaussée le jeune homme évanoui, l'étendre sur un canapé et, tandis qu'on lui préparait une chambre, le médecin le palper et l'ausculter pour s'assurer que ses membres étaient intacts.

M. de Noyan et Amélie suivaient avec anxiété cette opération. Ils respirèrent, allégés d'une poignante angoisse, quand le médecin eut affirmé qu'il n'y avait nulle trace de fracture sur le corps du blessé et qu'en dépit de son évanouissement, il suffirait de peu de jours pour achever sa guérison.

« Nous le garderons jusqu'à ce qu'elle soit complète, affirma Mademoiselle de Noyan. N'est-ce pas, grand père ?

— Ajoutez que nous le récompenserons, dit le marquis.

— Il faudrait savoir qui il est, reprit Amélie. S'il a des parents, il serait nécessaire de les prévenir.

— Nous allons pouvoir l'interroger, fit vivement le médecin ; il revient a lui.

— Oh ! Dieu soit loué ! » soupira la jeune fille.

Et transfigurée, plus émue encore qu'au moment où elle l'avait cru mort, elle regarda tout attendrie ce blessé d'une physionomie à la fois fière et douce sous sa pâleur et dans son immobilité. Maintenant, il ouvrait les yeux, de grands yeux sombres remplis d'étonnement, et les reposait tour à tour sur les personnes qui lui prodiguaient des soins.

« Que m'est-il donc arrivé ? »

Le marquis se pencha sur lui.

« En nous portant secours, à ma petite-fille et à moi, dit-il, vous avez été victime de votre courage. Heureusement, le docteur répond de vous. Vous en serez quitte pour quelques jours de repos que vous passerez ici, chez moi.

— Mais, qui êtes-vous, Monsieur ?

— Je suis le marquis de Noyan. »

En entendant ce nom, le jeune homme eut un violent tressaillement. Ses traits, déjà défaits, se décomposèrent sous une poussée de colère et de terreur. Il se souleva en s'écriant :

« Qu'on m'emmène ! Je ne veux pas rester dans cette maison ; je ne veux pas ; je ne veux pas ! »

Il s'agitait et se débattait entre les bras du médecin, qui s'était jeté sur lui et s'efforçait de le contenir. Soudain, ses regards rencontrèrent la figure d'Amélie, bouleversée par ses cris et baignée de larmes. Il croisa les mains et on l'entendit murmurer : « Sa petite-fille ! »

Son agitation parut s'apaiser. Ses traits gardèrent encore une expression de surprise et de défiance. Mais, l'expression d'horreur qu'ils avaient d'abord trahie s'effaçait. Alors Amélie le questionna.

« On dirait que le nom de mon grand-père vous a rappelé quelque pénible souvenir, lui dit-elle.

— Je l'entendais prononcer pour la première fois, répondit-il avec assurance.

— Pourquoi donc vouliez-vous nous quitter, vous dérober à notre sollicitude ?

— Ai-je dit que je voulais me dérober ? fit-il, redevenu maître de lui et comme si la question l'étonnait. C'est donc que j'avais perdu la raison ? Je n'éprouve que reconnaissance pour les soins qu'on me donne. »

Il l'affirmait et force était de le croire, et comme, d'autre part, le médecin déclarait au marquis et à Mademoiselle de Noyan que la secousse que venait de subir ce jeune homme avait pu provoquer en lui un trouble cérébral momentané, ils parurent se laisser convaincre qu'il disait la vérité.

« Ne pouvons-nous savoir qui vous êtes ? recommença le marquis. Ne voulez-vous pas faire appeler votre famille ?

— Je n'ai pas de famille, répliqua durement le blessé. Je suis seul au monde. Je me nomme Durosnel, étudiant en droit. »

« Ne parlez plus, ordonna le médecin avec douceur. Nous allons vous transporter dans la chambre que M. le marquis a



fait préparer pour vous. Si vous êtes docile, vous en sortirez dans trois jours, entièrement rétabli. »

Mais, Durosnel semblait ne pas entendre. Il suivait d'un regard obstiné Mademoiselle de Noyan qui, sur un signe de son grand-père, se retirait, et dans ce regard qu'elle sentait peser sur elle, il y avait tout à la fois de l'admiration et de la haine.

***

L'accident survenu au marquis et à sa petite-fille avait eu de nombreux témoins, et parmi eux, les pairs de France qui, sortis du Luxembourg en même temps que leur collègue, avaient vu ses chevaux s'emporter. La nouvelle s'en était donc très vite répandue dans la haute société de Paris, et durant toute la soirée, il y eut à l'hôtel de Noyan affluence de visiteurs. Amélie aida son grand-père à faire les honneurs de ses salons. Il était près de minuit quand elle put enfin rentrer chez elle, se remettre des émotions de cette journée et songer librement à ce jeune inconnu que des circonstances dramatiques avaient conduit sous le toit où elle vivait.

En le voyant au moment où on le relevait inanimé dans la rue, elle s'était sentie tout à la fois pénétrée de reconnaissance pour son héroïque dévouement et favorablement impressionnée par sa jeunesse et l'élégance native qu'il conservait jusque dans cette immobilité de laquelle elle avait tout d'abord conclu qu'il était mort en voulant la sauver. Elle aurait beau vivre des années et des années, elle garderait toujours dans sa mémoire et dans ses yeux la vision de cette figure décolorée, sans vie, dont les longs cheveux noirs qui l'encadraient avivaient la blancheur, et toujours elle se souviendrait de l'émotion poignante dont elle avait été saisie lorsque, les yeux du blessé s'entr'ouvrant, elle en avait vu la flamme se répandre sur sa face blémie.

Mais si vivace et si durable que fût ce souvenir, il s'en fallait de beaucoup qu'elle en fût troublée au même degré que par celui des propos qu'avait tenus Durosnel en reprenant connaissance et en apprenant qu'il avait été recueilli chez le marquis de Noyan. C'est en vain qu'il s'était ensuite efforcé de se dominer, de racheter ses premières paroles, de s'appliquer à les faire oublier et de se montrer reconnaissant du traitement dont il était l'objet; Amélie ne pouvait s'y tromper et ne s'y trompait pas. Entre son grand-père et lui, bien qu'ils ne se fussent, croyait-elle, jamais vus, il y avait un mystère, un événement qu'elle ignorait et qui avait laissé dans le cœur de Durosnel une trace douloureuse et profonde.

Quel était cet événement ? Où s'était-il accompli ? De quelle époque datait-il? Lui créait-il des devoirs à elle-même, et si le marquis de Noyan avait eu dans le passé des torts graves envers ce jeune homme, n'était-ce pas à elle de les réparer ? Mais pour les réparer, il fallait savoir, et elle ne savait rien.

En pensant à ces choses une fois seule, l'idée lui vint d'interroger son grand-père, de lui confier ses anxiétés et ses doutes. Mais elle eut vite renoncé à lui en faire part. Elle connaissait son caractère orgueilleux et despotique. A supposer qu'il y eut dans sa vie passée un acte répréhensible ou même un remords, il ne le confesserait pas. Quoi qu'il eût fait, il n'était pas homme à s'en repentir. Dans cette âme intraitable il n'y avait nulle place pour les regrets.

Convaincue qu'elle ne pouvait et ne devait compter que sur elle-même pour s'instruire de ce qu'elle tenait à savoir, elle songeait maintenant à avoir avec son sauveur un entretien et à lui demander nettement pour quels motifs il avait, à peine arrivé chez M. de Noyan, voulu en sortir.

Peut-être, après tout, se trompait-elle; peut-être ses scrupules étaient-ils sans fondement et l'horreur manifestée par son sauveur quand M. de Noyan s'était nommé n'était-elle, comme l'avait affirmé le médecin, que la conséquence d'un égarement passager. Cela se pouvait, assurément, mais elle ne recouvrerait sa tranquillité d'âme et la paix de sa conscience qu'après en avoir acquis la preuve.

Sa décision prise, elle aborda résolument les difficultés qu'elle avait à vaincre pour la réaliser. En apparence, rien de plus simple que l'exécution de son projet; en réalité, rien de moins aisé. A de certaines hauteurs, les existences se compliquent des habitudes, des usages, des convenances. Comment s'y prendrait-elle pour se ménager quelques instants de tête-à-tête avec cet étranger, pour se trouver seule avec lui? Cette question se posa dans son esprit sans qu'elle y pût d'abord répondre. Puis, en la creusant davantage, elle ne trouva qu'un moyen de la résoudre. Il consistait à aller sans plus tarder trouver Durosnel.

On avait laissé dans sa chambre, pour la durée de la nuit, un des domestiques du marquis. Cet homme était dévoué corps et âme à Mademoiselle de Noyan. Elle était aussi sûre de sa discrétion que de son dévouement. Elle l'éloignerait du lit où elle croyait le blessé couché sans cependant le faire sortir de la chambre. Ainsi il serait présent à l'entrevue, ce qui sauverait les convenances, et n'en entendrait rien, ce qui rassurait par avance Amélie. Cette décision fut prise aussi vite que les autres, et comme sonnait la demi de minuit, la jeune fille, une bougie à la main, quitta son appartement, tranquillisée par cette circonstance que son grand-père avait dû déjà rentrer dans le sien.

A la même heure, Durosnel, qui s'était endormi à la fin du jour, après le départ du médecin, s'éveillait surpris encore de se trouver dans des lieux inconnus. Il promena tout autour de lui des regards étonnés. A la vacillante clarté de la veilleuse, il aperçut, sommeillant dans un fauteuil, le domestique à la garde duquel on l'avait confié. Alors la mémoire lui revint et ses souvenirs prirent corps.

Il se voyait entrant dans la rue de Seine, épouvanté tout à



coup par le spectacle de ces chevaux affolés qui traînaient après eux, dans leur course furieuse, un carrosse armorié et s'élançant d'un bond pour les arrêter. Un choc dans la poitrine, une commotion douloureuse, il ne se rappelait rien de plus, sinon qu'ensuite il était revenu à lui, étendu sur un canapé, dans un vaste salon, ayant à ses côtés une belle jeune fille et un vieillard.

« Le marquis de Noyan! » murmura-t-il.

De nouveau, comme lorsqu'il avait entendu prononcer ce nom, il sentait une vieille haine gonfler son cœur sans que cette fois le souvenir de Mademoiselle de Noyan, dont la présence en avait arrêté l'explosion sur ses lèvres, pût l'arrêter dans sa pensée.

« Noyan! l'homme fatal par qui mon père est mort! se disait-il, quelle ironie du destin t'a mis sur ma route et a voulu que ta petite-fille et toi, toi mon ennemi sans le savoir, me fussiez redevables de la vie! »

Il souriait amèrement en songeant à ce que présentaient d'ironique ces jeux du hasard qui avaient fait son obligé de celui qu'il appelait son ennemi. Puis, sa mémoire continuant à raviver les incidents de cette journée, il se souvint des paroles par lesquelles s'était d'abord exprimé son ressentiment, comment ensuite, en admirant la fine et fière beauté de Mademoiselle de Noyan, il s'était soudain calmé et avait eu assez d'empire sur lui-même pour taire son vrai nom, qui eût révélé les causes de sa colère, et prendre un nom d'emprunt.

« J'ai eu tort, pensait-il, j'aurais dû cracher ma légitime indignation à la face insolente de ce personnage sinistre. »

Mais, brusquement, son regret s'atténua. Il pensait à la jeune fille, dont la grâce pure avait ramené l'apaisement dans son cœur. Pouvait-il se repentir d'avoir subi les effets de cette grâce incomparable? Mademoiselle de Noyan n'était-elle pas innocente du crime de son aïeul? Et il la revit en tout l'éclat de sa beauté de blonde, l'émotion dans les yeux, penchant sur lui son buste aux lignes délicates et lui touchant le bras de ses blanches mains de patricienne au moment où elle l'interrogeait.

Agité par la brusque résurrection de ces faits émouvants, il sentit un frisson de fièvre le secouer, imprimer à son corps une violente secousse. Elle le souleva sur son lit, l'y fit retomber, et il fut tout étonné de constater que sa souffrance physique avait disparu. Il n'éprouvait plus qu'un vague endolorissement dans la poitrine à l'endroit où le timon de la voiture l'avait frappé. Il était guéri, moins encore par les remèdes qu'avait ordonnés le docteur que par le repos qu'il venait de prendre.

Mais ses mouvements avaient tiré le domestique de sa somnolence. Cet homme se levait, s'approchait du lit, demanda si ses soins étaient nécessaires.

« Les soins me sont désormais inutiles. Je suis rétabli et je partirai demain matin. » Le domestique se récriait. Durosnel reprit : « Je n'ai plus besoin de vous et vous pouvez regagner votre chambre.

— Je n'en ferai rien, monsieur. M. le marquis m'a bien recommandé de ne pas m'éloigner.

— Il me croyait plus souffrant que je ne suis. Retirez-vous; je désire être seul pour le reste de la nuit. »

L'ordre était formel. Après un dernier et vain effort pour imposer ses bons offices, le domestique obéit. Une fois seul, Durosnel retomba dans ses réflexions, réflexions amères, réflexions irritées qu'exaltait et envenimait son ressentiment déchaîné. Ce ressentiment puisait sa force dans une involontaire évocation du passé qui ramenait des images sanglantes devant les yeux de ce malheureux héritier d'un vaillant soldat victime des discordes et des malheurs de la patrie : ce soldat, son père, envoyé par Louis XVIII contre le revenant de l'île d'Elbe pour arrêter sa marche victorieuse, embrassant sa cause, mettant à son service son épée et ses soldats; puis, Napoléon vaincu et les Bourbons revenus, son père traduit devant un conseil de guerre que présidait le lieutenant général marquis de Noyan, condamné à mort et fusillé.

Et ces images, tant et tant de fois évoquées depuis dix ans, dont la contemplation avait assombri la jeunesse de Durosnel, rallumaient dans son âme généreuse et ardente un violent désir de tirer vengeance de ce crime juridique et de son auteur, de l'assassinat et de l'assassin. Cette vengeance, il y songeait depuis longtemps, depuis le jour où, tout enfant, quelques heures avant l'exécution, il avait reçu de son père de suprêmes adieux et de solennelles recommandations.

« C'est Noyan qui me tue! lui avait dit le condamné, ne l'oublie pas et venge-moi! »

Il s'était juré d'obéir, et au cours des années qui s'écoulaient et faisaient de lui un homme, sa résolution n'avait cessé de se fortifier, d'abord là-bas, au fond de sa province, où une vieille tante l'élevait dans la tristesse et l'isolement, puis à Paris, où il était venu quelques mois avant, sous le prétexte de se livrer à l'étude du droit, mais en réalité pour tenir son serment. Le tenir, comment? Le matin en se levant, le soir en se couchant, il se le demandait sans trouver, et après cette journée qui l'avait mis inopinément en présence du marquis, il se le demandait encore sans trouver davantage, car, tenté de tuer son ennemi, il ne parvenait pas à s'y résoudre.

Soudain, sa figure s'éclaira d'un rire mauvais. Il songeait à Mademoiselle de Noyan; tout naturellement, sans révolte, il envisageait la possibilité de se venger sur elle en la séduisant et en imprimant au nom qu'elle portait une ineffaçable flétrissure.

Atteindre le grand-père dans la petite-fille, quel châtiment! Quel plus sûr moyen d'assouvir sa haine! Mais, presque aussitôt il fut saisi de remords, de honte, d'un profond dégoût de lui-même, terrifié d'avoir pu concevoir cette action abominable, et il fondit en larmes en constatant que devant la grâce virginale de Mademoiselle de Noyan, il serait toujours désarmé, sans force pour frapper.

« Que faire? que décider? soupira-t-il?

— Pars, lui répondirent sa conscience et sa raison. Tu ne peux accepter l'hospitalité de l'homme que tu détestes et dont tu souhaites le malheur. Rester, c'est t'exposer à devenir infâme. Pars. »

La voix intérieure qui lui donnait ce conseil frappa si vivement son oreille et eut dans son cœur un si vibrant écho, qu'il fut impuissant à protester contre l'arrêt qu'elle venait de rendre. Dominé par cette voix mystérieuse, il se leva, ne sachant encore comment il s'y prendrait pour fuir ni ce qu'il déciderait quant à la vengeance à laquelle il renonçait volontairement alors qu'elle était à portée de sa main. Il s'habillait, dolent et pensif, allant et venant à travers la chambre à peine éclairée, dont le tapis étouffait le bruit de ses pas. Puis, sa toilette achevée, il ouvrit sans bruit la croisée et regarda au dehors.

Elevée à trois mètres à peine au-dessus du sol, cette croisée donnait sur les jardins de l'hôtel, dont il voyait sous la lueur des cieux, au delà d'une avenue de marronniers en fleurs, le mur d'enceinte. Il jugea d'un coup d'œil que sauter de sa chambre dans ces jardins, les traverser protégé par l'ombre des arbres, franchir le mur, ne serait qu'un jeu, et qu'en conséquence, s'il voulait partir, il avait une issue assurée. Tranquille de ce côté, il ferma la croisée, alluma une bougie, et ayant trouvé sur une table du papier, un encrier et une plume, il rédigea fiévreusement une lettre pour le marquis de Noyan.



« Vous m'avez demandé mon nom. Je vous ai menti en vous répondant. Je ne m'appelle pas Durosnel; je m'appelle Edouard Fortin. Je suis le fils du général Fortin, fusillé en 1815, en vertu d'une sentence que vous avez eu le courage de prononcer contre lui. Quand je vous ai arraché à la mort et votre petite-fille avec vous, j'ignorais qui vous étiez. Si je l'avais su, peut-être eussé-je laissé le destin qui vous menaçait tous deux accomplir son œuvre. Mais, le ciel voulait que vous fussiez sauvés par l'enfant dont vous avez assassiné le père, et c'est à lui que vous devez la vie. Puisse cette circonstance accroître vos remords; ce sera le commencement de ma vengeance.

« Ce n'est pas assez toutefois pour que je la considère comme assouvie. Je ne renonce pas à la compléter à mon jour et à mon heure sous la forme la plus propre à torturer votre cœur autant que vous avez torturé le mien. C'est parce que je n'y veux pas renoncer que je me dérobe à vos bienfaits, quoique je les aie mérités en me dévouant pour vous sans vous connaître; je craindrais en les acceptant, d'affaiblir mon droit de vous faire expier votre crime, droit légitime et sacré que j'entends exercer tôt ou tard.

« Si je ne l'ai pas exercé cette nuit alors que j'étais sous votre toit, c'est que j'ai été ému et apitoyé par la présence de Mademoiselle de Noyan. Plus humain que vous, dont l'implacable rigueur m'a fait orphelin, je vous ai épargné en songeant à votre petite fille. Rendez-lui grâce, car c'est elle seule qui vous a protégé. Mais n'espérez pas qu'elle vous protégera toujours. »

Cette lettre écrite et signée, Durosnel ou plutôt Edouard Fortin négligeant de la fermer la mit en évidence sur la table. Puis, il souffla la bougie et se rapprochant de la croisée, il la rouvrit. L'heure de partir était venue. Il s'apprêtait à enjamber la barre d'appui pour sauter dans le jardin, lorsqu'à l'improviste il entendit un bruit derrière lui. Vivement, il se retourna et demeura pétrifié en apercevant dans le cadre de la porte, Mademoiselle de Noyan, son bougeoir à la main, clouée au seuil de la chambre, stupéfaite et toute pâle, en le surprenant debout, habillé, prêt à s'enfuir.

* * *

En se trouvant seuls, au milieu de la nuit, dans cette chambre silencieuse, alors qu'ils se connaissaient à peine et s'étaient si peu vus avant cette heure qui les réunissait de nouveau, ils furent affreusement troublés l'un et l'autre. Ils restaient sans voix, se regardant anxieux :

Amélie fut la première à recouvrer son sang-froid. Elle s'avança vers la table, y déposa le flambeau dont la clarté avait guidé ses pas à travers les corridors obscurs et désignant à Edouard Fortin la croisée ouverte, elle lui dit avec douceur :

« Veuillez fermer cette fenêtre, Monsieur. »

Déjà surpris par l'entrée inopinée de Mademoiselle de Noyan, il le fut plus encore par la tranquillité avec laquelle elle lui donnait cet ordre. Si maîtresse d'elle, quand lui-même était si bouleversé par sa présence! Que voulait-elle? Que venait-elle lui demander et quels propos si graves allait-elle lui tenir pour qu'avant de parler, elle se préoccupât de n'être pas entendue du dehors?

« Tout le monde dort, fit-il, répondant à la préoccupation qu'il soupçonnait; personne n'écoute.

— Qu'importe, répliqua-t-elle, daignez m'obéir. »

La courtoisie voulait qu'il cédât; il alla donc fermer la fenêtre. Puis revenant vers la jeune fille, pressé de connaître le motif de son étrange démarche, il reprit, non sans hauteur :

« Vous avez à me parler, Mademoiselle ?

— Je vous supposais couché et endormi, dit-elle ; je croyais trouver ici, veillant sur vous, un de nos serviteurs. J'étais venue afin de l'interroger et de savoir de lui si vous étiez plus calme qu'au moment où je vous ai quitté. Votre agitation m'avait inquiétée ; vous avez prononcé de méchantes, d'incompréhensibles paroles.

— Ce n'était qu'une crise accidentelle ; elle n'a pas duré ; j'ai pu goûter quelque repos et vous voyez, Mademoiselle, qu'il m'a profité puisque me voilà debout.

— Oui, je le vois, déclara Mademoiselle de Noyan, et j'en suis aussi étonnée qu'heureuse, étonnée surtout de vous voir si promptement rétabli et disposé à partir. Car vous partiez quand je suis entrée, ma présence seule vous a retenu. » Elle s'attendait sans doute à une explication, car elle s'arrêta sur ces mots. Mais Édouard ne les ayant pas relevés, elle ajouta d'un accent de reproche :

« C'est donc vrai que vous êtes pressé de vous soustraire à notre reconnaissance ?

— C'est vrai, » répliqua-t-il vivement, comme si la question lui avait déplu.

Sans se laisser déconcerter par la franchise de la réponse, Amélie continua :

« Pourquoi cette hâte, cette volonté de fuir ? Comment n'avez-vous pas pensé que les habitants de cette maison en seraient offensés et auraient le droit de l'être ? Comment ne vous êtes-vous pas dit que lorsqu'on a été reçu chez un gentilhomme tel que le marquis de Noyan, on ne doit pas en sortir, nuitamment, comme un malfaiteur. »

Ces paroles parurent piquer au vif Édouard Fortin.

« Je ne suis pas gentilhomme et n'ai pas cédé à de tels scrupules, s'écria-t-il. Je n'ai pensé qu'à moi. Il ne me convenait pas de rester ici, ni de recevoir plus longtemps l'hospitalité de M. de Noyan et je m'en allais. Je ne dois compte de ma conduite à personne, pas plus à votre grand-père qu'à vous, Mademoiselle, car, ce n'est pas moi, à ce qu'il me semble, qui suis l'obligé. » On sentait dans sa voix une impatience à peine dissimulée, un désir de couper court à ce fiévreux entretien et ce fut d'un ton quasi brutal qu'il répéta : « Non, grâce à Dieu, ce n'est pas moi. »

Une protestation attristée monta dans les yeux d'Amélie.

« Comme vous me parlez durement, monsieur, soupira-t-elle. Que vous ai-je fait ? »

Cette plainte amollit le cœur d'Édouard et l'ouvrit à la pitié. Sa conscience qu'il avait entendue tout à l'heure lui parla de nouveau, plaida pour Mademoiselle de Noyan. Ne serait ce pas inique d'imputer à l'innocent les actes du coupable ?



« Pardonnez-moi, dit-il j'ai eu tort de m'emporter. Mais, aussi pourquoi cette visite qui a dû coûter à votre orgueil ? Pourquoi ces questions qui blessent le mien ? Pourquoi vous opposer à mon départ ? »

Ce fut au tour d'Amélie de se récrier :

« Pourquoi ? Pourquoi je suis ici, pourquoi je vous interroge, pourquoi je tente de vous retenir, je vais vous l'avouer, Monsieur. Quand mon grand-père s'est trouvé devant vous, j'ai vu tout à coup la haine dans votre regard et dans vos paroles, comme si le nom qu'il venait de prononcer eût été pour vous un objet d'horreur. Vous vous êtes ensuite efforcé de dissimuler. Mais, je suis clairvoyante et vous n'avez pu me tromper. De votre langage indigné, de votre colère, est résultée pour moi la certitude que lorsque vous êtes entré dans notre maison, M. de Noyan ne vous était pas inconnu. A supposer qu'avant ce jour vous ne l'eussiez jamais rencontré, assurément, vous aviez entendu parler de lui. Où ? Quand ? Comment ? C'est ce que j'ai voulu savoir de vous. Oui, je suis venue pour le savoir, fit-elle avec énergie, et vous ne partirez pas sans me l'avoir dit. Alors que vous avez mérité notre éternelle reconnaissance par votre dévouement, il serait trop cruel de vous refuser à cette explication nécessaire. Quel motif avez-vous de nous haïr ?

— Je ne vous hais pas, Mademoiselle, répondit Édouard dont l'émotion redoublait. Je n'ai pu concevoir pour vous, encore que nous soyons étrangers l'un à l'autre, que du respect, de l'admiration, de l'estime. Je suis heureux de vous avoir rendu service et vous vous méprenez en m'attribuant d'autres sentiments.

— Oh ! je sais bien que je n'ai rien fait pour encourir votre courroux, reprit Amélie qui poursuivait obstinément son idée. Mais je ne suis pas seule en cause, ce n'est pas de moi seule qu'il s'agit ; il y a mon grand-père, mon grand-père que je chéris, à qui je dois tout et dont je suis solidaire. Professez-vous pour lui les mêmes sentiments que pour moi ? Allons, Monsieur, parlez. »

Et comme il se taisait :

« Vous voyez que mes soupçons étaient fondés, fit-elle. »

Il essaya de nier encore:

« Je vous répète que vous vous trompez, Mademoiselle. »

Mais au lieu d'être convaincue, elle se fortifiait de plus en plus dans son opinion :

« Je vois bien que vous ne me direz rien murmura-t-elle. C'est mal ! C'est mal de persister à me cacher pourquoi vous vouliez vous éloigner et d'empoisonner, ainsi que vous le faites, la gratitude et la sympathie que je ressens pour vous. »

Gémissante et toute en larmes, elle tomba assise dans un fauteuil près de la table. Debout et silencieux, à quelques pas d'elle, Édouard la contemplait apitoyé par sa douleur, et séduit aussi par son charme, par sa beauté, par sa grâce. Malgré lui, il en subissait l'influence et il s'attristait d'être contraint de torturer cette âme loyale et pure.

« Vous voyez que vous eussiez mieux fait de ne pas venir, » observa-t-il.

Mais Amélie ne l'entendait pas. Ses yeux étaient tombés sur la lettre qu'il avait écrite au marquis de Noyan et à travers ses larmes, elle en commençait la lecture. Soudain elle bondit, s'empara de la feuille volante et demanda :

« Elle est de vous cette lettre ? »

— Ne lisez pas ! Ne lisez pas ! » ordonna Édouard en tentant de la lui arracher.

Mais elle reculait hors de sa portée et brandissant la lettre, elle s'écria :

« Je veux lire et je lirai.

— Que votre volonté s'accomplisse, » fit-il résigné.

En une minute, elle eut dévoré ces lignes révélatrices. Alors, relevant la tête, elle dit à Édouard :

« La voilà donc cette vérité que vous vouliez me taire... Et c'est pour cela... Je vous plains de toute mon âme, Monsieur... Le général Fortin a été la victime de circonstances fatales... Mais vous devriez comprendre qu'en le condamnant, le marquis de Noyan n'a rempli que son devoir. »

Edouard s'élança vers elle et lui prenant la main d'un mouvement de fureur :

« Ne me parlez pas ainsi si vous ne voulez me pousser à bout, dit-il avec exaltation. Je ne puis entendre de telles paroles. La faute commise était de celles qui ont droit à la clémence, au pardon. Cependant le juge fut impitoyable. Il ne tint compte ni du caractère extraordinaire des événements par lesquels le général Fortin s'était laissé égarer, ni des bienfaits dont l'Empereur avait comblé ce malheureux, bienfaits dont le souvenir fut plus puissant sur lui que le serment qu'il avait prêté au Roi. Il méritait quelque pitié ; il avait un fils, un enfant alors, que son supplice allait faire orphelin. Le marquis de Noyan ne se laissa pas émouvoir ni par cette considération, ni par d'autres. Ses collègues étaient disposés à l'acquittement ; il les poussa à condamner. Et lorsque la sentence prononcée, les amis du condamné étaient au moment d'obtenir une commutation de peine, ce

bourreau s'appliqua à démontrer à son prince que le général Fortin devait être exécuté. Il ne fut heureux que lorsque l'exécution eut été décidée. Voilà le crime de votre grand-père, Mademoiselle, le crime que je ne pardonne pas. Et c'est parce que je suis résolu à me venger que j'allais partir. Pouvai-je accepter l'hospitalité et les soins de ce juge que j'ai jugé et qui doit un jour périr de mes mains ? »

Edouard s'arrêta. La véhémence de ses accents avait épuisé ses forces. A le voir défaillant, la pâleur aux joues, Amélie convaincue de la légitimité de ses reproches était saisie à la fois de compassion et de terreur. La douleur de ce jeune homme l'avait émue jusqu'aux larmes ; mais sa colère la faisait frémir. Elle songeait à son grand-père, aux périls dont il était maintenant menacé. Sous l'empire de ce double sentiment, elle s'agenouilla :

« Pardonnez, supplia-t-elle.

— Jamais, affirma Edouard, avec dureté.

— Alors, s'il vous faut quand même une victime expiatoire, vengez-vous sur moi, » reprit Amélie.

Au lieu d'attendrir Edouard, cette supplication l'irritait.

« Me venger sur vous, dit-il amer et railleur, j'y avais songé. Mais, outre que ce serait infâme de vous faire expier le crime d'un autre, je ne pourrais aller jusqu'au bout de ma vengeance si je tentais de l'accomplir sur vous. A chacun la responsabilité de ses actes. Vous n'êtes responsable que des vôtres et vous ne m'avez jamais fait de mal. Trêve de prières, Mademoiselle. Les prières sont inutiles. Ce qui doit être sera. »

Un silence suivit cette déclaration. Mais, il ne se prolongea pas.

« Eh bien, non, fit Mademoiselle de Noyan, je ne vous laisserai pas châtier un crime par un autre crime. Quoi que vous entrepreniez contre mon grand-père, vous me trouverez toujours devant lui. Pour l'atteindre, vous serez obligé de marcher sur moi. C'est de lui seul, dites-vous, que vous voulez vous venger. Comment n'avez-vous pas compris que tout ce qui le touche me touche et que vous ne pourriez l'atteindre et le frapper, sans m'atteindre et me frapper moi-même ? » Croyant l'avoir ébranlé par cette menace, elle s'empara de ses mains, les arrosa de ses larmes, en continuant a supplier : « Faites grâce, Monsieur. Ne vous arrogez pas le droit de punir. Ce droit n'appartient qu'à Dieu. Et puis, songez à moi qui suis innocente et que vous frapperiez aussi, en frappant l'aïeul que je chéris. Faites grâce... »

Il voulait se soustraire à l'étreinte fiévreuse qui l'avait enveloppé. Mais, Mademoiselle de Noyan s'était cramponnée à lui et déjà il se demandait s'il parviendrait à se délivrer d'elle autrement qu'en l'exauçant, lorsque changeant soudain de ton, elle lui dit : « Ah ! si vous cédiez à mon ardente prière, si vous me donniez cette joie, cette joie immense de renoncer à vous venger, nul sacrifice ne serait au-dessus de ma volonté pour vous prouver ma gratitude. »

La résistance d'Edouard Fortin était déjà bien ébranlée par l'assaut inattendu qu'il subissait depuis quelques instants. Il avait eu beau se raidir pour le déjouer, l'adorable créature qui se traînait à ses pieds était plus forte que lui. Ce n'est que par un dernier effort de son énergie qu'il luttait encore contre les puissantes armes dont elle disposait. Mais, les énigmatiques paroles qu'elle venait de prononcer achevèrent sa défaite.

« Que parlez-vous de sacrifice ? demanda-t-il. Que pourriez-vous pour moi, si je pardonnais ? »

Elle se redressa, le regard illuminé par l'espérance.

« Si vous pardonniez, s'écria-t-elle, ce ne serait pas trop de toute une vie de dévouement et de tendresse pour récompenser votre magnanime renoncement.

— Vous m'épouseriez ! répondit-il d'un air de doute. Vous m'épouseriez, pauvre, obscur, ne possédant rien que mon nom ! Vous m'épouseriz, vous ! la fière descendante des Noyan !

— Je vous épouserais si vous pensiez que par moi vous trouveriez le repos, le bonheur.

— Mais, votre père si vain de son rang, de sa naissance ?

— Je serai majeure dans un an, répliqua fièrement Amélie.

— C'est donc là ce que vous appeliez un sacrifice, » dit-il défiant.

— J'ai eu tort d'employer ce mot, protesta-t-elle, car me donner à celui dont j'aurais éprouvé la générosité, la grandeur d'âme, la noblesse morale, à celui qui pour moi, aurait fait litière de ses ressentiments, ce ne serait pas un sacrifice. J'ai voulu dire, et je le redis dans toute la sincérité de mon cœur, que quel que soit le prix que vous mettiez à votre clémence, je suis prête à le payer, dût-il consister en un don entier de moi-même et qu'après avoir payé ainsi, je serai sans regrets. »



En prononçant ces mots, elle laissait tomber sur Édouard Fortin un regard tout embrasé des ardeurs d'une âme qui se donnait, en cet instant solennel, librement et à jamais.

Cette fois, il fut vaincu. Sans rien répondre, il prit avec douceur aux mains d'Amélie sa lettre froissée ; il la mit en morceaux ; puis, d'une voix qui tremblait, il soupira :

« Merci, Mademoiselle, merci et adieu. »

— Vous partez ? dit-elle, éperdue.

— Je pars, je dois partir, car, je ne peux, en vérité, accepter ce que vous avez eu raison d'appeler un sacrifice ; si je restais plus longtemps, peut-être perdrais-je le courage d'écarter la suprême félicité que vous m'avez offerte. Mais, soyez rassurée ; j'ai pardonné et vous n'entendrez plus parler de moi. »

Il allait rapidement vers la croisée et la rouvrit. Amélie se précipita pour l'arrêter. Mais, il avait été plus prompt qu'elle et s'élançait d'un bond au dehors. Dans la nuit claire, elle le vit traverser en courant le jardin et disparaître sous les futaies. Alors un grand bouleversement s opéra dans son cœur qu'avaient exalté au delà de la raison les émotions de cette inoubliable nuit. Elle sentit que l'amour y entrait victorieux. Elle se pencha suppliante comme si elle espérait encore ramener Edouard à ses genoux. Vain espoir. Elle ne le voyait plus. Elle entendait encore le bruit de ses pas ; puis le bruit cessa et d'une voix faible comme le souffle de la brise qui secouait les arbres, elle soupira :

« Je le retrouverai ».

ERNEST DAUDET.

(Illustrations de Lucius Rossi).



LES Chevaux et la Voiture SOUS LOUIS XV

AU COMTE DE COSSÉ-BRISSAC.

« LE CHEVAL N'AIME QUE LES PEUPLES FORTS ; IL EST HEUREUX ET FIER DE L'ÉNERGIE DE SON MAITRE ; IL GRANDIT AVEC LUI ; MAIS IL S'ÉNERVE ET S'ÉTIOLE CHEZ LES PEUPLES PARESSEUX. »

Avec le règne de Louis le Grand commence la réputation de l'*Ecole de Versailles* si justement célèbre à tous les titres.

Pendant un siècle, de 1680 environ à 1789, elle est non seulement la première école d'équitation d'Europe, mais encore le foyer d'une élégance raffinée, du goût le plus sûr et le plus délicat, de la politesse et des manières les plus finement distinguées. Avoir fait ses *académies* à Versailles est, dans toutes les Cours, un brevet d'élégance et de distinction.

Après avoir formé au monde et aux belles manières un nombre incalculable de jeunes gens de tous les pays, cette admirable pépinière d'officiers de cavalerie, d'écuyers et d'hommes du monde, disparaît devant la Révolution.

Mais elle demeure, dans la tradition, le plus parfait modèle de l'élégance, de la bonne tenue à cheval, et de l'*accord parfait des aides*. L'anglomanie, la néfaste anglomanie, n'y pénétra jamais, tout y resta français, bien français, principes et manières, hommes et chevaux, ceux-ci « puissants dans les hanches et galants dans la bouche », faisant honneur à leurs maîtres.

Lorsque sur la table presque rase il fallut, des débris qu'on rencontrait, reconstruire un édifice qui fût logeable pour une société et où il fût permis de savoir quelque chose, de réussir en quelque art et de violer l'égalité en recevant des leçons, ce furent de rares survivants de l'Ecole de Versailles qui furent employés à refaire des écuyers et à constituer une Ecole nationale d'Equitation. Cette école eut au moins le mérite de sauver ce qui pouvait être sauvé, de renouer la chaîne de la tradition. Ses principaux écuyers furent Coupé, Jardin, Gervais, Cordier, Rousselet, presque tous anciens piqueurs des Ecuries du Roi et élèves du prestigieux marquis d'Abzac.

C'est donc l'Ecole de Versailles qu'il faut invoquer toutes les fois qu'on prétend s'inspirer des bonnes traditions équestres ; c'est d'elle que sortirent les écuyers les plus justement renommés du XVIIIe et du XIXe siècles ; c'est d'elle enfin, par les Laucosmes

L. VALLET



AU MANÈGE

Brève et les D'Aure, que procède l'Ecole qui s'efforce de maintenir et de perpétuer en France un mode national d'équitation, une Ecole qui seule vaut d'être appelée ainsi et qui, par l'accord entier de l'homme et de la bête, obtient de celle-ci le maximum d'efforts avec le minimum de dépense pour celui-là.

* * *

Tout n'est-il pas merveilleux, en ce merveilleux XVIIIe siècle! costumes, architecture, peinture, luxe, goût, éducation. Tout est français, et le goût français prime par toute l'Europe. Tout y est fait pour le plaisir des yeux et la joie de l'esprit; l'art, le goût, cette qualité si éminemment française, sont partout et dans tout. Hommes et femmes, cavaliers et amazones rivalisent de grâce, d'élégance; un nuage de poudre à la maréchale plane dans l'air, affinant les êtres et les choses. Le moindre meuble, le plus petit objet porte l'empreinte d'un goût exquis.



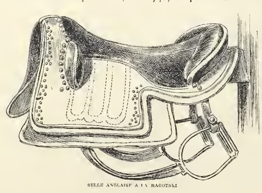
CHAISE DE POSTE À CUL-DE-SINGE, AVEC LES « BADINANTS »

La mode française, la langue française règnent en maîtresses dans toute l'Europe. En pourrait-on en dire autant aujourd'hui? Et l'anglomanie, qu'on pourrait bien appeler l'anglomaladie, n'a-t-elle pas troublé bien des cervelles, surtout en ce qui regarde le cheval? Si l'on n'y prend garde, les civils mettant tout leur « chic » à monter comme des lads à l'entraînement, bientôt les officiers, qui jusqu'ici ont cependant conservé seuls les saines et bonnes traditions, monteront comme des jockeys plutôt que comme des écuyers. Ne s'en est-on pas, du reste, préoccupé en haut lieu, lorsqu'on a envoyé, pour commander le manège de Saumur, héritier direct du manège de Versailles, un des écuyers les plus brillants et les plus justement appréciés de notre époque, M. Picot de Vaulogé?

* * *

Pour revenir au XVIIIe siècle sans quitter l'équitation à l'anglaise, véritable négation de la belle tenue équestre, j'emprunterai à un écuyer également célèbre par ses aventures romanesques et par les justes observations qu'il a écrites sur l'équitation, ces quelques lignes qui résument admirablement les principes ou plutôt le manque de principes qui caractérise l'école anglaise. Pour bien montrer d'abord à ceux qui le pourraient ignorer que Gaspard de Saunier n'est pas un rétrograde, un « vieux pompon », je donnerai d'abord son grand principe : « Moins le cheval a de fer dans la bouche et plus il est à son aise. » J'ajouterai encore que ce partisan des « airs relevés » échappa, pendant les guerres d'Italie, grâce à la vitesse et à la façon de sauter de son cheval, à tout un parti de houzards autrichiens qui le poursuivaient.

Voici donc ce qu'écrivait, vers 1740, Gaspard de Saunier :

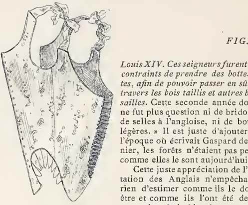


SELLE ANGLAISE À LA RAGOTSKI

« Autrefois l'Angleterre avait quantité de bons écuyers, mais présentement la nation fait peu de cas de cette science; de manière que *si un étranger allait à présent dans ce royaume, fût-il le plus habile qui ait paru dans le monde, n'étant point né en Angleterre, il ne serait ni écouté, ni même regardé. Mais un jeune valet, fort, léger et hardi, capable de monter un cheval de courses à Newmarket ou ailleurs, sera plus estimé, de même que le maître valet qui aurait mis le cheval en haleine en tâchant de gagner sa course ; ces deux hommes, dis-je, seront plus estimés que les plus habiles écuyers de l'univers, ce qui provient de ce que les manèges sont présentement négligés en Angleterre.*

« Je me souviens aussi que lorsque le roy Jacques quitta l'Angleterre pour passer en France, plusieurs seigneurs et milords le suivirent, et lorsque Louis XIV fut à Fontainebleau, plusieurs de ces seigneurs anglais crurent pouvoir chasser comme chez eux, c'est-à-dire avec leurs bridons et leurs petites selles à l'anglaise ; mais ils trouvèrent bien du changement par rapport au terrain et aux bois remplis de montagnes escarpées, rencontrant partout des rochers et des grosses pierres. C'est ce qui obligea Louis XIV de faire aplanir le terrain en beaucoup d'endroits et d'y faire tirer de grandes allées qui répondaient souvent les unes aux autres, ce qui n'était pas auparavant. Louis XIV voulait alors courir le cerf dans une espèce de voiture à quatre roues, ce qui n'est pas la manière des véritables chasseurs, qui doivent toujours suivre la queue des chiens; ce que les piqueurs et les amateurs de chasse faisaient à travers les bois et les rochers. Tous ces lords et seigneurs étrangers, qui estoient présens, prétendoient alors l'emporter sur les François, et c'est en quoi ils auroient réussi, s'ils eussent trouvé un terrain commun dans leur païs; mais avec leurs bridons, leurs petites selles et leurs petites bottines, aussi souples qu'elles doivent l'être dans un manège, pour passer à travers toutes les grandes forêts remplies de bois-taillis, de gros et de petits arbres, entre les rochers et les cailloux, tantôt l'un se cassoit la jambe en donnant de vitesse contre les arbres pour éviter les rochers; tantôt, d'autres, ne pouvant conduire leurs chevaux comme ils auroient pu faire avec la bride, les branches d'arbres les emportaient de dessus leurs selles; tantôt, après avoir monté une éminence, trouvant de l'autre côté un précipice, ils ne manquoient pas de faire la culbute, de se casser le cou ou une jambe, faute de pouvoir retenir leurs chevaux qui, quelquefois même, se trouvèrent fort estropiés.

« Je cite tout cela pour l'avoir vu arriver plusieurs fois ; mais l'année suivante, je vis ces seigneurs et lords, *qui étoient venus en France, obligés de prendre les manières françoises, c'est-à-dire de se servir de brides et de selles vulgairement nommées à la royale, qui ont été inventées pour la commodité de*



CORPS POUR LES FEMMES QUI MONTENT A CHEVAL

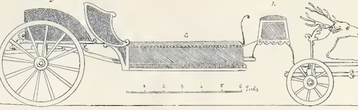
Louis XIV. Ces seigneurs furent aussi contraints de prendre des bottes fortes, afin de pouvoir passer en sûreté à travers les bois taillis et autres broussailles. Cette seconde année donc, il ne fut plus question ni de bridons, ni de selles à l'angloise, ni de bottines légères. » Il est juste d'ajouter qu'à l'époque où écrivait Gaspard de Saunier, les forêts n'étaient pas percées comme elles le sont aujourd'hui.

Cette juste appréciation de l'équitation des Anglais n'empêchait en rien d'estimer comme ils le doivent être et comme ils l'ont été de tout temps, les admirables chevaux anglais.

Le roi Louis XV chassait le plus souvent sur des chevaux anglais (ce qui ne veut pas dire sur des CLAQUETTES) de pur-sang; les deux anecdotes suivantes en font foi.

« Il y a quinze jours ou trois semaines que M. de Belle-Isle, étant au lever du Roi, le Roi parla de la difficulté qu'il y avoit d'avoir des chevaux anglais pour lui, tant pour la guerre que pour la chasse. M. le prince Charles (Charles de Lorraine, grand écuyer), qui étoit présent, dit qu'il avoit écrit, mais qu'il étoit impossible d'obtenir des passe-ports; le Roi parut extrêmement peiné et affecté de ce refus. M. de Belle-Isle, qui conserve beaucoup de reconnaissance du traitement qu'il a reçus en Angleterre et de la considération qu'on lui a marquée, se pique de prendre en toutes occasions le parti des Anglais par rapport aux procédés; il assura donc le Roi que ces refus l'étonnoient beaucoup, d'autant plus que pendant son séjour il avoit vu la disposition bien différente des esprits pour ce qui regardoit la personne du Roi. En conséquence de cette conversation, il écrivit à un des amis de M. de Newcastle. Cet ami lui a marqué en réponse que M. de Newcastle n'avoit eu aucune connoissance que le Roi désirât des chevaux pour lui; que les sentiments du roi d'Angleterre et les siens n'étoient pas différents de ce que M. de Belle-Isle en avoit jugé, et que pour le prouver, il lui envoyoit un passe-port pour quarante chevaux pour le Roi. M. de Belle-Isle rendit compte hier au Roi du succès de cette petite négociation; il remettra aujourd'hui le passeport à M. le prince Charles. » *(Mémoires du duc de Luynes*, 31 avril 1746.)

Et la seconde, du même auteur, à la date du 23 octobre 1748: « On me contoit hier une anecdote; c'est un fait arrivé depuis deux ou trois mois. Le Roi envoie souvent acheter des chevaux de chasse en Angleterre, tantôt pour la grande écurie, tantôt pour la petite; on choisit pour cette commission des gens connoisseurs en chevaux, qui connoissent le pays et même SACHENT L'ANGLOIS S'IL EST POSSIBLE *(sic)*. Un piqueur de la grande écurie, qui a été attaché à M. le duc d'Ormond et qui sait l'anglois, alla il y a deux ou trois mois en Angleterre chercher des chevaux pour le Roi. Il y trouva gens de sa connoissance qui voulurent lui faire voir le dîner du prince de Galles. Le prince de Galles, voyant un visage inconnu, demanda qui il était, et en ayant été instruit, l'appela; il lui fit plusieurs questions sur la France et sur la personne du Roi. Le piqueur répondit dans les termes les plus propres à marquer son attachement à son maître. « Vous avez grand raison, lui dit le prince, d'aimer le « Roi de France; je pense bien de même. » Et un moment après, ayant demandé à boire, il dit au piqueur: « C'est à la « santé du Roi de France; je vous prie de lui dire à votre re- « tour. » Après quelques moments, le piqueur crut devoir se retirer; le prince le fit rappeler et lui dit d'attendre la fin de son dîner. Lorsqu'il fut hors de table, il tira une montre d'or de sa poche et la donna au piqueur, et lui recommanda de la garder pour l'amour de lui. »



A. — Siège du cocher.

B. — Siège pour le personnage principal

C. — Banquette sur laquelle les invités se mettent à califourchon

D. — Caisse pour mettre l'animal tué.

N. B. — Cette voiture s'attelait à six chevaux avec un cocher et un postillon.

WOURST OU VOURST (VOITURE DE CHASSE)

Ces deux anecdotes du duc de Luynes et ce passage de G. de Saunier prouvent donc bien que si, au XVIII[e] siècle, on jugeait comme elle le mérite l'équitation des Anglais, on savait apprécier à leur juste prix les qualités supérieures de leurs chevaux.

Pour résumer, je citerai encore ces mots, à moi personnellement adressés par un de nos hommes de cheval les plus distingués, il y a quelques jours à peine: « Il y a, disait-il, en équitation, deux qualités qui sont inséparables l'une de l'autre pour faire un parfait cavalier: la première, c'est tout naturellement de bien monter à cheval; la deuxième, c'est de paraître bien monter. Peu de cavaliers modernes réunissent ces deux qualités. »

Or, au XVIII[e] siècle, on savait monter, et la belle et régulière tenue des cavaliers semblait le complément indispensable de toute science équestre. La mode actuelle est bien moins exigeante; il est vrai qu'on ne se contentait pas alors d'un simple tour au Bois. Presque toute la vie extérieure se passait à cheval. Il était donc tout naturel que, quoiqu'on en dise, la connaissance du cheval et de l'équitation fût bien plus généralisée que de nos jours.

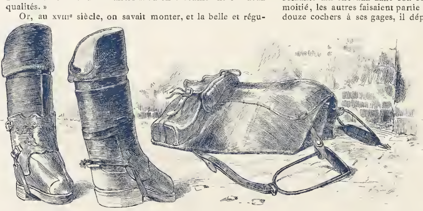
*
* *

J'ai parlé plus haut du prince Charles de Lorraine, qui fut grand écuyer (Monsieur le Grand) pendant toute la première partie du règne de Louis XV. La charge de grand écuyer, entrée dans la Maison de Lorraine avec Henry, comte d'Harcourt, en 1643, n'en sortira qu'en 1790, avec Charles Eugène de Lorraine, prince de Lambesc.

Le prince Charles, comme on nommait le grand écuyer de Louis XV, mourut le mercredi 29 décembre 1751. Le duc de Luynes dit: « Il n'avait QUE soixante-sept ans; il ne paraissait pas faire de dépense dans ce pays-ci (Versailles), ni même une dépense fort brillante à Paris. »

Ce qui n'empêche que ce même prince Charles donne tous les jours un dîner « extrêmement grand et de mets chers et recherchés », qu'il a un prodigieux nombre de domestiques, soixante-dix chevaux dans son écurie, dont il nourrissait la moitié, les autres faisaient partie de la grande écurie; il avait douze cochers à ses gages, il dépensait beaucoup en voitures. Lors de son mariage avec Madame de Brionne (Montauban), il lui donna un carrosse qui coûtait quatorze mille livres, et lorsqu'il fut fait, il en fut si content qu'il en commanda un pareil pour lui. Voilà qui est loin des délicieux automobiles.

On cite, à propos du prince Charles, une histoire assez amusante et qui montre que la reine Marie Leczinska ne manquait pas de finesse. Il n'était pas d'un esprit très brillant et sa conversation contenait, pa-



raît-il, beaucoup de paroles et peu d'idées. Sa phrase préférée et qu'il répétait volontiers à tout bout de champs, était : « Je n'en suis pas moins le prince Charles ». Cette phrase était connue. Or un jour, la Reine, passant dans la galerie, rencontre une dame qui avait les faveurs du Roi. Cette dame, très entourée, était suivie d'une foule nombreuse de courtisans. Marie Leczinska la regarde, et se tournant vers une de ses dames, elle lui dit en souriant : « Je n'en suis pas moins le prince Charles. »

Le grand écuyer (M. le Grand) avait la direction et la surveillance de la grande et de la petite écurie, du haras royal et de toutes les académies du royaume. Le premier écuyer (M. le Premier) était spécialement chargé de la petite écurie.

* * *

Les écuries du Roi furent construites par Mansard, de 1676 à 1682. Les anciennes écuries, situées rue de la Pompe, nº 7, à l'ancien pavillon de La Vallière, devinrent alors écuries de la Reine, de la Dauphine et de la duchesse de Bourgogne. Le 20 décembre 1682, Louis XIV, accompagné de Monseigneur et de la Dauphine, vint visiter ses nouvelles écuries. Elles avaient coûté 3,052,281 livres (1,451,440 livres pour la grande et 1,601,981 livres pour la petite, plus 12,000 livres de gratification aux entrepreneurs) « en considération de la précipitation et frais extraordinaires pour rendre les ouvrages finis et parfaits dans le temps que Sa Majesté l'avait ordonné » (*Le Roi*, t. II, p. 117, d'après les comptes des Bâtiments). La grande écurie avait été construite sur l'emplacement de l'hôtel de Noailles, entre l'avenue de Paris et celle de Saint-Cloud; la petite écurie, sur l'emplacement des hôtels de Lauzun et de Guitry, entre l'avenue de Sceaux et celle de Paris. Quoique ayant, comme tous les monuments de Versailles, beaucoup perdu de leur ancienne splendeur, elles gardent encore le grand air qui caractérise leur époque. Les grilles, du plus beau modèle et décorées de trophées dorés, ont été remplacées, sous la Restauration, par celles actuelles. La place me manque pour donner une description complète de ce qu'elles étaient sous le Grand Roi. Je renvoie les amoureux du passé à celle qu'en fait le *Mercure galant* de 1686, à l'occasion de la visite des ambassadeurs de Siam.

M. de Beringhen fit voir à ces ambassadeurs, à la petite écurie, cinq attelages à dix chevaux, entre lesquels ils re-



TILBURY A LA HOLLANDAISE

marquèrent : ceux d'Espagne, de poil noir; les Brandebourg, de poil bai, qui venaient de la Prusse Ducale et dont l'Electeur de Brandebourg avait fait présent au Roi en 1681 ; les gris de perle, « qui sont de très nobles chevaux sortis du haras du comte d'Oldenbourg » ; les tigrés, qui venaient de Pologne; les feuilles-mortes, « qui sont d'un poil très rare et très beau, et qui viennent du même pays que les gris perle ». Les très beaux et très grands chevaux du Corps, gris et pommelés. Enfin plus de 600 chevaux, que contenait la petite écurie. Tous ces chevaux étaient en bridons de cuir blanc avec des rubans de soie feu à la tête et à la queue.

Il leur montra aussi toutes les selleries, les armoires pleines de selles et de housses de velours brodées d'or, d'argent et d'acier; « il y en a une fort remarquable : le fond est de velours violet enrichi d'un travail d'acier plus beau et plus délicat que la plus fine broderie ». Puis les ambassadeurs admirèrent les râteliers « où pendaient une grande quantité de brides garnies d'argent et d'or moulu ». Ils virent le carrosse destiné aux ambassadeurs, « le dedans est d'un velours cramoisi brodé d'or, d'un très beau travail. Le dehors est peint et doré dans tous les endroits qui peuvent souffrir la peinture et la dorure ; l'attelage de ce carrosse est de douze chevaux ».

Le nombre des carrosses, calèches, soufflets, diligentes, était grand et riche à proportion.

Le carrosse de parade du Roi était d'un magnificence extraordinaire tout brodé dedans et dehors, avec un train et des harnais d'une richesse inimaginable.

On mène ensuite les Siamois à la grande écurie, où le comte de Brionne, grand écuyer en survivance, leur montre plus de deux cents chevaux de manège, espagnols, italiens, barbes et français, puis cent très beaux « coureurs anglais que le Roi entretient pour la chasse ».

Et ce qui surprend le plus ces ambassadeurs émerveillés, c'est le nombre incroyable, infini, d'écuyers, de pages, de valets et gens en livrée.

Une autre fois, le 11 juillet 1691, c'est le Roi et la Reine d'Angleterre auxquels Louis le Grand fait visiter ses écuries et qui affirment n'avoir jamais tant vu de beaux chevaux anglais ensemble.

En 1712, le Roi a vingt-cinq attelages de toute beauté, de dix chevaux chacun.

J'ai dit que le grand écuyer était le chef des écuries du Roi : il réglait toutes les dépenses de la grande écurie, et tous ceux qui y étaient employés lui prêtaient serment. A la mort du Roi, tous les chevaux de l'écurie et du haras lui appartenaient.

M. le Premier, qui dirigeait la petite écurie, avait sous son commandement les carrosses, les calèches, les chaises de poste, les vis-à-vis, les chaises à deux, diligences, etc; les chaises à porteurs, les cochers, les postillons, les palefreniers, etc., etc.

Sous Louis XV, le nombre des chevaux des écuries du Roi



se décomposait ainsi, d'après un état de service daté du 14 juin 1752 :

35 pour le Roi, sous les ordres de M. de Nestier; 12 pour M. le comte de Brionne; 60 pour les écuyers et piqueurs; 25 pour la chasse du daim, commandés par M. de Dampierre; 24 pour les pages; 90 pour la suite, les palefreniers et le service, 111 à prêter aux seigneurs pour la chasse. Ce qui fait 357 chevaux de selle.

Chevaux de Carrosse. — 25 pour M. de Brionne, tant à Versailles qu'à Paris; 34 pour MM. de Nestier, de Buttler, de Bridge, de Tourdonnay; M. de Brionne s'en sert aussi; 24 chevaux de chaise pour M. de Brionne et pour les écuyers; 15 chevaux à Paris, pour faire les commissions. Total : 98.

(Les 357 chevaux de selle et ces 98 sont aux ordres de M. Nestier. Ce qui fait 455 chevaux.)

Aux ordres de M. Mesmont. — 124 pour le manège; 11 de carrosse et de chaise pour son usage. Soit : 135.

Aux ordres de M. de Van- deuil. — 110 pour le manège; 3 de carrosse. Total : 113.

Le Vautrait. — 55 che- vaux.

La Louveterie. — 25 che- vaux. Donc, total général : 738 chevaux.

En 1733, ce sont les sieurs Valcoste et associés qui sont entrepreneurs de voitures de la Cour, et j'ai entre les mains le dé- tail des baux qui leur sont faits pour le local de l'avenue de Sceaux.

En 1746, cette entreprise est faite par les sieurs de La Borde et Mi- gnard. Nouveaux baux à l'occasion de l'hôtel des Che- vau-Légers de la Garde, qui leur est contigu.

Quittons un instant le côté officiel pour écouter le charmant récit qui, sous la forme à peine voilée d'un conte galant, nous apprendra comment voyageait la favorite de Louis le Bien-Aimé, Madame de Pompadour : « ... Elle se distinguait parmy toutes les autres par la richesse de son équipage et de son ajustement; elle avoit envoyé ses gens devant elle à petites journées. Pour elle, elle monta dans sa diligence, peinte en camaïeu d'un bleu obscur; les endroits les plus tendres et les plus voluptueux des métamorphoses d'Ovide étoient exprimés sur les panneaux; les moulures étoient d'un or rembruni du dernier goût; elle étoit doublée d'un velours à la Reine, lilas, brodé en chenilles couleur de roses et traînée par six chevaux isabelles à crins noirs des plus fringants, nattés en bleu et les cocardes de même. Le postillon, encore enfant et d'une figure charmante, ressembloit assez à l'amour qui mène le char de sa mère. Pour le cocher, il étoit énorme, ainsi que son plumet, son manchon et ses moustaches; en un mot, tel qu'il le faut pour être dans les règles les plus étroites de la mode. Quatre coureurs des mieux tournés précédaient cet équipage, et quatre heiduques d'une taille démesurée l'entouroient; derrière étaient huchés cinq ou six grands laquais de figure choisie et l'air insolent, selon les règles. Elle était, dans son équipage, plus parée de ses propres charmes que de son ajustement, quoiqu'il fût des plus galants et des mieux entendus. Elle avoit une robe ouverte couleur de rose et argent, garnie de falbalas et de quilles; la coëffure et les manches de point d'Angleterre d'un goût achevé, la petie oie entière d'une élégance parfaite, la coëffe avancée; peu de rouge, jouant la physionomie abattue qui convient à une femme de qualité qui est censée avoir fait un voyage; elle tenoit d'une main une brochure nouvelle et de l'autre sa lorgnette, et avoit sur ses genoux deux ou trois chats et chiens qui montroient leurs museaux à la portière... Son arrivée fut annoncée par une foule de domestiques, un tas d'inutiles qui suivent ou précèdent les grands seigneurs, qui ne leur sont d'aucune utilité, qu'ils ne connaissent seulement pas et qui ne servent qu'à désoler tout le monde dans les endroits où ils passent et à crever les chevaux de poste. »

L. VALLET.

(A suivre.)





DÉDICACES

I

A Armand Silvestre

Qui daigna en sourire et faillit y collaborer

« Souvent un détail infime et prosaïque triomphe du plus ferme dessein que les meilleures raisons n'ont pu réussir à ébranler. »

PERSONNAGES :

GILLES SAMA, encore amoureux de la lune.
KOLOMBINA, toujours amoureuse de Gilles Sama.
OKAMÉ, déesse des amours.

DANSEUSES, MUSICIENNES, JAPONAIS ET JAPONAISES

La scène se passe au Japon (naturellement).

A gauche, la maison de poupée de Kolombina. A droite, un cèdre vénérable, demeure aérienne de Gilles Sama. Tel l'arbre de Robinson (Seine).

Au fond, sur un pont à la courbe élégante, passent des amoureux tendrement enlacés.

Sur l'eau, des bateaux enguirlandés de lanternes glissent lentement.

Nuit langoureuse; les étoiles scintillent; les fleurs sont endormies; cependant mille parfums flottent dans l'air.

Tout est à l'amour et à la joie.

Assise seule sur la rive, Kolombina, mélancolique, contemple en soupirant le spectacle ci-dessus décrit.

— J'aime. — Il ne m'aime pas. — Je souffre. — Où peut-il être? — Je suis jalouse de la lune, cet astre placide et stupide, objet de ses sérénades. — Jusqu'à demain tâchons d'oublier. — Rentrons.

Les couples entrevus dans le lointain se sont rapprochés. Ils font irruption sur la scène. Farandole joyeuse, à laquelle Kolombina refuse de se mêler. A toutes les sollicitations elle oppose une résistance obstinée.

Les amoureux s'apitoient sur le sort de la délaissée et, désespérant de vaincre son ennui, s'éloignent doucement.

II

A Félix Galipaux

bon juge en matière de théâtre, qui m'écrivit un jour : « C'est charmant comme idée, décor, tara-tata, mais... trop terne... il n'y a rien. »

Kolombina, seule, s'abandonne à sa douleur, sanglote, s'apaise. — Mouvement de révolte. — Elle menace de son poing menu la lune toute ronde qui vient de percer les nuages.

Soudain une flûte invisible, préludant, mêle son chant plaintif au mystère de la nuit.

Kolombina prête l'oreille.

— Je l'entends.



— C'est lui.

— Le voilà.

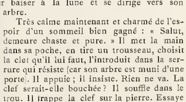
— Que faire?

Il entre par la droite, à reculons, en jouant de la flûte, s'interrompant de temps en temps, avec un geste de mépris pour la chanson lointaine des amoureux dont l'écho se fait entendre encore.

Elle, obéissant à une attraction invincible, lentement s'est rapprochée de lui.

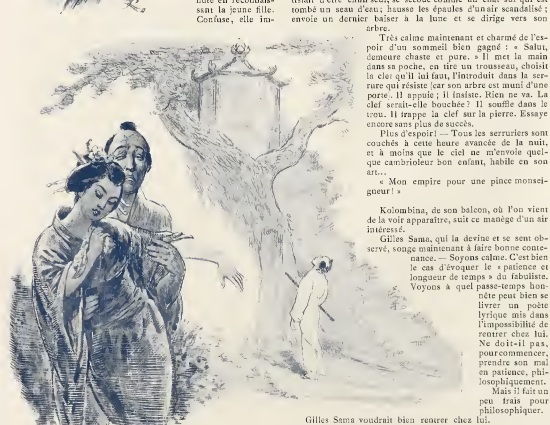
Ils se trouvent face à face.

Geste d'impatience du joueur de flûte en reconnaissant la jeune fille. Confuse, elle implore timidement. Il l'écarte de sa route. Elle, reculant, trébuche. D'un mouvement instinctif il la soutient. Elle s'abandonne. Mais ce fardeau lui pèse. Il feint de ne pas comprendre la cause de tant d'émoi. Les épingles rayonnantes de la coiffure compliquée de la belle lui frôlent le visage, l'irritent, et, sans plus de cérémonie, il se détache d'elle.



Mouvement de colère de Kolombina, qui accable l'amant récalcitrant de propos amers. Puis, résignée, elle rentre chez elle en chancelant.

Gilles Sama, satisfait d'être enfin seul, se secoue comme un chat sur qui est tombé un seau d'eau; hausse les épaules d'un air scandalisé; envoie un dernier baiser à la lune et se dirige vers son arbre.



Très calme maintenant et charmé de l'espoir d'un sommeil bien gagné : « Salut, demeure chaste et pure. » Il met la main dans sa poche, en tire un trousseau, choisit la clef qu'il lui faut, l'introduit dans la serrure qui résiste (car son arbre est muni d'une porte). Il appuie; il insiste. Rien ne va. La clef serait-elle bouchée? Il souffle dans le trou. Il frappe la clef sur la pierre. Essaye encore sans plus de succès.

Plus d'espoir! — Tous les serruriers sont couchés à cette heure avancée de la nuit, et à moins que le ciel ne m'envoie quelque cambrioleur bon enfant, habile en son art...

« Mon empire pour une pince monseigneur! »

Kolombina, de son balcon, où l'on vient de la voir apparaître, suit ce manège d'un air intéressé.

Gilles Sama, qui la devine et se sent observé, songe maintenant à faire bonne contenance. — Soyons calme. C'est bien le cas d'évoquer le « patience et longueur de temps » du fabuliste. Voyons à quel passe-temps honnête peut bien se livrer un poète lyrique mis dans l'impossibilité de rentrer chez lui. Ne doit-il pas, pour commencer, prendre son mal en patience, philosophiquement.

Mais il fait un peu frais pour philosophiquer.

Gilles Sama voudrait bien rentrer chez lui.

Il mesure la hauteur qui le sépare de sa maison suspendue dans les branches.

Tentative d'escalade infructueuse, suivie de chute ridicule.



Kolombina éclate de rire et applaudit ironiquement, après une première velléité de compassion vite réprimée. Gilles Sama ne s'est rien cassé. Piqué au vif, il tente de nouveau l'ascension et réussit cette fois. Mais le logis est bien clos. Il en fait le tour, sans pouvoir y pénétrer, et, de guerre lasse, il tente de s'installer sur une maîtresse branche. Il s'agite. Ça manque de confortable. Coucher dehors n'est rien, mais en l'air, c'est plus grave. Et voilà Kolombina, rentrée chez elle, dont la silhouette affriolante — elle est en train de se déshabiller — apparaît sur les carreaux de papier de sa fenêtre.

« La coquine! dit Gilles Sama. C'est indécent. Quittons ces lieux. Redescendons. »

Troisième essai d'ouverture de la serrure, intraitable toujours.

La clé est bouchée décidément.

Que faire?

Chez la voisine tout est éteint.

Gilles Sama met son doigt sur son front. Il lui vient une idée. Cette petite, avec ses épingles qui m'ont tant agacé il y a un instant, j'aurais pu lui en emprunter une, dont je me serais servi pour déboucher cette clef maudite. Mais il n'y faut pas penser. Je l'ai trop rudoyée.

La fenêtre de la dame s'entr'ouvre. Kolombina apparaît en toilette de nuit.

Attitude embarrassée de Gilles Sama. Parlera! Parlera pas! Enfin il se décide — de l'air d'un chien qu'on fouette — à présenter sa requête.

C'est au tour de Kolombina de faire des manières. Elle se fait prier, pose ses conditions.

Elle est toute prête à lui rendre service.

Elle est bonne et n'a pas de rancune.

« Cependant, vous avez été bien dur pour votre petite voisine... »

Gilles Sama s'excuse de son mieux et offre de donner des preuves de son repentir.

« Alors vous jouerez pour moi votre sérénade à la lune ».

C'est beaucoup demander. Enfin il se décide.

Pendant l'exécution du morceau, Kolombina a quitté son balcon, est sortie de la maison. Elle a passé un manteau superbe par-dessus son peignoir. Elle s'approche de son déplorable ami, incline sa tête devant lui. « Choisissez celle que vous voudrez. » Mais les épingles ne cèdent pas facilement. Il ne sait pas s'y prendre. « Vous me faites mal, vous allez me dépeigner, » dit la belle.

Câline, elle fait durer la scène le plus longtemps qu'elle peut.

« Non, pas celle-ci, celle-là; plutôt cette autre... »

L'épingle, abandonnée à Gilles Sama, s'échappe de ses mains. Recherche à deux, à tâtons, dans l'ombre.

Emoustillants contacts...

Pendant ce jeu, la lune s'est brouillée. L'épingle est enfin retrouvée, la clef débouchée et la porte est ouverte.

III

A Octave Uzanne

de qui sont ces lignes audacieuses — « Le costume national, quoique les avantageant, n'est pas fait pour rendre à nos yeux les petites Japonaises noblement esthétiques. »

L'instant est décisif.

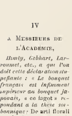
Grand embarras de Gilles Sama, qui ne sait comment remercier sa bienfaitrice.

Il fait mine de reprendre l'air de flûte d'il y a un instant. Kolombina l'en dissuade vivement. « Embrassez-moi plutôt ».

Il s'exécute.

Il y prend goût. C'est une révélation.

Il recommence...


IV

A MESSIEURS DE L'ACADÉMIE,

Hamly, Gebhart, Larroumet, etc., a qui l'on doit cette déclaration stupéfiante : « Le bouquet français est infiniment supérieur au bouquet japonais, « ce fagot » répondant a la these sorbonnique : De arti florali apud Japonenses, *de M. Michel Revon.*

La lune s'est voilée complètement à l'aspect de Gilles Sama entraînant Kolombina dans l'intérieur de son arbre, dont la porte se referme sur eux.

De tous côtés les amoureux surgissent silencieusement. Ils ont vu les amants pénétrer dans l'arbre.

Ils se concertent.

Charivari nuptial.

Gilles Sama apparaît à la lucarne en bonnet de coton.

En bas, le bruit redouble.

« Ça ne peut pas se passer comme ça ».

Il faut descendre pour recevoir la bénédiction de la déesse des amours.

La porte de l'arbre s'ouvre et l'on voit apparaître en toilette sommaire Kolombina rougissante et Gilles Sama triomphant.

Ballet

Entrée d'Okamé, déesse des amours, suivie de son cortège de musiciennes et de danseuses. Elle unit en justes noces les deux nouveaux amoureux.

Feux de Bengale.

Rideau.

CARL NYS



SOUS LA TONNELLE



La Confession d'un Pêcheur à la Ligne

I

Je connais à Paris, rue du Chat-qui-pêche, — une rue qui partage, avec celle de Venise, la gloire de percer notre capitale aussi lumineusement et aussi court qu'une alêne de gnaf son pain de poix noire et puante, — je connais, dis-je, un homme étrange. Inconnu de ses plus proches voisins, pour lui seul il s'appelle Hyacinthe Goujon. Lorsque, dans sa jeunesse, il fleurissait comme son premier nom, des cheveux à la barbe ce n'était qu'un parterre à pompons d'or et à boucles folles dont bien des mains charmantes eussent fait, de bon cœur, la cueilette. Depuis, Hyacinthe Goujon a tant vieilli sous le soleil des quais qu'il ne quitte jamais, que ses cheveux, sa barbe, son pardessus, son pantalon, ses souliers mêmes, n'ont plus qu'une identique couleur de flétrissure et de filasse usée dont il ne reste plus que la trame. Misère, croirez-vous? Non, mais seulement oubli de vivre avec les autres hommes qu'Hyacinthe Goujon ne fréquente pas, pour l'amour de n'exister qu'en compagnie de lui-même. Son âge ? Celui d'une médaille effacée à tous les coins. Sa profession? Celle de pêcheur à la ligne dont vous ne soupçonnez pas les jouissances de métier. Son génie? Celui d'un ruminant qui ne dit rien et qui en sait peut-être davantage.

Dans son intérieur de nyctalope qu'il ne fréquente que la nuit, des bouquins, vieux comme Buffon ou Cuvier qui les écrivirent, se mêlent à ses flotteurs, à ses hameçons, à ses setons, à ses épuisettes et à ses boîtes d'asticot. Quand il se paye une chandelle sur le revenu du fretin, il lit et il retient, autant par esprit d'économie, plus encore que par mémoire facile. Il sait tout ce qu'on peut apprendre sur les poissons de toute sorte. A son compte, la carpe produit plus de 300,000 œufs, la tanche 380,000, le maquereau 540,000, l'esturgeon 1,500,000, le turbot 9,000,000, la morue 10,000,000; mais son admiration est pour le muge qui pond annuellement jusqu'à 13,000,000 de petits. Nul, mieux que lui, ne connaît le frai de chaque femelle, la laitance de chaque mâle, ni même la fécondation artificielle sur laquelle il battrait les Chinois, depuis longtemps les maîtres en cet art, et les Romain, du temps de Licinius Murena et de Marcus Lucullus dont il trouve la réputation un peu surfaite par les Pline et par les Varron qui leur payaient par des compliments trop surfaits les murènes et les lamproies qu'ils mangeaient à leurs tables. Quand il pense aux bancs d'anchois et de harengs qui passent à point nommé devant telle ou telle côte qu'il sait, comme le plus expérimenté hydrographe, il devient tout à coup rêveur. Songez donc qu'à Terre-Neuve seulement, on pêche, chaque année, jusqu'à 70,000 morues et, sur les côtes de Bretagne, par millions les sardines. Et lui, sur les bords de la Seine, pour toute sa saison de dix mois, bon an, mal an, il n'arrive pas à compter, dans sa nasse, cent carpes!

« Monsieur Hyacinthe! lui ai-je écrit l'autre matin, gagnez donc un peu plus et écrivez-nous vos Mémoires. »

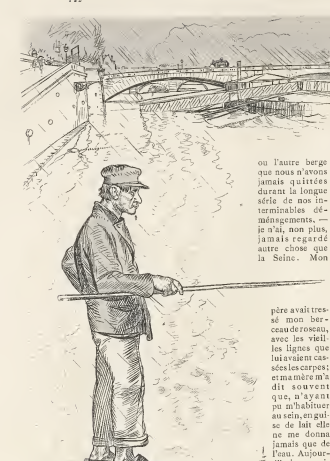
L'ai-je convaincu? Voici ce qu'il me répond aujourd'hui.

II

« Je forme, comme disait Rousseau, une entreprise qui n'eut jamais d'exemple et qui n'aura point d'imitateur. Je veux montrer à mes semblables un pêcheur dans toute la vérité de sa nature, et ce pêcheur le sera à la ligne. Que la trompette du jugement dernier sonne, quand elle voudra; je viendrai, cette ligne à la main, me présenter devant mon souverain juge. Je dirai hautement: « Voilà ce que j'ai fait. Être éternel, rassemble autour de moi l'innombrable foule de mes semblables, qu'ils écoutent mes confessions ; et puis qu'un seul dise, s'il ose : « *Je fus meilleur que ce lignard-là!* » Ma naissance remonte à l'époque où l'on commençait à chanter, dans Paris, la fameuse chanson des *Canotiers de la Seine :* « Ces chicards, ces flambards! etc., » la seule que mon père et ma mère m'apprirent.

A la maison de mes parents,— qui regarda toujours le bord de l'eau depuis Charenton jusqu'au Point-du-Jour, sur l'une



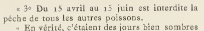


ou l'autre berge que nous n'avons jamais quittées durant la longue série de nos interminables déménagements, — je n'ai, non plus, jamais regardé autre chose que la Seine. Mon père avait tressé mon berceau de roseau, avec les vieilles lignes que lui avaient cassées les carpes; et ma mère m'a dit souvent que, n'ayant pu m'habituer au sein, en guise de lait elle ne me donna jamais que de l'eau. Aujourd'hui encore je ne connais le vin que de nom; mais la seule eau que je puisse boire, c'est l'eau de Seine. Je me souviens qu'à la maison où je ne séjournai guère, mon père n'avait fait encadrer que deux sujets qu'il avait dessinés par passe-temps. Le premier représentait Marc-Antoine, pêchant à la ligne sur une galère de Cléopâtre; et le second, Napoléon I[er], dans la même tenue sur un rocher de Sainte-Hélène. Entre ces deux grandes pages d'histoire, il avait affiché un extrait du *Code de la pêche fluviale* qui fut mon premier livre de lecture et qui disait :

« Art. 1[er]. — Les époques pendant lesquelles la pêche est interdite, en vue de protéger la reproduction du poisson, sont fixées comme il suit :

« 1° Du 20 octobre au 31 janvier est interdite la pêche du saumon, de la truite et de l'ombre-chevalier ;

« 2° Du 15 novembre au 31 décembre est interdite la pêche du Lavaret;



« 3° Du 15 avril au 15 juin est interdite la pêche de tous les autres poissons.

« En vérité, c'étaient des jours bien sombres pour mon père, qui les passait à ne rien dire et à préparer ses engins. Les marronniers de mai avaient beau refleurir sur les berges, nous ne les regardions même pas. Nous ne comptions sur le calendrier que les interminables jours de la cruelle interdiction préfectorale. Quand nous sortions, c'était pour nous égarer le long de l'eau qui nous semblait désespérément solitaire, et pour jeter tristement aux poissons le pain qui aurait dû servir à notre maigre déjeûner. Ces abstinences volontaires nous les supportions aussi stoïquement : « — Ça n'est que du pain, après tout, disait-il en l'émiettant. Le goujon nous le rendra en bonne chair, à l'ouverture prochaine.

« Elle arrivait enfin, cette ouverture bienheureuse; et nous partions, dès le premier matin du 15 juin sonné, les lignes en trousseau sur l'épaule, les paniers et les épuisettes en mains, la boîte d'asticots en sautoir sur les hanches. Je ne peux dire guère mieux que le canneton, qui se jette à la mare et y nage portant encore au culot la coquille d'œuf qu'il vient de casser, comment je me lançai ausi sur les bords de la Seine en professionnel de l'hameçon. Ce temps remonte assurément à celui de mes premières culottes, et je m'aperçois aujourd'hui qu'il a dû passer vite quand je me penche sur le flotteur qui pique et que, sur le miroir de l'eau, des cheveux à la barbe, je me revois tout blanc.

« Quel métier de bonheur! Si je remonte le courant des années, comme celui de la Seine que je n'ai pas quittée un instant de ma vie trop rapide, encore qu'elle paraisse si lente, je me revois petit enfant dans l'ébahissement de mes premières visions. La plus belle, la plus inoubliable, fut la première levée de hameçon où une anguille avait mordu. Et je ne la dois pas à mon malchanceux de père, aux lignes de qui aucun poisson ne mordait : « Chut! avait-il beau me dire, tu vas voir! » Ah! bien oui! mes yeux écarquillés sur le flotteur, n'apercevant jamais la moindre inclinaison, se retournaient vers les lignes du voisinage. Sur la rive moirée, où les bateaux en passant déroulaient un magasin entier de rubans de toutes les couleurs, c'était une forêt de roseaux animés; et les innombrables mains, qui les tenaient à bout de bras sur le fleuve y pouvaient faire une ombre autrement imposante que celle que l'Armada d'Espagne prétendit faire, un jour, sur l'océan. Je regardais de longues heures avec ravissement ces roseaux éloquents et ces hommes silencieux; et, sans être un Pascal ni avoir lu encore le mot fameux du philosophe, j'estimais dans mon imagination enfantine que le plus parfait symbole de l'homme et du « roseau pensant » devait être celui qu'incarnait, auprès de ses affutiaux, le pêcheur à la ligne. Mais va de la philosophie bavarde quand, au milieu du silence de la berge où tant de roseaux inclinés attendaient, j'en vis tout à coup un qui fiblait sous un poids invisible et que tous les yeux du voisinage, fascinés comme les miens, regardèrent aussi. L'heureux « mordu » pliant et souple, comme un félin que la proie a rendu attentif, consolida du même mouvement son chapeau sur la tête et ses pieds sur le quai, ras du bord, et lentement, longuement, amoureusement, il amena à fleur d'eau sa capture. Que sera-ce ? Un silence imposant règne dans le cercle épais des curieux, qui se sont amassés autour de l'homme et qui n'ont que des yeux pour regarder ce qu'il regarde et qu'il ne peut encore voir. Eh! quel monstre marin a donc piqué à cette ligne qui ne peut plus se relever ? Le roseau faiblit tant, qu'il menace de rompre. Le silence grandit de seconde en seconde, autour de nous, partout. On dirait que les omnibus ébahis s'arrêtent de rouler sur les ponts, que les passants hypnotisés aux parapets n'ont plus de jambes, que Paris tout entier stoppant n'a plus en tous sens que des yeux pour regarder, au bout de cette ligne, à ce point de la Seine, la chose énorme et le prodige étonnant que





personne ne voit et que pressent tout le monde. Alors, dans ce silence, pareil à celui qu'on dut tenir à Waterloo autour de l'Empereur perdu, quand Napoléon dit à son État-Major: « La Garde !.. faites donner la Garde! » l'homme, devant sa ligne qui faiblissait toujours s'écria :

« — L'épuisette !... passez-moi l'épuisette !

« — L'épuisette!... Voyons donc... l'épuisette ! » ajouta, dans l'assemblée des badauds restés cois, un personnage à grande allure qui, recevant enfin l'épuisette espérée, s'approcha lui-même du bord où le pêcheur avait traîné sa proie. Le filet plonge, la ligne se relève et l'on amène enfin sur la berge le captif que son vainqueur toujours silencieux et digne désamorce, à la stupéfaction des assistants qui resserrent le cercle. On s'approche, on s'entasse, c'est à qui apprendra le premier la grande nouvelle que vont les autres se répétant :

« — Une carpe!... C'est une carpe !... Oh! une carpe qui pèse bien trois livres, allez ! »

« J'étais vaincu. Et quand, pour apprendre l'événement à mon père, j'accourus hors d'haleine vers ses lignes et voulus aussitôt en tenir une pour commencer ce métier de fortune auquel je me vouais de si grand cœur, à la vue d'une première carpe pêchée :

— A bas les pattes!... fit-il, sévère. Et du silence, hein !...





« J'étais à bonne école, et j'en profitai de mon mieux. Avant de prendre pour mon compte le roseau et le sceptre de mon indépendante royauté, je connaissais par cœur ma Seine, de Charenton au Point-du-Jour : à quel tournant de pont la carpe amante des eaux profondes, fréquente plus abondamment; à quel bateau de laveuse le brochet s'ébat plus à l'aise, parmi les délayures de savon; à quelle écluse et prise d'eau le macchabée, arrêté au passage, engraisse plus d'anguilles et de lamproies ; à quelle anse ombragée l'eau coule plus limpide et retient la dorade, qui se strie d'or, sous la verdure vacillante des arbres.

« Je n'aurais pas aussi bien dit le prix de chaque pêche et la maigre chevance qu'en peut retirer, à Paris, le pêcheur à la ligne. J'ai su depuis, à mes moments perdus, que la pêche au filet rapporte davantage; que le « chalut » des Normandiaux et des Bretons peut draîner des fortunes, pourvu qu'à trois kilomètres près il ne baigne pas dans les eaux des Anglais, qui s'interdisent de pêcher à la même distance dans les eaux françaises; que le « gangui » ou filet bœuf de Méditerranée est plus favorable aux Espagnols et aux Napolitains qui, depuis le *Pacte de Famille* du 15 août 1764, ne font avec les pêcheurs français qu'un même corps de métier libre.

« Il faut bien que le poisson frais leur rapporte de beaux deniers, pour que la douane les taxe 5 francs par 100 kilos; et le poisson salé, 10 fr.; et la morue, 40 francs.

« Mais est-ce pour faire fortune qu'on se fait pêcheur aujourd'hui, et n'est-ce pas parce que Napolitains et Vénitiens et autres caboteurs de même acabit sont trop riches, qu'ils ne chantent plus aucune de leurs anciennes chansons?

Si j'embarque un peu trop d'eau,
Je vois que ça baisse.
Que verrai-je, cordieubeau!
Si vient la richesse?
Lors, je lui dirai cela :
« Ma belle maîtresse,
« Se trompe d'adresse ».
Oui-dà!

« C'est à ces conditions et gages, qu'héritant enfin des lignes de mon père, je me suis fait pêcheur en eau douce, après lui. Avant de prendre sa succession que, par dignité professionnelle et indivise, il ne m'eût pas concédée de son vivant, j'ai attendu





patiemment qu'il meure. Ce triste événement, ni prévu ni même pressenti par les catharres et les coups de soleil qui n'atteignent jamais ni les poumons de fer, ni le visage tanné du pêcheur à la ligne, arriva pour lui comme par hasard et sans alerte. Un soir, que nous tenions la pêche depuis l'aurore, sous un pont qui nous abritait mal contre une rafale épouvantable, je m'aperçus que mon père, qui était resté assis à la même place depuis la matinée, ne relevait pas ses lignes où le poisson mordait. Une fois même, celle qu'il tenait dans ses mains céda à la morsure et tomba dans la Seine, filant à la dérive du courant. Je m'approchai de lui, et je frappai sur son épaule. Comme il ne se détournait pas, je me penchai plus près encore et je constatai, à son corps déjà froid, que mon pauvre père était mort. Le dernier poisson qu'il n'avait pu relever avait menacé, en emportant la ligne, de le pêcher lui-même. N'osant exécuter à la lettre son testament, qui me prescrivait de le jeter à la Seine et de rendre aux carpes, avec son corps, les restes d'une vie qui ne s'était dépensée que pour elles, je le portai au cimetière. Et sur sa tombe, d'accord avec ma mère qui n'y trouva rien à redire, je fis graver cette épitaphe en style lapidaire des catacombes romaines, où dorment assurément les premiers pêcheurs de l'an de grâce, si l'on en juge par le poisson symbolique qui estampille chacune de leurs tombes. Sur celle de mon père, on lit :

CI-GIT EN PAIX
POLYCARPE GOUJON
MORT COMME IL A VÉCU
EN PÊCHEUR

« Vous voudriez que, par le récit de ma vie, je vous donne le secret de cette épitaphe si bien gagnée, et que je vous révèle les charmes et les déboires inhérents au métier du pêcheur à la ligne. Et d'abord, quels déboires peuvent avoir des hommes comme nous, qui n'avons jamais soif, quelque soleil qu'il fasse, devant l'eau qui coule constamment sous nos yeux? Quant aux charmes qui nous enchantent, du matin au soir et tous les jours de notre courte ou longue vie, charmes des saisons qui nous brûlent ou qui nous rafraîchissent, charmes des eaux silencieuses dont fait profit la paresse des hommes qui n'aiment pas parler sur ces « grandes routes qui marchent » et qui ont vite fait à nous emporter, du temps frivole à l'immuable éternité; de tous ces charmes de notre vie au fil de l'eau, ce que j'essaierais de vous en dire ne suffirait-il pas à faire mentir la réputation de sobriété dont notre corporation s'honore ? Ligne pour ligne, après tout, j'aime mieux celle qui me permet de pêcher en eau trouble de bon poisson et de bonne friture, que celle qui ne me laisse pas trouver sur cette page blanche le mot final par lequel je vous expliquerais pourquoi un homme peut se faire pêcheur à la ligne et rester, comme une énigme indéchiffrable, dans la société des autres hommes qui ne le peuvent comprendre.

« Eh! mon Dieu! n'est-ce pas parce qu'il est homme comme ces autres hommes et que, à ce titre, il est et reste le sujet le plus paradoxal et le moins explicable de la création? Au lieu de déchiffrer l'hiéroglyphe du pêcheur à la ligne en plein Paris et en pleine civilisation, nous aurons plus tôt fait d'aller voir avec lui si le goujon pique..... »

III

Hyacinthe Goujon ne m'a envoyé que ce premier chapitre. Donnera-t-il une suite a ses Confessions? Je l'ignore et ne le saurai pas avant l'année prochaine. Car la *season* va s'ouvrir, et la forêt de roseaux — les roseaux pensants de notre philosophe — poussera tout à coup par enchantement, entre les durs moellons des quais parisiens, aussi nombreux et aussi haute que dans les marais de Sologne. C'est par milliers que les professionnels s y rangent, s'y installent, n'en délogeront plus que l'an prochain. Adieu mes rêves d'éditeur du *Manuel du parfait pêcheur*. Le seul maître qui aurait pu l'écrire fait, de sa plume de roseau, son instrument de pêche et, fier comme un autre Horace en vacances, il me dit en s'éloignant sur la berge dans le soleil qui l'inonde :

Olim truncus eram ficulnus et in inutile lignum,
Quum fabus, incertus scamnum faceretne priapum,
Maluit esse deum...

Pour copie conforme :
BOYER D'AGEN.



Le Bureau Moderne d'un Business-Man

Nous entendons à notre manière le confortable. Nous aimons les fauteuils moelleux, les meubles aux formes harmonieuses, les bibelots...

En Amérique aussi on aime tout cela. Mais chaque chose a sa place. Dans le salon où l'on flirte, le luxe. Dans le bureau où l'on travaille, le pratique.



N° 443

La vie est trop courte, les moments sont trop précieux pour que l'on sacrifie au coup d'œil. Il faut à celui qui s'occupe d'affaires, au business-man, comme on dit là-bas, une installation aménagée de façon à ce que tout ce dont il a besoin soit instantanément sous sa main.



N° 441

Point de belles bibliothèques où il faut chercher un quart d'heure pour trouver un livre, point de ces cartonniers où il faut ouvrir, compulser des dossiers, feuilleter des liasses... perdre son son temps, comme on le fait en France.

Les Américains nous sont supérieurs en ce point : *Time is money*. Ils ont donc cherché le moyen de classer tous les documents possibles dans un espace restreint et aménagé de façon à ce que celui qui en a besoin aperçoive d'un premier coup d'œil ce qu'il cherche, puiser sans fatigue, sans dérangement, le prendre et le remettre également avec toute la promptitude désirable.

En résumé, à la place du bureau-ministre, encombré de papiers, du casier sculpté, des « objets d'art » plus ou moins authentiques, de toutes les superfluités qu'on croit nécessaires en France pour meubler un bureau, le Yankee, millionnaire et économe de son temps et de sa fatigue, exige seulement :

1° La chaise, commode pour se balancer et se mouvoir facilement.



N° 509 1/2

2° Le BUREAU DERBY aux multiples tiroirs dont chacun contient une chose particulière, de sorte que le mélange n'est pas à redouter.

3° Des classeurs.

Et c'est là surtout que le génie inventif des Américains s'est donné carrière. Rien de merveilleusement compris en effet comme les CLASSEURS GLOBE, où tous les renseignements qui concernent l'industrie ou la profession se trouvent rangés par des fiches, grâce auxquelles on peut avoir d'un seul coup d'œil : Les noms — les adresses — le compte-courant — la solvabilité — les références — les abonnements de journaux — tous les documents concernant les polices d'assurances, etc., etc.

En un mot, tout ce qui peut intéresser celui qui cherche.

Nous donnons ci-contre des spécimens de l'ameublement de l'homme d'affaires américain, le fauteuil, le bureau et quelques-uns des classeurs.

Il en existe bien d'autres modèles.



N°s 160 H — 166 H et 172 H

Il suffira aux personnes soucieuses de leurs intérêts, qui voudront se rendre un compte exact des avantages de ce nouveau système, d'aller faire une visite — non pas à New-York, à Chicago ou à Cincinnati — mais tout simplement au dépôt tenu à Paris par

M. H.-P. MOORHOUSE,

29, rue des Petites-Écuries.

Là, en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, elles se convaincront des avantages immenses que leur présente le CLASSEUR GLOBE non seulement au point de vue de l'économie du temps, mais aussi à celui de la sécurité dans les affaires.

Avec lui, point d'erreurs, point de tâtonnements.. la solution rapide et sûre.

En Amérique, tout se fait vite et bien.

C'est un exemple que les Français doivent suivre.

C. D.

L'ÉLÉGANCE ANGLAISE A PARIS

La promenade de Bac au Salon de 1898 a été doublement utile Elle a permis à notre brillant dessinateur d'admirer l'œuvre de nos maîtres et elle lui a fourni l'occasion, toujours intéressante pour un observateur, d'étudier d'après nature un art dont tout le monde est tributaire, l'art du vêtement. Bac, séduit par la splendeur du style anglais appliqué aux modes masculines, a rendu un juste hommage à celui qui a vulgarisé en France l'élégance britannique et il a fait l'apothéose de **HIGH-LIFE TAILOR**, 112, rue Richelieu, coin du boulevard Montmartre, en nous montrant tous les gentlemen du vernissage parés du costume incomparable à 69 fr. 50, qui a mis hors de pair le nom de **HIGH-LIFE TAILOR**.


1898 ✣ JUILLET ✣ N° 100
FIGARO ILLUSTRÉ
George Roux

Seizième année. Deuxième série. — N° 100

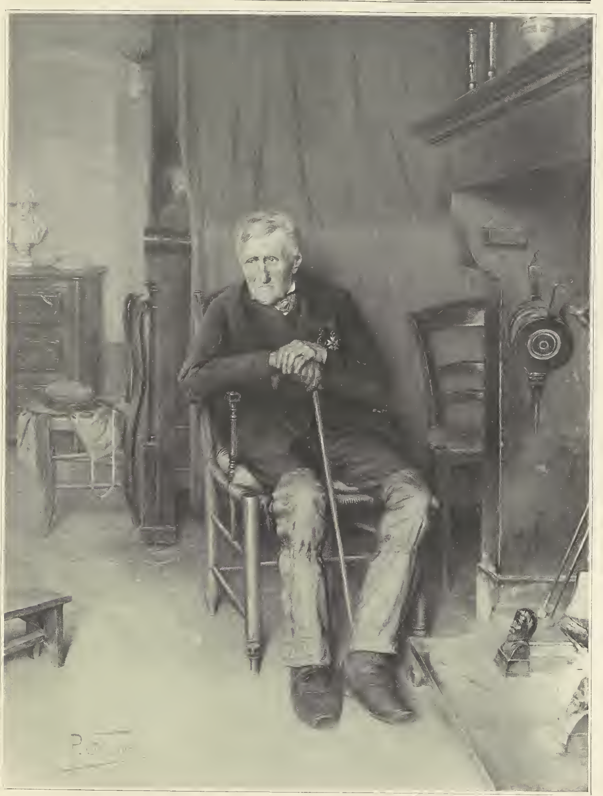
FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Juillet 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.	Du *Figaro* quotidien.



P. GROLLERON. — VICTOR BAILLOT, LE DERNIER DE WATERLOO (18 JUIN 1815)

SOMMAIRE :



Cliché Mairet — LE GUIGNOL

Les Croquis du Mois

Depuis longtemps on n'avait pas vu un mois de juin aussi mouvementé, aussi rempli et aussi brillant que ce mois de juin.

Après les souffrances atmosphériques que nous infligea le mois de mai — un prairial affreusement déguisé en frimaire — le ciel est devenu plus clément; pas de grandes chaleurs, ni de ces soirées radieuses qui rendent intolérable l'emprisonnement dans les salons ou dans les salles de spectacle et vous attirent irrésistiblement à la campagne, vers les monts ou la mer ; non, mais un temps mondain, un peu terne, sans exagération dans aucun sens : un temps correct qui ne vous fait pas transpirer, n'allanguit pas les frisons de ces dames et ne plaque pas, sur les fronts humides, les bandeaux de ces messieurs, qui ne mouille ni les plastrons de chemises ni les dos de corsage.



Cliché Mairet — LES COULISSES

Aussi, la rubrique des « mondanités » s'allonge-t-elle démesurément dans les feuilles dont la mission est de renseigner les gens du monde sur leurs propres faits et gestes. « Des noms ! des noms ! beaucoup de noms ! » repétait chaque soir un directeur émérite de journal à ses reporters. Le mot a fait fortune et le système a fait école. C'est vers cette rubrique que se porte d'abord le regard des vrais mondains et ils ont tôt fait de trouver, dans ces nomenclatures imprimées en petits caractères, leurs noms et les noms de ceux qui y étaient et de ceux qui n'y étaient pas.

On y rencontre tant de choses dans ces mondanités ! Tant de bals, de comédies, de concerts, de mariages, d'enterrements et de garden-partys ; on y découvre aussi souvent des noblesses — qu'on ne soupçonnait pas — de simples bourgeois ou de riches industriels qui apparaissent un beau matin ornes de particules ou même coiffés de couronnes perlées. On s'en egaye, mais, si on les rencontre le soir, en quelque bal on ne manque pas de leur dire « chère comtesse » en dessinant une légère révérence.

Ne soyons pas chagrins, ce sont là d'aimables passe-temps : le monde ne vit que de concessions, et si tous ces aimables cavaliers et toutes ces suaves mondaines se mettaient à penser sérieusement, non seulement à l'avenir mais même au présent, ce serait vraiment trop triste, car ce serait fini de rire !

⁂

La « fête champêtre » donnée par M. Nagelmakers, le directeur de la Compagnie des wagons-lits, et Madame Nagelmakers, en leur château de Villepreux, le 19 juin, peut être considérée comme le modèle le plus parfait de ce genre de divertissement ; on pourra faire aussi bien — en l'imitant — mais on ne fera pas mieux. Pour le puissant administrateur qui a su donner à sa Compagnie un si prodigieux développement, l'organisation d'une pareille fête était un jeu.

Non loin de Versailles, il a renouvelé, en les modernisant, les fêtes de Trianon. Tout ce que Paris compte d'illustrations et de célébrités dans la noblesse du sang et dans celle des arts et de l'industrie, s'était rendu à l'invitation de M. et de Madame Nagelmakers, les uns par le chemin de fer, d'autres en mail ou en automobile.

Au milieu d'arbres séculaires et autour d'une pièce d'eau qui rappelle par ses majestueuses proportions, la pièce d'eau des Suisses, se dressaient une vingtaine de tentes spacieuses autant que gracieuses, réservées aux attractions les plus diverses.

L'une est transformée en salon, l'autre en vestiaire; une autre abrite un buffet où, derrière d'immenses corbeilles de fleurs et de fruits, une douzaine de valets de pied se tiennent prêts au service; une autre est aménagée en salle de danse, une salle toute enguirlandée



Cliché Mairet — LES CLOWNS

de roses, avec orchestre de tziganes; une autre est réservée aux enfants pour le guignol; une autre encore est consacrée aux loteries où l'on gagne à tous coups des jouets ou des ombrelles; une autre enfin, aux jeux forains, clowns, jongleurs, chiens savants, etc.

Puis deux théâtres, deux vrais théâtres, avec leurs scènes, leurs coulisses, leurs orchestres, leurs souffleurs, ont été construits de chaque côté de la pièce d'eau.

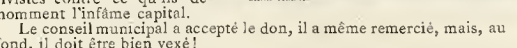
Des artistes aimés du public s'y sont montrés aux applaudissements des invités.

Le *Figaro illustré* a pensé qu'une pareille fête méritait mieux que la description forcément incomplète qu'en ont donnée les journaux, et il a fait exécuter par Mairet de nombreux clichés dont nous reproduisons ici les principaux. C'est du document, gracieux et amusant, une contribution à l'histoire des fêtes galantes de cette fin de siècle.

⁂

Deux grands *events* — j'emploie le mot anglais qui, lorsqu'on parle de la « grande semaine », doit remplacer, dans le langage français le vocable « événement » suranné et obsolète, — deux grands *events* ont dominé ce mois de juin: le Grand Prix et l'exposition des automobiles, sans compter la Fête des Fleurs, qui, par une fortune invraisemblable, inouïe dans les fastes de cette charitable institution, a été favorisée par le soleil.

Une température relativement favorable a présidé au Grand Prix. Les Anglais ne s'étaient pas abstenus, mais ils n'avaient pas présenté de chevaux redoutables, de sorte que cette solennité s'est accomplie, pour ainsi dire en famille. Le gagnant du Grand Prix, M. de Rothschild a dans un mouvement de haute générosité qui l'honore, versé au Conseil municipal de Paris le montant du prix, soit 250,000 francs, pour être employé par celui-ci en œuvres de bienfaisance. C'est un précédent gênant pour les futurs gagnants: je doute cependant que M. de Rothschild rencontre beaucoup d'imitateurs. Je doute également que cette large libéralité amène un apaisement parmi les fanatiques adeptes de l'antisémitisme ni qu'elle calme les haines aveugles des collectivistes contre ce qu'ils dénomment l'infâme capital.



Le conseil municipal a accepté le don, il a même remercié, mais, au fond, il doit être bien vexé!

L'exposition des automobiles, dans le Jardin des Tuileries a été, pour le public une véritable révélation; c'est une date dans notre civilisation, qu'il faut inscrire à côté de celle de l'inauguration du premier chemin de fer, de Paris à Saint-Germain.



Cliché Mairet — JONGLEURS JAPONAIS

L'automobilisme se produit au plus favorable moment psychologique. La voie lui a été ouverte par la bicyclette: celle-ci a dû, pendant vingt ans, lutter contre les objections les plus puériles et surtout contre des préjugés irréductibles. Elle a dû, pour ainsi dire, attendre la mort de ses adversaires,— les plus terribles étaient les douairières, qui ne pouvaient pas « en faire ». — Ces vénérables personnes ont disparu, en maudissant cette invention diabolique et les jeunes générations, enfin délivrées, ont pu pratiquer sans entrave ce sport, qui procure tant de jouissances locomotrices.

Mais si la bicyclette a des charmes infinis, elle présente aussi des inconvénients: d'abord le pénible apprentissage, suivi de la crainte — souvent motivée hélas! — des fâcheuses pelles. ; puis, pour la femme, des complications physiologiques dont on a, je crois, exagérée l'importance.

Tandis que, avec l'automobile, rien à craindre. A côté d'un bon « chauffeur » prudent et doué de présence d'esprit, l'on est incontestablement plus en sûreté qu'à bicyclette et surtout qu'en voiture, où



Cliché Mairet — LES DANSEUSES RUSSES

votre vie dépend de l'affolement subit d'un cheval, ou de l'ivresse d'un cocher. Et l'on va plus vite!

Les femmes qui, tout en étant délicieuses, sont de petits êtres très pratiques, ont tout de suite compris. Une courte visite à l'exposition des Tuileries, vous donnant le spectacle de toutes ces jeunes femmes entourant les stands des grands constructeurs et des carrossiers en vogue, examinant la machinerie avec de petits airs entendus, des airs de personnes qui s'y connaissent, risquant hardiment les mots techniques, cette vision suffit pour constater que la cause de l'automobile est gagnée : elle arrive par la voie la plus sûre, elle arrive par les femmes !

J'ajouterai que, à la question de l'automobile « en soi » comme disent les philosophes allemands, s'ajoute la question contingente, mais cependant capitale, de la toilette. L'automobile exige une toilette spéciale, qui n'est pas celle de la bicyclette, ni celle du yachting, ni celle des courses, ni celle du footing, ni celle du lawn-tennis. Il y a, dès maintenant, une tenue de chauffeuse, réglée par les grands faiseurs, — costume tailleur bien entendu — MM. les chauffeurs agiront prudemment en ajoutant au total du devis présenté par le constructeur d'automobile, le coût probable de la tenue — casquette comprise — de leur jolie chauffeuse.

⁂

La *Cloche du Rhin*, dont M. Samuel Rousseau a écrit la musique sur un libretto très poétique et très littéraire de MM. Montorgueil et Gheusi, ne paraît pas avoir produit sur le public de l'Opéra une impression bien nette. Malgré le luxe de la mise en scène, malgré le talent des interprètes, notamment de Mademoiselle Akté et de Vaguet la représentation s'est ressentie de l'incertitude du procédé musical de M. Samuel Rousseau. Le titre même de l'ouvrage n'est pas sans éveiller une certaine méfiance dans l'esprit du public qui se considère, grâce aux poèmes de Richard Wagner, comme suffisamment saturé de légendes germaniques.

Cliché Manuel — LE PRESTIDIGITATEUR

Un vrai et franc succès a été celui de la *Vie de Bohème*, du compositeur italien Puccini, jouée à l'Opéra-Comique. Quel mouvement, quelle vie, quelle souplesse de facture, quelle précision dans l'expression des sentiments. Et combien peu de pédanterie ; comme la science sait se dissimuler pour ne montrer que l'art ! Si M. Albert Carré a voulu dédommager son public des sombres soirées de *Fervaal*, il a complètement réussi dans cette tentative.

L'an dernier à pareille époque, le tout Paris théâtral acclamait la Duse. Aujourd'hui, il consacre la gloire de Novelli. Dans *Michel Perrin*, dans les *Revenants* d'Ibsen, dans la *Mort civile*, il a montré l'étonnante variété de son talent et sa prodigieuse faculté d'assimilation ; il n'est pas un muscle de son visage, pas un nerf de son corps qui ne tende au but et qui ne fascine le spectateur; ce diable d'homme vous prend, vous tourne, vous retourne et, quand vous êtes devant lui vous devenez sa chose.

Avec les derniers jours de juin, la saison théâtrale peut être considérée comme close. Les artistes en renom prennent leur congé : les uns vont se reposer, d'autres se répandent dans les grands casinos de Vichy, d'Aix-les-Bains, de Royan, où ils retrouvent une partie de leur public.

Quant aux malheureux que leur devoir professionel retient à Paris, il ne leur reste guère d'autre ressource que le café-concert. Comme pâture intellectuelle, c'est médiocre !

LUTÉCIUS.

Le Directeur : M. MANZI. — *Le Gérant :* G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie. Asnières.



La légende de l'ange noir

Au sud-est de Viviers, sur la crête d'un des rochers abrupts qui commandent Donzère, planait jadis un château-fort de pierres claires, un château si étrangement blanc qu'il semblait, vu de Donzère, un cygne — et si menaçant, griffé de bastions, becqué d'une échauguette sinistre; qu'il semblait, vu du Rhône, une sorte d'oiseau de proie. Il n'est plus. A la clarté de la lune, à présent, le rocher qu'il cimait projette sur le fleuve le profil d'un quadrupède cabré.

Celui qui l'avait fait construire s'appelait Hutin des Palus, On appelait aussi cet homme Ferrelouve, parce qu'il ne sortait jamais qu'accompagné par une louve dont les pieds étaient ferrés à la manière de ceux des chevaux et des ânes. Et l'on pensait que cette louve était l'âme même de son maître, que tout au moins celui-ci l'avait procréée avec l'incomparable abjection de ses sentiments. De fait, Hutin n'avait guère au-dedans de soi que la force hideuse, que la fièvre sordide par qui purulent les abominations. D'avoir entrevu, au coude d'un chemin creux, au dévers brusque d'un talus ou sur une rive du fleuve, son visage turgescent, tortué, crevé de pustules, des vierges étaient devenues aveugles, et d'autres folles; et des vieillards avaient dû fuir les routes usitées, prendre la hère et la crécelle des lépreux.

Dieu avait néanmoins voulu que Ferrelouve épousât Marguerite d'Evrest, beauté étincelante et comme lointaine d'étoile, et qu'il naquît, de cette femme aux prunelles d'élue, trois filles, — Berthe chevelée d'or, Gisèle brune, Odette blonde, — enfants impressionnées de ciel, couleur de midi, couleur de soir et couleur d'aurore. Et que Ferrelouve aimât ses trois filles, voilà ce que Dieu avait aussi voulu.

Or, une après-midi qu'il était parmi elles, accoudé à celle des fenêtres qui était dite la fenêtre des chevaliers, il aperçut, a deux portées d'arbalète, un jeune homme qui, les jambes nues, la tête nue, une corbeille en sautoir sur un justaucorps d'azur, cueillait au soleil des arbouses et des myrtilles.

« Quel insensé ! » songea Hutin.

Puis il songea : « Il est certainement trop loin. »

Une espérance farouche dilatait cependant son cœur. Il crispa les narines. Il se lécha les lèvres. L'adolescent s'approchait. Déjà, on distinguait sa physionomie délicate et douce, son front surtout, bombé et mat d'enfant en rêve, et de petits besants d'écarlate brochés en travers de son justaucorps. Il chantait des paroles indécises sur un air même alors ancien et qui se répète encore, en Languedoc, aux jours des vendanges et de la cueille des olives : *Anén, adutz tas mans ; la fruch es embaumada.*

Odette souriait en secouant la tête. Berthe écoutait, immobile. Et lorsque le chanteur fut à une portée d'arbalète : « Regardez, père. Il est charmant, murmura Gisèle. — Oui », dit Hutin.

Et, de nouveau, il se lécha les lèvres. Et les vibrisses de son nez, qui étaient drues et longues, palpitèrent de joie cruelle.

« Puisqu'il vous plaît, suggéra-t-il, je vais le faire monter. »

En même temps, il appuyait sur un triangle d'acier ses deux pouces. Un archer parut, face asiatique, morne et soumise, à qui, d'un geste, Ferrelouve montra le justaucorps bleu. Il y eut un instant de grand silence. Solennelle, la louve regardait l'archer jaune bander son arc. Et tout à coup, simultanément :

« Faites merci », dit Berthe tout en pleurs.— « Miséricorde », gémit Gisèle défaillante. — « Grâce», pria Odette en renversant ses cheveux blonds.

Une flèche siffla. Le justaucorps d'azur frissonna comme une bannière, s'avança, ruisselant de pourpre, jusqu'à la fenêtre des chevaliers. Il était suivi par une écharpe de soleil; et, dès qu'il s'arrêta, l'écharpe rayonnante s'allongea derrière lui. Il y eut encore un grand silence. Ensuite, Hutin se pencha sur la saillie de la fenêtre, contempla l'adolescent; et, l'œil amusé, la lèvre railleuse: « Comment t'appelles-tu? » lui demanda-t-il. L'adolescent répondit: « Ton crime. » Puis il dit, plus bas, en agitant devant Ferrelouve sa corbeille d'arbouses et de myrtilles: « Et je suis monté tout seul jusqu'à toi. » Il lâcha sa corbeille, tomba à la renverse, les yeux clos, les bras écartés. La flèche était restée dans sa blessure; et elle vibra un moment. La louve vint laper l'écume rose dont le sable se mouillait. Et quoique étendu sur l'écharpe lumineuse, l'adolescent, les dents serrées, la poitrine aplatie, ne remuât plus: « Enchaînez-le, gronda le féroce châtelain; et murez-le en cet endroit que j'ai nommé le sépulcre. »

Ainsi, l'archer jaune et deux autres hommes d'armes attachèrent le cueilleur d'arbouses dans des liens de fer et l'emportèrent avec l'écharpe radieuse, qui était comme collée à lui. Et, cela accompli, Hutin ordonna que l'on dressât une table vaste sous la fenêtre des chevaliers. Et, là, il joua aux jonchets et aux dés et mangea et but jusqu'après le crépuscule. La gueule de sa louve sur les genoux, il s'endormit, quand huèrent les chouettes, dans la soûlerie détestable du vin, du sang, de la nuit.

Au milieu de cette nuit-là, un ange de taille haute et svelte, noir des pieds aux ailes, se montra à Marguerite d'Evrest. Il se tenait debout, adossé à la porte de la chambre, les pieds posés l'un contre l'autre, les cils levés. Son ombre immobile montait au-dessus du chevet du lit, jusqu'aux solives du plafond. Il avait dans ses mains étendues et ouvertes quelques rubis liquides, qui, à la lueur de la lune, scintillèrent longuement. Il parla. Il parlait sans que ses lèvres remuassent. Mais ses cils frémirent, de sorte que ses paroles paraissaient sortir de ses yeux.

« Voici le prix de la rédemption du monde, qui vient de Jérusalem, » annonça-t-il.

Marguerite priait, agenouillée sur sa couche, dardant ses prunelles stellaires où les mains de l'ange se reflétaient. La clarté par quoi rutilaient les gemmes divines, le même lunaire rayon poudrait d'argent ses cheveux épars. Les avant-bras en croix sur les trèfles et les lis de sa robe nocturne, les reins infléchis, la voix sûre d'une prédestinée: « Ange de lumière sombre, demanda-t-elle, qu'est-ce que me veut mon Sauveur? » L'ange dit: « Lève-toi. » La femme se leva. « Viens, » dit l'ange.

Et tous deux se mirent en marche à travers des corridors entrelacés où veillaient, de trente pas en trente pas, des archers jaunes. Toutefois, ces archers ne voyaient et n'entendaient rien, parce que le désir d'en-haut était qu'ils fussent sourds en ce moment, et aveugles. Le long des murailles, des torches passées dans des anneaux de fer fumaient. Une eau glacée dégouttait des voûtes. De petites ailes visqueuses se heurtaient, pétillaient aux torches, par instants. Par d'autres, des reptiles giglaient d'un recoin d'ombre. Et, soudain, l'ange s'arrêta devant une dalle large, fraîchement cimentée, sur laquelle une flèche tordue saignait dans une écharpe lumineuse. Ses plumes de ténèbres bruirent, ébouriffées. Les rubis de ses mains s'enflammèrent, répandant une violente odeur de myrrhe. Et, la bouche close, les yeux clignotants: « C'est l'endroit, prononça-t-il, que l'on nomme ici le sépulcre. »

Il frappa du pied la dalle qui, sonore, se souleva, tournoya, laissant apercevoir une fosse de clarté rouge, au-dessus de laquelle elle demeura suspendue. A quatre ou cinq coudées en arrière, Marguerite d'Evrest attendait, sereine et silencieuse, le front penché, comme appuyé déjà sur le paradis.

« Ohé yohé, alleluia! » appela l'ange noir.

Et le cueilleur d'arbouses et de myrtilles surgit, tout sanglant, du caveau et se plaça à la gauche de l'ange. Spontanément, Marguerite s'approcha d'eux. Tout bas, de nouveau, résolue et tendre, elle demanda: « Que me veut mon Sauveur? »



L'ange lui répondit: « Descends dans le sépulcre. »

Elle fit un mouvement de recul, revint du pas assuré d'une femme qui entre dans l'éternel amour et plongea au fond du sépulcre, dont la dalle se rescella. Alors, les torches usées s'éteignirent et les archers en rallumèrent d'autres. Et l'ange de lumière sombre ayant posé sa dextre sur le justaucorps d'azur, le cueilleur d'arbouses et de myrtilles sourit à la façon des enfants qui s'éveillent et vit autour de lui de grands oliviers balancés par l'air de la nuit. Bientôt, à travers les feuillages tremblants, il reconnut la tiède maison natale, la citerne tapissée de glycines, le petit auvent de l'étable à porcs. Et comme il n'avait plus ni de blessures ni de chaînes et comme il se savait enclin au rêve, il pensa qu'il avait rêvé.

Et voici que, le lendemain, Ferrelouve mit à la recherche de sa femme quatre-vingts hommes d'armes et vingt varlets, leur enjoignant de se saisir des étrangers qu'ils rencontreraient sur leur route. Ils contournèrent la montagne, fouillant les buissons avec leurs piques. Des troupes d'oiseaux effarés tourbillonnèrent sur leur tête. Ils se répandirent dans des vallées peuplées de chèvres et de chiens sauvages. Ils s'engagèrent en serpentant sous les murs de Viviers. Devant les portes de Donzère, brillèrent les cottes de mailles des archers asiatiques et leurs yeux jaunes. En marchant, ils chantaient, sur le vieil air charmant du cueilleur d'arbouses, une sorte de parodie barbare, pleine de hoquets meurtriers: *Anèn, adutz tas mans per detestas coupadas*, et pleine aussi d'ordures et de blasphèmes. Quelques-uns des varlets boutèrent le feu au bourg de Claris, parce qu'un Clarisien avait, à leur passage, poussé des croassements. Puis, sans motif, ils incendièrent les halliers de Volépaspus et le bois féerique de Sarrasy. Ils ne rentrèrent que le soir, ivres, car, çà et là, ils avaient mis à sac les caves, craintifs, car ils n'amenaient qu'un seul prisonnier.

C'était un moine aux larges prunelles claires, à la bouche pâlie, comme usée dans les oraisons. Un petit ostensoir violet oscillait sur sa cagoule blanche, à la hauteur de son cœur. A sa ceinture, une cordelière et un long chapelet blancs. Et une couronne de cheveux également blancs cerclait son crâne à la voûte excessivement bombée. Il paraissait à la fois doux et dédaigneux, trop occupé d'un objet magnifique et lointain pour s'attentionner aux frivoles choses présentes. On l'avait pourtant garrotté avec une telle violence que l'un de ses bras était brisé et pendait immobile, le poignet gonflé et bleui, la main exsangue, fleurie d'une améthyste cruciforme. En le voyant, Ferrelouve éclata de rire, disant: « Vous avez eu, Monsieur, une fâcheuse inspiration quand vous avez quitté votre ascétère. Je crois les routes mal sûres. N'est-ce pas aussi votre sentiment? »

Le moine ne répondit pas.

« Je vous parle », reprit Hutin.

Le moine eut un léger hochement d'épaules. Frissonnant de colère, Hutin se jeta sur lui, lui cria: « Je veux que tu parles. »

Et il interrogea, dans un nouvel éclat de rire: « Parle. Comment te nommes-tu? »

D'un mouvement de ses prunelles claires, le religieux montra le ciel où, par groupes pâles, les étoiles commençaient à s'épanouir. Mais Ferrelouve lui cracha par quatre fois au visage. Et, au milieu du front du moine, sur sa tempe gauche et sur ses joues hachées de rides, les quatre crachats tremblotèrent, grésillèrent, changés en une constellation vive. Au même instant, son bras brisé s'agita et, de sa main baguée d'améthyste, neigèrent des flocons étincelants et touffus. Le châtelain était devenu livide. Il se retourna vers ses archers.

« Conduisez donc, commanda-t-il, les poings menaçants, la voix enrouée d'épouvante, et enfermez dans le sépulcre cet homme qui me nargue et se nomme le Firmament. »

Et les archers obéirent. Et c'est pourquoi, quelques heures plus tard, au milieu de la nuit, l'ange de lumière sombre s'inclina sur le lit de la fille aînée

de Hutin et la réveilla, lui soufflant : « Viens avec moi vers le sépulcre. »

Et Berthe se leva. Muette, les mains jointes, elle marcha derrière le messager céleste, à peine étonnée des corridors souterrains, des archers en vain vigilants, des reptiles obscurs et des torches fuligineuses. Et, lorsqu'ils furent arrivés au bord du sépulcre, de soi-même, se haussa la large dalle où, cette fois, une cordelière blanche s'enroulait autour de quatre petites étoiles.

« Alleluia, ohé yohé ! » appela l'ange.

La fosse était remplie de clarté bleue. Et le moine blanc, émergeant de cette clarté surnaturelle, courba son crâne bombé, colla ses lèvres sur l'ostensoir violet et, dans un grand geste d'exultation, tomba agenouillé à la droite de l'ange, balaya le sol de sa couronne de cheveux blêmes. Berthe s'émerveilla, candide. Son émerveillement subit, sa toilette claire, bordée de liserons, son collier de corail, supportant un minuscule cœur d'argent, et, surtout, l'éparpillement follet de sa toison d'or ajoutaient encore à sa puérile beauté. Cependant, une sorte de halo pâle, entourant l'ovale pur de son visage, lui donnait un air de tranquillité grave et de surenfantine douceur. Elle eut comme un soupir, puis, avec un regard d'abandon absolu, l'accent suave, murmura : « Que me voulez-vous, ange noir ? »

L'ange lui répondit, en éployant toutes larges ses ailes : « Voici la volonté de Dieu. Saute tout de suite dans le sépulcre. »

Aussitôt, la robe claire brodée de convolvulus, s'avança, s'élança, et les cheveux d'or fulgurèrent. Et la dalle redescendit et se rescella sur le caveau. Et l'ange de lumière ténébreuse avec le moine blanc s'éloignèrent, taciturnes et les yeux bas.

Or, dès que Hutin eut été informé de la disparition de l'aînée de ses filles, il hurla plus haut que sa louve, convulsé de fureur et de désespoir. On dit que des pêcheurs du Rhône entendirent ses plaintes et que, par ainsi, pressentant que sa fin était proche, ils s'en allèrent porter aux chapelles voisines des branches fleuries et des ex-voto. Mais, sonnant tous ses hommes d'armes, ses varlets, ses veneurs, ses cellériers et jusqu'à ses deux échansons, il se mit à leur tête, se rua dans la plaine, battit les haies, les halliers, les villages, brûla les bois, saccagea les églises. Les villages, les églises étaient vides, les halliers, les chemins déserts, car les paysans avaient fui à l'approche de Ferrelouve, avaient passé sur la rive gauche du fleuve, s'étaient terrés dans des cavernes et des réduits secrets. Cependant, en s'en retournant, les archers asiatiques trouvèrent, accroupis au bord d'une cressonnière, deux vieillards, l'un borgne, au menton énorme, l'autre au nez étrangement court et plat, et l'un et l'autre si maigres que l'on pouvait compter leurs os, si faibles qu'ils n'avaient pas eu la force d'avaler la goulée de cresson qu'ils avaient broutée et qui leur verdissait les lèvres. On les traîna jusqu'aux pieds de Hutin. Et ce fut en vain que celui-ci essaya d'arracher une parole de leur bouche. Il y avait longtemps qu'ils ne parlaient plus. Néanmoins, Ferrelouve leur ayant, comme il avait accoutumé de faire, demandé quel était leur nom, ils fixèrent, calmement et tous deux à la fois, le sol. Alors, un flot de sang empourpra la face du châtelain ; et, les vibrisses hérissées, les dents dégouttantes de bave venimeuse :

« Que l'on jette dans le sépulcre ces malandrins qui s'appellent la Terre, » clama-t-il à ses archers.



Et les archers s'enfoncèrent dans les corridors funèbres, poussant devant eux les vieillards.

Aussi, lorsque la nuit s'étant faite, le croissant de la lune commença à argenter la montagne, le Seigneur entrebâilla les vantaux de la chambre où les deux filles cadettes de Hutin des Palus venaient de s'endormir. Et l'ange de lumière sombre se glissa entre le petit lit de Gisèle, laquelle était en robe rose, passementée de palmes de sinople, et le lit, plus petit encore, d'Odette dont les bras nus étaient repliés sur une minuscule figure humaine de cire et de bois peinturés en cramoisi et en azur. De son souffle céleste, il leur ouvrit doucement les paupières, leur inspirant : « Je suis un envoyé de Dieu. Levez-vous et m'accompagnez l'une et l'autre où Dieu veut. »

Sans s'émouvoir, presque sans comprendre, les deux enfants sortirent du lit et, dociles, minces et courtes, se placèrent en flanc à côté du grand ange. L'une portait sa poupée d'azur et de cramoisi ; et, comme l'autre avait les mains vides, l'ange cueillit sur sa robe une des palmes de sinople et la lui mit dans les doigts. De la sorte, ils marchèrent le long des galeries souterraines, parmi les torches fumeuses et les archers inconscients, jusqu'au lieu dit le sépulcre. Et, la large dalle jaillie, les enfants sourirent, naïves, en entendant la voix résurrectrice de l'ange qui appelait :

« Alleluia, ohé yohé ! Ohé yohé, alleluia ! »

Même, elles s'amusèrent de voir les deux vieillards s'évader ensemble des ténèbres et s'accroupir avec quiétude, le borgne à gauche, le camus à droite du caveau.

« Qu'est-ce que c'est ? » demanda Odette.

Gisèle dit : « C'est un miracle. »

Mais élevant ses ailes noires sur son visage, afin de cacher les larmes qui gemmaient ses cils, l'ange ordonna aux deux enfants de s'élancer dans le sépulcre.

« Voilà ce que Dieu veut », fit-il.

Odette obéit, pressant contre son cœur la minuscule figure humaine de cramoisi et d'azur, puis Gisèle agitant la verte palme qu'avait cueillie le messager sombre du ciel. Sur elles, la dalle lourde retomba. Et l'ange disparut avec les vieillards impassibles et taciturnes. Ensuite, l'alouette et le coq chantèrent. Un frisson vif secoua le Rhône dormant ; et une fraîcheur salubre monta de ses rives. Et une cordiale odeur, un indéfini murmure montèrent tout d'un coup des prairies et des taillis, des roseraies et des futaies. Le jour resplendissant et tranquille naquit.

C'était un véritable jour de légende, solennel et cependant si simple, musical, parfumé et limpide, comme il n'en est plus. Sur les crénelures du château-fort, sur les ogives des portes et les trèfles des fenêtres, de prestes hirondelles, des martinets joyeux tournoyaient, plongeaient, se posaient, se balançaient, glissaient, revolaient et planaient, avec mille cris grêles, brouillés, jolis et distrayants, ainsi qu'au temps adorable de saint François. Des chats alanguis, aux longs poils d'ébène et de feu, aux prunelles changeantes, s'étiraient sur les ponts-levis, tandis que des lézards et des salamandres, allumés de soleil, bayaient, parmi les giroflées poivrées et les menthes disséminées, au long des revêtements en brique des fossés et des bastions. On voyait, au nord, se mamelonner, comme un chapelet d'agates fumeuses, les Cévennes que, vers Privas, l'Ouvèze rubanait d'or. A l'ouest, dans le lointain, l'Ardèche bleue et, à l'est, tout près alors, le Rhône vert, immense, sur qui sautelaient les triangles clairs des voiles latines. Et Hutin jouait et hurlait, à quatre pattes, comme une louve, avec sa louve, devant la fenêtre des chevaliers, quand une chambrière accourut vers lui, effarée, éplorée, les cheveux épandus çà et là sur sa guimpe frissonnante et, se jetant par terre et frappant son front contre terre, les bras tordus, vociféra :

« Pitié, seigneur, pitié, pitié ! »

Ferrelouve se mit debout et, dans un mouvement furieux, tira du fourreau sa dague en pressentant : « Il est advenu malheur à mes filles ! »

Pourtant, sa main ne s'abaissa pas. Ses yeux avides, couleur d'acier, s'injectèrent de pourpre ; et son cou se gonfla. Il tourna trois fois sur lui-même. Il suffoquait. Hagard, les dents luisantes, il ploya, croula sous son propre poids et tomba, la face en avant, sur le sable. Un varlet survint, apportant une aiguière, un autre apportant un linge, puis d'autres soutenant une civière d'écarlate, godronnée, frangée et cloutée d'argent. Alors, ils lavèrent leur maître, l'essuyèrent, l'emportèrent et, supposant qu'il venait de passer, l'étendirent sur un lit de parade, au milieu du salon d'honneur. Même, de chaque côté du lit funèbre, quinze archers jaunes firent la haie, plumes noires au casque, flambeau de cire blanche au poing. Et les servantes affairées, bruyantes, superstitieuses, s'en allèrent en babillant suspendre un long crêpe au-dessus du rucher. Elles voilèrent les miroirs vénitiens et les lampes barbaresques avec une gaze lugubre ; et elles arrêtèrent les roues dentées des horloges à eau. Et, cependant, le châtelain redoutable n'était point mort. Il dormait.

Soûl de douleur, gorgé de haine, sa louve couchée en travers de ses pieds, il dormait d'un sommeil semblable à celui du tombeau. Mais, aussitôt que la nuit fut venue, l'ange de lumière sombre le réveilla en lui frappant sur l'épaule.

« Hutin des Palus ! Ferrelouve ! »

Eperdu, l'homme sursauta, siffla sa louve, allongea le bras vers l'épée, incrustée d'or versicolore, que les varlets avaient placée, avec des éperons aux molettes de vermeil et un petit cor de cuivre et d'ivoire, sur la courtepointe châtain clair du lit. La louve ne remua point et l'épée se changea en une tige d'ivraie sèche. Hâve, défiguré, tapi contre un écoinçon de la salle, Hutin se tourna vers la double haie d'archers jaunes. Il vit s'éteindre leurs flambeaux ; et, dans l'obscurité soudaine, un regard de jais phosphorescent luisit seul.

« Viens avec moi vers le sépulcre », dit la voix de cet étrange regard.

« Que je vienne...

— « Au fond du sépulcre. »

En même temps, Hutin sentait que le regard terrible de l'ange passait comme un anneau dans ses narines et, dans sa bouche, comme un mors. Il se sentait tiré et poussé, entraîné, avec, parfois, la sensation nette d'un coup de fouet cinglant son échine, et marchait d'un pas automatique, la tête convulsivement secouée, les membres raidis. Sous les voûtes souterraines, il se mit à grelotter de froid, de furie, d'épouvante. Ses pieds glissaient sur des matières visqueuses, s'enfonçaient dans un grouillement extraordinaire, muet, glacé et qu'il devinait vivant. Il n'y avait, le long des murailles, ni archers en cotte de mailles et bassinet de fer, ni torches fumeuses. Et le singulier regard de jais lumineux s'avançait toujours, précédant d'une brasse à peine Ferrelouve. Mais, au-dessus du caveau, le regard s'arrêta brusquement.

« Que veux-tu, flamme d'enfer ? » demanda Hutin, dans un grand frisson et les dents crissantes.

La dalle de la fosse frémit, grinça et se souleva. Immobile à présent entre la fosse et la dalle, le regard phosphorescent répondit : « Voici le sépulcre. »

Et le sépulcre s'éclaira. Et le regard reprit : « Hutin des Palus, voici ton sépulcre. »

Et lorsque l'homme fut tombé au fond du sépulcre, il aperçut quatre êtres qui s'y tenaient couchés, rigides comme des cadavres, et étroitement enlacés. Des cloportes et des scorpions pullulaient sur leurs faces charmantes ; et, sous la bave des limaces, leurs mains aux doigts fuselés restaient douces, harmonieuses, avec un geste bienheureux. Et Hutin reconnut un à un ces êtres. Ses lèvres s'écartèrent, ses yeux s'agrandirent d'horreur. Et, pour la première fois de sa vie, il pleura. Agenouillé, il leva ses prunelles baignées, terrifiées, honteuses et misérables, vers le regard de l'ange noir. Il balbutia : « Marguerite. »

Et, comme aux répons : « Oui, — fit le regard vengeur. — Berthe. — Voilà... — Gisèle. — ... la rançon... — Odette. — ... de tes crimes. »

Puis, l'ange dit, plus bas, penché, avec une compassion singulière : « Celui qui pleure est pardonné. »

Alors, il fendit de ses ailes les voûtes mornes ; et les murailles crénelées, les mâchicoulis et les tours, qu'effleurait son vol d'ardentes ténèbres, vacillaient, tournaient, s'écroulaient, dans un grand tapage de tonnerre. Et, sur la cime de la montagne, vite devenue nue et plane, il pétrifia la louve créée par l'âme démoniaque de Hutin.

Et c'est pourquoi, par les beaux soirs vivarais, à la lune fleurie et calme, le vieux mont projette sur le vieux fleuve le profil d'un quadrupède cabré.

FERNAND MAZADE.

(Illustrations de Laurent-Desrousseaux.)



MICHEL LANÇON



ROSES D'ÉTÉ



UN COMBAT DE BÉLIERS EN TYROL

Il y a longtemps déjà, je racontais à un de mes amis comment, dans mon enfance, j'avais été encore témoin en Tyrol d'un combat de béliers. Ces souvenirs de jeunesse eurent sans doute quelque attrait pour lui, car il me conseilla d'en faire la relation écrite. Toutefois, malgré cet encouragement, je ne m'y serais peut-être jamais décidé, si récemment le hasard ne m'avait ramené dans l'endroit où quarante ans plus tôt cet épisode avait eu lieu. C'est avec une émotion toute particulière que je revis, à mi-chemin du village de Rietz, en Oberinnthal, la petite église où j'avais jadis été enfant de chœur. Le village, aux maisons éparpillées, est situé sur le côté de la route et du chemin de fer, à une distance d'un quart d'heure environ. Rapidement le train où je me trouvais passa au-devant avec fracas, laissant à peine apercevoir, entre l'épais feuillage des arbres fruitiers, quelques habitations isolées. Avant que j'eusse pu fixer ma pensée sur une de ces demeures où jadis j'avais passé d'heureux jours, le gracieux village avait disparu. Seule la maison d'école, isolée sur une petite hauteur, me regardait des yeux sombres de ses fenêtres; je m'imaginais qu'elle me parlait ainsi : « Chez moi, tu n'as rien voulu apprendre, enfant pétulant que tu étais, et maintenant tu cours çà et là par le monde : c'est bien fait ! » Mais je me moquais bien de ces reproches, et l'aspect de la place où autrefois je galopais avec mes camarades d'école vint dissiper cette maussade impression. Maintenant nous passions devant la prairie où avait eu lieu le combat de béliers. Toute la scène d'autrefois ressuscitait, vivante, au fond de ma mémoire.

Mais, avant de la fixer sur le papier, dirai-je la manière dont les béliers destinés à ces combats y sont formés et préparés.

La plupart du temps, ce sont les bergers qui ont l'occasion de remarquer dans leurs troupeaux les bêtes qui se distinguent par leur courage, et ils les signalent aux amateurs. Quand on a trouvé un bélier qui montre des dispositions à devenir *robler* (champion), avant tout on s'assure si son front et ses cornes auront assez de vigueur et de résistance pour supporter les assauts futurs. Pour le rendre grand, fort et courageux, on le nourrit abondamment de seigle et de chènevis. On le laisse courir en liberté tout seul dans une grande étable, afin que ses pattes ne s'engourdissent pas et acquièrent de l'agilité. Avec la main on l'excite à attaquer — ce qu'il aime bien vite à faire — en lui criant en même temps sans discontinuer : « *Robler, wehr' dich!* » (gare à toi !), comme on le lui dira plus tard pendant le combat. Il se laisse vite dresser et il connaît celui qui lui donne à manger comme un chien reconnaît son maître. Les deux béliers destinés à se battre doivent être de troupeaux différents et ne s'être jamais vus. Avant le combat, on leur donne du seigle trempé dans du vin. Souvent aussi, on amène sur le lieu de la rencontre une mère brebis pour exciter leur jalousie et les irriter. Et maintenant que j'ai décrit tous ces préliminaires, je vais raconter tout ce dont je me souviens.

C'était par un beau dimanche d'automne. Le digne curé avait déjà donné à ses paroissiens la bénédiction qui termine la messe, et les gens de Rietz se hâtaient plus vite que de coutume de regagner leurs demeures. De loin, aux gestes expressifs qui partaient de groupes isolés et à l'allure confuse de ceux-ci, on pouvait deviner qu'il s'agissait de quelque chose d'extraordinaire. C'était le cas, en effet. Les habitants de Rietz, un gai et courageux petit peuple, avaient projeté, de concert avec leurs voisins de Stams, une rencontre de béliers, qui devait avoir lieu ce dimanche même. Les deux villages sont distants d'une heure. Stams, dans un site agréable de l'Oberinnthal, est connu par sa célèbre abbaye de Bénédictins. On avait choisi, comme emplacement du combat, un pré aux environs du hameau de Tannrein. Cette petite localité, pourvue d'une bonne auberge, était très fréquentée au temps où les diligences parcouraient encore la contrée, et est située entre Rietz et Stams.

Je vivais alors, enfant de sept à huit ans, chez mes grands-parents, à Rietz, et je me rappelle encore nettement combien ce dimanche-là, au repas de midi, mon grand-père se hâtait. Pour moi, la surexcitation m'avait fait perdre l'appétit : ne devais-je pas aller avec lui à Tannrein pour cette fameuse rencontre ! Et la chose nous touchait d'autant plus que le propriétaire du bélier était notre voisin et un ami de mon grand-père.

Avant de quitter la maison, mon aïeul prit dans un tiroir une plume de coq d'une longueur extraordinaire et l'attacha à mon chapeau : « Gamin, me dit-il, fais attention à ma plume ! » Puis il me prit par la main et nous nous rendîmes ensemble chez le voisin. Là, devant l'étable, se tenaient déjà une foule de gens. Enfin, le berger amena le bélier. Tout le monde s'extasia, admirant le magnifique animal qui allait combattre pour l'honneur de son propriétaire et de toute la commune. A travers la foule, le voisin vint à mon grand père, lui serra la main et s'entretint avec lui. Pour moi aussi le brave homme eut quelques mots : « Ah ! sapristi, Henri, me dit-il, quelle belle plume tu as là ! — Oui, Seppl, répliqua mon grand-père, mais c'est à autre

chose qu'elle est destinée. — Je comprends, dit en riant le voisin; oh! nous avons encore le temps d'y songer. Mais pour l'instant il faut nous occuper de partir. »

En avant marchait le berger, un gars trapu, plein de santé, en habits de fête, un œillet rouge et un brin de romarin au chapeau, conduisant au bout d'une corde le superbe bélier. Derrière lui, le propriétaire de l'animal et mon grand-père, tous deux très grands, et moi au milieu, avec ma plume de coq dressée fièrement. Ah! c'en était une jouissance! tous les autres gamins me portaient envie pour cette place d'honneur. Ensuite, venait le gros de la troupe. C'est ainsi que nous traversâmes le village. De tous côtés, on nous saluait amicalement, et une foule d'hommes, toujours plus grande, se joignait à nous. Vieillards et enfants, hommes et femmes, tout le village était sur pied. En souriant, M. le curé nous regarda par une fenêtre du presbytère, quand nous passâmes au-devant, et peut-être excusa en secret la paroisse auprès du bon Dieu, de ce que, ce dimanche-là, les vêpres seraient manquées par tant de monde.



Déjà notre cortège avait dépassé les dernières maisons du village, et le chemin se dirigeait vers une petite hauteur. Arrivés là, nous aperçûmes au loin une semblable foule venir à nous en sens inverse. « Voyez, voilà ceux de Stams! » se dit-on d'un bout de la troupe à l'autre. Bientôt on se rapprocha. Nous arrivâmes les premiers à l'emplacement choisi. Sur la pelouse unie d'une prairie dite la « Tannreiner Au », une foule de gens des villages environnants s'étaient déjà rassemblés pour assister au combat. Enfin ceux de Stams arrivèrent à leur tour, en bon ordre. En avant marchait un vigoureux bélier, bien plus gros que le nôtre, conduit par son berger, un homme déjà âgé. « En voilà un gaillard ! » entendait-on dire de tous côtés. Chacun examinait et admirait cet animal redoutable, que précédait une grande renommée, car il avait été déjà souvent vainqueur, tandis que le nôtre entrait pour la première fois dans la lice. Ceux de Stams avaient aussi amené une brebis; on la plaça à côté de notre bélier. Les deux rivaux ne s'étaient pas encore aperçus. Avant de commencer, on paria. Tout le monde voulait mettre sur le bélier de Stams ; très peu avaient confiance dans le nôtre, plus petit. Ce furent les propriétaires qui firent les plus gros paris. Chacun remit son enjeu, qui consistait en plusieurs écus d'argent, à l'aubergiste de Tannrein. Comme je fus content de voir mon grand-père risquer aussi quelques écus sur notre bélier! celui-ci m'était devenu si sympathique! Bien souvent je lui avais fait visite dans son étable pendant son dressage, et avais partagé avec lui bien des morceaux de pain. Cela m'aurait semblé presque une trahison si, dans un moment aussi grave, nous avions perdu confiance en lui et ne lui avions pas témoigné notre amitié. « Place! rangez-vous ! » crièrent quelques voix, et des coudes vigoureux eurent bientôt formé un espace vide au milieu de cette cohue. Les gens de Rietz se mirent d'un côté, ceux de Stams de l'autre. Les béliers furent placés en avant. Lorsqu'ils furent en présence l'un de l'autre et que celui de Stams aperçut sa brebis près de son rival, il fit un bond si vigoureux qu'un garçon dut courir aider le berger à maîtriser l'animal. Le petit bélier était agité aussi. On les conduisit alors l'un près de l'autre, ils se flairèrent, et au commandement : « Laissez aller ! » on lâcha les cordes avec lesquelles jusque-là on les avait retenus. Libres alors, ils secouèrent leur toison, se flairèrent de nouveau et désormais ne se perdirent plus de vue; puis, à petits pas rapides, ils reculèrent en ligne droite et, avant qu'on s'y attendît, foncèrent l'un sur l'autre à toute vitesse et de toutes leurs forces. Il s'ensuivit un choc formidable. Tous les spectateurs étaient devenus muets et l'on entendait nettement les excitations des bergers : « *Robler, wœhr' di!* » Comme la première fois, les deux animaux se reculèrent à environ soixante pas de distance, et un second choc non moins violent se produisit. On sentit que chacun des combattants avait trouvé un adversaire digne de lui. Aussi, remarquait-on parmi les assistants un léger murmure de voix, plusieurs osant maintenant faire des paris sur le plus jeune. Déjà seize fois les béliers s'étaient courageusement précipités de toutes leurs forces l'un sur l'autre sans avoir donné le moindre signe de répugnance ou de fatigue ; mais le dix-septième choc fut décisif. Ce ne fut plus, comme les fois précédentes, un coup sec, nettement distinct au loin ; ce fut un coup sourd. Le plus petit des deux animaux avait frappé son rival un peu plus bas que l'attache des cornes; du sang coula par les narines du gros bélier et quelques exclamations joyeuses partirent de notre côté. Cependant, malgré sa blessure, l'animal revint en arrière et les deux ennemis se précipitèrent sauvagement l'un sur l'autre, mais avant que leurs cornes se rencontrassent, le blessé se jeta de côté. Ce fut une explosion de joie : « Gagné! gagné! » criaient les habitants de Rietz. Moi, je pleurais de joie. Les béliers furent saisis par leurs gardiens, le combat était fini, la victoire était pour nous.



Tandis que les gens de Stams quittaient la place avec leur bélier presque sans qu'on s'en aperçût, ceux de Rietz, se serrant les mains et se félicitant, entouraient le vainqueur. On lui lava d'abord le front avec du vinaigre salé, puis de belles filles allègres apportèrent des fleurs et des rubans de couleurs. Elles en ornèrent les cornes gracieusement enroulées du bélier, puis lui posèrent sur la tête une couronne de fleurs mêlées de clinquant et d'élégantes papillotes qui tremblaient au bout de légers fils. Sur son dos, jusqu'à l'extrémité de sa queue, elles lui attachèrent

à des touffes de laine de petits bouquets et des nœuds de rubans. De son côté, mon grand-père taillait un morceau de bois, et, après l'avoir fixé entre les cornes de l'animal, prenait à mon chapeau la grande plume de coq et l'y attachait avec d'autres enjolivures. Ensuite, on mit des plumes avec un ruban de soie rouge au chapeau du berger, et enfin on orna de la même façon la corde à laquelle était attaché le bélier. Pendant ce temps, deux musiciens, un tambour et un flageolet, étaient apparus. Sous leur conduite, notre cortège triomphal, la bête pomponnée au milieu, s'achemina vers l'auberge voisine, les chapeaux brandis en l'air avec des cris d'allégresse sans fin. Là on s'arrêta un moment, et le bélier reçut des tranches de pain trempées dans du vin. Mais bientôt la foule se dispersa. Les uns reconduisirent, plus enthousiastes que jamais, le vainqueur à son étable, les autres demeurèrent à Tannrein. Nous étions de ces derniers, mon grand-père et moi. Nous nous rendîmes à l'auberge. Là, toutes les salles étaient bondées, et la gaieté s'y donnait libre cours. Avec bien de la peine, le maître d'école put nous trouver une place; j'arrivai à me caser dans un coin. Jamais je n'avais encore vu mon bon maître si aimable et si gracieux ; la victoire l'avait rendu d'une humeur si joyeuse que de plaisir il se frottait les mains jusqu'à s'écorcher. On me gratifia d'un verre de vin et d'un gros morceau de pain blanc qui, après les émotions par lesquelles je venais de passer, me parurent excellents. Tout le monde, de joie, faisait bombance; on buvait, fumait, sifflait, claquait des lèvres et dansait. Quand et comment je revins ce soir-là chez nous, je ne le sais plus bien; mais je me rappelle que longtemps après, nous autres enfants de l'école, nous nous amusâmes à jouer au combat de béliers, éprouvant la solidité de nos crânes, jusqu'à ce que l'instituteur, averti, mît fin à ce jeu dangereux.

HEINRICH NATTER.

(Traduit par AUGUSTE MARGUILLIER.)

(Illustrations de Alfred von Schrœtter.)

Le Fermier de Jouy

Quand la construction du hameau de Trianon fut achevée, quand la maison de la reine refléta dans le lac ses chaumes et ses balcons verts, quand la roue du moulin fut prête à tourner, le presbytère préparé pour le galant abbé qui devait l'habiter, le boudoir garni de ses bancs de repos, la ferme pourvue de bestiaux et des ustensiles nécessaires, et la laiterie meublée de pots et d'écuelles, la reine voulut vivre le rêve de pastorale dont ses peintres et ses poètes avaient féru sa cervelle; mais le moindre des métiers ne se fait pas sans apprentissage; le premier fromage à la crème qu'elle voulut dresser sur une assiette, au sortir du petit panier d'osier, s'étala piteusement, le petit lait d'un côté, les caillots de l'autre, et ce ne furent ni Madame de Polignac, ni M. de Vaudreuil, ni M. de Besenval, ni M. d'Adhémar, ni l'abbé de Vermond, ni Madame Elisabeth,



ni Mesdames de Châlons, de Guiche, de Polastron et de Campan, ni le roi lui-même, qui purent lui dire pourquoi son fromage avait tourné.

Et il en était de tout ainsi : les moutons qu'elle voulait conduire s'égaraient dans tous les coins du parc, le chien de berger ne lui obéissait pas, toute reine qu'elle fût, les poules allaient pondre dans les taillis, faute d'avoir trouvé un œuf de pierre dans les corbeilles du poulailler... et les paysans pour rire, de sa suite, qui avaient quitté les habits de soie pour la veste de drap, étaient obligés de demander à tout propos les conseils et l'aide de laquais, si grands seigneurs eux-mêmes qu'ils hésitaient à salir leurs mains blanches à des besognes bassecourières.

On fit venir des paysans, des vrais. Ils arrivèrent en habits de fête, guindés, terrifiés par la majesté royale, tellement gênés pour enseigner à ces belles dames des choses si simples, que la reine s'en montra peu satisfaite.

Mique, Léopold Robert et Fragonard, les metteurs en scène de l'idylle de Trianon en perdaient la tête, lorsque quelqu'un suggéra l'idée de s'en aller incognito en un village éloigné, pour voir les paysans chez eux: tels les comédiens soucieux de vérité, qui s'en vont vivre parmi ceux qu'ils ont mission de créer sur la scène.

Marie-Antoinette fut tout de suite séduite par ce projet... On manda Mademoiselle Bertin, il fallut qu'elle fournît, en secret,

des costumes de tout petits bourgeois pour les familiers que la reine voulait emmener avec elle, et pour elle-même. On ne dirait rien au roi, qui gronderait, et empêcherait peut-être la partie de campagne projetée, ni au comte d'Artois, dont les folies habituelles compromettaient tout le monde, mais on prendrait comme chaperon Madame de Noailles (Madame l'Étiquette , qui, après une longue bouderie, à la suite de la nomination de Madame de Lamballe, s'était mise en tête de regagner les bonnes grâces de la reine. On inviterait Madame de Noailles à l'improviste et, de gré ou de force, on l'emmènerait.

Le secret avait été bien gardé : le jour choisi était celui que le roi avait désigné pour une partie de chasse à Saint-Germain : il partit sans soupçons... Mais le comte d'Artois, dont la petite police ne connaissait pas d'obstacles, avait été le premier averti de ce qui se préparait : il connaissait le but de la promenade : la ferme de Jouy et, tout de suite, avec quelques amis, il avait imaginé une contre-ruse, pour punir sa belle-sœur d'avoir décidé une partie de plaisir dont il ne devait pas être.

Le roi étant parti à cinq heures du matin, la reine partit à six, par une petite porte du jardin de Trianon, avec sa suite, qui se divisait en deux carrioles attelées chacune d'un solide percheron. La troupe avait bon air bourgeois et même, à cause de la coupe



ILS VIRENT UN HOMME MASQUÉ SORTIR DE LA HUTTE (page 132)

des costumes, tout petit bourgeois : des boutiquiers fêtant le saint de la corporation. Les guides étaient tenues, dans l'une des carrioles, par M. de Vaudreuil, dans l'autre, par le poète Parny, et les deux créoles, gens d'audace et d'entrain, enlevaient leurs bêtes et claquaient du fouet comme les plus hardis des conducteurs de diligence.

Ils avaient étudié leur chemin de la plaine sur les cartes. Les carrioles filèrent par les grandes routes, dans la fraîcheur matinale : la rosée des champs montait en vapeur, sous les rayons du soleil de septembre, et les ombres des arbres, très longues, coupaient les champs de grandes barres plus sombres. Dans les voitures on chantait, pour se pénétrer de poésie pastorale, la chanson préférée de la reine, dont les paroles étaient de M. le chevalier de Florian.

Ah s'il est dans notre village
Un berger sensible et charmant,
Qu'on cherisse au premier moment,
Qu'on aime ensuite davantage,
C'est mon ami, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi!...

Tout alla sans encombre jusqu'à la lisière de la forêt. Il fallait la traverser tout entière pour gagner le hameau de Jouy, que l'on avait indiqué à la reine comme modèle idéal de la ferme rustique.

Dès l'entrée sous bois, pas d'hésitation pour les conducteurs : les indications des cartes étaient superflues, une heure de route devait suffire pour atteindre le but, en suivant les renseignements des poteaux, sur lesquels des flèches étaient peintes, indiquant les directions. Les voitures s'engagèrent sous les arbres, par des chemins montants : l'ombre y était féerique, à cause des rais d'or qui trouaient le feuillage, et la reine, charmée de l'ampleur que l'écho des grandes voûtes vertes donnait à sa voix, chanta, toute seule, la fin de la chanson :

Si par sa voix douce et plaintive
Il charme l'écho de nos bois,
Si les accents de son hautbois
Rendent la bergère pensive,
C'est encore lui, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi! ..

Si, passant devant sa chaumière,
Le pauvre en voyant son troupeau,
Ose demander un agneau
Et qu'il obtienne encor la mère ..
Ah c'est bien lui, rendez-le moi,
J'ai son amour, il a ma foi !...

La promenade sous bois durait depuis près d'une heure lorsque M. de Vaudreuil, conducteur de la première voiture, qui s'étonnait à part lui, depuis quelque temps, que la lisière n'apparût pas encore, arrêta son cheval et se mit à considérer la planchette indicatrice, clouée sur l'arbre d'un carrefour. Elle portait bien, en lettres très lisibles, la mention : « Hameau de Jouy : 900 toises », mais il s'étonnait que le bon chemin, indiqué par la flèche, fût cette sente abrupte, à peine possible pour une voiture, et qui semblait descendre dans les profondeurs de la forêt. L'officier n'avait pas l'esprit tranquille ; cependant, il n'y avait pas de doute à avoir, il fallait descendre. On descendit.

Le chemin aboutissait à une clairière sans issue, sorte de cul-de-sac au milieu duquel se dressait une hutte de charbonniers. Comme les voitures s'arrêtaient et que les promeneurs stupéfaits se demandaient où ils pouvaient bien être, leur étonnement se changea en terreur, quand ils virent un homme masqué sortir de la hutte, puis deux, puis trois, et ainsi de suite jusqu'à

dix. Ces hommes drapés dans des manteaux en guenilles, coiffés de lampions déformés, avaient sur le visage un loup à barbe de toile noire, et aux mains des carabines.

A cette époque, les exploits de Cartouche et de Mandrin étaient dans toutes les mémoires, il y avait donc, dans cette rencontre, de quoi impressionner des promeneurs armés seulement de cannes et d'ombrelles, comme étaient les amis de la reine; mais le chef des brigands ne laissa qu'un instant, pas plus, ses visiteurs dans l'inquiétude et, saluant jusqu'à terre la reine qui, pourtant, ne se croyait pas reconnaissable avec ses cheveux plats et son bonnet de linon, il la pria, dans les termes les plus respectueux, de lui pardonner cette erreur involontaire, les écriteaux n'ayant été déplacés que pour amener à payer péage les marchands, fermiers, commis des gabelles et autres gens de peu... Ceci dit, il s'élança à la tête du cheval de M. de Vaudreuil, le fit volter d'un poignet nerveux, pendant qu'un de ses hommes agissait de même avec le cheval de Parny, et tous deux, escortés par la troupe des brigands, reconduisirent les promeneurs jusqu'à la grande route où, après leur avoir indiqué le chemin, ils les quittèrent en se rejetant brusquement dans le fourré...

« Ceci n'est pas clair, » murmura M. de Vaudreuil en hochant



LES VOITURES FURENT ENTOURÉES PAR UNE NUÉE D'HOMMES (page 133)

la tête..., et il allait dire sa pensée, que ces brigands-là n'étaient que pour la frime, quand Madame l'Etiquette rendit verbeusement grâce à la reine d'être si bien connue et si aimée du dernier de ses sujets, du plus criminel même, que sa seule présence avait suffi pour changer en moutons les loups les plus dévorants... Il était impossible, après cela, d'émettre des doutes sur l'authenticité de la bande. C'eût été dénier à la reine les bienfaits de son auguste présence. Toutes les dames surenchérirent et l'on tâcha de se figurer ce qui fût arrivé, si la reine n'eût été là... On imagina le massacre de ces messieurs qui, bien certainement, se fussent fait tuer jusqu'au dernier ; puis l'enlèvement de ces dames par les brigands, qui les eussent sans doute emportées dans la hutte du charbonnier... laquelle n'était peut-être là que pour cacher l'entrée d'une caverne... puis on agita la question de savoir si l'on devait prévenir la maréchaussée : mais tout le monde fut d'avis que de si galants voleurs avaient droit au silence... et puis comment pourrait-on l'exiger de leur part, s'ils étaient arrêtés ?

Que pense la reine de tout cela ? elle sourit. Le sourire des reines est fait pour cacher leurs incertitudes.

« Je serais fort étonné — conclut M. de Vaudreuil — si cette aventure n'avait pas quelque influence sur l'avenir de nos brigands; ils vont quitter le métier. Après avoir failli enlever la reine, ils ne peuvent manquer d'être saisis de l'horreur de leur condition, et quelque jour nous les retrouverons, devenus les plus honnêtes gens du monde. »

Et le voyage continua jusqu'à ce que la vive lumière qui perçait entre les arbres annonçât la lisière du bois.

A cet endroit, seconde attaque, mais moins terrifiante : les voitures furent entourées par une nuée d'hommes, de femmes et d'enfants bohémiens, dont les équipages pittoresques étaient arrêtés, à peu de distance, avec tout leur attirail de chaudrons reluisants, d'ânes caparaçonnés aux vives couleurs et d'ours enchaînés. On ne voyait pas de bohémiens à Trianon; ce spectacle nouveau pour la reine lui plut, et elle fit arrêter les voitures pour écouter les vieilles qui offraient de dire la bonne aventure aux voyageurs.

Il y avait lieu, cette fois, d'être étonné pour de bon : les vieilles parlaient avec une lucidité merveilleuse, et elles disaient à chacun, à la simple inspection des lignes de sa main, des choses tellement vraies sur son passé et son présent, que quelques uns, comme Madame de Polignac et M. de Vaudreuil, s'empressèrent de les faire taire. Mais l'une des vieilles, qui prit la main de la reine, n'y eût pas plutôt jeté les yeux, qu'elle tomba à ses genoux et baisa le bas de sa robe.

« Vous qui savez si bien mon passé — dit la reine avec un peu d'inquiétude — dites-moi mon avenir. »

Et la vieille lui prédit des jours glorieux et une vieillesse si longue, si longue, qu'elle ne pouvait pas en apercevoir le terme...

Mais cette courtoisie ne fut que pour la reine, et M. de Besenval sauta de voiture pour chasser à coups de pieds une vilaine compagnonne qui venait de lui annoncer qu'il mourrait sur la roue, avec son ami de Calonne. Quant à Madame de Noailles, elle eut à repousser les embrassement d'un bohémien barbu qui voulait à toute force la reconnaître pour sa mère... elle ! Madame de Noailles, la superintendante !... pouah ! fi ! l'ivrogne !. .

Ces petites scènes avaient fait oublier à tout le monde les frayeurs de la forêt, on enleva les chevaux d'un coup de fouet, en s'arrachant aux respects et aux insolences des bohémiens, et l'on se dirigea vers les chaumes qui émergeaient au loin parmi les jardinets et les barrières. Les avis étaient partagés, mais il

semblait étonnant à tout le monde que les devineresses fussent si perspicaces, et chacun accusait à part soi ses voisins d'avoir fait la leçon à la troupe des Zingaris, pour faire sa cour à la reine et persiffler ses compagnons. Particulièrement, M. de Vaudreuil et M. de Besenval trouvaient la farce de mauvais goût et se promettaient de prendre leurs informations et de se venger, comme il convenait.

Mais on approchait de la ferme. Léopold Robert et Fragonard attirèrent l'attention par la discussion qui s'élevait entre eux au sujet de la beauté pittoresque du paysage; Robert voulait que l'on n'y cherchât que les éléments d'une décoration, Fragonard soutenait que la nature elle-même était toute décoration et qu'elle était assez noble pour que l'on n'y changeât rien. La reine fut de l'avis de Robert. Elle sentait confusément la force du mouvement qui poussait les âmes vers les choses de la nature, mais elle n'en aimait que les côtés mièvres, souriants,



LE CORPS DE BALLET FIT SON ENTRÉE (page 135)

amoureux: un léger pastiche lui suffisait, la comédie de la nature.

Aussi conjecturait-il que la ferme pour laquelle on avait fait le voyage, cette ferme dont la vie allait servir de modèle pour la vie de la reine à Trianon, ne plairait qu'à lui seul. Tout de suite, la vieillesse des bâtiments et la saleté inhérente toute à exploitation rurale, ne pouvaient manquer de choquer les amis de la reine, et la reine elle-même, en leurs délicatesses de grands seigneurs, habitués à vivre dans le velours et le satin, et dont les talons rouges et les bas de soie ne souffraient pas la plus petite moucheture.

Les artistes paient cher l'honneur d'être reçus à la cour. Le goût de la reine pour les œuvres de Fragonard n'allait sans doute pas jusqu'à les comprendre. Elle n'en voyait que la grâce spirituelle, la couleur vive et légère, et le grand peintre que nous plaçons aujourd'hui tout à côté de Watteau, ne lui paraissait pas plus digne de son attention que Parny, Florian, Léopold Robert ou Mique. Mais, si le grand peintre fut mal compris de ses contemporains, ses relations royales lui permirent du moins de connaître et de rendre la grâce exquise des grandes dames de son temps. Se figure-t-on l'*Escarpolette* autre part que dans les jardins de Trianon?

La ferme de Jouy datait de plusieurs siècles, ses constructions avaient cette patine du temps qui nous charme aujourd'hui dans celles de Trianon, alors trop neuves; les peinture à demi effacées nuançaient ses bois apparents de teintes délicates, et l'enduit des torchis, écaillé par places, se colorait de mousses et de lèpres. Les bâtiments ayant été construits au hasard des besoins de ses habitants, il en était résulté le plus aimable désordre de chambres, d'escaliers, de galeries, de tourelles et de pigeonniers. Sur tout cela, des toits magnifiques, d'épais chaumes sur lesquels toute la flore spéciale des faîtes était représentée, depuis les lichens vert-de-gris jusqu'aux plantes grasses qui éclataient en fleurs roses, ou jaune d'or. Des fenêtres trouaient ces toits, des regards abrités par d'épais sourcils, et les cheminées de briques s'élançaient, fleuries elles-mêmes d'herbes folles semées au hasard du vent dans les moindres interstices.

Les maisons avaient pris à leur volonté leurs assises, rompant sans façon toutes les lignes d'équerre, et le pavé de la cour lui-même n'avait pas jugé bon de garder l'horizontale, il avait disparu par places sous les terres et sous les fumiers, à d'autres endroits s'était déchaussé sous l'action des pluies. L'aire, seule avait une surface plane, battue; l'aire, salle de danse en plein vent que nous ne connaissons plus, depuis que la machine agricole a tué les vieux usages et chassé de la ferme les violoneux et les joueurs de cornemuse.

Portes, volets, sièges, instruments de culture ou de ménage, tout ce qui frappait les yeux portait l'empreinte de la vie de ses habitants, l'usure de leurs mains, cette marque qui donne aux choses un air d'avoir vécu avec les hommes, les élève au rang de ses aides, — tout ce qui manquait à ce Trianon tout neuf. — Et Frago, en désaccord complet avec l'architecte Mique, lequel voulait qu'une chaumière fût bâtie sur des plans réguliers, n'admirait la bâtisse champêtre que quand elle faisait, pour ainsi dire, corps avec la nature et qu'elle s'était pliée à ses caprices, il professait que l'homme ne donne que le thème de sa maison au temps et à la nature, qui se charge de l'orner, de la colorer, d'en adoucir les angles, d'en faire la maison de famille, le nid commode et joli où l'on devrait se succéder de père en fils.

Et le peintre s'amusait, par avance, des déboires qui attendaient ses compagnons de promenade à la ferme de Jouy.

Mais la plus grande surprise devait être pour lui.

La ferme semblait déserte quand les voitures entrèrent dans la cour. Seulement un troupeau de moutons se pressait, entre quatre barrières mobiles, et *tous les moutons avaient au col une large faveur rose*.

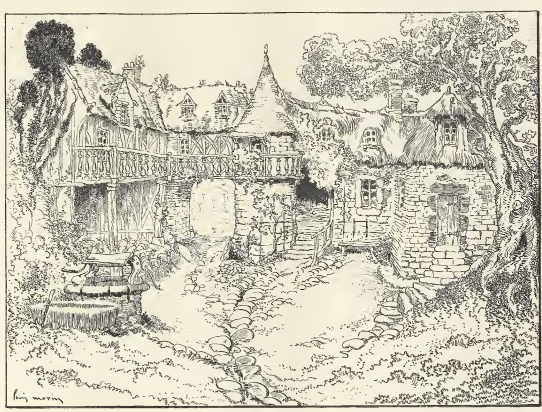
« Allons, — s'écria M. de Vaudreuil, voilà les farces qui continuent, je voudrais bien savoir pourtant...

— Ne cherchez pas, vous allez le savoir tout de suite... » dit une voix joyeuse qui s'éleva du principal corps de logis. Et toute une troupe de galants bergers, de mignonnes bergères, enguirlandés, enrubanés, poudrés, vêtus de satins, coiffés de légers chapeaux de paille, armés de houlettes, de fourches, de pelles, de râteaux dorés et fleuris... en sortit, escortant un paysan de comédie dans lequel tout le monde reconnut aussitôt Monseigneur le comte d'Artois.

« Soyez la bienvenue, ma sœur, — dit-il à la reine stupéfaite, — la fermière de Trianon est la maîtresse chez le fermier de Jouy... »

— Comment, — dit la reine, — c'est à vous cette ferme?...

— Oui, ma sœur, elle est sur mes terres, et j'en suis bien heureux, puisque j'ai le bonheur de vous y recevoir... Que voulez-vous? Je trouve vos idées excellentes, et comme il n'appartient pas à un simple prince du sang de faire bâtir des Trianons, j'ai



LA FERME DE JOUY DATAIT DE PLUSIEURS SIÈCLES (page 134)

pris un village tout fait pour y jouer mes pastorales; mais faites-nous la grâce de vous asseoir, mes gens de la ferme ont le plus vif désir d'initier leur souveraine aux travaux des champs. »

Et sur l'aire bien battue, le corps de ballet qui escortait Monseigneur fit son entrée, dansant et chantant, au son des violons et des musettes :

Les plaisirs de notre village
Sont plus doux que ceux de la cour...

Voici quel était le sujet du ballet :

La reine des bergers a décidé de soumettre et de civiliser le monde par l'Amour : voici Cupidon près d'elle, armé de ses flèches, et les bergers et les bergères prêts au combat. D'un autre côté, défendus par des javelles, voici les rustres dont il faut faire la douce conquête. Chaque berger s'élance à son tour, saisit une des paysannes et l'entraîne dans un motif de ballet où les pas gracieux du berger contrastent avec la danse résistante et maladroite de la paysanne. Motif que chaque bergère répète avec le vilain qu'elle est allée quérir: les deux groupes se mêlent, alternent, jusqu'à ce que, la reine faisant un signe de sa houlette, Cupidon décoche deux flèches d'or qui vont se planter dans le cœur des deux paysans. Ils tombent aux pieds de leurs vainqueurs... mais c'est pour se relever, régénérés par l'Amour, en laissant à leurs pieds, comme une chrysalide, leurs vêtements grossiers; les voici tout pareils à leurs séducteurs et qui dansent aussi légèrement. Puis ils vont se ranger auprès de la reine pour laisser la place à d'autres combattants. Quand tous les paysans sont conquis et élevés par l'Amour, la reine donne le signal du travail. Aussitôt, bergers et paysans miment, en dansant, les travaux de la campagne: les uns mènent les moutons, les autres poussent la charrue, sèment le blé, le fauchent, lient les javelles, chacun apporte sa botte sur une charrette enguirlandée de bleuets et de coquelicots, sur laquelle, pour l'apothéose, la reine des bergers s'installe, avec l'Amour à ses pieds; on y attelle des brebis, liées de rubans roses, et le cortège défile devant les spectateurs aux cris de « Vive la Reine. »

Ce divertissement n'était pas pour déplaire à Marie-Antoinette. Elle dit au comte d'Artois que les soins qu'il avait dû prendre pour le régler lui valaient d'être en partie pardonné pour ses mauvais tours de la forêt, mais qu'il obtiendrait son pardon tout entier s'il avait pensé qu'une fermière de Trianon et ses serviteurs ne vivent pas seulement d'émotions, de bonne aventure et de ballets, mais aussi de laitage, de fruits et de pain bis. Tout aussitôt, la cloche se mit à sonner et la société fut invitée à se rendre dans la grande salle de la ferme, où le repas était préparé. La salle était décorée à la mode campagnarde, de toiles blanches retenues par des bouquets de roses; des guirlandes de fleurs partaient des coins de la pièce pour soutenir une couronne au-dessus du siège destiné à la reine. Dans les écuelles, sous l'apparence de grossiers plats de campagne, des mets délicats étaient servis et le cidre était remplacé par du champagne frappé. Les demoiselles du corps de ballet servaient les convives dans leurs déguisements champêtres et la grâce de ces servantes improvisées s'accommodait bien avec les mensonges du cuisinier.

La reine était touchée des attentions de son beau-frère, mais, dans une promenade qu'ils firent ensemble après le repas, elle ne put s'empêcher de lui dire en souriant que ce n'était pas cela du tout qu'elle était venue chercher à Jouy et que, si charmantes fussent-elles, les étoiles de ballet ne lui avaient donné qu'une faible idée des travaux champêtres.

« Ne vous plaignez pas, ma sœur, lui répondit d'Artois ne cherchez pas à faire de la jolie mode pastorale que Votre Majesté nous a donnée, autre chose que le délassement des gens de goût, amoureux de littérature et d'art. Les choses vulgaires ne sont pas faites pour votre grâce et votre esprit; c'est la poésie pastorale qui convient aux passe-temps de la reine et non de la réalité. Si vous vous abaissez jusqu'à vos paysans, que ce soit

pour les consoler et les encourager ; j'ai gardé, pour cette après-midi, deux cérémonies qui plairont à votre cœur. Cette ferme est sous la gérance d'une vieille servante qui, depuis vingt ans, a fait des prodiges d'ordre et de travail pour conserver intact l'héritage des enfants de ses maîtres, cousin et cousine entre lesquels la propriété devait rester indivise jusqu'à leur majorité. Le garçon a l'âge de disposer de lui-même, la fille peut être mariée et, si j'en crois les racontars qu'on m'a faits, ces deux enfants s'aiment de tout leur cœur. Il y a là matière a une double cérémonie paysanne dont la poésie bucolique ne saurait déplaire à Votre Majesté. J'ai donc gardé, pour le divertissement de cette journée, le couronnement de la vertu et les fiançailles des jeunes maîtres de la ferme, auxquels j'ai l'intention d'en laisser la direction. »

Et, en effet, la journée se passa suivant ce programme sentimental. La vieille fut présentée à la reine, ainsi que les jeunes gens, que le comte d'Artois avait fait revêtir d habits des dimanches. Ils étaient rouges de confusion et de plaisir. Quant à la pauvre vieille, elle ne sut que pleurer, quelques efforts que fît Madame de Noailles pour lui apprendre un compliment. Madame l'Étiquette, qui se retrouvait là dans son élément, en fut pour ses peines.

Les amis de la reine avaient retrouvé leur gaîté depuis l'arrivée à la ferme. On n'aurait pu tenir rigueur de quelques ma-



ILS PURENT PROFITER DE LA DESSERTE ROYALE (page 136)

lignes prédictions au premier prince du sang. Les fiançailles des petits paysans eurent lieu, au milieu de l'allégresse générale, dans la salle du festin : la reine passa au doigt de chacun des fiancés les bagues que Monseigneur d'Artois avait apportées à cette intention et leur accorda un cadeau de noces de cinq cents livres sur sa cassette. Puis, la vieille servante fut couronnée, embrassée et pourvue de deux cent cinquante livres.

De telles cérémonies étaient conformes à la poétique du temps, Greuze ne commençait-il pas à répandre ses accordailles familiales et ses couronnements de vieillards. Les mots sensibilité, vertu, étaient tellement à la mode que les pires libertins (par exemple M. de Mirabeau), les écrivaient à tous moments.

Les vrais serviteurs de la ferme, que l'on avait tenus à l'écart pendant le ballet purent, après le couronnement de la vieille servante, profiter de la desserte royale, et le champagne qui restait suffit à leur communiquer l'enthousiasme.

A cette époque, tout finissait par des danses, l'aire fut de nouveau envahie et les violons rappelés. La reine ouvrit le bal avec le comte d'Artois, puis tous les assistants, grands seigneurs, petits bourgeois, danseuses, fiancés, paysans et valets se mêlèrent avec le plus aimable sans-façon...

Mais il fallait songer à rentrer à Versailles avant le retour du roi. Le signal du départ fut donné et les deux carrioles s'emplirent à nouveau de la troupe des petis bourgeois. La reine fit ses adieux à Monseigneur, pardonné définitivement de ses farces galantes : il avait pris sa revanche, en homme d'esprit, de certains tours que la reine lui jouait le plus souvent possible, pour satisfaire le goût qu'elle avait des espiègleries.

Les voitures reprirent donc la route de Versailles par la forêt, où il n'y avait plus ni bohémiens ni brigands, mais le merveilleux spectacle d'un coucher de soleil sous bois, une pluie de feu qui versait des gouttes de soleil au plus épais des halliers, et le retour s'effectua sans aventure nouvelle.

Le lendemain, dans la matinée, le roi entrait chez la reine, l'air courroucé à la fois et désolé, tenant à la main des gazettes, parues le matin même, et qui racontaient tout au long les aventures de la veille, en les interprétant le plus méchamment du monde. Marie-Antoinette avoua tout de suite, avec la fierté qui lui était coutumière et elle-même s'accusa de légèreté, puis elle fondit en larmes, en songeant à la haine qui montait contre elle, peu à peu, toujours prête à tourner à mal, pour le plaisir du peuple, ses plus innocentes actions. La liste était déjà longue, des calomnies inventées contre elle : ses amies Lamballe, Polignac, qu'on lui reprochait, le bal de l'opéra et ses retours en fiacre, le dîner des dames de la Halle, son goût de jouer la comédie, ses rôles de Rosine ou de Suzanne, son Trianon même, tous ses plaisirs, et même les plaisirs qui la rapprochaient du populaire.

Elle en souffrit trois jours, et resta dans ses appartements du château, chagrine surtout de la tristesse du roi, puis elle reprit le chemin de son hameau et tâcha d'oublier, en revenant au rêve de ses peintres et de ses poètes.

LOUIS MORIN.

(Illustrations de Louis Morin.)



Le Figuier de Lilot



Ce n'était pas précisément un aigle que Lilot, le jeune héritier de Biremus. Ah! non! A l'école, il n'avait jamais pu aller plus loin que le « livre d'un sou » et, dans son front carré, les idées ne semblaient pas éclore beaucoup plus vite que les champignons sur un talus.

Mais si Lilot n'était pas sapient, sapient, en revanche il paraissait excessivement robuste. A quinze ans, il levait un sac de maïs comme un meunier; à seize, il promenait au bout de ses dents une table chargée de six couverts, comme un toutou rapporte une pelote. Ah! ce serait un beau gaillard! Et ses parents, quand ils le considéraient, éprouvaient un peu de cette fierté que leur avait procuré *Zéphyr III*, le fameux poulain dont ils avaient fait quatre-vingts pistoles à la foire de Labouheyre.

Etait-il bien découplé, ce sacré Lilot! Et quelle santé, *boun Diou!* Des poumons solides comme des soufflets de forge; un cœur réglé comme le cadran de la gare; jamais de bobo nulle part. Si, par hasard, il attrapait une égratignure, il n'avait qu'à se lécher comme un chien et, après quelques tours de langue, il n'y paraissait plus.

Lilot savait parfaitement pourquoi il se portait si bien: c'était que *son arbre* avait une excellente santé; car il avait *son arbre*, comme la plupart de ses compatriotes. Dans son pays, les fermiers ont coutume de planter un arbre, le jour où il leur naît un enfant, et ils croient un peu que le végétal et le marmot auront ensuite le même sort. Si l'arbre prospère, l'enfant prospèrera; il languira, au contraire, si la plante languit.

L'arbre de Lilot était un figuier. On l'avait planté près d'une mare afin qu'il eût des sucs gras à ses racines. Et il s'en trouvait bien, le gourmand! Il était vigoureux, énorme, chargé de fruits et caleçonné d'une écorce lisse comme une peau de villageoise. Ah! il s'en faisait du bon sang, au bord de cette mare où les pluies amenaient tout ce que les collines d'alentour avaient de fumier sur les côtes.

Lilot le soignait d'ailleurs; il allait lui faire de longues visites presque tous les dimanches, il le dépouillait de ses escargots et de ses fourmis, surveillait la pousse des branches nouvelles, ou pansait avec du limon les plaies produites par les récents orages. Et, grâce à toutes ces gâteries, le figuier engraissait comme un chanoine, montrait une tige boursoufflée par la sève, étalait de toutes parts des branches renflées comme des biceps d'hercule, qui s'en allaient mettre de l'ombre sur les arbres du voisinage. Même, de l'autre côté de la mare, sur la terre des femmes Cazerotte, les tisserandes de la paroisse, il y avait un pauvre diable de prunier qui n'en menait pas large. Le figuier de Lilot avait l'air de le colleter, de l'étouffer, avec une branche énorme, allongée comme un poing menaçant.

Or, un soir, Lilot — il avait dix-sept ans alors — vit arriver une fillette brune, fine, avec des yeux noisette et un foulard ponceau, noué autour du chignon: Toutine Cazerotte, la fille de la tisserande. Elle enjamba le ruisseau, légèrement, comme un chevreau qui joue, et s'approcha du figuier, un peu confuse, en montrant sur son visage un sourire avenant, un beau sourire qui donnait de l'appétit comme une tranche de pain beurré.

« Bonjour, Lilot!

— Bonjour, Toutine!

— Comme ça donc tu échenilles ton figuier?

— Eh! oui, voisine! eh, oui! »

Toutine penchait la tête et son sourire pâlissait. Elle avait quelque chose de très sérieux à dire, bien sûr, car ses lèvres accusaient de petits mouvements insolites, et l'on y devinait une foule de paroles prêtes à sortir, comme des oiseaux peureux qui n'osent pas encore ouvrir leurs ailes.

Mais, tout à coup, la jeune tisserande secoua sa tête avec courage.

« Lilot, — avoua-t-elle en rougissant — je venais te faire une commission.

— Eh bien, fais.

— Maman m'a chargée de te dire que tu serais très, très gentil si tu voulais couper une branche à ton figuier.

— Hein? — s'exclama le gars d'une voix hostile — couper une branche à mon figuier?

— Oui, cette grosse-là, vois-tu? Cette grosse-là qui va jusque sur notre jardin. Elle nous fait de l'ombre.

— Ah ! Elle vous fait de l'ombre ?... Tant pis, tant pis !

— Il n'y a plus moyen d'avoir un poireau dans notre jardin.

— Vraiment ?

— Les carottes non plus ne peuvent pas pousser; ni les oignons, ni les patates.

— C'est grand dommage.

— Et nos arbres fruitiers donc ! Ils meurent tous.

— Bah !

— Tiens, Lilot, regarde un peu la mine de ce prunier, qui est de l'autre côté de la mare.

— Ah ! pour ça, oui, il a une fichue mine, ton prunier !

— Il n'en a plus pour deux ans.

— C'est bien possible. Mais qu'est-ce que ça te fait? Tu aimes donc les prunes, toi ?

— J'en raffole !

— Tu as tort, Toutine! tu as tort! C'est très mauvais, les prunes. Tandis que les figues... ah! les figues...

— Ne te moque pas, Lilot; je t'assure que je suis très malheureuse.

— A cause de cette branche ?

— Oui, à cause de cette branche! Si tu ne la coupes pas, je vais tomber malade, je le sens... Coupes-la, dis ?

— Mais je ne peux pas !

— Pourquoi donc ?

— Parce que... parce que... Es-tu mon amie, Toutine ? demanda le jeune paysan en baissant la voix. — Promets-tu, de ne rien dire de ceci à personne ? Eh bien, ce figuier, c'est *mon arbre*.

— Ton arbre, Lilot ?

— Oui, mon arbre. On le planta le jour où je naquis. Tu comprends bien, maintenant, qu'il est impossible de toucher à une de ses feuilles.

Toutine fondit en larmes.

— Et le prunier aussi, c'est mon arbre! avoua-t-elle.

— Ah ! bah ?



— Oui; mon père le planta, le jour de ma naissance. Et ton figuier le tue, Lilot. Je serai morte l'an prochain, à cause de toi. Oh! moi qui aurais tant voulu vivre jusqu'à vingt ans! »

Et la petite fille, aussi superstitieuse que son voisin, pleurait comme une fontaine, avec des tressaillements convulsifs de ses épaules frêles.

Lilot, lui, était resté abasourdi.

« Ton arbre... c'est ton arbre! — répétait-il d'une voix sourde. — Eh! pourquoi diable aussi ton père l'a-t-il planté là?

— A cause de la mare. Tout poussait si bien, en cet endroit, avant ton maudit figuier. Ah ! je suis bien malheureuse ! »

Oui, certes; elle l'était. Lilot n'en disconvint pas. Mais que pouvait-il faire ? Rien. On tient à sa petite personne, n'est-ce pas ? Laisser couper cette branche ? Ah ! non ! ni pour des cent, ni pour des mille. C'était, comme si on lui avait proposé de se laisser enlever un bras.

Le gars passa la main sur son front, pour faciliter l'éclosion de quelques belles idées qui remuaient là-dessous, et dit :

« Bah ! quand ton prunier mourrait après tout ! Ce n'est pas bien sûr que ça porte malheur. Il y a des gens qui prétendent que tout ça c'est des bêtises... Si, si ! l'ancien instituteur, par exemple. Et il n'était pas sot, tu sais ? Ne pleure donc pas, Toutine. D'ailleurs, réfléchis un peu : quoique ton arbre soit malade, tu te portes comme le Pic du Midi, n'est-il pas vrai ? Tu vois bien que les arbres n'ont aucune influence !

— Alors pourquoi ne laisses-tu pas toucher au tien ? »

Cette riposte embarrassa fort Lilot, le jeune héritier de Biremus.

Il repassa la main sur son front et n'en put rien tirer.

« Veux-tu Lilot ? Veux-tu, dis ? » demandait la fillette, câline, en remontrant son joli sourire appétissant comme une tranche de pain beurré.

Mais il la repoussa.

« Non, je ne veux pas ! bougonna-t-il.

— C'est ton dernier mot ?

— Oui ! Laisse-moi la paix !

— Eh bien, bonsoir ! répartit la fillette piquée au vif. Ah ! tu ne veux pas sacrifier une branche? Prends garde de ne pas les perdre toutes ! Tu t'en repentiras ! »

Lilot pâlit sous cette menace.

« Que veux-tu dire ? balbutia-t-il.

— Suffit ! je m'entends ! » grommela Toutine en filant avec une intrépidité de zouave.

Elle traversa le ruisseau, en relevant sa jupe, et montra un bout de jambe nue, déjà ronde, qui mit sur l'eau un éclair blanc.

« Tu t'en repentiras ! » semblait murmurer ce ruisseau sur les cailloux de son lit. « Tu t'en repentiras ! ».

Lilot blêmissait de colère.

« Est-ce qu'elle songerait à faire périr mon arbre ? se demanda-t-il. Ah ! la misérable ! »

Et il avait envie de rattraper cette petite pour lui frotter les oreilles comme elle le méritait. Quelle abomination! Ah ! il allait prévenir la gendarmerie immédiatement !

Mais Lilot s'arrêtait au bout de quatre pas. Et si les gendarmes ne croyaient pas à cela ? Hé ! ils venaient de si loin, et les gens sont si ignorants, en certains pays... Ils pourraient très bien se moquer de lui, les gendarmes. Non, il ne fallait pas leur parler du figuier. Il ne fallait pas maltraiter Toutine non plus. Elle était bien assez montée sans ça. Mais la surveiller, par exemple, oh oui !

Et à partir de ce moment, Lilot vint voir son figuier plusieurs fois par jour, avec un gourdin solide à la main. Minutieusement, il inspectait l'arbre, en faisait le tour, comptait les branches sur ses doigts, s'assurait que celle qui menaçait le prunier de Toutine n'avait pas reçu de blessure secrète. Quelquefois même, il enlevait un pied de terre autour du tronc, pour voir si on ne lui avait pas donné quelque mauvais coup par dessous. Hé! les gens sont si malins !

De temps en temps, pendant ces inspections, il apercevait Toutine au bord de la mare, Toutine goguenarde et dont les yeux malicieux semblaient encore lui dire : « Tu t'en repentiras. »

Et cet air agressif lui donnait la chair de poule.

« Elle a quelque mauvais projet en tête ! » se disait-il.

Bientôt il crut devoir surveiller le figuier pendant la nuit. Il attrapa ainsi un rhume copieux. Et, comme il ne guérissait pas tout de suite, il s'alarma. N'y avait-il pas quelque chose de louche là-dessous ? Sûrement l'arbre souffrait, on lui avait donné quelque coup de serpe en cachette. Où ? Voila ce qu'il ne pouvait découvrir malgré les investigations les plus patientes.

« Ah ! la gredine ! » grommelait-il en montrant son poing à la maison des tisserandes.

La nuit, il se réveillait en sursaut, croyant entendre des coups de hache sur le figuier. Dormant mal, il ne tarda pas à maigrir.

« Eh, petit, qu'est-ce que tu as ? Tu files un mauvais coton, depuis quelques jours ! » lui disait son père avec inquiétude.

Et c'était vrai; Lilot se trouvait pâle dans les miroirs; il se pesa et découvrit qu'il avait perdu trois livres. Il essaya de porter

avec ses dents, comme naguère, une table chargée de six couverts et il ne put le faire sans briser deux assiettes. Ah! çà, que se passait-il donc?

Toutine, elle, resplendissait. Elle devenait grande, belle, forte. Eh, oui, sûrement, il y avait quelque chose là-dessous. De mois en mois, ses yeux paraissaient plus brillants, ses épaules plus rondes. Son prunier n'était pas un colosse pourtant. Il semblait toujours aussi chétif, de l'autre côté de la mare. Alors qu'est-ce que cela signifiait?

Lilot ouvrait des prunelles ahuries et ne trouvait aucune explication à cette double métamorphose. Et plus il regardait Toutine, plus il était maussade, rêveur, mécontent de lui. N'avait-il pas été un peu dur pour la jeune tisserande? Elle n'était pas bien méchante, après tout. Il n'y avait qu'à voir son sourire. D'ailleurs, les gars du quartier ne lui trouvaient pas le caractère trop mal tourne sans doute, car il y en avait souvent trois ou quatre à la guetter, le soir, quand elle devait aller à la fontaine. Ah! les vauriens! S'il ne s'était pas retenu, Lilot leur aurait jeté des pierres. Du reste, malgré lui, poussé par quelque démon sans doute, il se mettait comme eux, à attendre Toutine, derrière les haies ou les talus. Mais il se cachait vite dès qu'elle arrivait, il se cachait en rougissant jusqu'aux oreilles. Et quand les pas de la jeune fille retentissaient, tout proches, il tremblait un peu, comme si elle lui avait marché sur le cœur.

Ah! qu'est-ce qui le prenait donc? Il était malade, il devenait fou, de mauvais esprits avaient dû souffler sur son cerveau et lui retourner toutes ses idées, comme un coup de vent renverse les feuilles d'un chêne. Et parfois, la nuit, Lilot regardait, une heure durant, une petite clarté jaune qui lui arrivait à travers les arbres, une clarté jaune qui venait de la chambre de Toutine. Et ce n'était plus pour protéger son figuier contre la tisserande qu'il veillait ainsi, oh! non! il aurait été bien heureux qu'elle vînt au contraire, qu'elle vînt abattre quelques rameaux à coups de serpe. En somme, çà n'aurait pas fait grand mal au figuier de couper cette branche. Il y en avait tant! Il y en avait trop. Il aurait été plus beau sans celle-là, mais oui!

« Ah! si j'osai, — pensait Lilot en se grattant l'oreille — si j'osais la couper moi-même, pour faire la paix avec Toutine, et mériter encore ces bons sourires d'autrefois qui rendaient son visage appétissant comme une tranche de pain beurré. »

Une nuit, Lilot fut réveillé en sursaut. Qu'entendait-il donc? Des coups de serpe? Oui, c'était des coups de serpe, des vrais, cette fois-ci. Et ils venaient de la mare. Est-ce qu'on lui coupait son figuier?

Il se leva, s'habilla promptement, pris son gourdin et sortit. Les coups s'entendaient encore. Ils semblaient hésitants, timides, presque honteux. Lilot marcha vite, sans bruit, sous les arbres du verger. Le croissant de la lune, penché au bord du ciel comme une barque qui sombre, mettait sur toutes choses une clarté douteuse. Le jeune paysan s'approcha de la mare, avec des précautions de renard rôdant autour d'un poulailler. Et bientôt il tressaillit. Oui, c'était bien son figuier qu'on coupait. Il distinguait parfaitement une silhouette de femme au sommet d'une échelle, une femme mince dont le bras se levait et s'abattait, en mesure, sur la branche principale de l'arbre, celle qui menaçait le prunier des Cazerotte.

« C'est Toutine! » se dit-il en pâlissant de joie.

Oh! il lui pardonnait, du fond du cœur. Il aurait voulu lui dire merci. Mais que ses jambes se mettaient à trembler grand Dieu! Chancelant, ébloui, troublé comme s'il marchait dans un nuage, il s'approcha de la jeune fille. Elle ne le voyait pas venir, elle continuait à couper, à couper, très vite, comme si elle avait eu peur d'être surprise. Lilot s'approcha encore, et, découvrant, là-haut, un peu de sa nuque blanche éclairée par la lune, il fut si heureux qu'il eut envie de joindre les mains.

« Bonsoir, Toutine! » dit-il d'une voix douce.

Mais un grand cri lui répondit, un cri de frayeur qui réveilla tous les échos du village. « Au secours! à l'assassin! » clamait la jeune fille épouvantée.

Et comme elle voulut descendre trop vite, elle tomba de l'échelle.

Lilot cria de son côté en voyant s'abattre le corps de la tisserande.

« Ah! mon Dieu! Vous vous êtes fait mal! dit-il en se précipitant.

— Au secours! à l'assassin! » répétait Toutine, qui se méprenait sur les sentiments de Lilot.

Instinctivement, elle essaya de se relever, de fuir. Mais l'émotion avait été trop forte. La jeune fille ferma les yeux et resta sur le sol, évanouie. Lilot frissonna.

« Toutine? — appela-t-il d'une voix sourde — Est-ce que tu m'entends? Oh! je te demande pardon! Je ne voulais pas te faire du mal, je t'assure! Réponds-moi, réponds-moi, Toutine! Oh! il ne se peut pas que tu sois morte si vite?... »

Et il s'agenouillait, en pleurant, devant le corps de la jeune fille.

Mais il se releva brusquement, il la prit, l'enleva dans ses bras robustes et l'emporta vers le village, pour qu'on la soignât, pour qu'on la guérît, pour qu'elle pût encore ouvrir ses jolis yeux noisette, et sourire avec sa bouche qui sentait la fraise. Oh! comme le contact de ce corps frais faisait du bien à sa poitrine! Il se sentait fondre sous cette caresse tiède, fondre tout entier comme un glaçon au soleil.

« Oh! Toutine! » murmurait-il, emparadisé, en la serrant inconsciemment sur lui.

Et tout à coup, sans réflexion, comme si des mains invisibles avaient pesé sur sa tête, il se baissa et mit un gros baiser sur les joues de la jeune fille.

Elle tressaillit alors, rouvrit les yeux, et reconnaissant cet homme qui l'emportait dans ses bras, elle se remit à pousser des cris d'épouvante.

« Au secours! au secours! »

Elle se débattit, s'échappa, rentra dans sa maison, et ferma la porte vite. Lilot entendit le bruit d'un gros verrou qu'on poussait à l'intérieur.

Le jeune paysan dormit peu cette nuit-là. Il était si malheureux de se voir haï par Toutine! Il se leva au chant du coq et alla rôder autour de la maison des tisserandes. Il n'apercevait pas la jeune fille. Serait-elle alitée, par hasard? Il prit son courage à deux mains et frappa sur la porte. La vieille tisserande apparut.

« Comment va Toutine? demanda t-il d'une voix timide, en se découvrant comme devant le brigadier de gendarmerie.

— Très mal! répondit la mère d'une voix sèche. Tu sauras ce qu'il en coûte, fichu gueux, de faire tomber les gens du haut d'une échelle! »

Et elle lui ferma la porte au nez.

« Très mal? se dit Lilot en retournant chez lui; ah! Seigneur! qu'est-ce qu'elle peut bien avoir? Si elle s'était défoncé quelque côte? »

Il redemanda des nouvelles à midi; la même réponse lui fut faite. A trois heures, il vit entrer le médecin chez les tisserandes. Alors Lilot s'effraya. Elle était donc réellement malade, la jolie

Toutine? Ah! qu'allait-il arriver, avec un arbre aussi chétif que le sien?

Il alla passer l'inspection du prunier; il le trouva dans un état déplorable. La tige se courbait comme l'échine d'un bossu, pour fuir ce gros arbre qui l'oppressait; et déjà deux de ses branches étaient mortes. Autour de lui, tout languissait pareillement, même les arbustes que le figuier ne surplombait pas. Ce figuier répandait la mort sur les environs; avec ses racines gloutonnes, ses racines innombrables, il avait dû contourner la mare et pomper tous les sucs de ce coin de terre. Quel ogre! Ah! il n'aurait pas suffi de couper la grosse branche pour redonner la vie au prunier! Pauvre Toutine! A moins d'un miracle, elle n'en avait plus pour longtemps.

Et les yeux de Lilot s'humectèrent. Il croyait sentir encore sur sa poitrine le corps si frais de la jeune fille. Ce corps allait donc se refroidir bientôt?

« Oh! non! — se dit-il — oh! non! »

Et une pensée très douce s'épanouit dans son front obscur.

« Le prunier vivra et Toutine vivra comme lui! Je sais bien le moyen de les sauver tous les deux! »

Ce soir-là, Lilot alla trouver le curé du village, se confessa longuement dans l'église envahie par le crépuscule, puis sentant son âme bien pure, bien blanche comme les étoiles qui naissaient, il rentra chez lui.

Et quand la nuit fut close, quand tout le monde fut couché, il prit une hache et se dirigea vers la mare. Il arriva au pied du figuier. A travers les feuilles sombres, le croissant de la lune, un peu plus gros que la veille, brillait d'un vif éclat. Lilot leva sa hache et l'abattit sur le tronc de l'arbre. Oui, il le coupait, puisque c'était, dans sa croyance, le seul moyen de guérir Toutine; il le coupait sans regret, le cher arbre planté par son père, le robuste figuier dont sa vie devait dépendre. Et, pour avoir la force de continuer, il pensait tout le temps à Toutine, à la jolie Toutine qu'il se figurait un peu plus forte, un peu plus souriante dans son lit, après chaque coup de hache. Vaillamment, il coupait, coupait à tour de bras, en lançant des esquilles autour de lui, en faisant retentir les échos sous ses coups cadencés.

Et comme l'arbre commençait à craquer, Lilot entendit des pas derrière lui, des pas lents, des pas légers, qui semblaient peser à peine sur les feuilles mortes. Il se retourna et aperçut Toutine.

« Ah! c'est toi? s'écria-t-il en tremblant des pieds à la tête.

— Oh! Lilot — dit la jeune fille en joignant les mains d'étonnement — que fais-tu là? que fais-tu là?

— Je coupe mon arbre.

— Pourquoi donc?

— Pour que ton prunier prospère, Toutine! pour que tu vives longtemps et que tu sois heureuse... Moi, je t'aime ».

Alors, il sentit deux bras frais qui se nouaient à son cou, deux bras frais et doux et fleurant bon comme deux tiges de chèvre-feuille.

« Oh! Lilot! que m'apprends-tu là? disait la voix tendre de la jeune fille. Tu m'aimes, tu m'aimes vraiment?

— Oh! oui, Toutine.

— Et tu coupais ton arbre pour moi? Tu me croyais donc malade? Je ne l'étais pas du tout! Mais non! C'était pour t'effrayer! Je t'en voulais tant! Alors tu m'aimes? Oh! que ça me fait plaisir, Lilot! Mais pourquoi ne le disais-tu pas?

— Eh! je n'ai pas osé! Tu es devenue si jolie, si jolie, depuis quelque temps. Est-ce que tu m'en veux encore, Toutine?

— Si je t'en veux? Tiens! tiens! regarde si je t'en veux! »

Et elle lui baisa les yeux avec ses bonnes lèvres qui sentaient la fraise.

Oh! alors, l'âme de Lilot trembla toute. Qu'ils étaient bons, les baisers de Toutine! Il poussa un long soupir d'aise et crut mourir, doucement, comme le figuier fraternel qu'il venait de blesser.

« Puisque tu m'aimes Lilot — reprenait la voix de Toutine, qu'il entendait à peine, comme si elle lui était venue de très loin — puisque tu m'aimes, il faut me demander en mariage, et nous nous épouserons après Pâques ».

Les yeux de Lilot se rouvrirent; ils regardèrent la jeune fille et s'emplirent de larmes claires.

« T'épouser Toutine? balbutia t-il. Oh! j'aurai bien voulu. Mais à présent, je ne peux pas.

— Pourquoi donc?

— Parce que je vais mourir, tiens!

— A cause du figuier?

— Oui, à cause du figuier. Regarde, il ne tient presque plus.

— Oh! c'est vrai, dit la jeune fille en pâlissant. Qu'as-tu fait là, malheureux! »

Mais elle recula tout à coup. Sans un souffle de vent, le figuier se penchait. On entendit craquer ses derniers fibres; puis, avec un grand fracas, toute sa masse s'abattit, en faisant rejaillir l'eau de la mare sous ses branches lourdes.

Toutine poussa un cri et regarda Lilot. Il chancelait.

« Voilà, dit-il d'une voix à peine perceptible. Maintenant c'est mon tour, je pense! Oh! n'ai pas peur, Toutine! Je me suis confessé tantôt et j'ai reçu l'absolution ».

Alors, s'imaginant qu'il ne pouvait plus vivre, puisque son arbre était mort, il s'étendit contre un talus et ferma les yeux.

« Est-ce que tu vas vraiment mourir? demanda Toutine. Au secours! au secours! »

Alarmée, elle courut vers la maison de Biremus, et frappa de toutes ses forces sur la porte.

« Réveillez-vous, cria-t-elle. Venez vite! Votre fils tré passe! »

Le père de Lilot se leva, la maisonnée entière fut sur pied en quelques secondes et Toutine conduisit tout le monde devant le figuier abattu.

On ramassa Lilot, qui s'étonnait d'être encore en vie, on le porta promptement à sa chambre, et on le mit sur sa couchette.

Le lendemain matin, le jeune paysan constata qu'il respirait encore.

« Boun Diou! que j'ai faim! » s'écria-t-il à dix heures.

Et à midi, ayant voulu mesurer ses forces, il s'aperçut qu'il pouvait encore porter la table entre ses dents.

« Tiens! tiens! si l'ancien instituteur avait raison tout de même! » se dit-il, ébranlé dans ses croyances.

Et six mois après, comme il persistait à vivre malgré tous les usages, il alla demander la main de Toutine qui, de son côté, voyant que son prunier s'obstinait à ne pas lui donner des prunes, s'était décidée à en faire des fagots.

La foi s'en va. JEAN RAMEAU

(Illustrations de Madame Consuelo Fould.)

CHOCARNE-MOREAU



DÉPÊCHE-TOI

Les Médailles de la Peinture

AU SALON DE 1898

Les lecteurs du *Figaro-Salon* connaissent déjà, par ses belles et nombreuses gravures, ainsi que par le texte si délicat de mon savant confrère et ami Philippe Gille, la plupart des œuvres qui ont été récompensées et de celles qui étaient dignes de récompense.

Toutefois, dans cet important répertoire de la production artistique de chaque année, on ne pouvait faire encore entrer toutes les œuvres médaillées. Cela s'explique aisément, si l'on songe que pour la peinture seulement, il y a plus de cent lauréats (cent trois exactement, sans compter les prix du Salon, bourses, médailles d'honneur, etc.), et que sans injustice, il y aurait bien pu y en avoir deux fois plus si les jurys, tout comme les recueils d'art, n'étaient forcés de se borner.

C'est donc dans le *Figaro Illustré* que les lecteurs du *Figaro-Salon* (et nous sommes heureux de dire que ce sont les mêmes lecteurs, fidèles aux deux publications) devront trouver aujourd'hui la suite des bulletins de victoire, le complément des citations à l'ordre du jour.

Les lauréats dont, faute de place, nous n'avons pu reproduire les œuvres, nous excuseront Nous espérons d'ailleurs les dédommager prochainement.

Bulletin de victoires est un terme un peu bien triomphal. Mais aux yeux des artistes qui bénéficient de ces distinctions, il n'y a sans doute pas d'exagération dans un éloge un peu étoffé.

La vie artistique, en somme, est assez dure, assez ingrate, pour qu'on chicane le rayon de soleil qui entre un beau jour par le vitrage de l'atelier, et pour que l'on conteste à de braves gens la légitimité d'une aubaine.

E.-A GUILLON (3e *médaille*). — PORTRAIT D'HOMME

Tout ce que l'on peut dire, ou plutôt redire, c'est que pour les arts, la médaille n'est pas la seule forme de récompense. Sans parler du système adopté par la Société Nationale des Beaux-Arts, et qui consiste à remplacer les jetons par des titres : sociétaires, associés, etc., il y a encore d'autres façons de se faire médailler : devenir célèbre sans médailles. C'est un genre de récompense qui est accessible à dix artistes sur dix mille, et encore sur les dix, en est-il cinq qui ont été favorisés par un jury autrement rigoureux que les jurys officiels ; il s'appelle la vie.

Est-il exact que les médailles servent aux médaillés ? On l'a dit pendant longtemps ; certains amateurs et certains marchands avaient pour principe de ne choisir, pour leurs achats, que parmi cette catégorie. En agissant ainsi, ils pensaient être assurés contre l'erreur.

Aujourd'hui, les choses ont un peu changé. S'il est encore, et en grand nombre, des personnes qui bornent leur ambition à ne posséder que des œuvres d'artistes exposants et récompensés, il s'est formé une nouvelle école qui met sa passion à ne rechercher que des artistes non exposants et non médaillés.

Sans plus nous embarrasser de résoudre cette question, qui demeurera à peu près insoluble tant que durera le système des expositions officielles, contentons-nous plus modestement de rechercher ce qu'il y a de plus remarquable parmi les œuvres signalées. Encore la plus grande difficulté sera-t-elle de faire un choix, car la citation seule de tous les titres formerait déjà une gentille petite brochure.

En attribuant enfin la médaille d'honneur à M. Henner, ses confrères ont réparé un oubli un peu prolongé. Il n'y a pas à s'en plaindre, puisqu'en somme le résultat a été de rendre l'hommage plus brillant et plus complet. M. Henner est un sage, il a fait bon accueil à cette distinction ; il a reçu les félicitations avec le même sourire que naguère les étonnements de le voir si longtemps laissé un peu à l'écart. Nous n'en sommes pas moins heureux pour cela de voir quelles sympathies se sont



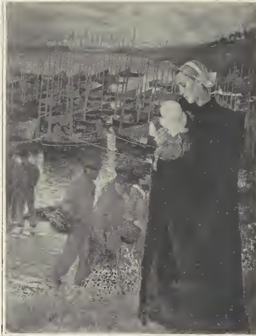
A. PRÉVOT-VALÉRI (2e *médaille*). — LE CLOS-MONSIEUR (SEINE-ET-MARNE)



A. BOUCHÉ (2e *médaille*). — AU CRÉPUSCULE, MESSY (SEINE-ET-MARNE)

portées, à cette occasion, vers ce vrai peintre et ce brave homme, dans le plus beau sens du mot.

C'est avec beaucoup de plaisir que je vois figurer dans l'illus-



E. WÉRY (2e médaille et bourse de voyage). — SOIR APRÈS L'ORAGE

tration de cet article, le tableau de M. Wéry, *Après l'orage*. Déjà, l'année dernière, M. Wéry avait été fort remarqué, avec une belle marine, d'un ton sombre et doré, où le mouvement des barques et le caractère des « paysans de la mer » étaient à la fois d'un peintre, d'un observateur et d'un poète. Cet artiste voit les êtres bien dans leur cadre ; il saisit en eux le côté grave, doux, et un peu mélancolique. Il a une tendresse pour les rudes et simples femmes, chez qui les durs labeurs, l'âpre vie en plein air, en pleine brise, n'ont point altéré la beauté originelle. Ce sont des mères qui bercent attentivement de petits êtres déjà hâlés ; des femmes de pêcheurs qui rentrent à la maison, enveloppées dans leurs grandes capes noires, coiffées de leur bonnet aux ailes blanches, costume où il y a si peu de chose à changer pour qu'il devienne un costume de veuve. Puis, M. Wéry raconte avec la même justesse les hommes de ces femmes, gaillards à la peau rugueuse, à la barbe drue, qui se rendent à la besogne d'une allure calculée et qui, parfois, se reposent en regardant d'un air pensif la mer, que pourtant ils ont déjà tant et tant regardée.

Ce peintre se spécialisera-t-il dans ces récits de la vie des marins ? Au contraire fera-t-il de nouvelles incursions chez d'autres sortes d'humbles ? On verrait sans regret un peintre aussi bien doué ne pas s'immobiliser, et quel que soit le sujet qu'il adopte, il y apporterait ses qualités de distinction et de recueillement.

C'est un trait à noter chez les meilleurs peintres des nouvelles générations et en particulier chez les plus intéressants des médaillés de cette année : ils sont plus recueillis que passionnés, plus mélancoliques qu'entraînants. Ils préfèrent les harmonies apaisées, les crépuscules, les pénombres, les temps gris. Voyez si ce n'était pas un caractère commun à MM. Wéry, Guinier, Sabbaté, Enders, Ridel, Louis Roger, Duvocelle, Mihie, Bohm, Lavergne. Je viens de nommer parmi les récompensés, sans distinction de classe, ceux qui sortaient le plus de la production courante et de la note simplement estimable.

M. Sabatté aime les intérieurs d'église, il a raison ; c'est encore là qu'au sortir de l'agitation des villes, on trouve un calme qui n'existe pas ailleurs, une atmosphère spéciale, une ombre d'une qualité riche et apaisante ; la vanité humaine y baisse pavillon malgré tout, et on rencontre dans ces lieux (en ne parlant qu'au seul point de vue du peintre) les plus vraies attitudes de confiance, de supplication ou de douleur. C'est par un intérieur de Saint-Sulpice simplement et sincèrement peint, aujourd'hui au Luxembourg, que M. Sabatté s'était fait connaître. Nous l'avions remarqué encore plus pour un très beau dessin, un portrait de prêtre, qui était perdu dans quelque coin de la galerie extérieure où naguère on entassait pêle-mêle, au défunt palais des Champs-Élysées, les pastels, les fusains, les aquarelles.

Le *Vieux pauvre* que M. Sabatté exposait cette année et qui lui a valu une seconde médaille, un bon rappel de sa précédente peinture, avec en plus une note sentimentale, peut-être un peu appuyée. Le même artiste exposait *Un Philosophe*, sorte de tableau de misère, cette fois déclamatoire et qui, moins dans la note de l'artiste, rappelait le genre de M. Gustave Besson, mais sans atteindre la même originalité.

Le spectacle de la rue a aussi ses très grandes beautés pour qui les sait voir. M. Adler s'est toujours efforcé de rendre avec franchise, mais sans vulgarité, le mouvement des quartiers populeux. Il avait, entre autres, à un récent salon, un certain *Faubourg Saint-Denis* qui était des plus réussis, encore qu'un peu grand de format, reproche qu'on peut adresser au tableau de cette année, *Joies populaires*. Le talent s'y fût affirmé avec bien plus de force, s'il n'y avait eu une dépense d'espace un peu en disproportion avec le sujet.

Mais ce sont là de ces thèmes par lesquels on comprend que l'artiste se laisse attirer, et c'est toujours un honneur pour lui de les avoir tentés, même quand il demeure un peu en deçà. Je ne connais rien de passionnant à observer comme ces groupes qui se forment, vers le soir, au coin des rues, dans les quartiers ouvriers, autour des chanteurs ambulants. Ah ! c'est là que vous pouvez voir des yeux ardents, des bouches entr'ouvertes, des attentions anxieuses et ravies. C'est presque aussi beau que les spectacles d'humilité que nous signalions à l'instant dans les intérieurs d'église. M. Jules Adler a rendu avec exactitude, et peint assez harmonieusement le côté pittoresque d'un de ces groupes. Peut-être, à mon gré, n'en a-t-il pas atteint le côté ardent et amoureusement tragique.

Le même peintre exposait une très bonne figure d'ouvrier : l'*Homme à la blouse*, sous lequel j'aurais encore plus volontiers accroché la médaille que sous son grand tableau, quel que fût l'effort.

Il y avait plus de tendresse et de fraîcheur dans les *Enfants de Marie*, qui ont valu une seconde médaille à M. Guinier. Cet artiste a des affinités avec M. Duvent ; même recherche, dans les figures de jeunes filles, d'une grâce humble, sans rien de piquant, d'une douceur exempte de coquetterie. Le tableau s'arrangeait bien : les groupes de communiantes, se promenant à travers champs avec leurs familles graves, endimanchées, heureuses d'un bonheur calme, c'était d'une bonne et honnête observation, et l'harmonie grise était, comme disent les peintres, « d'un joli œil ».

M. Louis Ridel, qui a une troisième médaille avec ses *Pensées d'automne*, jeunes femmes étendues dans une nonchalante rêverie



DEWAMBEZ (2e médaille). — LA CONVERSION DE MARIE-MAGDELEINE.

au bord de l'eau, est encore de la même famille de peintres, à laquelle appartiennent également M. Ernest Laurent, M. Paul

Steck et divers autres, qui furent parmi les récompensés des années précédentes. Il serait assez curieux de rechercher à quelle



H. UMBRICHT (*2e médaille*). — PORTRAIT DE M. KNIEDER.

influence on doit l'existence de ce groupe notable de peintres qui procèdent ainsi par tons rompus, par dessin effleuré, par sentiment doux et rêveur. Sans nous livrer ici à ce travail, je crois qu'en cherchant bien, on remonterait assez vite à M. Henri Martin, à M. Aman Jean et à M. Duvent que nous nommions tout à l'heure.

Il est des gens qui pensent que la peinture peut être un art plus joyeux, plus emporté, plus énergique. Parmi les jeunes peintres, médaillés cette année, qui semblent devoir donner cette note plus franche, M. Dewambez est un des premiers. D'accord, je sais qu'on ne s'en douterait pas absolument en voyant cette vaste toile de la *Conversion de Marie Magdeleine*, dont la tonalité était si sombre. Il faut, pour en être convaincu, avoir un peu suivi cet artiste depuis son Concours de Rome, qui montrait de si remarquables qualités d'énergie et de pittoresque. Un de ses envois de la Villa Médicis, une *Sainte Agnès* était encore une chaude et vigoureuse peinture. L'effort employé dans cette *Marie Magdeleine* a été considérable; toutefois c'était encore un envoi de Rome, très retravaillé, contenant des parties extrêmement intéressantes, mais le point de départ était faux si on considère les dimensions du tableau. Mettons que c'est une liquidation, très honorable d'ailleurs, et engageons M. Dewambez, avec son tempérament entraînant, à marcher « vers la joie. »



P. SINIBALDI (*2e médaille*). — L'INDUSTRIE

Ce n'est pas pour chercher un contraste qu'après ce grand tableau nous citerons la petite *Soirée d'Esthètes*, qui a valu à M. Truchet une troisième médaille. Le tableautin était amusant et juste. M. Truchet, après un essai de « grande peinture » qui ne fut pas très heureux, revient à la sagesse, qui est de bien peindre, dans de petites dimensions, des choses justement observées.

M. Louis Roger a remporté une troisième médaille avec son *Jésus au lac de Tibériade*; je suis heureux d'avoir l'occasion de réparer dans cet article, une omission bien involontaire dans mon Salon du *Figaro* quotidien; il m'avait été tout à fait im-



R. FÉLIX (*3e médaille*). — PORTRAIT DE Mlle A. B.

possible de retrouver dans mes notes le nom de l'auteur de ce bon tableau, et impossible, en plein travail, de retourner au Palais des Machines faire la recherche nécessaire. Le tableau étant composé de façon très habile, d'une couleur très soutenue, mais sans rien d'obscur, sans rien d'englué. Voilà mon oubli réparé, le *Figaro Illustré* en soit loué.

Je ne sais pas si vous avez remarqué que tous les peintres, je dis *tous* sans aucune exception, les bons comme les mauvais, les médiocres comme les pires, réussissent toujours un morceau dans leur vie, un morceau déterminé, le même. Il s'agit du portrait de leur mère. Jamais je n'ai vu d'exception à cette règle-là, et je le dis sans ironie comme sans intention sentimentale. C'est un fait. Les exemples ne manqueraient pas, dans toutes sortes d'écoles, de genres et de tendances. Voyez l'admirable portrait des parents de Manet, le portrait de la mère de Bastien-Lepage, qui demeura un de ses meilleurs morceaux; voyez même, chez un peintre, mort depuis peu, qui avait quelque peu hasardé son talent dans toutes sortes de choses frivoles, pour ne pas dire pis, M. Doucet, le bon tableau de famille qu'il avait fait un jour, et où le portrait de sa mère était le plus réussi, et d'un caractère très touchant. Enfin, on ferait, je crois, un très beau recueil des portraits de parents des artistes célèbres, depuis la mère de Rembrandt jusqu'au père de M. Français, un très beau morceau entré récemment au Luxembourg — car les pères ne sont pas non plus trop dédaignés.

Quelle est la raison de cette perfection constante? Raison de sentiment sans doute, raison d'observation aussi, et de connaissance profonde du sujet.

M. Duvocelle fera-t-il des œuvres remarquables plus tard? Le portrait qui lui a valu, cette année, une troisième médaille, demeurera-t-il une exception? Toujours est-il qu'il était excel-

lent et avait ce caractère de gravité et de tendresse que nous avons toujours observé en pareil cas.

Puisque nous parlons portraits, nous pouvons aussi faire une



MIHIE (3e *médaille*). — PAYSAGE D'AUTOMNE

petite incursion dans les mentions honorables, où nous trouvons M. Lavergne, avec une élégante et séduisante image de jeune femme, en robe violet sombre, assise dans une pose un peu alanguie et d'une expression très particulière à ce temps-ci. Franchement, ce morceau-là valait mieux qu'une simple mention. Un tel portrait présente des qualités d'art et d'exécution qui promettent mieux que des mentions pour plus tard. Il est également dommage qu'on n'ait attribué qu'une mention au petit portrait de femme, si intelligent, si joliment exécuté, si bien dans son atmosphère d'intimité, qu'exposait M. William Cot.

Un autre portrait, un peu traité en esquisse, a mérité également une mention honorable. C'est un portrait de femme exécuté par une femme, Madame Delissa, une artiste anglaise, qui exposait en même temps une figure non moins enlevée, la *Fille aux chandeliers d'argent*, deux peintures d'harmonie gris-noir, presque monochromes et d'un abandon assez raffiné.

Je n'aurai garde de ne pas mentionner divers portraits que nous donnons dans notre illustration, ceux de M. Guillon, de M. Umbricht, de M. R. Félix, de M. Jeannin, et je me contenterai, faute de mieux, de dire qu'ils étaient « parlants », ainsi que tout portrait médaillé qui se respecte.

Pour les paysages, la variété dans les éloges est encore plus difficile, quelque divers que soient les sites. Pourtant, j'ai la bonne fortune que le *Figaro Illustré* n'ait pas tout pris et m'ait laissé au moins un des meilleurs, le *Paysage d'automne*, de M. Mihie. Il était vraiment saisissant de largeur et de simplicité, ce paysage un peu triste, avec ses grandes lignes horizontales et son ciel orageux. La peinture était de matière riche et grasse, le sentiment de nature très accentué. M. Mihie, à ce que nous apprend le livret, est un peintre écossais.

Un des plus beaux paysages du Salon a été la marine de M. Max Bohm qui n'a qu'une troisième médaille. Était-ce bien un paysage? Je n'en suis pas bien sûr, car le tableau représentait quatre marins dans une barque, la voile furieusement tendue par la bise. Mais c'était tout de même un paysage, car le ciel, l'air, les eaux déchaînées, c'était la marine telle que je la



J.-L. ADLER (2e *médaille*). — JOIES POPULAIRES.

comprends lorsqu'elle n'est pas destinée au musée... de marine.

M. Bouché, de qui nous reproduisons le *Crépuscule*, voit la nature avec une âme plus calme et c'est plaisir, chaque année, de le retrouver, parmi tant de peintures vulgaires, apportant sa note simple, honnête dans le meilleur sens du mot, et d'une persuasive modestie. Signalons encore, parmi les paysages, celui qui est gravé ici, de M. Prevost Valeri, et disons un mot des peintures de genre.

M. J. Enders, dans une note discrète, M. Chetwood Aiken, dans une note plus claire, ont exposé de bons tableaux, justement médaillés : le premier, deux intérieurs rustiques avec figures, le second, une très intéressante *Procession des Rogations* en Bretagne. M. Avy, non sans ingéniosité, avait retracé l'épisode de Jésus chez Marthe et Marie, en lui donnant une couleur très orientale, voire un peu kabyle.

C'est parmi les mentions honorables qu'il nous faut dénicher un très intéressant tableau, oriental également, de M. Dudley Hardy, les *Marocains en Espagne*, dans une manière riche et complexe que l'on n'aurait pas attendue, à ne connaître que les affiches humoristiques et simplifiées qui ont attiré tant d'attention sur cet artiste, notamment cette célèbre *Gaiety Girl!* Enfin, puisque nous parlons mentions honorables et artistes anglais, signalons M. Burrigton, de qui les très habiles aquarelles ont été justement remarquées par le jury.

Voilà, parmi les médaillés de cette année, ceux qui m'ont paru les plus dignes d'attention pour l'année prochaine, et je m'excuserai, du moins, de ne pouvoir examiner les autres avec



M. JEANNIN (2e *médaille*). — PORTRAIT DE Mme G. J...

plus de détail. Toutefois, il faut que cet article, pour n'être pas trop incomplet, mentionne aussi les autres. Parmi les secondes médailles (puisqu'il n'y en a pas eu de premières), M. Sinibaldi, avec son ingénieuse et claire décoration, l'*Industrie*, pour le ministère du commerce ; MM. A. Leroux, F. Roussel, Wagner, Lazerges, Gagneau, Grandjean, Debon, Aviat, Mademoiselle Delasalle. Parmi les « troisièmes », MM. Cavallier, Jean Laronze, E. Guillon, Rieder, Crès, Rudeaux, Laissement, Couzelles-Dumont, Dabadie, A. Thomas, Chicotot, Grosso, A. Buffet, D. Lucas, V.-F. Bourgeois, Cauchois. Les mentions honorables enfin : MM. Schuler, N.-A. Laurens, Labbardt, Geo Weiss, Delabarre, Detanger, Teillet, Faehnlein, Brunet-Houard, Philippar-Guinet, Chat, Pascau, Little, H. Amédie, Wostry, Lerwet, Merou, Rotig, Alberti, Nisbet, Wysmuller, R. His, Hall, Guétin, Grau, Azéma, Van de Velde, Jacques-Marie, Sérafim, Signoret, Dubois-Menant, Roux-Renard, Hoffbauer, Trévor, Allouard, Brugairolles, Schafer, Tinayre et Mesdames ou Mesdemoiselles Lavrut, de Chaussé, de Loghadès, Desjeux, Térouanne, Paymal-Amouroux, Faux-Froidure et Vasselon.

Que de talent, dans tout cela! Et dire qu'il y en a au moins autant parmi les artistes de l'autre société, où la médaille est abolie!

ARSÈNE ALEXANDRE

FIGARO ILLUSTRÉ



PRODUITS ESTHÉTIQUES DU D^R DYS



50 Sachets de toilette	7 fr.	50
50 Sachets à l'aubépine	15	»
50 Sachets de jeunesse	15	»
50 Sachets de beauté	25	»
Sève dermale, le flacon	10	»
Crème Dysabine, le pot	2 »	50
Poudre de riz printanière	6	»

NOTICE FRANCO

S'adresser au seul préparateur des produits du Dr Dys

DARSY, 31, Rue d'Anjou, PARIS





TAILLEUR SUR MESURE

PASTILLES

VICHY-ÉTAT

Asthme & Catarrhe

GUÉRIS PAR LES

CIGARETTES ou la **Poudre**

ESPIC

OPPRESSIONS

TOUX

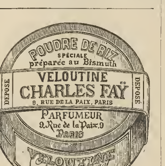
RHUMES, NÉVRALGIES

Le **Fumigateur pectoral ESPIC** est le plus efficace de tous les remèdes pour combattre les maladies des voies respiratoires.

TOUTES PHARMACIES : 2 FR. LA BOITE

VENTE EN GROS : 20, RUE SAINT-LAZARE, PARIS

Exiger la signature ci-dessus sur chaque cigarette



FAC-SIMILÉ DE LA BOITE

CONTENANT

LA "VÉRITABLE VELOUTINE" INVENTÉE PAR CH. FAY



ÉTÉ 1898

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS & THÉ DE QUALITÉ SUPÉRIEURE

ENTREPOT GÉNÉRAL : 19, Avenue de l'Opéra, PARIS

SOCIÉTÉ GÉNÉRALE NÉERLANDAISE

Operant en France depuis 1884

ASSURANCES SUR LA VIE. — RENTES VIAGÈRES

DIRECTION FRANÇAISE : 26, Avenue de l'Opéra, PARIS

Banquier de la Compagnie : LE CREDIT LYONNAIS (bureau de Paris), à PARIS

COMPARAISON DES TARIFS. — Extrait du Tarif général contenant 35 combinaisons

AGE	Gle NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	Gle NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES	AGE	Gle NÉERLANDAISE	AUTRES COMPAGNIES
30 ans	307 »	377 »	30 ans	452 »	514 »	60 ans	94 90	84 »
35 —	347 »	414 »	35 —	460 »	528 »	70 —	134 90	118 30
Vie entière, 20 primes avec participation. *Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs*			Mixte, 20 ans avec participation. *Prime annuelle pour assurer un capital de 10,000 francs.*			Rentes immédiates pour 1,000 francs versés sur une tête, payables trimestriellement		

LA MUTUAL LIFE

Compagnie d'Assurances sur la Vie ✣ Rentes Viagères

LA PLUS RICHE ET LA PLUS IMPORTANTE DU MONDE

Possède plus de garanties. — Fait plus d'affaires nouvelles. — Possède plus d'assurances en cours. — Encaisse plus de primes que toute autre Compagnie au monde.

Distribue les plus FORTS BÉNÉFICES aux Assurés

A déjà **PAYÉ** aux assurés ou accumulé à leur profit **3 milliards 480 millions** de francs

Soit UN MILLIARD DE PLUS QUE TOUTE AUTRE COMPAGNIE AU MONDE

Direction générale française : 20, BOULEVARD MONTMARTRE (angle de la Rue Drouot), PARIS.

CANADIAN

PACIFIC RAILWAY

VOYAGES CHARMANTS a travers des paysages variant constamment : **NIAGARA**, les **GRANDS LACS** les **PRAIRIES**, les **MONTAGNES DE ROCKY, BANFF, SOURCES CHAUDES, TERRAINS de CHASSE et PÊCHE**. Trajet merveilleux et le plus rapide d'**Europe** au **Japon**, la **Chine**, l'**Australie**, la **Nouvelle-Zelande** et

AUTOUR DU MONDE

Viâ **VANCOUVER**. — Catalogue descriptif gratis par le *Canadian Pacific Railway*, **67 & 68, King William Street, Londres, E.C., Angleterre** ; par chacun des bureaux de **THOMAS COOK & SON**, ou par la *Compagnie Internationale*

NEVRALGIES MIGRAINES. — *Guérison immediate* par les Pilules Antinévralgiques du **Dr CRONIER**
Boite : 3 fr. (envoi fo). — Phie 23, *Rue de la Monnaie*, Paris

SULFURINE BAIN SULFUREUX *SANS ODEUR*

Hygienique, Fortifiant, Antirhumatismal



Souplesse et Beauté de la Peau

Le bain de *sulfurine* peut etre pris chez soi, sans baignoire speciale. — Prix : 1 fr. 25





VEILLEUSES FRANÇAISES

FABRIQUE A LA GARE

JEUNET Fils

Successeur de son Père

Toutes les boîtes portent en timbre sec

JEUNET, INVENTEUR

Se trouvent dans toutes les bonnes maisons d'Epicerie et de Quincaillerie



LES SACHETS DE TOILETTE

du docteur DYS

Infusent à l'épiderme une fraîcheur naturelle et sans artifice

ILS EMPÊCHENT DE VIEILLIR



Seizième année. Deuxième série. — N° 101

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Août 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Parait entre le 5 et 10 de chaque mois.	Du *Figaro* quotidien.



LA MADONE, ATTRIBUÉE A PIERO DELLA FRANCESCA
(Nouvelle acquisition du Musée du Louvre.)

SOMMAIRE :

Les Croquis du Mois

Centenaires, anniversaires, inaugurations de statues, de bustes et de monuments ont terriblement sévi pendant ce mois de juillet, à la grande joie des sculpteurs, des architectes, des décorateurs... et des orateurs. Car ces marbres, ces bronzes et ces pierres de taille sont invariablement, hélas! enguirlandés de discours platement rédigés que débitent des fonctionnaires, souvent incompétents, vêtus de complets noirs, malgré la chaleur.

Le principal et le plus auguste de ces anniversaires est, sans contredit, celui du 14 juillet. Sa célébration n'est cependant plus guère, aujourd'hui, que le traditionnel et machinal accomplissement d'un rite : le populaire ne juge plus nécessaire d'exprimer à date fixe, d'une façon officielle sa joie immense d'être délivré de la Bastille. Des historiens consciencieux ont démontré que cette geôle devait être démolie, par ordre du tyran, quelques mois après la surprise mémorable qui amena sa destruction par la pioche des patriotes : à ce moment elle comptait une dizaine de détenus qui ne pourrissaient pas précisément sur la paille humide, si l'on en juge par le menu de leurs repas, qui ont été publiés par des auteurs solidement documentés.

Ces véridiques notions, divulguées depuis plus de vingt ans, ont fini par pénétrer dans les masses qui ont, d'ailleurs, cessé de se passionner pour les grandes idées de liberté vraie ou fausse. La licence suffit maintenant aux Français. Les danses en plein air, sur les carrefours, bornés à chacun de leurs angles par des comptoirs de mastroquets, les aimables rencontres qu'on y fait, constituent pour les habitants de Paris l'incident le plus notoire de cette fête.

Il a cependant son beau côté, ce 14 juillet, je veux dire la revue de Longchamps : c'est bien ici la vraie fête nationale, émouvante et réconfortante. La foule immense qui s'y pressait a chaleureusement salué le général Zurlinden, le nouveau gouverneur de Paris, qui a remplacé le général Saussier et mis les troupes sous ses ordres dans un admirable état.

⁂

Les infinies facilités de déplacement qui s'offrent aujourd'hui à chacun ont singulièrement contribué à la décadence de la fête nationale. Je ne parle pas seulement des infâmes capitalistes à qui leur fortune permet de lointaines villégiatures ; mais je constate qu'avec le train de plaisir à marche rapide, les billets d'excursions et les multiples combinaisons imaginées par les Compagnies de chemin de fer, avec la bicyclette, devenue dans les ménages les plus modestes un meuble de famille que ne se refusent ni le mari, ni la femme, ni l'enfant, rien n'est plus aisé ni moins coûteux de s'évader de sa prison, — atelier, bureau ou boutique, — dès qu'un jour de vacance vous en ouvre la porte.

Et comme tout s'équilibre en ce monde, les ouvriers, les employés et les petits bourgeois de province faisant l'opération inverse de celle des Parisiens, affluent dans la capitale désertée de ses habitants : de sorte que les gargotiers, les marchands de vin et les débitants de bière n'y perdent rien.

⁂

Le centenaire de Michelet a été annexé à la fête du 14 juillet, bien que Michelet soit né en août 1798 : singulière façon d'honorer un historien que de fausser la date de sa naissance ; il est vrai que Michelet lui-même n'a pas toujours été un historien méticuleux : il considérait les faits et les personnages au point de leur influence sur le sort de l'humanité et sur l'affranchissement des peuples ; son esprit généralisateur, son âme ardente et poétique l'emportaient bien vite au-dessus des menus détails dont, jusqu'à lui, s'était contentée l'histoire. Quoique Michelet ait écrit d'admirables plaidoyers en faveur des humbles et des opprimés, je ne crois pas que ses œuvres se soient vulgarisées : elles sont trop hautes, trop littéraires et souvent trop paradoxales pour être comprises des esprits simples.

En outre des inévitables harangues, des défilés des écoles, — pauvres moutards! — et des délégations venues de province, le programme de ce centenaire comportait un numéro alléchant : le couronnement du buste de Michelet par une Muse, une vraie Muse, nommée Muse par le suffrage de ses semblables, à la suite d'un vote féminin qui a donné aux jeunes couturières un avant-goût des joies et des émotions du suffrage universel, réservé jusqu'à ce jour aux hommes, par le fait de nos lois barbares.

Il est probable que cette fille du peuple — Muse ou Musette — n'avait jamais lu une page de Michelet avant son élection ; mais la cérémonie du centenaire ayant été reculée de dix jours, pour cause du mauvais temps, Mademoiselle Curot a eu le loisir de se documenter, ce qui lui a permis, pendant les allocutions, de prendre un air inspiré ou de sourire aux bons endroits. Je souhaite que cette éphémère divinisation ne lui ait pas tourné la tête et j'espère bien que, au lendemain de la fête, elle reprendra courageusement son aiguille et ses ciseaux. Ces cabotinages sont hasardeux, et ceux qui les organisent assument de graves responsabilités : n'a-t-on pas vu des reines de mi-carême se suicider par désespoir d'avoir perdu leur trône d'un jour ?

Une autre innovation a signaler dans cet apothéose a été la place considérable consacrée à l'élément musical. Les sculpteurs ayant trouvé un débouché fructueux dans les monuments et les bustes d'hommes célèbres, les musiciens ont pensé qu'on pourrait mettre ceux-ci en musique aussi bien qu'en marbre et qu'en bronze. En attendant que l'Opéra, ayant fini de représenter intégralement l'œuvre de Richard Wagner — il en est à peine à la moitié — se décide à les jouer, il leur faut bien charmer leurs loisirs, se faire connaître... et vivre. M. Charpentier a eu la chance de faire accepter par la municipalité parisienne une composition fort moderne, si l'on en juge par les indications du programme, mais qui n'est pas autre chose qu'un oratorio : l'art, et surtout l'art musical, est limité par des bornes immuables, et l'œuvre très remarquable de M. Charpentier aurait pu, moyennant quelques modifications, s'adapter à la béatification d'un grand personnage quelconque aussi bien qu'à l'apothéose de l'idéaliste Michelet, transformé en libre penseur par le Conseil municipal.

⁂

La grande excursion des Cadets de Gascogne, annoncée pour la première quinzaine d'août, met en effervescence tout le Sud-Ouest. C'est le *Cyrano de Bergerac*, de Eugène Rostand qui a suggéré à cette compagnie sa dénomination qui sonne si crânement. Les Cadets de Gascogne ne forment pas une association régulièrement constituée : c'est plutôt une phalange d'hommes aujourd'hui parvenus à la gloire et à la fortune et qui, il y a vingt ou trente ans, partirent de Toulouse et des environs, à la conquête de la France. Et ils l'ont conquise, elle est bien à « eusses » maintenant. Le vieux sang latin, mélangé d'Ibère et de Sarrazin, coule dans leurs veines et pour eux, tout ce qui végète au delà de la Dordogne, n'est qu'un ramassis de Barbares, de lourdauds, parlant des patois épais et désignés pour la servitude ; le soleil du Midi ne les réchauffera jamais : les Cadets de Gascogne leur en ont apporté quelques rayons, en échange de leur admiration et de leur argent ; on leur fit, à ces braves gens du Nord, en les mangeant, beaucoup d'honneur.

J'aurai sans doute, le mois prochain, à revenir sur ces bruyantes solennités.

⁂

Juillet est un mois funeste pour la jeunesse française des deux sexes. A l'époque des grandes chaleurs, à la fin d'une année scolaire consacrée à de fébriles études préparatoires, on impose à des milliers de jeunes gens un effort intellectuel absolument disproportionné avec les forces de leur âge. Dans les examens du baccalauréat de Saint-Cyr, de Polytechnique, ce sont toutes les connaissances humaines que doit posséder le candidat, si bien qu'il faut réunir quatre ou cinq examinateurs — on pourrait dire exterminateurs — qui sont eux-mêmes de professionnels puits de science, pour essayer de terrasser cette victime.

Au Conservatoire, il en va de même : on demande, par exemple, à des gamines de quinze ans, qui n'ont assurément jamais pensé ni aimé, d'interpréter sur le piano une austère fugue de Sébastien Bach et une ballade maladive et passionnée de Chopin. A l'École des Beaux-Arts, on enferme pendant de longs jours des jeunes gens pour leur faire exécuter un tableau d'après un thème classique, opération dont ils ne comprennent pas la nécessité, étant tous, aujourd'hui, attirés par le plain air et le modernisme et dont souvent ils ne saisissent pas le sens, l'histoire sainte et la mythologie, auxquelles sont habituellement empruntés ces sujets de concours, n'étant plus, aujourd'hui, enseignées dans les écoles.

Ce qu'il y a de plus fâcheux dans tout cela, c'est qu'on ne peut reprocher à l'État cette déplorable multiplicité d'examens. Les vrais coupables ce sont les parents, des braves gens qui, pour la plupart, n'ont jamais « travaillé de la tête », — comme on dit vulgairement, — et qui s'imaginent que la science ainsi conquise et confirmée par un diplôme assurera l'avenir de leurs enfants. Ils les poussent, les surexcitent, allument leurs ambitions... Combien, hélas! y laissent leurs illusions et souvent leur vie!

⁂

L'Allemagne entière prépare des funérailles solennelles au prince de Bismarck. Elle les doit bien à celui qui a réalisé la plus profonde de ses aspirations, au fondateur de l'unité allemande. Depuis Richelieu, on ne vit point de plus grand homme d'État, d'une volonté aussi tenace, aussi peu scrupuleux sur les moyens d'atteindre son but. La France a le droit de détester sa mémoire, mais elle peut aussi envier à l'Allemagne l'homme qui l'a faite si forte et si grande.

LUTÉCIUS.

NOS GRAVURES

LA MADONE DE PIERO DELLA FRANCESCA

Le Louvre a acquis récemment, au prix de 130,000 francs une *Madone* attribuée à Piero della Francesca. Notre musée national ne possédait pas d'œuvre de ce primitif, qui est représenté dans la plupart des grandes galeries de l'étranger : c'était une acquisition qui s'imposait et que le Louvre a pu réaliser, grâce au concours pécuniaire de la Société des Amis du Louvre.

L'œuvre, placée en pleine lumière dans la petite salle, à droite en sortant du salon carré, est d'une fraîcheur exquise et d'une douceur infinie. Ce tableau avait fait partie de la collection Duchâtel, puis de celle du duc de la Trémoïlle.

Les spécialistes en primitifs n'acceptent pas l'inscription tracée sur le cartouche, au bas du cadre de la Madone. D'après eux, l'œuvre serait non pas de Piero della Francesca, mais de Alessio Baldovinetti, son contemporain, maître de Ghirlandajo et de Pollajuolo. Une vive polémique s'est échangée à ce sujet dans les journaux spéciaux.

Mais ici, nous sommes un peu le public et nous considérons que, « l'attribution, » est une question et que la beauté de l'œuvre en est une autre ; et c'est cette dernière qui nous intéresse.



« LE PASSAGE DU GUÉ », PAR JULES DUPRÉ.
Tableau ayant appartenu à MM. Knœdler & Co, de New-York, et perdu dans le naufrage de « La Bourgogne »

« LE PASSAGE DU GUÉ » DE JULES DUPRÉ

La perte d'un tableau, fût-ce un chef-d'œuvre, compte pour bien peu, en parallèle des centaines de vies humaines englouties en quelques minutes dans un naufrage aussi dramatique que celui de *La Bourgogne*. On ne peut cependant — si l'on ressent l'amour des belles choses — s'empêcher d'être pris de tristesse en voyant disparaître une œuvre où un maître a mis son âme pour traduire un aspect de la nature, éveillant en lui une intime et sereine poésie.

Pour répondre à ce sentiment et pour rendre un hommage à ce grand maître que fut Jules Dupré, nous reproduisons ici son *Passage du gué* qui pourrit aujourd'hui au fond de l'Océan.

Ce tableau revenait des États-Unis, quittant la collection de Madame Spooner de San-Francisco, à l'adresse de M. Knœdler et Co ; il était destiné à prendre place dans une des collections importantes de Paris.

Les Compagnies d'assurance paieront la valeur vénale de ce chef-d'œuvre, mais elles ne nous donneront pas un Jules Dupré pour le refaire ! — M.

Les Livres

Canrobert, le héros de Laghouat, de Crimée et de Saint-Privat, n'a pas, à proprement parler, laissé de mémoires, ce qui est fort regrettable. Il semble que cette abstention ait été voulue. Le maréchal était un homme, au point de vue de l'histoire, à la fois très honnête et très avisé ; s'il avait écrit des mémoires il eût été, à chaque page, arrêté soit par des considérations de personne, soit par scrupules de secret professionnel. Mais si sa plume n'a point agi, sa parole l'a remplacée. De longues causeries avec le Maréchal, dont la mémoire était aussi prodigieuse que sa verve était intarissable, ont permis à M. Germain Bapst de nous donner l'équivalent de ces mémoires, sous le titre de *Le maréchal Canrobert, souvenir d'un siècle*. Le maréchal n'ignorait pas le but que se proposait M. Bapst ; il a même, plusieurs fois, revisé et corrigé les notes que rédigeait chaque jour son interlocuteur. Madame de Navacella, sa fille, — la vraie fille d'un brave — a communiqué à M. Bapst un certain nombre de notes prises par le maréchal pendant son grand commandement de Lyon, en 1863.

Ce document peut donc être considéré comme revêtu d'une entière authenticité. D'ailleurs le nom de M. Germain Bapst est une sûre garantie.

L'espace me manque pour parler de ce premier volume avec tout le développement qu'il mérite et pour en expliquer le haut intérêt : mais le nom de Canrobert suffit. Je signalerai cependant un point caractéristique de la vie du Maréchal : il était le cousin-germain de Marbot ; dix-sept de ses ancêtres avaient servi sous l'ancien régime ; il avait trouvé, à ses débuts dans l'état militaire, en 1825, nombre d'officiers provenant de l'ancienne armée de Napoléon Ier dont quelques-uns avaient pris part à la guerre de Sept Ans. Ainsi, chez Canrobert se résumaient les traditions guerrières de plus d'un siècle. On comprend, alors, qu'il ait été un des plus nobles guerriers de notre époque.

M. Hugues Le Roux vient de réunir en un volume, la série des articles publiés par lui dans le *Figaro* sous ce titre *Nos filles*. « Qu'en ferons-nous ? » dit le sous-titre du livre. Grave question que se posent les pères et les mères et auxquelles l'auteur répond avec une grande élévation d'idées et de style.

On est gœthéen comme on est wagnérien, c'est-à-dire intransigeant et incapable de tolérer la moindre critique dirigée contre son dieu. Quel accueil les gœthéens purs réserveront-ils à l'*Essai sur Gœthe*, d'Edouard Rod ? J'avoue que j'en suis inquiet, car j'aime autant Edouard Rod que Gœthe, et il me serait pénible qu'il survînt quelque désagrément au premier. L'auteur de cette étude fut naguère, si je ne me trompe, un adorateur du Jupiter de Weimar. Mais M. Rod est Genevois, et par conséquent hostile aux engouements, ennemi des fétichismes, guidé seulement par la froide raison. Il a analysé, de très près, avec un microscope de précision, la vie de Gœthe et ses œuvres : il y a trouvé des choses qui n'étaient pas très correctes ; il a découvert que ses « femmes », cette adorable et attendrissante assemblée où l'on rencontre Charlotte, Lili, Marguerite, Claire et tant d'autres, ne sont, à la vérité, que ses victimes, allègrement délaissées lorsqu'il en avait tiré le plaisir qu'il en souhaitait et le « document » féminin qu'il pouvait utiliser pour sa littérature. Donc, d'après Edouard Rod, Gœthe serait un des plus majestueux et des plus olympiens modèles d'égoïste que l'on puisse imaginer. Mais, n'est-il pas vrai que les conquérants de l'esprit comme les conquérants de la terre ne fondent leur gloire qu'au prix de nombreuses immolations ? Edouard Rod, du reste, hésite à conclure et avoue qu'il « ne saurait » prononcer sur Gœthe une de ces sentences qui damnent ou béatifient.

Le traducteur de Madame Mathilde Serao — lequel se cache sous les initiales P. B. et cite, dans sa préface, de nombreux extraits de Paul Bourget — nous la présente comme une femme de quarante ans, c'est-à-dire dans la plénitude de ses facultés et munie d'une complète expérience de la vie. Elle a débuté dans le journalisme et a continué

dans le roman, où elle a conquis une célébrité méritée. Certains critiques de ce côté des Alpes et de l'autre l'ont comparée à Zola. Le rapprochement est surtout flatteur pour notre romancier. Dans les œuvres de Mathilde Serao et, notamment dans le *Pays de Cocagne*, dont nous avons à parler, on retrouve bien la description minutieuse des choses chère à Zola, où l'auteur s'attarde pour faire désirer au lecteur le retour aux personnages et à l'action.

Mais avec quelle légèreté de main italienne et féminine tout cela est traité ! Comme chaque touche est à son plan et, lorsque la passion intervient, comme elle est humaine et touchante. Le *Pays de Cocagne* c'est l'ivresse du jeu, du *lotto*, qui affole toute la population napolitaine : et c'est cette ivresse commune au dernier des ruffians et au plus fier et au plus ruiné des grands seigneurs, que nous montre Mathilde Serao. A côté de pages empreintes de sentiments profonds et d'infinies tendresses, on en trouve qui donnent la vivante impression du cinématographe, avec le mouvement continu de la place publique et le grouillement de la foule. Livre à lire, mais non à feuilleter.

M. Gaston Pinet qui appartient a la grande confrérie des « chers camarades » a rédigé comme un livre d'or de l'École, et sous le titre de *Écrivains et Penseurs polytechniciens*. L'auteur a voulu montrer que les mathématiques sont plus utiles que la logique et la philosophie pour le développement général des facultés de l'esprit. Ce paradoxe est facile à soutenir, surtout si l'on emploie, dans l'argumentation, les procédés de démonstration scientifiques, qui, par leur apparente précision, en imposent aisément au public. Mais si l'on réfléchit un peu, on constate que les passions humaines, soumises à toutes sortes de contingences et de fluctuations relatives, ne peuvent être réduites à des formules algébriques, si ingénieuses qu'elles soient. Assurement, des écrivains remarquables, de hauts penseurs, d'exquis poètes même, sont sortis de cet établissement ; mais s'ils n'y étaient pas entrés, je crois qu'ils auraient été, tout de même, des écrivains, des penseurs et des poètes : ils étaient « doués » et les études mathematiques, n'ont rien ajouté à leurs facultés d'observations ni à leur verve créatrice.

On lui doit toujours un sourire à cette petite *Miquette* de Gyp, quand on la voit apparaître, sous les aspects aussi variés qu'imprévu dont l'auteur sait la revêtir ; elle nous est devenue familière, et nous égayera longtemps encore de ses boutades, de ses caprices, et de son mordant bavardage.

Parmi les innombrables recueils de nouvelles que produit sans relâche la librairie parisienne je signalerai particulièrement le volume de notre collaborateur Adolphe Aderer : *Le Vœu*. Ce sont plutôt de courts romans, très concis, très émus, écrits par un lettré et un observateur, qui connaît sa langue et qui connaît la vie.

Dans *Les Quissera*, M. Georges Beaume nous présente un roman rustique, où brille le soleil languedocien et où se meut tout le peuple bruyant de ce beau pays. Georges Beaume excelle en ces tableaux de son pays natal. Le volume fait partie de la Bibliothèque pour les jeunes filles, éditée par Armand Colin.

De singulières aventures se passent dans la *Rue des Martyrs*, de Maurice Montégut. L'auteur, dénué de préjugés, nous exhibe, en ce volume, un défilé de personnages dotés de moralité douteuse et qui n'ont, pour excuse de leurs malpropretés et de leur veulerie, que leur inconscience. Sont-ce des « tranches de vie » et des « choses vécues » ? Hélas ! Je le croirais volontiers, à en juger par la précision et la netteté du récit, qui donne à l'œuvre de M. Montégut une saveur âpre et particulière.

M. Jean Carol raconte, avec beaucoup d'esprit d'observation, son voyage *Chez les Hova* (prononcez « houve »), et son livre sera recherché par tous ceux qui s'intéressent à notre nouvelle colonie de Madagascar. L'auteur s'est appliqué surtout à nous représenter la psychologie de l'indigène, laquelle, d'après lui, serait complètement différente de la nôtre, et il en fournit maints exemples, souvent comiques et racontés avec beaucoup de verve, notamment dans le chapitre consacré à la femme « houve ».

Alphonse Allais ignore probablement pourquoi son volume est intitulé : *Amours, Délices et Orgues* ; nous l'ignorons également, mais qu'importe le titre, si le volume est gai et si l'on retrouve dans ces pages les étonnantes chroniques de l'auteur, fabriquées à base de « pince-sans-rire » comiques et macabres et qui parfois, semblent de l'Edgard Poe bouffon.

Accords perdus est également un recueil de chroniques, de ces chroniques musicales, où la célèbre « ouvreuse du Cirque d'Été » accumule chaque année, sous une forme fantaisiste et paradoxale, des trésors de fine et savante critique. Il est, malheureusement, à craindre que cette amusante ouvreuse, qui n'est autre que Willy, lequel, s'appelle comme vous le savez, Henry Gauthier-Villars, ne se soit rangée et que nous soyons bientôt privés de ses extraordinaires bavardages.

Le numero d'août des *Maitres de l'Affiche* reproduit l'affiche de Chéret pour le *Casino d'Enghien*, que l'artiste dessina en 1890 ; une composition très interessante de De Feure pour le magasin de nouveautes : *A Jeanne d'Arc* ; une affiche pour la *Grande Tuilerie d'Ivry*, d'après un bas relief d'Alexandre Charpentier ; enfin, une affiche de Carqueville, pour la revue *Lippincot's*, qui se publie à Philadelphie.

T. G.

L'*Annuaire des Châteaux* de 1898-1899 vient de paraître. La nouvelle édition, corrigée et complétée avec le plus grand soin, renferme de nombreuses ameliorations. En dehors des adresses des quarante mille châtelains de France et de la classification par départements et par bureaux de poste, on y trouve trois mille notices historiques et environ deux cent cinquante gravures ou vignettes sur bois des châteaux qui, au point de vue architectural, offrent le plus d'intérêt.

Ce recueil qui, aujourd'hui, a sa place marquée dans tous les salons, forme un beau volume de 1,300 pages du prix de 25 francs.

A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

L'ART DANS LA MODE

CRÉATIONS DE LENTHÉRIC



Chapeau remarqué au Grand Prix : *Capeline riz blanc, ornée de plumes blanches, nœud de velours noir. (Peut se faire en toute teinte)* — *Prix* : **80** *francs*



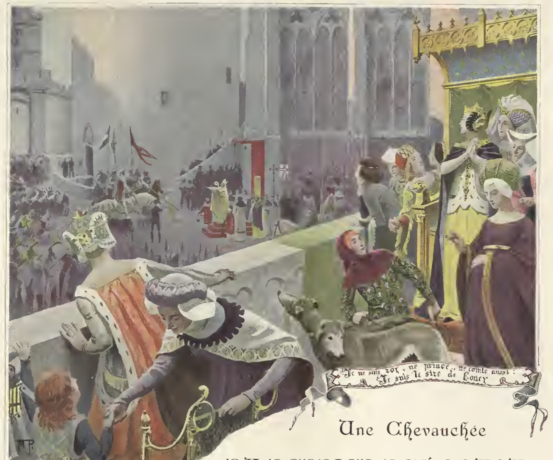
Chapeau de Voyage *en paille bleue bleue, chour bleus en deux tons, ailes fantaisie (Se fait en toute teinte)* — *Prix* : **40** *francs.*



Chapeau de jeune fille *en paille riz blanc, nœud taffetas turquoise relevant la passe sur le devant, la calotte du chapeau est entourée d'une draperie en taffetas turquoise. (Se fait en toute teinte)* — *Prix* : **50** *francs*

Le Directeur : M. MANZI. — *Le Gérant* : G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie Asnieres.



Une Chevauchée
DU DERNIER DES COUCY

Le 23 septembre 1375, la cour d'honneur du château de Coucy offrait une animation inaccoutumée. Des chevaliers, venus de tout le pays environnant, y pénétraient joyeux et brillants, la lance haute, l'épée au côté, montés sur leur plus beau destrier, au poitrail ruisselant de pierreries, aux étriers d'or, tandis que chevauchaient gracieusement à leur côté dames et damoiselles, hissées sur leur palefroi, recouvert de draperiesd'Orient. Puis suivait un cortège de gens d'armes et de serviteurs, sur des chevaux ou des mulets.

Tandis que l'écuyer tenait la bride du cheval, les gentilshommes sautaient vivement de leur monture, aidaient les dames à descendre et pénétraient dans la vaste salle dite des Preux, où se tenaient Enguerrand VII, sire de Coucy, comte de Soissons, et son auguste épouse Isabeau, fille du roi d'Angleterre, Edouard III.

Le château de Coucy était, à cette époque, une inexpugnable forteresse et un des plus riches castels de France. Bâti de 1225 à 1230, par Enguerrand III, il est resté longtemps comme un des plus grandioses spécimens de la puissance féodale au moyen âge et ses ruines colossales frappent encore d'étonnement les voyageurs et les archéologues.

Admirablement situé sur une éminence, à vingt-quatre kilomètres de Laon (Aisne), le château commandait tout le pays et avait été construit avec un art admirable de la défense. Le donjon principal était une immense tour de cinquante mètres de hauteur, protégé d'un côté par une chemise de pierre et, dans tout son pourtour, par un chemin de ronde. On y pénétrait par un pont à bascule qui roulait sur son axe et, en se relevant, fermait la porte. Les murs étaient d'une épaisseur tellequ'ils défiaient les engins les plus puissants; ils n'avaient pas moins de sept mètres à la base.

L'intérieur du donjon se composait de trois étages voûtés; le rez-de-chaussée servait d'arsenal; il n'était éclairé que par deux fenêtres placées à une assez grande hauteur. Le premier étage était utilisé pour les provisions de tout genre; il contenait un four à cuire le pain. Le deuxième étage était formé d'une vaste salle dont les chroniques de l'époque citent les magnificences; couverte par une voûte en arcs ogives à douze pans, elle était entourée, à la hauteur de trois mètres, d'un portique muni de balcons en bois. C'était la salle destinée aux grandes réunions; grâce à son vaste portique, elle pouvait contenir de douze à quinze cents hommes.

« Qu'on se représente par la pensée, dit Viollet le Duc, un millier d'hommes armés réunis dans cette rotonde et son portique disposé comme les loges d'une salle de spectacle; des jours rares éclairant cette foule... Qu'on écoute les bruits du dehors arrivant par l'œil central de la voûte, l'appel aux armes, les pas précipités des défenseurs sur les hourds de bois, certes, on se peindra une scène d'une singulière grandeur. »

En dehors du donjon, le château comprenait quatre grandes tours de trente-cinq mètres de hauteur, de vastes bâtiments d'habitation et une petite chapelle enrichie de statues de pierre et de figurines de saints, et recouverte d'une toiture dorée.

« Il y a un grand nombre de chambres, dit un poète contemporain, décorées d'ornements divers, une cuisine digne de Néron et des écuries disposées pour une multitude de chevaux. Je passe sous silence les nombreux escaliers placés dans l'épaisseur des murs, n'occasionnant aucune gêne et cependant suffisants pour le service intérieur. Je passe sous silence les entrées du château, tellement fortifiées que je ne pourrais les décrire en vers; les souterrains magnifiques où sont cachées les provisions. Dans un lieu profond de quarante marches sont renfermés des vins exquis, couverts entièrement par une voûte admirable; de ce côté est une retraite souterraine pour se dérober aux embûches de l'ennemi. Dans une autre partie du château est un puits à ciel ouvert, sous lequel est creusée une chambre secrète dans laquelle le seigneur de Coucy cachait son or, ses pierreries, et tout ce qu'il avait de plus précieux. »

Tel est le château grandiose, aux proportions colossales, où tout semble fait pour un peuple de géants, dans lequel se pressaient, le 23 septembre 1375, une multitude de barons, comtes, ducs, simples chevaliers, écuyers et gens d'armes, accourus à l'appel du haut et puissant seigneur Enguerrand VII.

Le sire de Coucy était le type, par excellence, du chevalier français. Envoyé à Londres à l'âge de vingt ans, avec d'autres seigneurs de la haute noblesse française, comme otage du roi Jean, fait prisonnier a la bataille de Poitiers, il avait fait la conquête du roi et de la reine d'Angleterre qui lui donnèrent, en 1365,

leur seconde fille Isabeau. Il revint avec elle en France en 1368, et, depuis cette époque, avait eu maintes occasions de se distinguer par sa bravoure et aussi par un profond jugement des hommes et des choses.

« Tous ceux qui le voyaient, dit Froissard, le prisaient pour les grâces et vertus qui reluisaient en lui, tant pour sa grande sagesse et prudence que pour son éloquence et riche parler, que pour ses vaillances et faits généreux de force et magnanimité incroyable, dont il était admirable à tous. »

Trois heures était l'heure choisie par le sire de Coucy pour la réunion des chevaliers qui avaient répondu à son appel. A l'heure dite, la grande salle du donjon, dont nous parlions tout à l'heure, était remplie par la foule brillante des seigneurs de tout rang et de tout ordre, au nombre desquels on citait Raoul de Coucy, oncle d'Enguerrand, le vicomte de Meaux, le baron de Roge, Pierre de Bar et des gentilshommes de l'Artois, du Hainaut et de la Picardie, toujours prêts, en ces temps de chevauchées, à mettre leurs bras et leur épée au service des puissants seigneurs du royaume de France.

Enguerrand fit son entrée, suivi de deux de ses écuyers; aussitôt un profond silence s'établit, et sur l'ordre de son maître, un huissier lut à haute voix le placard suivant :

« Seigneurs Gentilshommes,

« Le Roi de France — notre auguste suzerain — m'a donné l'autorisation de conquérir par les armes les Etats du duché d'Autriche, qui me reviennent de droit par ma mère, fille unique du duc d'Autriche, et dont un intrigant s'est emparé à mon préjudice. Je compte sur votre concours pour m'aider à expulser un prince étranger des Etats qui m'appartiennent. Le roi Charles m'a autorisé à enrôler sous ma bannière les capitaines des grandes compagnies, inoccupés depuis la trêve conclue entre le roi de France et le roi d'Angleterre. Ils doivent venir me rejoindre en Alsace avec leurs hommes. Ce sera donc une armée redoutable que je conduirai contre le duc d'Autriche, redoutable surtout par la valeur des fidèles chevaliers qui m'entourent et qui, en maintes circonstances, ont fait sentir la valeur de leur épée à leurs adversaires. »

Des cris partis de tous les points de la vaste salle s'élevèrent en une immense acclamation : « Vive le sire de Coucy ! »

Enguerrand étendit la main pour réclamer le silence :

« Seigneurs Gentilhommes, vous connaissez mon but et vous connaissez mes droits ! Voulez-vous jurer de me suivre dans cette expédition et de me rester fidèles jusqu'au jour où j'aurai conquis les Etats qui m'appartiennent ?

— Nous le jurons! s'écrièrent tous les chevaliers en levant la main.

— C'est bien, dit Enguerrand, demain, dans la matinée, nous partirons, et avec la grâce de Dieu, nous vaincrons les ennemis.

— Oui, oui ! Vive le sire de Coucy ! »

Les gentilshommes quittèrent vivement la salle du donjon pour aller donner leurs ordres et veiller à ce que leurs gens soient réunis le lendemain dans la basse cour fortifiée, située en avant du château.

Les expéditions lointaines étaient si communes à cette époque que la campagne proposée par Enguerrand semblait à tous une promenade. Aussi, la soirée ne fut elle pas empreinte de cette tristesse qu'on pourrait supposer de nos jours, et après le repas, servi dans la vaste salle des Preux, un aimable poète, qui fut a diverses reprises l'hôte des sires de Coucy, Eustache Deschamps, déclama des virelais et des ballades.

Dans la cour extérieure du château, les serviteurs et gens d'armes étaient réunis; là aussi — et avec plus d'entrain et de laisser aller — on chantait et on dansait ; les jeunes filles de Coucy-le-Château mêlaient leurs rires et leurs chants à ceux des soldats; des baladins faisaient des pirouettes et des tours de force, tandis que dans un coin un trouvère disait des chansons ou récitait des légendes. « Ecoutez, manants et vilains, écuyers et gens d'armes, écoutez, leur cria-t-il, la légende du *Rempart fleuri.* » Et aussitôt, hommes et femmes de se grouper autour du bonhomme, qui débita une legende célèbre dans le pays :

« Un jeune pâtre conduisait son troupeau sur la montagne qui domine Coucy et, étreint d'une tristesse invincible, il restait plongé dans une morne rêverie, ses yeux fixés sur un point qu'on apercevait dans le lointain : le village de Coucy-le-Château. Là était sa belle, la douce amie de son âme.

« Pauvret, se disait en lui-même le « berger, tu es destiné à mourir de chagrin, desséché comme la fleur d'au- « tomne, car jamais tu ne l'auras, la fille « du riche hôtelier, la belle Blancherette ! « Ah ! Que ne donnerais-je pas pour « avoir des pièces d'or et d'argent, des perles et des pierres pré- « cieuses, et pour les mettre dans son tablier de lin! Hélas! tu « n'as que le choix entre la triste vie, sans elle, ou la mort, « qui t'affranchira de tes tourments. »

« Et le pastoureau désespéré, s'affaissa sur lui-même et longtemps pleura, pleura; puis songeant enfin à son troupeau, il se levait, lorsqu'une voix douce comme celle d'une jeune vierge se fit entendre : « Cueille-moi » dit la voix.

« Le pâtre resta rêveur. « Ai-je bien entendu ? se disait-il. « N'est-ce pas un effet de mon imagination malade? Et puis, « cueillir quoi ? » Et il écouta si les mêmes mots ne seraient pas encore prononcés. « Cueille-moi donc », dit encore la voix.

« Cette fois, il ne pouvait en douter; il avait bien entendu. Il regarda autour de lui et aperçut à quelques pas, au milieu des feuilles à demi séchées et jetées la par le vent d'automne, il aperçut, dis-je, une fleur d'une beauté extraordinaire, comme il n'en avait jamais vu. C'était bien de ce côté que la voix était venue.

« Il s'approcha, craintif et émerveillé; doucement il s'inclina et, de ses mains tremblantes, il cueillit la fleur admirable.

« Et aussitôt il se sentit transporté, par une force invisible, à travers les airs et bientôt déposé près de la tour du Roy, au château de Coucy.

« Devant lui, la porte de la tour tourne sur ses gonds; il pénètre dans la salle hexagone du rez-de-chaussée et aperçoit les dalles émaillées de rubis, de saphirs, d'émeraudes et d'opales.

« Il tressaille de joie devant ces richesses inattendues, se baisse, remplit son chapeau de pierres précieuses et se hâte de sortir. A peine dehors, une voix lui dit : « Tu oublies ce qu'il y « a de meilleur. » Mais le pâtre, dans sa joie oublieuse, ne comprend pas ou ne cherche pas à comprendre. Il revient, en courant, vers ses moutons; en chemin, n'y tenant plus, il veut compter ses trésors.

« Et tandis qu'il est là, énumérant ses rubis, ses saphirs, ses émeraudes et ses opales, la voix déjà entendue lui dit : « Qu'as- « tu fait de ta fleur ? »

« Le pastoureau s'arrête. Il se tâte, regarde son chapeau, explore ses poches; la fleur n'y était pas.

« Puisque tu as été ingrat, reprend la voix, et que tu m'as « abandonnée sur les remparts du château, tu ne reverras plus « jamais le village de Coucy. »

« Et plusieurs jours durant, le pâtre erra dans la forêt solitaire, jusqu'à ce que, épuisé, les pieds meurtris, le cœur brisé, il tomba pour ne plus se relever.

« Ainsi mourut l'ingrat berger, pour avoir oublié la fleur qui lui voulait donner la fortune et la femme aimée. »

. . . .

Mais le couvre-feu a sonné, l'heure du repos est venue ; tout dort dans le château et le village de Coucy.

Le lendemain, malgré l'heure matinale, les dames étaient prêtes bien avant le moment fixé pour le départ. La châtelaine de Coucy et ses invitées avaient revêtu leurs plus beaux atours pour venir saluer le chef de l'expédition et ses chevaliers. Enguerrand a baisé les deux mains de son épouse Isabeau et, suivi de ses écuyers et de ses gens d'armes, il est descendu dans la cour d'honneur, où se trouvent déjà les barons, comtes et autres gentilshommes pour la bénédiction des bannières.

L'évêque est sorti de la chapelle, revêtu de ses ornements pontificaux ; les bannières s'inclinent devant sa haute autorité ; les cors résonnent; seigneurs et soldats, tout le monde baisse humblement la tête devant le prélat, qui lève les mains et lentement, solennellement, appelle les bénédictions divines sur les armes du sire de Coucy.

Les dames ont assisté, de la galerie qui leur est réservée, à cette émouvante cérémonie, et il serait malséant de les oublier, car elles forment un tableau exquis : les unes ont revêtu une robe blanche brodée d'argent, contournée au cou, aux épaules et aux coudes par des filets d'or; d'autres, coiffées d'un petit bonnet jaune orné de boutons d'or, ont endossé une robe garnie d'hermine sur la poitrine ; une jeune damoiselle est en drap d'argent sur laquelle est brodé un lion rampant et trois étoiles rouges, qui sont les armes de son fiancé ; les perles et les pierreries étincellent au milieu des plus riches parures.

Mais le seigneur de Coucy est monté à cheval, il salue gracieusement de la main la châtelaine et les dames de son entourage : les cœurs émus battent; des yeux s'emplissent de larmes. Le bruit des chevaux, le cliquetis des armes font un instant





diversion à la douleur muette ; puis, peu à peu, le silence se fait autour du château; dans la vallée seulement s'aperçoivent encore les casques et les cuirasses brillantes, et les gonfalons agités par la brise. Puis tout disparaît au loin dans la campagne, tandis que quelques dames, debout aux fenêtres, cherchent encore des yeux celui qui emporte leur bonheur et la moitié de leur âme.

Dans la seconde quinzaine d'octobre, Enguerrand de Coucy et sa petite troupe, composée de quinze cents hommes, arrivèrent en Alsace, où devaient se trouver vingt-cinq capitaines des grandes compagnies, engagés avec leurs hommes.

Ceux-ci s'y trouvaient déjà et avaient commencé leurs déprédations habituelles. Du reste, les chefs eux-mêmes donnaient le signal du vol et du brigandage; l'un d'eux, Arnaud de Cervole, est resté célèbre. Il était mort quelques années avant l'expédition d'Enguerrand, quoi qu'en dise l'historien, M. de l'Epinois, qui le fait guerroyer sous les ordres du sire de Coucy. Mais à défaut de celui-là, d'autres le remplaçaient avantageusement, et bientôt la malheureuse Alsace devint un vaste champ de rapines, où se commettaient mille désordres.

Avec son énergie habituelle, le sire de Coucy eut bientôt rétabli l'ordre au milieu de cette troupe de brigands et, après quelques jours de repos nécessaires pour organiser son armée, il descendit dans la Suisse, dont plusieurs cantons avaient fait alliance avec le duc d'Autriche.

La marche des troupes d'Enguerrand était peu rapide; les routes, étroites et mal entretenues, ne permettaient d'avancer qu'à petites journées, d'autant que l'armée traînait avec elle un matériel considérable. Les mulets chargés des tentes formaient, à eux seuls, un effectif important, mais chaque baron avait, de plus, ses coffres portés par des chevaux et des mulets, remplis de provisions, de vêtements, d'armes de rechange, d'un petit trésor enfin. Joignez à tout cela les retardataires, les malades, les lourdes voitures remplies de femmes, de jongleurs, de baladins, de blessés, et vous aurez à peine une idée de l'interminable série de bêtes et de gens qui formaient l'armée d'Enguerrand.

Chaque soir, à la nuit tombante — et la nuit vient vite en ce mois de novembre 1375 où nous nous trouvons — il faut songer à établir le camp et à dresser les tentes. Au milieu, doit être celle du chef, surmontée de sa bannière. A côté de celle d'Enguerrand est la petite chapelle où les moines célèbrent la messe tous les matins, avant l'heure du départ. Puis voici, en arc de cercle, les tentes des comtes et des barons, faites d'étoffes de soie aux plus riches couleurs; enfin, au loin s'étendent les tentes



des milliers d'hommes amenés par les capitaines des grandes compagnies.

Au soleil levant, les trompettes résonnent et la vie renaît dans la petite armée; les écuyers vont et viennent, donnant des ordres; le moment est arrivé de lever le camp.

L'armée se met en marche, au son des olifans et des tabors, enseignes déployées; des estafettes, montés sur des chevaux rapides, sont envoyés en avant pour reconnaître le pays et découvrir l'ennemi. Tout à coup les éclaireurs ont vu luire les casques et les armures; les Bernois sont là, soutenus par de nombreux chevaliers autrichiens et prêts à livrer bataille. Aussitôt les estafettes repartent au galop de leur monture et viennent annoncer au sire de Coucy que l'ennemi est à une petite lieue de marche. Une heure plus tard, les deux armées étaient en présence.

Enguerrand fait placer ses hommes en bataille sur une longue rangée.

L'avant-garde est choisie parmi les chevaliers les plus réputés pour leur vaillance, car parfois le premier choc décide du combat. L'arrière-garde est une véritable réserve destinée à donner au moment suprême.

Les deux avant-gardes ont marché l'une contre l'autre et une première mêlée s'engage; les deux grandes lignes s'ébranlent bientôt elles-mêmes, tandis que de toutes parts résonnent cors et trompettes, dont les sons se prolongent au loin, répercutés par les montagnes voisines. C'est une immense et sauvage mêlée; une multitude innombrable de combats singuliers où les chefs se cherchent pour montrer leur valeur. Un bruit formidable, formé par le cliquetis des épées sur les ferrures, du bruit des lames, des cris des blessés, des jurons des hommes, des hennissements des chevaux, s'élève et grandit, effrayant et sinistre

Dans un bois voisin, les médecins ont établi une sorte d'ambulance; c'est là que les moines et les prêtres portent les blessés, soit avec des civières, soit sur le dos des mulets. On étend le blessé à terre, on lui enlève son armure et son casque, on le déshabille doucement; le médecin, penché sur la blessure béante, la lave doucement avec de l'eau fraîche, verse un onguent sur les chairs sanglantes et entoure le tout de bandes de toiles.

Pendant ce temps, la bataille continue acharnée, jusqu'au moment où, le soleil déclinant à l'horizon, arrête les combattants. Les Bernois se retirent, non sans avoir infligé à l'armée d'Enguerrand de cruelles pertes.

Le sire de Coucy avait divisé ses troupes en deux divisions; tandis que l'une d'elles continue ses escarmouches dans les cantons de Berne et de Soleure et dans l'Argovie, lui-même vient mettre le siège devant la place importante de Buren, avec le gros de son armée. Il fallut d'abord investir complètement la ville pour empêcher tout ravitaillement et toute communication avec l'extérieur; puis combler les fossés, et pour cela abattre des arbres et transporter d'immenses quantités de terre. Ce n'était là qu'une sorte de prélude au siège lui-même.

Pour escalader les remparts, il fallut construire de hautes et fortes échelles, en assez grand nombre pour que l'ennemi fût attaqué de toutes parts. Une nuit où la lune se montra et jeta une falotte clarté sur le camp, on en profita pour amener les échelles et les appliquer sur les remparts. Dès les premières lueurs de l'aube, le signal était donné. Mais les ennemis veillaient. Les soldats assiégés accoururent aux appels des trompettes et brisèrent les échelles avec des grosses pierres, tandis que les archers, à l'abri derrière les créneaux, criblaient de flèches les chevaliers accourus pour tenter l'assaut.



LE SIÈGE DE BUREN *(page 148.)*

Le sire de Coucy comprit qu'il ne pourrait emporter la place sans le secours du beffroi. Il fit appeler l'ingénieur chargé de cet important service et lui donna ses ordres. Une centaine de charpentiers se mirent aussitôt à l'œuvre ; ils abattirent, dans la forêt voisine, les grands arbres nécessaires à la construction du beffroi, et en quelques jours l'énorme carcasse fut dressée. Elle donnait l'aspect d'une immense tour en bois. La plate-forme, qui était à la hauteur exacte des remparts de la ville, pouvait contenir trois cents chevaliers et cinquante archers; tout un système de madriers et de leviers la faisaient mouvoir et permettaient de l'avancer jusque auprès des remparts.

Les quelques semaines nécessaires à tous ces travaux furent pénibles pour des troupes peu habituées à une inaction d'autant plus dure qu'on était en plein hiver et que d'interminables pluies ne permettaient guère aux soldats de sortir de leurs tentes. Mais une véritable armée de jongleurs, de baladins, de danseurs de corde, de musiciens et de filles venaient jeter leur note de gaieté dans ces tristes et longues journées.

Enfin, le jour vint fixé pour l'assaut. Le gigantesque beffroi, traîné par des centaines d'hommes, s'avança majestueusement. Les assiégés cherchèrent à l'arrêter en accablant les soldats de projectiles; plusieurs furent blessés ; mais la masse chancelante ne s'arrêtait pas pour cela, et bientôt le pont de bois qui terminait la plate-forme s'abattait sur les remparts. Les échelles furent aussitôt dressées du côté opposé à l'ennemi ; des archers et des arbalétriers y montèrent les premiers et aussitôt lancèrent leurs projectiles sur les assiégés.

Les chevaliers s'élancent à leur tour, leur longue lance à la main, suivis de leurs écuyers portant de lourdes épées. Avec leur vaillance habituelle, ils se précipitent sur les ennemis, mais ceux-ci, massés en lignes compactes devant le beffroi, résistent et font mordre la poussière aux plus audacieux. Des corps tombent dans le vide, mais d'autres chevaliers accourent, prennent leur place, et la lutte s'engage, implacable et terrible. Enfin, quelques-uns d'entre eux parviennent à faire une trouée dans la masse des ennemis ; le sire de Coucy est de ceux-là ; suivi de



quelques fidèles qui ne le quittent pas, il a pénétré au milieu de cette masse humaine, frappant d'estoc et de taille de son énorme épée. Bientôt la troupe de ces braves s'est accrue ; les ennemis, assaillis de tous côtés, prennent la fuite ; des combats corps à corps s'engagent dans les rues de la ville. Mais les assiégés se sentent perdus, leur chef a été tué ; ils se rendent à merci et l'armée entière d'Enguerrand fait son entrée triomphale dans la petite ville de Buren.

Ce n'est là, en somme, qu'un mince succès. Une partie des troupes du sire de Coucy, commandée par un capitaine des grandes compagnies, est battue à diverses reprises par les Suisses. Enguerrand juge nécessaire de frapper un grand coup, et il se met en marche avec le gros de son armée pour aller livrer bataille au duc d'Autriche; mais les Autrichiens, qui connaissent sa valeur, préfèrent agir par la ruse ; ils se retirent au milieu des montagnes, brûlant et détruisant tout sur leur passage.

L'armée du sire de Coucy ne trouve plus de vivres ; tous les jours, de nombreux soldats périssent de froid ou de faim, et Enguerrand est forcé de donner l'ordre du retour. Il s'arrête en Alsace, où quelques petits succès viennent le consoler de ses précédents déboires.

Mais il comprend que sa campagne est finie et qu'il ne peut plus rien tenter, au cœur de l'hiver, avec des troupes décimées et découragées. Le 13 janvier 1376, il abandonne les capitaines des grandes compagnies et, accompagné seulement de quelques fidèles chevaliers et de ses gens d'armes, il reprend la route de France.

Quelques jours plus tard, par une triste et lugubre soirée d'hiver, Enguerrand, suivi de ses seuls écuyers, montait, au pas de son cheval fourbu de fatigue, la route qui conduisait au château.

Dans le ciel noir couraient d'épais nuages ; la nature entière était d'une tristesse sinistre et le sire de Coucy songeait

douloureusement aux héros laissés là-bas, en terre étrangère, et son cœur saignait à la pensée de rentrer dans son domaine, vaincu et humilié. Mais soudain ses regards se portent sur la silhouette puissante du manoir qui fut son berceau ;



là reposent des êtres chers : épouse belle et aimante, enfants jeunes et caressants, et un éclair de joie et d'espérance a vite chassé les tristes souvenirs. Il est dans la force de l'âge ; son bras est fort, son âme est vaillante et, malgré la tristesse des choses, l'avenir lui apparaît lumineux et plein de douces promesses.

GEORGES DE DUBOR.

(Illustrations de Marcel Pille).



Le Magicien et le Douanier

P. TOUSSAINT



TU VAS TATER DU MARTINET!

Typogravure GOUPIL, Paris.





ATHÈNES S'AMUSE



British Museum.

Aux flancs de l'Acropole se sont déchirés les premiers brouillards du matin : lambeaux de gaze rosée par le soleil et flottant au gré de la brise, dentelles transparentes dont les mailles s'élargissent peu à peu pour se dissoudre enfin dans l'azur du ciel; Athènes étale aux pieds de la citadelle le fouillis de ses temples, de ses places, de ses maisons aux toits multicolores disposés en terrasses.

Aussi loin que peut s'étendre la vue, sur l'Agora, au Céramique extérieur — les Tuileries d'alors — puis, au delà sur les routes du Pirée et d'Eleusis, à travers les champs de vigne et d'orge, à l'ombre des oliviers et des platanes, une foule nombreuse et bigarrée déroule ses anneaux, s'entasse aux carrefours. C'est tout un amalgame très gai de robes blanches, vertes, rouges, un bourdonnement confus d'êtres en liesse, une rumeur de joie sans cesse grandissante que déchirent les appels stridents des hirondelles nichées sur les Propylées et le Parthénon.

Athènes est en fête! Athènes s'amuse! C'est aujourd'hui le premier jour des Dionysiaques, fêtes consacrées à Bacchus; elles coïncident avec le retour du printemps; c'est en somme la fête des Fleurs... mais sans victimes du Devoir, car il ne faudra pas compter comme telles les quelques vieillards avinés, écroulés dans les carrefours, malgré les objurgations des archers scythes, dignes ancêtres de nos modernes « sergots ».

Car nous sommes au temps de Périclès, ne l'oublions pas. Évohé, évohé! Bacchus est roi. Royauté populaire et fêtée, Zeus sait combien! La vigne pousse? une fête; la vigne fleurit? une autre fête; mêmes cérémonies à la première grappe, à la première cuvée. Au total, quatre fêtes rien que pour le dieu du vin. Ajoutez à cela que chaque divinité reçoit semblables hommages, aux diverses manifestations de la nature, — que les jeux Olympiques reviennent périodiquement — que chaque anniversaire, chaque victoire amène sa petite fête spéciale ; et voilà les joyeux Grecs, dès le début



Musée de Berlin

de l'année, avec la perspective d'un calendrier plutôt rempli.

D'ailleurs les fêtes grecques, si populaires qu'elles paraissent être, gardent toujours un caractère non seulement religieux, mais encore artistique. A côté du plaisir des sens, les jouissances de l'esprit. Le peuple d'Athènes, peuple épris du beau sous toutes ses formes, tenait à honneur d'associer la question artistique aux manifestations de la joie populaire. Et quoique nous soyons dans le siècle du progrès — car nous y sommes bien, n'est-ce pas? et ras le cou — j'ai le regret de constater que les réjouissances de notre 14 juillet paraissent totalement dénuées de cette intention esthétique. Quelle piteuse figure ne fait-il pas cet anniversaire de la prise de la Bastille, comparé aux fêtes de Bacchus, pris de vin, aux fêtes Dyonisiaques! Voyez un peu ce que notre moderne Bouvard offre à tous ces bons Pécuchets de Paris et de la banlieue : une revue, un feu d'artifice, une représentation gratuite et le libre exercice des tirs et des chevaux de bois. Parisien, mon ami, on te gâte!





Passons à Athènes maintenant.

Le matin, concours de tragédie et de comédie. Euripide et Aristophane sont au programme. Après le théâtre, les courses de chars. La soirée est remplie par les nombreux banquets que les riches Athéniens offrent à leurs amis. Enfin, dès les premières heures de la matinée jusqu'au coucher du soleil, quelquefois même bien avant dans la nuit, le cortège de Bacchus parcourra les rues et les carrefours de la ville en fête, les bois des environs aux recoins mystérieux tapissés de mousse, le cortège de Bacchus représentant la conquête de l'Inde par le dieu, avec sa bande de satyres, de nymphes et de bacchantes, dans une orgie de costumes, un déchaînement d'imprécations et de cris, l'échevelement désordonné d'une foule trépidante et hurlante.

Musée du Louvre

De toutes ces distractions, la représentation théâtrale est certes la plus goûtée des Athéniens et des étrangers. On y accourt des quatre coins de la péninsule; on part la veille pour arriver à Athènes au petit jour et ne pas être dans les derniers à escalader les gradins du théâtre. La route est longue? Qu'importe! Un air de flûte charme la solitude, éveille les divinités champêtres assoupies au fond des bosquets et au bord des sources. Et sous le sourire amical de la bonne lune, le ruban poudreux de la route qui s'allonge à perte de vue s'argente des brouillards de la nuit et se diapre de l'ombre tremblotante des mélèzes et des oliviers. Ce n'est pas tous les jours que l'Odéon ouvre ses portes à une tragédie (ne perdons pas de vue que nous sommes au temps de Périclès)... Aussi voyez comme notre Athénien marche d'un pas relevé et vainqueur. Mais son chien s'est arrêté, exténué, l'œil inquiet et semble dire : « Ah çà, on n'arrivera donc jamais! Dieu que c'est loin l'Odéon! »

..... Quelle foule, quelle cohue, quelle queue devant le portique d'entrée! Il n'en coûte d'ailleurs que deux oboles pour applaudir les plus fameux auteurs, les acteurs les plus renommés; deux simples oboles pour avoir non pas une contremarque poisseuse et noire, mais une rondelle de cuivre finement ciselée représentant d'un côté la façade du théâtre et de l'autre rappelant la date de la solennité littéraire. Un coup d'œil dans la salle avant la représentation. Vingt mille spectateurs s'écrasent sur les gradins construits au flanc de la colline. Comme on commence par la tragédie, les belles Athéniennes, les vertueuses matrones se sont fait précéder d'esclaves porteurs de coussins aux riches couleurs; elles partiront quand commencera la comédie dans la crainte de sentir leurs chastes oreilles écorchées par la verve grossière et les plaisanteries pimentées d'Aristophane, et céderont la place aux hétaïres que ces excès de langage ne sauraient effaroucher.

Sur la scène, le classique décor : un palais ou un temple. Mais pour permettre les changements à vue, les décors sont appliqués sur des montants triangulaires, tournant sur un pivot de telle sorte qu'un des côtés du prisme soit toujours face au public. Comme toile de fond, le plus bel horizon du monde que, malgré tout leur talent, Carpezat et Jambon ne sauraient faire oublier : les eaux bleues du golfe, sillonné par le vol blanc des oiseaux de mer et des voiles.

Les juges du concours sont à leur poste; le héraut annonce le commencement de la représentation.

Et quel bon public! vibrant avec le poète, s'identifiant à l'action, jouant en quelque sorte son rôle comme le chœur qui en est d'ailleurs l'interprète. Et au-dessus de tout ce frémissement de la foule attentive et passionnée s'élève discret et plaintif le chant mélancolique de la flûte qui accompagne les vers, les scande, véritable adaptation musicale, tellement fondue dans le rythme du vers qu'elle semble en être la nécessaire harmonie.



Les deux tragédies soumises au verdict des juges sont terminées; ceux-ci prêtent serment, délibèrent et rendent leur décision bientôt proclamée à haute voix par le héraut. Cette façon de procéder ne devait pas manquer d'une certaine solennité, d'une imposante grandeur. Et, tout sentiment d'orgueil mis à part, combien expéditive et combien pratique! Plus de comité de lecture, plus d'attente



vaine, plus de courses inutiles à la recherche d'un manuscrit « qui a toujours été déposé à votre nom chez le concierge du théâtre » et qu'on ne revoit jamais! Enfin, suprême joie, même la pièce fût-elle exécrable, on était joué! Ne fût-ce qu'une fois, c'est toujours çà et comme dit une chanson qui n'a rien d'athénien « ça fait toujours plaisir! »

Il est vrai de dire que je plaide ici la cause des auteurs et non celle du public, car s'il fallait lui soumettre même gratuitement l'audition des manuscrits qui s'entassent dans les directions, malheureux public! tes nuits même n'y suffiraient pas.

..... En même temps qu'il proclame le résultat du concours, le héraut jette aux quatre coins de l'amphithéâtre le nom du poète victorieux. Alors les acclamations redoublent. « L'auteur! l'auteur! » Et le poète est présenté au peuple, le front orné de lauriers et de bandelettes. Point de droits d'auteurs : pour les uns, la Gloire d'un jour ; pour les autres, tels qu'Euripide et Sophocle, l'Immortalité!

Il serait curieux de rester au concours de comédie et d'applaudir Aristophane; mais grâce à l'auteur de « Lysistrata », nous pouvons maintenant nous faire une idée de ce que pouvait être la comédie grecque, dépouillée brutalement des sous-entendus qu'exige à notre époque le respect dû aux spectateurs. Puisque les « belles et honnestes dames » du Tout-Athènes quittent leurs stalles de marbre, faisons comme elles et suivons-les au Céramique extérieur. Nous tombons alors en pleine foire. Autour des acrobates et des baladins se bousculent, les yeux grands ouverts comme des coupes, des bandes d'enfants.



Eux aussi, les bambins ont leur part de réjouissances. La tragédie n'a pour eux que peu d'attraits, et sous la conduite des nounous (les nounous du Céramique! un joli pendant aux nounous de nos Tuileries), ils courent de tréteaux en tréteaux en se tenant par la main. Les farandoles s'organisent et se déroulent à travers les groupes. Gentils à croquer, ces marmots aux mollets nus et impatients, dans un envolement de tuniques roses, aux cheveux bouclés maintenus par les bandelettes.

Dans leurs danses, ils ont déjà la grâce innée d'une race heureuse de vivre, ignorante des durs labeurs et des lourdes tâches, et le charme de l'enfance ajoute encore à l'harmonie naturelle de ces petits corps, entraînés dès le jeune âge aux exercices de force, de grâce ou d'adresse. Et puis ils sont si drôlets avec leurs costumes en tous points semblables à ceux des grandes personnes; on dirait des poupées vivantes, telles les petites filles bretonnes habillées de nos jours, dès leurs premiers pas, comme elles le seront plus tard, et pendant toute leur vie, aux jours de noces, de fêtes et de deuil.

Un remous se produit dans la foule. Les archers font faire place pour permettre aux amateurs de luttes hippiques de se rendre au cirque. Et ils sont nombreux, je vous en réponds! Malgré leur grand nombre, ils trouveront facilement place dans l'immense fer à cheval que forme le stade Panathénaïque. Courses de biges et de quadriges auxquelles sont engagés les « cracks » les plus renommés parmi les chevaux thessaliens : crinière taillée en brosse, membres fins, croupe arrondie et luisante, le type, à peu de différence près, du cob irlandais.....

Le jour commence à baisser. Il serait peut-être temps de regagner son logis (car, dès la première heure, tout Athènes est dehors); mais pourquoi rentrer? « L'air est pur, le ciel léger », une atmosphère de joie, grise hommes et femmes et fait oublier les fatigues. Voici justement que débouche sur l'Agora le cortège de Bacchus, en marche depuis le matin. Quels cris, quel vacarme, quel décor! Couverts de peaux de bêtes, couronnés de lierre, voici venir les faunes, thyrses en main. Leurs masques grimaçants poursuivent les bacchantes échevelées autour des brancards surchargés d'énormes cruches fleuries, toutes mousseuses des plus fameux crus. Puis ce sont les satyres drapés dans une peau de bouc et soutenant difficilement des figurants costumés en Silène et grimpés sur de petits ânes. Les dieux Pans leur font escorte et servent d'échansons à un cavalier mythologique dont de trop fréquentes libations découragent l'équilibre. Des boucs enrubannés, consacrés à Bacchus et inquiets du sort qui les attend sont difficilement remorqués par les sacrificateurs. Le cortège est enfin terminé, singulier contraste, par des chœurs de jeunes filles vêtues de blanc, et choisies parmi les plus jolies et les plus sages de la ville. Elles marchent pudiquement, les yeux baissés, chantant les hymnes en l'honneur du dieu, étrangères en apparence, à cette licence effrénée des satyres et des bacchantes. Sur leur tête recouverte d'un voile se balancent des corbeilles d'or remplies de fruits nouveaux. C'est la Jeunesse qui passe dans ce qu'elle a de plus pudique et de plus charmant; c'est le discret triomphe de la Femme, insouciante de la multitude avinée, toute entière au culte dont elle est la douce et chaste prêtresse.

Aux carrefours, le cortège s'arrête; sur des tréteaux en plein air, tour à tour un poète se détache et chante la gloire du dieu. Les strophes enflammées provoquent l'enthousiasme des auditeurs : « Évohé, évohé! » reprend le chœur. Et les tympanons de résonner de plus belle pour accompagner le refrain. La foule difficilement contenue par les archers s'entasse sous les portiques, escalade les appuis et les margelles, se presse sur les toits plats des maisons qui forment autant de terrasses d'où pleuvent sur le cortège les couronnes et les fleurs, les quolibets et les lazzis.

Voici le soir; la procession n'a pas encore terminé son parcours. De toutes parts les torches s'allument; les lampes garnissent les terrasses. Aux premières lueurs, les serpents dont les bacchantes encerclent leurs bras dressent la tête et sifflent. La fureur orgiaque est à son comble; une sorte de délire furieux secoue toute cette multitude. « Évohé, évohé! » Et l'on sort par l'une des portes de la ville pour s'égarer et se poursuivre dans les bosquets de mélèzes et d'oliviers à la lueur des torches. La bacchanale va durer toute la nuit, jusqu'à ce que dieux et déesses satyres et bacchantes tombent sur le gazon, exténués, affolés dans un dernier spasme d'ivresse! Que devient à ce moment le chœur des jeunes filles? Les torches de Bacchus n'ayant rien de commun avec le feu des Vestales, j'espère pour leurs familles qu'on se hâte de les rentrer au plus vite dans le gynécée. Ce n'est pas sans résistance de leur part, croyez-le bien. Il ferait si bon, aux dernières lueurs du crépuscule, de danser sur les dalles du Céramique ou de l'Agora! Des orchestres en plein vent vous y convient, et sur le poli du marbre, les pieds auraient beau jeu à esquisser quelques pas de cette danse grecque si gracieuse et si chaste! C'est un balancement imperceptible des hanches dans le flottement de claires étoffes, une suite de glissades sans que



British Museum

le talon quitte le sol, quelque chose comme une danse impalpable d'ombres blanches et souples, une danse d'Elfes un soir au clair de lune.

Croyez-vous par hasard qu'avec la dispersion du cortège de Bacchus la fête soit terminée? Détrompez-vous. Pour les gourmets et les francs buveurs, les religieux buveurs pourrait-on dire, elle ne fait que débuter. Une petite fête si bien commencée ne saurait se terminer sans une franche lippée, une de ces magistrales beuveries dont le dieu fêté doit se réjouir dans le coin de son nuage.

Coll. van Branteghem — Bruxelles

Un an à l'avance on a fait les invitations; un an à l'avance le chef s'est occupé du menu, le sommelier de la cave. Enfin le grand jour est arrivé ; tout le monde est à son poste à l'heure dite. On voit chaque invité arriver successivement, suivi de son domestique, de l'esclave qui le servira pendant toute la durée du repas. Les femmes et les enfants ne sont pas conviés à ces orgies gastronomiques. La plupart du temps ce ne sont que des dîners d'hommes, dîners de corps, de cercle, auxquels cependant l'amphitryon ne dédaigne pas d'inviter les hétaires les plus renommées, pour le plus grand plaisir de ses convives.

Deux par deux, ou trois par trois, on prend place sur les lits, véritables objets d'art drapés d'étoffes précieuses. Et c'est alors le défilé des hors d'œuvre, des huîtres, des poissons et des viandes ; en général deux services, le second composé uniquement d'entremets, de fruits et de friandises. Chose singulière, on boit peu pendant le repas, et Bacchus aurait tous droits de froncer le sourcil devant cet outrage à son culte. Mais il connaît les usages et c'est le cœur épanoui d'aise et de fierté qu'il attend le moment solennel du *symposion*.

Pinacothèque de Munich

Chaque convive doit boire à un signal convenu, et reposer sa coupe sur l'ordre du roi du symposion, suprême arbitre et maître de la cérémonie. Les coupes d'abord exigues s'agrandissent peu à peu avec la qualité des vins; les meilleurs crus dans les plus grands vases. O sagesse! Après chaque lampée, le même refrain est repris en chœur: « Bois ou va-t-en. » Et comme personne ne s'en va et comme tout le monde obéit, il s'ensuit que vers la dixième strophe les têtes doivent être plutôt lourdes, et les langues volontiers pâteuses.

Pour graduer les effets du vin et ne pas lasser la bonne volonté des fervents de Bacchus, le roi du symposion permet une certaine trêve. Place aux nombreux bateleurs, jongleurs, faiseurs de tours qui attendent un ordre de l'amphitryon pour entrer dans la salle du festin. Les joueuses de flûte ne seront pas oubliées dans la petite fête, soyez-en sûrs.

Elles étaient tout à l'heure au Céramique, un brin de myrthe entre les dents, dans l'attente de la fortune. A un signe de l'intendant, elles ont jeté le myrthe à terre et sont toutes accourues. Acrobates pour la plupart, elle se jouent des difficultés et des dangers; danser sur les mains au milieu d'épées fichées en terre, tirer de l'arc avec les pieds ; pour elles tout cela n'est qu'un jeu.

..... Déjà la lune est montée dans le ciel invariablement pur. Par les rues, par les places, dans les carrefours, les groupes chancelants rasent les maisons, s'écroulent devant les portes.

Évo...hé... ohé! Et tous ces disciples de Bacchus, contents de leur journée, fiers de leur ferveur religieuse, tous ces bons frères le cœur en paix, la conscience en repos — peut-être plus fatigués que de raison — croient voir dans un demi-sommeil la blanche Séléné emportée elle aussi par l'exemple de tous, exécuter les danses des joueuses de flûte.

BERTRAND FAUVET.

(Illustrations de Notor.)



L'Eternel Pèlerin

L'orphelin demandait, un jour, à la vieille mendiante, qui l'avait élevé, pourquoi il ne portait qu'un seul nom, comme les enfants trouvés; Mac'harit leva sa tremblante main ridée vers le ciel, traçant une longue ligne sur le couchant :

« Arzur! prononça-t-elle de sa rauque voix de prophétesse, c'est le plus beau nom de notre race... »

Sur son enfance abandonnée, voilà tout ce qu'il recueillit de la pauvre démente; et de celle-ci, d'ailleurs, personne ne savait rien, hormis qu'on la disait la fille d'un célèbre chouan. Aussi loin que se fixait sa mémoire de petit indigent, il se revoyait, dans un cimetière de paroisse, quelque soir d'été; Mac'harit le retenait par une main, elle-même couchée sur un tertre encore récent; de l'autre main, l'enfant caressait un chêne nain poussé sur la tombe; et son âme encore obscure s'égarait, pendant que l'étrange dormante balbutiait la chanson de ces arbustes chétifs qui poussent empoisonnés au cœur des morts.

Cette inquiète vision s'était ensuite répandue sur toute sa vie. Il avait longtemps marché comme dans une lumière de crépuscule, pareille au jour incertain de ces grands bois où la folle de Tréguier s'était cachée obstinément, à la suite d'un deuil inexplicable. C'est dans la solitude que fut éclose ainsi l'intelligence du triste Arzur. Bien des fois, les passants s'arrêtèrent au bord des futaies, surpris d'entendre en quelque clairière des voix qui se répondaient confusément, un dialogue de femme et d'enfant: c'était Mac'harit qui transmettait à l'orphelin, en des phrases rythmées comme de la poésie, les notions premières sur la nature dont elle avait eu l'intuition.

Bientôt elle éprouva que sa fin, à elle aussi, était proche; et elle se rendit au tombeau du fermier. Mandé pour cette suprême visite, le fils de Trégloz, médecin à la ville, accourait au moment où s'éteignait la *batteuse-de-chemins*; elle n'eut que la force de lui confier un paquet de papiers sans ordre, en invoquant dans un regard la pitié du jeune homme sur l'enfant, assis sur cette mousse funéraire, qui restait seul au monde. Et le jeune médecin d'emmener cet enfant, avec bonté, sans lui révéler — jamais — qu'il était le fils naturel du fermier Trégloz et de cette Marguerite de Coatmeur. Grâce aux observations consignées dans son testament par la vieille visionnaire, le médecin de Tréguier parvenait à la gloire dans Paris; les guérisons qu'il opérait, par la simple hygiène, étaient tenues pour des miracles. Etait-ce la seule reconnaissance qui le porta dès lors à veiller, sans un oubli, sur l'éducation du pauvre petit Arzur ?

La semence, du reste, ne tombait pas sur une terre stérile.

Cet infortuné, ramassé près d'une tombe, était une créature de prédestination. Avec une assurance particulière, Trégloz lui disait quelquefois :

« Ton nom d'Arthur est le symbole de nos espérances celtiques... »

C'était à peu près le mot de Mac'harit. Et la ligne que la main de la voyante traça dans le ciel, un soir, tout le long du couchant, reparaissait alors au fond de son œil ébloui; Arzur penchait à trouver en ces choses de rencontre un sens prophétique.

Il avait un cœur de flamme; l'âge pouvait le couvrir de cendres, jamais en éteindre le feu. Ce n'était pas en vain qu'un double sang battait dans ses artères : descendant des Coatmeur et fils d'un paysan breton, il l'était bien à la fois ; ne devant pas, ainsi qu'aux temps chevaleresques, vivre d'héroïsme, il restait du moins, comme le fut son père Trégloz, prompt au rêve et armé pour l'action.

Le testament de Mac'harit contenait ce passage curieux : « Comme ma mère et comme sa mère également, je n'ai engendré que vers l'âge fatal, après quarante ans ; chacune d'elles n'eut qu'une fille. Il en résulte que l'enfant né de mes entrailles sera grand, pourvu que son destin ne soit pas contrarié : car le trésor de ces longues virginités échoit à la troisième génération. »

L'ancien docteur trécorrois n'était plus accessible aux superstitions d'une vieille femme ; mais ce pronostic présentait, sous une forme d'hérédité, certaines apparences scientifiques : le plus sceptique n'eût-il pas tenu compte de pareilles indications ? L'évolution annoncée par la vieille prophétesse, le tuteur du fils de Mac'harit n'était pas homme à la négliger ; il assistait, intéressé plutôt, à l'éclosion de ces promesses.

Arzur avait accompli, jeune encore, le cycle des connaissances humaines ; son vaste esprit était d'une culture parfaite. Il en arrivait à ce carrefour de routes, inondé de soleil, où le plus confiant fait halte, avant de courir le monde. Lui n'écoutait, d'instinct, que les voix intérieures ; or, sur une fin d'été, elles devinrent impérieuses.

A ce déclin de l'année, le soleil, déjà penchant vers le sud-ouest, se couchait dans une gloire. Arzur eut soudain, à cet aspect du ciel dont il aimait le spectacle, le sens des grandes émigrations primitives, et il comprit quels chemins divers furent foulés par la brillante chevauchée celtique, selon les époques et le cours des astres. Ses ancêtres à lui durent, par quelque soir d'été, dresser leurs tentes le long des plages armoricaines ; d'autres descendirent plus avant dans l'année, comme plus tard dans les siècles, aux bords moins brumeux de l'Ibérie... La magie de ces légendes enchantait Arzur. Et il souhaita d'entreprendre quelques étapes de la lointaine épopée.

* * *

Il s'en va donc à l'aventure, comme une barque au gré des vents, sans égard aux notions acquises ni aux opinions reçues. Son seul guide est le soleil, et il incline avec lui vers l'Océan, ainsi que les grands oiseaux de mer que rappelle à leurs écueils la brise du soir.

Le peuple attribue aux morts, inhumés obscurément, le pouvoir d'amener sur leur sépulture le passant qui, du pays commun, partit à leur recherche. De même, on raconte que le cheval d'un guerrier célèbre, mais tué par traîtrise, errait un jour dans le bois où périt son maître, lorsqu'il s'arrêta net à un vert tumulus, flairant le gazon et grattant le sol, avec un hennissement lugubre : dessous gisait le héros.

Le sol où passe Arzur, c'est bien aussi celui que conquirent les aïeux ; et il le suit, par divination, parce que l'écho de la même chanson natale flotte toujours dans ses souvenirs. On dit que les pèlerins ne s'égarent jamais s'ils écoutent, vers le soir, la berceuse que modulent les esprits du ciel aux las enfants de la terre.

Cependant Arzur n'est pas sans éprouver dans certaine région que la tradition a été interrompue. Aussi bien, que de peuples se sont mélangés en cette ancienne Vasconie ! Une race en est issue, capable de grandes conceptions, avide de plaisirs et ivre de lumière, la main pleine de promesses et la voix prête aux éclats de la louange, mais le cœur inconstant. On y voit les hommes voler à des rendez-vous, comme des passereaux de l'air ; mais ces volcans ne brûlent qu'à la surface, sur cette terre qu'on prétend latine encore et que dore le soleil, Arzur a froid. Et il se hâte vers ces parages d'outre-monts, où l'on prétend aussi, comme en son pays de Bretagne, que l'âme communique avec les hauts lieux par les nuées qui s'échelonnent dans les routes du ciel.

Sur les confins de la Galice et des Asturies, s'allonge une forêt dont il se conte des merveilles. Quelques voyageurs l'ont parfois traversée. Elle est sillonnée par de vagues sentiers et de rares avenues, aboutissant autour d'une montagne qui se dresse, côtoyée de hêtres séculaires, au milieu des taillis ; la végétation cesse avant le sommet, qui fut jadis ravagé par un incendie ; et sur le plateau s'élève une tour ronde, assez semblable à celles que bâtirent en Irlande les antiques *Fomóré*, depuis les temps reculés, c'est la demeure de quelque ermite.

Le cœur le plus épris hésite au seuil du mystère. Au pied de cette colline légendaire s'éteignent les pas des hommes ; un épais gazon en dérobe les abords ; tout interdit l'accès de l'inviolable solitude. Fermant les yeux comme un naufragé qui plonge à l'abîme, Arzur pénètre dans ce refuge, au hasard de la destinée.

Sous l'entrelacement des hêtres règne un jour singulier, la demi-obscurité des vastes cathédrales quand tombe le soir. Pas un bruit sous cette voûte de verdure ; dans la feuillée assoupie, pas un frémissement. Aux invisibles cimes, tout à l'heure, était entonnée pourtant la vesprée coutumière des oiseaux, qui se sont tus soudain. Est-ce que ce silence à présent n'est pas pour trahir le téméraire visiteur ?

A mesure qu'il gagne les hauteurs se dissipe l'odeur sépulcrale de la mousse ; il respire un éther plus subtil ; une lumière pâle circule sous l'épais ombrage, et il pressent qu'une orée des bois est prochaine. Puis les hêtres s'agitent d'un frôlement furtif et au faîte de la frondaison se développe un long battement d'ailes ; à ce moment, Arzur franchit les derniers arbres de la colline ; dans le ciel bleu monte une nuée d'oiseaux, vers la tour ronde, avec des cris farouches : oui, ceux-là vont sans doute dénoncer le profanateur.

A peine a-t-il atteint le plateau qu'un beau vieillard est présent devant lui, debout à la porte de la tour. Affectueux, le solitaire lui offre un bâton, semblable au sien, les deux taillés dans la même branche de hêtre. Deux pierres servent de sièges sur le seuil, où l'ermite fait signe au pèlerin de s'asseoir. Dans la sérénité du soir, d'une voix grave et douce, il demande :

« Est-ce un hasard qui t'a poussé jusqu'à ces sommets, étranger ? est-ce le destin qui te mène, mon fils ? »

Arzur comprend que toute réponse serait superflue ; et il dit simplement : « Je vous écoute. »

Alors, promenant son regard vers des coins particuliers de l'horizon :

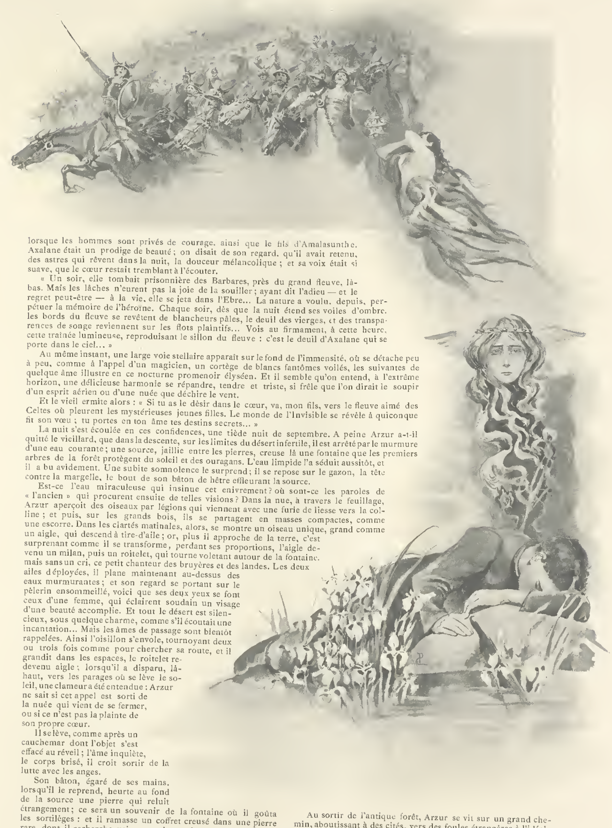
« Cette nuit, ajoute le vieil ermite, distingue où se lèveront les étoiles : si tu es fervent, tu liras dans les signes célestes... » Mais il s'arrête, les yeux traversés d'un sourire mélancolique : « Et tu verras, au-dessus de notre mont, le ciel taché de rouge. C'est un témoignage. Quand l'histoire d'une noble nation s'efface de la terre, une destinée la retient et l'écrit là-haut.

« C'était il y a des siècles. L'étranger occupait les plaines et les vallées ; nos aïeux avaient gardé les montagnes. Le conseil des tribus, un jour, était assemblé sur cette colline, à l'abri des bois profonds. Le secret fut-il livré dans une trahison ? Les ennemis se glissèrent jusqu'aux sommets ; mais au moment de tenir les chefs celtiques et au lieu de les massacrer, les envahisseurs restèrent interdits eux-mêmes, écoutant un immense cri de revanche qui venait d'éclater autour de la montagne ; en même temps, le feu prenait dans les flancs boisés, à mi-côte, de toutes parts. Si nos pères eurent le loisir de se réfugier dans cette tour ronde, pas un des étrangers ne sortit vivant de la fournaise allumée par nos propres mains. Depuis, ces hauteurs sont demeurées arides ; mais le souvenir du patriotique incendie reluit au firmament, chaque soir. Regarde plutôt, mon fils... »

Voilà que le couchant, en effet, s'est embrasé ; un rouge reflet caresse au flanc les nuées endormies à l'entour des hauts sommets ; et à ces mêmes lueurs, qui rayonnent dans l'espace, s'illumine aussi le front du voyant...

Lentement il tourne les yeux vers d'autres bords du ciel où passent déjà des souffles moins enflammés ; et d'une voix tantôt amère et tantôt apaisée, il ajoute ce récit :

« La fille de la reine Amalasunthe s'appelait Axalane ; elle avait un frère, dont le nom ne fut pas digne d'être conservé. Chez nos peuples, c'est une tradition que les femmes deviennent héroïques



lorsque les hommes sont privés de courage, ainsi que le fils d'Amalasunthe. Axalane était un prodige de beauté; on disait de son regard, qu'il avait retenu, des astres qui rêvent dans la nuit, la douceur mélancolique; et sa voix était si suave, que le cœur restait tremblant à l'écouter.

« Un soir, elle tombait prisonnière des Barbares, près du grand fleuve, là-bas. Mais les lâches n'eurent pas la joie de la souiller; ayant dit l'adieu — et le regret peut-être — à la vie, elle se jeta dans l'Ebre... La nature a voulu, depuis, perpétuer la mémoire de l'héroïne. Chaque soir, dès que la nuit étend ses voiles d'ombre, les bords du fleuve se revêtent de blancheurs pâles, le deuil des vierges, et des transparences de songe reviennent sur les flots plaintifs... Vois au firmament, à cette heure, cette traînée lumineuse, reproduisant le sillon du fleuve : c'est le deuil d'Axalane qui se porte dans le ciel... »

Au même instant, une large voie stellaire apparaît sur le fond de l'immensité, où se détache peu à peu, comme à l'appel d'un magicien, un cortège de blancs fantômes voilés, les suivantes de quelque âme illustre en ce nocturne promenoir élyséen. Et il semble qu'on entend, à l'extrême horizon, une délicieuse harmonie se répandre, tendre et triste, si frêle que l'on dirait le soupir d'un esprit aérien ou d'une nuée que déchire le vent.

Et le vieil ermite alors : « Si tu as le désir dans le cœur, va, mon fils, vers le fleuve aimé des Celtes où pleurent les mystérieuses jeunes filles. Le monde de l'Invisible se révèle à quiconque fit son vœu; tu portes en ton âme tes destins secrets... »

La nuit s'est écoulée en ces confidences, une tiède nuit de septembre. A peine Arzur a-t-il quitté le vieillard, que dans la descente, sur les limites du désert infertile, il est arrêté par le murmure d'une eau courante; une source, jaillie entre les pierres, creuse là une fontaine que les premiers arbres de la forêt protègent du soleil et des ouragans. L'eau limpide l'a séduit aussitôt, et il a bu avidement. Une subite somnolence le surprend; il se repose sur le gazon, la tête contre la margelle, le bout de son bâton de hêtre effleurant la source.

Est-ce l'eau miraculeuse qui insinue cet enivrement? où sont-ce les paroles de « l'ancien » qui procurent ensuite de telles visions? Dans la nue, à travers le feuillage, Arzur aperçoit des oiseaux par légions qui viennent avec une furie de liesse vers la colline; et puis, sur les grands bois, ils se partagent en masses compactes, comme une escorre. Dans les clartés matinales, alors, se montre un oiseau unique, grand comme un aigle, qui descend à tire-d'aile; or, plus il approche de la terre, c'est surprenant comme il se transforme, perdant ses proportions, l'aigle devenu un milan, puis un roitelet, qui tourne voletant autour de la fontaine, mais sans un cri, ce petit chanteur des bruyères et des landes. Les deux ailes déployées, il plane maintenant au-dessus des eaux murmurantes; et son regard se portant sur le pèlerin ensommeillé, voici que ses deux yeux se font ceux d'une femme, qui éclairent soudain un visage d'une beauté accomplie. Et tout le désert est silencieux, sous quelque charme, comme s'il écoutait une incantation... Mais les âmes de passage sont bientôt rappelées. Ainsi l'oisillon s'envole, tournoyant deux ou trois fois comme pour chercher sa route, et il grandit dans les espaces, le roitelet redevenu aigle; lorsqu'il a disparu, là-haut, vers les parages où se lève le soleil, une clameur a été entendue : Arzur ne sait si cet appel est sorti de la nuée qui vient de se fermer, ou si ce n'est pas la plainte de son propre cœur.

Il se lève, comme après un cauchemar dont l'objet s'est effacé au réveil; l'âme inquiète, le corps brisé, il croit sortir de la lutte avec les anges.

Son bâton, égaré de ses mains, lorsqu'il le reprend, heurte au fond de la source une pierre qui reluit étrangement; ce sera un souvenir de la fontaine où il goûta les sortilèges : et il ramasse un coffret creusé dans une pierre rare, dont il recherche vainement la secrète ouverture... Tant de prestiges l'ont troublé. Il part, chargé de ce reliquaire, comme s'il avait ordre de porter à quelqu'un sa destinée.

Au sortir de l'antique forêt, Arzur se vit sur un grand chemin, aboutissant à des cités, vers des foules étrangères à l'idéal; il se détourna. Plus loin, reprenaient les grands bois celtibériques. Il avait l'habitude de ces voies interrompues; il avait parcouru, en Bretagne, la lande fameuse de Lanvaux, qui coupe

la forêt de Brocéliande et qui mesure trente lieues jusqu'à l'Océan. D'ailleurs, un sort le guidait sans doute.

Dans le bois prochain, un sentier s'est offert, que l'on imaginerait foulé récemment, du moins à des milliers de fleurs encore effeuillées sur l'herbe, répandues comme pour rassurer un visiteur. Cette avenue parfumée conduisait Arzur, lorsqu'il s'est trouvé brusquement devant une muraille de verdure, longue, sans fin, où nulle porte n'était apparente, sous un tapis de lierre. Le tour ne serait donc fini jamais de l'interminable enceinte ?

Mais Arzur s'est alors souvenu de ces légendes où se cachent des manoirs sous le charme ; les portes en restent ignorées, parce que le pèlerin a marché sur *l'herbe d'or*, celle qui donne l'oubli, et qu'il ne sait plus les paroles saintes pour tirer l'âme de son sortilège. Le vieil ermite, du reste, ne lui a-t-il pas transmis le sens des intersignes ? Et de ce *baz* de hêtre, qui fut plongé dans la source merveilleuse, il a frappé deux ou trois fois la muraille de verdure ; sous le lierre aussitôt une porte de fer a résonné longuement, tandis que derrière ces murs, au loin, a retenti une clameur dont Arzur a tressailli. N'est-ce pas la même plainte, le même appel de femme qu'il entendit déjà, sur la colline a la tour ronde, près de la fontaine des oiseaux enchantés ?

Et l'on dirait que la forteresse mystérieuse s'est ouverte. Là, au bout du sentier jonché de fleurs, n'est-ce pas ? la muraille s'est abaissée comme pour donner suite à l'avenue. Par cette brèche de lierre et de gazon entre Arzur. C'est d'abord un verger qu'il parcourt, d'une prodigieuse fertilité ; ces fruits d'or le tenteraient, vraiment, n'était un instinct qui le pousse à se hâter. Ensuite, des jardins à l'infini, où des parfums l'enivrent au cœur de voluptés inconnues... Mais personne encore, pas une âme en ce paradis. Il a cru toutefois avoir entendu, dès son arrivée, des accords lointains, une harmonie, des chants indistincts, quelque prélude sans doute, qui s'est dissipé bientôt. N'ayant jamais appréhendé que l'état d'inconscience, il lève les yeux pour interroger le soleil ; une inquiétude se glisse dans son esprit, lorsqu'il reconnaît au fond du ciel vide ces clartés crépusculaires qui enveloppaient l'ermitage du Voyant.

A cet endroit se dresse une grotte, avec des sièges de granit. Comme l'autre soir, en compagnie du vieillard, il s'asseoit sur le seuil, et il examine encore le coffret de pierre : « Si c'était, pense-t-il tout haut, un souvenir de la belle Axalane !... »

Ce nom-là prononcé, les accords et les chants reprennent, comme pour répondre à l'invocation, mais plus rapprochés cette fois, dissimulés derrière cette même grotte. Tout au fond, Arzur aperçoit une porte, qu'il pousse sans effort ; alors il descend une avenue d'une pente douce, au bout de laquelle on devine le château d'où s'exhale cette harmonie.

En bas, se tient une vieille femme, qui l'attendait sans doute ; sans proférer une parole, elle ouvre une poterne ; il la suit dans un escalier envoûté, d'où il pénètre dans les antichambres d'un palais. Toujours elle le précède, sans lui accorder le loisir d'admirer ce séjour de féerie. Soudain, après une révérence, elle soulève une tenture et disparaît, le laissant aux portes d'un salon immense, que mille serviteurs, en un moment, ont illuminé. C'est un éblouissement de feux, de glaces, de pierreries...

Une musique éclate. Par trente portes, des couples s'avancent, pour quelque ballet, en des costumes ravissants ; les femmes ont un charme singulier. Seigneurs et dames, tous se rangent autour d'un trône, au milieu de la superbe salle. Une mélodie s'élève, traînante et tendre, comme un air de berceuse ; un cortège de femmes paraît, qui annonce la souveraine, tandis que les hommes, à gauche du trône, tombent à genoux, les femmes, de leur côté, saluant avec des grâces ineffables.



En sa robe azur pâle, sans un diamant ni un bijou, avec un léger manteau de dentelles précieuses, la princesse est bien reine parmi ces parfaites beautés. Mais elle n'a pas même un regard à l'adresse des seigneurs prosternés là-bas ; elle les a tous asservis, puis elle les a unis avec ces dames de sa suite. L'une d'elles s'approche, baise la royale main et prononce quelques mots humblement ; la princesse fait un signe, et le félon contre lequel est apportée cette requête, se relève aussitôt et sort, chassé du palais.

Resté sur le seuil, Arzur a tout suivi des yeux. Quelles pensées le retiennent à présent ? ne se sentirait-il pas capable d'aller jusqu'à cette adoration ? Au moment où la musique sonne un appel, sans doute pour renouer les couples de la soirée, il entre. A cette vue, un murmure court dans la salle, et tous ces cavaliers s'apprêtent à châtier l'impertinent ; leur colère est au comble quand l'inconnu, comme pour se dégager, soulève son bâton et désigne la reine. Le bois de hêtre a visé la princesse juste au cœur ; elle répond par un cri déchirant : c'est la même clameur, la même voix de femme qu'entend Arzur pour la troisième fois. Et alors il reconnaît aussi en cette reine les traits qu'il a contemplés dans sa vision de la colline.

Quelle émotion le bouleversa subitement ? C'est quelque terreur pieuse, devant le destin qui va peut-être se déchirer. Chancelant, il s'avance vers le trône ; il reste tremblant sous le regard de la magicienne ; avec une douceur infinie, elle l'encourage de ces paroles :

« Quel est ce présent que vous m'apportez ? »

Il offre donc le fatal coffret, qui cède au seul toucher d'une main de femme. Sous la lourde couverture, un livre très ancien était enfermé, qu'elle ouvre au hasard. Elle-même ramenant, pour qu'il s'incline à ses genoux, les plis de sa traîne azurée, elle invite le pèlerin, d'une voix devenue craintive et suppliante :

« Lisez. Là. . »

Et sa gracieuse main erre sur la page mystique... C'est l'épreuve du sphinx. Arzur la subit dans une angoisse inexprimable. Puis il se relève, vaincu par le sort, désespéré. Et toutefois l'enchantement l'a enveloppé ; il connaîtra maintenant les tendresses ; sur son cœur roulent amèrement les premières larmes d'amour.

Elle a refermé, avec une compassion douloureuse, le livre de l'éternelle énigme, lisible à celui-là seul qui aura désiré l'unique Idéal. Une dernière fois, il a entendu cette voix divine lui prononcer le pardon et l'adieu :

« Ici, nous menons le culte de la pure Axalane. Mais vous doutiez encore. Au bout de votre pèlerinage, si vous êtes digne de nos mystères, souvenez-vous que l'Enchanteuse n'est pas toujours sans pitié... »

Et un tumulte se fit aussitôt. L'illumination s'éteignit tout à coup. Le soleil levant frappait aux vitraux de la voûte, qui rendirent des sonorités mélodieuses.

La vieille femme reparut et conduisit le triste pèlerin par de longs chemins obscurs.

Quand Arzur revit le ciel, il se trouva sur les rives de l'Ebre. Les vapeurs du matin se dispersaient au-dessus du beau fleuve mêlant encore les transparences du rêve aux lueurs du jour.

* * *

Dans les pays celtiques, où se raconte cette merveilleuse aventure, on croit que l'Idéalisme est en marche. Mais l'on ne sait combien de fois les pommiers auront encore refleuri, avant que le roi Arthur soit enfin de retour.

N. QUELLIEN.

(Illustration de Madame Paule Crampel).

CHOCARNE-MOREAU



L'OCCASION FAIT LE LARRON



Cliché Alinari — TAPISSERIE FLAMANDE. — DAVID ET BETHSABÉE (MUSÉE DE FLORENCE).

LE COSTUME FÉMININ

AU TEMPS DES PRÉCURSEURS

Retracer les mille inventions du génie féminin, le plus souple, le plus fécond, qui soit ici-bas, mais vingt études comme celle-ci y suffiraient à peine! Le costume ne confine-t-il pas à tout : religion, morale, patriotisme, économie politique, grandes institutions sociales aussi bien que modestes épisodes de la vie de famille! Les nuances infinies des mœurs ne s'y reflètent et ne s'y cristallisent-elles pas avec une rapidité et une précision à déconcerter toute analyse!

Et puis, en pareille matière, loin de pouvoir donner des leçons au sexe faible, le sexe fort n'a-t-il pas tout à apprendre de lui! La toilette, c'est l'art par excellence de la femme. Dès l'enfance, elle apprend, en se jouant, à assortir les couleurs; ainsi nos peintres apprennent, au prix de bien des efforts, à composer une palette. L'art des rappels de tons était familier aux Ninivéennes et aux Babyloniennes longtemps avant que Zeuxis ou Polygnote en eussent le moindre soupçon.

Mais puisqu'il est reçu que la plus belle moitié du genre humain recoure aux lumières des représentants du sexe barbu, — MM. Worth, Félix, Doucet et *tutti quanti* — quand il s'agit de questions aussi délicates qu'une toilette nouvelle à composer, mes lectrices pardonneront à un archéologue assez osé pour aborder un domaine qui devrait lui être interdit sous la peine la plus sévère ; je veux dire celle du ridicule.

Tout au plus, si en compulsant les annales du passé, je réussirai à poser quelques jalons, à dégager quelques principes. Viser plus haut, serait de ma part, non seulement de la jactance, mais encore de la fatuité.

Mais comment, m'objectera une lectrice, saurait-il être question d'une esthétique du costume, alors que la mode a précisément pour objectif de braver toutes les règles? Devant ce tyran, on s'incline; on ne discute pas.



Cliché Alinari — ÉCOLE FLORENTINE. — LES NOCES DE BOCCACCIO ADINARI ET DE LISA RICASOLI (MUSÉE DE FLORENCE).

Telle n'a pas été la conviction de mon cher et vénéré maître Charles Blanc. Dans un volume célèbre, *l'Art dans la Parure et dans le Vêtement*, il a essayé de réduire à une demi-douzaine d'aphorismes cet art varié et ondoyant à l'excès qui s'appelle la toilette. C'est ainsi qu'il s'est persuadé que, dans le vêtement des femmes le choix de l'étoffe est la première condition de « cette beauté relative qui est le caractère »; que toutes les variétés de la toilette peuvent se ramener à trois caractères principaux : la sévérité, la grâce, la magnificence; que cet art est soumis, comme tous les autres, aux trois conditions invariables du beau : l'ordre, la proportion et l'harmonie.

Charles Blanc se berçait de l'illusion qu'il existe une esthétique du vêtement!

M. Jules Lemaître a été mieux inspiré en nous donnant, le 11 février 1897, sous la forme d'un simple article du *Figaro*, sa Philosophie du costume contemporain ; il y démontre, entre autres, que la toilette actuelle des Parisiennes est l'irréconciliable ennemie de leurs devoirs naturels.

Pour moi, c'est surtout en mettant à profit cette expérience du passé qui s'appelle l'histoire, qu'il me paraît possible, non de rédiger le code de la toilette — me préserve le ciel d'une telle présomption! — mais de mettre en lumière quelques principes vieux comme le monde et communs à tous les climats, à toutes les civilisations.

* * *

De quels documents disposons-nous pour reconstituer l'histoire du costume au temps jadis? Problème plus délicat et plus

compliqué qu'il n'en a l'air. En effet, les vêtements eux-mêmes ayant disparu, à de rares exceptions près, mes confrères, les archéologues, se sont jusqu'ici uniquement attachés aux représentations peintes ou sculptées de ces vêtements, source d'erreurs perpétuelle, comme je vais le démontrer.

Prenons l'antiquité grecque : aucun péplos, que je sache, aucun himation, aucune exomis, n'est parvenu jusqu'à nous. Grande est donc la tentation de consulter les statues, les bas-reliefs, les peintures de vases.

Eh bien, une étude approfondie a amené un des plus savants conservateurs du Musée du Louvre, M. Heuzey, à une conviction pénible : d'après son témoignage il n'a pas fallu moins de deux siècles (en mettant les choses au mieux) aux sculpteurs ou aux peintres grecs pour parvenir à reproduire la souplesse des costumes qu'ils avaient sous les yeux. Il y avait beau temps que leurs mères savaient se draper avec une aisance parfaite, et toujours ces pauvres Primitifs ignoraient l'art de donner à leurs tissus sculptés ou peints, tant soit peu de mobilité ou de légèreté. La raideur, déclare M. Heuzey, était dans la main des artistes, non dans celles de leurs femmes ou de leurs filles, dès lors expertes à toutes les combinaisons de la draperie. Et de même, combien d'années se passèrent avant que ces mêmes maîtres parvinssent à représenter un visage de trois quarts ou un corps en raccourci !

Pareillement, pour le moyen âge, imagiers, enlumineurs, verriers, nous ont transmis en foule des costumes de pure fantaisie. Soucieux d'idéaliser, ils avaient à cœur de créer quelque belle figure, inspirée, éloquente, bien plus que de compiler des archives pour les archéologues de l'avenir.

Cette différence entre les costumes réels et les costumes de convention, tels que sculpteurs ou peintres aiment à les représenter, a depuis longtemps frappé un esprit curieux et ouvert, s'il en fut, un maître écrivain : « Les mêmes modes — déclare La Bruyère — que les hommes suivent si volontiers pour leur personne, ils affectent de les négliger dans leurs portraits, comme s'ils sentoient ou prévissent l'indécence et le ridicule où elles peuvent tomber, dès qu'elles auront perdu ce qu'on appelle la fleur ou l'agrément de la nouveauté : ils leur préfèrent une parure arbitraire, une draperie indifférente, fantaisies du peintre, qui ne sont prises ni sur l'air ni sur le visage, qui ne rappellent ni les mœurs ni les personnes : ils aiment les attitudes forcées ou immodestes, une manière dure, sauvage, étrangère qui font un capitan d'un jeune abbé, et un matamore d'un homme de robe, une Diane d'une femme de ville, comme, d'une femme simple et timide, une amazone ou une Pallas ; une Laïs d'une honnête fille ; un Scythe, un Attila, d'un prince qui est bon et magnanime. »

Je me résume : ce n'est qu'à l'aide de longs et minutieux



Cliché H...

PETRUS CRISTUS. — PORTRAIT DE FEMME (MUSÉE DE BERLIN).

rapprochements que l'on déterminera, surtout pour les âges quasi-antédiluviens, les caractères véritables de chaque mode.

Au moment où l'on crée tant de musées — pédagogique; sociologique, comme celui du comte de Chambrun ; des religions, comme celui de M. Guimet ; ou encore le musée de l'Armée, — serait-ce une superfétation que d'ouvrir également,



Cliché Kuhl

BARTOLOMEO VENEZIANO — PORTRAIT DE FEMME (MUSÉE DE FRANCFORT).

un musée du costume, composé de pièces authentiques ou de restitutions dignes de foi !

Mais à chaque jour suffit sa peine : j'ai mission de parler ici du xve siècle; non du xxe. Revenons à notre programme.

*
* *

L'historien du costume de France, Jules Quicherat, place vers 1340, sous le règne de Philippe de Valois, la révolution qui mit fin à la mode inaugurée, au XIIe siècle, sous Philippe-Auguste. Désormais, toutes les extravagances se donnent carrière. La confiscation, par le goût flamand, de notre pauvre France du XIVe siècle, si troublée, si déchirée, et cependant si vivante, puis, plus tard, l'influence d'une reine étrangère, Isabeau de Bavière, telles furent, sans doute aucun, les causes déterminantes de cette dégénérescence. Celle-ci alla au point que les dames du temps de Charles VI rapprochèrent leur costume de celui des hommes, ce qui est l'abomination des abominations. Ne faisaient-elles pas usage de bottes; ne se coiffaient-elles pas de chapeaux à cornettes et même de chapeaux de fourrure ou de tripes; ne s'habillaient-elles pas en houppelande !

Pour comble, les hennins font leur apparition, hennins à cornes, hennins à voiles retombant comme une cascade, hennins à voilettes circulaires, avec un voile flottant, hennins à voiles empesés, plus invraisemblables les uns que les autres. La vogue extrême de cette coiffure, la plus haute que l'humanité eût connue jusqu'alors, se place aux environs de 1428.

Par la suite, à l'exubérance du « costume de folie » bon nombre de Françaises se plaisent à opposer une sobriété qui va jusqu'à l'indigence. Placez-vous, au Louvre, devant l'anguleuse Jeanne de Laval, l'épouse peu opulente du bon roi René d'Anjou : quelle sévérité et quelle nudité dans son costume à moitié monacal ! Il n'en va pas autrement de la prétendue Anne de Bretagne, également au Louvre (faussement attribuée à Jehan Perréal). Adieu pour un temps, riches atours et profils pittoresques ! La coiffure, une sorte de capeline, tombant par-dessus les oreilles, n'a rien à envier au béguin des nonnes.

Les Flamandes, par contre, affirment un luxe massif, des étoffes lourdes — brocarts, velours, etc., qui, en retombant, forment d'innombrables plis et cassures. Rien de plus disgracieux que les robes portées par les contemporaines des Van Eyck, des Rogier van der Weyden, des Memling : ce sont de vrais paquets. Dans la coiffure, la ligne horizontale remplace presque sans transition la ligne verticale, incarnée dans le hennin : si les bonnets avaient été trop élancés naguère, désormais ils seront trop aplatis. La mode ne vit-elle pas de contrastes ! Il y a d'ailleurs une grande variété dans ces couvre-chefs : les uns ressemblent à des tourtes en voie de s'effondrer ; puis nous avons le fez ou plutôt le bonnet de grenadier, illustré par Petrus Cristus dans un portrait du musée de Berlin (p. 182). Voici deux des chefs-d'œuvre de Jean Van Eyck, le portrait de Jeanne

Arnolfini et celui de sa propre femme. Que la coiffe en linge empesé, à cornes, à ruches et à dentelles, qui recouvre leur tête, est à la fois prétentieuse et archaïque! Et cependant, de ce



Cliché Alinari

GHIRLANDAJO. — PORTRAIT DE GIOVANNA TORNABUONI (ÉGLISE SAINTE-MARIE NOUVELLE A FLORENCE).

motif si raide, le XVIIIe siècle tirera ses délicieuses bagnolettes!

Dès lors aussi le turban fait florès (peintures de Gérard, David, l'odieux turban auquel Madame de Staël portera le coup de grâce en l'arborant sur son visage hommasse.

Et cependant, ici encore, le goût d'un artiste supérieur suffira pour faire contrepoids aux excentricités de la mode. Examinez, dans l'œuvre de Martin Schœn, le vaillant peintre de Colmar, la Vierge folle qui pleure ou plutôt qui pleurniche en regardant sa lampe éteinte: qu'elle est pimpante dans sa douleur. Debout, sur ses patins à talons, se montrant de profil, sa robe relevée par-dessus ses jupons, son écharpe flottant au vent, la tête coiffée d'un fichu, elle essuie d'une main les larmes qui coulent de ses yeux, tandis que de l'autre elle tient la lampe renversée, désormais sans emploi.

*
* *

Comme repoussoir aux modes franco-flamandes, qui finirent par contaminer toute l'Europe catholique, considérons le costume italien, tel qu'il se manifeste à la veille de cette invasion. Il offre autant de simplicité que de dignité et de noblesse. Tel nous le trouvons à Florence, dans la chapelle des Espagnols, tel au Campo Santo de Pise, tel au Palais des Papes à Avignon; telle nous avons le droit de nous figurer la Laure chantée par Pétrarque. Le corsage enserre la taille, sans l'étouffer à la façon d'une gaîne; la robe tombe avec aisance; chaste et élégante.

Puis, au début du XVe siècle, l'Italie subit à son tour le joug gothique. Les costumes se compliquent; les coiffures hautes et extravagantes font fureur. Parfois le hennin et ses dérivés alternent avec des turbans, plus disgracieux encore si possible. A la longue, la ligne horizontale l'emporte sur la ligne verticale; de même que les flèches et les clochetons des cathédrales gothiques cédèrent la place aux toitures plates. Le bon goût consiste désormais à éviter les saillies trop prononcées: seule la fameuse Isotta de Rimini et quelques autres excentriques se font raser ou épiler le front, afin qu'il paraisse plus haut, et relèvent leurs cheveux sur le sommet de la tête.

Une analyse tant soit peu détaillée de quelques-uns des costumes représentés par les maîtres peintres du XVe siècle, les Pisanello, les Piero della Francesca, les Ghirlandajo, les Botticelli, nous initiera, non seulement aux fluctuations de la mode pendant le règne des Primitifs, mais encore à l'idéal que chacun de ces artistes s'en était forgé.

A ne considérer que les dessins de Pisanello, on est tenté de prendre ses costumes, jetés sur le papier par un crayon fantaisiste, pour des rêves d'artiste, sans racine dans la vie réelle. Mais ces prétendus caprices aboutissent invariablement à des figures plus poussées, à de vraies peintures. Tels les costumes du musée Condé à Chantilly et de la collection de M. Léon Bonnat. Ces femmes à longue traînes, nous les verrons prendre corps dans la fresque peinte sur une paroi de l'église Sainte-Anastasie à Vérone.

Ce maître affectionne les broderies plissées, les pendeloques de passementerie, les manches à poignets de dimensions anormales également plissées, tout comme les demi-jupes.

Moins vif et primesautier que Pisanello, Piero della Francesca (1420-1492) a pour lui l'acuité et l'impassibilité de sa vision. Dans ses fameuses fresques de l'église Saint-François à Arezzo, il se plaît à des toilettes passablement compliquées mais d'une grande distinction. Les manches, toujours différentes du corsage et de la jupe et très ornées, sont plus larges d'ensemble et moins ajustées que celles des peintres contemporains; nous rencontrons bien quelques exemples de manches plates, mais ils sont en petit nombre. Quant aux corsages, ils sont en général unis. Les coiffures se distinguent, non par l'arrangement des cheveux, mais par l'emploi de coiffes d'étoffe. Celles-ci sont tantôt de petites dimensions et, encadrent la tête religieusement, sans laisser apercevoir la naissance des cheveux; tantôt elles se composent de résilles superbes enserrant tout le système capillaire. Toujours celui-ci manque de flou, d'abandon et demeure correctement tiré. Quelques patriciennes portent de luxueux bonnets d'orfèvrerie.

Tout autre est l'idéal cher à Domenico Ghirlandajo, l'émule de Botticelli. Avec lui nous prenons pied: ce sont de vraies Florentines — des Florentines du *high life* d'alors — qui se prélassent dans les scènes de la vie de la Vierge, tracées sur les murs de l'église Sainte-Marie-Nouvelle. En dehors des groupes vénérables des patriarches ou des saintes femmes, la plupart de ces compositions montrent en effet, très en vue, ressortant sur l'ensemble d'un archaïsme voulu, quelque figure charmante — des portraits à coup sûr — en toilette de l'époque, documents précieux pour les siècles à venir. Aussi ne sait-on pas ce qu'il faut admirer davantage, de l'habillement chaste des saintes — draperies longues, enveloppantes, voiles de tissu léger posés sur les calmes bandeaux — ou de l'artificieuse toilette savamment combinée, propre à faire valoir les charmes de la patricienne — telle la Ginevra dei Benci, — qui obtint qu'un artiste de génie l'immortalisât en lui donnant place parmi des bienheureux! Toutes ces compatriotes et amies des Médicis s'avancent fières, impassibles, enserrées dans leur gaîne d'étoffe, les mains croisées sur la ceinture.

Dans l'exquis portrait de Giovanna Tornabuoni (daté de 1488) que M. Rodolphe Kann vient de conquérir pour notre bonne ville de Paris, les cheveux nattés sur la nuque y dessinent un chignon, tandis qu'ils flottent en ondulations sur les tempes et les joues, longtemps avant que Madame de Sévigné eût mis à la mode les boucles bouffantes. La robe s'ouvre sur une chemisette plissée. Quant au corsage et aux manches, ils sont éblouissants de richesse: des rinceaux, des étoiles, des pointes de diamants, des flammes, des cordons de perles, s'y déroulent noblement, alternant avec des crevés. (p. 183).

Chez Botticelli, le costume a de la fantaisie, du piquant, de

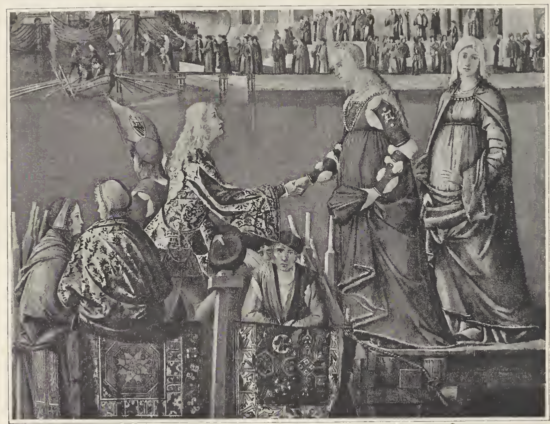


Cliché Alinari.

GHIRLANDAJO — PORTRAIT DE FEMME (ÉGLISE SAINTE-MARIE NOUVELLE A FLORENCE).

l'imprévu. Mais le grand secret de ce magicien consiste à nous transporter à tout instant sur les ailes de l'imagination dans un

monde enchanté. Ses héros, ses héroïnes, touchent à peine le sol de la pointe du pied. De même, le costume qu'il évoque, plutôt qu'il ne le fixe, est essentiellement idéal ; il comporte des robes flottantes, parsemées de fleurs printanières ; on y sent l'impatience de tout joug, disons de toute mode. Il raffole d'étoffes souples, légères, drapantes ; dans le *Printemps*, on les croirait transparentes ; le plus souvent elles sont unies ; parfois semées de bouquets peints d'une touche délicate. Si le maître a besoin d'ornements plus riches, il recourt à la passementerie et recouvre certaines parties du vêtement de feuillages qui semblent de velours, comme dans sa *Pallas* du palais Pitti. Ailleurs, dans l'un de ses Anges, il s'amuse à grouper des motifs



Cliché Alinari — CARPACCIO. — FRAGMENT DE L'HISTOIRE DE SAINTE URSULE (ACAD. DES BEAUX-ARTS, VENISE).

tirés de la mode régnante : manches collantes à « crevés », armées dans le haut d'un volant assez large, tandis que l'emmanchure est soulignée d'un cordon de perles ; basque au corsage, rappelant les demi-jupes plissées de Pisanello. Sur une chemisette plissée, s'ouvre un corsage, en forme de V, bordé d'un superbe galon. Ailleurs encore, dans le portrait de Lucrezia Tornabuoni, on relève une fort jolie manche bouffante d'étoffe légère, coupée par des entre-deux de dentelle d'un effet charmant.

Si les coiffures italiennes du xvᵉ siècle n'atteignent pas encore à l'incomparable suavité du siècle suivant, par contre on ne les accusera pas de pécher par la monotonie. Jugez-en plutôt : nous trouvons, simultanément ou tour à tour, les boucles et les mèches ; les bandeaux à la Botticelli, qui donnent à la physionomie une inexprimable expression de candeur, mais parfois aussi de niaiserie ; les nattes relevées sur le front ou sur l'occiput ou retombant jusqu'aux pieds.

Pour couvrir ou agrémenter la chevelure, les Italiennes se servaient du voile, de la résille, de bonnets plats descendant en pointe sur les oreilles, de cordons de perles, et de maint autre artifice. Elles affectionnaient également les couronnes composées de fleurs ou de plumes ; des couronnes d'une richesse extrême : celle d'une simple patricienne de Florence n'exigeait pas moins de 800 plumes de paon ! En revanche, d'un bout à l'autre de la Renaissance italienne, le chapeau à bords ne joue qu'un rôle effacé. En cela, mais en cela seulement, nos voisines d'outre-mont se montrèrent les héritières des Grecques.

L'Italie du xvᵉ siècle, qui subit si docilement le joug des Grecs et des Latins dans sa littérature, dans ses monuments d'architecture, dans ses statues et ses bas-reliefs, dans ses peintures, dans son mobilier, retrouva, dans le costume — qui en doutera désormais ! — toute l'élasticité et toute la fraîcheur de son imagination. Il ne vint à l'idée d'aucun bas-bleu de ressusciter, pour s'en vêtir ou s'en coiffer, le peplum, l'himation ou le pétase. Honneur aux couturières et aux modistes de Florence, de Milan ou de Venise, pour avoir si vaillamment maintenu l'indépendance nationale.

EUGÈNE MÜNTZ.



Cliché Alinari — TAPISSERIE FLAMANDE — DAVID ET BETHSABÉE (MUSÉE DE FLORENCE).


SEPTEMBRE
FIGARO
ILLUSTRÉ
JACQUES WAGREZ
COPYRIGHT, 1898, BY JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & CO.
DITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, 24, boulevard des Capucines, Paris — ÉTRANGER : 3 fr. 50

Seizième année.

Deuxième série. — N° 102

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot.

Septembre 1898

DIRECTION ET REDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.



« MATRI MEÆ », PAR M. LÉON-PIERRE FÉLIX
3e Médaille (Salon de 1898.)

SOMMAIRE :

NOS GRAVURES

LA REVUE NAVALE DU HAVRE

Chaque année, vers le milieu d'août, pendant la villégiature de M. Félix Faure à Sainte-Adresse, l'escadre du Nord se présente en rade du Havre, et le président va la passer en revue.

Cette cérémonie a eu lieu le 14 août, par un temps splendide. Une légère brise atténuait les chauds rayons d'un soleil tropical. La mer était calme et unie comme un lac.

Les bâtiments de l'escadre, entièrement pavoisés, saluèrent le chef de l'État en tirant ensemble et chacun vingt-et-un coups de canon.

La rade offrait à ce moment un coup d'œil ravissant et des plus imposants, avec toute la flotille des yachts, des vapeurs et des embarcations de toutes sortes, circulant parmi les lourdes citadelles flottantes. La jetée était couverte d'une foule immense.

En arrivant devant le *Masséna*, battant pavillon de l'amiral Barrera,



1. — LE « CASSINI », PORTANT M. FÉLIX FAURE, QUITTANT LE HAVRE.



2. — LA PASSERELLE DU « CASSINI ».



3. — UN CONTRE-TORPILLEUR ESCORTANT LE « CASSINI ».



4. — BATEAUX ET YACHTS SUIVANT LE « CASSINI ».



5. — VUE DU « MASSÉNA », PENDANT LA VISITE DU PRÉSIDENT.



6. — LE « POTHUAU ».

le *Cassini*, sur lequel M. Félix Faure était embarqué avec le ministre de la marine et les amiraux de Cuverville, de Maigret, Fournier, stoppe un instant. Puis il parcourt successivement les lignes des premières et deuxièmes divisions de l'escadre. Les équipages sont debout sur les lisses, et lorsque le président passe devant chaque bâtiment, les marins poussent par sept fois les cris de « Vive la République ! ». Parmi ces bâtiments se trouvait le *Pothuau* qui a dû rappeler au Président le souvenir inoubliable de sa visite en Russie.

Après avoir passé la revue, M. Félix Faure et le ministre de la marine sont montés à bord du *Masséna* où ils ont été reçus à la cou-

pée par l'amiral Barrera entouré de son état-major. Le président a ensuite quitté le *Masséna* pour rentrer au Havre, à bord du *Cassini*.—M.

« MATRI MEÆ »

Une confusion dans la mise en page de notre numéro du mois de juillet, erreur dont la direction de ce recueil me prie d'exprimer ses regrets, nous a fait attribuer un titre inexact au très beau portrait de M. Léon-Pierre Felix : *Matri Meæ*, dont nous avions parlé dans l'article sur les médaillés du Salon. Nous serions d'autant plus au regret de ne pas rendre à l'artiste une justice suffisante que nous



7. — M. FÉLIX FAURE A BORD DU « MASSÉNA »



8. — LE CANOT DE M. FÉLIX FAURE ACCOSTANT LE « CASSINI ».





9. — LE CANOT PRÉSIDENTIEL RETOURNANT VERS LE « CASSINI »



10. — LE « CASSINI » REPARTANT POUR LE HAVRE.

avons été de ceux qui ont, dès la première heure (dans notre salon du *Figaro*), signalé avec éloge cette page sincère et attendrie. C'est pourquoi nous reproduisons sous son véritable titre et avec l'importance qu'il mérite, le portrait de la mère de ce distingué artiste.

A. A.

Les Croquis du Mois

Aux enfants qui entrent dans la vie, l'on a coutume d'enseigner que le mois se compose de quatre semaines, de sept jours chacune. Cette vérité est un axiome et, par conséquent n'a pas besoin d'être démontrée. Comment se fait-il, cependant, que le mois d'août contienne une quantité de semaines, bien supérieure au nombre quatre! Et ce ne sont pas de modestes semaines, de ces semaines comme on en rencontre dans la vie, tristes, ennuyeuses et vides. Non, ce sont de grandes semaines dont la dimension rend encore plus insoluble le problème de les introduire dans un simple mois; des semaines remplies de joies, de mouvement, de toilettes et de flirts. Elles y tiennent toutes, cependant : grandes semaines de Trouville, de Deauville, de Dieppe, de Vichy, d'Aix-les-Bains, de Biarritz, sans compter la semaine des Cadets de Gascogne.

Vous m'objecterez que toutes ces semaines, se célébrant en des lieux divers, ne sont pas simultanées, qu'elles peuvent, tout de même, si nombreuses qu'elles soient, s'encadrer dans un seul mois, et que par suite, mes prémices sont spécieuses et même paradoxales. A quoi je répondrai que ce qu'il y a de vraiment intéressant dans ces grandes semaines ce ne sont pas les spectacles qu'on y voit, mais bien les spectateurs qu'on y rencontre : or ces spectateurs — ou au moins la plupart d'entre eux — trouvent moyen de participer à toutes ces solennités mondaines, sur quelque point du territoire qu'elles se célèbrent. Ils apparaissent, hommes ou femmes, très frais, absolument corrects, exactement au jour et à l'heure qui conviennent, c'est-à-dire au moment où tout le monde les verra; et ils repartent, au bout de quelques heures, pour « faire » une autre grande semaine, toujours frais, toujours corrects. Et c'est ainsi que les hautes personnalités mondaines, la crème de Tout-Paris, arrive à abattre en moins d'un mois ses six ou sept grandes semaines. On ne saurait trop admirer la force de résistance, le tempérament d'acier — résultat d'un savant entraînement — qu'offrent ces jeunes femmes frêles et ces pâles jeunes hommes : et quelle profonde connaissance de l'indicateur, quelle subtibilité pour combiner les heures d'arrivée et de départ, et pour utiliser les intervalles des trains : voyager ainsi, c'est plus qu'un plaisir, c'est l'exercice d'un art.

Lutécius, lui aussi s'est offert une « grande semaine ». Mais, n'étant pas un mondain, et n'ambitionnant pas l'honneur de faire partie du Tout-Paris, il a passé cette semaine non pas à Dieppe, ni à Trouville, ni à Deauville, localités cosmopolites et artificielles, ni dans ces villes d'eaux où, sous prétexte de se distraire, l'on retrouve en été dans les casinos, les mêmes comédiens, les mêmes chanteurs et les mêmes tziganes dont l'on fut saturé à Paris pendant l'hiver.

Sur sa fidèle bicyclette, en aimable et gracieuse compagnie, il a parcouru les bords de la Dordogne et de la Vézère, et est monté jusqu'à Rocamadour et aux causses de Gramat, dans le Lot. C'est un itinéraire peu fréquenté : les côtes y sont nombreuses, longues et rudes, mais rachetées parce qu'on appelle en langage cycliste, de « belles descentes ». On rencontre, dans ce voyage, d'admirables paysages, je dirai même d'admirables paysagistes, car en passant aux Eyzies, entre Périgueux et le Buisson nous aperçûmes, dans une prairie, au pied d'un châtaignier, le grand maître Harpignies modestement assis sur un pliant, devant son chevalet, esquissant consciencieusement, par une température de 32 degrés, les arbres qui bordent la Vézère, et les sauvages falaises qui dominent sa rive droite.

Ce qui m'a le plus particulièrement frappé, dans cette excursion, c'est la sérénité, l'ampleur, le silence et la solitude des pays traversés par nous. Des bois, des prairies, des coteaux abrupts, des routes taillées dans le roc et dominant des rivières aux eaux noires et limpides, que coupent des barrages écumants, tout cela existe sans que l'homme y apparaisse; nous fîmes des étapes de trente kilomètres sans rencontrer plus de deux casseurs de pierres et quelques vagues bestiaux. Et cela nous donne la très nette impression des paysages préhistoriques et idylliques, de ces vastes panoramas déployés par Puvis de Chavannes et par Cormon dans leurs peintures décoratives. En voyant ainsi se développer les solennités de la nature, on comprend que ces maîtres aient besoin d'immenses surfaces pour y introduire tout ce que leur regard a embrassé.

♣

La « balade » des Cadets de Gascogne ne paraît pas avoir remué profondément les masses méridionales. Le but de cette excursion était, l'on s'en souvient, la célébration à Agen du centenaire du poète Jasmin, le restaurateur de la langue d'Oc. Mais la fête a dévié de son programme; Toulouse a voulu prédominer, Agen a boudé, et les populations, malgré la chaleur, se sont montrées plutôt froides. Il y eut aussi, vraisemblablement une pointe de jalousie chez les pauvres Gascons restés au pays, lorsqu'ils virent défiler et banqueter, joyeux, superbes et décorés, les camarades plus heureux que la gloire et la fortune avaient favorisés.

♣

Les enfants-martyrs ont beaucoup occupé l'opinion publique, pendant ce mois. Il serait inhumain de ne pas s'attendrir sur le sort de

ces pauvres êtres, victimes des criminelles brutalités de leurs parents; la justice saura les punir. Mais que peuvent la loi et les juges contre les mœurs détestables d'une partie de la population parisienne? Dans le sang de ces enfants malingres circule l'alcoolisme des générations qui les ont précédés: parents et enfants vivent dans un continuel paroxysme, inconscients de leurs actes, ignorant ou ayant oublié les plus élémentaires notions d'humanité. Ce n'est pas à la barre du tribunal ou de la Cour d'Assises que se trouve le remède: il faudrait atteindre le poison dans tous ces infâmes assommoirs qui flamboient à chaque pas dans les quartiers populeux et où grouillent pêle-mêle les pères, les mères, les gamins et les fillettes.

⁂

Un certain nombre de théâtres vont rouvrir leurs portes en septembre. Mais, suivant l'usage, la plupart de ces réouvertures se feront avec les pièces dont le succès a été interrompu par l'été. Les provinciaux et les étrangers qui viennent passer leurs vacances à Paris suffiront à remplir tant bien que mal les salles.

La vraie reprise de la vie théâtrale n'aura guère lieu qu'en novembre. Souhaitons qu'elle nous apporte un certain nombre de chefs-d'œuvre.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Le ménage du pasteur Naudié nous offre un tableau, très intéressant, surtout pour les catholiques, de certains états d'âme protestants. Ce pasteur veuf, pauvre et chargé de famille est remarqué par une jeune fille de sa religion, riche et de caractère indépendant. Elle l'épouse, mais ne tarde pas à s'apercevoir qu'elle s'est trompée: elle ne l'aime pas: l'incompatibilité d'humeur les accule au divorce. La situation est particulièrement cruelle pour le pasteur qui doit cependant s'y résigner. Ce nouveau roman de M. Edouard Rod est au moins égal à ses aînés: on y retrouve cette psychologie précise, cette pénétration des âmes, cet art de sonder les consciences qui ont fait le succès de *Michel Tessier*, des *Roches blanches* et de tant d'autres volumes.

Sous la frivolité voulue du style, le *Journal d'un Grinchu* de Gyp, nous raconte un drame cruel, celui d'un honnête homme, de belle âme, de sens droit, de cœur sensible, vaincu par le snobisme et la corruption du monde cosmopolite qui lui prend son honneur et jette sa femme, affolée de luxe et de coquetterie, dans les bras d'un banquier juif. Gyp connaît tous les dessous de cette vilaine société: elle les dessine d'un trait sur et acéré, qui donne à ses œuvres un singulier mordant.

Un autre monde, de J.-H. Rosny, semble une authologie de ce maître — ou de ces maîtres— car on y retrouve, en de courts morceaux, nouvelles, impressions, études, les aspects si variés de leur talent, et, surtout cette extraordinaire faculté d'extériorisation qui leur est si personnelle. La nouvelle sur laquelle s'ouvre le volume et qui lui donne son titre est un vrai chef-d'œuvre en tant que description minutieuse et scientifiquement exacte des phenomènes physiques et psychiques qui échappent encore à nos sens. Il est bon de rappeler ici que, bien avant la découverte des rayons Rœntgen, J.-H. Rosny avait démontré la possibilité d'agrandir, par la science, le champ de notre vision et de pénétrer le secret des rayons ultra-violets.

Aux jeunes présomptueux qui entrent dans la vie, avec la volonté de conquérir le monde par leur talent, je conseillerai fortement la lecture du *Soleil des Morts*, de Camille Mauclair. L'étude de ce volume les calmera certainement, les jettera dans un salutaire découragement et les ramènera dans la voie du travail utile et profitable à la société. C'est dans ce livre, tout un défilé « d'insatisfaits de l'époque et d'eux, mêmes, de malheureux qui rêvent sans espérer, exaltant leurs âmes éperdues vers des soleils divers, liberté, passion, ascétisme ou gloire ». La plupart des personnages sont peints d'après nature et certains cénacles littéraires s'y trouvent cruellement dépeints.

Voici un colonial, membre de la mission Pavie, le docteur Lefèvre dont le *Voyage au Laos* constitue un guide précis et détaillé dans cette région encore mystérieuse que nous avons héritée du Siam. Si l'expansion coloniale ne nous rapporte rien, au point de vue financier, elle aura, au moins, fourni à des hommes aventureux et à des esprits chercheurs, matière à de très intéressants travaux. Le volume du docteur Lefèvre, édité par Plon et Nourrit est documenté de trente-deux phototypies exécutées d'après d'excellents clichés, et complété par une carte de ces territoires mal connus.

Qu'est-ce que l'Art ? se demande le comte Léon Tolstoï, traduit par M. Halpérine-Kamiaski. Ce singulier grand seigneur, adonné à l'examen des misères des peuples et à la solution des questions sociales, ne me paraît pas particulièrement qualifié pour résoudre cette question Il prouve, d'ailleurs, lui-même, son inaptitude à répondre à sa propre question, en déclarant que, la mission actuelle de l'art est nette et définie: « la réalisation de l'union fraternelle entre les hommes ». Je crois que l'auteur inconnu de la Venus de Milo, en sculptant son admirable marbre, ne songeait guère à résoudre ce desideratum humanitaire, et qu'il se contentait de symboliser la suprême beauté du corps féminin: *Vis superba formæ*. Cela suffit depuis deux mille ans.

L'éditeur Eugène Fasquelle vient de publier, dans la bibliothèque Charpentier *l'Année politique* (*1897*) de André Daniel qui, depuis vingt-quatre ans, fournit cette œuvre, continuant ainsi — partiellement du moins — l'œuvre précieuse de Lesur. C'est un document précieux et indispensable à ceux qui veulent se souvenir sans avoir à se fatiguer la mémoire; mais elle montre la vacuité de notre vie politique, tournant indéfiniment dans le cercle parlementarisme, si bien que l'événement le plus notoire de l'année 1897, d'après M. André Daniel c'est la longévité du cabinet Méline qui, pendant plus de deux ans a su éviter la fatale culbute: il paraît qu'on n'avait pas vu cela depuis un quart de siecle... Il est vrai que nous l'avons eue, cette culbute, en 1898. Ce sera matière à reflexion pour le prochain annuaire de M. André Daniel.

M. John Grand-Carteret, infatigable collectionneur a réuni, dans son livre: *La voiture de Demain*, édité par Fasquelle, toute la documentation graphique relative à l'automobile, depuis la voiture à vapeur de Cugnot, datant de 1770, jusqu'au dernier « cri » de Panhart et Levassor. Un texte des plus instructifs accompagne les illustrations de ce volume. Je n'en discuterai que le titre: ce que nous montre bien la voiture automobile d'hier et celle d'aujourd'hui; quant à celle de demain elle n'est pas encore trouvée; je puis persuadé que l'avenir appartient à la locomotion automobile, mais ce serait à désespérer de l'industrie humaine si on ne pouvait espérer d'elle qu'elle crée quelque chose de moins laid, de moins lourd, de moins puant, de moins bruyant et de moins homicide que les automobiles actuelles.

Après avoir consacré, dans la « Bibliothèque de l'Enseignement des Beaux-Arts », un livre important à la *Musique allemande*, M. Albert Soubies aborde aujourd'hui, en un volume de la même collection, l'étude de la *Musique en Russie*. Fort documenté, ce travail, sur une donnée très neuve, retrace depuis les origines jusqu'à nos jours, l'histoire de l'art, non seulement en Russie, mais aussi en Pologne. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas cru devoir comprendre dans ce travail la musique tzigane, qui occupe une place si importante en Russie. L'intérêt de l'ouvrage est rehaussé par le grand soin apporté à la partie iconographique, dont on ne peut que louer le caractère artistique et la diversité.

Dans une autre collection, éditée par la librairie des bibliophiles, M. Albert Soubies a tracé l'*Histoire de la Musique en Portugal*. Le sujet est sinon neuf, du moins fort peu connu: M. Soubies l'a traité avec une compétence qu'il a su dépouiller de tout pédantisme.

T. G.

Le Directeur: M. MANZI. — *Le Gérant*: G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie Asnières.

A. DURAND-LORIENTAIS



FEMMES BIGOLANTES DE VENISE, A LA CITERNE

Typogravure GOUPIL, Paris.



LES AÉROSTATS

Aux Armées de la République

D'après les mémoires de M. le baron de Selle de Beauchamp



Le Comité de salut public, sur la proposition de Guyton de Morveau, avait résolu d'appliquer aux opérations militaires la nouvelle découverte des aérostats. Les premières expériences faites à Meudon sous les auspices du célèbre chimiste Conté avaient parfaitement réussi, et un décret de la Convention nationale venait d'ordonner la formation d'une compagnie de cinquante hommes, assimilée en tout aux compagnies du Génie militaire sous le commandement du capitaine Coutelle, ami et associé de Conté. M. Coutelle était un petit homme d'un grand mérite comme physicien, conservant à plus de cinquante ans toute l'énergie de la jeunesse. Il avait porté le petit collet, sans être jamais entré dans les ordres, mais seulement parce qu'il avait été, pour la physique, sous-précepteur de M. le comte d'Artois. Ayant pris comme presque tout ce qui tenait à la Cour le parti de la Révolution, ses talents l'avaient fait connaître de Fourcroy et de Guyton qui, tout puissants dans les Comités, le placèrent à la tête de l'opération nouvelle. Ayant eu l'idée de me présenter et le bonheur d'être accepté dans la compagnie, j'indiquai la ressource que je venais d'employer moi-même au bon curé de la commune où je m'étais réfugié quelque temps. Persécuté comme tous ses collègues, il était menacé d'un moment à l'autre d'être emprisonné et cherchait un moyen de se soustraire à l'échafaud. Malgré toute mon effronterie de collège, je n'étais pas fâché d'avoir un mentor et un appui de cette force; aussi je fus bien heureux de l'avoir pour compagnon.

Je partis de Paris, à pied et sac au dos, en compagnie d'une vingtaine de camarades, tous enfants de Paris, espèces de mirliflors, clercs de notaires, de procureurs, commis marchands, puis quelques ouvriers dont le capitaine avait besoin pour la construction des fourneaux nécessaires à la confection du gaz destiné à gonfler l'aérostat. Heureusement, je me trouvais avec mon bon curé, dont le secours me fut bien utile dès la première journée de marche, car, en arrivant à Louvres par une pluie battante qui ne nous avait pas quittés, je me trouvai si abattu que je ne croyais pas pouvoir poursuivre ma route le lendemain. Mon camarade de lit, car il m'adopta pour tel, me fit coucher bien chaudement, suer beaucoup et, le lendemain, il n'y paraissait presque plus; cependant, comme nous avions à notre suite une charrette de réquisition pour les bagages, j'y montai jusqu'à Avesnes et, depuis, j'ai soutenu toutes les marches, tous les travaux sans avoir eu besoin d'aller aux hôpitaux, ce qui n'est arrivé qu'à quatre d'entre nous.

En arrivant auprès de Maubeuge, nous trouvâmes la place débloquée d'un seul côté, ainsi nous pûmes entrer et l'on nous assigna pour logement l'ancien collège dont le vaste jardin devait servir à nos travaux. Nous nous empressâmes de nous abriter dans les salles, mais, bientôt, force nous fut d'en sortir, car, en un moment, nous fûmes noirs de vermine, et forcés pour nous en débarrasser d'aller nous plonger tout habillés dans la Sambre. Nous dûmes établir notre bivouac dans le jardin, mais, dès le lendemain, nous nous occupâmes de déloger l'ennemi et quelques ablutions à l'eau de chaux suffirent pour en venir à bout.

Le jardin devait servir à l'établissement des fourneaux de la tente destinée à couvrir l'aérostat: ce n'était point simple alors d'obtenir le gaz, et nos procédés étaient tellement coûteux qu'ils ne pouvaient convenir qu'à un gouvernement décidé à ne reculer devant aucune dépense pour accroître ses moyens de défense. On devait suivre, en effet, la méthode imaginée par Conté et Guyton de Morveau pour dégager le gaz hydrogène de l'oxygène par la décomposition de l'eau sur le fer rougi à blanc, et, pour y parvenir, voici comment on procédait: on construisait sur le lieu même un grand fourneau à réverbère garni de deux cheminées à chaque bout; le fourneau en briques solidement établi, on y plaçait sept tubes de fonte venant du Creusot, que l'on emplissait préalablement de limaille et de tournure de fer, vannée et purgée de rouille, comme on vanne le grain (manipulation qui, pour le dire en passant, était une de nos plus pénibles corvées); ces tubes, remplis et futés aux deux bouts, placés dans le fourneau, quatre dessous et trois dessus, étaient clos et mastiqués par d'autres briques, de manière qu'il ne restât que deux ou trois regards. A un des côtés du fourneau, on plaçait une cuve longue et élevée qui, par de petits tuyaux adaptés, fournissait de l'eau à chaque tube. A l'autre bout du fourneau, on posait une autre grande cuve carrée, remplie d'eau saturée de chaux, dans laquelle le gaz devait s'échapper pour s'y purger de son carbone. Ces préparatifs terminés, on faisait dans chacune des cheminées un grand feu de menu bois qui était entretenu jusqu'à ce que les tubes de fonte fussent rougis à blanc: l'eau descendant de la cuve supérieure dans chacun des tubes ainsi rougis y déposait sa portion d'oxygène, tandis que l'hydrogène passait dans la cuve inférieure et, s'y purgeant du carbone, se rendait par son excès de légèreté dans un tuyau de caoutchouc qui l'introduisait dans le globe aérostatique, lequel se gonflait à mesure qu'il se remplissait. Toutes ces opérations exigeaient les soins les plus minutieux: le feu devait être entretenu de manière à ce que la chaleur et la flamme restassent également réparties sur tous les tubes; il fallait veiller à ce qu'il ne se formât sur aucun d'eux ni coulure, ni fente qui pussent donner passage au gaz, et, s'il ne se produisait une fuite, ce qu'on apercevait pas l'apparition d'une petite flamme bleuâtre, il fallait l'arrêter, ce qui ne se faisait en cet état d'incandescence des tubes ni sans peine, ni sans danger. L'opération du remplissage, indépendamment de la construction et de l'installation des appareils, durait ordinairement de trente-six à quarante heures, pendant lesquelles on ne pouvait quitter un instant les fourneaux. Aussi n'était-il pas question alors de suivre l'armée. On se bornait, pour le moment, à l'emploi des aérostats dans les places assiégées, et c'est ce qui avait motivé notre envoi à Maubeuge.

Le jardin du collège où nos travaux s'organisaient touchait aux remparts et se trouvait couvert par un bastion hérissé de canons qui répondaient souvent à ceux des redoutes ennemies.

Nous commencions à nous accoutumer à cette musique, mais il plut bientôt à nos chefs de nous la rendre plus familière : le représentant Guyton de Morveau, qui s'était fait donner une mission spéciale pour surveiller son opération favorite, ne sachant que faire de son temps en attendant notre matériel qui n'arrivait pas, s'avisa de demander une sortie comme il aurait demandé une représentation d'opéra-comique. Le général Favreau, commandant à Maubeuge, eut beau lui faire observer qu'une sortie dans ce moment ne pouvait avoir aucun but utile, puisque l'armée française manœuvrait pour débloquer Maubeuge et que, en conséquence, ce serait sacrifier des hommes pour rien, notre chimiste faisait, comme ses collègues, assez peu de cas de la vie des hommes et, n'ayant jamais vu la guerre d'aussi près, il voulut s'en donner le plaisir : comme nous étions ses hommes et que nous n'avions rien de mieux à faire, il nous fit adjoindre aux mineurs et sapeurs du génie qui devaient détruire les ouvrages de l'ennemi. Nous fûmes donc commandés pour le lendemain quatre heures du matin et nous nous rassemblâmes à la porte de Bavey. Au moment où nous y passions, une couleuvrine de 16 ayant jeté son feu, le bruit perçant et aigu de cette pièce fut tel que mes oreilles en saignèrent et que, voyant couler mon sang, je me crus mort ou du moins blessé. On m'essuya, on se moqua de moi et, devenu brave par amour-propre et par nécessité, je rappelai mon sang-froid et marchai fort résolument à côté de notre capitaine, qui, tout aussi peu accoutumé que nous au feu, ne bronchait pas devant cet infernal carillon. Le premier coup de collier nous fut favorable : on pénétra dans la première redoute ennemie et les Autrichiens en délogèrent. Pendant ce temps, on nous faisait démolir quelques maisons du faubourg dans lesquelles l'ennemi s'abritait du feu du rempart, et, comme nos troupes s'étaient portées en avant, nous croyions y être hors de portée de la mousqueterie, si nous n'étions pas à l'abri du canon — près de nous un capitaine d'artillerie venait d'avoir les deux jambes emportées par un boulet — mais les balles continuaient à nous siffler aux oreilles : c'était un poste de Hollandais qui, placé dans une de ces maisons à abattre, n'avait pu effectuer à temps sa retraite et se croyait obligé d'utiliser à notre profit ses cartouches. Bien leur prit que le général vînt à passer près de nous et les reçût prisonniers, car nous voulions les griller dans leur bicoque pour leur apprendre à vivre.

Après cette belle équipée, qui nous coûta cinq à six cents hommes hors de combat pour satisfaire au caprice de M. le Représentant, nous rentrâmes en ville. Dans la compagnie il nous manquait deux hommes : l'un, vieux troupier, couvert de blessures, qui s'était enrôlé parmi nous pour sentir encore la poudre et ne pas aller aux Invalides. Aux premiers coups de canon, il nous avait quittés en disant qu'il n'avait pas envie de recevoir des coups sans les rendre, il avait saisi le premier fusil abandonné et s'était élancé, lui troisième, sur le glacis d'une redoute : il y reçut un coup de fusil qui le traversa de part en part; un mois après il n'y paraissait plus et il obtenait son congé définitif avec son admission aux Invalides. L'autre camarade était un méchant gamin, fils d'un boucher de Versailles, qui nous arriva, un peu avant la fermeture des portes, noir de poudre des pieds à la tête, chargé de deux fusils et de deux sacs autrichiens et se vantant d'avoir tué son dernier ennemi quand il était désarmé et lui demandait la vie à genoux. Cette vanterie de boucher nous indigna et nous priâmes le capitaine de nous en débarrasser, ce qu'il fit en l'incorporant dans une demi-brigade.

Pendant la sortie, tous nos appareils étaient arrivés à Maubeuge et il fallut immédiatement se mettre à l'œuvre. Pour la direction générale, le capitaine Coutelle se la réservait : le premier lieutenant qu'il s'était adjoint était un ancien maître maçon, qui savait peut-être ce qui était de son état. Le second lieutenant, très aimable jeune homme, fils d'un physicien distingué, fort instruit lui-même dans cette partie, très gai, très bon enfant, nous convenait en conséquence beaucoup sous tous les rapports. Notre travail était fort rude : il fallait faire tous les métiers, maçon, charpentier, serrurier, scieur de bois ; tout ce dont nous n'avions jamais eu la moindre idée, était entrepris et terminé par la seule volonté de réussir et surtout par l'exemple de notre chef, qui se mettait toujours le premier à la besogne et nous prouvait en en venant à bout qu'il n'y a rien d'impossible au zèle et à l'intelligence. Nous étions quelquefois honteux de voir un homme de plus de cinquante ans plus actif et plus infatigable que des jeunes gens de notre âge : heureusement je me portais bien et, comme j'avais le désir de m'instruire, le capitaine ne tarda pas à me prendre en amitié et il m'en a toujours donné des preuves.

Au milieu de tous ces travaux, sous le feu de l'ennemi, dont les boulets passaient par-dessus nos têtes pour aller tomber dans le camp retranché, ne nous vint-il pas à l'esprit de donner un bal aux dames de Maubeuge ! Le beau sexe était rare dans cette ville : tout ce qui tenait à l'aristocratie avait déserté depuis longtemps : il ne restait que le petit commerce, les femmes et les filles d'employés ; nous trouvâmes tout cela encore trop bon pour nous, qui n'avions aucune raison de nous montrer difficiles, car, sous nos tristes costumes d'ouvriers, on n'eût guère soupçonné de jeunes fashionables ; mais, ce jour-là, nous revêtîmes l'habit bleu à parements et revers noirs, avec les boutons aérostiers, et c'est dans cette parure que nous nous présentâmes. Notre petite fête se passa fort bien : on dansa beaucoup, parce que cela n'arrivait pas souvent et que nous avions nos jambes de vingt ans; les rafraîchissements furent très exigus et se bornèrent à de la bière et des échaudés. La pâtisserie manqua, mais la gaieté et l'entrain ne se ralentirent que vers le matin. Chacun enfin se retira fort content : pour moi, j'avais dansé presque toute la soirée avec une certaine demoiselle, fille d'un libraire de la ville, venue au bal avec sa tante et courtisée, disait-on, par un de nos camarades. Ladite demoiselle, apparemment contente de son danseur, lui avait fait de ces petites agaceries qui permettent d'espérer mieux et l'avaient mis en goût d'en faire l'épreuve. Lors donc qu'on se retira, la tante s'empara du bras du soupirant qui offrait à ces dames de les éclairer au moyen d'une torche de résine qu'il portait à la main et je me présentai bien vite à la nièce qui accepta mon bras. Nous voilà donc cheminant doucement derrière la tante et les doux propos allaient leur train, si bien que, au détour d'une rue, la lueur de la torche venant à nous manquer, nous nous trouvâmes forcés de nous parler de plus près pour nous entendre. Nous étions à ce point absorbés que nous ne vîmes point le rival et la tante revenir sur leurs pas et la lumière nous atteignit au moment où il était difficile de douter de ce que nous nous disions. Mon rival ne souffla mot dans le premier moment, mais je lui avais vu faire une terrible grimace et, au retour, il me dit d'un ton rogue que nous nous reverrions! Je dus m'attendre à quelque méchante affaire et, dès le matin, je descendis dans les casemates pratiquées pour se mettre à l'abri des bombes. J'y rencontrai quelques camarades auxquels je proposai de nous exercer à tirer le pistolet (notre armement ne se composait que d'un briquet et d'une paire de pistolets d'arçon qui n'étaient pas en trop bon état). Nous voilà à charger nos armes, à préparer un but et, comme nous étions embarrassés pour ce dernier, un de nous offrit son cou-



UNE COULEUVRINE DE 16 AYANT JETÉ SON FEU (Page 166)

teau, un eustache à manche pendant, qu'on plaça dans une gerçure de la muraille: quand vint mon tour, je me mets en position, je vise à peine et, de ma première balle, je casse en morceaux le malheureux manche. Tout le monde se récrie, on me félicite; j'ai beau dire que c'est un coup de raccroc, on n'en veut rien croire, et mon rival, qui est survenu pendant nos épreuves, est un des premiers à me faire compliment sur mon adresse. Il ne fut pas plus question de son humeur de la veille que s'il n'en avait jamais eu.

Les circonstances devenaient chaque jour plus sérieuses; nos troupes avançaient et absorbaient toutes nos facultés : jour et nuit nous étions sur pied pour seconder notre infatigable capitaine et nous mettions presque autant d'amour-propre que lui pour venir à bout d'une entreprise qui n'avait pas encore eu sa pareille en Europe. Enfin, les fourneaux furent achevés, l'aérostat fut gonflé et on put penser à la première ascension. L'aérostat enlevait facilement deux personnes et cent vingt à cent quarante livres de lest. Ce lest était de la terre ou du sable enfermé dans des sacs en toile ou canevas qu'on vidait à mesure de la déperdition de la force ascensionnelle : on sent bien que le but que l'on se proposait en élevant cette tour d'observation eût été manqué si, au lieu de s'élever en ballon captif, c'est-à-dire retenu par deux cordes, on fût monté à ballon libre, car la descente ne s'effectuant pas au lieu du départ, les rapports de l'observateur n'eussent pas conservé l'à-propos qui en faisait le mérite. Il avait donc fallu que l'aérostat demeurât stationnaire, et l'on avait adapté à la corde hémisphérique du filet deux autres cordes filées exprès qui portaient environ quatre cents mètres de longueur et que l on pouvait, en cas de besoin, allonger encore jusqu'à dix-huit cents pieds.

Notre première ascension se fit au bruit du canon et aux hourras de toute la garnison. Le rapport fait, à la descente, par l'officier du génie qui avait accompagné le capitaine fut tellement clair et circonstancié qu'il paraissait impossible désormais que l'ennemi fît un mouvement qui ne fût pas aussitôt connu dans la place. On s'aperçut, par exemple, que le nombre de tentes dressées dans le camp était bien supérieur à celui nécessaire pour l'effectif qui les habitait : nos observateurs avaient pu en juger, car, avec leurs lunettes, ils comptaient les carreaux de vitres à Mons, qui est distant de cinq lieues de pays. L'effet produit dans le camp autrichien par ce spectacle si nouveau fut immense, et les chefs ne tardèrent pas à s'apercevoir que leurs soldats croyaient avoir affaire à des sorciers. Ils résolurent donc d'abattre, s'il était possible, une aussi fatale machine. Dès qu'ils eurent reconnu que, chaque jour, l'aérostat s'élevait dans le même emplacement, derrière le même cavalier, ils firent placer deux pièces de quatre dans un chemin creux, et lorsque, le matin, l'aérostat s'éleva majestueusement dans les airs, un premier boulet, passant au-dessus de l'enveloppe, alla tomber à toute volée dans le camp retranché; puis, aussitôt, un autre boulet frisa le dessous de la nacelle où était notre capitaine, lequel accueillit la double détonation par le cri de « *Vive la République!* » Cette explosion ne nous mit pas, nous autres, en si belle humeur, car nous calculions que les boulets, manquant leur effet, pourraient bien être remplacés par des bombes ou des obus qui, tombant dans le jardin où nous tenions les cordes, auraient fort dérangé le personnel et le matériel de l'ascension. Cette idée ne vint pas aux ennemis, ou plutôt on ne leur en donna pas le temps, car, dès le lendemain, on fit venir de Lille un certain sergent d'artillerie qui, sur le seul aspect du terrain, promit au général de démonter les pièces qu'on pourrait amener au lieu d'où l'on avait tiré sur l'aérostat. Probablement cette promesse fut connue de l'ennemi, car il ne se représenta pas et nous laissa dorénavant faire tranquillement nos observations.



ON DANSA BEAUCOUP... (Page 166)

On a grand raison de dire que l'appétit vient en mangeant. Guyton de Morveau avait obtenu un succès qu'il n'espérait peut-être pas, en réussissant à déjouer les projets d'une armée de siège, mais cela ne lui suffit pas; il étendit sa prétention et voulut transporter à volonté cette tour, comme s'il ne s'agissait que de cette artillerie légère dont on venait tout dernièrement de perfectionner la célérité.

L'armée de Sambre-et-Meuse, aux ordres du général Jourdan, se portait rapidement sur la Meuse, et déjà Charleroy était investi. On prévoyait que, à la suite de cette manœuvre, les Autrichiens se retireraient de devant nos places pour aller rejoindre leur grande armée, qui marchait dans l'intention de faire lever le siège de Charleroy. Aussitôt, l'idée de nous faire servir à ce siège vint à nos chefs, et les obstacles nombreux qui se présentaient ne firent qu'exciter leur impatience et les engager à en précipiter l'exécution.

L'aérostat était rempli ; sa force ascensionnelle était bien connue, mais il s'agissait de le faire sortir d'une ville entourée d'une triple enceinte de remparts et de fossés, gardée de trois côtés par des forces importantes, qui, au premier éveil, devait le pulvériser, ainsi que le petit nombre d'hommes chargés de le conduire. Une machine ronde de trente pieds de diamètre, élevée nécessairement à plus de trente pieds du sol, se dissimule difficilement et c'est pourtant ce que nous parvînmes à faire.

Nous passâmes un jour et une nuit à faire nos préparatifs : l'hémisphère du filet fut garni de seize cordes d'une longueur suffisante; un homme fut spécialement chargé de chacune de ces cordes, et, vers deux heures du matin, nous nous acheminâmes vers le premier rempart, qui tenait au jardin du collège. Les échelles étaient prêtes pour notre descente dans le premier fossé ; une moitié des seize hommes descendit en allongeant les cordes, tandis que l'autre moitié attendait sur le revers ; puis celle-ci descendit à son tour, pendant que l'autre moitié remontait, et tout cela de façon à ce que l'aérostat ne dépassât pas, ou du moins de très peu, la crête des glacis ; les trois enceintes furent franchies de cette manière et dans le plus grand silence. Le jour ne paraissait pas encore que nous avions gagné la route de Namur, et rien ne semblait plus menacer notre sécurité. Mais, au lever du soleil, le vent s'éleva brusquement, et comme la route que nous suivions était garnie d'une rangée de grands pommiers, il était à craindre que le vent ne jetât l'aérostat sur les branches, où sa frêle enveloppe aurait pu se déchirer: nous fûmes donc obligés de prendre à travers champs, ce qui n'était pas plaisant pour des fantassins. Nous étions à la fin de juin; la chaleur s'annonçait étouffante: on comptait au moins quatorze lieues de pays entre Maubeuge et Charleroy, et les chemins, servant surtout au transport des

houilles et des charbons de terre, étaient partout couverts d'une poussière noire : c'était un coup d'œil surprenant que notre machine se soutenant seule au milieu des airs, conduite ou plutôt suivie par une trentaine d'individus, presque nus à cause de la chaleur et couverts seulement d'une poussière de charbon qui nous rendait méconnaissables à nous-mêmes. Ne pas oublier que c'était la première fois qu'un aérostat paraissait dans ces contrées superstitieuses. Quand il se trouvait un puits sur notre passage, c'était à qui s'y abreuverait, et comme aucune auberge ne se rencontrait au milieu de ces terres labourées ou en friche, il fallut se contenter de quelques morceaux de pain dus à la bienveillance de quelques bons Flamands.

Nous n'étions pourtant pas au bout de cette cruelle journée : le soir approchait et l'on annonçait le voisinage de l'armée, quand un bruit infernal de musiques militaires, un nuage immense de poussière qui nous enveloppe entièrement nous apprennent que le général en chef, suivi de tout son état-major, est venu au-devant de nous pour nous faire honneur. A l'aspect de l'aérostat, un hourra général s'élève, et tout ce monde, musique en tête, se met à galoper devant nous et nous conduit ainsi jusqu'à une ferme brûlée, où nous déposons l'aérostat. Je n'ai jamais su que par ouï-dire ce qui m'arriva ce soir-là : je me trouvai le lendemain couché sous l'aérostat, presque enterré dans un tas de paille ou plutôt de fumier, d'où sortait, ici et là, un bras et une jambe des pauvres diables qui s'y étaient battus la veille ; auprès de moi était mon bon compagnon, le curé de S..., qui ne m'avait pas quitté et auquel je demandai si je n'étais pas aussi défunt. Il me répondit que j'avais l'air d'être très vivant et que, lorsque j'aurais déjeuné, il n'y paraîtrait plus. Je le crus ; je me levai et je fis bien, car, l'instant d'après, on nous annonça une ascension pour reconnaître l'état de la place que l'on pressait de capituler. Cette ascension eut lieu par le plus beau temps du monde, et, pendant ce temps, le canon et les bombes allaient leur train. J'ignore si nous coopérâmes à décider le commandant à se rendre : ce qu'il y a de certain, c'est que la capitulation fut signée et que le soir même nous allâmes voir partir la garnison hollandaise, à laquelle on avait accordé les honneurs de la guerre, mais qui n'en restait pas moins prisonnière. Je me souviens très bien de l'humeur qui se manifesta sur la figure du général hollandais lorsque, à peine passé dans nos rangs, il entendit retentir au loin un coup de canon suivi bientôt de plusieurs autres. « Messieurs, dit-il à nos généraux qui l'entouraient, si j'avais entendu quelques heures plus tôt ce signal, vous ne seriez peut-être jamais entrés dans Charleroy. » L'événement prouva qu'il avait raison : ce canon était celui de l'armée qui venait débloquer Charleroy, et si cette ville n'avait pas été prise le jour de la bataille de Fleurus, l'armée française eût probablement subi une défaite complète.



LES FOURNEAUX FURENT ACHEVÉS... (Page 167)

Charleroy rendu, nous reçumes l'ordre de nous porter en avant avec le quartier général, qui s'établit au village de Gosselies. Les Autrichiens s'avançaient de leur côté sous les ordres du prince de Cobourg et tout annonçait une collision prochaine.

Nous couchâmes dans une grange et, dès quatre heures du matin, le 8 messidor (26 juin 1794), un aide de camp nous apporta l'ordre de nous rendre sur le plateau du moulin de Jumey, où se plaçait le quartier général. La plaine de Fleurus peut se comparer à nos plaines de la Beauce, où l'œil parcourt aisément dix lieues d'horizon : le moulin de Jumey s'élevait à peu près au centre de nos positions et se détachait sur un petit monticule. Je fus détaché avec un de mes camarades pour aller chercher des vivres dans un des hameaux placés entre la ligne du quartier général et celle des avant-postes, où l'action était déjà engagée : nous fîmes notre course rapidement ; mais, quand nous revînmes, l'aérostat s'était élevé et son disque éclatant nous servait de point de ralliement. Nous trouvâmes, au pied du moulin, le général Jourdan et le fameux représentant Saint-Just en grande conférence. Ce dernier, en mission près de notre armée, me parut un jeune homme d'une figure assez douce, peu imposante. Sur son front perçait déjà quelque inquiétude. Pour nous, dans ce moment, nous ne songions qu'à déjeuner, pendant que notre capitaine et le général de division Morlot, élevés à plus de douze cents pieds, s'occupaient de leurs observations. Vers midi, les communications des observateurs avec la terre devinrent plus fréquentes. Elles avaient lieu au moyen de sacs de lest dont on annonçait l'envoi par des signaux : les sacs ici contenaient un écrit et n'étaient confiés qu'à l'officier des aérostiers, chargé lui-même de les remettre aux mains du général. Ces fréquentes missions nous parurent avoir une signification qui se manifestait encore par le rembrunissement des figures de messieurs de l'état-major. Le canon semblait se rapprocher dans toutes les directions, ce qui annonçait assez clairement que l'ennemi avançait, et deux heures ne s'étaient pas écoulées que le mouvement de retraite ne fût très prononcé ; nous nous amusions cependant à regarder les nombreux prisonniers qu'on amenait au quartier général : tous ces hommes, Hollandais, Allemands, Moldaves, Valaques, regardaient d'un œil stupide cette énorme machine élevée dans les airs, semblant s'y soutenir seule, car à peine apercevait-on les cordes. Quelques-uns étaient prêts à se jeter à genoux et à l'adorer, tandis que d'autres, lui montrant le poing d'un air farouche, répétaient en leur langue : « Espions, espions,

pendus si vous êtes pris. » Cette prédiction nous amusait médiocrement, mais comme, en attendant la pendaison, nous ne voulions pas mourir de faim et que nous avions trouvé du lait pour la soupe, nous nous apprêtions à la manger, lorsque vint à passer le représentant Saint-Just. Il n'était plus, comme le matin, accompagné de courtisans, il était seul et avait la mine fort allongée. Ma foi! nous crûmes devoir l'inviter à partager notre frugal repas, mais il nous remercia et passa son chemin, peu curieux de se mêler à des sans souci tels que nous.

Cependant l'aérostat restait immobile et la retraite s'effectuait sur toute la ligne : on voyait défiler au galop l'artillerie, les caissons, les charrettes de vivandières; la route de Charleroy était obstruée et nous entendions dire autour de nous que l'ennemi cherchait à la couper en nous rejetant sur la Sambre. L'inquiétude nous prit à notre tour. Chacun croyait la bataille perdue; il était cinq heures du soir et la route, couverte de tous les charrois de l'armée, ne nous promettait pas une marche prompte et facile : tout à coup, le canon qui tout à l'heure se rapprochait s'éteignit à la gauche de l'ennemi et ne résonna plus que faiblement et par intervalles. Ce changement à vue nous surprit agréablement; mais nous n'en apprîmes la raison qu'en arrivant à Charleroy : les deux ailes de notre armée avaient fléchi pendant toute cette journée; notre centre seul avait maintenu ses positions et le prince de Cobourg, ignorant la reddition de Charleroy, avait porté sur ce point sa plus formidable colonne, espérant nous prendre à revers; mais aussitôt que cette colonne avait paru devant Charleroy, l'artillerie avait ouvert un feu épouvantable et l'effroi causé par la surprise avait été tel que les canonniers autrichiens avaient coupé les traits des chevaux, abandonné leurs pièces et qu'une déroute totale s'en était suivie. La journée était donc *nôtre* : nous rentrions à Charleroy mourant de faim et de fatigue : l'aérostat avait été élevé pendant dix heures consécutives et, sans prétendre ridiculement qu'on lui devait le gain de la bataille, on ne peut nier que son effet matériel et moral n'eût participé au succès. Nous sûmes d'une manière positive que l'aspect de cette magnifique tour, improvisée au milieu d'une plaine où rien ne gênait l'observation, avait porté une espèce de découragement parmi les soldats étrangers qui n'avaient nulle idée d'une chose pareille. Les mouvements de l'artillerie et des masses ennemies avaient été signalés au général Jourdan aussitôt qu'effectués et, s'ils étaient changés ou modifiés, une communication du général Morlot en prévenait sur-le-champ. Cet avantage était immense, mais sans la reddition de Charleroy il est probable que nous nous en serions fort mal tirés.

En arrivant à Charleroy, on nous donna pour abri une maison qui avait été percée à jour par les boulets et nous dûmes aller dormir sur notre paille sans avoir soupé. Le lendemain, nous suivîmes le mouvement de l'armée sur Bruxelles et Namur. Nous revîmes le village de Gosselies et nous fûmes campés dans le bourg même de Fleurus, qui venait de donner son nom à la bataille. Là, on fit un temps d'arrêt, l'ennemi s'étant fortifié à la bifurcation des chemins de Bruxelles et de Namur, au lieu dit les Quatre-Bras. Il fallut emporter cette position par une collision nouvelle, mais, après cette affaire qui fut assez sérieuse, car elle dura toute une journée, la route de Bruxelles était libre et nous y entrâmes deux jours après en triomphateurs.

Je ne décrirai pas le reste de cette campagne, qui nous mena de Bruxelles à Liège, de Liège à Aix-la-Chapelle, où l'on nous assigna nos quartiers d'hiver. J'y pris bientôt de douces habitudes près d'une des plus jolies personnes de la ville, et elles allèrent jusqu'à me faire écrire à mon tuteur une lettre très sentimentale afin de lui demander son consentement à mon mariage. Je n'eus pas le temps d'avoir la réponse. On formait une deuxième compagnie, dont je venais d'être nommé second lieutenant et je reçus l'ordre de me rendre à Paris.



LA BATAILLE DE FLEURUS (Page 169)

Je n'y fis qu'un très court séjour. Il avait été décidé que la première compagnie se rendrait à l'armée de Sambre-et-Meuse, commandée par le général Jourdan, et que le capitaine Coutelle organiserait la seconde, attachée à l'armée du Rhin, commandée par le général Pichegru. Nous devions éclairer le siège de la

ville de Mayence, devant laquelle le général Lefebvre était arrêté depuis onze mois. Je partis donc avec Coutelle pour Creutznach, où nous devions établir le parc de l'aérostat : nous y restâmes le moins possible, car nous avions hâte de nous rendre devant Mayence, où nous étions attendus. Il est difficile de se faire une idée de l'aspect que présentaient les environs de cette ville : tout avait été ravagé à six lieues à la ronde ; pas un village, à peine une malheureuse chaumière nous offrait-elle un abri ; il n'était resté que quelques Juifs qui cherchaient à tirer du soldat le peu d'argent, ou plutôt d'assignats, qu'il recevait pour sa solde. C'est dans cet état de misère que nous restâmes plus d'un an devant Mayence. A notre première ascension, les généraux autrichiens ayant demandé un armistice, vinrent hors de la place assister à notre opération. L'ascension fut fort belle : le capitaine et un officier du génie planèrent une bonne heure à portée de canon des remparts et nous fîmes galamment les honneurs de ce qui restait à terre ; on causa assez cordialement et, après avoir assisté à la descente des observateurs, chacun se retira chez soi fort satisfait de ces civilités réciproques. La seconde ascension fut moins agréable : Coutelle ayant voulu s'élever par un vent très violent fut ramené à terre par une bourrasque qui faillit briser la nacelle et le força à renoncer à son projet. Les hommes souffraient : l'aérostat lui-même, sans abri et fatigué par les intempéries de la saison, avait besoin de réparations. On nous assigna pour hivernage la petite ville de Franckenthal, à deux lieues de Manheim, où le général Pichegru avait son quartier général. Ce fut là que je fis ma première ascension comme officier.

Peu de jours après, on nous manda au quartier général pour commencer notre campagne en passant le Necker.

Pour éviter l'entrée à Manheim, dont il eût fallu, non sans peine, traverser les fortifications, on plaça l'aérostat dans une enceinte fermée avec des piquets et des cordes et on y laissa une sentinelle. Lorsque nous revînmes le soir de chez le général en chef, chez qui nous avions reçu l'ordre de nous porter aux avant-postes, nous nous rassemblâmes dans la tente du capitaine pour régler notre départ. Tout à coup une explosion très forte se fait entendre du côté de l'aérostat. La sentinelle crie : *Aux armes!* Chacun court au bruit et nous trouvons notre pauvre camarade blessé et l'aérostat criblé d'une multitude de trous et de déchirures occasionnées par une grêle de plombs et de petits clous dont avait été chargée l'arme destinée à le mettre hors de service. On eut beau faire des recherches pour découvrir le coupable, la nuit, le voisinage du fleuve, probablement la connaissance des localités, le mirent à l'abri des perquisitions. Il nous restait plus qu'à dresser procès-verbal du fait, que l'on porta le lendemain à la connaissance du général en chef, et à vider l'aérostat pour nous assurer de la gravité des avaries qu'il venait de subir. Il paraît qu'on s'attendait déjà à se reporter de ce côté-ci du Rhin, car nous reçûmes l'ordre de nous diriger sur Strasbourg et nous fûmes cantonnés aux environs de cette place. Nous y reçûmes une nouvelle organisation : le capitaine Coutelle fut appelé à Paris et chargé, avec le grade de chef de bataillon, du commandement des deux compagnies. La première resta attachée à l'armée du Rhin, dont Moreau devenait général en chef à la place de Pichegru : le premier lieutenant, Delaunoy, en devint capitaine, et je pris sa place. La seconde compagnie, commandée par notre second lieutenant, M. Lhomond, nommé capitaine, passa à l'armée de Sambre-et-Meuse, toujours commandée par Jourdan. Ce mouvement nécessita des allées et venues et je dus faire un voyage de quelques jours à Paris pour chercher mon brevet et renouveler ma toilette, qui se ressentait de nos campagnes. Paris, en pleine misère, était continuellement sous le coup de quelque émeute. Un jour que je traversais, en uniforme, la place du Carrousel, je me trouvai tout à coup au milieu d'une foule de femmes qui allaient en masse demander du pain à la Convention. La première qui m'aperçut s'écria, en me sautant au cou : « Ah! voilà un de nos défenseurs de la patrie, il faut l'embrasser, » et, poussé au milieu de la troupe, je me vis, nouveau Pâris, poussé, froissé, baisé par toutes ces Hélènes avinées. Quand j'en sortis, tout ahuri, le cœur pensa me manquer et je fus tenté d'aller me purifier dans la Seine comme je l'avais fait à Maubeuge pour me purifier de la vermine du collège.

A mon retour, je trouvai l'aérostat à Molsheim et nous nous apprêtâmes à suivre l'armée qui s'avançait en Allemagne. Elle avait déjà passé Rastadt quand nous la rejoignîmes et se dirigeait sur Stuttgard. Je dois garder pour mes souvenirs intimes une aventure aussi piquante qui m'arriva pendant le court séjour que nous fîmes à Stuttgard. Je dois pourtant en rapporter ici ce qui concerne l'aérostation, parce que le fait d'une dame assez hardie pour monter à cette époque dans un aérostat ne se représenta qu'une fois à notre première compagnie, où le capitaine Lhomond s'éleva avec une dame à Wurtzbourg tandis que j'en faisais autant à Stuttgard : la différence était que ma compagne de voyage était une demoiselle, qu'en la ramenant à terre j'étais fort amoureux et que selon mon habitude, du reste fort morale, je voulais à toute force me marier. Ici, comme à Aix-la-Chapelle, après quatre jours d'un feu inextinguible, nous reçûmes l'ordre de partir et il fallut se séparer pour ne jamais se revoir. J'avais pourtant bien promis de revenir et de l'enlever, s'il était nécessaire, mais l'homme propose et les événements disposent.

Nous arrivâmes le même soir au quartier général à Donawerth. Nous dûmes faire une ascension pour reconnaître où se trouvaient les principales forces ennemies qui garnissaient l'autre rive du Danube.

Le capitaine me dit en me remettant un ordre qu'on venait d'apporter :

« Voilà la demande d'un rapport à faire. Monte vite et fais-le. » Je sautai dans la nacelle. Je jetai le drapeau de départ et me voilà parti, mais parti comme une flèche lancée par le plus robuste archer. Dès le premier moment, je vis le danger, car, à la manière dont je montais, je vis que mes jeunes gens étaient dominés par l'énorme force ascensionnelle qui m'emportait. A chaque instant j'entendais craquer les cordes d'ascension ainsi que le filet dont les mailles s'échappaient. Je calculais que je n'avais aucun moyen de déperdition pour le gaz puisque depuis longtemps on n'utilisait plus la soupape ; que, si l'une des cordes cassait, il était clair que le globe de taf-



LES GÉNÉRAUX AUTRICHIENS VINRENT ASSISTER A NOTRE OPÉRATION (Page 170)

fetas s'élèverait et irait se perdre dans les nues, pendant que le filet, la nacelle et celui qui l'occupait tomberaient comme une pelote au milieu des camarades. Toutes ces combinaisons n'étaient pas plaisantes et pourtant je les faisais d'assez grand sang-froid. Pendant ce temps, je montais toujours sans que mon ascension fût ralentie autrement que par des secousses qui attestaient qu'on faisait en bas tout ce qu'on pouvait pour me sauver. C'est dans cette espèce d'agonie expectante que j'arrivai à deux cents toises et je remarquai alors que le poids des cordes rendait le mouvement moins accéléré. J'essayai de donner le signal d'arrêt, et ce ne fut pas sans une vive satisfaction que je vis l'aérostat obéir et rester stationnaire. Je respirai alors et je jetai les yeux autour de moi : en vérité, je me crus payé de mon alerte par l'admirable spectacle qui frappait mes regards. Ma vue s'étendait sur plus de vingt lieues du majestueux fleuve qui coulait en serpentant à mes pieds : l'armée autrichienne se retirait en disputant le terrain devant l'armée française dont les dernières colonnes s'occupaient encore à traverser le Danube. Quelques escarmouches d'avant-poste se dessinaient à ma gauche tandis qu'une batterie ennemie cherchait à retarder le passage de nos bataillons. Tout ce magnifique panorama se développait pour moi, pour moi seul, qui planais en ce moment dans les airs comme l'aigle de ces montagnes que j'apercevais dans le lointain. Je rédigeai tranquillement mon rapport, puis j'ordonnai la descente qui ne se fit pas sans secousses, mais enfin j'arrivai à terre. Mon bon curé et mes camarades me reçurent comme un échappé du Cocyte; chacun me fit voir la paume de ses mains saignante et sciée par les cordes, en m'expliquant que pour ne pas les lâcher, une partie d'entre eux se laissait enlever de terre jusqu'à ce que l'autre moitié fût bien assurée d'être enlevée à son tour, et c'est ce qui avait produit ces secousses et ces craquements que j'avais ressentis.

Quelques jours après, nous partîmes pour Augsbourg.

Malheureusement il fallut bientôt quitter cette charmante petite ville : Tandis que Moreau s'avançait au cœur de l'Allemagne pour donner la main à l'armée d'Italie qui marchait par le Tyrol, Jourdan qui devait le soutenir avec l'armée de la Sambre s'était laissé battre à Wurtzbourg et se voyait forcé de se retirer devant l'archiduc Charles qui, par cette manœuvre, menaçait les derrières de l'armée du Rhin. Moreau, alors à Munich, se décida à opérer sa retraite et nous reçûmes l'ordre de nous retirer par le plus court chemin.

Mais ce chemin était déjà infesté par les troupes légères de l'ennemi. En conséquence, il fallut nous joindre à d'autres corps et marcher militairement. L'aérostat fut vidé, l'enveloppe chargée sur un fourgon et, un convoi d'artillerie se trouvant prêt à partir, nous nous réunîmes au détachement qui l'escortait, ce qui forma avec la compagnie un effectif d'environ 200 hommes, mal armés, car nous n'avions que nos sabres, les pièces n'avaient pas de munitions et nous avions à parcourir plus de cinquante lieues de pays. La première journée se passa fort bien, la seconde commença de même et déjà nous respirions lorsque, la sortie d'un village, sur la route qui, à cet endroit, était bordée à quelque distance de collines assez élevées, nous aperçûmes un corps de cavalerie assez nombreux marchant parallèlement à nous et dont les armes reluisaient au soleil. Les artilleurs coururent à leurs pièces qui n'avaient que deux gargousses à tirer et nous continuâmes ainsi notre chemin sans que l'ennemi se mît en devoir de nous attaquer. Il nous suivit encore le lendemain, mais nos pièces de campagne et notre bonne contenance lui en imposèrent et, en arrivant à Rastadt, il nous avait quittés. Nous arrivâmes sains et saufs à Strasbourg et de là à Molsheim où le parc de l'aérostat était établi.



GALANTERIE AÉROSTATIQUE (Page 170)

Cette fameuse retraite de Moreau avait mis fin à la campagne active et j'obtins un congé pour me rendre à Paris ; je n'y restai

que le temps strictement nécessaire pour mes affaires. J'avais hâte de retourner à Strasbourg où je fus autorisé à transporter notre parc à la Robertsau, aux portes mêmes de la ville. Pendant que je me plaisais à faire valser les jolies alsaciennes, deux fois la fortune sembla m'offrir des occasions d'avancement militaire que je laissai échapper. D'abord ce fut l'expédition d'Égypte : Coutelle, notre commandant, friand comme il l'était de toutes les aventures, avait demandé qu'une de ses compagnies y fût adjointe. Il fut donc décidé qu'un aérostat serait embarqué et la seconde compagnie fut désignée ; par suite d'une erreur des bureaux, la première partit, mais la bataille d'Aboukir anéantit le matériel, les officiers et les hommes furent utilisés dans les compagnies du génie ; Coutelle, accoutré d'un costume d'Arabe, alla jusqu'en Ethiopie explorer les sources du Nil.

La seconde occasion fut plus étrange et moins guerrière. La guerre menaçait de se rallumer avec l'Empire. Les généraux rejoignaient de toutes parts et l'on attendait à Strasbourg l'arrivée de Jourdan nommé général en chef de l'armée du Rhin. Un soir que je rentrais à l'hôtel de France où je logeais, j'entendis un grand bruit : une grande voiture de voyage s'arrêta devant la porte, j'en vis sortir le général que je reconnus parfaitement, mais qui me parut vieilli, et qui, à ma grande surprise, se retourna pour donner la main à une personne portant une espèce d'uniforme, c'est-à-dire vêtue d'une redingote bleue et coiffée d'un chapeau à grand plumet. Cette personne, s'appuyant familièrement sur le bras du général, recommanda d'un ton de voix très haut, mais assez singulier, qu'on eût grand soin de ses cartons et qu'on les montât de suite dans ses appartements. J'étais resté tout abasourdi sur le palier, quand le prétendu aide de camp passa devant moi, jeta un regard de mon côté, parut surpris à son tour, mais continua son chemin sans tourner la tête et riant aux éclats avec le général. « Parbleu, me dis-je, voilà qui est plaisant, je jurerais presque que j'ai connu de près monsieur l'aide de camp, c'est sans doute une ressemblance, mais elle est frappante. » Je m'en allai rêvant à cette singularité ; en rentrant, on m'apprit qu'un domestique du général était venu s'informer si je demeurais à l'hôtel et m'engager dans ce cas à passer le lendemain matin chez le général, en demandant à parler à son premier aide de camp. Désormais, plus d'incertitude : je savais à qui j'avais affaire, mais le souvenir de ce qui s'était passé ne laissa pas de m'inquiéter sur les suites de ce rendez-vous. Un mot de confession est nécessaire : On se souvient que j'avais eu à Aix-la-Chapelle une velléité de mariage qui avait échoué devant les nécessités du service. Ce premier feu s'était éteint, d'abord par l'absence, mais aussi par les rapports de jeunes officiers de ma connaissance qui m'avaient prouvé quel rôle de dupe j'allais jouer. Il m'en était resté un ressentiment profond quoique mélangé de sensations très amoureuses, de façon que rencontrant ma conquête à Paris lorsque j'y fus appelé pour mon grade de premier lieutenant, je combinai tellement ma colère et mes désirs que je profitai d'un caprice pour satisfaire les uns et que je contentai l'autre en partant le lendemain sans dire adieu ni merci. Certes le délit était notoire ; on pouvait m'en avoir gardé rancune et c'est ce que j'allais savoir le lendemain, car je ne pouvais me dispenser de répondre à l'assignation.

Je me présentai de bonne heure chez « monsieur l'aide de camp » qui, n'en déplût à son titre, occupait l'appartement d'honneur et je fus admis dès que je fus nommé. Je le trouvai à demi couché sur un sofa, dans son costume masculin assez coquettement arrangé pour que l'on pût se douter de ce qu'il cachait. Il me fit signe de m'asseoir et lorsque le domestique se fut retiré : « Avouez, me dit-il — ou plutôt me dit-elle — que je serais en droit de vous quereller de la manière plus que leste dont vous avez reconnu mes bontés, mais, comme j'ai coutume de rendre le bien pour le mal et que j'aime mes amis pour eux autant que pour moi, dites franchement si dans la position où je me trouve je puis être utile à votre avancement ou à votre fortune : ne craignez pas d'abuser de mon crédit ; je ne vous offre rien qu'il ne me soit facile de réaliser. — Je le crois, lui répartis-je en riant, mais ma fortune s'est améliorée depuis notre dernière entrevue, l'état militaire me fatigue et m'ennuie ; toute mon ambition est de le quitter aussitôt que la paix me le permettra : je compte alors donner ma démission et m'en aller à Paris jouir du peu de bien que je possède et que je ne désire pas augmenter. — Ainsi, vous refusez mes offres, me dit-elle. Eh bien ! à la bonne heure ; mais, si vous en aviez besoin, souvenez-vous que vous me trouverez toujours dans les mêmes dispositions et j'espère qu'à mon retour à Paris, à la fin de cette campagne, ma position y deviendra telle que les moyens ne me manqueront pas pour être utile à mes amis. » Elle me tendit sa blanche main que je baisai bien respectueusement et je sortis, enchanté d'en être quitte pour un aussi amical entretien.

Ce que je lui avais dit au reste était la pure vérité. Nous nous apercevions que nos puissants protecteurs avaient cessé d'être influents dans les conseils du gouvernement. Nous n'étions plus servis comme nous avions l'habitude de l'être, nos demandes restaient sans réponse dans les cartons du ministère, et quoique nous eussions tout préparé pour entrer en campagne, dès que la campagne s'ouvrirait, nul ordre ne nous venait. Voyant qu'on ne me faisait que des réponses évasives, je prévis une dislocation et pour me mettre à l'abri d'une translation qui eût contrarié mes projets, j'adressai au ministre ma démission appuyée de certificats de médecins de l'armée et fondée sur le délabrement de ma santé qui me forçait de quitter le service.

Avant qu'elle fût acceptée, j'eus le temps de revoir passer à Strasbourg, Jourdan, toujours accompagné de son précieux aide de camp. Il paraît qu'il avait prétendu tout mener à l'armée, le Gouvernement s'en était ému et avait rappelé le général en chef.

Le capitaine m'apporta enfin mon congé définitif : Je fis aussitôt mes adieux à mes camarades qui, je puis le dire, ne me virent pas partir sans regret, car nous avions vécu dans la plus parfaite harmonie, et, dans ma carrière militaire, je n'ai eu ni à subir ni à ordonner une punition. Très peu de temps après, le corps des aérostiers était dissous.

(Illustrations de F. de Myrbach.)





LES

Chevaux et la Voiture

SOUS LOUIS XV (*)



Sous le Roi bien-aimé, le luxe des équipages est poussé à un point dont on se fait difficilement idée. Les quelques rares voitures qui existent encore éparses dans différents musées, alors qu'il serait si rationnel et si intéressant de faire, comme à Madrid, un musée du luxe et de l'art équestre, ces quelques voitures peuvent à peine nous aider à évoquer les merveilles de cette belle époque.

Le 24 décembre 1738, M. le prince de Lichtenstein, ambassadeur de l'Empereur, fait son entrée à Versailles après l'avoir faite la veille à Paris, et sans répéter la description minutieuse qu'en donne *Le Mercure* (décembre 1738, page 2,702), je dirai rapidement en quel ordre magnifique le prince arriva au château. Le premier carrosse qui pénètre dans la cour est celui de l'introducteur des ambassadeurs, puis vient celui du prince de Pons, nommé par le Roi pour accompagner l'ambassadeur; ces deux carrosses sont vides; après, c'est le carrosse du Roi, spécialement destiné aux ambassadeurs et qui est « chargé d'autant de dorures qu'il en peut supporter »; dans ce carrosse, M. de Lichtenstein, M. le prince de Pons et l'introducteur, M. de Sainctot; suivent : le carrosse des écuyers de la Reine, « qui est fort vilain »; le carrosse de l'ambassadeur, « extraordinairement riche et chargé de beaucoup de bronzes, lesquels sont parfaitement bien travaillés, le dedans de velours cramoisi fort chargé de dorures, mais de bon goût »; il est traîné par huit grands chevaux bais, magnifiquement harnachés, et les panneaux sont couverts de merveilleuses peintures; ce carrosse est suivi par un second à huit places, traîné aussi par huit chevaux harnachés de bleu et très chargés d'or; le dedans en est garni de velours bleu avec les crépines et la cartisane d'argent; suivent : une calèche dont l'intérieur est de velours vert, une berline garnie de bronzes dorés, et enfin le carrosse du prince de Ligne, attelée de six chevaux pie.

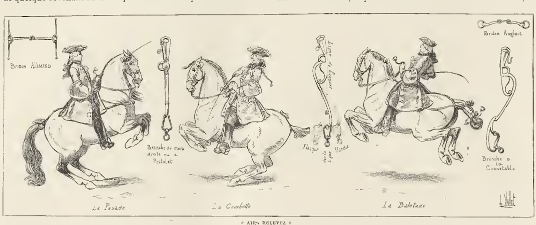
« Ces neuf carrosses, précédés de plusieurs gentilshommes, d'écuyers, pages et palefreniers à cheval, et accompagnés de grand nombre de valets de pied fort magnifiquement vêtus, prennent à droite en entrant dans la cour, passent au pied des marches de la cour de marbre (ces marches ont été supprimées sous Louis-Philippe) et font le tour par-dessous les fenêtres de M. le Cardinal. »

Pour le mariage de Madame avec l'Infant d'Espagne, en 1739, M. de las Minas, ambassadeur d'Espagne, fit faire quatre carrosses qu'il paya 200,000 livres; pour sa livrée, 120,000 livres, — chaque habit de laquais coûtant 800 livres, et il y en avait soixante-dix. Et quand on fit observer à M. de las Minas qu'il eût pu, sans que cela se vît, économiser 60,000 livres sur les dorures des carrosses, il répondit que l'Espagne voulait que tout fût au plus magnifique. Aux habits de ses gentilshommes et de ses écuyers il mit 60,000 livres. Le dimanche 23 août 1739, il vint faire sa demande avec cinq carrosses, dont un de velours vert dedans et *dehors*, et tout brodé d'or et d'argent.

Lorsque Madame Infante partit, le 31 août, pour Madrid, elle emmena deux carrosses du corps, une gondole, plusieurs berlines, chaises, surtouts, et 900 chevaux, tant du Roi que de louage. Le Roi conduisit sa fille jusqu'au pont Colbert et dit au cocher en montant en carrosse : « A Madrid ! », ce qui est d'étiquette.

(*) Voir le *Figaro Illustré*, fascicule de Juin.

Il y a quelques années, Versailles sembla se réveiller de son long sommeil pour recevoir le successeur de Pierre le Grand. Si quelque revenant du siècle passé eût contemplé nos modernes façons d'être grandiose et superbe, quel mépris, quelle tristesse aussi n'eût-il pas éprouvée devant la mesquinerie des cérémonies modernes, la pauvreté funèbre d'un luxe au rabais, la



« AIRS RELEVEZ »

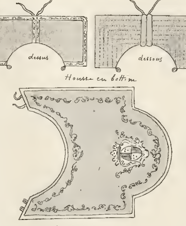
lugubre uniformité d'un costume qui, comme l'a dit Musset, met tous les hommes en grand deuil; et la grotesque exhibition des fiacres bien vernis qui servent à présent de voitures de gala. Tout ce luxe passé avait certes sa raison d'être, même au point de vue du bien social, car enfin, les grands seigneurs ne construisaient pas leurs voitures eux-mêmes, pas plus qu'ils ne brodaient leurs habits; tout cela n'occupait-il pas un nombre infini d'ouvriers de tous les états, depuis les artistes de grand talent qui peignaient les panneaux des voitures jusqu'au peuple de domestiques que nécessitait cette multitude de chevaux?

Et puis, quoi qu'on fasse, nous sommes des latins, le *panem et circenses* nous est toujours aussi nécessaire; Ventre saint gris! comme disait quelqu'un de bien français, si le pain a bien augmenté depuis cent ans, en revanche les *circenses* se réduisent à la revue du 14 juillet. Plus de joies des yeux, plus de délassements aux soucis et à la tristesse toujours croissante de cette fin de siècle, où l'ennui ne le dispute qu'à la banalité. Le luxe et le charme de notre nouvelle Athènes ce sont les automobiles, leur odeur exquise et leurs délicieux conducteurs portant avec distinction cette casquette de chef de gare qui me semble vraiment bien peu parente du tricorne de Lauzun et de Richelieu.

Le nom du duc de Richelieu me ramène à mon sujet et au siècle où le ridicule snobisme n'avait pas remplacé le « chic français ». On sait que c'est ce brillant duc qui inventa ce qu'on appelait: les dolentes ou dormeuses. La première qu'il essaya lui fut amenée à Choisy, en 1742. Le jeudi 13 décembre, à neuf heures du soir, en présence d'une trentaine de personnes qui composaient la suite royale, il partit pour aller tenir les Etats de Languedoc. « Il a fait faire une chaise de poste où l'on porte dans un coffre, derrière, à manger pour plusieurs jours; et sur le devant, il y a de quoi mettre trois entrées toutes prêtes à mettre au feu, de sorte que son cuisinier, qui le suit, s'avançant un peu avant lui, avec le panier où sont les entrées, lui tient son dîner ou son souper prêt également partout. Outre cela, il a fait mettre dans cette chaise un lit où il est couché entre deux draps; il se déshabilla donc à Choisy, et après que l'on eût bassiné le lit de sa chaise, il y monta, se coucha en présence de trente personnes qui étoient là, et dit qu'on le réveilleroit à Lyon. »

Ces voitures furent bientôt imitées et même perfectionnées. Dans le beau livre de Roubot, qui parut une trentaine d'années plus tard, on trouve, à l'article *Menuisier en voiture*, le plan et description complète et détaillée d'une « Dormeuse ».

Les chaises de poste, nom qui depuis s'est étendu à tort à différentes sortes de voitures de voyage, étaient alors généralement à une seule place, et le plus étroites possible, afin que la personne qui s'y plaçait n'y entrât qu'à peine! Cette observation était essentielle, parce que, quand ces voitures étaient trop larges, le balottement inévitable fatiguait beaucoup; au lieu que quand elles étaient juste à la grosseur de la personne, on y était bien moins fatigué. La portière ouvrait devant, en se rabattant sur le garde-crotte; ce genre de portière s'appelait à la *Toulouse*. Elles s'attelaient: le sous-verge entre les brancards et le porteur à un palonnier fixé au brancard de gauche. Comme dans la poste à la française, le porteur était à une bonne longueur de selle en avant du sous-verge, de façon à ce que dans les descentes ou les tournants le mors du sous-verge fût bien à portée de la main du postillon. A une cinquantaine de mètres en avant courait un piqueur chargé de faire faire place ou de préparer les relais, et souvent, derrière était un garçon d'attelage menant un cheval de main. Ces deux chevaux de rechange s'appelaient « les badinants ». A l'arrière de la chaise, qui était à *cul-de-singe* ou à *l'écrevisse*, selon son mode de suspension, il y avait une petite plate-forme sur laquelle pouvait monter un laquais, mais où généralement, dans les voyages un peu longs, on attachait les bagages. On ne se servait pas des chaises de poste que pour voyager, mais aussi pour les courses ordinaires et même pour aller aux rendez-vous de chasse; il y en avait de merveilleusement peintes et ornées, tout comme les chaises à porteurs.



HOUSSES

Seules, les voitures ou carrosses des gens titrés entraient dans la cour royale à Versailles, à Compiègne, à Fontainebleau, dans tous les châteaux royaux et exception seule en fut faite pour celles du comte de Tessin, quoiqu'il ne fût ni titré ni ambassadeur.

A Versailles, les carrosses n'entraient plus dans la cour quand le Roi était couché, et on faisait sortir ceux qui s'y trouvaient. A Compiègne, on fermait également la porte de la cour quand le Roi et la Reine étaient couchés; mais on n'en faisait pas sortir les carrosses, quoique l'appartement de la Reine donnât précisément sur cette cour.

Lorsque le Roi sortait en carrosse ou en calèche, il y avait toujours deux de ces voitures qu'on appelait du *corps*. Mais la différence était que, s'il s'agissait de calèches, celle où le Roi était marchait la première au lieu que s'il s'agissait de carrosses, celui où le Roi n'était pas marchait le premier. Pour la procession du Saint-Sacrement, Sa Majesté ne sortait qu'avec deux carrosses à deux chevaux (en 1738, pour le renouvellement du vœu de Louis XIII, il y alla à huit chevaux).

Il était d'étiquette qu'il n'y eût que des chevaux gris au carrosse de la Reine.

Lorsque le Roi ou la Reine devaient manger en route, il y avait ce que l'on appelait des « cantines », boîtes d'argent,

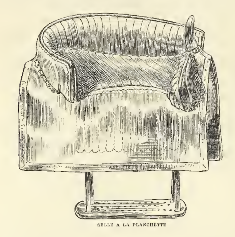
LOUIS VALLET



LE TRAINEAU

renfermant des mets gras ou maigres, mises dans une cassette fermant à clef; le premier écuyer devant avoir soin, lorsque la cassette était remplie, de se faire apporter la clef et de la remettre lui-même au Roi ou à la Reine.

Lorsque le Roi partait en campagne, il y avait dans sa suite



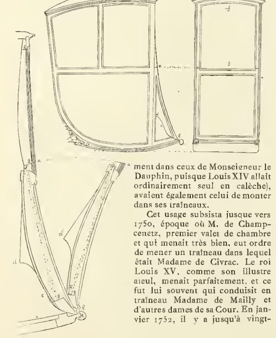
SELLE A LA PLANCHETTE

douze *sommiers* chargés de porter à cheval derrière eux une cantine pour les haltes du Roi; ces sommiers portaient un uniforme bleu avec un petit galon d'argent sur toutes les coutures, pour les différencier des officiers ordinaires de la bouche, qui avaient ce même uniforme bleu, mais avec un galon d'or plus ou moins grand, suivant leur grade.

Nul n'avait droit de monter dans les carrosses du Roi sans être appelé par le Roi lui-même; une ordonnance rendue sous le ministère du duc de Bourbon le dit expressément. Cependant le capitaine des gardes et M. le Premier (le premier écuyer) montaient quelquefois immédiatement après le Roi sans être nommés. Lorsque le Roi avait avec lui les princes du sang, les trois places du fond de la seconde voiture étaient pour le grand chambellan, le premier gentilhomme de la Chambre et le capitaine des gardes.

Sous le règne de Louis XIV, les gentilshommes qui avaient l'honneur de monter dans les carrosses du Roi (ou plus justement dans ceux de Monseigneur le Dauphin, puisque Louis XIV allait ordinairement seul en calèche), avaient également celui de monter dans ses traîneaux.

Cet usage subsista jusque vers 1750, époque où M. de Champcenetz, premier valet de chambre et qui menait très bien, eut ordre de mener un traîneau dans lequel était Madame de Civrac. Le roi Louis XV, comme son illustre aïeul, menait parfaitement, et ce fut lui souvent qui conduisit en traîneau Madame de Mailly et d'autres dames de sa Cour. En janvier 1752, il y a jusqu'à vingt-quatre traîneaux à la promenade, avec soixante chevaux de relais.

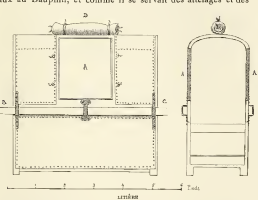


CHAISE DE POSTE (COUPE ET ÉLÉVATION) — PORTIÈRE A LA TOULOUSE

Lorsque le Roi montait à cheval en descendant de son carrosse, le premier valet de pied en charge et par conséquent de la grande écurie, par droit de sa charge et préférablement à tout écuyer, tenait l'étrier du Roi; au lieu que quand le Roi montait à cheval à un relai, à la chasse, c'étaient les écuyers du Roi ou, à leur défaut, un page qui tenait la bride et l'étrier. A cette occasion, je citerai une anecdote qui montrera la douceur du roi Louis XV pour ceux qui avaient l'honneur de le servir. « En 1740, étant à la chasse et prêt à monter à cheval, on lui avait apporté deux bottes du même pied; il s'assit tranquillement et attendit en disant : « Celui qui les a oubliées est plus « fâché que moi ». Pour corroborer ce fait, le duc de Luynes raconte qu'en cette même année 1740, en mai, Louis XV étant à table, et au fruit, voulut mettre du sucre dans de la crème; il n'y en avait point dans le sucrier; il ne marqua pas la moindre impatience et dit en badinant : « On voit bien qu'il y en avait « hier ». Cela est loin du gros Louis XVI, réputé si bon et qui tue un petit chien qui avait eu le malheur d'éclabousser son bas.

Dans les voyages du Roi par tout le royaume, c'était la petite écurie qui choisissait et réquisitionnait les écuries. Mais, hors du royaume, en cas de guerre, c'était la grande écurie qui jouissait de ce droit.

C'était aussi la petite écurie qui fournissait les premiers chevaux au Dauphin, et comme il se servait des attelages et des cochers du Roi, la petite écurie, en 1736, fut augmentée de deux attelages.



LITIÈRE

Je parlais tout à l'heure de l'entrée dans les carrosses du Roi et de la Reine. Ceux qui avaient l'honneur d'y monter pour la première fois payaient dix louis pour ceux du Roi et égale somme pour ceux de la Reine. C'était un droit que se partageait la livrée.

J'ai dit qu'ordinairement le Roi marchait à deux carrosses du corps. Ces deux voitures étaient égales, ainsi que le confirme ce mot de Louis XV à Fontainebleau : « Un jour qu'il y avait deux tables, l'une de douze, l'autre de vingt couverts, il demanda en riant à M. de Courtenvaux à laquelle il fallait qu'il se mît. M. de Courtenvaux répondit qu'il donnerait une marque de faveur à la grande table en s'y voulant bien mettre; sur quoi le Roi reprit : « Mais mes tables sont comme mes carrosses, « elles sont égales ».

Nul homme hors le Roi ou le Dauphin n'entrait dans les carrosses de la Reine. Cependant, il était d'usage que les hommes pussent monter dans celui du premier écuyer de la Reine.

A propos du premier écuyer de la Reine, une des prérogatives de ses fonctions était de porter le parasol de cette princesse, mais seulement lorsqu'elle se servait d'un petit parasol; lorsqu'elle se servait du grand, il était porté par un valet de pied.

Lorsque la Reine était montée dans sa voiture, la dame d'honneur montait sans être appelée et c'était elle qui appelait les dames nommées par la Reine; pour le second carrosse, on ne nommait point, parce que l'arrangement était fait avant que la Reine sortît et que les dames qui devaient la suivre avaient été averties.

Le confesseur de la Reine avait le droit d'avoir deux chevaux dans l'écurie de la Reine, pour son usage, mais il ne pouvait cependant en disposer que par l'ordre de M. de Tessé, premier écuyer de la Reine. Celui du Roi avait quatre chevaux pour son usage et il en disposait comme il voulait; il les nourrissait chez lui et le Roi lui en payait la nourriture.

Le 21 juillet 1742, la reine Marie Leczinska vint à la grande écurie en carrosse à huit chevaux et suivie de ses dames. Elle allait pour la première fois voir le Dauphin, élève de M. de Salvert, monter à cheval au manège.

On avait mis sur le balcon qui était à gauche en arrivant au château un tapis de pied et un fauteuil, et le Dauphin attendait la Reine à cheval. Elle arriva vers midi, monta au balcon et s'assit. Toutes les dames — elles étaient huit ou neuf, titrées et non titrées — restèrent un moment debout. L'archevêque de Rouen, l'évêque de Bayeux et le duc de Luynes étaient sur ce même balcon; l'autre balcon était rempli de pages et de courtisans. On avait apporté des pliants du garde-meuble pour toutes les dames; Madame de Luynes demanda à la Reine si l'on ne pouvait pas considérer le manège comme un spectacle et si, par conséquent, les dames non titrées ne pouvaient pas s'asseoir.

La Reine resta quelque temps sans répondre, et toutes les dames titrées s'assirent, puis, au bout de quelques minutes, la Reine se retourna et dit : « Ceci est comme un spectacle, pourquoi ces dames ne s'assoient-elles pas ? » Immédiatement toutes les dames prirent leur pliant et elles assistèrent aux exercices qu'exécuta le Dauphin avec la grâce et l'aisance qu'on y portait alors. Pour terminer, on fit venir quelques pages, qui montèrent des chevaux que l'on voulait montrer à la Reine.

Quand on évoque le souvenir de toutes les splendeurs de cette société où tout était si bien réglé et si bien à sa place qu'on a pu dire, avec juste raison, que la Révolution avait mis les maîtres à la cuisine et les valets au salon, on ne peut se défendre d'une grande impression de tristesse en se demandant ce que sont devenus et les admirables carrosses et tous les objets, selles et brides de grand prix, que nous serions si heureux d'admirer aujourd'hui; tout cela fut pillé, dispersé, vendu aux étrangers, comme les merveilleux meubles de la Dauphine, de la marquise de Pompadour, de la comtesse du Barry, que le voyageur revoit, avec un douloureux serrement de cœur, au South Kensington Museum de Londres, où sont soigneusement conservées et étiquetées tant de merveilles provenant de Versailles, de Marly, de tous les châteaux de France.

Car, hélas! c'est là qu'il faut aller pour se bien convaincre de la supériorité éclatante, incontestable, de l'art français du XVIII[e] siècle.

Il faut s'y résigner.

C'est fini pour toujours de ce beau luxe d'un goût si pur et si sûr, qui a créé tant de beaux objets dont nous admirons les épaves. Nous en sommes réduits à copier servilement les beaux meubles de cette époque, dans notre impuissance à rien créer que du faux moyen âge étique et ennuyeux. Et, je le répète encore pour mieux l'affirmer, depuis le XVIII[e] siècle, le sens du goût, le sens de la richesse et de la majesté semble perdu, et c'est fini du luxe des équipages et de celui de l'équitation.

Qu'on daigne jeter un regard au musée de Cluny, sur la délicieuse berline Louis XV qui y est conservée. Ce n'est que ce que nous appellerions une voiture *de visites;* qu'on compare pourtant cette voiture et ses peintures exquises avec les berlines de soi-disant gala qu'on a faites ou réparées pour le voyage du czar! à peine eussent-elle semblé dignes de voiturer les gens de la suite, et à coup sûr elles n'eussent pas figuré, même à la dernière place, à l'entrée d'un ambassadeur.

Revenons donc à cette prestigieuse époque, dans l'étude de laquelle on est si heureux d'oublier la pauvreté et la laideur de la nôtre.

Je trouve dans les mémoires du temps une assez curieuse étymologie du mot estafette (de l'allemand *stafette*, courrier, express)?

« J'ai appris aujourd'hui ce que l'on appelle stafette

en Allemagne; c'est un usage pour que les paquets soient rendus plus promptement. Les ministres des princes d'Allemagne adressent leurs paquets à Strasbourg, par exemple au maître de la poste, lequel porte le paquet à Kehl, sur les terres de l'Empire, et là il paye au maître de Kehl, sur le pied d'un cheval par poste, jusqu'au lieu où le paquet doit être rendu. Le maître de poste de Kehl fait partir un postillon, et à chaque poste un nouveau postillon porte le paquet à la poste d'après, et le maître de poste de Kehl est chargé de payer à chaque maître de poste ce qui lui appartient. Les postes sont de quatre lieues, et l'on paye par cheval un florin, ce qui vaut cinquante sols à cause du change. Le prix ordinaire du florin est de quarante sols de notre monnaie. »

* * *

Pour terminer, deux anecdotes, une pour les chasseurs, l'autre pour les peintres de genre :

« En novembre 1748, en Normandie, les MM. de Roncherolles, grands chasseurs, attaquèrent, dans la forêt de Villedieu, près de Coutances, un grand sanglier, qui leur tua ou blessa onze chiens, sans pouvoir le prendre.

« Piqués de cet insuccès, ils passèrent la nuit et couchèrent sur le lieu pour recommencer le lendemain.

« Le sanglier fit beaucoup de chemin pendant la nuit; ils le suivirent et couchèrent encore dans l'endroit où ils espéraient le relancer le lendemain; mais leur projet fut inutile : le sanglier allait toujours devant lui; enfin, ils ne purent les rejoindre que le quatrième jour, à vingt-huit ou trente lieues de l'endroit où ils l'avaient attaqué. »

L'autre anecdote se rapporte à la jeunesse du Roi et au cardinal de Fleury :

« Après la mort du duc d'Orléans, M. le Duc étant premier ministre, outre le travail qu'il faisait avec le Roi, auquel M. de Fréjus était toujours présent, ce dernier avait conservé l'usage d'être tous les jours seul avec le Roi pendant une heure ou deux, sous prétexte d'une espèce de continuation d'étude. Il y avait, dans la petite galerie intérieure de l'appartement du Roi un cheval de bois où le Roi prenait les leçons du maître à voltiger. Pendant ce temps de tête-à-tête avec M. de Fréjus, le Roi passait par cette petite galerie, sautait sur le cheval de bois, et M. de Fréjus, par complaisance, ôtait son manteau et faisait ou essayait de faire le même exercice. »

N'est-ce pas un tableau tout fait que celui de ce jeune homme, « le plus beau de son royaume », et du vieil évêque essayant de faire de la voltige ?

Et comme mot de la fin, une jolie réponse qui, si elle n'a pas trait à l'équitation, est, en tout cas, d'un homme qui avait fait fort bonne figure à cheval :

« Le maréchal de Villars faisait sa cour à Louis XV. Le Roi, qui on le sait, avait la déplorable manie de parler souvent de mort, surtout aux gens âgés, lui dit : « Monsieur le Maréchal, combien gagnerai-je à votre mort ? « — Sire, répond le vieux soldat, je ne sais pas ce que « Votre Majesté y gagnera, mais le feu roi aurait cru y « perdre. »

L. VALLET.



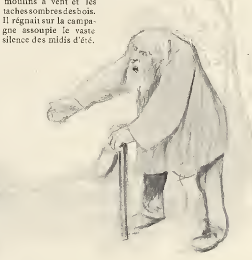
L'autre Point de Vue

Le comte de Pardan était à peu près certain des infidélités de sa femme, mais il ne cherchait pas à s'en assurer, parce qu'il aimait surtout sa tranquillité. Seulement, afin de se trouver le moins possible avec la comtesse, il demeurait six mois par an, dans sa terre du Grand-Pâtis, aux environs de Bressuire, en Vendée. Là, parmi les occupations et les paysages familiers à son enfance, ce grand veneur, à la barbe grisonnante, coupée en éventail sur la figure hâlée, se trouvait mieux à l'aise que dans les salons parisiens.

Par souci des apparences, la comtesse venait s'enterrer au Grand-Pâtis, pendant quelques semaines d'été, alors que vraiment il n'y a rien à faire nulle part. Elle s'y ennuyait à périr, écrivait plusieurs lettres par jour, et se plaignait des voisins, du soleil, de la pluie, de tout. M. de Pardan la supportait avec nonchalance, s'occupait de ses terres, de ses chevaux et de ses chiens.

Ce jour-là, après le déjeuner, au lieu de rester comme d'ordinaire, à bâiller dans un fauteuil jusqu'à l'heure du courrier, Madame de Pardan suivit son mari dans le parc où il allait voir ce que devenait un semis de chênes. Combien eût-elle donné pour être ailleurs!. . Et, maugréant que la verdure lui donnait la migraine, elle poussait tristement des brindilles, au bout de son ombrelle.

Le comte, amoureux de sa terre natale, se réjouissait de voir les pelouses et les massifs épais, dévalant jusqu'à la route départementale, très blanche qui traversait le parc au pied de la colline. De l'autre côté s'étendaient les grands horizons du Maine-et-Loire et la ligne bleue du ciel. Çà et là des clochers, des moulins à vent et les taches sombres des bois. Il régnait sur la campagne assoupie le vaste silence des midis d'été.



Le comte alluma sa pipe. La comtesse, cherchant la fraîcheur se dirigea vers un étang qui miroitait parmi des bouquets d'arbres, sous lesquels des vaches, affaissées, rêvaient. Elle s'écria, de mauvaise humeur:

« Voilà encore un mendiant qui lave son linge sale dans la pièce d'eau. C'est dégoûtant. Vous devriez empêcher cela. »

Le comte lui répondit, sans se fâcher:

« Je ne veux pas rompre les coutumes de tous ceux qui m'ont précédé dans cette terre. L'étang a toujours été ouvert aux pauvres diables qui cheminent sur la grand'route. D'ailleurs je connais celui-ci. C'est le père Antoine, un bonhomme qui vient depuis plusieurs années, me demander l'aumône. Je vais lui dire bonjour. »

Il s'approcha de l'étang et la comtesse le suivit.

Le père Antoine quitta sa besogne pour les saluer. C'était un haut vieillard chenu, la barbe blanche et des yeux bleus, fatigués, mais point tristes, proprement vêtu, de vêtements rapiécés en morceaux de diverses couleurs. Il dit gaiement:

« Bonjour, Monsieur le comte, votre santé est bonne?

— Pas mauvaise, Antoine, comme vous voyez. Et la vôtre? Je ne vous ai pas vu ce printemps.

— J'étais fatigué, Monsieur le comte. Alors je me suis fait admettre à l'hospice de Fontenay... Et donc, Madame la comtesse est en Vendée, pour passer quelque temps? »

M. de Pardan détourna la conversation: « Vous avez belle mine, Antoine. Il paraît que le métier n'est pas mauvais.

— Dame, Monsieur le comte, il y a des avantages et des ennuis comme dans tout. Mais il est certain que le département est bien hospitalier. Dans les châteaux, non plus que dans les fermes, le Vendéen ne sait pas refuser un morceau de pain et une botte de paille pour dormir dessus. C'est du bon peuple, pour sûr. Mon inconvénient, c'est mes pieds. Si je n'avais pas les pieds qui se crevassent, depuis le temps que je chemine, je ne serais pas trop mal à mon aise. Du reste j'aurais tort de me plaindre. Il y en a de plus malheureux que moi. »

La comtesse s'amusa d'une conception aussi simple de l'existence.

« Il y a longtemps que vous exercez votre .. profession?

— Dix-neuf ans, Madame la comtesse. Il y aura dix-neuf ans à la saint Christophe... Avant, j'étais facteur, facteur rural des postes. C'est alors que j'ai fait mon apprentissage de cheminer sur les grandes routes.

« Le métier vous déplaisait?

— Pardon, Madame la comtesse, il m'agréait au contraire, bien que j'eusse déjà mal aux pieds. Mais il est arrivé des circonstances qui m'ont obligé à donner ma démission. »

Madame de Pardan s'ennuyait trop pour ne pas être curieuse. « Peut-on savoir quelles circonstances? »

Antoine répondit simplement: « J'ai tué ma femme. Alors je suis passé en justice. Les juges m'ont acquitté, mais tout de même il a fallu rendre ma boîte aux lettres. »

Antoine n'en dit pas plus long, M. de Pardan qui connaissait l'histoire, se tint coi et fuma sa pipe. Quel démon de perversité engagea la comtesse à demander des détails sur la fin tragique de Madame Antoine?

Antoine ne s'y refusa pas. Il se faisait même une espèce de gloire d'un récit, qu'il contait dans les fermes à ses hôtes attablés, ainsi que les aèdes disaient leurs rapsodies.

Il prit une attitude, campé, sur son bâton, et commença.

« C'était au mois de juin de l'année 1877, un beau matin. Je faisais ma tournée, comme d'ordinaire, sans penser à rien, lorsqu'en passant dans le village d'Epremesnil qui est à trois kilomètres de la Huchette ou je demeurais, la femme Chamouillet, m'arrêta sur le seuil de sa porte. « Eh bonjour, An-« toine, où que tu vas donc si vitement? — Où je vas...? je vaspor-

« ter une lettre chargée à M. Feridon, l'épi-« cier, en face de l'église. — T'es donc bien « pressé de rentrer chez toi...? — Pourquoi « que je ne serais pas pressé de rentrer chez « moi? — Parce que tu dérangeras peut-« être ta femme et son galant qui est Faro, « le fils du meunier!.. » Sur quoi, elle ferma sa porte, mais le mal était fait. Je me rappelai comment un soir, j'avais cru voir Faro qui sortait de chez nous, au moment où je rentrais, la nuit tombée; et puis des paroles et des rires que j'avais entendus en passant devant des personnes. Et je jugeai mon affaire assez mauvaise. Cependant je continuai ma tournée selon mon devoir, mais je n'avais plus le cœur aux lettres. Quand j'arrivai chez moi, je ne trouvai rien qui ne fût pas naturel. Toutefois, comme *ils* savaient l'heure de mon retour, *ils*



avaient pu se précautionner; cependant je vis bien que ma femme avait les yeux noirs jusqu'en bas de la figure. Alors l'idée me vint de la tenter par une ruse et je lui dis que le lendemain, je ne rentrerais pas, parce que je passerais la nuit à faire des écritures pour aider la buraliste. C'était un mensonge, mais il y a des moments où il faut mentir, n'est-ce pas Monsieur le comte et Madame la comtesse?

« Donc le soir du jour suivant, qui était un samedi, veille de la Pentecôte je soupai d'abord, dans une auberge du bourg, en ne me refusant pas une bonne ration de vin, pour me donner du cœur. Puis vers neuf heures, je me dirigeai vers la Huchette, sur la route éclairée par la lune. En passant devant le moulin, je vis le meunier qui prenait le frais devant sa porte, et je lui demandai avec un peu d'espoir si Faro était là. Il me répondit en riant, qu'il était occupé ailleurs... Ainsi je compris que tout le pays se divertissait de moi et cela me rendit plus furieux que la chose même. Je pris le chemin de mon logis en serrant mon bâton dans ma main, et le sang me brûlait la figure... Ce que j'allais faire, je n'aurais pas pu le dire, parce que je ne le savais pas mais je marchais si vite et j'avais l'air si méchant qu'une enfant qui me vit, se mit à crier et les chiens aboyaient...

« *Eux* me jugeaient bien nigaud et se méfiaient si peu de moi qu'ils avaient laissé ouverte la porte sur la rue. Cependant ils entendirent mon pas dans l'escalier et s'effarèrent... Mais trop tard, du moins pour ma femme. Car, avant qu'elle ne se fût levée, j'assénai de toute ma force, qui était grande alors, un coup de bâton sur le lit et elle fut atteinte derrière la tête, au-dessus de la nuque. Alors, sans qu'elle poussât un cri, je vis sa forme blanche s'allonger sur le drap, au clair de la lune, et elle mourut aussitôt, tandis que son galant s'ensauvait par la fenêtre... Voilà mon histoire. »

Il y eut un petit silence.

La comtesse murmura :

« Quelle brute !... tout de même c'est un homme. »

Et elle regarda le comte qui rêvait en observant le ciel dans le miroir de l'étang.

Il demanda : « Vous n'avez jamais senti de remords? »

Antoine frappa le sol avec son bâton :

« Jamais, Monsieur le comte, jamais. Et si c'était à refaire, je recommencerais comme j'ai fait... Parce qu'une mauvaise femme par laquelle un homme devient la risée de ses voisins, je trouve qu'il faut l'exterminer comme une bête venimeuse. Ce n'est pas votre avis, Monsieur le comte et Madame la comtesse? Madame de Pardan souriait. M. de Pardan fit : « Peuh !... »

Et le silence recommença.

Alors Antoine, ramassant ses hardes qui séchaient sur l'herbe, les entassa dans un grand sac de cuir, formé de pièces cousues. Il mit par-dessus des morceaux de pain, des fruits, du fromage, et diverses denrées enveloppées dans du papier sale.

Puis il demanda : « Si c'était un effet de la bonté de Monsieur le comte, je serais bien content d'avoir un vieux gilet de flanelle, rapport à un rhumatisme, qui m'a pris la nuit dernière, et puis aussi un peu de saindoux, pour mes pieds.

— A la cuisine, Antoine, vous trouverez Jean qui vous donnera tout ce que vous voudrez.

— Merci bien, Monsieur le comte. Au plaisir et à l'honneur, Madame la comtesse. Que le bon Dieu bénisse votre union. »

Il chargea son sac sur ses fortes épaules arrondies et s'éloigna du pas lourd des vieux qui cheminent sans but, sur les grandes routes.

. . . .

M. de Pardan continua seul sa promenade. Il alla voir ses poulains. Madame de Pardan rentra chez elle et écrivit une longue lettre, qu'elle-même remit au facteur lorsqu'il passa au château pour prendre le courrier.

MAURICE SOULIÉ.

(Illustrations de Jean Veber)





L'OMBRELLE

Sous les rayons ardents du soleil de jadis,
Quand la terre abondait de sèves jaillissantes,
Les palmiers étendaient leurs branches verdissantes
Sur les êtres heureux du premier paradis.
Beaux dans leur nudité première,
Faits d'argile et faits de lumière,
Ivres d'air et de liberté,
Dans leur magnifique indolence
Ils promenaient leur innocence
A travers l'éternel été.

Or le soleil n'a plus ses ardeurs de fournaise,
Le souvenir s'éteint de l'antique impudeur
Et le moindre contact d'un rayon maraudeur,
Madame, vous emplit d'un étrange malaise.
Mais l'ouvrier prestigieux
Fit cet objet capricieux
Que balance votre main frêle,
Et qui, diversement teinté,
Prête à votre chère beauté
L'éclat d'un sceptre... et c'est l'ombrelle.

Et lorsque vous marchez l'ombrelle ouverte au vent,
Avec les mille feux dont le soleil l'irise,
Vous paraissez à l'œil qui vous suit en rêvant,
Comme un bateau coquet dévalant sous la brise.

GABRIEL MONTOYA.



J.-E. HARTING, MEMBRE DU O. H. C. GARDE-CHASSE. T. SIMONDS NEWAL, MEMBRE DU O. H. C. JAMES RUTHFORD, FAUCONNIER EN CHEF.
QUELQUES MEMBRES DU « OLD HAWKING CLUB »

Une Chasse au Faucon en Angleterre

Nous nous sommes levés de bon matin pour prendre le train à Waterloo-Station. Au buffet de la gare, une Anglaise très distinguée coupe des tartines pour un vieux monsieur. Par trois fois nous lui demandons du thé et des sandwichs, et par trois fois elle n'a pas plus l'air de se douter que nous lui avons adressé la parole que n'aurait pu le faire un poteau télégraphique.

Enfin, lentement, posément, tandis que l'heure nous talonne, elle nous sert des sandwichs surchargées de moutarde, et du thé brûlant; le tout nous emporte le palais, et, en hâte, nous sautons dans notre compartiment.

Sans esbrouffe, sans coups de sifflet ni de cloche, sans vociférations d'employés, le train se met en route d'un air bonhomme et deux heures après nous débarque à Porton. Là, une calèche d'un modèle bizarre nous attend, conduite par un cocher de même style, le chef orné d'un chapeau haut de forme au poil roux, aux endroits où l'usure n'a pas fait office de pelade.

Nous apercevons deux vieillards bibliques à longue barbe blanche, armés de longs bâtons ferrés, leurs jambes perdues dans des jambières qui furent à la mode du temps de Jean Bart: ils sont en tenue de chasseurs de loutres. En Angleterre, on chasse tout ce qui peut se chasser, méthodiquement, avec un costume spécial, suivant une méthode spéciale, quel que soit le gibier, rat, perdrix ou renard; les Anglais organiseraient des équipages de chasse pour chasser... une pensée importune.

Nous faisons environ deux milles sur une route blanche et bien entretenue; ici, d'ailleurs, quelque trajet que vous ayez à accomplir, si vous en demandez la longueur à un indigène, il vous répondra infailliblement qu'elle est de deux milles : c'est un cliché. A un tournant, notre calèche s'engage dans une brusque descente, et nous tombons dans une vallée remplie de bouquets d'arbres, de prairies vertes, sillonnée de cours d'eau d'une limpidité de cristal, au milieu de laquelle se groupent, auprès d'une antique demeure seigneuriale, un certain nombre de cottages en général assez coquets.

La fumée bleue sort des cheminées enveloppées d'un manteau de lierre, qui grimpe aussi de manière à encadrer les fenêtres à guillotine. Des enfants, tels qu'on les représente dans les les images anglaises, avec leurs chapeaux de paille ou leurs petites casquettes, leurs cheveux blonds et leurs joues rouges, s'amusent sur la grand'route et s'éparpillent comme des volées de moineaux à notre approche.

Ce ravissant petit coin de campagne anglaise a nom Amesbury. Notre conducteur nous arrête devant l'unique auberge du pays, le George Hotel, où notre premier soin, entre la prise de possession de nos chambres et le déjeuner, est d'aller jeter un coup d'œil sur l'équipage de faucons.

* * *

A l'heure actuelle, nous n'avons en France que quelques rares amateurs de fauconnerie, pratiquant encore un peu, tels que MM. Alfred Belvallette, P.-A. Pichot et Ed. Barrachin, docteur Arbal, George Sourbets, etc. En Angleterre, outre un certain nombre de propriétaires terriens possédant des équipages de faucons, il existe des équipages organisés par souscription, tels que le *Old Hawking Club*. Avec le faucon, les Anglais chassent les grouses et les corbeaux *(corneille* ou *frenc)* et le lapin et le lièvre avec des autours qu'ils sont obligés de faire venir du continent, car il n'en existe plus chez eux à l'état sauvage.

L'équipage du Club, que nous avons sous les yeux, se compose de douze à quinze faucons en moyenne, dressés à chasser le corbeau. Ils s'appellent Danceaway, Edith, Winnifred, Schilah, Trilby, etc.; ces noms sont féminins, comme le genre des oiseaux qui les portent. En effet, à l'inverse de ce qui se passe dans l'espèce humaine, la femelle du faucon est plus grosse et plus forte que le mâle, de sorte qu'elle seule est utilisée pour la chasse au corbeau.

L'une d'elles s'appelait Yvette : mais hélas! nous n'eûmes pas le plaisir de faire sa connaissance. Quelques jours avant notre arrivée, Yvette, lancée à la poursuite d'un pigeon, *déroba ses sonnettes*, ce qui se traduirait en français par « se tirer des guêtres », et ne revint pas au bercail.

Nos faucons sont sur leurs blocs, au milieu d'une pelouse située derrière les écuries de l'hôtel. Ils s'agitent peu ; de temps en temps, l'un d'eux remue ses sonnettes ; un autre, qui vient de se baigner, étale au soleil les plumes de ses ailes et de sa queue, *fait large*, suivant l'expression des anciens fauconniers ; car les faucons sont imbus de principes hydrothérapiques, et la grande bassine en fer-blanc remplie d'eau qui est successivement transportée auprès de chacun d'eux, n'est autre chose que leur tub.

Le fauconnier, un grand et large gaillard au poil roux, aux favoris coupés courts, en culottes courtes, avec de gros bas de laine à côtes qui s'enfoncent dans d'énormes bottines à lacets, vêtu d'une jaquette verte, couleur des fauconniers, nous désigne ses élèves en les appelant par leurs noms, et nous renseigne sur leurs qualités, leurs aptitudes, leurs mues. Danceaway, par exemple, est un remarquable pèlerin de quatre mues.


L'ÉQUIPAGE DE M. TH. J. MANN

Auprès du fauconnier, George Oxer, son aide, également vêtu de vert, fils de feu l'ancien fauconnier du Club, J. Frost, écoute avec respect les paroles qui tombent des lèvres de son maître.

Ce dernier nous explique qu'il fait voler ses faucons tous les jours pour les maintenir en forme, et qu'il les nourrit peu, afin de les laisser toujours sur leur faim : grâce à ce régime, la graisse ne les alourdit pas et ils mettent plus d'entrain à chasser la proie qui leur est offerte. Par ce procédé, il peut retarder leur mue jusqu'à l'époque où l'on ne chasse plus, ce qui est un avantage appréciable, puisque la mue inutilise le faucon pendant six mois environ ; pour qu'elle s'accomplisse bien, il faut nourrir l'oiseau aussi copieusement que possible.

* * *

Maintenant que nous avons fait connaissance avec les oiseaux dont nous allons tout à l'heure admirer les exploits, nous pouvons aller breakfaster à notre aise. Les membres du Club nous reçoivent avec une exquise cordialité ; leur hospitalité est, je puis le dire, écossaise, bien que nous soyons en plein Wiltshire. De la meilleure grâce du monde, ils nous font les honneurs de leur chez eux : car le George Hôtel est le quartier général où ils s'installent pendant le mois au cours duquel ils sillonnent les vastes terrains de chasse environnants.

Un à un, qui à cheval, qui en voiture, des gentlemen-farmers des environs, des ladies, arrivent à l'hôtel pour suivre la chasse ; d'autres rejoindront sur le terrain.

L'heure du départ va sonner. Je vais voir chaperonner les faucons, que l'on installe ensuite dans une voiture, un *van*, spécialement aménagée à leur intention. Ils sont juchés sur des perchoirs garnis de morceaux de tapis. La voiture emporte aussi des pigeons morts et des pigeons vivants, qui seront répartis entre les chasseurs et serviront de leurres pour rappeler les faucons égarés.

Le *van* est peint en noir. Primitivement, il l'était en blanc, pour être facilement aperçu de loin. Car souvent les vols de faucons entraînent les chasseurs à d'assez grandes distances, et dans ces immenses plaines, où l'on n'a pas de points de repère, on se perd aisément les uns les autres. Mais il arriva qu'au bout de quelque temps, les corbeaux s'aperçurent que la voiture blanche était pour eux un oiseau de mauvais augure ; ce bloc enfariné ne leur disait rien qui vaille, et ils s'enfuyaient à son approche. Il fallut changer l'aspect du *van* en le faisant passer du blanc au noir.

La caravane est prête et l'on se met en route. Notre voiture suit le *van*, qui sert de point de ralliement. Alentour, des amazones et des cavaliers, vêtus pour la plupart de jaquettes vertes, trottent en devisant ; chose bizarre : moins nous suivons les sentiers frayés, moins nous sommes cahotés, et je remarque que les voitures allant de Salisbury à Dewize roulent régulièrement à travers champs, à côté de la route.

Une fois sortis de la vallée d'Amesbury, nous nous trouvons dans une plaine où le regard s'étend à perte de vue ; le sol est très vallonné, marneux, à peine recouvert par endroits d'une mince couche végétale que cherche à éventrer la charrue ; la végétation est maigre : de rares bouquets d'arbres, des buissons isolés, perdus sur une immensité d'herbe rase et drue. C'est une lande.

Jamais nous ne vîmes tant de lièvres et de vanneaux ; le sol appartient à un nombre restreint de grands propriétaires, qui seuls ont le droit d'y chasser. Or, le braconnage est ici inconnu, car les pénalités de ce chef sont rigoureuses, de sorte que le gibier croît et se multiplie tout à son aise. Nous assistons, en passant, au curieux spectacle de la poursuite d'une haze par cinq ou six bouquins, que notre présence ne préoccupe nullement.

Nous eûmes la preuve que l'intelligence tactique du lièvre est certainement inférieure à celle de Napoléon, car vingt fois la haze fit le même crochet, et vingt fois sa demi-douzaine de soupirants fut dépistée.

Ce territoire est habité par une nombreuse population de corbeaux ; ils trouvent leur nourriture dans la plaine, boivent à de petites mares aménagées de place en place pour les bestiaux et les moutons, et nichent dans les bouquets d'arbres qui parsèment la lande.

Lorsque le fauconnier aperçoit, dans un endroit bien découvert, un ou plusieurs corbeaux en train de picorer, il procède de la façon suivante, toujours la même quoique chaque cas particulier présente un nombre infini de variantes faisant de cette chasse l'un des sports les plus attrayants que je connaisse : il descend du *van*, tenant le faucon sur son poing gauche ganté, en ayant soin de se mettre sous le vent par rapport à la proie, d'abord parce que le corbeau se laisse ainsi approcher de plus près, ensuite et surtout, parce que le faucon doit avoir vent debout pour pouvoir monter en l'air de façon à dominer son ennemi.

L'aide se place devant le fauconnier, de manière à masquer le faucon, et, dans cet ordre, tous deux marchent droit au corbeau. Si ce dernier ne s'est pas levé lorsqu'ils arrivent à bonne portée, un cavalier se détache du groupe de chasseurs et le fait partir.



ÉQUIPAGE DU MAJOR FISHER, POUR VOLER LA GROUSE EN ÉCOSSE

Aussitôt le fauconnier déchaperonne son oiseau et le jette sur le corbeau. Cavaliers et amazones se précipitent au galop poursuivre le vol au plus près.

Dès qu'il est déchaperonné, le faucon aperçoit son ennemi. Il commence par le gagner de vitesse et parcourt alors de longues distances avec une incroyable rapidité, tout en s'élevant graduellement, de façon à se trouver assez haut au-dessus du du corbeau pour pouvoir opérer sur lui une descente foudroyante. Quelquefois, le choc est mortel, et le faucon *lie* sa proie du premier coup.

Souvent aussi, lorsque le corbeau voit le faucon prêt à fondre sur lui, il fait un crochet, une *esquivade*, pour que le faucon, entraîné par son élan, passe à côté de lui. Il arrive que le faucon soit obligé d'opérer plusieurs descentes, ce qui produit ce que l'on appelle le *mouvement d'escarpolette*. La *ressource*, ou remontée du faucon est d'autant plus élevée qu'il s'est laissé tomber de plus haut.

Nous vîmes un choc tellement rude que le corbeau roula à terre de trente mètres de haut, complètement étourdi.

Pour le corbeau, la meilleure planche de salut est un arbre à sa portée. Il sait que là le faucon ne pourra pas l'atteindre et se contentera de planer jusqu'à ce qu'il aperçoive une autre proie. Rien n'est curieux comme les manœuvres du faucon cherchant à couper son adversaire, pour l'empêcher de se diriger du côté où il a vu des arbres : tous deux se montrent alors tacticiens émérites.

Lorsqu'un ou deux faucons sont lancés sur une bande de corbeaux, chacun doit choisir sa victime, et rien ne doit parvenir à le distraire dans sa poursuite : ainsi Schilah commit une faute en abandonnant son corbeau pour une perdrix qui vint à se lever ; un autre abandonna subitement sa chasse pour fondre sur une meule : il avait aperçu un énorme corbeau qui, la tête enfouie dans le blé, ne se méfiait de rien, et jugea que c'était une proie commode. Ledit corbeau avait, outre sa déveine, cette particularité que la mandibule supérieure de son bec était brisée d'ancienne date. Tandis que le faucon était à terre occupé à le tuer, une nombreuse bande de corbeaux, sachant qu'à ce moment ils n'avaient rien à craindre pour eux-mêmes, accoururent au-dessus de lui et firent avec leurs croassements une musique infernale !

Les faucons du Club firent de bonne besogne : sur une vingtaine de vols que nous vîmes en deux jours, deux seulement furent manqués. Winnifred fut la plus rapide, Danceaway la plus puissante. Cette dernière est tellement sûre de sa force, qu'elle s'amuse dans les airs avec sa proie, comme le chat avec la souris !

Sitôt le corbeau pris, les chasseurs poussent un cri de Mohican, « Whoop ! » sorte d'hallali. Le faucon saisit le corbeau dans ses serres ; le corbeau tâche de le mordre aux *mains* (on ne dit pas les « pattes », parce qu'il s'agit d'un oiseau noble), et à ce moment le faucon l'empoigne par le cou et lui brise la colonne vertébrale d'un coup de bec.

Tous deux sont à terre : les chasseurs accourent, s'arrêtent à une vingtaine de mètres des oiseaux ; l'un d'eux met pied à terre et enlève sa proie au faucon, qui est rechaperonné. Quand un faucon a fourni deux ou trois vols, on lui fait *courtoisie*, c'est-à-dire qu'on lui permet de dévorer sa prise : il ne l'a vraiment pas volé !

***

Différents incidents marquèrent chaque journée : le premier et le plus important fut le lunch, que l'on prend sur l'herbe, au

hasard de l'endroit où la chasse vous a conduits. Les œufs de vanneau tiennent une grande place dans le menu, et c'est un mets d'une finesse exquise. En second lieu, il arriva qu'un corbeau poursuivi voulut à toute force aller se réfugier dans un parc à moutons. Les cavaliers poussaient des cris pour l'en détourner, les moutons couraient, se bousculaient, effrayés, ahuris, tassés les uns contre les autres. Finalement, le corbeau eut gain de cause, car s'il ne réussit pas à se cacher sous le ventre d'un mouton, il avait du moins lassé le faucon, qui le laissa s'enfuir.

Lorsque la chasse fut terminée, le fauconnier fit voler un jeune tiercelet; l'oiseau montait à une assez grande hauteur et continuait à obéir aux gestes de son dresseur. On lui lâcha un pigeon : mais l'oiseau de Vénus était roublard et rapide, le tiercelet naïf, de sorte que le pigeon parvint à s'esquiver et à gagner un petit bois.

* * *

La dernière scène de chasse à laquelle nous assistâmes ne manqua ni de poésie, ni de grandeur. Le soleil, qui baissait à l'horizon, jetait sur la lande une teinte rousse, froide comme aux derniers jours d'automne; par endroits, des tumuli se dressaient, mystérieux et encore inviolés : car, outre un camp de Vespasien très bien conservé, cette terre garde de nombreux vestiges de l'époque préhistorique. Nous étions en face d'un superbe monument mégalithique, Stonenge : un cromlech composé de trois rangées de menhirs, surmontés d'énormes dalles, le tout en granit; les pierres des deux rangées externes atteignent jusqu'à huit et dix mètres de haut, avec un volume proportionnel à leur taille. Cela formait un admirable décor, et l'archéologue qui sommeille dans mon cœur m'avait fait descendre de voiture pour examiner le monument de plus près.

JOHN FROST, ANCIEN FAUCONNIER DU « OLD HAWKING CLUB »

Lorsque soudain, un corbeau se lève à bonne portée : un faucon lui donne la chasse, et le voilà qui se réfugie dans le cromlech. Cavaliers, amazones se mettent à galopper, entrant et sortant sous les portiques colossaux que formaient les pierres préhistoriques, gesticulant et poussant des cris jusqu'à ce que le corbeau quittât son abri pour tomber dans les serres du faucon.

Ce fut, dans la pénombre rougeoyante, comme une vision lointaine, une évocation de la vie des hommes qui ne sont plus.

Le soir, nous rentrons au George Hôtel, avec le froid et surtout la faim. Vite nous changeons de toilette. Dans nos chambres, nous trouvons un arsenal d'arrosoirs de toutes les dimensions, contenant de l'eau à toutes les températures. Je me suis demandé pourquoi les Anglais mettent tant d'eau dans leurs cuvettes et si peu daus leurs carafes, si peu, que oncques ne vis une carafe paraître sur une table à côté des bouteilles de champagne, de sherry, d'ale, de brandy, de whisky, de curaçao, nombreux et respectable bataillon.

Pendant le dîner, les histoires de chasse vont leur train : car, quel que soit le mode de chasser ou le gibier, l'âme du chasseur n'en reste pas moins intégralement la même. L'un conte l'histoire d'un autour qui fondit sur la chevelure fauve d'une dame, croyant avoir affaire au pelage d'un lièvre. Un autre, qui revient des Indes, affirme avoir vu un Indien tout nu, monté sur un cheval également nu, et qui, lancé au grand galop, attrapait les lièvres par les oreilles! Un autre... Mais il vaut mieux nous en tenir là.

Et nous avons quitté nos hôtes, enchantés de leur accueil et charmés d'avoir là de nouveaux amis, avec le souvenir des vols vraiment royaux auxquels nous venions d'assister. A Porton, le même train bonhomme et tranquille nous prit et nous ramena à Londres.

* * *

Et je me demande maintenant comment un sport aussi passionnant que la chasse au faucon a pu tomber en désuétude au point où il en est, en France, alors qu'autrefois les fauconniers français furent les premiers fauconniers du monde. Je souhaiterais vivement que les derniers fervents de la fauconnerie parvinssent à lui donner un nouvel essor. Mais surtout, je recommande à ceux qui se feraient les promoteurs de cette renaissance, de se rappeler le langage de la fauconnerie d'autrefois, qui est riche, varié, pittoresque, imagé, et de ne pas aller chercher ailleurs ce que nous avons en abondance chez nous.

HENRI MALO.

(Clichés du colonel Watson et de M. Barrachin.)



UN AUTOUR DE L'ÉQUIPAGE DE M. BARRACHIN.



ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot — JEAN BOUSSOD, MANZI, JOYANT & Cie, boulevard des Capucines

Seizième année.

Deuxième série. — N° 103.

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot

Octobre 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ETRANGER, *Union postale*
Un an 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE
Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Du *Figaro* quotidien.

SOMMAIRE :

LA SALLE DES MOULAGES AU MUSÉE DU LOUVRE

Si riche que soit le Musée du Louvre en sculpture antique, si fier qu'il puisse se montrer de sa Vénus de Milo, pour laquelle on ne saurait trouver d'épithète, il faut bien reconnaître que les autres musees d'Europe possedent, eux aussi, d'inestimables trésors, dont la connaissance est une nécessité pour les artistes et une jouissance pour les amateurs.

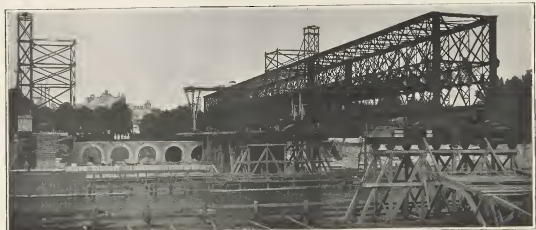
Pour donner satisfaction a ce besoin, M. Ravaisson-Mollien, l'éminent conservateur adjoint des antiquités grecques et romaines, a imaginé de réunir dans une salle spéciale du Palais du Louvre les reproductions en plâtre des œuvres les plus célébres qui se trouvent dans les Musées de l'Etranger, depuis les sculptures archaiques jusqu'a celles de la décadence.

Je n'ai pas ici la place pour détailler cette collection réalisée par M. Ravaisson avec les plus modestes ressources. Je ne peux que recommander la visite de cette salle, où l'on trouvera, notamment, un certain nombre de « répliques » de la Vénus de Milo trouvées dans les lieux les plus divers, ce qui prouve que, dés son apparition, cette œuvre parfaite fut considérée comme un des prototypes de la beauté féminine.

Des cartouches placés sur le piédestal de chaque statue donnera, au point de vue artistique et historique, les indication les plus complétes.

La salle des Moulages a été installée dans l'ancien manége des Ecuries de l'Empereur, dont l'architecture est fort interessante : les voûtes et leurs retombées sur les colonnes donnent á la fois l'impression de la solidité et de l'élégance. Les chapitaux, formés d'attributs de vénerie, ont été sculptés par Frémiet. M. Ravaisson a eu le bon goût de ne rien modifier dans l'architecture de cette salle : les N couronnes sont restes sur les clefs de voûte, et la tribune, au balcon de bois sculpte qui domine à mi-hauteur le manége, est encore tendue de papier vert semé d'abeilles d'or.

On accède a cette salle, soit par le quai du Louvre, en entrant par la dernière porte avant d'arriver aux jardins de l'Infante, soit par le Pavillon Mollien, dont le vestibule communique avec la salle des Moulages, par une porte placée à gauche, en face de l'entrée. Pour des raisons administratives dont je n'essayerai pas de pénétrer le mystere, la salle des Moulages n'est ouverte que le mardi et le samedi, de 11 heures a 4 heures. — M.



LE SECOND LANCEMENT DE LA PASSERELLE DU PONT ALEXANDRE III

Les Croquis du Mois

LE 30 SEPTEMBRE.

Une idylle royale a commencé le mois de septembre ; un drame impérial l'a clos : ce fut, on peut le dire, un mois historique. L'idylle c'est l'union de la jeune reine Wilhelmine avec le peuple hollandais, union qui fut célébrée en de touchantes cérémonies où la joie se mêlait à la tendresse. L'apparat guerrier et féodal qui entoure habituellement les événements dynastiques de ce genre, n'a pas alourdi ces fêtes ; de casques et de plumets, de canons et de sabres l'on n'en vit guère que ce qui était strictement nécessaire pour montrer que la Hollande possède une belle armée et aussi, pour égayer d'une touche étincelante la masse toujours un peu sombre des foules. Mais ce qui dominait tout ce fourmillement de peuple, c'était ces deux robes blanches de la mère et de la fille, que contemplaient des milliers de regards et qu'acclamaient des milliers de poitrines, saluant la jeune fille qui acceptait la charge des destinées d'un peuple et remerciant en même temps la mère qui remettait à ce peuple le trésor qu'elle avait si bien gardé et si tendrement embelli.

Le drame c'est l'assassinat de l'impératrice d'Autriche, Elisabeth. Au nom de quelles sauvages doctrines une brute, commandée par d'abominables sectaires, en est-elle venue à frapper une femme et à choisir, parmi les femmes, celle de toutes les souveraines qui, dans son existence, eut à subir les coups les plus cruels du destin, celle qui fut l'épouse du plus débonnaire des monarques, auquel, depuis cinquante ans, son peuple a prouvé son profond attachement, malgré les désastres de la patrie ? Et quelle défense la société pourrait-elle imaginer contre ce fanatisme aveugle qui s'enorgueillit d'avoir tué au hasard, et est convaincu qu'en agissant ainsi il contribue à l'avènement des temps nouveaux, de ceux où il n'y aura plus « ni Dieu ni maître ! »

Il faut mentionner enfin la mort de la reine Louise de Danemarck, souveraine d'un pays démembré par la violence et dont les filles conquirent tant de trônes par la grâce de leur personne et l'élévation de leur esprit.

⁂

De nombreux accidents d'automobiles, dont quelques-uns furent tragiques et homicides, ont affligé le monde sportif. On ne peut que déplorer ces morts et ces blessures, mais il faut bien reconnaître que la plupart des victimes ont porté la peine de leur imprudence, de l'état d'âme particulier aux chauffeurs et de la singulière conception qu'ils ont de leurs droits en matière de circulation.

Lorsqu'ils déclarent modérée une allure de trente kilomètres à l'heure, ils négligent de tenir compte de la vieille femme qui traverse la route, de l'enfant qui joue avec les cailloux, de la voiture qu'ils croisent ou qu'ils dépassent, de celle qui débouche d'un chemin de traverse ou se montre au tournant de la route ; ils ne comprennent pas qu'un paysan somnole dans sa voiture et ne se gare pas précipitamment au son de la corne ; ils tolèrent encore moins la sournoise mauvaise volonté du voiturier qui se refuse à ranger son chariot installé au milieu de la chaussée pendant qu'il boit à l'auberge. Les ordonnances de police, les règlements des maires, leur semblent absurdes et intolérables ; ils s'en affranchissent d'ailleurs sans scrupule, leur rapidité les mettant à l'abri de la répression. Les accidents, au contraire, en éveillant chez les automobilistes l'instinct de la conservation personnelle, les ramèneront peu à peu à une plus juste appréciation de leurs devoir vis-à-vis des pauvres gens à circulation lente.

⁂

Il n'est point de plaisirs sans peine, dit la sagesse des nations. Les Parisiens peuvent constater en ce moment la vérité de ce proverbe : en attendant les joies de l'Exposition de 1900, ils voient leur ville bouleversée par d'innombrables travaux : sur les boulevards, dans la rue de Rivoli, sur les quais, ont été creusés, à des distances rapprochées, de larges orifices qui mettent en communication la surface du sol avec le Paris souterrain, qu'on fouille avec frénésie ; de place en place l'orifice s'agrémente d'un chantier, entouré de palissades peintes en un vert-clair aimable — sans doute pour leur faire pardonner leur incommodité — ; la grève des terrassiers en prolongeant cet état de chose, est venue encore accroître la mauvaise humeur du parisien pressé qui se heurte à chaque instant à des encombrements et au fâcheux écriteau : « Rue Barrée ».

Mais ce ne sont là que de passagers ennuis, les inévitables inconvénients d'une grande œuvre : nous en sommes amplement dédommagés en voyant s'élever, comme par magie, les deux palais des Champs-Elysées, dont on peut dès maintenant saisir la belle ordonnance. On commence aussi à comprendre ce que sera le pont Alexandre III ; la passerelle de fer, destinée à faciliter le montage de cet arc immense, et qui est elle-même un véritable pont, est aujourd'hui entièrement mise en place ; la seconde phase de l'opération est représentée dans la photographie instantanée reproduite ici. Pour peu que l'hiver qui vient soit aussi clément que son prédécesseur, on sera prêt.

⁂

La rentrée théâtrale s'est effectuée sans bruit, avec des spectacles principalement destinés aux étrangers et aux provinciaux, mais qui n'offrent aux Parisiens qu'un intérêt tout à fait insuffisant. Je ne vois guère à signaler que la très belle remise à la scène du *Louis XI* de Casimir Delavigne, où Silvain, dans le rôle très lourd du roi a montré une fois de plus la solidité de son talent et la profonde connaissance de son art.

Les cafés-concerts ont fait plus de frais et n'ont, parait-il, qu'à s'en féliciter. Toutes les Loïe Fuller, les Bob Walter, les Otero, les Guerrero, les Lydia, les Liane et tant d'autres belles filles étincellent dans ces salles féeriques où le spectateur est à l'abri des trois grandes « nuisances » du théâtre : l'immobilité, les entr'actes et la défense de fumer.

⁂

Un journal, habituellement sérieux, nous raconte qu'un monsieur a eu une idée grandiose. Il veut élever « le monument du XXe siècle » déjà ! — destiné à perpétuer la gloire du génie humain à notre époque. Naïve manifestation de personnalisme très particulier des générations nouvelles, dénuées de culture morale, religieuse et philosophique, et qui s'imaginent sincèrement avoir, par leur génie, porté l'humanité à son comble : après eux rien ne peut plus se faire, car ils ont tout fait ; il ne reste plus qu'à leur dresser un monument éternel, et ils s'en chargent, car ceux qui viendront après ne sauraient s'en tirer.

La Tour de Babel imaginée par ce monsieur, serait de forme quadrangulaire ; elle a six cent mètres de côté à la base, ce qui lui donne une superficie de trente-six hectares ; elle aurait quatre étages de cent mètres de haut, etc., etc. ; je vous épargne le détail de cette chimère. « Excusez du peu », comme eut dit Rossini. Les ressources financières seraient assurées par une souscription de 1 fr. par tête de Français et de Françaises que ces bons patriotes verseraient chaque année, à l'échéance de la fête nationale, jusqu'à complète constitution du capital. C'est vraiment une grande idée !

LUTÉCIUS.

STÉPHANE MALLARMÉ

La mort l'a pris si brusquement, si brutalement, que la veille il avait écrit à plusieurs de ses amis pour les convier à venir dans sa retraite de Valvins, voir disparaître avec lui les derniers jours de l'été.

Souffrait-il d'un mal que sa philosophie dissimulait ? Nul ne le saura. Il a traversé la vie avec une telle sérénité d'âme, un tel détachement de tout ce qui intéressait sa personne, que jamais une plainte n'est sortie de ses lèvres.

Stéphane Mallarmé était un timide et un modeste. Il a poursuivi, armé de l'instrument sublime du poète, amoureux de la belle prose, passionné pour les accords rythmés de la pure élocution, son rêve fait de l'entraînement d'une imagination qui était heureuse de tout, sans être satisfaite de rien.

La première fois que je l'ai vu, c'était dans l'atelier de Manet, lorsque Manet habitait le numero 4 de la rue de Saint-Pétersbourg. Il avait à ce moment la pleine beauté de la jeunesse. L'œil était grand, le nez se dessinait droit au-dessus d'une moustache épaisse que ses lèvres soulignaient d'un trait clair. Sous ses cheveux drus, le front se développait proéminent. La barbe se terminait en une pointe aigue, s'enlevant sur une cravate sombre qui s'enroulait autour du cou.

On causa des poèmes d'Edgar Poe, qu'il avait traduits et dont Manet préparait les illustrations. La voix de Mallarmé était lente, sonore. Les mots succédaient aux mots, choisis avec la préoccupation de la tonalité juste. Le geste était ample.

Bien longtemps après, je revis Mallarmé à l'exposition posthume des œuvres de Berthe Morizot (Madame Eugène Manet), dans les galeries de Durand-Ruel. Il avait écrit la préface du catalogue. Nous parlâmes de Manet, de sa belle-sœur, de sa nièce, Mademoiselle Julie Manet, dont il était le tuteur, et lorsque, la semaine suivante, je le retrouvai dans une maison amie, dès que je lui exprimai le désir de publier des « Souvenirs » sur l'homme qui, selon son expression, « avait rafraîchi la tradition française », il me proposa de me présenter à ses amis de la *Revue Blanche*.

Nous étions au moment où le prince des poètes était, de la part d'un recueil périodique, l'objet d'attaques vives. Au cours de ma présentation à la *Revue Blanche*, il fit allusion à ces attaques, et je n'oublie pas avec quelle douceur il parla de la liberté que devait avoir chacun de s'exprimer à son gré et de juger les autres à sa guise. Il



Cliché Manet

STÉPHANE MALLARMÉ

y eut bien dans ses paroles une pointe d'ironie et même de dédain pour les gardiens du harem de l'orthodoxie littéraire, mais la note glissa si rapide sur le clavier qu'on l'entendit à peine.

C'est dans les bureaux de la *Revue Blanche* que j'ai causé avec lui pour la dernière fois. Il revenait de l'un de ces concerts dominicaux qu'il suivait avec assiduité et avec dévotion. Il allait partir pour Valvins. Il se faisait une fête de revoir son cher ermitage et d'aller aussi à Fontainebleau, rendre un nouvel hommage aux femmes du Primatice, dont il aimait les jambes fuselées et les raccourcis éloquents.

Si séduit qu'il fût par le mouvement moderne, si ardent qu'il se montrât à vouloir déchirer les voiles de l'avenir, le génie de Mallarmé demeurait en effet épris des choses du passé.

Lettré dans la plus haute acception du terme, philologue passionné, il se plaisait aux évocations païennes, aux reconstitutions des Olympes disparues, et il s'attachait à sertir sa pensée dans des phrases d'une sobriété antique, mais d'un tour tellement personnel qu'une seule de ses pages, quand on la sait lire, en dit plus que des volumes dûs à la fécondité, qui plaît à notre temps.

Mais, dans cette notice, je veux me garder d'émettre un jugement qui serait prématuré sur l'œuvre de Stéphane Mallarmé.

Ce que je tiens à dire, c'est que l'homme possédait au suprême degré la bonté.

Stéphane Mallarmé a été, comme l'on sait, professeur d'anglais au collège Rollin, puis au lycée Condorcet. Il avait eu, antérieurement, la même situation au lycée d'Avignon, après avoir professé à Tournon.

Pendant son séjour en Provence, il fut prié par les magistrats de la ville d'Aix de vouloir bien servir d'interprète à un clergyman qui avait été arrêté sous l'inculpation de vagabondage.

Qu'avait fait ce clergyman ? Il avait commis la faute de s'engager sur la terre française, ne connaissant pas un mot de notre langue.

Rançonné par les hôteliers — le langage de l'argent étant à la portée de tous, — il était arrivé à Aix complètement dévalisé. Mais le pays étant beau, les nuits étoilées, il avait élu domicile en plein air, ce qui est interdit par les usages des nations civilisées. Il attendait patiemment que les siens, qu'il avait avisés, lui envoyassent les subsides nécessaires. Interrogé, puis arrêté par les gendarmes, qui ne le comprenaient pas, il avait comparu devant des juges aussi ignorants de l'anglais que leurs agents. Ces juges firent demander à Mallarmé s'il consentirait à les tirer d'embarras. Il s'y prêta de bonne grâce.

« Impossible, disait-il, d'imaginer un être plus naïf et en même temps plus maladroit que mon client, mais ses réponses étaient empreintes d'un tel accent d'honnêteté, que je me mis à plaider sa cause comme un simple avocat. Il fut acquitté, relâché. Je l'abritai sous mon toit et je parvins, non sans peine, à lui faire accepter le prêt dont il avait besoin.

« Il s'empressa de s'acquitter à son retour à Londres, et chaque année, au jour anniversaire de ce que j'appelle ma « plaidoirie », je recevais un envoi de fleurs. Une année, les fleurs ne vinrent pas. L'anniversaire resta muet. J'en fus attristé. »

Si l'on voulait énumérer tous les bienfaits que cet être supérieur a semés sur sa route, avec une simplicité et une discrétion apostoliques, un volume n'y suffirait pas. Quand Stéphane Mallarmé se laissait d'ailleurs aller à de telles confidences, c'était dans le cercle étroit de ses intimités.

La mort de Mallarmé a laissé la des douleurs d'autant plus profondes que l'étincelant génie du poète y venait fortifier les séductions d'une amitié, d'un charme exquis.

ANTONIN PROUST.

Les Livres

Deux romans d'aventures : celui d'Arabella Stuart, la nièce de Marie Stuart, *the most unfortunate Arabella*, de son mariage secret avec Seymour, des cruautés dont elle fut la victime du fait du roi Jacques Ier ; et celui d'Anne de Caumont et de sa mère, la maréchale de Saint-André, plein d'intrigues d'amour, d'enlèvements, de singulières affaires d'argent, — forment le dernier volume de l'œuvre littéraire du regretté comte Hector de La Ferrière. Je dis « œuvre littéraire », car M. de La Ferrière fut aussi et surtout un érudit, un chercheur infatigable et sagace dont le nom restera attaché à la publication de la Correspondance de Catherine de Médicis.

M. Baguenault de Puchesse, son héritier littéraire et successeur intellectuel, a placé en tête de ce volume, qu'orne un beau portrait du comte de La Ferrière, une notice, très délicatement et très savamment écrite, que liront avec intérêt les lettrés et les érudits, aussi bien que les nombreux amis qu'a laissés dans tous les mondes ce parfait gentilhomme.

Dans un volume intitulé *Campagnes de Crimée, d'Italie, d'Afrique, de Chine et de Syrie*, ont été réunies les lettres écrites au maréchal de Castellane par les plus illustres hommes de guerre du second Empire. Elles sont autant à l'honneur de ceux qui les écrivirent qu'à celui du maréchal qui les reçut. Ce volume constitue le complément obligé du « Journal » édité chez Plon par les pieuses mains de la comtesse de Beaulaincourt, fille du maréchal de Castellane.

A une époque comme la nôtre, où le document domine tout et alourdit trop souvent le récit des événements historiques par des détails minutieux et souvent puérils, on éprouve quelque étonnement à rencontrer une œuvre telle que le *Roi de Rome*, d'Émile Pouvillon. Le nom même de l'auteur, ses précédents travaux, purement littéraires, sont une cause de surprise, aussi bien que l'allure grandiose et mystique de ce roman dialogué, où se trouvent retracées « cette vie

éphémère et cette longue infortune » qui échut au fils de Napoléon Ier. L'auteur a imité — sciemment, sans aucun doute — dans son œuvre, la facture des drames de Shakespeare; quel autre modèle pouvait-on choisir pour raconter d'une façon saisissante de si tragiques événements et une fin si douloureuse? Ce livre est de ceux qu'on n'oublie et dont le souvenir vous hante.

Cœurs en détresse, qui donne son titre à un recueil de nouvelles de M. Gabriel Mourey, forme, en une soixantaine de pages, un roman très touchant et très simple : c'est l'histoire d'une jolie fille, ouvrière chez un grand couturier qui, par caprice et par goût du plaisir et du luxe, se fait emmener en voyage par un jeune homme du monde; il est entendu que, au retour, on se quittera bons amis, car elle entend bien ne sacrifier ni son indépendance, ni son avenir. Mais, hélas! le cœur ne tarde pas à s'en mêler : son compagnon de voyage lui a fait la vie si douce et si tendre que l'amour a bientôt remplacé le caprice. Et, au retour, elle est cependant bien obligée de subir la loi qu'elle-même a imposée. Elle la subit, mais elle en meurt. Les autres pièces qui complètent le volume n'ont pas moins de valeur et sont d'une excellente littérature. Steinlen a dessiné une tête pleine d'expression pour la couverture de ce livre, édité par Ollendorf.

Si vous avez quelque disposition au pessimisme, je vous recommande de lire *Le Triomphe des Médiocres*, par Paul Adam ; c'est l'art de traiter la Société comme elle le mérite, tous les coquins, tous les imbéciles, tous les fourbes, tous les dépravés dont vous rencontrez le spécimen à chaque pas dans la vie. M. Paul Adam est jeune encore : il s'indigne à la vue de tant de vilaines choses et de tant de vilaines gens ; il croit sincèrement que ses justes invectives réformeront le monde. Erreur généreuse, dont il se guérira, en prenant de l'âge.

Le style des militaires — je parle de ceux qui sont des soldats et non pas des lettrés quasi-professionnels — se distingue généralement par la précision dans les mots et dans les idées ; ils ont toujours le sentiment très net du but à atteindre, de l'abus à réprimer, de l'amélioration à réaliser par les moyens les plus rapides et les plus efficaces. On trouve toutes ces qualités dans le volume du capitaine de Grandmaison, intitulé *En territoire militaire*, qui nous donne le tableau de ce qui a été fait au Tonkin et surtout nous indique ce qu'il faudrait y faire. L'œuvre de M. de Grandmaison jette un jour nouveau sur l'histoire de cette colonie si passionnante pour ceux qui la connaissent. Mais qui, en Europe et jusqu'à ce jour, la connaît autrement que par le récit des politiciens?

Très précieux aussi, au point de vue du renseignement, le travail de M. Félix Martin sur le *Japon vrai*. Avec M. F. Martin, nous sommes bien loin de « Madame Chrysanthème » et des « Japoneries d'automne », bien loin aussi des kakemonao et des gardes de sabres, des masques de guerriers grimaçants et de cuirasses de guerre. Les Français ne se rendent pas encore bien nettement compte de « la prodigieuse transformation d'un peuple passant, en moins de trente ans, du régime féodal le plus intense à un régime de forme démocratique et parlementaire ». M. F. Martin nous donne les moyens de nous éclairer à ce sujet et de nous édifier sur les dangers que l'Europe aura bientôt à redouter de la part de cette nation à laquelle elle a imprudemment fourni les éléments de sa nouvelle civilisation.

L'aimable femme, si bonne et si franche qu'est Henry Gréville, est un des auteurs les plus féconds de notre époque : elle ne compte pas, au catalogue des éditeurs et amis Plon et Nourrit, moins de quarante-six romans, dont quelques-uns ont atteint la trentième édition. Et cependant, nulle répétition dans cette œuvre énorme : chaque récit a sa couleur, sa physionomie, son charme particulier. La *Vie d'Hôtel*, qui vient de paraître, présente des tableaux très modernes, très vivants, une action tour à tour pathétique et gaie. Souhaitons-lui le trente mille des *Épreuves de Raissa*.

Aux bibliophiles je signalerai une très gracieuse réimpression de la *Mille et deuxième Nuit*, de Théophile Gautier, édité en une plaquette qu'enrichissent neuf compositions à l'eau-forte par Lalauze, aussi intéressantes au point de vue de l'arrangement des sujets qu'à celui de la gravure. Dans une curieuse étude qui précède la nouvelle, M. L. Gastine raconte dans quelles circonstances et de quelle façon Théophile Gautier composa, ou plutôt improvisa, en quelques heures, cette fantaisie orientale. — M.

Le numéro d'octobre des *Maîtres de l'Affiche* contient une belle composition de Jules Chéret pour l'*Œuvre de l'Hospitalité de Nuit* : l'affiche d'Ihels, pour son *Exposition* à la Bodinière, en 1894 ; l'affiche de Luce pour *Mévisto* ; et celle de M. Denis, pour la *Dépêche de Toulouse*.

Le *Paris instantané*, dont les éditeurs Baschet et Henry May commencent la publication, constituera le plus complet panorama de Paris et, peut-on dire, des Parisiens, car la caractéristique de ces reproductions photographiques, c'est le mouvement de la foule, l'encombrement des rues et des carrefours, le passant pressé, le badaud et la Parisienne trottinant.

L'*Annuaire des Châteaux* de 1898-1899 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin et de nombreuses améliorations ont été apportées à la rédaction. En dehors des adresses des 40,000 châtelains de France disposées par ordre alphabétique, et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 30,000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays, et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt. Prix de 25 fr. A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

LA GRANDE ROUE DE L'EXPOSITION

Les travaux de l'Exposition de 1900 seront-ils achevés pour le jour de l'inauguration? Espérons-le. En tout cas, une des principales attractions, — disons hardiment la principale, n'attendra pas l'ouverture. La Grande Roue de Paris, en effet, est déjà accessible au public.

Londres, Vienne et Chicago possèdent déjà des roues... Il en fallait une à Paris. Mais il la fallait plus grande, plus belle, plus imposante que celles qui l'ont précédée... Celle de Londres n'a que 65 mètres de diamètre, celle de Vienne en a 80. Celle de Paris en mesure 106.

Nous n'intéresserons que les gens spéciaux en disant que le poids total est de un million quatre-vingt trois mille kilos, dont 36,000 pour l'axe, 397,000 pour les huit pylones et 650,000 pour la partie tournante, y compris les quarante wagons... Mais ce qui fera plaisir à tout le monde c'est l'énumération des attractions qui attireront et retiendront le public.

Tout y a été préparé, en effet, pour en faire l'endroit le plus select de Paris. En bas, on aura le choix entre une magnifique salle de bal, une coquette, luxueuse et confortable salle de théâtre, construite dans le goût le plus moderne et pourvue d'une troupe d'artistes de talent, un tir, des bars, un restaurant dont la direction a été confiée à un des premiers chefs de Paris, un Vatel fin de siècle plus prévoyant et moins facile à démonter que son prédécesseur royal...

Mais le charme sera surtout dans les repas qu'on pourra prendre dans les wagons-restaurants aménagés en cabinets particuliers, où, grâce à une combinaison ingénieuse, chaque service sera renouvelé au passage du compartiment en face du restaurant de terre, c'est-à-dire tous les quarts d'heure...

Un déjeuner ou dîner pendant lequel on verra successivement tous les panoramas de Paris... un rêve!

La Grande Roue de Paris, ouverte dès à présent, c'est l'attraction qui fera la joie de tous ceux qui vont visiter les travaux, c'est l'avant-goût de l'Exposition, dont elle deviendra, après l'ouverture, la partie la plus intéressante, le véritable clou! Les visiteurs en emporteront un souvenir ineffaçable.

Le Directeur : M. MANZI. — *Le Gérant :* G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie, Asnières.

GEORGES MEYER



ENTRE DEUX FEUX



LE

COMBAT DE NICOPOLIS

(1799)

D'APRÈS LES MÉMOIRES DU GÉNÉRAL CAMUS DE RICHEMONT



Le gouverneur général des Iles Ioniennes, en présence des nouvelles d'une déclaration de guerre de la Turquie et d'une coalition générale de l'Europe contre la France, avait résolu d'occuper sérieusement Prévesa, un des quatre territoires que nous possédions sur le continent, le seul qui fût susceptible d'être fortifié, et avait, à cet effet, prélevé cinq cents hommes sur les garnisons de Zante et de Céphalonie. Désigné pour aller y occuper un emploi de mon grade d'officier du génie, j'avais cru devoir, à l'avance, me prémunir d'un bon fusil de munition, armé d'une baïonnette solide. Je m'étais exercé à le manier et à tirer avec promptitude et justesse, car je prévoyais une guerre sauvage et des chances inattendues de combats isolés.

Ce qu'on appelle la ville de Prévesa est situé sur une presqu'île, à l'entrée du golfe d'Actium, si célèbre par la victoire d'Auguste sur Antoine et Cléopâtre. Ce golfe s'enfonce profondément dans l'intérieur des terres suivant la direction du Nord au Midi. Sa limite, de l'Est au Sud, est formée par une langue de terre assez étroite qui s'élargit progressivement jusqu'à son fond, où est situé le petit territoire de Voniza; la seconde limite du golfe, sur la gauche, court de l'Ouest au Sud pour se rejoindre à la première, mais elle s'infléchit de manière à mordre dans les terres pour former une péninsule du territoire de Prévesa. L'isthme qui le joint au continent, découpé par les deux inflexions correspondantes de la haute mer et du golfe, forme une vallée droite et assez large, comprise entre deux coteaux s'élevant doucement de part et d'autre. C'est sur ces deux coteaux et sur le sol de la vallée qu'a été construite la ville de Nicopolis, fondée par Auguste en mémoire de sa double victoire.

Cette ville paraît avoir été considérable et importante : le vaste emplacement qu'elle occupait est encore couvert de ses ruines. Le palais proconsulaire se reconnaît visiblement, ainsi que plusieurs autres édifices. La direction d'un magnifique aqueduc est tracée par les hautes et fortes piles qui l'ont supporté et dont un grand nombre est encore debout : toutes ces ruines se trouvent sur le coteau qui monte vers Prévesa. Sur le coteau opposé s'élève un vaste théâtre, assez bien conservé, et dans la vallée qui est entre les deux coteaux on retrouve la trace d'une naumachie qui aurait communiqué aux deux mers.

L'ordre de service qui m'avait été donné pour Prévesa fut également adressé au général La Salcette, qui s'empressa d'arriver.

* * *

M. le gouverneur crut aussi devoir se transporter sur les lieux et vint sur la frégate *la Brune* se rendre compte de la place. Comme j'étais arrivé le premier et que j'avais eu quelques jours pour examiner la position, je fus appelé et questionné. Je rendis compte de ce que j'avais vu en parcourant les lieux avec d'autant plus de facilité que pas un fusil n'avait encore paru sur le coteau qui s'élevait de l'autre côté de l'isthme, où commençait le territoire ennemi. Interrogé sur la question de défense, je répondis que, à mon sens, la question de défendre ou d'abandonner Prévesa était subordonnée à l'appréciation raisonnée des forces qui pouvaient l'attaquer. Si l'ennemi était hors d'état de nous opposer

plus d'un millier d'hommes, je croyais que les cinq ou six cents Français réunis à Prèvesa, tous anciens et vigoureux soldats de l'armée d'Italie, étaient parfaitement suffisants pour les battre et les détruire, mais que, s'il s'agissait de quatre ou cinq mille et même de dix mille, comme on assurait que le Pacha de Janina pouvait réellement les présenter, il n'y avait aucune chance de résistance ou de salut, soit qu'on se bornât à défendre la ville, soit qu'on se portât sur l'isthme. J'ajoutai que la disposition de



JE FIS REQUÉRIR LES TRAVAILLEURS NÉCESSAIRES (p. 187)

la population, naturellement hostile, ne pouvait nous permettre d'espérer d'elle un appui, et que la crainte d'un châtiment épouvantable de la part des Turcs, s'ils étaient vainqueurs, la disposerait plutôt à les seconder qu'à nous soutenir.

M. le gouverneur m'opposa, comme preuve d'une disposition plus favorable de la population, la réunion d'une bande d'Arnautes, aux ordres d'un nommé Christaki, qu'il avait pris à sa solde.

Le chef, ce Christaki, était une homme de haute taille, de bonne mine et d'une figure mâle et expressive qui ne manquait pas de dignité. Comme nos anciens chevaliers à la tête de leurs hommes d'armes, il se faisait accompagner, quand il allait et marchait seul, par son écuyer, qui portait ses armes et quelques insignes de son autorité. Le costume de ses hommes était a peu près celui des insulaires de la Grèce : la tête rasée autour du front, des tempes et de la nuque, ne laissant qu'un large disque de cheveux longs qui retombent par derrière et sont couverts à leur sommet par un petit fez couleur pourpre; des guêtres en velours écarlate ou bleu de ciel, montant à la naissance du genou ; une chemise de forte toile blanche, ou plutôt une tunique, recouvrant un caleçon et tombant comme une large jupe au-dessus des genoux ; par-dessus cette tunique, une veste en velours de même couleur que celui des guêtres, et, par-dessous, une longue ceinture en soie qui soutient deux longs pistolets montés en argent. Un long fusil albanais et un sabre recourbé complétaient l'armement. Cette bande, composée d'une centaine de soldats, de tout point semblable aux bandes de condottieri qui, en Italie, dans les guerres des Guelfes et des Gibelins, se louaient moyennant un prix déterminé aux princes et aux petits Etats qui se faisaient la guerre, acceptait notre solde comme elle eût accepté toute autre et, si nous étions vainqueurs, nous pouvions compter sur elle; si nous étions vaincus ou seulement menacés par une force évidemment supérieure, elle ne se hasarderait pas à tenter l'issue du combat, elle se hâterait de faire retraite. Heureux, si, pour racheter sa faute, elle ne tirait pas sur nous.

Je ne pus convaincre le gouverneur, qui invoqua encore, comme raison déterminante, le mauvais effet que produirait sur les peuples des îles un acte qui serait attribué à la faiblesse et à la couardise. D'ailleurs, dit-il, la puissance d'Ali Pacha était monstrueusement exagérée; son devoir a lui, gouverneur, était de défendre Prèvesa et il y était déterminé.

On monta à cheval et on se porta sur les lieux · après avoir parcouru l'intérieur et l'extérieur de la ville, on traversa toute la presqu'île pour arriver a la position de l'isthme ; j'en présentai les avantages, en cas qu'elle pût être occupée par une force proportionnée à son étendue, et les dangers, si elle ne devait être défendue que par quatre ou cinq cents hommes qui seraient nécessairement débordés et tournés, par conséquent sans retraite possible. Je signalai deux monticules qui éclairaient parfaitement la vallée de l'une à l'autre mer et qui, transformés en redoutes armées d'artillerie, croiseraient leurs feux sur toute la longueur de l'isthme. On pouvait lier ces deux redoutes par un bon retranchement, et le front, s'il était garni de quatre ou cinq cents fusiliers, présenterait ainsi un obstacle très redoutable : mais je fis observer que la distance de chacun des mamelons-redoutes à la mer, laissant de chaque côté de l'ouvrage un large espace accessible à la cavalerie si nombreuse dans les armées turques, pourrait être franchi malgré le canon et que, alors, les défenseurs seraient immanquablement dispersés et sabrés. Cette considération me ramenait à affirmer que la position était beaucoup trop étendue pour être occupée et défendue par quelques centaines d'hommes.

Le général La Salcette appuya vivement mes observations,



A CHAQUE INSTANT MES SAPEURS M'APPORTAIENT... (p. 187)

mais M. le gouverneur, malheureusement trop prévenu contre la prétendue puissance d'Ali Pacha, persista dans sa résolution et me dit de faire exécuter les deux redoutes et le retranchement.

Je n'avais qu'à obéir. Je traçai et profilai les ouvrages, je fis requérir dans la population de Prévesa les travailleurs nécessaires et je formai trois ateliers distincts dirigés et surveillés par mes sapeurs.

Ces travaux, poursuivis avec diligence et rapidité, auraient été complètement terminés avant l'apparition de l'ennemi si le monticule de droite eût présenté la même facilité que celui de gauche; mais ce qui ne pouvait être prévu, ce mamelon recouvrait une multitude de sépultures; par conséquent, des vides intérieurs difficiles à rajuster pour conserver la direction des lignes de défense et point de terre pour établir les parapets. L'emplacement ne pouvait être changé sans perdre les avantages de la position et de la protection mutuelle du tracé, et d'ailleurs il était trop avancé pour l'abandonner.

En toute autre circonstance, je me serais félicité d'un accident qui me permettait de fouiller des tombeaux antiques. A chaque instant mes sapeurs chefs d'ateliers m'apportaient des lampes sépulcrales en terre jaune très fines, ne variant que par leurs bas-reliefs bien modelés, d'une grande pureté de dessin et représentant tous des sujets érotiques. On me procura une trentaine de pierres gravées, onyx, cornalines et agathes. Quelques-unes de ces pierres reproduisaient des têtes antiques, historiques et mythologiques : un Alexandre, un Mercure, etc. ; d'autres des quadriges très bien refouillés, et l'une d'elles portait le nom de Laïs, écrit en caractères grecs. Je sais très bien que le nom de Laïs devait être fort commun parmi les femmes grecques, mais il me restait, malgré les mille et mille improbabilités rationnelles, la possibilité que cette pierre eût appartenu à la fameuse Laïs classique. La seule chance de cette unique possibilité lui donnait beaucoup de prix à mes yeux et je ne manquai pas de m'imaginer que je possédais le chaton de la bague dont elle se servait pour signer ses capricieux rendez-vous. Cela m'amusa fort à penser, mais le péril était trop imminent pour que je m'attardasse aux découvertes. Je passais la plus grande partie de la journée au camp pour activer les travaux et soutenir l'ardeur des ouvriers; j'arrivais le matin de bonne heure et je retournais le soir coucher à Prévesa. Le retranchement qui reliait les deux redoutes était encore imparfait, mais ne laissait pas de présenter un obstacle à l'ennemi et une certaine protection aux défenseurs. Il fut destiné à la bande de Christaki. La redoute de gauche fut armée de quelques méchantes pièces vénitiennes du calibre de 3 et celle de droite était trop imparfaite encore pour pouvoir être occupée.

Le 2 brumaire de l'an VII de la République, c'est-à-dire le 23 octobre 1799, le commandant du camp fait connaître que l'ennemi a enfin paru : à la pointe du jour, il a attaqué les avant-postes avec cinq ou six cents hommes; ont s'est longtemps battu sur les ruines du grand théâtre, que l'ennemi a été contraint d'abandonner, mais il se montre sur la colline avec de très grandes forces et une nombreuse cavalerie. J'avais reçu pareil avis de l'officier des sapeurs; je me rendis de suite auprès du général, que je trouvai prêt à partir. Il avait donné ses ordres et avait pris quelques mesures de prudence dans la prévision des événements : cinquante hommes étaient laissés à Prévesa pour contenir la population et garder l'embarcadère; pareil nombre devait se mettre en bataille en avant de la ville pour protéger la retraite si elle devait avoir lieu, et, dans ce cas, les quelques canonniers qui servaient à la batterie du goulet devaient, avant de se retirer, enclouer leurs canons, afin que les bâtiments français qui se trouvaient dans le golfe pussent en sortir avec sécurité et prendre le large. Le capitaine Blanc et l'adjudant-major Tissot avaient le commandement de ces détachements. Les dernières instructions données, nous montons à cheval et nous nous hâtons de gagner le camp de Nicopolis.

En arrivant, un premier coup d'œil jeté sur la colline occupée par l'ennemi suffit pour nous faire comprendre l'impuissance de tous nos efforts et toutes les conséquences d'un désastre inévitable: ni retraite, ni résistance possible! Nous étions en face d'un véritable corps d'armée qu'on ne pouvait évaluer, à raison de son étendue et de sa profondeur, à moins de 12 à 15.000 hommes. Déjà la bande de Christaki s'était dispersée, nous n'avions donc pas 400 soldats à opposer à l'ennemi, étant déduits les deux détachements restés à Prévesa. L'effectif total aux ordres du général La Salcette se composait en effet ainsi qu'il suit: 18 artilleurs de la 7e compagnie sédentaire, 41 sapeurs de la 5e compagnie du 2e bataillon, 281 hommes de la 6e demi-brigade et 100 de la 79e : au total, 440 hommes. Il y en avait donc moins de 340 au camp.

L'heure fatale avait sonné pour nous. Il fallait mourir, mais mourir en désespérés et vendre chèrement notre vie. Nous mettons pied à terre et nous attachons nos chevaux au premier buisson venu.

Le général fait rentrer la compagnie de grenadiers qui s'était battue toute la matinée et avait débusqué l'ennemi de sa position. Son lieutenant, Le Roy, avait été tué et son capitaine blessé grièvement. Il range en bataille sa poignée de soldats et laisse les canonniers dans la redoute de gauche avec quelques hommes. Il m'assigne sur la droite une position dominante, pour suppléer au défaut de la redoute qui n'avait pu être terminée. Je l'occupe avec deux misérables pièces de trois, montées sur deux affûts vermoulus de vétusté, avec quatre canonniers de bataillon pour les manœuvrer et les servir.

L'ennemi s'ébranle et nous aborde avec quelque hésitation.



Il est reçu par un feu de deux rangs bien soutenu et bien dirigé, pendant que les canons de la redoute et les miens le prennent de flanc et l'écharpe, de l'un et de l'autre côté. Il se rompt de toutes parts et fuit dispersé en laissant le champ de bataille couvert de ses morts et de ses blessés.

Ce succès inespéré exalte l'ardeur du soldat : chacun jure de venger ses camarades tombés et ne demande que carnage. Cependant l'ennemi, qui a fui en désordre de tous côtés, finit par se rallier à la voix d'Ali et de son fils : il se remet de son épouvante et les paroles du chef raniment son courage ébranlé. Un cri immense retentit de nouveau sur la colline, et toute la masse entière, infanterie et cavalerie, se rue pêle-mêle, inonde les vallées et se précipite sur notre faible ligne, qui le reçoit avec le même aplomb, la même fermeté. Le sol est jonché de nouveaux cadavres, mais les chefs sont présents, et l'ennemi, contenu longtemps par un feu bien nourri, finit par heurter nos rangs de sa masse puissante. Ils se rompent sur plusieurs points : des combats partiels s'engagent avec une rage furieuse ; les baïonnettes, les sabres et les candgiars distribuent la mort de tous côtés, et cette poignée de braves tombe enfin écrasée sous un nombre d'ennemis plus de trente fois supérieur à chacun d'eux, mais sur les victimes qu'ils se sont immolées. Une vingtaine d'hommes seulement sont parvenus à gagner la redoute, avec le général La Salcette et le chef de brigade Hotte.



TOUTE LA MASSE SE RUE... (p. 188)

* * *

A présent, c'est à moi de rendre compte de ma conduite et à me faire absoudre de n'avoir pas été tué, comme tant de braves gens, sur un monceau de nos ennemis sacrifiés à notre colère et à notre vengeance.

J'ai dit que j'avais été chargé d'occuper sur la droite de la ligne de bataille une position dominante avec deux pièces d'artillerie. Cette position correspondait à la redoute de gauche et croisait ses feux avec elle sur le front de la ligne. Je faisais tirer mes pièces l'une après l'aure afin de ne pas être assailli dans l'intervalle de deux décharges simultanées, et j'usais de mon fusil avec l'habileté et la précision que m'avait acquises l'exercice passionné de la chasse. Or, je manque rarement un lièvre à balle : aucun de mes coups ne devait être perdu. Ma batterie avait sa bonne part du succès obtenu dans le premier combat ; je n'avais qu'à modérer l'ardeur de mes canonniers pour mieux assurer la justesse du tir, et je pouvais en apprécier toute l'efficacité par le désordre et les vides opérés dans les masses et les groupes qui avaient servi de but.

L'ennemi fuyait donc en pleine déroute, laissant le sol couvert de ses morts et de ses blessés. Aucun de nous n'avait été atteint et je m'étonnais qu'il se fût obstiné à concentrer tous ses efforts contre le front d'une ligne bien appuyée sur les deux flancs, tandis qu'il aurait pu la déborder de chaque côté et la sabrer avec sa cavalerie, pendant qu'elle aurait été attaquée directement par son infanterie. Mais les Turcs, qui ont la bravoure personnelle et qui agissent en masse et sans ordre, sous l'impression du fanatisme, avec la confiance de leur valeur et de leur force, vont droit à l'ennemi qu'ils présument devoir être immédiatement écrasé sous le choc irrésistible d'une première impulsion. Lorsqu'ils rencontrent une résistance vigoureuse et inattendue, il se débandent et se rallient difficilement. Mais là, ils n'avaient pas à redouter de notre part un mouvement offensif et une poursuite ; ils n'avaient affaire qu'à une poignée d'hommes qui ne pouvaient ni fuir, ni résister longtemps et qui devaient finir par être hachés sur place. Il était donc facile aux chefs d'arrêter le mouvement désordonné d'une folle terreur, de rendre la confiance à leurs troupes et de leur communiquer un nouvel élan de bravoure et d'audace plus redoutable encore que le premier.

Lorsque nous vîmes cette masse, immense comparativement à nous, se précipiter du haut de la colline comme un ouragan furieux, chacun dut éprouver le pressentiment d'une terrible et dernière lutte.

Mais chacun avait d'avance fait le sacrifice de sa vie et songeait moins à la défendre qu'à la venger. « Tuons ! tuons ! » était le seul mot qui circulât sourdement dans les rangs. Dès que l'ennemi fut à portée, les deux batteries lui envoyèrent leurs boulets et, quant il fut plus rapproché, elles ne tirèrent plus qu'à mitraille. Je suivis, dans ma batterie, la méthode que j'avais adoptée dans le premier combat et je fis le même usage de mon fusil. Seulement, comme nous étions assez près les uns des autres pour distinguer les hommes, je choisissais de préférence ceux que je jugeais être les chefs, à la magnificence de leurs habits et de leurs équipages ; car nous n'avions devant nous que la cavalerie qui tirait sur nous avec ses longs fusils et ses mauvais pistolets, mais qui n'a jamais songé à nous charger franchement, ni essayé de nous tourner, ce qui paraîtra incroyable, mais n'en est pas moins vrai. Ce n'est qu'après que la ligne a été complètement enfoncée que nous avons commencé à recevoir des coups de fusil de côté et par derrière; ils ont été plus funestes que ceux qui nous avaient été adressés plus honnêtement. Je fus atteint d'une balle à l'épaule, mais elle devait venir de loin, car elle ne pénétra pas et ne fit qu'une forte meurtrissure.



J'AI DÛ ENCLOUER MES DEUX PIÈCES... (p. 189)

La masse que nous avions devant nous avait peu à peu disparu : nous revînmes donc aux boulets que nous adressions aux groupes dispersés, ce qui ne manquait pas de nous valoir quelques vives décharges qui nous ont cruellement traités, car j'ai eu successivement trois de mes quatre hommes tués. Alors j'ai dû enclouer mes deux pièces avec le seul canonnier qui me restait et me résigner à courir toutes les aventures que la fatalité ou la fortune me réservait. J'avais rempli ma giberne et mes poches de cartouches et il m'en restait une quinzaine. C'était assez pour n'être tué qu'en combattant.

* * *

Après avoir fait briser les refouloirs et les écouvillons de mes deux canons, je quittai ma batterie sans savoir ce que j'allais devenir, sans avoir aucune idée d'une direction et d'une détermination quelconque, laissant aux événements imprévus à m'inspirer pour le mieux. Je marchais au hasard, en parcourant des yeux le champ de bataille et la campagne: la redoute seule tenait encore et se défendait vigoureusement de son artillerie et de sa fusillade. La campagne était sillonnée par des groupes nombreux et par une multitude de cavaliers et de fantassins isolés. Une forte masse de cavalerie, que je supposai conduite par Ali-Pacha se portait rapidement sur Prévesa, probablement avec l'intention d'empêcher les deux détachements de s'embarquer sur la frégate *la Brune*, qui nous était revenue. L'espérance du pillage y dirigeait aussi cette foule de soldats isolés. Tout en cheminant ainsi, je vois courir vers moi le chef de bataillon Gabory, le sabre à la main :

« Mon ami, me dit-il, nous allons tomber entre les mains de ces brigands. Epargne-moi cette honte, tire-moi un coup de fusil en pleine poitrine.

— Qu'oses-tu me proposer, lui dis-je ; mon arme n'est pas chargée pour toi, nous nous ferons tuer ensemble, mais en combattant. Si nous avions ces cinq ou six soldats que tu vois dispersés et égarés autour de nous, peut-être gagnerions-nous la redoute ! »

Il jette les yeux sur eux et les reconnaît pour appartenir à son bataillon. « Je vais essayer de les rallier, me dit-il, et je te les ramène. » Il me serre la main et part avec le canonnier qui appartenait à son bataillon. Pauvre et cher Gabory ! Cette poignée de main devait être notre mutuel et dernier adieu !

Je continuai de marcher lentement, mon fusil armé et l'œil au guet.

A peine cinq minutes s'étaient écoulées, que je me vois chargé par deux cavaliers. Je me raffermis et me campe pour les recevoir. Je les laisse arriver à vingt pas et, d'un coup d'œil assuré, j'abats le premier. Le second me croit désarmé et fonce sur moi, mais la vue de ma baïonnette lui fait faire un mouvement de côté dont je profite brusquement pour la lui enfoncer à travers le corps : il tombe comme son camarade. Je recharge promptement mon arme et je me hâte de quitter le lieu du délit, en laissant les chevaux courir la campagne.

J'étais en vue de la redoute et je cherchais à me rapprocher d'elle avec précaution et bonne garde : il ne me fut pas donné de l'atteindre et j'en remercie le Ciel. Dans ce trajet difficile, je fus chargé quatre fois par quatre cavaliers isolés : jamais ils ne m'ont effrayé ; je les ai tranquillement attendus et, à quinze ou vingt pas, je les ai tous abattus avec certitude. Ma position allait devenir plus critique ; mes combats isolés n'avaient pas échappé à tous les yeux : un gros de cavalerie m'avait observé, et je le vois se diriger vers moi. J'étais tout près de l'aqueduc antique, j'allai m'adosser à une de ses piles et je choisis celle dont la base me parut encombrée des plus gros et des plus nombreux débris de la vieille maçonnerie, comme étant la moins accessible aux chevaux. Là j'attendis l'ennemi. Ce devait être mon dernier combat, ma dernière lutte. Le souvenir de ma famille se présenta vivement à ma pensée ; je la vis éperdue devant moi et mon cœur saigna, mais, par un prompt retour d'énergique résolution, je fermai les yeux et je repoussai cette chère image en fronçant les sourcils et en grinçant des dents. Je n'ai plus permis à cette impression de se reproduire.

Je ne tardai pas à me voir seul, sans secours possible, en présence de vingt ou vingt-cinq cavaliers, bien montés et bien armés : les uns déchargeant sur moi, comme sur la poupée d'un tir, leurs pistolets et leurs carabines ; les autres brandissant leurs cimeterres recourbés, mais se défiant tous de mon œil ardent et de mon arme rapide à chaque mouvement d'agression. Je me gardai bien d'en faire usage autrement que pour menacer. Cependant les coups se rapprochaient du but ; j'avais été touché de deux balles, l'une au-dessus de la hanche, l'autre vers le haut de la cuisse ; elles n'avaient fait que m'avertir par une trace superficielle mais sanglante ; une troisième m'avait déchiré l'oreille gauche en m'enlevant un bout du cartilage. En revanche mon habit et mon chapeau en étaient criblés.

Il était temps d'en finir, mais je voulais choisir ma victime. Je remarquai un brillant cavalier, couvert d'habits éclatants et enrichis d'or, ayant à son côté un jeune homme de haute taille, maniant de belles armes et sous le simple costume albanais. Ce fut au brillant cavalier que j'adressai ma balle en plein corps et je le vis tomber ; son voisin me parut avoir été touché.

Aussitôt mon arme déchargée, tous se précipitent sur moi, mais je les contins avec ma baïonnette, et pas un ne put m'approcher assez pour me donner un coup de sabre. J'étais dans un état



J'ALLAI M'ADOSSER A UNE DES PILES .. (p. 189)

d'inspiration, ou plutôt d'illumination, qui avait développé dans tout mon être, au physique comme au moral, une telle exaltation de toutes mes facultés que je me sentais supérieur en force, en courage, en intelligence; j'en avais la conscience, je m'en rendais compte et je m'étonnais, au dedans de moi, de cette lucidité d'esprit et de perception dans une circonstance qui aurait dû me troubler et m'éblouir. J'aurais, dans cet état, distingué et reconnu la plus fine aiguille au milieu de ces ruines bouleversées. Je ne



TOUS SE PRÉCIPITENT SUR MOI .. (p. 189)

me vante point ici : je ne tire aucun orgueil de cette disposition exceptionnelle de mon esprit et de mes sens : je la raconte et la livre à l'analyse de la philosophie et de la médecine. Ce que j'affirme, c'est qu'elle est réelle, sans m'inquiéter qu'elle soit admise ou rejetée. J'ai assez de mes actes pour me recommander à l'estime de mes amis et de ma famille.

Ne pouvant plus recharger mon arme, je ne voulus pas attendre passivement la balle dernière que j'avais appelée de tous mes vœux et à laquelle j'avais si souvent présenté ma poitrine découverte.

Un cavalier plus audacieux que les autres les devançait en agitant son candgiar; tout à coup, et d'un bond, je m'élance sur lui. Surpris par cette attaque subite, il veut ou détourner ou reculer son cheval, mais l'animal, au lieu d'obéir à sa main, se cabre et ma baïonnette, au lieu d'atteindre l'homme, s'enfonce tout entière dans la tête du cheval; elle y tint si fortement que, dans l'effort que je fis pour la retirer, elle se détacha de mon fusil et resta fixée jusqu'à la douille dans la ganache de l'animal.

***

Me voilà désarmé: tous se ruent sur moi et je reçois à la fois un coup de pistolet à bout portant et deux coups de sabre qui m'étendent par terre. Les sauvages trempaient leurs mains dans mon sang et s'en frottaient leurs bras nus. Ils allaient me couper la tête, lorsqu'un simple cavalier albanais, jeune, d'une taille souple et élevée, n'ayant d'éclatant qu'un coursier superbe et de magnifiques armes, se porte rapidement en avant et prononce, en maître, quelques mots que je n'ai pas compris, mais dont sa figure bienveillante m'a promptement donné la traduction. Je me tenais coi et résigné, sans implorer la pitié par un regard suppliant; mais rien n'échappait à mon attention, car, malgré mes trois nouvelles blessures, j'avais le sentiment intérieur que je ne devais pas mourir.

A la seule parole de mon Albanais, mes bourreaux avaient lâché prise et attendaient respectueusement ses ordres. Il me fait relever et il appelle deux cavaliers auxquels il me fait remettre, en leur donnant la mission de me conduire au camp : ils me placent entre leurs deux chevaux et nous partons.

Nous parcourons le champ de bataille, en nous dirigeant vers le point de la colline qui était le rendez-vous assigné; je le retrouve encore couvert de cadavres, mais tous ceux des Français avaient été décapités. Autour de chacun de leurs troncs déshonorés, gisaient dans des mares de sang les nombreux ennemis qu'ils avaient abattus, presque tous frappés de la baïonnette. Il nous fallut traverser la portion du terrain et de la vallée soumise au feu de la redoute. Dès que nous en fûmes aperçus, elle nous envoya sa volée, qu'elle renouvela jusqu'au moment de notre disparition; et chaque fois qu'un boulet ronflait au-dessus de nos têtes ou labourait la terre à nos pieds, mes deux gardiens s'aplatissaient sur leurs selles, ou se couchaient le long de leurs chevaux, du côté opposé à la direction du tir en criant : « Allah! Allah ! » et puis, en se relevant, ils me frappaient indignement du pommeau de leurs sabres. A peu de distance du camp, je reconnais, sans être étonné, un énorme tas de ces têtes détachées des troncs informes que nous avions rencontrés : une d'elles, plus écartée que les autres du monceau commun, se trouve sur notre passage et mes deux Arnautes veulent me forcer de la prendre et de la porter; je m'y refuse avec fermeté, et je suis de nouveau abîmé à coups de pommeaux de sabre. L'un d'eux saisit alors cette tête sanglante et m'assomme avec elle. La mienne était dure : elle résista à la tête coupée et aux deux têtes vivantes. Chose étrange ! je reconnus cette tête aux poils et à la barbe rouges : c'était celle d'un caporal fourrier attaché au chef de brigade Hotte.

Enfin nous arrivons. Je me croyais sauvé, au moins quant à présent ; car, dans ma pensée, j'admettais comme possible que j'eusse été réservé pour un supplice plus éclatant pour la plus grande satisfaction d'une populace vile et barbare. Mais ce fut réellement le lieu où ma pauvre vie si longtemps disputée a couru le plus extrême danger. Ce n'est pas le soldat qui se bat et qui court bravement les chances périlleuses du combat qui se montre sans générosité envers l'ennemi : c'est le plus ordinairement le lâche qui se cache et qui croit faire acte de courage en assassinant de sang-froid celui qu'il n'aurait pas osé aborder sous les armes.

A peine suis-je en présence d'une bande de ces gens préposés à la garde des bagages qu'ils m'insultent et m'outragent avec d'autant plus de fureur qu'ils me voient couvert de sang et qu'ils jugent que je suis de ceux qui ont vigoureusement défendu leur vie. Ils me saisissent, me traînent sur un point plus élevé et me font signe que ma tête va tomber. Je les apaise de la main, et pour leur prouver que la mort ne m'épouvante pas, j'arrache brusquement ma cravate que je leur jette à la face ; je retourne le collet de mon habit et de ma chemise et je leur livre mon cou. Déjà j'étais empoigné par les cheveux et le candgiar tiré du fourreau brillait dans la main du bourreau lorsque le cri de « Pacha !... Pacha !... » retentit de toutes parts. L'arme reste suspendue sur ma tête et je vois paraître devant moi ce jeune albanais qui m'avait déja sauvé la vie sur le champ de bataille et qui arrive si bien à point pour me la sauver une seconde et dernière fois. Ce généreux albanais était Mouktar-Pacha, le fils du vieux loup, le fils d'Ali-Pacha. Il avait été, à mon insu, le témoin de mes divers combats et il avait conçu pour son ennemi de l'estime et de l'amitié. C'est lui qui avait réuni ce gros de cavalerie qu'il avait dirigé contre moi dans l'intention de me faire prisonnier et de me sauver ainsi d'une mort certaine.

Ce prince était jeune. Il avait les vertus de son âge : la bravoure et la générosité.

Il donna ordre de me conduire au fort de Loroux et il se hâta de rejoindre sa troupe devant la redoute qui continuait à se défendre avec intrépidité.

Le général La Salcette et le chef de brigade Hotte n'avaient plus autour d'eux que vingt-cinq hommes. Le général avait envoyé Bouchard, fusilier à la 79e demi-brigade et Givaque, tambour au même corps, pour faire avancer la bombarde *la Frimaire* qui devait être mouillée devant Prévesa. Ces deux soldats se mirent à la nage. Givaque se noya de fatigue. Bouchard, qui avait fait son possible pour sauver son compagnon, n'ayant point trouvé la bombarde et sachant que tout était désespéré à Nicopolis, poussa en nageant jusqu'à la forteresse de Sainte-Maure et fit de cette manière plus d'un myriamètre, à l'aide de quelques récifs sur lesquels il se reposait de temps en temps.

La bombarde ne paraissait pas, les défenseurs de la redoute qui, la plupart étaient blessés, avaient consommé toutes leurs munitions : Les Albanais étaient déjà parvenus à la gorge qu'ils allaient forcer. Le général prit le parti de se rendre pour sauver la vie de ses compagnons. Il arbora un mouchoir blanc au bout de son sabre, reçut les Turcs à l'entrée de la redoute et leur remit ses armes. Le chef de brigade Hotte et la plupart des hommes l'imitèrent, mais Giroux, sous-lieutenant à la 72e, et deux grenadiers de la 6e que les Albanais avaient insultés se firent tuer les armes à la main, ainsi que deux canonniers de la 7e compagnie sédentaire qui furent massacrés plutôt que de rendre leurs pièces.

Cependant, le capitaine Tissot, adjudant-major à la 6e, auquel le général avait confié la garde de Prévesa, n'était pas resté tranquille spectateur du combat. Après avoir posté sa petite garnison de la manière la plus favorable, il était accouru au camp et avait rallié en combattant environ quatre-vingts grenadiers et sapeurs et deux officiers : Beltrand, lieutenant au 2e bataillon de sapeurs, et Chéron, sous-lieutenant de grenadiers à la 6e demi-brigade. A peine avait-il formé ses hommes en bataille qu'il fut chargé par une masse de cavaliers ; il la culbuta et en tua le chef de sa propre main, mais Beltrand, entouré par plusieurs Albanais, fut



ILS MARCHENT D'UN PAS RAPIDE (p. 191)

massacré et, on peut le dire, coupé en morceaux. A ce moment précis, où Tissot repoussait cette charge, la redoute cessait son feu : le général La Salcette venait de se rendre.

Tissot forme le projet de le délivrer et fait partager à sa petite troupe son enthousiasme.

Ils marchent donc d'un pas rapide, traversent les ruines de la cité d'Auguste et se disposent à franchir le vallon qui les sépare de la colline où se trouvent les prisonniers. Mais une embuscade d'infanterie les arrête et malgré leurs élans répétés, devant la foule grossissante des Albanais accourant de tous les points du champ de bataille, il faut renoncer et battre en retraite sur Prévesa.

Tissot se retire lentement et en bon ordre, soutenant avec une fermeté inébranlable les chocs de plusieurs gros partis de cavalerie, mais, durant qu'il arrête quelques Albanais, la plupart se portent sur Prévesa par un autre côté.

Tissot précipite sa marche pour secourir sa garnison ; mais lorsqu'il arrive, elle est déjà forcée. Il attaque alors l'ennemi déjà posté dans le bourg et parvient en combattant jusqu'à

l'endroit du port où il avait placé ses barques. Elles ont disparu.

Un dernier espoir reste pourtant : la bombarde *la Frimaire* se trouve à l'entrée du canal de Prévesa avec plusieurs barques chargées de troupes que le commandant de Sainte-Maure envoie à notre secours. Tissot établit ses hommes le dos au golfe et couvre ses flancs par des maisons pour étendre sa ligne proportionnellement au nombre de soldats qu'il a et pour arrêter les Albanais jusqu'à l'arrivée de la bombarde dont il s'efforce d'attirer l'attention par des signaux réitérés. Mais un de ses soldats qu'il envoie à la bombarde dans une barquette qu'un Prévésien qui lui est dévoué a amenée pour le sauver, trahit sa confiance : il affirme au capitaine qu'il a vu massacrer jusqu'au dernier des Français, que lui-même n'a pu s'échapper que par un miracle. On le croit. Et le Prévésien qui ne parle ni le français, ni l'italien, ne peut le contredire. *La Frimaire* et les barques s'éloignent vers Sainte-Maure.

Tissot et ses compagnons comprennent qu'ils sont perdus : mais leur âme n'en est pas abattue et ils renouvellent le serment de mourir en républicains français. Ils se précipitent dans les rues de Prévesa et fondent sur les Turcs. Leurs munitions sont épuisées et ils ne combattent plus qu'à l'arme blanche. C'est un



ILS RENOUVELLENT LE SERMENT DE MOURIR EN RÉPUBLICAINS (p. 192)

massacre qu'ils font tant que leurs bras peuvent porter leurs fusils.

Mais leur nombre diminue à chaque instant. Ils n'ont rien mangé de tout le jour et la faim tord leurs entrailles ; ils sont exténués par la fatigue de ce combat continuel, et leurs ennemis se renouvellent sans cesse. Enfin, à quatre heures de l'après-midi, les seuls Français qui résistent encore sont assaillis de toutes parts et désarmés : ils sont neuf, dont trois sont grièvement blessés. Tissot et Chéron n'ont pas été touchés.

* * *

A la fin de la journée du lendemain, je me trouvai réuni au fort de Loroux avec le général La Salcette, le chef de brigade Hotte, le capitaine Tissot et une vingtaine de soldats, tout ce qui restait des quatre cents français qui combattaient à Nicopolis et à Prévesa. Ils me racontèrent leurs aventures, mais les miennes restaient encore plus surprenantes.

Je ne crois pas, en effet, que pendant la guerre de vingt-deux ans que la France a soutenue contre l'Europe depuis 1792 jusqu'en 1813, aucun officier ou soldat de l'armée ait triomphé de périls plus grands, plus multipliés et plus variés, et qu'il ait eu, comme moi, le bonheur de les rappeler à sa famille et à ses amis à l'âge de quatre-vingt-deux ans.

(Illustrations de F. de Myrbach.)



E. METZMACHER



LE BOUQUET

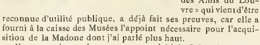
Les Nouvelles Acquisitions

DU MUSÉE DU LOUVRE

Dans son avant-dernier fascicule le *Figaro illustré* a reproduit la *Madone* attribuée à Pietro della Francesca — attribution qui, de l'aveu même des autorités artistiques de notre musée national, n'est pas exacte, le tableau étant indiscutablement l'œuvre d'Alessio Baldovinetti. La Madone a été achetée par le Louvre au prix de 130,000 francs.

Nous donnons aujourd'hui deux œuvres qui, bien qu'elles représentent une moins grande valeur vénale n'en sont pas moins fort intéressantes au point de vue de l'art : un *Portrait de femme*, par Goya et un petit buste en terre cuite, de Houdon, toutes deux récemment acquises par le Louvre.

« Le Louvre est donc bien riche, me direz-vous, et d'où vient l'argent ? » pour employer une formule quasi-historique. Rassurez-vous, la source en est pure. Les musées nationaux faisaient naguère partie de la Liste civile — qui s'appela, sous Napoléon III, la Maison de l'Empereur. — Une partie de la dotation du Souverain était affectée à l'entretien des musées, au payement du personnel et aux acquisitions ; lorsque se présentait quelque occasion avantageuse, ou qu'il y avait un intérêt artistique ou national à acquérir pour le musée une œuvre de valeur considérable, le roi ou l'empereur intervenait et sur sa cassette particulière prélevait les sommes que n'aurait pu fournir le budget ordinaire des musées. C'est ainsi que la France put acheter, au prix de 600,000 francs, à la vente du maréchal Soult, l'*Assomption*, de Murillo, qui figure si glorieusement dans le Salon Carré. Après le 4 septembre 1870, la liste de l'empereur fut liquidée et les Musées devinrent un service de l'État, alimenté par de maigres allocations inscrites au budget du ministère de l'Instruction publique. Il ne fallait plus songer, dès lors, à faire des folies : toute dépense supplémentaire eût nécessité une demande de crédit portée devant un Parlement dont la grande majorité est totalement étrangère et même hostile aux questions artistiques. On ne pouvait même pas employer le subterfuge de faire des économies pendant une année pour accroître d'autant les crédits de l'année suivante, les règles du budget s'y opposent. Ce fut une triste période, où les amis des arts virent partir à l'étranger, surtout en Angleterre et en Allemagne, maints chefs-d'œuvre qui eussent rehaussé et complété nos collections. Quelques esprits éclairés cherchaient à cette situation un remède qui assurât à la direction des Musées l'indépendance financière.



PORTRAIT D'UNE JEUNE FEMME, PAR GOYA Y LUCIENTES

La première proposition de la création d'une caisse des Musées fut faite par une commission nommée par M. Bardoux, ministre des Beaux-Arts en 1878.

La proposition fut reprise en 1881 par M. Antonin Proust, ministre des Arts, en 1882 par M. Jules Ferry, ministre des Beaux-Arts. Elle fit l'objet de nombreuses propositions parlementaires jusqu'en 1892, époque à laquelle M. Bourgeois, ministre des Beaux-Arts, l'a proposée au nom du gouvernement. Mais au bout de toutes les combinaisons se dressait la terrible question d'argent ; il fallait une première mise de fond et quel espoir pouvait-on avoir d'obtenir des Chambres les dix millions nécessaires à produire un modeste revenu de 300,000 francs ?

L'occasion cependant se présenta — car tout vient à point à qui sait attendre — et c'est un honneur pour le ministre de l'Instruction publique de cette époque, M. Leygues et pour son collègue des Finances, M. Poincaré, d'avoir su la saisir. La vente de ceux des diamants de la Couronne qui ne présentent ni intérêt historique, ni valeur artistique, ayant été décidée, le gouvernement obtint de la Chambre, en 1895, que la moitié du produit de cette vente fut affectée à la création d'une Caisse des Musées nationaux qui s'administrerait elle-même et qui, douée de la personnalité civile pourrait disposer de ses revenus, acquérir, accepter des legs et donations, etc.

Les revenus annuels dans lesquels sont compris l'allocation budgétaire de l'Etat (160,000 francs), le produit de la vente des gravures de la chalcographie et des moulages, se montent à environ 450,000 francs. C'est déjà une jolie somme, surtout si l'on songe que ce qui n'a pas été dépensé dans une année peut se reporter sur l'exercice suivant. Je rappellerai, en outre, que la caisse des musées possède une excellente camarade, la « Société des Amis du Louvre », réunion d'amateurs qui se cotisent pour venir en aide, en cas de besoin, à sa grande sœur ; la « Société des Amis du Louvre » qui vient d'être reconnue d'utilité publique, a déjà fait ses preuves, car elle a fourni à la caisse des Musées l'appoint nécessaire pour l'acquisition de la Madone dont j'ai parlé plus haut.

Il ne reste plus, maintenant, pour enrichir la Caisse des Musées nationaux, que d'établir à l'entrée de ces Musées, la perception d'un droit d'entrée, — sauf à maintenir la gratuité le dimanche et le jeudi. — Ce système est pratiqué dans un grand nombre de collections de l'étranger. Ce serait une charge bien minime pour les innombrables voyageurs qui parcourent nos galeries et je suis persuadé qu'ils s'y soumettraient volontiers, en reconnaissance des jouissances artistiques qu'ils y goûtent, et dans l'espoir de trouver, à leur prochaine visite, quelque chef-d'œuvre nouveau, ou quelque aménagement ingénieux. L'idée n'est pas neuve : depuis une vingtaine d'années elle revient de temps en temps sur le tapis : patientons encore vingt ans ; peut-être sera-t-elle sur le point d'aboutir : quarante ans, dans l'administration française, pour réaliser une innovation très simple, c'est si peu !

* * *

Le *Portrait d'une jeune femme*, par Goya, dont nous donnons

ici la reproduction, a été acheté au mois de mai dernier, à Anvers, à la vente du musée Kums, moyennant la somme de 32,000 francs. Le Louvre était pauvre en œuvres de Goya : on n'y trouvait jusqu'à ce jour qu'un portrait d'homme, Guillemardet, ambassadeur de la République française 1792) et une petite toile, un portrait de jeune femme. C'était insuffisant, car l'œuvre de Goya, né en 1746 et mort à Bordeaux en 1838, est immense, comme qualité et comme quantité. Dédaigneux — ignorant, peut-être — des règles et des traditions classiques, tant au point de vue de la composition qu'à celui de l'exécution matérielle, le maître espagnol peut, par son œuvre, servir à la fois d'enseignement et d'avertissement aux jeunes peintres d'aujourd'hui. Dans ses eaux-fortes, *Les Caprichos, La Tauromachie, Les Scènes d'invasion*, l'impressioniste rencontrera les plus incroyables audaces, et le réaliste y trouvera les horreurs les plus macabres et les laideurs les plus repoussantes.

« Goya, a dit Théophile Gautier, dans son voyage en Espagne, a beaucoup produit; il a fait des sujets de sainteté, des fresques, des portraits, des scènes de mœurs, des eaux-fortes, des aquatintes, des lithographies, et partout, même dans les plus vagues ébauches, il a laissé l'empreinte d'un talent vigoureux, la griffe du lion raye toujours ses dessins les plus abandonnés. »

C'était bien un précurseur de l'impressionisme; dans sa hâte de fixer immédiatement sur sa toile la vision du moment, Goya prenait souvent, pour peindre, le premier objet qui lui tombait sous la main : bâton, torchon, balai, éponge, qu'il plongeait au hasard dans la couleur : les « touches de sentiment » s'exécutaient à coup de pouce. Ces procédés expliquent les incroyables hardiesses et les admirables maladresses qu'on rencontre dans son œuvre.

Le portrait acquis par le Louvre semble avoir été exécuté d'une façon moins fougueuse; la pose en est très simple : cette jeune femme, d'un pur type espagnol, vêtue de gris clair, se détachant sur un fond gris sombre, montre, sans afféterie et sans sourire, son visage frais, coloré et calme; elle semble vous demander pourquoi vous la regardez; ses mains potelées tombent paisiblement sur ses genoux, tenant un éventail fermé. Nul artifice dans cette peinture : pas de léchage, mais aussi pas de brutalités, c'est un vrai morceau de musée. La toile est dans un parfait état de conservation; l'on voit qu'elle vient de Belgique où les collectionneurs soignent amoureusement leurs tableaux. Ce portrait a été placé provisoirement sur un chevalet, dans la Grande Galerie, à gauche en venant du Salon Carré, à côté des deux œuvres de Goya que possède le Louvre et que j'ai indiquées plus haut.

***

Quelle grâce enfantine, mêlée d'un peu d'étonnement, dans cette exquise terre-cuite de Houdon, représentant Louise Brongniart, fille de l'architecte de la Bourse de Paris et sœur du minéralogiste célèbre. Ce buste, de petite dimension, car il ne mesure que quarante-deux centimètres de hauteur, y compris le piétouche, a été acheté à la famille de Brongniart; il date de 1777.

On retrouve ici l'élégance de la pose, le charme de l'arrangement, la touche de vie que les sculpteurs du XVIIIe siècle ont su mettre dans leurs œuvres. Houdon fut un admirable portraitiste : à côté de son fameux Voltaire de la Comédie-Française, de son Ecorché, devenu modèle classique, aussi beau que le Marryas antique, de son audacieuse statue, la *Diane nue*, qu'on voit, si je ne me trompe, au musée de l'Ermitage, à Saint-Pétersbourg, et qu'on dit être le portrait (?) de la Du Barry, Houdon a produit une grande quantité de bustes, il a fixé les traits de toutes les célébrités de son époque.


LOUISE BRONGNIART, BUSTE PAR HOUDON

Né en 1746, Houdon traversa, sans trop de péripéties, les années de la Révolution. Il est mort à Paris en 1828. Jusqu'à la fin de cette longue carrière, il est resté fidèle aux traditions de son école. Les glaces solennelles de la sculpture impériale ne le refroidirent pas. Il n'eut malheureusement pas de successeurs immédiats, et, pour voir le marbre s'animer, vivre, sourire et se mouvoir, il a fallu attendre jusqu'à Carpeaux et jusqu'aux grands maîtres de la sculpture contemporaine, les Mercié, les Falguières, les Puech.

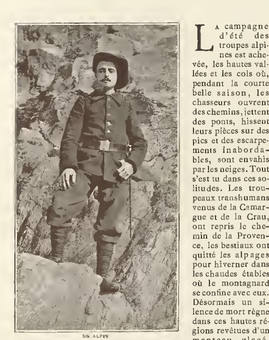
Le buste de Louise Brongniart est placé dans une salle dite provisoire, située au rez-de-chaussée du musée; on y accède soit par la cour intérieure, — au fond, à gauche en venant de la rue de Rivoli, — soit en entrant par la voûte du côté de Saint-Germain-l'Auxerrois, dans les salles égyptiennes ; on contourne à gauche un grand escalier, et en traversant les salles de la sculpture de la Renaissance qui donnent sur le quai, on arrive péniblement au but. Cette salle contient diverses pièces de sculpture, récemment acquises ou reçues en don, notamment de nombreuses maquettes de Carpeaux, parmi lesquelles on remarque un Napoléon III, un Alexandre Dumas fils et des bustes de plusieurs femmes élégantes du second Empire.

THÉOPHILE GAUTIER FILS.



UN CANTONNEMENT AUX CHALETS DE VERSOYE

Alpins de France et d'Italie



UN ALPIN

La campagne d'été des troupes alpines est achevée, les hautes vallées et les cols où, pendant la courte belle saison, les chasseurs ouvrent des chemins, jettent des ponts, hissent leurs pièces sur des pics et des escarpements inabordables, sont envahis par les neiges. Tout s'est tu dans ces solitudes. Les troupeaux transhumans venus de la Camargue et de la Crau, ont repris le chemin de la Provence, les bestiaux ont quitté les alpages pour hiverner dans les chaudes étables où le montagnard se confine avec eux. Désormais un silence de mort règne dans ces hautes régions revêtues d'un manteau glacé, troublé seulement par le grondement des avalanches.

Cependant, ces parages inhospitaliers ont, depuis quelques années, trouvé un peu de vie. Même à des hauteurs où la neige persiste pendant huit ou neuf mois, l'appât du lucre a révélé des passages aux contrebandiers. Pour apporter en fraude du tabac ou d'autres objets soumis aux droits, ces gens hardis s'aventurent dans les neiges épaisses, bravent les tourmentes, se rient des avalanches et sont ainsi un lien, mystérieux mais malhonnête, entre la France, l'Italie et la Suisse. Où passe un contrebandier, pourrait passer un soldat montagnard ; s'il en passe un, il en passera dix et le reste suivra. Il en résulte que la formidable barrière dressée entre le Rhône et le Pô n'est pas un obstacle insurmontable. Une irruption hivernale est chose possible, elle aurait un effet moral incalculable C'est pourquoi on a dû prendre l'habitude de faire hiverner des hommes à des hauteurs jusqu'ici inhospitalières.

Les habitants de ces camps sont peu nombreux, car l'approvisionnement serait difficile ; ils sont strictement réduits à l'effectif nécessaire pour le service du poste et la garde des ouvrages de défense auxquels on travaille pendant la belle saison.

*
* *

L'existence de ces reclus est bien faite pour attirer l'attention. J'ai eu la chance inespérée de partager leur sort pendant plus d'une semaine, dans le poste des Chapieux, au mois de janvier dernier. Profitant d'un hiver lumineux, j'étais allé faire une courte visite à la haute vallée du torrent des Glaciers, couverte depuis longtemps par la neige, quand le ciel, jusqu'alors superbe, se couvrit ; un vent violent amenait du Mont-Blanc une furieuse tempête de neige, en moins d'une nuit la hauteur accumulée entre les baraques atteignait près de trois mètres. Il en fut ainsi pendant de longues journées, avec des alternatives de soleil éclatant et de bourrasques terrifiantes. Mais dans les chambres bien closes des officiers, chauffées par un poêle sans cesse à plein tirage, nous pouvions narguer la neige dont la couche s'élevait de plus en plus.

Pendant dix jours nous restâmes ainsi isolés. La tempête avait brisé les fils du téléphone et séparé du monde les postes annexes des Seloges et de Crêt-Bettex. Peut-être, comme les hiverneurs de l'année précédente, allions-nous rester pendant un mois sans communication avec le reste du monde.

Pour résister à cette existence, pour supporter la longue claustration et l'absence de nouvelles, pour ne point croire a la fin finale des choses quand le vent balaie en hurlant de sombres masses de flocons, il faut des corps et des âmes fortement trempés.

L'éducation donnée à nos troupes alpines permet de compter sur elles et de leur imposer cette existence végétative, qui nous paraît angoissante comme la vie dans les contrées polaires.

Choisis en grande partie, dans les régions du plateau central,

les Cévennes et les Alpes, ces soldats sont quelque peu préparés à leur mission. Ils ont vécu au sein de monts moins formidables sans doute, mais où l'existence est cependant rude, où le climat est excessif, où les métiers de pâtre, de fromager, de bûcheron exigent pour atteindre le pâturage et la forêt des ascensions déjà rudes.

Ces hommes possèdent les qualités de l'alpiniste, ne craignent ni le vertige, ni les brusques changements de température. Il leur suffira de perdre leurs allures lourdes et lentes et de s'habituer aux difficultés spéciales des neiges et des glaces éternelles.

Pendant les premiers mois du séjour à la caserne ils sont peu à peu dressés aux marches militaires en montagne. Quand le printemps a fait fondre les neiges, ils partent pour plusieurs mois, escaladent les rochers, franchissent les torrents, s'aventurent dans les glaciers. Education merveilleuse qui fait les corps souples et résistants.

Guidés par des chefs que rien n'arrête, qui mettent un amour-propre constant à dompter la nature ; encouragés par



PASSAGE DU COL DU PALET

ceux d'entre eux qui ont déjà l'usage de la montagne, comme les trois guides du mont Blanc incorporés au bataillon d'Albertville, les jeunes soldats venus des contingents des grandes villes et des plaines ne tardent pas à faire preuve de la même intrépidité. Peut-être apportent-ils dans leurs allures une dose très forte d'enfantine imprudence. Tel qui ne pouvait, sans vertige, suivre une route taillée en corniche, s'aventure sur les plus périlleuses arêtes, affronte les crevasses, glisse des pentes presqu'à pic. Les conseils des officiers sont vains ; chez le soldat, à force de vivre avec le danger, la crainte disparaît.

Le poste des Chapieux, par son voisinage des grandes pentes de glace du mont Blanc, est un de ceux où se fait le mieux cette éducation spéciale. Il y en a là pour toutes les audaces. Cols bordant des précipices, comme le cormet de Roselend, passages à la limite des neiges éternelles comme le col du Bonhomme, rampes effroyables comme au col de la Seigne, le terrain d'expériences est complet.

De chaque côté on rivalise de zèle ; Français et Italiens tiennent à montrer que nul obstacle ne saurait les arrêter. Nous nous bornons à des excursions répétées sur les passages difficiles, mais nos voisins montent une véritable garde à la limite des deux pays. Dans ces contrées inhospitalières, ils disposent tout un réseau de carabiniers, c'est-à dire de gendarmes, dès que le souffle du printemps les rend accessibles. A chaque instant on aperçoit la silhouette des braves pandores cherchant à comprendre le but de nos travailleurs occupés à tracer des sentiers ou à préparer des emplacements de batteries auxquels les gens du pays donnent orgueilleusement le nom de forts.

Nos troupiers suivent malicieusement ce manège qui les amuse, et les photographes amateurs, c'est-à-dire la plupart des officiers et nombre de sous-officiers, ne sont jamais plus heureux que lorsqu'ils peuvent prendre un instantané de carabinier, au grand effroi d'ailleurs du gendarme qui a pour l'objectif une remarquable répulsion. Le carabinier qui venait innocemment causer avec nos officiers, près de la borne frontière du col de la Seigne n'est pas encore consolé de s'être laissé fixer à son insu.

Ce col de la Seigne, où chaque pays a créé pour son usage un refuge, le nôtre étant au point culminant, est un observatoire remarquable. De là et des aiguilles de roches voisines nous pouvons plonger le regard dans une vallée italienne profonde et noire et découvrir les postes d'*alpini*. De même les Italiens, distinguent fort bien notre poste de Seloges et, au delà, le camp plus considérable des Chapieux, mais nul ne songe encore à hiverner sur cette crête battue des vents, encombrée de neige, où les plus intrépides parmi les intrépides gravisseurs de glaciers oseraient seuls s'aventurer en hiver.

Et pourtant cette position serait l'objet d'une lutte acharnée si jamais la guerre venait à ensanglanter ce désert. Le col de la Seigne est le premier passage possible entre la France et l'Italie en venant du nord, le massif du mont Blanc restant infranchissable à une troupe armée et, à plus forte raison, à de l'artillerie alpine dont les prouesses sont parfois fabuleuses. (1)

*
* *

L'éloge ne s'applique pas seulement à nos chasseurs et à nos artilleurs alpins, les Italiens sont nos dignes émules. La jeune armée italienne, pour qui la nation fait si patriotiquement de lourds sacrifices, a pour troupes d'élites les régiments de montagne. L'organisation diffère de la nôtre en ce que les bataillons sont groupés par trois aux ordres d'un colonel. Mais, comme chez nous, le bataillon est chargé de la défense d'une vallée, ce qui correspond au secteur de notre groupe alpin.

Peut-être, l'organisation française a-t-elle plus de souplesse, elle laisse plus d'initiative au chef de secteur, et devient ainsi une précieuse école de commandement.

LE DÉPART DU COURRIER (LES SKIS)

(1) Nous donnons à la page suivante la reproduction d'une des dernières et des meilleures œuvres de Loustauneau, enlevé prématurément à l'art, il y a quelques mois. On y retrouve, dans toute leur sincérité, ses qualités de peintre militaire, sa connaissance intime du troupier, sa compréhension de l'humble dévouement de nos braves alpins.



UNE BATTERIE ALPINE

Mais, régiment ou bataillon autonome, le rôle des *alpini* et des alpins est semblable : défendre une vallée contre une invasion, en connaître tous les passages et toutes les ressources, se familiariser avec toutes les issues qui permettront de prendre l'offensive et de déboucher chez l'ennemi. A ce point de vue, les Italiens ont obtenu des résultats merveilleux, leur exemple nous a guidés plus tard.

Le recrutement régional est plus strictement appliqué chez nos voisins. Leurs alpins sont tous originaires de la contrée qu'ils doivent défendre, ce sont les montagnards de la rive gauche du Pô, race forte, patiente et sobre; d'origine celtique, d'ailleurs; dont les allures ressemblent fort peu à celles de l'Italien du centre. De là cette apparence grave des soldats alpins chez nos voisins; ils n'ont pas cet aspect dégagé, presque sémillant que notre alpin doit au mélange de populations de races diverses.

Mais il ne faut pas juger sur la mine, si le défilé des alpins n'a pas la gaîté du passage d'un de nos bataillons, il révèle des troupes solides, résistantes et disciplinées.

Le costume des alpini est plus théâtral et moins pratique que celui de nos chasseurs. Le chapeau est loin d'offrir les avantages du béret, mais bien porté, par des hommes vigoureux, il ne manque pas de grâce militaire; la plume d'aigle lui donne un cachet répondant bien à l'idée que l'on se fait des montagnards.

Les sept régiments alpins italiens présentent ainsi 22 bataillons et 75 compagnies composés de soldats vigoureux, bien



LES BARAQUEMENTS DE SÉLOGES ET LE COL DE LA SEIGNE

exercés familiarisés dès leur enfance avec la montagne, dont une bonne artillerie fait une petite armée spéciale, méritant d'autant mieux d'être étudiée qu'elle est supérieure en nombre de bataillons à nos propres forces alpines.

Nous avons seulement douze bataillons à opposer à ceux de nos voisins. Nos unités comprennent, il est vrai, six compagnies, le bataillon italien en a quatre.

Des deux côtés, malgré les dissensions passagères et les malentendus qui opposent l'un à l'autre deux peuples de même race, on a pour le voisin une estime profonde. Du haut de nos montagnes, on peut voir les alpini à l'œuvre et reconnaître qu'ils sont dignes de nos chasseurs par leur entrain au travail et par leur hardiesse dans les manœuvres spéciales à ces contrées de difficile accès. Aussi les rencontres sont-elles marquées par de petites scènes de fraternité militaire, souvent touchantes. Que de fois deux bataillons parvenus ensemble sur une crête ou un col frontière ont-ils installé leur couvert sur la ligne idéale de séparation, pour partager le frugal repas apporté par les convois et boire à l'amitié des deux nations. Dans ces agapes inopinées, les officiers, en choquant leurs verres, ont rappelé les souvenirs de Crimée, de Magenta et de Solferino, patrimoine commun de gloire éclatante et pure.

Depuis quelques années, on fraternise moins. Des incidents de frontière ont causé de chaque côté un peu de réserve, l'occasion des rencontres est moins cherchée. Mais si le hasard veut que deux troupes parviennent ensemble sur un sommet, la froideur a vite disparu, les mains se tendent cordialement et l'on sent que le mot frères d'arme n'est pas un vain mot.

Naturellement, c'est toujours loin des lieux fortifiés que les alpini et les chasseurs peuvent s'aborder. De part et d'autre, on veille jalousement sur les abords des ouvrages, d'ailleurs placés hors des lieux de passage du voisin. Quand les soldats des deux pays ont l'occasion de fraterniser, c'est sur des cols peu fréquentés, situés à une grande hauteur et que ne franchit aucun chemin accessible aux voitures.

***

Ces cols élevés n'ont pu être maîtrisés par des travaux fortifiés, la dépense serait hors de proportion avec les résultats à atteindre. L'effort des ingénieurs s'est porté sur les routes carrossables comme celles du Petit Saint-Bernard, du mont Cenis et du mont Genèvre où l'invasion peut se faire sur une grande échelle, où l'on peut passer avec de la grosse artillerie. Partout ailleurs on a plus modestement aménagé la montagne au point de vue de la défense, créé des routes pouvant rapidement amener de l'artillerie montée, préparé des magasins et des abris.

Les Chapieux sont le type le plus complet de cette organisation. Le poste principal est comme le chef-lieu d'une petite colonie militaire.

Le site a d'ailleurs été fort mal choisi, sur l'emplacement d'un village d'été enlevé par le torrent des Glaciers, catastrophe qui peut se renouveler, dans un val où le soleil vient rarement, où la neige fond très tard et se montre de bonne heure. Pendant ma réclusion, nous grelottions parfois, dans la neige, sous un ciel éclatant; au-dessus, à cent mètres à peine, sont des pâturages en pente entourés de beaux érables, d'où toute trace blanche avait disparu; il y faisait doux et nous étions tentés d'y chercher des violettes. C'est là qu'il eut fallu y installer les baraques, le camp aurait eu autrement de gaîté.

Sauf le plan et les gros travaux laissés aux soins du génie, toute l'œuvre est due aux Alpins eux-mêmes. Si l'on veut retrouver le type du soldat français, apte à tout, devenant selon les besoins, maçon, mécanicien, terrassier, géomètre, charpentier, hydraulicien, il faut aller dans les Alpes. Depuis le service à court terme, l'abandon du régime des camps et la fin des colonnes d'Afrique, nos troupiers n'avaient plus l'occasion de se montrer débrouil-

lards et de prouver que les qualités natives de la race n'ont point dégénéré.

Lorsque le génie eut livré le camp aux Alpins, camp régulier, aligné, sévère et peu réjouissant en somme, on s'est ingénié à le rendre plus attrayant; puis, comme les dépendances étaient insuffisantes, on s'est mis à en créer, les lieutenants préposés à la garde du poste se sont découvert des facultés d'architectes, ils ont élevé des murs, ont abattu des sapins, les ont transformés en poutres et en planches, ont ainsi créé des charpentes qu'ils ont fait recouvrir avec des lauzes, grossières ardoises enlevées à la montagne par des carriers improvisés. Il a fallu faire des cloisons, disposer des portes et des fenêtres. Tout cela a été l'œuvre du petit troupier, dirigé par quelque camarade dont le métier dans la vie civile était la menuiserie ou la charpente. Sauf les vitres qu'il fallait bien aller chercher à la prochaine bourgade, tout sortait de la forge et de l'établi des Alpins.



CONSTRUCTION D'UN FORT

On ne s'est pas borné au camp. Bien souvent, dans les reconnaissances, quand on était surpris par la brume et la tempête, on avait reconnu les inconvénients de l'absence de gîtes près des hauts sommets. De petits ateliers s'en vont là-haut et construisent des chalets suffisamment confortables, comme ceux de Versoye, où l'on dispose des vivres et des provisions pour le cas où l'on devrait s'y réfugier.

***

Très grave, cette question des subsistances en montagne. Il semble qu'elle ne peut être résolue que par l'emploi des conserves. C'est bien peu connaître le caractère ingénieux du soldat français. Dans ces baraques, dans les chalets abandonnés l'hiver comme aux Chapieux ; dans les abris sous roche, comme à la Traversette, les Alpins ont toujours un cheptel destiné à assurer des vivres frais, ils ont une boulangerie dirigée par l'un d'eux. Au moment où l'hiver s'annonce, on achète à l'avance le bétail nécessaire à la nourriture de huit mois : des moutons et des vaches — pas de bœufs, ils sont très chers et ne peuvent apporter le précieux appoint du lait et du beurre. Car les chasseurs sont au régime lactés le matin. Au réveil on leur sert un litre de café au lait. Les vaches produisant plus que la consommation, les Chapieux ont même une baratte, on y fait du beurre; avec le caillé, on confectionne du fromage; le petit lait sert à nourrir des porcs, autre précieuse ressource de la cuisine.



ARTILLEURS ALPINS

Ce sont des soldats qui traient les vaches, barattent et pétrissent le beurre, mettent le caillé en forme et le font sécher pour servir de dessert. Au fur et à mesure des besoins, une vache, un mouton ou un porc sont abattus par un boucher qui est encore un Alpin. Aux premiers beaux jours les étables sont vides, mais alors le ravitaillement est possible.

Les légumes ne manquent pas, à la condition toutefois d'être préservés de la gelée; un poêle est sans cesse allumé dans la baraque où les pommes de terre, les choux, les carottes et les navets sont conservés. Parfois il y a aussi poules, canards et même dindons; la volaille se tient au chaud à l'étable, avec le bétail.

Toutes les précautions sont donc prises pour permettre aux gardiens de la frontière de se suffire à eux-mêmes pendant les réclusions de longue durée, toujours à craindre dans le profond couloir des Chapieux ou le sinistre sommet du mont Froid. Ces deux postes sont en effet les moins favorisés; dans les autres, comme la Traversette, la Turra ou les Acles, on est rarement bloqué plus de huit jours.

***

Si la vie matérielle est largement assurée dans les postes, si le troupier y jouit d'un confort inconnu dans les casernes de l'intérieur, la claustration pourrait avoir sur lui une influence



UN ALPIN ITALIEN

déprimante, des distractions sont nécessaires; là surtout se montre le côté moral et paternel du rôle de l'officier. Sans se départir de son autorité, sans oublier son grade, le jeune chef doit chercher des distractions, organiser des jeux, s'entretenir avec ses hommes. A ce point de vue le poste alpin est une merveilleuse école pour le commandement.

Aux Chapieux le lieutenant de Luzy disposant d'un vaste espace et de constructions nombreuses a pu élargir le programme des distractions et faire mieux que le traditionnel concert d'accordéon présidant à la traditionnelle bourrée. Il a constitué un véritable orchestre, violon, flûte, accordéon et occarinas. Mandoliniste exquis, il prenait part lui-même aux concerts donnés par ses *artistes*. Chaque chasseur vient à tour de rôle débiter sa chanson comique, sentimentale ou patriotique. Cela se termine généralement par le chant du bataillon, sur un air de marche, dans lequel on ne manque jamais de témoigner son dédain pour le *biffin*, c'est-à-dire le soldat de la ligne. Voici le refrain d'une de ces chanson où l'esprit de corps est si grandement exalté :

Chasseurs en avant,
Artilleurs au milieu,
Les biffins, les biffins en arrière !
Chasseurs en avant,
Artilleurs au milieu,
Les biffins, les biffins a la queue !

Et l'on danse : valses entraînantes, polkas, danses savoyardes, bourrée d'Auvergne. On crie, on frappe du pied, on imite les cris effarouchés des danseuses sournoisement pincées et tout cela finit par l'absorption d'une immense gamelle de vin chaud.

Le jour lui-même a ses distractions : glissades sur les pentes glacées et courses de *skis* sont organisées à la première accalmie dans la tourmente.

O les joyeuses parties dont je fus témoin aux Chapieux ! On avait choisi une pente raide, couverte de neige, on l'avait arrosée fortement pendant le jour et le froid de la nuit en avait fait une muraille glacée, à peine inclinée. Le charpentier du poste avait confectionné pour chaque homme une sorte de petit traîneau long de un pied à peine, sur lequel un chasseur s'asseyait. Il se laissait glisser sur la pente, filait avec une vitesse vertigineuse qui le lançait dans la partie plane de la vallée. Le torrent était sur ce point recouvert par un pont naturel de neige glacée, le traîneau s'y engageait et allait lentement s'arrêter de l'autre côté.

Puis on se mettait à dix, quinze, vingt sur les traîneaux, chaque chasseur tenant entre ses bras les jambes de celui qui le suivait. On formait ainsi un train qui descendait comme une flèche, accompagné par les chiens ivres de joie, aboyant, hurlant et tout le convoi, guidé par le plus habile, traversait ainsi le val. Parfois un bloc de glace ou une erreur de direction faisait dévier la longue file des traîneaux, on piquait contre le mur de neige formé de chaque côté de la grande glissière et



ARTILLERIE ITALIENNE

c'était une culbute générale achevée dans les rires de ces jeunes gens heureux de vivre.

Entre temps, on reconnaît les chemins, on étudie les moyens de reprendre contact avec le reste du monde. Dès que l'on peut passer, on passe. Dans le couloir des Chapieux, comme à la Traversette, à la suite d'incidents tragiques, il est interdit de mettre un homme en route sans que quarante-huit heures se soient écoulées depuis la dernière chute de neige, les avalanches étant à craindre avec les neiges molles; mais aussitôt les deux jours expirés on envoie le *Courrier* c'est-à-dire le convoi de ravitaillement, parfois il faut le poste tout entier pour lui frayer un chemin. Les chiens — des Saint-Bernard surtout — vont devant, flairant sous la neige la trace du sentier disparu. Grâce à eux, on peut retrouver le passage; derrière les braves animaux les chasseurs, chaussés de raquettes, font une nouvelle piste que l'on peut suivre sans trop de fatigues. Le courrier gagne ainsi les parties les plus accessibles de la vallée et va à la rencontre d'un autre détachement venu du bureau de poste, alors se fait l'échange des correspondances et l'on peut apporter au camp les menues provisions, les journaux et les lettres si impatiemment attendues par les reclus.

* * *

N'allez pas conclure que les Alpins, à tous ces menus métiers, ont perdu la connaissance du métier militaire. Il y a souvent des prises d'armes, des reconnaissances d'hiver, des tirs; dès le printemps, quand ils ont été relevés, les hivernants reprennent leur place dans le bataillon, prêts à repartir pour les manœuvres avec leurs camarades, ils y retrouvent sapeurs et artilleurs, qui sont bien des Alpins, eux aussi, et pas les moins ardents. Ils en portent la tenue caractéristique, c'est-à-dire le béret, la ceinture, les molletières et l'alpenstock; s'ils ont un autre numéro au collet, s'ils appartiennent à quelque régiment de Grenoble ou de Nîmes, c'est pour la forme, pour notre amour de la régularité administrative. En réalité, ils sont partie intégrante du bataillon ou, mieux, du groupe alpin comme on appelle la réunion des fantassins, des artilleurs et du génie. Pour nos artilleurs il est peu de cimes inaccessibles; avec leurs mulets ils portent du canon partout où cet animal au pied sûr peut parvenir. Quand, décidément, la roche est trop escarpée, on hisse le canon avec des cordes; après bien des peines et des fatigues on a la joie de mettre des pièces en batterie sur des crêtes semblables parfois à des murailles.

Ainsi le 12e bataillon et sa batterie allèrent se poster au-dessus des glaciers de la Vanoise pour saluer le président de la République lorsqu'il fit la traversée du col.

Ces courses ne sont pas toujours sans danger. Chaque année, on apprend que des accidents se sont produits, ils sont le plus souvent causés par l'imprudence des victimes. Nos jeunes officiers sont jaloux des succès des alpinistes. Les cîmes difficiles à gravir, les cîmes vierges jusqu'alors de pas humains exercent sur eux une attraction invincible. Ils veulent les vaincre, ils veulent surtout les atteindre aux époques d'hiver, quand nul être ne fréquente ces hauteurs. Quelques uns ont péri dans ces tentatives, les catastrophes du Brec de Chambeyron et de la Grande-Casse ne sont point oubliées.

Dans les courses collectives, dans les marches d'un bataillon, ces accidents sont moins fréquents, on suit des chemins connus, on peut se porter secours. Le plus grand danger provient alors des brumes si fréquentes et intenses. Si l'on ne connaît pas bien le sentier, on risque de marcher à l'abime. C'est pourquoi chaque bataillon doit connaître à fond son secteur et explorer les secteurs voisins.

* * *

Chaque groupe alpin a ses aventures à raconter. L'un d'eux fut surpris par la brume en plein glacier, alors que déjà les hommes avaient dû tailler des marches avec leurs piolets et s'attacher à la corde pour le cas de chute dans une crevasse. Cependant, à des indices reconnus autrefois, on put se diriger sur la glace perfide et achever la traversée sans le moindre accident. Mais l'énergique commandant devait, j'imagine, être dans les transes jusqu'au moment ùo l'appel fait en terrain ferme, hors des brumes, lui eut appris que nul n'était resté en arrière.

Fantassins, sapeurs ou artilleurs ont apporté aux Alpes une note pittoresque nouvelle. Quel touriste n'a pas été frappé d'admiration en voyant se dessiner au flanc des monts, sur les multiples lacets des sentiers muletiers la longue colonne des soldats coiffés du béret, la taille bien prise dans la ceinture bleue, le mollet élégamment dessiné par les plis savants de la « bande molletière ». S'appuyant sur leur alpenstock à bec recourbé, les fantassins dévalent, rapides, les pentes abruptes pendant que les mulets avancent prudemment, secouant à chaque pas la petite pièce qui oscille sur la croupe ou les caissons chargé des munitions et d'outils.

Et quelles haltes pleines de couleur et de vie, à la lisière des forêts de mélèzes, au bord du torrent grondeur, quand, le parc installé, les faisceaux formés, monte, bleue, la fumée des feux sur lesquels le café se prépare! Les petites scènes de la vie militaire, si communes aux grandes manœuvres, prennent dans les Alpes une poésie nouvelle par le cadre dans lequel elles se déroulent par le costume des soldats et leur allure dégagée, due à leur continuelle préparation à la guerre.

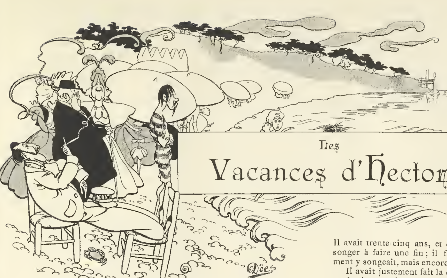
Tel est bien le caractère de notre petite armée alpine : elle est sans cesse préparée à son rôle de combattant et mène, dès le temps de paix, la rude existence de la guerre. Des stratégistes à courte vue ont souvent demandé que l'on supprimât ou tout au moins que l'on réduisît cette troupe organisée d'ailleurs sur le modèle des troupes italiennes de montagnes. Ils voudraient que ces beaux bataillons soient placés à une autre frontière, plus directement menacée, où leurs qualités d'endurance seraient un précieux appoint.

Mais du moment où ces bataillons seraient envoyés en plaine ou sur les *coteaux modérés*, ce ne seraient plus des Alpins, ils perdraient ce qui fait leur valeur même. Ce serait pour la défense nationale un réel danger. Nous avons la chance de posséder dans l'armée des Alpes une véritable école pratique et permanente d'initiative militaire. pourquoi s'en priver sans raison ? — Si les corps alpins n'existaient pas il faudrait les créer.

ARDOUIN-DUMAZET.



A LA BORNE-FRONTIERE DE LA SEIGNE. — ALPINS FRANÇAIS ET CARABINIER (GENDARME) ITALIEN.



Les Vacances d'Hector

Fini de rire! fut la première idée d'Hector de Coursensac lorsqu'il se réveilla le 1er juin; le Grand-Prix approche et il s'agit de se décider pour la mer ou pour les montagnes... »

Cette élémentaire préoccupation de filer le lendemain du Grand Prix sentait son gentilhomme d'une bonne lieue et n'était pas trompeuse, le vidame de Coursensac étant authentiquement de ceux qui peuvent légitimement fredonner:

« Oui, de ta suite, ô Roy, de ta suite j'en suis. »

Mais il n'avait à ce moment nulle envie de fredonner quoique ce fût et, ayant achevé son bref soliloque, il se frotta les yeux et considéra avec attention, comme pour leur demander un conseil, les objets qui composaient son mobilier. Cela n'exigeait pas un grand effort de vision.

Le logement du vidame dénotait en effet des goûts d'une singulière simplicité. Des murs nus, émaillés de clous tordus et rouillés avec, comme seule « tache », la circonférence bordée de zinc d'un miroir de poche, un parquet formé de carreaux hexagonaux d'un rouge blême qui ne s'obtient que par le piétinement de générations de sandales, un plafond dont la voûte accentuée évoquait les hardiesses de l'architecture du moyen âge, enfin une fenêtre étroite s'ouvrant dans le mur ou le plafond, car il était subtil de discerner où finissait le mur et où commençait le plafond, telle était la disposition de la « garçonnière. »

Le mobilier, en complète harmonie avec la pièce, consistait en une table de bois blanc supportant de sommaires faïences de toilette, une chaise amputée d'un pied et une malle poussée en un coin. Le lit était extravagant d'aspect; arqué sur ses pieds, comme fourbu, il touchait presque le sol que balayait le varech du matelas crevé, tandis que la couverture arrivait avec beaucoup de peine jusqu'aux chevilles de son propriétaire.

Mais il ne faudrait pas se hâter de juger l'habitant sur ces seuls indices; il y avait autre chose... Par un étrange contraste, l'habit noir accroché à un clou, les bottines d'un irréprochable vernis correctement placées côte à côte près du lit, le chapeau de satin aux huit reflets de rigueur, la jumelle de course et les gants gris-perle qui vaguaient par la pièce, étaient les indices d'une élégance qu'on ne s'attendait guère à rencontrer en ce cadre.

Il était facile de conclure de ces détails contradictoires que le vidame était bien le type de l' « homo duplex » dont on a tant parlé. Presque grand, presque élancé, presque maigre, l'Hector qui promenait dans tous les endroits « select » ses favoris à la moscovite et son monocle à la Sagan, ne semblait évidemment pas le même que celui qui venait de se réveiller en sa mansarde, et qui était fort embarrassé. Il avait, du reste, de puissants motifs d'être embarrassé.

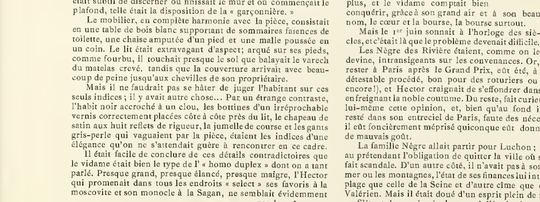


Privé, par suite de circonstances qui ne regardent personne, du lourd héritage de ses aïeux, Hector se trouvait à un tournant délicat de son existence.

Il avait trente cinq ans, et c'est l'âge auquel on commence à songer à faire une fin; il faut ajouter qu'Hector, non seulement y songeait, mais encore en avait hâte.

Il avait justement fait la connaissance, l'hiver dernier (dans quel salon, peu importe), d'une jeune fille dont la beauté et l'élégance défiaient tellement toute expression que la plume doit le céder au crayon pour en donner une faible idée.

Quoique de simple noblesse de robe (aucune allusion au bon goût de ses toilettes), avouée franchement par le chef de la famille, le baron Nègre des Rivières, bien connu sur la rive gauche, elle n'était pas indigne de porter le nom de Coursensac. Quant à la dot qui devait raviver les tons un peu défraîchis du blason d'Hector, le jeune et sagace vidame avait, quoiqu'il n'en eût jamais été question, des raisons de la croire « suffisante »; l'élégance des Nègre des Rivières, leurs hautes manières, le caractère fermé des maisons où ils fréquentaient et des réunions auxquelles ils se prêtaient, en étaient un sûr garant.



Hector avait su inspirer de suite une visible sympathie au baron et à la baronne; il s'était habilement lié avec leur fils Adhémar, et la jeune fille ne semblait nullement effarouchée de la cour savante qu'il avait entreprise auprès d'elle; tout allait donc bien jusqu'alors. Encore quelques semaines, une saison au plus, et le vidame comptait bien conquérir, grâce à son grand air et à son beau nom, le cœur et la bourse, la bourse surtout.

Mais le 1er juin sonnait à l'horloge des siècles, et c'était là que le problème devenait difficile.

Les Nègre des Rivière étaient, comme on le devine, intransigeants sur les convenances. Or, rester à Paris après le Grand Prix, eût été, à leurs yeux, un détestable procédé, bon pour des roturiers ou des décavés (et encore!), et Hector craignait de s'effondrer dans leur estime en enfreignant la noble coutume. Du reste, fait curieux, il partageait lui-même cette opinion, et, bien qu'au fond il fût volontiers resté dans son entreciel de Paris, faute des nécessaires pépites, il eût foncièrement méprisé quiconque eût donné cette preuve de mauvais goût.

La famille Nègre allait partir pour Luchon; c'était imposer au prétendant l'obligation de quitter la ville où sa présence eût fait scandale. D'un autre côté, il n'avait pas à songer à gagner la mer ou les montagnes, l'état de ses finances lui interdisant d'autre plage que celle de la Seine et d'autre cîme que celle du Mont-Valérien. Mais il était doué d'un esprit plein de ressources.

S'étant donc mis résolument à l'étude du problème qui se posait à son imagination, il se décida, en moins de deux heures de réflexion, pour... Courbevoie.

Sauter sur ses pieds, faire une rapide toilette, passer un élégant laissé-pour-compte qui l'habillait richement, se jeter sur son chapeau et sa canne à pomme du Canada, descendre l'escalier aussi vélocement que lui permettait sa haute situation (sixième au-dessus de l'entresol), se précipiter dans le tramway fut pour lui l'affaire d'un instant.

A Courbevoie, il eût vite découvert le logement qui lui convenait, dans une de ces bâtisses dites « maisons de rapport » qui érigent leurs étages en les déserts suburbains.

Et le soir même, il faisait savoir au baron Nègre que l'air des montagnes ne lui valant rien, il partirait prochainement pour Trouville où il venait d'arrêter un appartement aux Roches-Noires; il ajoutait qu'il espérait bien avoir l'honneur de faire ses adieux à ces dames avant la dispersion définitive.

Les adieux qui eurent lieu peu après à la terrasse des Pannés,



furent touchants; l'on se promit de s'écrire très souvent; puis, sur une dernière œillade fort bien agréée par celle qu'il nommait déjà en son cœur sa fiancée, Hector prit congé.

Huit jours après, il était à son poste à Courbevoie. Certes, la vie n'y était pas folâtre et différait beaucoup de celle que l'on mène aux villes d'eaux; le vidame avait pris le parti, pour éviter des rencontres (le hasard est si méchant!) qui eussent renversé l'échafaudage de ses combinaisons, de ne sortir de chez lui qu'à la nuit close. Ses journées se passaient péniblement en lectures, en cigarettes, en siestes, mais aussi et surtout en correspondance, une correspondance soignée et qui laissait loin derrière elle tous les épistoliers connus.

A chaque lettre portant l'écusson des Nègre des Rivières (une canne à sucre sur champ de sable) et affichant avec ostentation le cachet de la poste de Luchon (Haute-Garonne), Hector épanchait la crème de son style et narrait, par le menu, les fêtes de Trouville, soigneusement recueillies dans le *Figaro* du jour. Il racontait ses matinées prises par le bain ou par de délicieuses flâneries en complet de flanelle le long de la plage, avec stations dans les guérites amies; l'après-midi, excursions en mail ou en yacht, lawn-tennis de temps à autre, le concert, les planches: il excellait à reproduire les scènes mondaines et semait ses récits de conversations entendues, de dialogues surpris derrière une ombrelle (genre Gyp) qui donnait à ses lettres une tournure tout à fait spirituelle. Enfin, le soir, le bal ou le théâtre lui fournissait l'occasion de jolis détails: toilettes, acteurs, pièce même, autant de sujets où brillait la sûreté de son goût. Par intervalles, quelques remarques qui ne peuvent émaner que d'une âme de poète ou d'un cœur de fiancé sur la mélancolie qui s'exhale du spectacle de la mer, la gloire d'un coucher de soleil, l'horreur grandiose d'une tempête...

Bref, le vidame se piquait d'amour-propre, et fête pour fête, bal pour bal, excursion pour excursion, il ne voulait pas que l'on pût supposer Trouville inférieur à Luchon.

Dois-je dire que l'ingénieux gentilhomme ne datait pas ses lettres de Courbevoie? Il les adressait, sous double enveloppe, à un de ses amis habitant réellement Trouville, où celui-ci les mettait à la poste. Pas difficile, mais il fallait le trouver.

Et, tandis que la correspondance se faisait de plus en plus ardente, personne ne voulant être en reste, Hector soupirait et enviait les Nègre. Eux, au moins, n'avaient pas besoin de copier des chroniques mondaines ni de se torturer l'esprit pour raconter des excursions; leurs couchers de soleil sur les neiges éternelles étaient réels, et leurs sensations vécues. Et puis ils voyaient du monde, causaient, menaient une vie intelligente. Mais lui, réduit à considérer, en fait de torrent, le ruisseau tantôt rouge, tantôt vert, toujours sale, qui coulait devant la maison en charriant des détritus d'usine, il la trouvait sévère. Si les Nègre le voyaient! ou se doutaient seulement...!

De société, nulle. En fait de voisins, personne. Une grande baraque accolée à la maison était habitée par des originaux sans doute, ou des malades, ou des cambrioleurs, car Hector n'avait jamais réussi à surprendre le moindre mouvement ni le moindre bruit dans la bâtisse. Le soir seulement des gens en sortaient ou y rentraient, des femmes quelquefois, d'allure mystérieuse, pressant le pas devant les passants, changeant de trottoir si on venait à leur rencontre, et se dissimulant dans l'obscurité des rues sans réverbères. Aussi Hector se méfiait-il et ne sortait-il pas sans une canne solide.

Heureusement les lettres de Luchon devenaient plus intimes. On y parlait beaucoup de la jeune fille. Adhémar, l'écrivain habituel, prenait un style presque de beau-frère. La famille passerait sans doute par Paris pour aller aux chasses, et le vidame se promettait bien de ne pas rater cette occasion de les rencontrer comme par hasard, et d'aborder la question intéressante. Tout l'y engageait, et quelle noce alors (rien du mariage)!

Comme répondant à son espoir, une lettre de Luchon lui arriva un beau matin: c'était après une bataile de fleurs où Mademoiselle Nègre avait eu un succès fou dans la victoria qui n'était qu'un buisson de roses. Adhémar, après en avoir complaisamment fait la description en quatre pages, ajoutait que « l'on » n'avait regretté qu'une chose: l'absence du cher vidame. Mais allait-il rester toute l'année à Trouville et ne trouverait-il pas le moyen de venir serrer la main à ses bons amis lors de leur passage à Paris??

Cette lettre jeta Hector dans le ravissement: l'affaire était dans le sac, et sûrement le sac serait dans l'affaire. Aussi quel enthousiasme animait la plume dont il répondit!

Il résolut de courir sans tarder jeter sa réponse à la poste; le temps d'aller à Trouville et de repartir pour Luchon, la lettre arriverait dans le délai convenable, pas trop tôt, pas trop tard. Il sentait qu'il touchait au moment psychologique.

Dès la nuit tombée, Hector descendit; distraitement, il remarqua dans la pénombre de la rue, le groupe formé par ses bizarres voisins, deux hommes et deux femmes qui marchaient devant lui, toujours mystérieux et qui se hâtèrent de tourner le premier coin de rue auxquels ils arrivèrent. Sa précieuse lettre bien et dûment glissée dans la boîte, Hector reprit sa route et fixa, comme terme de sa promenade, l'extrémité du long mur qu'il côtoyait alors, marquée par un réverbère à huile a l'ancienne mode. Il allait, et ses pensées suivaient joyeusement la fumée de sa cigarette qui montait doucement dans l'air calme: ce serait bientôt son tour de se balader à Luchon, lui aussi, dans un buisson de roses! Il n'était que temps...

Mais, comme il atteignait l'antique réverbère, un bruit de pas venant dans l'avenue qui croisait la rue se fit entendre, et soudain, à l'angle du mur, cinq exclamations de surprise terrifiée éclatèrent dans la nuit; la famille Nègre des Rivières, au grand complet, venait de se heurter à Hector de Coursensac qui reconnaissait enfin ses mystérieux voisins..

Son blason est encore à redorer. Avis aux Amériques.

GOGUÈS.

(Illustrations de Doës.)




FIGARO
ILLUSTRÉ

Seizième année. Deuxième série. — N° 104

FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE
Au *Figaro*, 26, Rue Drouot

Novembre 1898

DIRECTION ET RÉDACTION
24, Boulevard des Capucines.

PARIS ET DÉPARTEMENTS	ÉTRANGER, *Union postale*	PUBLICATION MENSUELLE	TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50	Un an 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50	Paraît entre le 5 et 10 de chaque mois.	Du *Figaro* quotidien.



FRANÇOIS FLAMENG. — PORTRAIT DE Mlle MARIE I...

Numéro Spécial ✢ **SOMMAIRE :** ✢ *François Flameng*

Les Croquis du Mois

Un mois d'octobre exquis, une saison d'aspect particulier et rare, mélange d'été et d'automne, avec la joie de l'un et la naissante mélancolie de l'autre : l'année 1898 ressemble, en son déclin à ces belles femmes qui, arrivées au terme de la maturité, conservent encore les charmes qui les firent aimer et en jettent les derniers éclats.

La Providence — qui n'a pas toujours d'aussi aimables attentions pour les pauvres humains — a voulu sans doute, par ce radieux décor de la nature nous donner une compensation aux ennuis de la vie quotidienne et aux tribulations de la politique qui ont rempli ce mois. Peut-on être vraiment triste et preoccupé lorsque le ciel est bleu, que le soleil chauffe, que les arbres gardent encore leur verdure, qu'il y a dans le verger des fruits savoureux, que s'épanouissent encore des fleurs et que, enfin, les routes s'ouvrent aux promenades et aux deplacements?

Les vendanges furent partout excellentes et les vins de 1898 constitueront ce que les Bordelais appellent une « grande année ». La chasse fut, il est vrai, assez rare en gibier, mais combien agréable pour ceux qui cherchent dans les exercices cynégétiques autre chose que l'ivresse de la tuerie ou la preuve de leur adresse et sont heureux d'y trouver l'occasion de se remettre en contact avec les champs et les bois ! Il y eut, en cet automne rare, des journées où l'on éprouvait vraiment la joie de vivre.

⁂

Une certaine catégorie de citoyens — nombreuse helas ! — indifferente aux beautés de la nature et aux jouissances meteorologiques est, depuis quelques jours en proie à une vive émotion. Je veux parler des buveurs d'absinthe et d'autres poisons a base d'alcool frelaté. Par suite de ce qu'on appelle, par antiphrase, sans doute la suppression des octrois, le prix du « Pernod » a été brusquement augmente de dix centimes par verre, dans les grands cafés du boulevard : vous voyez d'ici l'émoi, vous entendez les récriminations des consommateurs, les astucieuses excuses des limonadiers, jurant qu'ils y perdent. Sur les autres boulevards, l'augmentation a eté moindre, mais non pas la mauvaise humeur des consommateurs.

Les amants de la fee verte sont, assurément, peu intéressants, et l'on ne peut s'attendrir sur leur compte, s'ils paient leur verre dix ou ou cinq centimes plus cher que par le passé : mais ce que l'on ne saurait trop blamer c'est la légèreté, l'inexpérience — à moins que ce soit une extrême habilete — avec lesquelles est etabli un impôt qui fait entrer trois centimes par verre dans la caisse de la Ville, tandis que le débitant en perçoit sept ou deux. Et c'est avec de pareilles reformes que nos financiers de l'Hotel de Ville assurent le bonheur du peuple ! Que sera-ce lorque nous verrons fonctionner l'impôt sur le revenu !

⁂

Le louis s'est singulièrement raréfié, depuis un mois. Cela ne veut pas dire que tout le monde soit, subitement, tombé dans la misere; néanmoins, la disparition presque complète de cette sympathique médaille doit être signalée : vous connaissez, sans doute, cet axiome des économistes : « Les marchandises s'echangent contre des marchandises, et la différence se paie en numéraire. » On assure que, dans nos transactions avec l'etranger, notamment avec les Etats-Unis, cette différence est au détriment de la France et qu'elle doit la subir, en envoyant à l'Amérique nos bons louis d'or, qui sont seuls admis par elle. Fâcheuse situation, qui, espérons-le, ne se prolongera pas.

En attendant nous en sommes réduits en fait d'or, a la modeste pièce de dix francs, la pistole, comme disent encore les maquignons ; on peut, cependant en tirer quelque profit, et, lorsqu'un « tapeur » vous demande de lui prèter un louis, il est vraiment commode de pouvoir lui repondre : « Désole, mais je n'ai qu'une piece de dix francs .. » qu'il accepte, d'ailleurs.

⁂

La mort de Puvis de Chavannes marque une date funèbre dans l'histoire de l'art français, qui n'avait pas subi de perte aussi sensible, depuis la disparition d'Ingres et de Delacroix. Et c'est precisement parce qu'il n'avait aucun point de ressemblance avec ces deux grands maîtres, que Puvis de Chavannes a exercé une grande influence sur les artistes en France et à l'étranger. Il fut un créateur, mettant sur ses vastes panneaux la pensée et le symbole en avant de la peinture materielle, de sorte que l'âme du peintre vous apparaissait d'abord, et vous guidait ensuite a travers les paysages tranquilles et les personnages aux gestes lents.

Le *Figaro Illustré* dans son fascicule de mai dernier, a donné un intéressant portrait du maître, dans son sévère atelier du parc de Neuilly ; mais un recueil artistique comme celui-ci, lui doit davantage et nous espérons pouvoir, dans un de nos prochains numeros, consacrer à Puvis de Chavannes la place qu'il mérite.

⁂

La plaisanterie serait facile sur le compte de Léon Dierx qui a succedé à Stéphane Mallarme sur le trône de prince des poètes. Je vois, moi, quelque chose de touchant et de puéril a la fois, dans cette principauté que peuplent de rares sujets et qui ne possède ni budget ni liste civile. On s'y nourrit comme l'on peut, et l'elu des poètes ne doit avoir, vis-à-vis de ses électeurs, d'autre souci que le maintien des rites sacrés, et la poursuite du beau. Il peut parfois se tromper de chemin et mener son peuple parmi des sentiers insuffisamment frayés, comme le fit Stéphane Mallarmé : mais ce peuple ne s'en plaint pas, car il en tire cette jouissance supreme du poète de ne pas être suivi par le *vulgum pecus*.

⁂

Les usines theâtrales commencent à fonctionner activement : les debuts de la saison paraissent avoir eté heureux et l'on n'a guère a enregistrer que des succès : au Gymnase la *Marraine*, d'Ambroise Janvier de la Motte — le fils de l'ancien et célèbre prefet de l'Empire — œuvre audacieuse, cette *Marraine* où l'auteur s'est donné la satisfaction et la donne aussi aux spectateurs, de présenter, d'embrouiller et de dénouer les situations les plus périlleuses avec une adresse, un esprit et une désinvolture extrêmes. La pièce a été habilement interpretée par la troupe du Gymnase, avec Noblet, Huguenet, Mesdemoiselles Megard et Carlix.

Place aux Jeunes, joue au Palais-Royal, est de M. Albin Valabrègue et Hennequin; cette énonciation me dispense de commentaire. Le gros intérêt de la soirée de la première a eté la rentrée de Madame Marie Magnier, présidence d'une Ligue feministe. Ah ! en face d'une aussi redoutable commère, les hommes n'ont qu'à bien se tenir.

On a bien raison de dire que tout arrive et que la vie n'est qu'un éternel recommencement; c'est au théâtre surtout que ce vérifie la sagesse de ce dernier axiome. La tragédie que l'on croyait bien morte et ensevelie dans ses antiques péplums, nous est revenue en la *Médée* de Catulle Mendès. O Catulle, toi qui fut un révolutionnaire de la poésie et du style, fallait-il te voir reprendre les vieux thèmes de Sénèque et de Corneille! Je suppose que le brillant poète n'a pas écrit cette piece de sa propre initiative, et qu'il a voulu seulement fournir a Sarah Bernhardt l'occasion d'une nouvelle incarnation. Elle avait eté Phèdre, elle a voulu être Médée, et elle a vraiment créé ce rôle ecrasant, elle y a mis non pas tout son talent, mais tous ses talents, car elle sait être, souvent sans transition, tendre, terrible, sanguinaire et affolée d'amour. Tragédie aussi, plutôt que drame, ce *Struensée* que Paul Meurice, octogenaire, vient de donner à la Comédie Française. La forme est un peu démodée; les tirades humanitaires détonnent passablement dans l'atmosphère de scepticisme qui nous enveloppe, mais le public trouve un large dédommagement dans l'impeccable exécution de la pièce. Le Bargy, dans le rôle misérable du roi Christian, Albert Lambert fils, dans le personnage héroique de Struensée; Mademoiselle Lara dans celui de la reine aimée de Struensée, Leloir, de Féraudy ont fait rendre à cette piece le maximum, on pourrait même dire plus que le maximum, de l'effet dont elle est susceptible

Je crois qu'il vaut mieux glisser qu'appuyer sur la *Judith Renaudin* de Pierre Loti, donnée au Théâtre Antoine. C'est une histoire tres grise, du temps de la révocation de l'Edit de Nantes, où sont rappelées les misères des huguenots, les cruautes des dragons de Louis XIV, et où l'on voit, cependant, un prêtre catholique qui sauve un héretique. Ces tableaux ont éte inspirés à Pierre Loti, qui est protestant, par la lecture d'antiques papiers de famille trouvés dans ancienne maison héréditaire. La troupe excellente d'Antoine a mis beaucoup de talent et de soins au service de l'auteur de *Judith Renaudin*.

Apres de longues, pénibles, on pourrait même dire tumultueuses, répetitions, car il s'agissait d'établir un *modus vivendi* entre Mademoiselle Marcelle Lender et les lions dont elle fréquente la cage — *Papa la Vertu* a éte représente a l'Ambigu. C'est un drame très moderne, très vivant, sortant de la banalité de ce genre de pièces, avec d'heureuses tentatives dans le sens de la verite des caractères, de la netteté des situations et de la bonne tenue du style. Le public de la première a fait bon accueil à ce drame, dont il aime et connait les auteurs, MM. René Maizeroy et Pierre de Courcelle. Je ne sais si les habitués des représentations suivantes partageront ce sentiment. J'ai entendu déjà plusieurs personnes blâmer la mise à la scène d'un adjudant-vaguemestre, ensorcelé par une drôlesse, et qui, pour la suivre, mange la grenouille et déserte; pour le réhabiliter les auteurs lui font commettre, pour ainsi dire, un nouveau crime, une sorte de guet-apens, qui consiste à laisser dévorer par les fauves le dompteur, amant de sa Circé. Ces critiques ne sont, peut-être, que des scrupules d'un autre âge, auxquels le public ne s'arrêtera pas, je le souhaite pour MM. René

Maizeroy et de Courcelles, autant que pour la direction, qui a dû faire de très grosses dépenses pour monter cette pièce.

L'apparition, trop courte, de Madame Guerrero et de M. Diaz de Mendoza, avec la troupe du Théâtre Espagnol, a jeté une note originale dans la vie théâtrale de ces dernières semaines ; la Guerrero est une actrice bien faite pour nous surprendre et nous charmer ; elle a de l'imprévu, une absence d'apprêt, parfois même une apparente gaucherie qui augmente le naturel de son jeu, des gestes et des intonations qui



FRANÇOIS FLAMENG. — LA GARDE MONTANTE

ne viennent pas du Conservatoire et qui n'en sont que plus piquant. Il est regrettable que cette brave troupe n'ait pas songé à donner quelques représentations à des prix abordables pour le public moyen ; elle y eût certainement rencontré beaucoup de sympathies.

⁂

Quoique la plupart des grandes scènes, celles qui ont pignon sur rue, réalisent la forte recette, la vogue ne s'en porte pas moins à ce que l'on appelles le « théâtre à côté. » Ce qui n'était, il y a quelques années, qu'un divertissement quasi-mystérieux, un fruit défendu réservé aux initiés et aux dépravés d'un certain milieu artistique et littéraire, en quête de sensations faisandées, est devenu aujourd'hui l'objet d'un singulier engouement de la part des gens du monde. Naguère, les jeunes épousées inauguraient leur émancipation par une soirée passée au Palais-Royal, timidement blotties dans une baignoire contre leur petit mari. Maintenant cela leur paraît fade; la mode est de « faire la Butte. » Au lendemain du jour où, pieuses, émues et recueillies, elles ont reçu la bénédiction du prêtre et écouté, les yeux mouillés de larmes, les paroles graves du saint homme, elles partent allègrement avec leur époux et font la tournée des Tréteaux, des

Guignols, des cabarets à musique; elles se pâment aux chansons rosses, aux monologues pleins de mots qu'on ne se donne même pas la peine de faire à double entente; elles ne comprennent pas tout, mais soyez tranquille, il se trouvera toujours quelqu'un pour le leur expliquer, aujourd'hui ou plus tard, et si leur mari a la pudeur de leur refuser certains éclaircissements, elles sauront bien se les procurer ailleurs.

LUTÉCIUS.

Les Livres

Les lecteurs de la Revue de M. Brunetière, les érudits, les napoléonistes ont tous lu, avec l'intérêt qu'éveillent le titre de l'œuvre et le nom de l'auteur, l'étude de Frédéric Masson sur *Joséphine*. On y trouve, à côté d'une impeccable et minutieuse documentation, des aperçus historiques, des idées générales, de pénétrantes observations psychologiques qui donnent à ce livre une saveur particulière. Mais la Revue n'a donné que la moitié de l'œuvre; l'autre moitié nous est fournie par la maison Goupil, qui vient d'éditer la *Joséphine, Impératrice et Reine*, en une de ces belles éditions illustrées d'un luxe solide et abondant que personne, jusqu'à ce jour, n'a pu surpasser. Les éditeurs ont réuni dans ce volume une série de portraits historiques de Joséphine, aux différents âges de sa vie; des portraits des femmes de son entourage, des scènes de sa vie d'après les tableaux ou les estampes du temps. Le succès du livre est certain, tellement certain que la totalité de l'édition a été épuisée avant la mise en vente.

Vivant dans la familiarité du Soleil, de la Lune et des astres, dont personne n'ignore la régularité, les *Almanachs* arrivent, chaque année, à date fixe, ponctuels et toujours les mêmes; plus heureux que leurs lecteurs, ils ne vieillissent pas, et vêtus de noms et de costumes divers, jeunes ou vieux, nous annoncent à l'unisson qu'une année se meurt et qu'une année va naître. La maison Plon et Nourrit a centralisé ce genre de publication, depuis le quatre fois centenaire Mathieu Lœnsberg jusqu'au moderne et scientifique Mathieu de la Drôme. On y rencontre une infinité de notions utiles, dans ces petits livres à couvertures multicolores; l'agriculteur, aussi bien que la maîtresse de maison, l'ami de la vieille gaîté française et de la gaudriole, aussi bien que le catholique pratiquant, trouveront dans cette collection de quoi satisfaire leurs goûts. Lisez les almanachs! Cela vaut mieux que de s'empoisonner avec de mauvais journaux ou de s'aigrir le caractère avec des romans pessimistes.

La nouvelle œuvre d'Albert Guillaume, *Mes 28 jours*, sera certainement le clou des albums du nouvel an. Fâcheuse métaphore, me direz-vous, que cet «album qui est un clou». Mais aujourd'hui on n'a plus le plus le temps de soigner son style, et il faut bien parler la langue de sa fin de siècle. Et ce clou n'est pas banal, je vous assure, car il a deux têtes: l'une, celle d'Albert Guillaume qui, de son crayon bonhomme et narquois a retracé sans amertume, les tribulations et les ahurissements du réserviste houspillé par la brusquerie des chefs, et Edouard Detaille lui-même, qui d'une plume aussi fine, aussi nette, aussi spirituelle que son pinceau a écrit pour cet album une préface — beaucoup trop courte — ou il a su, en quelques lignes, et avec la précision caractéristique de son talent, résumer l'âme du troupier français, et dire combien il aime cette armée nouvelle qui, inconsciemment, s'est modelée sur les types impérissables qu'il en a donné. *Mes 28 jours* sont assurés d'un grand succès de librairie. Il serait à souhaiter que l'ingénieux éditeur, M. Simonis-Sempis, en fit, plus tard, une édition populaire à un prix abordable pour les centaines de mille réservistes qui ont passé et qui passeront par le «quartier».

Il faut saluer les poètes quand ils passent; ne se découvre-t-on pas devant les blessés qui parsèment le champ de bataille? Ils sont les blessés de la vie et chantent tristement leurs meurtrissures, qu'ils croient inguérissables; leur jeunesse excuse leur illusion; ils guériront, comme tant d'autres qui furent aussi blessés et ne s'en portent pas plus mal, car la maturité et l'expérience de la vie ont pansé leurs plaies. Saluons donc Jean Pleyber, qui nous vient de Bretagne avec son volume *les Chimères*. On trouve dans ce joli volume, édité par Paul Ollendorf avec une coquetterie qui l'honore, les qualités particulières de la belle âme armoricaine, toujours hantée par les sombres découpures des granits qu'éclaire un ciel où chevauchent les orages, obsédée par les grondements de la mer, sans compter les hallucinations de la forêt de Brocéliande. C'est ce que chante Jean Pleyber dans le premier quatrain d'un sonnet, qu'il nous excusera d'amputer

Salut, pays d'Avor, terres des âpres landes,
Terre des durs granits, du ciel toujours brumeux,
De l'Océan terrible aux grands flots écumeux
Des ajoncs d'or, des genêts d'or et des lavandes.

C'est aussi de la Bretagne que nous parle M. André Petitcolin, dans *Armor*. L'œuvre est en prose, mais elle n'échappe pas à la poésie qui se dégage de ce pays mystérieux et sévère, et l'auteur, quoique n'étant pas breton, vibre à l'unisson de l'âme armoricaine.

L'aimable érudition de M. Edmond Bonnaffé nous montre dans les *Etudes sur la vie privée de la Renaissance*, un très piquant tableau des mœurs quotidiennes de cette époque. De telles études font apprécier au public l'immense utilité du document, dont certains chercheurs ont abusé en lui subordonnant les grands drames humains de l'histoire; mais lorsqu'il s'agit de reconstituer la vie de nos ancêtres, de dépeindre l'intérieur de leurs habitations, d'y retrouver la trace de nos mœurs actuelles, ou de constater les différences qui les séparent, les recherches documentaires fournissent de véritables tableaux de genre; on en rencontre à chaque page dans le livre de M. Bonnaffé; on y apprend, en outre, des choses fort amusantes; comme quoi, par exemple — ce dont peu de gens se doutent — les seigneurs les plus délicats mangeaient encore avec leurs doigts, il y a trois cents ans, c'est-à-dire au temps si raffinés de Henri III; à cette époque l'usage était de baiser les femmes sur la bouche, quelque fût leur rang; les hommes s'abordaient en se prenant à bras-le-corps et en échangeant force accolades. Je recommande aussi aux lecteurs et aux lectrices le chapitre qui traite des coquetteries amoureuses, de ce qu'on appelait alors «la petite oie,» ces menues faveurs que la contrefaçon anglaise ou américaine a réimportées chez nous sous le nom de *flirt*. Ce volume plein de science et d'agrément est édité par la maison Henry May.

M. Samuel Denis vient de publier chez Plon le second volume de son *Histoire contemporaine*, qui devrait s'intituler, plus exactement, «Histoire de la troisième République». Cette œuvre de grand labeur était nécessaire; l'auteur l'a exécutée avec une remarquable impartialité; il se montre justement sévère pour les hommes qui, après la reddition de Metz, continuèrent la guerre dans un intérêt de parti; il n'excuse ni les folies de Gambetta ni les fautes militaires de M. de Freycinet. Ce volume contient le récit du siège de Paris, de la dictature de Gambetta en province, de la capitulation de Paris et du renversement de Gambetta. Douloureuse période, sombres mois où nul rayon ne brilla sur la France, où nul génie ne se leva pour la sauver de son implacable ennemi.

En une très jolie plaquette, spirituellement éditée par Fasquelle dans sa «Collection parisienne», M. Adolphe Brisson nous révèle *Un Coin du Parnasse*; nous y trouvons Armand Silvestre, Maurice Vaucaire, Raoul Ponchon, l'ancienne phalange du *Chat noir* et maint autre poète populaire, racontés dans leur vie intime avec de très amusants détails que goûtera certainement le public; des croquis de F. Fau se mêlent au texte très vivant de M. Adolphe Brisson.

Mon petit Trott, de M. André Lichtenberger, n'est pas du même «bateau» que cet affreux Bob dont Gyp se plaît à nous raconter les incongruités. Le petit Trott est un charmant enfant, espiègle et raisonnable à la fois. Sa maman est bien un peu «en l'air», à la mode du jour, mais lorsque Trott fait sa grande maladie, elle sait montrer à son petit Trott ce que c'est qu'une mère. L'auteur de cet aimable livre a cherché à pénétrer l'âme des enfants, confuse et simple; il y a très heureusement réussi. *La petite Sœur de Trott*, qui est survenue quelque mois après la publication du précédent volume, en forme le très amusant complément. Je ne saurais trop signaler ces deux livres de famille aux mamans et même aux papas.

Dans la livraison de novembre des *Maîtres de l'Affiche*, quatre excellentes affiches: celle de Jules Chéret, pour une *Exposition de Jouets des Buttes-Chaumont*; l'affiche de Willette, pour l'*Exposition internationale des Produits du Commerce et de l'Industrie*, en 1893; l'*Éclatante*, de Manuel Robbe; enfin la *Dame aux Camélias*, de Mucha, d'un dessin si délicat.

T. G.

LE NUMÉRO DE NOEL

Du FIGARO ILUSTRÉ, 1898-1899

paraîtra dans les premiers jours du mois de décembre.

Ce numéro, entièrement illustré en couleurs, est ainsi composé:

NOEL D'AFRIQUE, par HUGUES LEROUX, cinq illustrations en couleurs d'ALFRED PARIS.

L'IRONIE DE LA DESTINÉE, deux pages comiques par LOUIS MORIN, dessins et légendes de LOUIS MORIN.

LES QUATRE SAISONS, poésie par ARMAND SYLVESTRE, quatre grandes compositions en couleurs de GUILLONNET.

LA CHATELAINE BLANCHE, par PAUL PERRET, cinq illustrations en couleurs de MARCEL PILLE.

L'ÉBLOUISSEMENT, par PAUL ET VICTOR MARGUERITTE, cinq illustrations en couleurs de DE FEURE.

VALSE NONCHALANTE, par CAMILLE SAINT-SAENS, deux illustrations en couleurs de KOWALSKI

Deux magnifiques primes hors texte en couleurs, mesurant chacune 84 centimètres sur 64.

APRÈS LA CHARGE (1806), par EDOUARD DETAILLE.
LE PONT AU CHANGE (PARIS, 1750), par MAURICE LELOIR.

COUVERTURE, OR ET COULEURS:
LA BONNE FÉE, par LUCIUS ROSSI.

Ce numéro sera servi aux abonnés sans augmentation de prix.

Le prix de vente pour les acheteurs au numéro en France est de 3 fr. 50, plus 0 fr. 50 pour l'envoi par la poste.

S'adresser à la librairie du *Figaro*, 26, rue Drouot.

TABLES DU "FIGARO ILLUSTRÉ"

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de décembre, les tables des matières contenues dans le volume de 1898, ainsi que les titre et faux-titre de ce volume.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro, qui désireraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes, avant le 25 novembre, à la librairie du *Figaro*, 26, rue Drouot.

Le prix des tables, titre et faux-titre (8 pages en tout), est de 50 centimes, franco.

Le Directeur: M. MANZI. — *Le Gérant:* G. BLONDIN.

Imprimerie chromotypographique Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie, Asnières.



LANCIER DE LA GARDE, 1809



FRANÇOIS FLAMENG DANS SON ATELIER

« LE PARNASSE », PEINTURE DÉCORATIVE POUR L'ESCALIER DE L'OPÉRA-COMIQUE

FRANÇOIS FLAMENG



Je descendais l'autre jour avec François Flameng cette vieille rue Saint-Jacques, une des dernières qui garde, comme sa voisine la rue Mouffetard, le pittoresque aspect du Paris d'autrefois.

Au delà du quartier neuf des Ecoles, après la rue Soufflot et les fossés, nous retrouvions la suite de la grande rue principale de l'Université, qui jadis filait à travers champs, ses rôtisseries, ses guinguettes, ses hôtelleries où, même au commencement de ce siècle, on logeait encore à pied et à cheval, sa vieille église, ses maisons aux toits bas et moussus qui chevauchent les unes sur les autres, quelques vestiges d'anciens couvents, des portiques monumentaux, de vastes cours et dans l'une d'elles une diligence transformée en boutique de marchande de marrons et de friture.

Comme nous venions de dépasser le Val-de-Grâce, à droite, presque au coin du boulevard de Port-Royal, Flameng me montra une de ces auberges comme on n'en voit plus que dans les romans d'Alexandre Dumas.

« C'est là que je suis né, dit-il. Voyez-vous ce ruisseau au milieu de l'allée sous la porte cochère ? Il tourne à droite dans la grande cour pavée que vous apercevez au fond et reçoit là plusieurs affluents... Ah ! les belles parties nautiques que les gamins du quartier faisaient là les jours de grosses averses avec des petits bateaux taillés dans les margottins du charbonnier voisin... Par exemple les régates ne duraient pas longtemps, car au plus beau moment lorsqu'ils pataugaient tous dans la boue à la suite des petits bateaux qu'entraînait le courant, dans l'escalier de bois de la maison retentissait une cavalcade que scandaient des cris et des menaces : c'étaient les mamans ! Ils filaient prestement par la rue des Bourguignons, une vieille petite rue très pittoresque que le percement du boulevard de Port-Royal a absorbée, toute coupée de ruelles qui offraient maints lieux d'asile...

« De l'auberge d'antan il reste au-dessus de la porte cochère l'anneau de fer rouillé dans lequel était passée la traditionnelle branche de sapin qui annonçait aux voyageurs la table et le gîte ; vous pouvez voir aussi dessiné sur le mur de la cour un cadran solaire avec sa grande aiguille dont l'ombre marque encore les heures. Mais déjà de notre temps l'auberge était devenue maison bourgeoise et ses chambres avaient été transformées en logements, dont plusieurs comprenaient des ateliers d'artistes.

« La maison appartenait à M. Delettre, un ancien élève de Gros. Ce Delettre avait d'ailleurs complètement abandonné la peinture pour s'adonner à la phrénologie. Il avait la manie de palper tous les crânes qu'il rencontrait, et je me rappelle que je ne pouvais passer une seule fois devant lui sans qu'il me saisît par les cheveux ou les oreilles, me calât solidement entre ses genoux et m'examinât consciencieusement.

« Né dans un atelier, j'ai toujours dessiné et n'ai jamais compris qu'il pût y avoir une autre profession pour moi. Du reste, je voyais l'admirable exemple de mon père assis tout le jour à sa table de graveur, penché sous son châssis, ne se relevant guère que pour manger et dormir. J'ai compris la joie de produire et j'ai pris là ce goût du travail qui ne m'a jamais quitté et qui est le plus grand bonheur de mon existence — Travailler ! Ces mots rayonnent dans ma vie et me semblent toujours magiques. En voyant les années s'écouler rapides, je regrette de ne pas en avoir fait plus et je me demande si j'aurai le temps de devenir l'artiste que je voudrais être.

« Ce goût si vif que j'avais, comme beaucoup de gamins, pour le dessin, ou plutôt pour le griffonnage disparut d'ailleurs assez vite, et j'ai tout au plus conservé quatre ou cinq portraits de pions croqués sur mon *De Viris* ou mon *Iliade* pendant les classes, à Louis-le-Grand. Mais qui n'en a fait autant au lycée ?

Vous me demandez l'histoire de ma vie? Elle est, vous le voyez, comme celle des peuples heureux, si banale qu'on peut dire qu'elle n'existe pas!...

« Pourtant je me rappelle certaine récréation à Louis-le-Grand telle que vous n'en avez jamais eu de pareille. L'étude venait de finir et on nous avait à peine lâchés dans la cour, la cour des moyens, lorsqu'une détonation formidable retentit, suivie d'une longue crépitation d'ardoises et de vitres brisées : un obus venait de tomber et d'éclater dans la cour, au milieu de nous. C'était la première carte de visite des Prussiens, le début du siège de Paris.

« On nous fit précipitamment rentrer dans la salle d'étude, précaution dont la sagesse nous touchait peu et qui fut réprouvée par un chabut en règle. Mais la suite des événements ne tarda pas à nous calmer, car bientôt les obus se mirent à pleuvoir dru comme grêle dans la cour, comme si l'ennemi avait pris pour objectif notre lycée, — il visait sans doute le Panthéon — et, dans la soirée M. Jules Simon nous licencia. ...

« Mais les obus de Louis-le-Grand nous avaient mis en goût : le lendemain nous nous retrouvions une demi-douzaine environ à la place de Paris et nous demandions à signer un engagement.

« Cela n'alla pas tout seul, car le plus âgé d'entre nous venait à peine d'entrer dans sa quinzième année. Pour moi j'allais accomplir mes quatorze ans le 6 décembre, mais j'avais l'air d'en avoir vingt. On finit cependant par m'accepter et par m'inscrire dans les ambulances à la mairie du VIe arrondissement.

« C'est là, en courant à droite et à gauche à la recherche des blessés, en m'intéressant aux petites scènes de bivouac et de campement, aux aspects divers des paysages du siège autour de Paris ou dans Paris, que j'ai pris véritablement le goût de la peinture. J'éprouvais, en effet, le désir de conserver très précis le souvenir des choses vues et je vois encore comme si c'était hier toutes les scènes tragiques ou pitoyables du siège de Paris. Tous les hommes de ma génération portent le souvenir de ces années sur les épaules, notre jeunesse en a été attristée et nos cœurs resteront toujours angoissés... Les jeunes générations



JOUEURS DE BOULES, AU QUARTIER-GÉNÉRAL

ne connaissent pas ce sentiment-là, heureusement pour elles.

« Tenez, nous habitions justement à cette époque ce pavillon du boulevard Montparnasse où nous a conduit chemin faisant mon bavardage. Mon père ne l'a d'ailleurs plus quitté depuis ce temps et quand il n'est pas à la campagne c'est là que vous le trouvez, dans son atelier, toujours au travail comme à vingt ans, plus vaillant et plus enthousiaste que jamais.

« Ce pavillon est l'ancienne villa du grand Turenne. Un très beau parc, dont un morceau était encore épargné et libre de constructions en 1870, l'entourait autrefois.

« Hélas! nous y vécûmes de cruelles journées, mon grand-père, mes parents, deux tantes et moi. Voyez, la maison garde sur sa façade des traces d'éclats d'obus. Derrière nous, dans les jardins de l'école Saint-Nicolas, sept enfants furent tués, presque sous nos fenêtres ! A la fin du siège, nous fûmes forcés d'aller habiter un appartement abandonné quai des Célestins, au-dessus du logement de Barye.

« Cependant la Commune ayant succédé au siège, nous fîmes nos paquets; et, le 20 mars 1871, nous mettions le cap sur Bruxelles, qui fut ma première étape artistique. C'est à Bruxelles que mon père avait fait ses premières études, à l'école de gravure; c'est à Bruxelles que j'ai commencé, moi aussi, à travailler sérieusement.

« J'y pris les leçons de Constantin Meunier à qui je dois mes premières notions d'art. J'ai d'ailleurs toujours conservé, je le dis non sans fierté, la marque profonde de son enseignement. Constantin Meunier dont vous connaissez l'admirable *Coup de grisou* et qui envoyait cette année au Champ de Mars cette belle figure du *Semeur*, faisait alors de la peinture. Mon père aussi m'aidait de ses conseils, corrigeait mes dessins. Mes deux premiers maîtres furent donc le sculpteur-peintre Constantin Meunier et le graveur Léopold Flameng, mais je dois ajouter que l'étude des chefs-d'œuvre du Musée de Bruxelles où j'allais travailler tous les jours fut d'autre part le fond de mon éducation.

« A Paris, où nous rentrâmes en 1872, je continuai mes études dans l'atelier de Cabanel; je me souviens de mes années d'atelier comme d'une période douloureuse, je n'ai jamais rien pu y faire, j'ai toujours travaillé chez moi tout seul. Je vois encore ce grand artiste que fut Cabanel, plein de bienveillance et d'éclectisme, maître savant et incomparable qui a vu fleurir à son ombre Regnault, Blain, Bastien, Lepage, Carrière, Besnard, B. Constant, B. Collin et tant d'autres. Mon premier envoi au Salon, en 1873, fut une gravure originale, faite d'après un dessin de moi, un portrait d'homme.

« Ce n'était pas mauvais, si vous voulez, mais enfin tout de même le nom de Flameng au bas de cette gravure étonnait et détonait un peu ! Quoi qu'il en fût, pendant quelque temps encore, jusqu'à mon prix du Salon en peinture avec l'*Appel des Girondins*, en 1878, je me perfectionnai dans l'art de mon père et j'arrivai à gagner ma vie et à payer mes modèles par mes travaux de gravure.

« Entre temps j'avais accompagné en Hollande mon père qui

était allé à Amsterdam graver la *Ronde de Nuit*, de Rembrandt, et nous y avions rencontré Fromentin en train de se documenter pour son livre les *Maîtres d'autrefois*. Quelles délicieuses heures passées près de ce magicien de la plume !

« A mon retour je pris les conseils de Jean-Paul Laurens qui n'avait pas encore d'atelier, mais qui me fit néanmoins travailler beaucoup et dont l'enseignement fut long à disparaître.

« Enfin en 1875, j'exposai mon premier tableau : *Le Lutrin de Saint-Germain-des-Prés*. En voulez-vous la critique par moi-même ? Je serai un peu plus sévère que le public et que les critiques d'art, qui se montrèrent trop bienveillants peut-être pour une œuvre de belle couleur, il est vrai, mais trahissant l'inexpérience d'un jeune homme... C'était trop cuit, trop culotté...

« L'année suivante, mon *Barberousse au tombeau de Charles-Quint*, un odieux pastiche de mon dernier maître.

« Mais j'avais vingt ans, le service militaire allait bientôt interrompre mes études : je pris un engagement conditionnel d'un an et l'on m'envoya dans un régiment en garnison à Versailles. J'eus la chance de tomber sur un capitaine qui adorait les artistes; je fus pendant mon année de volontariat son enfant gâté.

« Le matin de l'arrivée des conditionnels au corps cet excellent officier nous avait fait appeler l'un après l'autre pour faire connaissance avec nous : « Quelle est votre profession ? me de-« manda-t-il. — Peintre... — Peintre en quoi ? — Artiste pein-« tre... — Ah ! bravo, nous sommes confrères : je fais de la pho-« tographie... Nous pourrons travailler ensemble. »



LE BILLET DE LOGEMENT

« Et nous travaillâmes, en effet, pendant toute l'année. On ne me voyait pas souvent à l'exercice. Nous allions, le capitaine et moi, dans le bois de Satory. J'apportais des pipes et du tabac, il apportait de la fine champagne, et nous passions l'après-midi à trinquer et à culotter des pipes en cachette de sa femme qui lui avait interdit ces exercices et le menait tambour battant. Il l'appelait le major.

« D'ailleurs tout en fumant nous prenions quelques clichés, ou bien le capitaine, en vrai camarade, préparait mes pinceaux, mes couleurs, mon chevalet, m'installait devant un paysage, et allait faire sa sieste. Quand il se réveillait le petit tableau avait déjà fort bon air. Il l'emportait avec le chevalet et les pinceaux et le rapportait les jours suivants jusqu'à ce que je l'eusse fini.

« Depuis, j'ai appris qu'il s'était fait une belle réputation artistique auprès de sa femme qui finit par se laisser fléchir et lui permit désormais, en récompense de ses beaux travaux, de fumer et de tuer le ver à son aise.

« Le capitaine ne m'avait pas donné le temps de me rouiller au régiment et quand je revins à l'atelier j'étais encore « à la hauteur ». Je retrouvai Béraud, Maurice Leloir, Maignan à l'Académie Suisse, au coin du quai des Orfèvres et du pont Saint-Michel; une maison où il y avait de tout, jusqu'à un « dentiste entrepreneur de bœuf gras », dont le cabinet chirurgical existe encore, mais dont l'entreprise carnavalesque devait finir avec les promenades du bœuf gras qu'il avait, paraît-il, contribué à rendre fort belles sous l'Empire.

« J'y retrouvai aussi le père Brivet, un type extraordinaire, rapin de vingtième année connaissant toutes les ficelles du métier et qui, par économie, peignait d'un bout de l'année à l'autre tous les modèles qu'on lui présentait sur la même toile. Il vous transformait, plus facilement qu'on ne retourne un gant, un homme en femme et réciproquement, sans modifier l'aspect général de la figure, par de simples retouches de détail...

« J'avais aussi un atelier chez mon père, boulevard Montparnasse, dans la maison de Turenne, que ne masquaient pas encore les immeubles construits depuis, et où la lumière était parfaite. Ah ! le délicieux petit atelier, grand comme un mouchoir, mais le premier. C'est là que je fis mon *Appel des Girondins*.

« Ce tableau, vous le savez, me valut la seconde médaille et le prix du Salon avec toutes les bénédictions de la presse artistique et les compliments des critiques les plus sévères. Il est actuellement au musée de Boulogne-sur-Mer... C'était au Salon de 1878, je n'avais que vingt-deux ans.

« Je partis donc pour l'Italie et je passai six mois à Florence. Là j'ai vraiment commencé à devenir un artiste. J'y retourne tous les ans. C'est la fontaine de Jouvence pour moi. Je m'y retrempe, j'y retrouve l'art que j'aime. C'est à l'Italie que j'ai pris mes inspirations pour la Sorbonne et toutes les grandes peintures décoratives que j'ai faites.

« J'ai beaucoup voyagé, avant et depuis mon mariage qui eut lieu en 1881, j'ai visité l'Espagne, l'Angleterre, l'Allemagne, l'Autriche, la Hongrie, mais chaque année je retrouve avec

plus de joie la chère Italie, la plus belle... avec la Grèce...

« J'avais été appelé en Russie en 1885 pour faire le portrait de l'Impératrice et de sa fille la grande-duchesse Xénia. Vous dirai-je l'inoubliable souvenir des deux mois passés à Gatchina, auprès de l'empereur Alexandre III et de sa famille, et à Moscou, où le grand-duc Serge me demanda le portrait de sa femme la grande-duchesse Elisabeth ?...

« Je revins par Constantinople et par la Grèce où je pris les croquis qui viennent de me servir pour mon grand panneau de l'escalier du nouvel Opéra-comique...

« Vous voyez combien tout cela est peu intéressant; ma vie s'est passée, se passe et se passera, je l'espère, dans mon atelier; peindre encore et toujours voilà ma raison d'être.

« J'ai la réputation d'être très habile et de travailler facilement : n'en croyez rien. Personne ne défait et ne refait davantage, personne n'hésite moins que moi à détruire son travail, s'il espère arriver à un résultat meilleur. — Seulement j'appris mon métier et mon temps ayant toujours été réglé comme dans un bureau, ne me reposant jamais, il est sorti de mon pinceau un nombre incalculable de toiles de tous genres. — Hélas ! je voudrais bien pouvoir ressaisir certains péchés de jeunesse qui ont eu des succès retentissants et qui me crèvent le cœur dès que je les vois exposés aux devantures des marchands de gravure... Enfin, j'espère qu'il restera, en dehors de mes grandes décorations, une dizaine de tableaux et portraits, puis j'ai encore beaucoup de temps pour arriver à ce que je veux, si Dieu me prête vie.

« Mon cœur et mon cerveau se sont ouverts à bien des choses en vieillissant et si je suis devenu plus indulgent aux autres, je suis devenu plus sévère pour moi-même. Mon tableau de Waterloo est ma dernière œuvre, la plus forte dit-on, puisse-t-elle être la première étape vers l'idéal jamais atteint...

« Maintenant que, pour vous faire plaisir, je vous ai montré rapidement quelques coins de ma monotone existence permettez-moi de rentrer bien vite dans mon ombre bienfaisante. Du reste, nous voici arrivés à ma porte ! »

CHARLES DAUZATS.

L'Œuvre napoléonienne de Fr. Flameng



FEMME EN COSTUME DU PREMIER EMPIRE

Pour expliquer comment M. François Flameng a été amené à donner une grande place dans son œuvre à l'Epopée napoléonienne, par quelles voies il a été conduit a se rendre maintenant — toutes les fois presque qu'il est libre de son sujet — le retrouveur et l'interprète de la société impériale, il n'est point à invoquer la mode, car M. Flameng l'a sensiblement précédée et, en un temps où l'on se portait peu à une telle étude, certains tableaux étaient déjà là pour prouver avec quel art il saurait en rendre les épisodes dès qu'il s'y attacherait.

Lorsque l'on est touché de la grâce, c'est, semble-t-il, pour jamais : et cette religion qu'on embrasse ne rapporte pas toujours à ses fidèles, comme elle fit à M. Flameng, des succès incontestés, une popularité qui va croissant, et une renommée étendue par l'Europe. Ce n'est pas à coup sûr que son œuvre antérieure soit à dédaigner; il s'y trouve des morceaux exquis, des toiles d'une tenue et d'une science remarquables, mais — est-ce une illusion? — il me semble que le peintre ne s'est entièrement dégagé, n'a trouvé son chemin de Damas que sur cette grande route qui mène de Montenotte à Waterloo.

M. François Flameng est d'un bateau d'après le nôtre, du bateau qui a été lancé vers le temps où, la République florissant, les jeunes gens en embrassaient volontiers les passions et où les jeunes peintres se consacraient à en représenter les scènes. Son atavisme, ses dons naturels, développés par de fortes et brillantes études à l'Ecole des Beaux-Arts, lui permettaient d'aborder sans hésitation ces grands sujets qui ne peuvent être traités que par un ouvrier sûr de son métier qui, doublé d'un homme de goût, sait à quelles portes il doit frapper pour se procurer des documents curieux et qui les arrange à souhait pour le plaisir des yeux et l'amusement du public. En ce temps-là le côté militaire l'occupa peu. Par son âge, M. François Flameng avait été préservé de l'obsession des désastres et, n'ayant point vu les troupes en mouvement, n'ayant point goûté du soldat, n'était point séduit par ce fait que, dans le contemporain, le soldat apporte seul l'élément pittoresque et héroïque. Il n'était pas même tenté encore d'imaginer, d'après les réalités ambiantes, en transposant les sensations et en choisissant les uniformes, la guerre d'autrefois. Le militaire n'était alors que médiocrement prisé dans le milieu où grandissait M. François Flameng. Le jeune peintre prit donc plutôt sa direction vers la représentation — la glorification peut-être — des actes de la première Révolution. Était-ce pourtant instinct de peintre, ou nécessité d'histoire, tous les sujets qui se présentaient à lui étaient lugubres, terribles : scènes de mort, de suicide ou d'assassinat, appel de condamnés pour l'échafaud, marche de condamnés vers le supplice, ou bien la bête humaine déchaînée, le massacre d'hommes sans défense par des brutes ivres, le mensonge de cet héroïsme prétendu, acclamé depuis cent neuf ans dans les lampions, les beuveries, et les violons : « Ici l'on danse » — C'est la Bastille.

Est-ce sans le vouloir que, dans les tableaux consacrés à l'histoire de la Révolution, racontée par M. Louis Blanc, M. François Flameng s'est montré le plus âpre contre elle. L'*Appel des Girondins*, égale à ce point de vue les *Vainqueurs de la Bastille* et n'est dépassé que par la *Marie-Antoinette allant au supplice.* Il y a bien tentative d'apaisement dans le *Camille Desmoulins*, quoique, dans cet intérieur bourgeois, l'échafaud fasse sujet entre Lucile, Brune et Camille; il y a même tentative de réaction dans les *Massacres de Machecoul*, où le peintre montre de belles royalistes plaisantant les cadavres *sans culottes*, mais l'impression qui se dégage à distance est bien telle.

Pour y échapper, M. François Flameng s'exerça aux sujets de genre et s'ingénia à ces *Joueurs de boules* dont il a tiré tant de tableaux, à ce *Bain*, un des plus amusants et des plus curieux morceaux qu'il ait composés, et auquel dans son XVIII[e] siècle apocryphe, il ne manque qu'un papillon explicatif; car de ces honnestes dames n'est-il point permis — parmi les habillées — d'en reconnaitre certaines qui furent célèbres au temps de M. le Président Grévy ? En tout, M. Flameng portait avec une étonnante facilité d'arrangement, une science de la composition et une sûreté de

dessin qui ne pouvaient manquer de le faire remarquer. Il promettait un peintre d'une adresse sans pareille, préparé par ses études à l'exécution des tableaux d'histoire, porté par son goût à découvrir aux êtres et aux choses un côté neuf et curieux, ayant acquis une instruction documentaire assez précise pour ne point choquer par des anachronismes et ne négligeant rien pour se rendre, surtout par le menu détail, le contemporain des êtres. Dès qu'il se plut à appliquer ces qualités au militaire, ce fut avec un vif succès, surtout lorsqu'il prit pour ses thèmes ces épisodes si curieux de la *Conquête de la Hollande* où abondent avec les haillonnages pittoresques, les vaisseaux de bois doré qui semblent des chapelles, le mélange de misère conquérante et de richesse conquise, le contraste de la gaîté vivante des Français miséreux et de l'épaisse tranquillité des Hollandais repus, tout des êtres et tout des choses. Que de tableaux ne fournirait elle pas cette Hollande conquise à un peintre coloriste et comme il serait facile d'en noter des albums. Mais M. Flameng n'y fit qu'une pointe, comme Pichegru, et revint en France où il tomba en plein XVIIIe siècle; et, quelque temps, il se plut à présenter, dans de jolis paysages ou d'élégants décors, des soldats de cet âge heureux, règne de l'Opéra-Comique, où les guerriers, même les plus affligés, ne semblent pouvoir hausser le ton au-dessus du *Déserteur*, entrent et sortent sur des airs de Monsigny. Rien d'aimable, de galant comme ces militaires qui semblent monter et descendre la parade, manœuvrer et même se battre pour le plaisir de se faire voir; soldats fabriqués à Meissen pour porter l'arme aux environs de Trianon.

De là, surtout après un voyage en Espagne qui lui fournit quantité de jolies études où il eût difficilement posé de façon intelligible au public les soldats de Louis XV et de Louis XVI; de là, M. François Flameng se hasarda parfois à traiter les soldats du Consulat et de l'Empire : et l'on peut bien dire que ce furent d'agréables fantaisies. Certes il portait, à confectionner les uniformes de ses troupes, cette attention éveillée qui ne néglige aucun modèle et ne laisse échapper aucune source d'information; mais il n'est pas du militaire comme du civil et si, au costume civil, l'on peut ajouter à son gré le détail pittoresque, à l'autre, il faut se garder de donner tous les jours des distinctions qui ne sont de mise qu'en grande tenue : on doit se défendre de trop bien habiller le militaire et de l'endimancher. Il n'est pas un mannequin, mais un être vivant dans l'esprit duquel il faut pénétrer pour rendre son physique. — Et, à cela, l'on n'arrive point du premier coup. Il faut respirer, penser, aimer, vivre avec lui; il faut marcher de son pas dans le rang, écouter et retenir ses propos, savoir tout de lui et, moins encore, son plastron que ce qui est dessous. Puis, du sujet, pour passer à l'opérateur — n'est-ce pas une photographie rétrospective que le peintre doit nous donner? — ce n'est rien encore s'il a acquis cette science, il faut encore quelque chose en dehors et au-dessus de tout cela — un peu de foi, une admiration qui échauffe l'esprit et qui guide la main, qui, dans le morceau achevé, mette non pas une valeur de peinture, mais une miette de cette impalpable chose qui est la croyance.

Bref, il semblait que M. Flameng s'amusât à l'Histoire; il ne ne paraissait pas conquis par elle. Qu'on passe le mot : il ne la *gobait* pas.

Mais il semble bien qu'il s'est mis à *gober*, lui aussi, quand, avec son adresse native et son habileté éduquée, il la traita pour la première fois, il y a douze ans, la figure de Napoléon : ce fut pour le représenter dans la chambrette d'Auxonne, écrivant, pensant, méditant, en face du portrait de Paoli. Je ne connais point de peinture antérieurement faite, seulement quelques dessins pour l'édition complète des *Œuvres de Victor Hugo*; mais nécessairement subordonnés au texte, et c'est le texte des *Châtiments*, l'*Expiation* :

> Napoléon, tremblant comme un enfant sans mère
> Leva sa face pâle et lut : DIX-HUIT BRUMAIRE !

Il était difficile de porter à cette illustration une sincérité tragique. A côté, de vives qualités dans les dessins interprétant : L'*Ode à la Colonne*, la *Visite de l'Empereur au Panthéon*, mais point la précise et juste sensation qu'inspire le *Napoléon à Auxonne* et que développa la suite de petits tableaux où l'artiste s'exerça avec des succès divers à partir de cette date.

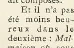
Trois ou quatre ans plus tard, les résultats de ce travail continu et de cet effort méritoire apparurent dans les grandes œuvres qu'il exécuta sous le titre collectif *Les Etapes de Napoléon* et qui demeurent jusqu'ici entre les plus intéressantes et les plus instructives qu'il ait produites.

M. Flameng s'est proposé de réunir sous ce titre, dans des cadres agréables et variés, la plupart des personnages qui ont figuré dans la vie de Napoléon, général, consul, empereur. Le décor devait à la fois être rigoureusement historique et le plus pittoresque qui se pût rencontrer; la scène aussi authentique que possible et la réunion des êtres à une date donnée, au moins vraisemblable. Pour symboliser le vainqueur de l'Italie et l'an V de la République, le peintre choisit *Isola Bella*, « cette île enchantée où l'un des Borromée s'est plu à créer, près d'un palais des fées, un jardin du rêve. Là, sous la licorne héraldique qui, dans son vol, semble porter au ciel la sonnante Renommée, au pied de ces obélisques jusque-là sans histoire, qui maintenant ont des gloires à attester, au milieu des cyprès et des yeuses, dont les sombres verdures s'égayent du rose des lauriers fleuris, sur une de ces terrasses que surplombent les fantasques architectures et dont la vue s'étend sur le lac transparent et bleu jusqu'aux montagnes neigeuses qui ferment l'horizon, Bonaparte s'arrête pour une journée de repos, de far niente et de musique. »

On vient de se lever de la table somptueusement servie sous les grands arbres et la société, groupée à sa fantaisie, écoute ce chant de passion douloureuse que Giuseppina Grassini, la prima donna du Théâtre de la Scala, adresse au victorieux.

Sur un banc en face de la cantatrice, Bonaparte est assis; près de lui, Joséphine en une de ces poses lassées qu'elle affectionne et ensuite Paulette, fiancée au général Leclerc, quoique encore toute remuée de la passion de Fréron. Tous les Bonaparte, ou presque, se trouvent là réunis, Madame Bonaparte, austère et froide en son attitude de matrone corse, Elisa qui, avec son triste époux Bacciochi, est venue chercher le tardif consentement de son grand frère, Caroline tout enfant, Louis revêtu de l'uniforme de dragon, ayant fait ses preuves de courage comme aide de camp de son frère, mais déjà rongé par cette sorte de mélancolie qui ne le quittera point. Puis Eugène, joli à peindre en son uniforme de hussard, Berthier avec l'inévitable Madame Visconti, tout l'état-major : Duroc, Sulkowski, Lemarois, Junot, les généraux de l'armée, Berthier, Kilmaine, Augereau, Masséna. Un tableau d'histoire qui a exigé des recherches infinies pour rester documentaire, pour ne fournir des personnages que des silhouettes exactes et qui, sans contredit, est aussi un des plus aimables que M. Flameng ait composés.

Et il n'a pas été moins heureux dans le deuxième : *Malmaison*, où, sous





LE GÉNÉRAL LASSALLE

prétexte d'une partie de barres, il est parvenu à grouper tout entière la société du Consulat et à reconstituer dans un décor d'une précision absolue, l'élégance des êtres, cette chose exquise, et insaisissable qui s'évapore si vite, s'efface si tôt au point que vingt ans après l'on se demande comment une femme pouvait être jolie ou même supportable revêtue de tels oripeaux. Par quel prestige, M. François Flameng fixe-t-il cette fleur dont, au moindre toucher, la couleur s'efface et la grâce se flétrit? Comment fournit-il non seulement la forme et la ligne des robes, mais l'aisance des corps dans le vêtement inaccoutumé, en telle sorte que pas une fois l'on ne sente la caricature et que toujours l'on reconnaisse le caractère? Tant d'autres qui essaient de représenter la femme en ses ajustements passés, cherchent ce qu'ils appellent l'amusant et ne s'aperçoivent pas qu'ainsi ils rendent grotesque ce qui était le joli, l'agréable et le plaisant des êtres. Une nuance presque imperceptible les sépare du vrai — et cette nuance, c'est le goût. Dans les toilettes prêtées par M. François Flameng à Joséphine, à Madame Murat, à Madame Ney, à Madame Duchatel, à Madame de Luçay, à Madame Regnault de Saint-Jean-d'Angely, à Hortense, à Madame Savary, à Madame Bessières, à Madame Julie, rien presque du blanc, mais ces blancs, le peintre les varie à l'infini, non seulement en combinant les éclairages, mais en variant les étoffes, de façon à tirer de cette uniformité apparente une harmonie où tous les tons chantent sans se nuire, où toute l'élégance de ce blanc si joliment porté se traduit et s'impose, où l'on comprend cette sorte de passion qu'avait Napoléon pour les robes blanches portées par ces femmes à l'allure de nymphes, fuyant dans une envolée rapide sous le vert sombre des grands marronniers.

Et comme habilement, M. François Flameng sait varier les scènes lorsque à ce *Malmaison* de l'an X il fait succéder le *Fontainebleau* de 1807. Sous un grand chêne aux ramures noires rayant un ciel hivernal, près de la mare où le cerf à ses fins fait tête aux chiens, les piqueurs sonnent l'hallali et toute la



A FRASCATI, SOUS LE DIRECTOIRE

Cour assemblée assiste à la prise. Amazones en galant costume, belles frileuses descendues des calèches à la d'Aumont: L'Impératrice, la grande duchesse de Berg, la reine de Westphalie, la reine de Hollande, la princesse de Bade, Madame de Montmorency; et, cette fois, c'est des satins, des velours, des peluches épaisses, des précieuses fourrures qu'il se plaît à les vêtir: et, de ce tableau, ce qui fait aussi l'intérêt, c'est l'exactitude et la précision des uniformes de la Vénerie, dont, depuis les tableaux de Swebach et ceux de Carle Vernet, mais avec un tout autre art et une bien plus minutieuse précision, c'est ici la première représentation exacte.

Et ensuite, c'est *Compiègne*, Compiègne en 1810 avec toutes les splendeurs et les agréments de la nouvelle Cour, avec l'Europe assemblée pour faire cortège à la jeune souveraine, Compiègne et toutes les réserves de l'étiquette, toutes les pompes des grands habits, tout le chatoiement des uniformes, tout l'éclat des grands cordons. Plus rien ici des plaisirs du général, de cette musique écoutée entre deux batailles en un beau site sorti comme une halte d'amour des eaux bleues du lac Majeur; plus rien de ces joies bon-enfant du Consul et de ce chapeau jeté à la volée sur l'espiègle qui ne veut point se laisser prendre; plus même de ces courses à toute bride du conquérant, qui, revenu de forcer le Russe aux frontières de Pologne, veut encore forcer le cerf en forêt de Fontainebleau; ce sont à présent de tout autres divertissements, les seuls que la Majesté tolère et que le Cérémonial autorise, et, dans le glacial des révérences féminines et des saluts masculins, entre deux haies de courtisans courbés, c'est, sur un tapis de la Savonnerie, la marche d'un cortège, vers un ambigu dressé sous la grande treille! Ah! les belles dames que voilà et comme on sent ici le maître de l'Europe: ce n'est pas assez des princesses: la Vice-reine, la princesse Pauline, la grande duchesse de Toscane, la princesse Napoléone-Elisa, la grande duchesse de Bade, la reine de Hollande, c'est les dames d'honneur, et les dames d'atours, et les dames du Palais de France et d'Italie, c'est, auprès de chaque princesse, les Toscanes, les Piémontaises, les Badoises, les Hollandaises, et sans compter les Napolitaines, les Westphaliennes, toutes les Allemandes d'Allemagne et d'Autriche, qui prêtent à la Cour napoléonienne l'éclat de leurs toilettes, la beauté de leurs visages, la fleur de leurs grâces polies, l'étrange vision de leurs corps restés souples sous les lourdes étoffes de soie et de velours. Et quel décor à souhait, ces colonnades, ces balcons, ces escaliers disposés pour la pompe des théories grandioses!

En vérité, M. François Flameng, en ces quatre tableaux, a synthétisé mieux que peintre d'histoire ne l'a fait jusqu'à lui, les seize années de pouvoir de Napoléon; mais ne peut-on souhaiter qu'il complète et achève le cycle: il est vrai qu'il a composé et exécuté un cinquième tableau, *Saint-Cloud*, qui, à bien des points de vue, eût du prendre place dans la série; c'est, sur cette terrasse d'où l'on domine tout Paris, à l'ombre de la lanterne de Diogène, la voiture aux chèvres de l'enfant-roi. L'Empereur, descendu de cheval, a pris son fils et le tient dans ses bras, Marie-Louise qui n'a point jugé à propos de renoncer pour si peu à une minute de son habituel divertissement, regarde de

haut, tandis que la gouvernante et les bonnes répondent en souriant aux questions de Napoléon. Ce tableau si joli qu'il soit, si agréable à tous les points de vue, n'a point, comme les autres, l'avantage de marquer un temps, de signaler une époque. Il a



ENTRÉE DE BONAPARTE A VÉRONE, 1797 (ESQUISSE)

séduit à l'exposition de Pétersbourg l'empereur Nicolas II qui s'est empressé de s'en rendre acquéreur; mais c'est moins un tableau d'histoire qu'un tableau de genre et il n'a point la haute portée des quatre autres qui, à présent, ont pris place dans les diverses galeries des grands-ducs de la Maison impériale. Pourquoi, dans un cinquième tableau, M. François Flameng ne nous



LE CARROUSEL, 1808 (ESQUISSE)



WATERLOO

(Première idée du **Waterloo** *du Salon de 1898)*

(Appartient à M. Henry Houssaye)

a-t-il pas rendu les jours de l'île d'Elbe? manquait-il donc d'épisodes permettant de grouper autour de l'Empereur exilé, Madame Mère, la princesse Pauline, la comtesse Bertrand, les quelques autres femmes dont l'histoire a enregistré les noms, et des hommes tels que Bertrand, Cambronne, Pons, Marchand, etc. Et pour le sixième tableau, le décor n'est-il point tout indiqué avec les personnages, soit que l'on choisisse la maison Balcombe ou le premier Longwood, et n'est ce pas là comme la conclusion, la terminaison nécessaire de ce grand drame dont on suivrait ainsi toutes les péripéties?

Par les admirables gravures qui ont été récemment publiées, l'on a pu juger l'effet produit sur le public ; sans contredit il manque encore deux chants à ce poème et M. Flameng voudra quelque jour le compléter.

Mais pour l'instant il s'est laissé entraîner à d'autres travaux. il a été séduit par des sujets qu'on peut appeler parallèles ; si l'historien a le droit de s'en plaindre, l'amateur n'en est pas moins agréablement surpris. N'est-ce pas en effet de la même veine, de cette veine excellente où il n'a qu'à suivre son filon, ces tableaux qu'on vit, au Salon ou ailleurs, et qui obtinrent près du public entier — et même près des peintres — un si vif succès : Le *C'est lui*, et l'autre Napoléon de la campagne de 1814, qui semble un pendant au *Bonaparte à Auxonne*, et ce *Frascati*, si amusant, si plein de portraits intéressants, si aimable par la variété des toilettes, des physionomies et des attitudes, qui, à soi seul mériterait une longue description ; et ce n'est rien là, et il faudrait dire encore toutes ces aquarelles, tous ces tableaux dérivant de l'*Isola Bella* et des études faites sur les bords du Lac Majeur, où, si justement, est saisie, en des moments de repos et d'amusement, la figure des conquérants de l'Italie.

Ce mélange d'uniformes et de toilettes féminines, cette vision de la femme élégante, amoureuse et suggestive d'amour près des



RICHELIEU POSANT LA PREMIÈRE PIERRE DE LA SORBONNE (DÉCORATION POUR L'ESCALIER DE LA SORBONNE, 1888). — (Voir page 217)

soldats qui respirent la gloire, marquera dans l'œuvre de M Flameng. Il pourra faire aussi bien, mais fera-t-il mieux? Donnera-t-il une impression aussi aiguë, nous fournira-t-il des œuvres où, comme ici, soit traduite cette sensation étonnante si bien exprimée dans la prose de Stendhal? Tout est là et que de tableaux encore pour l'artiste! Mais il a semblé sans doute à M. Flameng que ce n'était point assez héroïque : le spectacle de la guerre pour la guerre, de la bataille en soi l'a tenté et, du premier coup, il s'est attaqué à ses plus décisifs épisodes : nul doute qu'il ne faille classer tout à part ce tableau de *Waterloo* qui, exposé au Salon de 1898, y a obtenu le même succès qu'à Londres où il avait été déjà montré. Nous en donnons ici, non la reproduction, mais l'idée première, singulièrement curieuse et intéressante : comme tout le monde a encore dans le souvenir le tableau définitif, il est intéressant de constater les améliorations que le peintre y a portées en relevant le carré écossais placé sur un tertre au-dessus du chemin encaissé d'Ohain; en prêtant un mouvement furieux au cheval blanc de trompette que monte Ney; en remplaçant le régiment de lanciers polonais par une cohue où sont confondus tous les uniformes, tous les grades, toutes les tenues de la cavalerie : le tableau qui déjà présentait toutes les qualités dramatiques et une habileté de composition très rare, y a encore gagné pour l'aspect général, et comme l'exécution en a été adroite et vaillante, d'une précision et d'une justesse remarquables, on ne s'étonnera point s'il a été disputé par les amateurs les plus réputés qui soient en Europe. Celui qui l'a emporté, le grand-duc Nicolas Michaïlowitch, possède, dans sa résidence de Borjom, une collection sans prix d'objets et de tableaux napoléoniens, près desquels le *Waterloo* occupera, sans faiblir, une place distinguée. Doit-on croire que M. François Flameng s'arrêtera désormais à la peinture militaire et les succès décidés qu'il y a remportés, l'encourageront-ils a y persister? Le *1806, les Drapeaux* qui n'a guère été vu à Paris, mais dont les lecteurs du *Figaro illustré* ont pu, il y a quelques mois, prendre quelque idée, les deux esquisses que nous publions ici : *Vérone 1797* et *le Carrousel 1808*, montrent assez quel parti le peintre sait tirer des sujets les plus divers que fournit l'Epopée. Mais pourtant, même devant ces esquisses grandioses et qui promettent des toiles d'un ordre supérieur, n'est-il pas permis de souhaiter que M. François Flameng n'abandonne point une formule où il a excellé : il est des rares peintres qui savent, en nos temps, fournir de la femme une image agréable et profonde, qui réussissent à donner d'elle un spectacle aimable et juste; jamais, peut-on dire, il n'a été mieux inspiré que lorsqu'il a représenté des scènes où sa facilité étonnante d'assimilation et son goût naturel lui ont fait introduire la femme, cette femme de la Révolution, du Consulat et de l'Empire dont nul, depuis les contemporains, n'avait retrouvé ni fixé la joliesse d'ajustement et la beauté de lignes; lorsqu'il l'a jetée dans son milieu naturel, et l'a placée comme une fleur d'amour, entre ces brillants uniformes qui semblent des fleurs de gloire.

FRÉDÉRIC MASSON.



PROJET POUR LE NOUVEAU BILLET DE 1,000 FR. DE LA BANQUE DE FRANCE

François Flameng

PEINTRE ET DÉCORATEUR

Quand la Postérité, si elle s'occupe de nous, revisera, pour les artistes français du xixe siècle, les bavardages de la critique et les sottises de la mode, l'une de ses surprises sera que nos contemporains aient accordé tant de faveurs aux fabricants, plus ou moins habiles, de peintures de chevalet, et qu'ils aient témoigné tant d'indifférence, presque toujours, aux peintres d'histoire et aux peintres décorateurs. Elle en saura bien les raisons que nous nous serons chargés de lui dire : la multiplicité excessive des Salons, Expositions, et autres déballages sans choix et sans mesures de choses peintes, la facilité, pour les tableautins, de reproduction rapide par la gravure ou la photographie, la commodité de leur transport et de leur examen dans les ateliers, boutiques et salles de ventes où ils deviennent plus facilement des objets de spéculation ou d'engouement, le snobisme des amateurs enrichis d'hier, sans culture personnelle, sans indépendance de goût, sans passion sincère. La dite Postérité n'en sera pas moins scandalisée, si elle est juste, que tel ou tel montreur de marionnettes déguisées en des cadres prétentieux, tel ou tel tripoteur, incohérent et tâtonnant, d'esquisses incertaines devant la vivante et magnifique nature, aient fait couler des flots d'encres et de paroles plus nombreux et plus agités que de grands artistes laborieux et puissants dont la place est marquée dans l'histoire de l'art national, tels que Paul Baudry, par exemple, et Elie Delaunay, pour ne parler que des morts.

Il est certain que, pour beaucoup de gens, François Flameng, l'auteur d'une multitude de figurines de femmes, gentiment costumées et troussées, de plusieurs peintures anecdotiques, très vives et animées, rapidement popularisées, d'un bon nombre d'agréables portraits remarqués, depuis vingt ans, dans les Salons annuels, n'est qu'un peintre de genre, plus spirituel et plus cultivé, peut-être, que beaucoup d'autres non moins habiles et féconds, mais auquel on ne saurait demander rien de plus que de spirituelles illustrations. M. François Flameng, de très bonne heure, cependant, a eu de plus hautes ambitions ; il n'a jamais caché son désir et son espoir de prendre, à son tour, un rang honorable parmi les artistes de grande tradition, qui auront contribué, dans notre société moderne, à conserver l'amour des belles compositions historiques, représentatives ou instructives, et des décorations poétiques et expressives, qui furent de tout temps la passion, l'honneur et la force de notre école. Le milieu de dilettantisme éclairé dans lequel a grandi M. François Flameng, l'instruction technique et variée qu'il y reçut expliquent ces ambitions et donnent les causes de ses succès. Son père, l'admirable et fécond graveur, était, durant l'enfance de ce fils unique, le collaborateur régulier de la *Gazette des Beaux-Arts*, où son burin agile traduisait, avec la même conscience et la même aisance, les maîtres d'Italie, du Nord et de France, les peintures classiques ou romantiques, anciennes ou modernes. En quelques années, Gainsborough, Paul Véronèse, Schœngauer, Albert Durer, Greuze, Latour, Memling, Léonard de Vinci, Watteau, cent autres passèrent sous



LE REPOS EN ÉGYPTE

ses mains, en même temps que Delacroix, Gérôme, Paul Baudry, Meissonier, Decamps, Fromentin, Cabanel, etc..., sans qu'aucun eût à s'en plaindre. C'était même dans l'interprétation des génies contraires que l'artiste excellait; ses meilleures planches étaient inspirées par Ingres et par Rembrandt. Autour de lui, même éclectisme passionné et savant, même ardeur éclairée et chaleureuse d'admiration chez les artistes, les écrivains, les amateurs, ses amis et ses conseillers, ses collaborateurs de la *Gazette*, Charles Blanc, le vicomte Henri Delaborde, Théophile Gautier, Paul Mantz, Paul de Saint-Victor. Comment l'enfant qui déjà crayonnait, peinturlurait, écoutait, songeait, dans l'atelier paternel, parmi les conversations de tous ces hommes supérieurs tous si désintéressés, si enthousiastes, si bienveillants, n'aurait-il pas conçu de l'art une idée haute et noble?

N'avait-il pas, d'ailleurs, cette bonne chance qui manque à tant d'artistes contemporains, celle d'avoir appris son métier de bonne heure, gaîment, sans programmes théoriques, sans retards scolaires, par l'apprentissage quotidien, comme on l'apprenait au moyen âge, à la Renaissance au XVIIIe siècle? Quand le jeune François envoya au Salon de 1873 sa première eau-forte il avait seize ans, quand il y exposa, en 1875, ses premiers tableaux, il en avait dix-huit et n'avait pas encore mis le pied à l'école des Beaux-Arts. L'un des deux tableaux de 1873 était un intérieur d'église, *un Lutrin*, autour duquel étaient rangés des prêtres, des chantres, des enfants de chœur; c'était maladroit, incertain, naïf, mais dans une lumière bien distribuée; et quelques têtes, prises sur nature, avec une intelligence, vive et franche, de la réalité y annonçaient un peintre et un artiste. M. François Flameng ne serait pas Parisien (or il l'est, de naissance et de tempérament, de caractère et d'allure, et de la meilleure sorte!) s'il ne comprenait vite et ne profitait vite. Dès ses débuts, on remarqua chez lui une faculté d'assimilation intelligente et rapide, due à son heureuse éducation, que ses voyages et ses études postérieures devaient encore développer; c'est la faculté presque indispensable, toujours utile, à des peintres d'histoire et de décorations, qui, parfois, chez les grands, comme Raphaël, Rubens, A. Carracbe, Lebrun, Delacroix, devient un des éléments considérables de leurs génies. Dans le *Lutrin* on pouvait voir que le débutant connaissait Bonvin, Legros, Jules Breton, qu'il savait admirer le caractère accentué et franc des vieux portraits flamands. Dans le *Frédéric Barberousse visitant la tombe de Charlemagne*, au Salon de 1876, le jeune homme se déclara ouvertement l'élève convaincu et respectueux de Jean-Paul Laurens, du Laurens rude et grave des tragédies pontificales. La mise en scène était celle du *Pape Formose*, l'un des grands succès du Salon de 1872; même façon de ranger, à plat, les personnages rares, d'une tenue sévère, même parti pris d'étendre, presque sans plis, les larges pans d'étoffes et de draperies, même recherche du caractère populaire et sérieux dans les types, même goût pour les brusques juxtapositions de colorations sourdes ou éclatantes. Travail d'apprenti, mais d'un apprenti avisé qui, chez son maître, saisit instinctivement les qualités du peintre historique, du peintre mural, celles que M. Jean-Paul Laurens rapportait, alors, de Florence et de ses méditations dans la chapelle du Carmine, devant Masolino, Masaccio, Filippino Lippi, celles qui se retrouveront plus tard dans ses décorations monumentales du Panthéon et de Toulouse. Que serait devenu le jeune Flameng, à ce moment, s'il avait été pris, ainsi que l'étaient d'ordinaire, aux siècles précédents, les élèves par leurs maîtres comme un collaborateur affectif par J.-Paul-Laurens dans une œuvre murale? Probablement un peintre épique. Mais, chez nous, aujourd'hui, ces naïves et sérieuses traditions sont perdues; il est bien rare qu'on commande à un peintre, surtout à un peintre jeune, un travail sur place. C'est au Salon, dans ce malheureux et banal salon, au milieu de toutes les brutalités et de toutes les extravagances, qu'il doit révéler les qualités les plus contraires aux habitudes de l'endroit, de la simplicité et de la gravité, du recueillement et de la poésie. Jean-Paul-Laurens, lui-même, dut subir ces épreuves; il jeta au Salon beaucoup de fragments héroïques avant de travailler au Panthéon, à l'Hôtel de Ville de Paris, au Capitole de Toulouse. Flameng dut faire comme les autres; il exerça son imagination curieuse en multipliant des études isolées, tout en parcourant le vaste champ de l'histoire.

Chemin faisant, il s'avisa qu'il s'était, par amour pour son maître, jeté un peu vite dans le moyen âge et, revenant sur ses pas, il s'arrêta dans le XVIIIe siècle, plus proche et plus abordable. Pendant quelques années, la période révolutionnaire l'attira et le retint. Il s'y lança avec enthousiasme, avec l'ardeur du gamin de Paris, qui descend dans la rue au premier bruit de tambour, se mêle, par curiosité et besoin d'action, à la foule et à l'émeute, se fait tuer, à l'occasion, héroïquement, sans savoir pourquoi, raffole des manifestations bruyantes, des éloquences de carrefour, des vainqueurs à panache, qui lui rappellent ses acteurs favoris et les belles mises en scène dans ses théâtres du boulevard. Flameng, très parisien, par le goût du mouvement,

LE PRIEUR JEAN HEYNLIN INSTALLANT A LA SORBONNE LA PREMIÈRE IMPRIMERIE
(DÉCORATION POUR L'ESCALIER DE LA SORBONNE)

le sentiment des passions populaires, l'amour des belles filles, des belles toilettes, du froufrou des robes à la mode et du sourire des minois chiffonnés, comprit à merveille l'agitation de cette époque, le mélange d'héroïsmes et de sauvageries, de dévouements et d'élégances qui en font un inépuisable sujet pour l'artiste comme pour l'historien. L'*Appel des Girondins* (Musée de Boulogne-sur-Mer), au Salon de 1879, valut au jeune peintre une deuxième médaille et le prix du Salon. En trois ans, l'artiste avait fait des progrès extraordinaires, comme praticien et comme compositeur. Cette fois sa peinture se présentait avec des particularités et des tendances personnelles qu'on retrouvera désormais dans toutes ses œuvres. Pour l'aspect, c'est une recherche d'harmonie légèrement colorée, dans les tons clairs, au moyen d'un éclairage frais qui effleure des formes vives et souples, un peu minces, parfois presque transparentes ; qualités et défauts d'un décorateur. Pour le fond, c'est la mise en scène, facile et vraisemblable, sans stylisation pénible, de figures patiemment reprises dans les peintures ou gravures du temps. L'aisance naturelle avec laquelle se meut l'imagination du peintre, sans insistance et sans sécheresse, dans ce monde révolutionnaire que lui ont ouvert les documents, semble en faire vraiment le contemporain des personnages représentés. Personne ne transporte, mieux que lui, dans l'œuvre peinte, ces qualités, si françaises, de spontanéité et de vivacité, dont nos illustrateurs de livres et de journaux, dans leurs eaux-fortes et leurs bois improvisés, nous donnent souvent de si heureux



FRAGMENT DU PLAFOND DU GRAND-THÉATRE DE MOSCOU

exemples, et qu'il est plus facile de mépriser que d'acquérir.

Ce n'était pas seulement de l'habileté que l'artiste avait mise dans sa composition. Le groupe principal, sur lequel tombait la lueur matinale, par les hautes lucarnes de la Conciergerie, les dix derniers Girondins, encore rangés, devant la table, non desservie, de leur banquet d'adieux, grave et nocturne, tandis que les premiers appelés défilent déjà entre les soldats, était étudié et traité avec la conscience d'un historien scrupuleux et l'émotion douloureuse d'un cœur français. Dans l'attitude, le geste, la physionomie du jeune Duchatel, debout, les mains sur la table, fixant, avec une raideur méprisante, le greffier qui l'appelle, dans celles du vieux Carra s'appuyant sur son épaule, de Ducos et de Brissot, s'emportant en inutiles paroles, de Sillery, indigné, serrant le poing, de Vergniaud qui se redresse en protestant, on retrouva la marque des origines flamandes de l'artiste, une vive intelligence du caractère individuel, un loyal respect de l'expression naturelle. C'est moins solennel, moins austère que la composition célèbre de Paul Delaroche, c'est plus simple, plus dramatique et plus vivant.

A l'*Appel des Girondins* succédèrent, dans le même sentiment, avec des qualités semblables, les *Vainqueurs de la Bastille* (1881), le *Camille Desmoulins* dans sa famille (1882), le *Massacre de Machecoul* (1884), *Marie-Antoinette allant au supplice* (1885), toutes toiles de dimensions importantes, avec personnages de grandeur naturelle, éclairages légers par lumières frisantes, résurrections vives et exactes de figures oubliées, beaucoup de variété, de pittoresque, de curiosité, d'agrément dans le choix et dans l'emploi, parfois trop abondant, des accessoires, et l'intelligence sympathique des passions et des émotions populaires avec un goût de plus en plus marqué pour les toilettes mondaines et, à l'occasion, pour les coquetteries féminines. Dans les *Vainqueurs de la Bastille*, — la scène la plus mouvementée, la mieux remplie aussi, qu'il ait peinte, — si quelques épisodes semblent d'une allure quelque peu mélodramatique, ces épisodes mêmes sont traités avec une souplesse et un entrain remarquables. La plupart de ces vain-

FRANCOIS FLAMENG



AUX ILES BORROMÉES

Campagne d'Italie (1796)



queurs, naïfs ou fanfarons, convaincus ou braillards, nous apparaissent comme des types excellents du vieux Paris plébéien et bourgeois, d'une réalité touchante ou amusante. Il n'est guère possible d'aller plus loin dans la compréhension d'une époque, de sa vie extérieure et apparente.

A ce moment, François Flameng, comme tous ceux parmi ses camarades qui apportaient quelque conscience dans la recherche du caractère historique, de la composition logique et vraisemblable, des formes exactes et précises, se laissa longtemps et profondément conseiller par les œuvres de Meissonier. On le vit bien dans les petits cadres, dont il entourait souvent ses grandes toiles, qui, presque tous, contenaient des scènes rétrospectives, d'un arrangement ingénieux et spirituel, d'une exécution nette et vive, se prêtant admirablement aux traductions par la gravure. Les *Joueurs de boules*, en 1885, la *Halte d'infanterie de ligne*, en 1890, la *Marche de l'armée française sur Amsterdam*, resteront peut-être ses chefs-d'œuvre, dans cette série anecdotique extrêmement nombreuse, où il développe, avec une liberté croissante, la verve de son dilettantisme érudit et vivant. La période impériale qu'il devait parcourir après la période républicaine ne le trouva pas moins bien préparé ; il s'y abouche et s'y met à l'aise, comme on le voit ici même, avec les maréchaux empanachés et les belles dames décolletées, aussi allègrement qu'il faisait avec les sans-culottes dépenaillés et les bourgeois endimanchés.

Tous ces petits ouvrages, cependant n'étaient qu'un exercice ou une distraction pour l'artiste dont la vraie pensée ne quittait plus les murs de la Sorbonne où l'État lui avait confié, dans le grand escalier, le décor de neuf grands panneaux. Quand l'occasion s'en était présentée, Flameng n'avait jamais dédaigné de revenir à ses premières amours, le Moyen âge et la Renaissance. C'est ainsi qu'en 1884 il avait peint pour un club de bibliophiles, à New-York, l'épisode de *Grolier, à Venise, dans l'atelier d'Alde Manuce*, avec un sentiment grave et délicat des types du XVIe siècle et le joli souvenir du paysage lumineux de Venise. Mais c'était un bien autre champ que lui offrait la Sorbonne! Tout le monde peut aller voir aujourd'hui s'il l'a bien rempli. Le cycle à traiter était vaste, allant du XIIe siècle au XIXe, d'Abélard à Renan. Presque toutes ces toiles ont figuré au Salon avant d'être encastrées dans les entrecolonnements des paliers; elles n'y avaient pas toujours produit (et c'est à leur éloge) une aussi heureuse impression qu'en leur place définitive. C'est, en effet, avec beaucoup d'habileté que le peintre a calculé la disposition de ses figures et de ses accessoires, de façon à varier l'aspect de ses mouvements linéaires en même temps que le jeu de ses taches colorées. Les compositions, sans doute, n'ont pas toutes la même valeur; il en est quelques-unes qui sont un peu banales et d'autres, les plus personnelles, où déborde à l'excès l'amour du bric-à-brac pittoresque, où le principal, paraît vraiment trop sacrifié à l'accessoire Ces intempérances de fantaisie semblent d'autant plus choquantes que la gravité du lieu est moins faite pour y préparer.

MADAME LA COMTESSE DE KERSAINT

Dans cette imposante cérémonie de *Richelieu posant la première pierre de la Sorbonne*, par exemple, ne peut-on s'étonner d'entrevoir à peine le fier cardinal, tout petit, se dissimuler humblement, avec sa cour de maréchaux et d'ecclésiastiques, dans un vague lointain, tandis qu'au premier plan, sur un gigantesque échafaudage formant repoussoir. des groupes déguenillés de maçons et de charpentiers, indifférents ou goguenards, occupent ironiquement la première place, à côté de Lemercier, l'architecte, portant ses plans sous le bras, écarté et dédaigneux, du cortège officiel. C'est la prise de la Sorbonne par le prolétariat avant la prise de la Bastille. Rien de plus juste, sans doute, que la réaction contre les absurdes formules de l'ancienne peinture officielle où il n'y avait de place, dans les batailles que pour les généraux, dans les cérémonies que pour les courtisans, dans les inaugurations que pour les présidents, sans qu'on vît jamais à leur vraie place, les acteurs secondaires dirigés par ces chefs d'emploi, les soldats et le peuple. Cette légitime revanche devient, à son tour, un autre mensonge et, poussée à ce point un véritable anachronisme.

Dans une autre scène, l'*Abélard enseignant sur la Montagne Sainte-Geneviève*, l'anachronisme n'est plus dans l'exubérance de la pensée démocratique ; c'est dans le style même qu'il saute aux yeux. Lorsque M. Flameng se mit à l'œuvre, pour prendre des forces, il avait fait un voyage en Italie : il en était revenu, comme de juste, étonné, ébloui, exalté, voyant et revoyant s'agiter dans sa mémoire les grands corps et les grands gestes des Stanze et de la Sixtine, les fières attitudes et les amples draperies d'Orvieto. Sans prendre le temps de se remettre, il donna à quelques auditeurs des moines scholastiques, les allures surhumaines des Prophètes avec leurs draperies soufflées et ronflantes. Ces éclats inattendus de style épique détonnent d'autant plus dans le courant naturel et familier du style général, que le paysage parisien, la vue de la Seine et de Montmartre, est d'une exactitude parfaite et que la plupart des autres acteurs, aux types bien choisis, conservent la simplicité de rigueur.

Dans le *Richelieu*, comme on peut voir ici, le paysage aussi est excellent. Tous les travailleurs, groupés au premier plan, s'y tiennent en des attitudes bien observées, avec des physionomies très françaises, des physionomies que nous retrouvons, à chaque pas, dans nos rues, que Lenain, Chardin, Lépicié, Millet avaient déjà rencontrées, mais que M. Flameng a revues d'un œil fin et avisé. La légère inconvenance de la mise en scène, où les comparses écrasent les premiers rôles, disparaît pour le spectateur agréablement attiré par l'ingéniosité de la disposition pitto-

resque et retenu par la vérité des types populaires. Faudrait-il s'étonner encore que, dans le *Prieur Jean Heynlin installant à la Sorbonne la première imprimerie*, la place prépondérante soit au dos et à ses annexes inférieures d'un varlet en chausses multicolores appuyé sur la barre d'une presse géante. Ce souvenir de Signorelli est moins choquant ici, néanmoins, qu'il ne l'était au XIIe siècle. La scène, d'ailleurs, est si bien combinée, si heureusement éclairée, le prieur et son associé sont si simplement attentifs, dans leur rôle et de leur temps, la silhouette même de l'ouvrier est si vivante et si pittoresque, et l'énorme et lourde machine, d'où sortirent péniblement les premières tentatives d'un essor rapide pour la pensée jusqu'alors captive, devient elle-même la collaboratrice palpable et émouvante de ces braves gens. Il n'est presque aucune des scènes environnantes que l'artiste n'ait ainsi rajeunies et vivifiées par la nouveauté spontanée de la disposition et par la variété de l'éclairage. Presque partout, le paysage parisien, avec ses architectures d'époques diverses, intervient dans les fonds, soit largement ouvert et déroulé, soit entrevu à travers des entrecolonnements, portes ou fenêtres ; presque partout, les portraits et restitutions de portraits occupent une place importante, et, sur ces deux points, l'artiste se montre en pleine possession de toutes les libertés et de toutes les habiletés acquises par l'école contemporaine. C'est avec la même aisance qu'il fait converser, sous un portique, le jovial Rabelais avec l'élégant Ronsard, qu'il amène sur un balcon du Louvre le roi vert-galant pour donner audience au recteur, qu'il rassemble en un cabinet clos Augustin Thierry, Guizot, Cousin, Michelet, Renan. Aucune prétention, d'ailleurs, ni à la solennité de l'historien, ni à la profondeur du philosophe, mais, partout, à toutes les époques, une intelligence rapide et naturelle très communicative des choses et des gens, et un bel entrain d'exécution brillante qui témoigne du plaisir de l'artiste à revivre dans le passé et y exercer son métier. C'est bien quelque chose par le temps qui court, et alors que tant de toiles étalées sur les murs officiels, mal et péniblement remplies, parfois scandaleusement barbouillées, exhalent si tristement l'ennui profond ou l'indifférence ignorante avec lesquels ces travaux forcés ont étés exécutés. M. Flameng, lui, a de la joie à peindre comme à vivre : son bonheur éclate dans toutes les hardiesses rapides de son pinceau, comme dans la diversité et la sincérité de ses impressions devant la nature et devant les hommes. On peut remarquer, à la Sorbonne, que s'il a placé des savants de toutes les époques dans les milieux les plus divers, en les éclairant différemment, il a non moins varié, dans ses paysages, l'aspect des saisons. L'une de ses meilleures compositions, la plus réfléchie, la plus grave et la plus harmonieuse, *Rollin, principal du Collège de Beauvais*, est une excellente étude de paysage automnal : « En s'enfermant, au déclin d'un jour d'automne, dans cette cour, grave et un peu froide, de collège avec Rollin, ses collaborateurs et ses élèves, M. Flameng s'est enfermé ainsi dans son sujet avec une sympathie plus sérieuse et plus profonde. Tous ces personnages studieux, groupés librement dans leur prison volontaire, s'y entretiennent sans pédantisme dans la paix d'une lumière douce qui semble refléter la paix de leur âme ». C'est ainsi que nous en parlions, en 1888, lorsque l'œuvre parut au Salon ; notre jugement nous semble encore juste.



MADAME LAVEISSIÈRE

Depuis l'achèvement des peintures de la Sorbonne M. François Flameng, mis en goût, ayant fait ses preuves, ne s'est dérobé à aucune occasion de se perfectionner dans l'art compliqué et difficile du décorateur. En 1894, il exposait un plafond destiné à l'hôtel de M. Boucheron. *Dans l'Olympe*, où il campait, avec une désinvolture charmante, tous les dieux et déesses sur la corniche circulaire, avec Apollon et Diane, montant, dans le centre vers la lumière. Un peu plus tard, allant en Russie, il s'est souvenu, en bon français et bon parisien, de toutes ses études juvéniles sur le XVIIIe siècle, pour y transporter la grâce de nos belles comédiennes et l'esprit de nos galants cavaliers dans les plafonds de l'*Hôtel Charitonenko* et du *Grand-Théâtre* à Moscou. Nous n'avons point vu ces grands ouvrages, mais les photographies nous en disent assez sur le bonheur des dispositions, la vivacité des allures, la légèreté de la touche pour nous faire croire que M. Flameng, plus que jamais, là-bas, a profité, pour la couleur comme pour le reste, des conseils de Véronèse et de Tiépolo.

M. Flameng, en ce moment, achève trois grandes toiles destinées à l'un des escaliers de l'Opéra-Comique, deux compositions pour murailles, le *Drame lyrique*, la *Danse* et un plafond, la *Comédie*. Pour sujet de la première il a choisi le vieux Sophocle faisant répéter une de ses tragédies, sur une terrasse d'Athènes, au pied du Parthénon, pour sujet de la seconde un ballet sur un théâtre contemporain. Dans l'une le panorama de l'Acropole au soleil couchant donne à la scène une grandeur solennelle, dans l'autre le jeu des lumières artificielles sur les costumes bariolés et les nudités des ballerines se prête à des effets singuliers et piquants de lumière. Avec ses habitudes de curiosité universelle, l'artiste s'y transporte du monde antique dans le monde moderne avec sa facilité et son plaisir accoutumés, sans pédantisme, sans snobisme, sympathisant partout, aimablement et sincèrement, avec toutes les manifestations de la vie et de l'art. L'expérience qu'il ne cesse d'acquérir, par un exercice constant et consciencieux de son art, se marquera, nous le croyons, dans ces deux toiles, par une sûreté plus grande dans la détermination des formes expressives, par un choix de colorations plus savoureuses et plus assorties, par une expression plus magistrale de la lumière. Ce sera le développement normal et régulier des qualités primesautières qu'on avait remarquées dans les premières œuvres de l'artiste et qu'il s'est toujours efforcé de compléter par l'étude attentive de tous les maîtres anciens et de tous les maîtres modernes dont les influences successives ou simultanées, se sont exercées constamment sur sa personnalité,



S. M. MARIE FEODOROVNA, IMPÉRATRICE DOUAIRIÈRE DE RUSSIE

si française et si parisienne, sans la troubler ni la dérouter. Si l'on se rappelle qu'avec cette énorme quantité de travaux déjà accomplis M. François Flameng n'a que quarante-deux ans, c'est-à-dire l'âge où, de notre temps, tant d'artistes, attardés par les difficultés scolaires ou matérielles, en sont presque à leurs débuts, on doit espérer que sa maturité nous donnera des œuvres plus complètes et plus viriles encore et qu'il s'assurera lui aussi, une belle place dans l'histoire du grand art français, historique et décoratif.

GEORGES LAFENESTRE.

F. FLAMENG, PEINTRE DE PORTRAITS

Aux yeux de M. Flameng la question de la mise en toile d'un portrait est capitale. On sait ce que signifie le terme « mise en toile ». C'est l'indication exacte de la place que le personnage devra occuper dans le tableau. Cette place doit être déterminée avec soin. Ce qu'il faut éviter avant tout, c'est que la tête du modèle soit trop loin du bord, ce qui donne au portraituré la fâcheuse silhouette d'un bossu. Beaucoup de tableaux contemporains perdent la moitié de leur valeur à cause de la non observation de cette règle qui a été, en revanche, presque une religion pour les grands portraitistes d'autrefois.

Un autre soin non moins nécessaire qui doit hanter le peintre, c'est celui du fond de son tableau. Trop de peintres le brossent dans une tonalité uniforme, sans se préoccuper de savoir si cette note convient à tout le monde, hommes ou femmes jeunes ou vieux. M. Flameng considère que le premier travail d'imagination qui s'impose à lui, avant même d'avoir en quelque sorte regardé son modèle, consiste à chercher des fonds amusants, variés. C'est ainsi qu'il invente des paysages de fantaisie. Ces tapisseries vivantes, comme il dit, lui sont pour lui l'accompagnement obligé de la tête. En quoi il se rattache à la tradition du XVIIIe siècle et aussi des Anglais, qui ont fait des grands ciels comme fond au lieu d'intérieurs. En somme c'est l'éternelle vérité, ou si l'on aime mieux, l'éternelle vraisemblance qu'il recherche, et c'est pourquoi il aime à placer une femme dans l'illusion du plein air, en cette fin de siècle surtout où la femme aime s'encadrer plus que jamais dans la verdure et dans les fleurs.



MADEMOISELLE D. PASTRÉ

Que si, au contraire, le modèle entend rester dans l'atmosphère parisienne, M. Flameng aura grand plaisir à le peindre là où la jeune femme vit le plus volontiers, dans la familiarité de son salon ou de son boudoir, avec, à côté d'elle, le livre commencé, la broderie inachevée. C'est là que la femme lui apparaît vraie, sans pose. Et cette nécessité du milieu lui semble tellement impérieuse que dans le cas où les séances ont lieu dans son atelier il demande à la femme de s'épargner les ennuis de la pose en faisant venir ses amis et en s'entretenant avec eux absolument comme si elle était chez elle. De cette façon il n'a pas à redouter chez elle cette contrainte qui l'empêche quelquefois de se montrer sous un jour flatteur, car elle glace le sourire, tempère fâcheusement l'éclat des yeux et enlève par là à un portrait l'intensité de vie, d'impression indispensable à toute œuvre d'art.

Le modèle est installé. Il pose sans poser, comme je viens de le dire, ne se doutant, pour ainsi dire pas, qu'il pose, causant avec ses amis, maniant ses bibelots coutumiers. Pendant ce temps, tout en se mêlant à la conversation engagée autour de lui, M. Flameng observe de son mieux la physionomie de la femme dont il a mission de rendre sur la toile le personnage physique et moral. Il va de soi que son regard s'arrête principalement sur les yeux et la bouche. Si, en effet, tous les traits d'un visage concourent à nous donner une idée de l'être moral, les yeux, ces fenêtres de l'âme, la bouche, dont c'est un lien commun de dire qu'elle est expressive, attendu que, même closes, les lèvres parlent, révèlent tout l'homme, toute la femme. Cette étude attentive de la physionomie procure par surcroît des observations d'un autre ordre, mais également intéressantes. Pour beaucoup de personnes qui ne regardent que superficiellement, les yeux ont toujours une coloration à peu près identique, tandis que si vous examinez avec grand soin une prunelle, vous verrez que des nuances nouvelles et changeantes se manifestent en elle sous l'influence de la lumière, par exemple. Sait-on également que sous l'empire de la colère le bleu de l'œil se change en noir, donnant ainsi raison à la mythologie qui charge des plus sombres couleurs le regard des Euménides?

Quand un profane cause portrait de femme avec un artiste, il est assez naturel qu'il aborde avec lui le délicat chapitre de la ressemblance. J'avoue qu'avant de risquer l'entretien sur ce point avec M. Flameng j'avais, au sujet de la ressemblance, les idées de tout le monde, qui se résument en deux points. Premièrement, tant que la femme est à la fois jeune et jolie, l'artiste doit s'étudier à la rendre sur la toile aussi exactement que possible. Deuxièmement, lorsqu'elle commence à « marquer, » ou bien encore lorsque, même en pleine jeunesse, elle n'a que peu d'agrément extérieur à son actif, le peintre a le droit, j'allais dire le devoir, de tricher plus ou moins avec la nature. Ma conversation avec M. Flameng m'a ouvert sur cette question des aperçus nouveaux et ingénieux.

« Gardez-vous bien de croire, m'a-t-il dit, qu'une femme,

même jeune et jolie, demande à l'artiste de la faire tout à fait ressemblante. Quelque bonne opinion qu'elle puisse avoir de ses agréments personnels, elle a la modestie relative d'exprimer le vœu d'être encore mieux sur la toile que dans la réalité. Cette requête est journellement adressée par des femmes si parfaitement belles pourtant, qu'il doit sembler impossible de les embellir encore. Quelque invraisemblable que soit ce phénomène, toute femme implore d'un pinceau la faveur d'être flattée par lui. »

La raison d'une pareille bizarrerie ? M'est avis qu'elle restera toujours mystérieuse. Cette innocente coquetterie qui se limite en somme à satisfaire l'amour propre des descendants, s'est révélée à l'artiste par d'assez nombreux traits, entre autre



S. A. S. MADAME LA PRINCESSE YOUSSOPOFF

celui-ci qui ne manque pas de piquant. Il y a quelques années, après l'échange des pourparlers préliminaires avec une étrangère de distinction, il ne restait plus guère à M. Flameng qu'à taire sa palette et à dresser son chevalet quand la dame lui dit presque à brûle-pourpoint : « Etes-vous bon chrétien?

— Sans doute, répondit l'artiste après quelques secondes données à un étonnement explicable.

— Eh bien. Je vous demande de mettre de côté les scrupules que vous pouvez avoir comme chrétien — et aussi comme artiste à embellir un modèle — mais je vous supplie en grâce de me faire

mieux que je ne suis en réalité... Ne m'interrompez pas pour me dire galamment que cette tâche vous sera difficile, mais tenez pour certain que ce n'est pas par coquetterie que je me permets de vous l'imposer, mais pour un autre motif que je vous dois. J'ai eu pendant toute ma jeunesse sous les yeux les portraits très exacts de mon père et de ma mère, et ce n'est pas manquer à leur mémoire que de dire qu'ils n'auraient pas dû se faire faire aussi vrais. Mes regards de petite fille ont assez souffert de ce spectacle pour que je ne veuille pas infliger à mes enfants le désagrément dont j'ai pâti à leur âge. »

L'artiste crut devoir obéir fidèlement à l'invitation qui lui était faite. Mais il ajoute que ses scrupules de chrétien ne furent pas mis ce jour-là à une trop rude épreuve, le modèle ayant pu sous son pinceau gagner en agrément sans trop d'offense infligée à la vérité.



Du reste la valeur pratique des retouches données sur une toile à l'œuvre de Dieu en vue de la rendre plus agréable à l'œil est bien difficile à déterminer. Qui décidera sûrement que l'embellissement n'enlaidit pas quelquefois? En tout cas, si ce sont les femmes que vous chargerez de rendre cet arrêt, j'ai grand peur que vous ne vous adressiez à des juges insuffisamment compétents. L'esthétique de la femme, d'après l'avis de M. Flameng et aussi le mien, est assez rudimentaire. Combien d'entre elles, auxquelles l'artiste laissait entendre avec la plus émolliente formule de politesse que tel ou tel trait de leur visage n'est pas complètement d'aplomb, ne s'étaient jamais doutées de cette particularité! Combien d'autres tiennent pour une beauté ce qui n'est qu'une bizarrerie de la mode! Combien enfin ne consentent à reconnaître belles les autres femmes, et elle-mêmes au besoin, qu'à travers l'artifice de la toilette!

Cette question de la mise, au surplus, a trop d'importance aux yeux du modèle pour que l'artiste ne s'en préoccupe pas à son tour dans la mesure où la solution qu'il lui donne n'offusque pas son sens d'artiste. En principe, du reste, M. Flameng estime que sur ce chapitre il est impossible au portraitiste de ne pas faire quelques sacrifices, de regimber trop ouvertement contre les prétentions de la portraiturée. Que gagnerait-il d'ailleurs à manifester des exigences? Ce n'est jamais lui qui aura le dernier mot, pas même le premier, car le jour même où il s'agit de déterminer la toilette que portera le modèle, l'artiste décide rarement ce problème à sa guise. Même la plus aimable des femmes aura beau lui montrer dix robes dans sa garde-robe, en ajoutant de sa voix la plus insinuante : choisissez! en réalité son choix est fait à elle et elle trouvera aisément le moyen de prouver à l'artiste que les autres robes qui auraient pu le tenter ne sont pas seyantes pour le but proposé. Le peintre, du reste, n'en sera pas plus à plaindre pour avoir cédé. Il aura toujours la ressource de faire un arrangement après coup sur mannequin avec des étoffes et de modifier les nuances et même la coupe assez adroitement pour que sa concession première ne coûte pas trop à sa probité artistique.

Comment également oserait-il entreprendre une lutte forcément inégale à propos soit de la coiffure, soit du corset?

Sans doute M. Flameng estime que la coiffure féminine est d'essence trop changeante, que les femmes ont trop souvent le tort de suivre la mode en pareille matière, alors qu'elles gagneraient beaucoup à se coiffer selon l'air de leur visage. Sans doute il croit aussi que tous les fronts féminins n'étant pas bons à montrer, les bandeaux à la vierge devraient être plus souvent employés, même par certains minois dits chiffonnés. Mais dans l'ensemble il trouve que les femmes savent à merveille se coiffer à l'air de leur visage et qu'en tous cas il serait imprudent à un peintre de prétendre intervenir dans cette grave question. C'est tout au plus s'il se croit autorisé à faire relever une boucle ou baisser un chignon.

Le corset lui tiendrait plus au cœur, mais est-ce bien à un artiste qu'il convient de faire disparaître de sa toile une armature qui a, après tout, l'avantage de faire saillir les hanches?

Le seul point sur lequel M. Flameng est médiocrement disposé aux concessions en matière de toilette, c'est celui de la coupe des robes. Il a la légitime préoccupation que les toilettes ne datent pas. Or une femme se résigne bien malaisément à ne pas suivre la mode. L'artiste aura beau lui répéter que cette mode est souvent très laide et que les portraits de femmes en crinoline des environs de 1860 font volontiers sourire, il est très difficile à une élégante de déclarer vilain ce qui se porte au moment où elle parle. Heureusement sur ce point-là encore l'artiste trouve des accommodements avec son modèle. A défaut de la toilette décolletée qui arrange les choses, attendu que la carnation d'une jolie chute d'épaules est de tous les temps, le mannequin, l'excellent mannequin peut encore intervenir au besoin. Le peintre s'improvisant couturier donne à un pli d'étoffe une forme assez plaisante à l'œil féminin pour ne pas faire dire dans dix ans au modèle... « Comment ai-je pu porter cette horreur-là? »

* * *

Comment advint-il que François Flameng ait été admis au très grand honneur d'appliquer ces principes à la Cour de Saint-Pétersbourg? Comment a-t-il été amené à faire poser devant lui l'Impératrice de Russie? L'artiste est trop modeste pour attribuer uniquement à son talent cette bonne fortune qui a le droit de compter dans la vie d'un grand peintre. Il l'assigne à un heureux concours de causes secondes. Un boyard attiré à lui par sa renommée, mais n'étant pas en état de santé lui permettant de quitter la Russie pour avoir des séances à Paris dans l'atelier d'un artiste, obtint de M. Flameng de venir le faire poser à Moscou, sa résidence habituelle. Le portrait une fois terminé notre compatriote passa comme de juste par Saint Pétersbourg, qui n'avait pas été sur son itinéraire à l'aller, et un de ses premiers soins fut de faire une visite au Grand-duc Alexis, auquel il avait eu l'honneur d'être présenté à Paris. On était en plein été. Le Grand-duc qui était lui-même seulement de passage dans la capitale, manifesta sa surprise de voir Flameng à Saint-Pétersbourg en cette saison où les dilettantes du voyage se gardent bien de visiter la Russie.

« C'est en hiver qu'il faut venir ici, lui dit-il gracieusement. La Russie veut être vue sous la neige. Promettez-moi une nouvelle visite, dès les premiers froids. »

Une invitation présentée sur un ton si aimable était difficile à décliner. L'hiver suivant M. Flameng débarquait à Saint-Pétersbourg.

Dès le surlendemain de son arrivée il se mettait au travail pour ne cesser littéralement que la veille de son départ. Rarement artiste donna d'aussi vigoureux colliers. En un hiver il fit cinq portraits, quatre d'augustes personnages : l'impératrice de Russie douairière, la Grande-Duchesse Wladimir, la Grande-duchesse Xénia, la Grande-duchesse Elisabeth et un autre d'une des reines de l'aristocratie moscovite, la princesse Youssoupoff.

Ai-je besoin de dire que la première séance où l'Impératrice douairière de Russie posa devant l'artiste français resta dans les souvenirs de ce dernier comme une des journées de sa vie où il fut le plus ému? Wellington, parlant de la bataille de Waterloo, disait : « c'est le jour de ma vie où j'ai le plus souvent regardé ma montre », voulant dire par là combien le cœur lui battait pendant qu'il attendait Blucher. M. Flameng est trop bien élevé pour regarder sa montre devant une femme, souveraine ou non,



S. A. I. MADAME LA GRANDE-DUCHESSE MARIE PAULOVNA (GRANDE-DUCHESSE WLADIMIR)

mais aucun tic-tac d'horloge n'égala jamais sans doute ceux de son cœur pendant les dix premières minutes de sa présentation. Songez que l'Empereur avait voulu assister à cette séance de début, qu'il été accompagné d'aides de camp et que ce cortège déjà imposant dans le sens littéral du mot paraissait presque terrifiant, car personne n'ouvrait la bouche. C'est au milieu de ce profond silence que l'artiste donna le premier coup de craie un peu au hasard sans avoir osé poser les yeux sur son auguste modèle, se promettant de rectifier dès qu'il se sentirait un peu moins intimidé.

Ce jour arriva vite. L'impératrice avait pris le meilleur moyen de le précipiter. Avec sa grâce simple de Danoise elle donna à M. Flameng l'aisance, l'aplomb nécessaire par ces simples mots qui servirent de préface à la conversation.

« Dites-vous bien que nous sommes des gens comme les autres. »

La glace fut donc vite rompue. Au surplus même un peintre moins fait que M. Flameng pour frayer sans aucune gêne avec les grands de ce monde, ne ressentirait pas longtemps une contrainte pénible à la cour de Russie. C'est une tradition chez les Romanoff de considérer la vraie grandeur à la façon de Vauvenargues qui a dit d'elle qu'elle « se laisse toucher et manier ». Les artistes français surtout sont tout de suite mis par eux à leur aise. J'ajouterai qu'aucun d'eux n'a abusé de ces bontés pour se laisser aller à des familiarités regrettables. Tous les récits de vive voix ou écrits racontant les séjours des peintres français à la cour de Saint-Pétersbourg, pour ne citer dans ce siècle-ci qu'Horace Vernet et plus tard MM. Detaille et Gervex, représentent nos compatriotes comme des hommes dont l'esprit n'a jamais cessé d'être de bonne compagnie. Aussi leurs heureuses saillies étaient-elles souvent répétées à la Cour, et c'est même l'Empereur Nicolas qui racontait en riant ce trait d'Horace Vernet auquel il avait conseillé de ne pas travailler plus de six heures par jour : « On voit bien que vous avez de la fortune! » M. Flameng n'a pas démérité de cette réputation d'esprit de bon aloi. Mais en même temps, dans ce milieu sérieux, éclairé, il était heureux de voir les sujets d'entretien planer dans les régions élevées l'art de la littérature et se fixer souvent sur Paris, non sur le Paris de l'opérette, mais sur le Paris tel qu'il a dû être représenté à la studieuse jeunesse du Czar actuel, puisqu'on sait que les deux parties les plus essentielles du programme de voyage imposées pour ainsi dire par Alexandre III au gouvernement français, son hôte, ont été une visite à l'Académie française un jour de séance et l'audition d'une pièce de théâtre à la Comédie-française.



MADAME ALBERT MENIER

M. Flameng, pendant qu'il travaillait au portrait de l'impératrice douarière, était l'hôte de la cour au palais de Gatchina, situé on le sait à environ dix lieues de Saint-Pétersbourg et qui fut la résidence favorite de l'empereur Paul Ier. Tous les grands ducs ont leur appartement dans ce palais, et c'était dans une des pièces réservées comme logement au Grand duc Serge, alors en voyage, que la souveraine de Russie, l'Impératrice, entrait à dix heures du matin avec une exactitude qui est aussi la politesse des impératrices. A onze heures la séance se terminait, mais M. Flameng après le départ de la souveraine ne se croyait pas autorisé à s'en aller faire un tour de promenade, d'ailleurs peu tentant au mois de décembre, dans le parc de Gatchina. Presque toutes les heures de la journée où il faisait encore clair étaient consacrées par lui à un travail d'arrangement, d'adaptation pour lequel le mannequin lui rendait de signalés services. Pour un empire, même de Russie, l'artiste n'aurait voulu omettre aucun détail de toilette important, car il savait le prix qu'attachait l'Empereur à ce que l'Impératrice fut représentée exactement dans la mise débattue et convenue à la première séance. Et justement cette question de toilette me rappelle un petit épisode de ce temps de pose qui m'a été gaîment raconté par l'artiste.

Il avait été arrêté que l'Impératrice serait représentée ornée des plus magnifiques bijoux de sa cassette. Tous ces trésors étaient en quelque sorte à la disposition de l'artiste, qui pouvait les manier à sa guise, comme la vraie grandeur dont je parlais tout à l'heure et qui n'étaient même pas remportés après la séance. M. Flameng ne prenait pas garde de son côté à la valeur des diamants et des perles qu'on lui confiait ainsi lorsqu'il surprit un jour des marques d'ébahissement chez une nouvelle surintendante en présence d'une confiance si pleinement octroyée à un inconnu. Cela lui donna tout de suite le sentiment de la responsabilité qu'il pouvait encourir en cas de perte de ces merveilles, s'il venait à s'absenter, fût-ce cinq minutes, et il demanda joyeusement à être mis sous la surveillance de la haute police. On ne fit bien entendu droit à sa requête que parce qu'elle était instante.

GASTON JOLLIVET.

TAILLEUR POUR DAMES

Tailleur pour dames ! C'est le titre d'un joyeux vaudeville qui a fait rire tout Paris. Mais de même que, comme l'a dit Beaumarchais, « tout finit par des chansons », de même bien des choses commencent par avoir l'air d'une plaisanterie pour devenir, plus tard, sérieuses.

C'est le cas. Non seulement le tailleur pour dames existe officiellement, mais il est en train de prendre dans le monde une place colossale.



ENTRÉE SUR LE BOULEVARD DE LA MADELEINE, N° 9, DE LA MAISON AYME, BARRABÉ & Cie.

Dame ! il ne suffit, pour s'en rendre compte, que de suivre l'évolution que, depuis un quart de siècle, a accomplie le costume féminin, grâce à la bicyclette, au yachting, à l'automobilisme, à tous les sports, à la vie au grand air en un mot. Le temps n'est plus où la femme, confinée dans le gynécée, se résignait à un rôle pour ainsi dire passif... De nos jours, elle s'émancipe et, en attendant que la loi la fasse l'égale de l'homme par le vote et l'éligibilité, elle conquiert sa place au soleil par son énergie, sa volonté, son développement moral et physique...

Tout naturellement, à mesure qu'elle se fait l'égale — d'aucuns disent la supérieure — de l'homme par les mœurs, elle tend à masculiniser son costume ou tout au moins à le mettre plus en rapport avec sa nature nouvelle...

Le costume se rapprochant davantage du costume masculin, abandonnant la fanfreluche et la babiole pour la ligne artistique pratique, franche et pure, il était tout naturel qu'il cessât d'être l'attribut de la couturière pour devenir celui du tailleur.

C'est ce qui est arrivé.

Ce n'est point, il faut toutefois le reconnaître, une tâche des plus faciles que celle du tailleur pour dames. Il faut, pour l'entreprendre, avoir réellement la vocation. Il est indispensable tout d'abord, d'être doué d'un véritable sentiment artistique, analogue, sans lui être inférieur, à celui du sculpteur. Le tailleur pour dames doit posséder le don de l'harmonie, de la ligne, pour arriver à cette impeccabilité de la coupe qui est son triomphe et fait sa réputation. Si, dans le Paradis, il y a, dit l'Ecriture, beaucoup d'appelés et peu d'élus, on peut dire qu'il en est de même dans cette délicate et difficile profession...

Ceux qui réussissent sont donc en petit nombre. Mais aussi arrivent-ils rapidement à la vogue et à la fortune. On se dispute leurs soins, on s'enorgueillit de posséder et d'exhiber une de leurs toilettes, comme un collectionneur se glorifie d'avoir un tableau de maître dans sa galerie...

Il suffit qu'un de ces artistes d'élite se déplace pour que toute la clientèle élégante le suive dans la nouvelle maison où il va.

C'est ce qui se produit en ce moment pour Ayme, le tailleur si connu, si apprécié et dont le talent mérite vraiment la réputation qu'il a su s'acquérir.

M. Ayme vient de s'établir 9, boulevard de la Madeleine. Il a su réunir autour de lui un groupe d'employés très connus : coupeurs ayant, depuis longtemps, mérité la confiance d'une nombreuse clientèle, et vendeuses expérimentées, très au courant des habitudes et des goûts de cette clientèle. Pour l'administration, il a pris pour associé M. Barrabé, dont l'expérience et l'habileté commerciale sont si appréciées, et qui, pour la gestion d'une maison de cette importance, possède les aptitudes, le tact, toutes les qualités voulues.

L'installation, confiée à M. J. Rastoin, architecte, est tout ce qu'on peut rêver de plus confortable et de plus riche. Les salons sont à l'entresol, avec toutes les fenêtres donnant sur le boulevard. Une entrée de voitures donne accès dans l'intérieur de l'hôtel, l'un des plus modernes de Paris, avec grand escalier menant directement aux salons de vente et d'essayage. L'entrée principale se trouve sur le boulevard, avec escalier de quelques marches, très commode, conduisant dans l'appartement.

De grands et spacieux salons de vente permettent de bien voir, de bien apprécier, de bien choisir les étoffes. De nombreux et commodes salons, très clairs et très coquets, sont consacrés à l'essayage et permettent d'éviter de trop longues et trop ennuyeuses attentes.

Nous donnons ci-contre deux dessins. L'un montrant la façade sur le boulevard avec les deux entrées. L'autre représentant le grand salon.

Les marchandises, prises directement en fabrique, se recommandent par leur nouveauté, leur grande variété de dessins, la délicatesse de leurs nuances, et surtout par la supériorité de leur qualité.

Enfin, dans la création des modèles, M. Ayme et ses collaborateurs apportent un soin jaloux, un souci de perfection et d'élégance qui sera certainement apprécié.

Malgré le grand luxe et l'admirable confort de leur installation, MM. Ayme et Barrabé ont résolu de rompre avec les traditions de prix exorbitants qu'ont adopté les grands couturiers parisiens. Ils veulent étonner par la modicité de leurs prix autant que par leur talent. Ils offrent par exemple leurs modèles de jaquettes depuis cent francs sur mesure et soixante-quinze francs toutes faites. Ils apportent le même bon marché réel à leurs collets en toutes nuances, en tous genres, leurs manteaux de ville, de voyage, de courses; leurs pèlerines pour la mer, pour la montagne, leurs vêtements caoutchoutés, fabriqués d'après leurs dessins, pour l'automobilisme, le cyclisme et tous les sports; leurs amazones, leurs fourrures, etc.



VUE DES SALONS, SUR LES BOULEVARDS, DE LA MAISON AYME, BARRABÉ & Cie.

La clientèle de MM. Ayme et Barrabé, qui comprend déjà les élégantes et toutes les jolies mondaines de Paris, va s'augmenter de la plus grande partie des étrangères, russes, anglaises, américaines, désireuses de posséder ces toilettes d'un chic tout particulier, qui dénotent le bon faiseur et qu'on ne trouve qu'à Paris, — les toilettes du véritable tailleur pour dames.

HENRY DE TRÈVES.

*

1898 ✣ NOS MODES D'HIVER ✣ 1899



Nous présentons à nos lecteurs quelques groupes de clients du High-Life-Tailor, pris un de ces matins d'automne à l'entrée du Bois.

La célèbre Maison du High-Life-Tailor, 112, Rue Richelieu, au coin du Boulevard (Maison principale 17, Faubourg Montmartre), a vulgarisé à Paris l'élégance anglaise, la première (dans le monde entier) pour le costume masculin. Grâce à des coupeurs hors ligne et aux somptueuses étoffes anglaises et écossaises, articles exclusifs du High-Life-Tailor, ses vêtements, dont le costume-type ne revient qu'à 69f50, sont des chefs-d'œuvre de style et de haut goût.

FIGARO NOËL ILLUSTRÉ

1898



EDITEURS

LE FIGARO, 26, rue Drouot ✣ Jean Boussod, Manzi, Joyant & Cie

24, BOULEVARD DES CAPUCINES, PARIS

Prix : 3 fr. 50



NOËL D'AFRIQUE

Vous autres, Parisiens, vous êtes trop distraits, pour que les belles fêtes, érigées comme des clochers dans la platitude du paysage, par des âmes plus simples que les vôtres, attirent vos yeux, de loin. Pour vous, une fête d'église, de tradition, c'est, un petit trait rouge sur le noir calendrier que chaque jour effeuille. Dans l'air, vous n'entendez pas les cloches : le bruit de Paris les couvre; — elles ne branlent pas non plus dans votre souvenir : tant d'autres préoccupations de plaisir ou d'affaires, bourdonnent en vous.

Nous autres, gens de solitude, nous avons l'âme plus sonore. Quand on vit séparé du monde, on veut se relier à la pensée essentielle des hommes; ce qui surnage alors dans la mémoire, ce ne sont plus les souvenirs de joie bruyante ou de pure badauderie, les cortèges de bœufs gras, les retours de Grand Prix, mais les anniversaires dont la trace est ancienne dans le passé de la race, ceux qui furent fêtés par les aïeux : un Quatorze Juillet avec ses drapeaux, — je l'ai célébré en plein Sahara, sur la dune, au milieu de quelques Chaambâa attentifs et qui ne comprenaient guère l'histoire que je leur contais ; — surtout, c'est un Noël, l'anniversaire qui n'est pas seulement une date religieuse, mais le symbole des meilleures joies qu'on goûte sur la terre.

Noël, la fête de l'Enfant, de l'être pur qui vient du ciel, qui apporte la paix dans ses mains et l'espoir dans ses yeux, où traîne encore une clarté d'en haut. Noel, qui est la fête des petits et la fête des grands, puisqu'il est la fête rayonnante des berceaux. S'il est vrai qu'un jour, — et je ne le crois pas, — s'il est vrai qu'un jour les hommes ne lèveront plus leurs visages vers l'Etre caché, pour déchiffrer sa volonté obscure, — s'il est vrai qu'ils se contenteront de marcher avec des regards attachés aux chemins de poussière et de boue, soyez sûrs pourtant que devant l'enfant au berceau, ils garderont le frisson du divin. Noel sera encore célébré sur la terre, quand tous les dieux seront morts. Rois et bergers viendront encore des quatre coins du monde pour s'agenouiller devant le mystère de la vie au berceau, de la faiblesse confiée à la tendresse de l'homme, devant l'espoir dans les langes. La dernière prière qui sera dite sur la terre sera murmurée sur la tete d'un enfant.

Voilà ce que l'on découvre au milieu de la solitude, quand on écoute parler son cœur. Tous, de temps en temps, nous devrions, comme dans un bon cloître, y faire retraite. Le lointain se recule tant, lorsqu'on a le loisir de regarder à travers les ogives des nuages ; l'âme devient un instrument si mélodieux, lorsque la cacophonie des grandes villes n'empêche plus d'écouter la musique intérieure !

Noël est si bien la fête de tous, que chaque race l'a habillé à la mode de son pays. Pour vous autres, gens du Nord, c'est un décor de neige. Le ciel est noir, les toits sont blancs. Ici là, quelques rouges-gorges sautillent, guettant pour y venir frapper du bec une fenêtre éclairée. Ferrés à glace, les chevaux passent, rapides fantômes, traînant les équipages muets. Les grelots sont comme enveloppés d'ouate ; les pas des promeneurs s'impriment sur la route, mais ils ne font plus de bruit. C'est la mélancolie d'un paysage de la lune. La terre est devenue un astre mort, que peuplent des ombres silencieuses.

Et, c'est si bien le regret de la lumière et de la bonne chaleur que les hommes du Nord portent en eux, qu'ils ont fait de Noel la fête de l'arbre illuminé et de la bûche flambante. Il faut se pencher pour apercevoir, entre les branches du sapin, la crèche où grelotte l'enfant de cire. Hélas ! comment sourire, quand il est nu par un si grand froid ! La neige est un mauvais lange, pour un nouveau-né. L'enfant en souffre, la branche du sapin étend une ombre de mélancolie sur son front qui devrait rayonner.

Soufflons sur ces brumes.

Noel nous surprend cette année sur la terre d'Afrique. Son retour coïncide avec la renaissance des agneaux et le reverdissement des prés.

Voilà tout un mois que nous le guettons du haut de la colline où notre ferme de colons est bâtie. En octobre, c'était, sous le ciel encore sans nuages, l'ondulation de la terre, fauve comme une peau de lion. Les troupeaux ne s'arrêtaient pas, quand on ouvrait les parcs et que pour boire, on les conduisait vers ces sinuosités de lauriers-roses qui dessinent les caprices du torrent. Mais les pluies diluviennes, bienfaisantes, nous ont assiégés dans notre bordj. Elles ajoutaient comme de nouveaux

barreaux à nos fenêtres grillées. Pendant toute une semaine il nous a semblé que le bâtiment qui nous abritait était un navire, ballotté en pleine mer, roulé dans une trombe. Il n'y avait plus de ciel, il n'y avait plus de terre : il n'y avait plus que l'eau. Les chacals eux-mêmes qui, d'ordinaire, font cercle autour du bordj, dès que les ombres sont venues, dans l'espoir d'une proie qui finira par tomber dans leurs crocs, les chacals s'étaient terrés et ils ne sortaient plus de la brousse. Bêtes et gens, épeurés du bruit, nous vivions serrés les uns contre les autres, — tels les passagers d'une arche. Et justement, un beau soir, au moment d'entrer dans les ténèbres, les cataractes se sont arrêtées; l'arc-en-ciel a jeté son pont de lumière d'une montagne à l'autre. Dans un rayon oblique, nous avons eu la vision du printemps d'Afrique. Tandis que nous maudissions l'averse, il venait de nous tomber de Là-Haut. Quel réveil embaumé !

La route lointaine, la grande voie nationale que les sapeurs ont bâtie pour que les troupes y circulent, est toute piquée d'étranges petites fleurs. On dirait ces jeux d'enfant qui font des jardins dans le sable, avec des primevères arrachées sans feuilles, et enfoncées dans le sol jusqu'à la corolle. Derrière le bordj, il y a une vallée où je galoppe deux heures, dans un champ d'iris jaunes. Ce matin-là, le soleil s'est levé pour moi seul, des fleurs se sont ouvertes pour mettre un tapis d'or sous les pieds de mon cheval. Nous avons poussé devant nous jusqu'à ce que, dans la chaleur montante, le parfum de cette vie fleurie m'enivrât si fort, qu'il a fallu se jeter de côté, dans les rochers, pour ne pas s'engourdir dans une ivresse mortelle.

Chemin faisant, j'ai noté au passage un petit pin d'Italie, une pauvre graine apportée par quelque ouragan. Elle a germé dans une anfractuosité de roc. Il me semble que ce pin a poussé



là, par la volonté de cette Providence particulière qui, dans les belles histoires, met, tout justement, sous la main des Robinsons les richesses naturelles qu'ils désirent.

En effet, pendant les jours d'attente où la pluie nous faisait prisonniers, il a été décidé que, dans la plus grande salle du bordj, on érigerait un arbre de Noel. Les enfants ont battu des mains, et, tout de suite, chacun s'est mis à l'œuvre. Les boutiques nous manquent pour acheter les jouets qui sont la floraison magique de ce sapin privilégié. Mais, quand la nécessité est là, comme chacun s'ingénie ! On pendra à cet arbre de Noël des couteaux avec des gaines de bois soigneusement ouvragées, que nos femmes ont achetés dans des gourbis kabyles et que, depuis longtemps, elles cachent, comme de rares cadeaux, au fond de grandes armoires. Et nous de notre côté, nous nous sommes procuré, Dieu sait comment, ces bracelets d'argent, ces mystérieuses boucles dont la Musulmane dit, quand on lui en propose l'achat : « Mes bijoux ? Comment veux-tu que je te les vende? C'est moi-même... »

Pour les enfants, il y aura des œufs de toutes les couleurs, des oranges hâtives, que l'on ira cueillir dans un pli de torrent, où elles ont mûri à l'abri des pierres. Il y aura de belles brides de bourricot en cuir rouge, de petites chéchias en drap pourpre, de surprenantes ceintures couleur d'arc-en-ciel, et des sabots, que tous les petits réclament pour aller faire visite aux agneaux, les jours où il pleuvra. Ajoutez à ces merveilles les objets extraordinaires que des prisonniers de la pluie peuvent fabriquer avec du papier et des ciseaux, et vous comprendrez que nous sommes impatients de fêter Noël, quand il lui plaira de se lever, au crépuscule de décembre, ainsi qu'un hôte blanc que des cris de joie signalent à l'horizon.

Donc, huit jours avant l'anniversaire, nous étions prêts à parer le sapin comme une châsse et comme une vitrine d'arquebusier. Mais l'arbre lui-même se dressait encore sur une pente du Djurjura. Il fallait l'aller quérir.

Quand on ne sait comment s'y prendre, en pays d'Afrique, on envoie tout d'abord chercher un bourricot. Ce bon petit âne, gros comme les rats qui jadis traînèrent le carrosse de Cendrillon, est, en Algérie, un être aussi fantastique, par son extraordinaire puissance, que ces nains dont on parle dans les contes allemands et qui, sans salaire, par bonté d'âme, pour la satisfaction de leurs énergies secrètes, passent leur vie à travailler pour les hommes.

Parmi les petits génies à longues oreilles qui nous aident à cultiver la ferme, il y en a un que le métayer espagnol, fort irrévérencieux de la foi du prochain, appelle, par dérision, « Mohamed ». Nous autres, gens de tolérance, nous le nommons tout simplement « Grisas ». C'est un animal d'une patience et d'une habileté extraordinaires. Il est capable de grimper le long de pentes où un chat français s'userait les griffes. Dans sa jeunesse, il a porté sur son échine un rouleur de grandes routes, ses deux femmes et leurs enfants. On ne lui connaît d'autre défaut que de se coucher parfois au passage du torrent, avec sa charge et son cavalier. Mais quoi? Le Prophète n'a-t-il pas ordonné aux croyants de faire des ablutions complètes chaque fois que la bienveillance d'Allah en fournit l'occasion au voyageur? Grisas, dit « Mohamed » est, sur cet article, ferré comme un Moquaddem. C'est lui qui va chercher le pin dans la montagne et le rapporte triomphalement, sur son dos, dans un « couffin » plein de terre. Les enfants ont couru à sa rencontre aussi loin que leurs jambes le permettent. Et comme Moha-

med-Grisas n'est pas beaucoup plus haut que la brousse, comme il y plonge même parfois jusqu'à la pointe de ses oreilles, c'est une chose vraiment fantastique de voir ce pin d'Italie qui a l'air de s'en venir tout seul, poussé par un vent favorable, en effleurant de ses racines la tête ondoyante des myrthes et des jujubiers.

La fabrication des bougies — pardon, des chandelles — a été une autre occasion de divertissement.

En pays d'Afrique, on ne s'éclaire guère aux flambeaux. La lumière vous arrive des grandes villes dans des petits bidons de pétrole qui, une fois vides, se transforment en seaux ou, remplis de terre, en assises de maisonnette. Ils sont une des grandes ressources du colon isolé. On les emploie à tout, comme le bourricot. Pour faire des chandelles, nous savions où trouver de la graisse ; nos moutons n'étaient pas loin, et encore que la brebis algérienne ne soit pas dodue, elle fournit de quoi éclairer raisonnablement une famille, lorsqu'après les grandes fatigues de la transhumance on lui a donné deux mois de repos, sous un hangar, à l'abri du vent targui.

De vieux mirlitons qui ont perdu leur papier doré et leurs belles devises d'amour rimées servent de moule au suif. Nous fabriquons ainsi une cinquantaine de chandelles qui ne promettent pas seulement de nous bien éclairer, mais encore de faire flotter, dans la salle du Bordj, une authentique odeur de crèche, l'illusion d'un troupeau de moutons venu sur les pas des bergers d'Evangile.

A cette heure, je souris de la naïveté de nos préparatifs. Et pourtant ils nous ont donné tant de peine que nous nous sommes refait des âmes d'enfants pour attendre, avec nos chers petits, le triomphe de Noel.

Il n'a pas fait faillite à notre espoir. Nous sommes là, deux ménages, jeunes encore, à mi-chemin entre les espoirs que donnent les fils déjà grandissants et les souvenirs des fiançailles, liés, tous quatre, par le travail quotidien, par les préoccupations que l'on a ensemble, par l'effort que, dans la solitude, on fait de tout cœur les uns vers les autres. Et, en regardant tourner la ronde qui est notre couronne, nous songeons que tout ce que l'homme crée de plus rare, il le forme dans l'amour, avec l'espoir des longues durées, des récoltes bénies qui seront moissonnées par les mains qui n'ont pas semé. Et nous aimons à penser que ces yeux d'enfants verront encore pousser les arbres de la ferme naissante, quand les nôtres seront fermés. Nous aimons les lignées invisibles derrière ces enfants si chéris qui, dans les temps, tourneront autour d'autres arbres illuminés, enchaîneront la grande ronde qui relie les Noels défunts aux Noels à venir.



« Il est né, le Divin Enfant !
Sonnez cloches et musettes ! »

Sur cet air-là, toutes les races que l'eau a purifiées ont mis les paroles de leur désir. Si bien donc que, successivement, nous les entendons en français, en italien, en espagnol, en anglais, voire en allemand et en sabir; car, de patries bien diverses, nous sommes venus vers ce coin de la terre, réunis comme des passagers de navire, pour une traversée de durée inconnue, sur l'Océan de nos jours.

« Il est né, le Divin Enfant ! »

Oui, il est né, tout récemment, dans la maison. Il a encore les membres soulevés par la pose de son long sommeil dans la ceinture de sa mère; ses mains se ferment encore, ses yeux n'ont pas fini de s'ouvrir. Il est l'enfant de lait, heureux, quand la vie maternelle qui ne l'enveloppe plus tout entier, lui coule par le bout du sein jusqu'au cœur. On l'a posé à côté de l'arbre, sur une vraie crèche, avec de la vraie paille et de vrais agneaux, des petits, bêlants comme lui, nés hier, blottis dans la chaleur de la crèche. En passant devant ce Jésus, la ronde se brise ; les enfants s'agenouillent pour baiser les mains et les cheveux. Et, dans l'obscurité de la grande salle, les chandelles tremblantes au bout des branches du pin, semblent vraiment de petites étoiles qui s'inclinent pour saluer le Roi du Monde.

Derrière la haie des enfants, nous nous pressons, nous aussi, pour lui sourire, au petit Roi du bordj. Il est si placide dans son triomphe. Le métayer espagnol est debout à côté de sa femme, de sa bonne femme, toujours en noir, maigre comme lui, maigre comme leur patrie montagnarde, comme elle, dessinés en lignes sobres, avec une ardeur dans les yeux qui n'est pas de ce monde et semble s'exhaler vers le ciel, dans ce commencement d'extase où le paradis s'entr'ouvre pour les simples de cœur.

Près d'eux le valet de bœufs, un solide Romain à face de légionnaire, frôle tout doucement, de sa joue bien rasée, la joue de la servante niçoise — (ils se sont mariés depuis). Autour se pressent d'autres faces, si boucanées, si brûlées du soleil, si ravagées par les fièvres anciennes, qu'on ne saurait dire si elles sont d'hommes ou de femmes, d'Européens ou d'indi-



QUEL ÉBLOUISSEMENT POUR EUX... (page 229)

gènes, le sol ayant fait d'eux ce qu'il a voulu, le soleil d'Afrique les ayant marqués de son sceau d'or.

Soudain les chiens kabyles qui, autour du bordj, montent une garde perpétuelle, donnent de la voix. Le fermier espagnol va voir quels visiteurs nous arrivent. Défiant, il ouvre d'abord une lucarne. Il revient et dit :

« C'est votre voisin El-Hadj avec ses fils... Abd-el-Kader avec son chameau et Négro avec son père. Je vais leur dire de passer au large...

— Mais non!... Qu'ils entrent... »

Hors de la brousse, dans le large espace que nous avons déblayé et qui sert de terrasse au bordj, ils débouchent, procession solennelle. Le premier, le vieil El-Hadj, c'est-à-dire le « pèlerin », le « saint », celui qui est revenu de La Mecque; d'une main il s'appuie à son bâton, de l'autre, au bras de son fils aîné. Trois jeunes gens aux yeux très brillants, aux barbes très noires, aux jambes nues, suivent avec des propos rieurs. Par-dessus leurs têtes, comme une proue de navire, se balance la tête somnolente du dromadaire. Abd-el-Kader est assis sur la bosse au-dessus du groupe. Il les domine tous de ses vêtements couleur de chaux vive comme une coupole de marabout.

Derrière l'animal antédiluvien, poussant le « Heu ! heu ! » guttural des conducteurs de bêtes, Négro, effacé comme un homme qui, dans les veines, a une pinte de sang noir, s'avance avec modestie.

Depuis plusieurs jours, ces gens observent nos démarches, cachés derrière les clôtures de leur gourbi. A nos allées et venues ils ont deviné la fête qu'on prépare; ils ont été intrigués par le transport de l'arbre, et, comme des grands enfants qu'ils sont, deux fois curieux à cause de la naïveté et de la solitude, ils n'ont pas résisté au désir d'approcher de notre porte dans l'espoir qu'elle s'ouvrira et qu'on leur montrera un mystère.

Ils ne sont pas venus sans présents. Un des fils d'El-Hadj porte un «couffin» plein d'oranges. Abd-el-Kader enferme mystérieusement dans les pans de son burnous quelques œufs frais teints avec du henné. Ils avancent avec circonspection, un peu défiants, tout de même décidés à voir.

Je vais au-devant d'eux sur le seuil. « Entrez, mes amis. »

Ils se confondent en baise-mains et en vœux.

Nous nous félicitons au nom de Dieu.

Ils me demandent : « Tu célèbres, toi aussi, la Fête des Agneaux ?

— Tout de même, mes amis, puisque c'est la fête de l'Enfant Nouveau-Né. »

Ils rient; ils montrent leurs dents blanches; ils se font des politesses de prêtres pour entrer dans la salle du bordj.

Quel éblouissement pour eux! A la vue de l'arbre, fleuri de belles lumières, une peur superstitieuse les prend; ils la dissimulent. Il ne convient point que de vrais croyants laissent paraître leur émotion devant des « roumis ». L'admiration même est malséante. Ils se frôlent, ils chuchottent entre eux. Mais, parti de leurs rangs, un bon éclat de rire les met à l'aise. C'est Négro qui vient d'apercevoir l'enfant nouveau-né.

Le « jésus » avait réclamé sa mère et justement elle ferme son corsage. Elle est encore assise au bord de la crèche, dans la paille, avec le nouveau-né sur les genoux. Et déjà, l'homme à figure noire est à genoux devant elle ; il est le plus pauvre, il n'a rien à offrir : il baise les pieds nus. Puis, c'est Abd-el-Kader qui s'incline. Il fait don de ses œufs teints de henné. Puis El Hadj offre ses pommes d'or. Tous maintenant ils sourient, les bons croyants. Leur barbe remue, leurs bras enveloppés de laine gesticulent. Pour un instant, ils ont oublié les mauvaises idées de vengeance ou de haine que la corde en poils de chameau emprisonne dans leurs fronts étroits. Ils sont bien les revenants des temps écoulés, les Mages qui manquaient à notre Noel d'Afrique, les pèlerins qui vinrent par le chemin brûlant, apporter leurs hommages à l'innocence. Et lui-même, vieux témoin des heures bibliques, voici que le dromadaire, inquiet de l'abandon, se prend à se lamenter sur la terrasse.

Dites? A Paris comme au désert, chaque année, célébrons une Fête de l'Enfant !

Toutes les races, toutes les religions, toutes les classes, tous les partis, les haines séculaires seront, une heure, oubliés. L'innocent qui vagit dans le berceau oblige à s'unir, pour la ronde, des mains qui ne se serrent jamais.

HUGUES LE ROUX.

(Illustrations de Alfred Paris.)

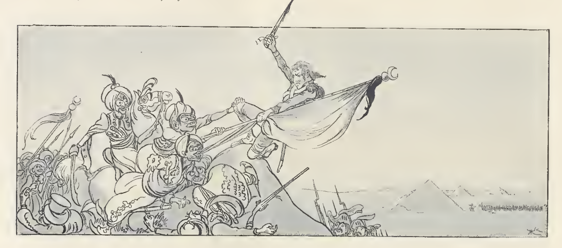


L'Ironie de la Destinée

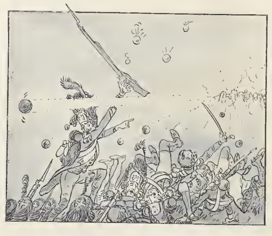


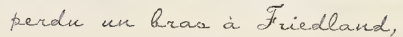


...Ainsi, mon grand=oncle Jean=Baptiste, qui s'était engagé à dix=huit ans, qui avait fait toutes les campagnes de l'Empire,



pris des canons et des drapeaux,





perdu un bras à Friedland,

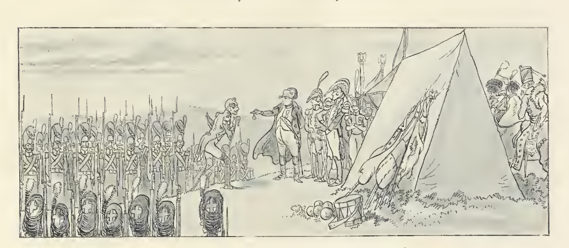


une jambe à la Moskowa.

Par Louis Morin



qui, dans tous les pays, avait mêlé les myrtes aux lauriers et conquis autant de cœurs que de places fortes,



et qui avait reçu la croix des mains de l'Empereur,



est mort, à la veille de passer général, à Puiseaux (Loiret), de la coqueluche!

L'HIVER

C'est l'Hiver. — Adieu les chansons!
Sans asyle qui les protège
De la bise et de ses frissons,
Les oiseaux ont fui les buissons.
Il neige!

Les arbres au squelette nu
Portent des dentelles de givre,
Et, compagnon jadis connu,
L'ennui monotone est venu
De vivre.

Roulant de l'ombre à ses essieux,
Le soleil hâte son quadrige;
Et, le ruisseau silencieux,
Où ne descendent plus les cieux,
Se fige.

L'aube, sans couleurs et sans chants,
Au bord du ciel monte peureuse
Et, morne, à l'horizon des champs,
L'abyme rouge des couchants
Se creuse.

Les pas craquent sur le chemin
Que mai remplissait d'allégresse,
D'églantines et de jasmin,
Où, triste comme hier, demain
Se presse

— Pourquoi, loin du foyer vermeil
Où Noel vient avec Décembre,
Et dont le feu, toujours pareil,
Emplit de son menteur soleil
La chambre,

La chambre où monte lentement
L'âme tiède des fleurs de serre,
Où, frileux et plus tendrement,
Notre cœur, contre un cœur aimant,
Se serre,

Celle qui, sous le vent brâmant,
De dentelle sombre est coiffée,
Hâte-t-elle son pas charmant,
Enfouie en son vêtement
De fée?

O, grâce de la charité!
— C'est qu'en quelque obscure demeure,
Sans feu, sans pain et sans clarté,
Il est quelque déshérité
Qui pleure!





LE PRINTEMPS

Fête deux fois carillonnée,
Sous le matin, Printemps du jour,
Les oiseaux fêtent le retour
Du Printemps, matin de l'année.

Et, devançant la frondaison,
Sang clair mêlé de clartés blanches,
Sur les pommiers noirs l'horizon
Verse de roses avalanches.

Sous des cils tremblants de roseaux,
Rouvrant sa paupière de givre,
La source chante et fait revivre
La gaîté du ciel dans ses eaux.

Déjà, d'une invisible Flore,
L'âme troublante des parfums
Monte dans l'air où flotte encore
L'ombre des calices défunts.

Sous l'herbe que la Primevère
De ses mille tons vient teinter,
La libellule entend tinter
A son flanc ses ailes de verre,

Et les clochettes des lilas.
Précédant l'angélus des roses,
Joyeusement tintent un glas
A la fuite des jours moroses.

— Viens, de ton beau rêve suivie,
Vers ces deux Printemps, à ton tour,
Printemps de l'an, Printemps du jour,
Jeunesse, Printemps de la vie !

Car, pour la beauté seulement
De la Femme en sa fleur récente,
S'épanouit l'enchantement
De la Nature renaissante.

Il n'est grâce qui ne soit pas
Des siennes l'esclave fidèle,
Et l'oiseau, lui-même, n'a d'aile
Que pour suivre, en volant ses pas.

Toute fleur à ses pieds s'effeuille ;
L'iris tend son cœur velouté
A sa main pour qu'elle le cueille ..
Mais, voyez la fatalité !

— Idylle immortelle qu'achève
L'immortel sujet de nos pleurs, —
Le pommier n'est encor qu'en fleurs
Que déjà s'y tend la main d'Eve!



L'ÉTÉ

La plaine sommeille au chant des grillons,
Haletante au vent chaud qui la caresse,
Et comblant le lit rugueux des sillons,
L'or encor debout des moissons s'y dresse.
La plaine sommeille au chant des grillons.

Le soleil flamboye aux cimes des arbres
Et, dans le grand parc aux jets d'eau lassés,
Fait étinceler la blancheur des marbres.
Criblant l'air vibrant de ses traits pressés,
Le soleil flamboye aux cimes des arbres.

Le retrait est doux du grand parc ombreux
Au seuil vert fleuri de roses trémières,
Du grand parc bordant le chemin poudreux,
Où les frondaisons filtrent la lumière.
Le retrait est doux du grand parc ombreux.

Un bien-être obscur, en nous, se recueille,
Un rêve nous prend en son fin réseau,
Au silence où tremble à peine une feuille,
Au calme que trouble à peine un oiseau :
Un bien-être obscur, en nous, se recueille.

Sur nos yeux se tend un voile vermeil
Portant, en ses plis, des visions roses,
Et le doux Léthé d'un menteur sommeil
Y verse l'oubli des tableaux moroses.
Sur nos yeux se tend un voile vermeil.

Une seule image y demeure enfin :
Une femme aux cils fermant la paupière,
Aux sombres cheveux, au visage fin,
Assise le long d'un socle de pierre.
Une seule image y demeure enfin :

Une femme assise en sa longue robe
Dont le pli trainant, — caprice inhumain —
Sous sa gaine souple, à nos yeux dérobe
Un pied que nous fait deviner sa main.
Une femme assise en sa longue robe.

Sa main nonchalante est de fleurs remplie,
De fleurs s'entr'ouvrant sur de noirs pistils,
Pavots endormant la mélancolie,
Au poison caché dans leurs cœurs subtils.
Sa main nonchalante est de fleurs remplie.

Des pavots encor, du sol s'élevant,
Et dont l'ombre fait les fleurs taciturnes,
Ouvrent leurs grands cœurs, pareils à des urnes,
Aux cendres des dieux qu'emporte le vent!...
Des pavots encor, du sol s'élevant.

— L'Été sous les bois a perdu sa gloire,
Quand moururent Pan, Faunes et Sylvains :
Des nymphes, du moins, rends-nous la mémoire,
Femme, antique honneur de ces temps divins!
Grâce à toi, l'Eté garde un peu de gloire!



L'AUTOMNE

L'Automne a chargé ses fuseaux
D'or sombre et de mélancolie.
Les feux morts d'une Aube pâlie
Rougissent à peine les eaux,
Et, dans les bois que le vent plie,
Se tait la chanson des oiseaux.

Sous un vol de jaune feuillée
Disparaît le vert du gazon ;
En réseau noir, à l'horizon,
Se tend la forêt dépouillée,
Et monte de chaque maison,
L'âme des tisons réveillée.

Des chrysanthèmes chevelus,
— Fleurs sans parfums, fleurs sans tendresse, —
Seule encor la tige se dresse
Le long des sentiers superflus,
Dans les jardins où la caresse
Des amoureux ne descend plus.

Ah ! sous les cieux sans hirondelles,
Et dans les jardins sans amour,
Pour charmer la longueur du jour,
Accourez, souvenirs fidèles,
Où passent encor, tour à tour,
Des frissons de baisers et d'ailes.

— C'est leur bruit qu'écoute, en rêvant,
Sous l'arbre à l'absente ramée,
Celle qui, tristement charmée,
Et ses beaux cheveux clairs au vent,
Revoit la place bien aimée
Où l'Amour l'attendit souvent.

Cependant que ses mains lassées
Défendent sa robe aux longs plis
Du souffle amer où les oublis
Veulent emporter ses pensées,
Pele-mele dans le roulis
Des feuilles par l'antan poussées,

On dirait que l'ombre d'une aile
Se penche sur son front charmant,
Que l'azur clair d'un lac dormant
Tressaille au fond de sa prunelle,
Et qu'elle retrouve, un moment,
L'ancien bonheur qui pleure en elle...

Chantez, mystérieux oiseaux,
Souvenirs dont elle est remplie ;
Sous les feux de l'aube pâlie,
Parle-lui, murmure des eaux :
— D'or sombre et de mélancolie,
L'Automne a chargé ses fuseaux !

ARMAND SILVESTRE.

(Illustrations de Guillonnet.)





La Châtelaine Blanche

La rivière d'Osne n'est pas large, mais elle coule à pleins bords. Elle descend d'un haut plateau de cultures dont les pentes rocheuses ne se couvrent guère que de genêts ou d'arbustes épineux. La rivièrette traverse une ravine ; au delà, le sol se relève, les rochers reparaissent bizarrement superposés, formant une ligne de blocs pyramidaux vêtus de brousse que les gens du pays nomment les « Pointes ». Il y en a cinq, de hauteur inégale, qui sont comme les cinq doigts d'une main de géant. On ne savait en quel temps un seigneur avait décapité le sixième, le plus proche de la rivière, nivelé la pierre et planté là une maison forte. Une tour en restait debout, octogonale, à quatre étages, régulièrement percée de fenêtres en ogive, coiffée désormais d'un chapeau d'ardoises remplaçant la couronne de créneaux. M. de Cheviré y avait accolé un grand bâtiment de briques à deux étages, un troisième en lucarnes, dans un toit en pavillon flanqué à chacune de ses extrémités, sur les deux façades, d'une tourelle en encorbellement. L'entrée principale était par la tour ; la paix qui s'établissait par tout le royaume, grâce à l'administration du grand cardinal, sous le règne de Louis XIII, dit le Juste, avait permis de jeter sur l'Osne un pont dormant.

Le ciel était nuageux à peine, l'air tiède. Celle qu'on appelait la châtelaine blanche, noble dame Anne de Cheviré, invitée à la promenade par le charme d'un si beau jour, parut sur le pont. Elle était d'assez petite taille, fort ronde et pourtant légère ; elle avait un teint de lait qui donnait plus d'éclat à ses yeux de velours, rappelant la nuance des roses capucines ; des traits mignons et la joue grasse, des cheveux châtains. Elle portait un justaucorps de gros de Tours, de teinte délicate, du gris tourterelle, sur une jupe de damas violet, le grand fichu de guipures couvrant le sein, le feutre gris à plumes violettes assorties à la couleur de la jupe. Elle vint s'accouder au parapet du pont, regardant au-dessous d'elle le flot qui coulait. Sa rêverie, très vague, donna le temps de sortir de la tour à deux longs et larges escogriffes, hauts bottés, la rapière au flanc, l'arquebuse à l'épaule; pourpoints de cuir et brodés au sein gauche, les armes de Cheviré, très vieilles, très simples : de sable à la croix d'or au chef denché de gueules. Anne de Cheviré, rappelée à son dessein de promenade, se mit à marcher devant eux. Ce cortège, ayant franchi le pont, s'engagea dans le chemin pierreux qui montait vers le plateau. Noble dame avait l'allure assez lente, les deux compagnons piaffaient dans l'empreinte de ses pas, jusque sur la traîne de sa jupe...

Quelques années auparavant, le bon seigneur de Cheviré avait rendu son âme à Dieu par l'entremise de son frère, le chanoine qui l'assistait à sa dernière heure. Il laissait cette fille, unique héritière ; le nom et les armes de Cheviré allaient disparaître à moins que, se mariant, elle ne les fît substituer à l'époux. Or elle avait vingt-sept ans, une répugnance très réfléchie pour le trompeur hyménée, un goût passionné pour l'étude. Le chanoine de Cheviré, appelé messire de Géréon, du nom d'un de ses bénéfices, avait fait de sa nièce une haute dame savante ; c'était grand sujet d'édification que de voir cet homme d'église et cette fille de lignée se délecter ensemble à la lecture des lettres de Cicéron. S'ils étaient las du latin, qu'elle savait autant qu'évêque de France, ils savouraient le miel des belles-lettres françaises dans les subtils écrits du sieur de Guez de Balzac, ou les sonnets de M. Voiture. Mais voilà que le chanoine, se tenant pour maître bien assuré de cette jeune âme ornée par ses soins, crut l'être aussi de la maison; il se mit en devoir de la gouverner et noble dame Anne se rebiffa. Elle dit à messire de Géréon des choses déplaisantes et, par exemple, qu'elle entendait être seule maîtresse en son manoir comme le meunier en son moulin. Le chanoine dut céder la place et s'en aller reprendre, à la cathédrale de Nantes, sa belle stalle de chanoine. Anne de Cheviré restait seule, suivant sa volonté, en cette première de ses seigneuries, car elle en avait quatre autres : Saint-Mars, en tirant vers le Nord ; la Rouxière et Maumusson, en allant vers l'Est et, de l'autre côté de la Loire, le Grand Bottereau.

La châtelaine blanche, suivie de ses deux arquebusiers, continuait de gravir le chemin caillouteux; il n'y en avait pas d'autre, il n'était pas carrossable, Anne de Cheviré ne faisait donc pas la dépense d'un carrosse. Avait-elle à parcourir un long trajet, elle s'asseyait sur une belle mule noire du Poitou, rachetée de messire de Géréon, monture de prêtre et de femme. Enveloppé de cette brousse qui grandissait sur la pente et devenait un bois, le chemin n'était pas non plus bien sûr, dès que



tombait l'ombre du soir; mais que craindre en plein midi? Le soleil est un honnête luminaire qui disperse les malandrins. Si la dame de Cheviré avait commandé son escorte, c'était pour l'apparat, et aussi pour la bienséance, car elle allait rendre visite à M. de Châteaupanne, un seigneur célibataire, ce qui n'était pas sa faute. Ayant servi le roi dans toutes ses guerres, depuis l'âge de quinze ans, comment aurait-il trouvé le loisir de se marier?

La mère de ce sieur de Châteaupanne, Adélaïde de Cheviré, n'écoutant point les avis de son frère, le bon seigneur du riche logis au bord de l'Osne, avait épousé un gentilhomme à la besace, et bientôt veuve, mourait à la peine. Que cela était loin, et quelle surprise pour Anne quand, le mois précédent, on lui avait annoncé que Monsieur son cousin l'attendait dans la grande salle du manoir! Elle s'y rendit lentement; la châtelaine blanche n'avait encore qu'un embonpoint léger qui, pourtant, ne s'accommodait déjà plus des mouvements rapides. Devant ses yeux étonnés, parut une manière de géant armé presque de toutes pièces: six pieds de haut, le corselet de buffle, le gorgerin d'acier, une prodigieuse rapière au côté, les éperons sonnants aux talons, — l'image vivante de la guerre. Sous le large feutre cruellement défraîchi, orné de plumes jadis écarlates, qui pendaient éplorées comme les branches d'un saule, la rude face carrée du gentilhomme d'aventures, cuite aux grands hâles, recuite au feu des bouteilles, évoquait une autre image. Justement la plus belle décoration de cette salle était sur la muraille du fond, une tapisserie flamande représentant la descente aux Enfers de l'Intempérance, escortée de bacchantes et de satires. Mais Anne de Cheviré ne prit garde qu'à la haute taille du visiteur et l'admira. Elle était obligée de lui parler les yeux levés, et sa voix se fit humble, très douce. Pour la première fois de sa vie, un homme lui en imposait.

Agénor de Châteaupanne, après vingt-trois ans de campagnes, se trouvait donc en humeur de prendre chez lui quelque repos, comme s'il eût été bien sûr d'avoir un chez lui. Il y avait eu vraiment, dans les temps reculés, un manoir de Châteaupanne; une tour en subsistait, plantée au bord du plateau, entre un bouquet de bois et une vigne, pittoresquement découronnée et portant, au lieu de ses créneaux, une végétation de giroflées et de coquelicots qui commençaient alors de fleurir. A ce champêtre débris, le seigneur gueux de Châteaupanne, qui connaissait l'art d'accommoder les restes, avait accolé un pavillon de briques au toit gondolé d'ardoises, pour loger Adélaïde de Cheviré, sa nouvelle épouse. Une salle en bas, deux chambres en haut, de jardin pas un pouce; la noble masure avait les pieds sur un étroit promontoire sablonneux qui formait tout le domaine. C'était là que le formidable Agénor se tenait assis sur une chaise de paille, toujours en son habit de guerre; sa rapière reposait sur une autre chaise. Le chemin montant à travers la vigne, qui était à sa cousine, comme tout le canton, et contournant son ombre de bien, passait au pied de la tour fleurie. Du plus loin qu'il vit noble dame Anne, dont le pas se faisait plus indolent parce que l'ascension était rude et qu'elle y perdait un peu l'haleine, M. de Châteaupanne se leva, prêt à offrir la main.

Les deux arquebusiers demeurèrent au bord du chemin, en sentinelles. Châteaupanne avançait la meilleure des deux chaises, celle qui portait la rapière: « Allons, Victorieuse, faites place à ma belle cousine! D'elle, rien ne peut venir que de bon; vous, ma gaillarde, vous avez fait bien du mal! »

Dame Anne se montra ravie de ces gasconnades: « Vous l'appelez Victorieuse? Je crois bien, que, dans une main comme la vôtre, elle a dû porter de jolis coups!... Çà, mon cousin, il me semble que je tiens ma parole. Vous m'avez fait de nombreuses visites à Cheviré; je vous avais dit: Je vous en rendrai au moins une.

— Et je n'osais croire que ce serait si tôt. Mon castel agreste n'est guère digne d'une princesse comme vous. Il est vrai que vous pouvez oublier ma misère en contemplant votre grandeur. Vous êtes chez moi, mais tout ce que vos yeux voient à l'entour, ces vignes, ces bois, ces prés jusqu'à la Loire, et, de l'autre côté, d'autres vignes, d'autres bois, tout est à vous. »

Et il aurait bien voulu que ce fût à lui. Pourquoi n'aurait-il pas commencé d'espérer ce beau retour de fortune? La démarche de la châtelaine était faite pour encourager un compagnon moins hardi.

« Sans compter, reprit-il, un autre bien qui serait également vôtre, s'il vous plaisait de daigner l'agréer quelque jour...

— Un bien vivant, fit-elle avec un grand rire, — le bras du seigneur de Châteaupanne et le cœur qui bat sous ce buffle... Vous me l'avez déjà dit... je ne suis pas éloignée de penser, mon cousin, que ce pourrait être un bon cœur... Mais là, voyez ce soleil de printemps qui, pour nous contrarier ici, s'est avisé de chasser les nuages. Je ne le croyais pas si cuisant et, sotte que je suis, je n'ai pas pris de parasol. »



Châteaupanne se retrouva debout : « Vous autres, commanda-t-il aux arquebusiers, reportez bien vite ces sièges à l'intérieur du logis. Ma cousine, je crois bien posséder encore à-dedans deux ou trois autres chaises, mais elles pourraient être malades. Par la mort Dieu ! au service du roi, on ne gagne pas en vingt ans de quoi renouveler ses meubles. »

On peut gagner davantage au service des dames. Anne de Cheviré offrait peut-être la véritable occasion de brusquer la bonne affaire,

Châteaupanne, en vérité, dépréciait ses richesses. C'était bien quatre chaises et non trois qui lui restaient; deux n'avaient chacune que trois pieds. La décoration de la salle était à l'avenant : au fond, et face à la cheminée de pierre, un bahut de chêne criblé de trous par les vers, au point de faire croire que les portes avaient servi de cibles ; entre les deux fenêtres, un râtelier où le maître accrochait ses armes; au milieu, une table portant un broc et deux gobelets d'étain ; dans un coin, de quoi les remplir, un tonnelet de vin reposant sur deux ais. La châtelaine blanche, en entrant, se remit à rire, ce qui parut de bon augure au grand Agénor. Voyant ce délabrement, elle n'avait eu que de la gaîté franche; si elle n'eût pas été disposée à remettre en selle le beau cousin désarçonné si lamentablement, elle aurait donné des signes de pitié.

« Ma cousine, vous plaît-il de vous rafraîchir ? C'est ici, comme vous voyez, la chambre à tout faire, la salle de réception... et la cave. Acceptez; ce sera boire ce qui est encore à vous, car votre bonne grâce a daigné m'envoyer ce vin mousseux de vos coteaux de la Rouxière.

— Je boirai, mon cousin, nous allons choquer nos... — comment faut-il dire ? ce ne sont pas des verres. »

Le broc étant plein, il versa. « Disons nos coupes d'amour ! Voulez-vous, ma belle châtelaine blanche ?

— Oh ! oh ! Monsieur de Châteaupanne !... »

Ils se regardaient. Les yeux gris d'acier du sire entraient dans les yeux bruns veloutés, ils violaient l'âme.

« Choquons seulement pour l'amitié », dit-elle.

Il but d'un coup, elle à petits traits. Il attendait qu'elle en eût fini. Elle posa son gobelet.

« L'amitié, dit-il, c'est froid, ce vin est chaud. »

La châtelaine blanche jeta un petit cri. Deux bras de fer l'enveloppaient. Le soudard la souleva et, la tenant à la hauteur de son visage, mit un baiser furieux sur cette bouche délicate qu'aucune bouche jamais n'avait effleurée. Elle se débattait, il la remit à terre.

« Monsieur de Châteaupanne, dit-elle, je ne vous ai pas donné le gage, vous me l'avez arraché. Il faut bien que je vous le laisse ! Si, de votre côté, vous veniez à le reprendre, ce serait félonie. Il ne doit pas être dit qu'un homme qui aura touché mes lèvres ne sera pas mon époux. »

Quelques moments après, elle s'en retournait vers Cheviré, toujours bien escortée, toujours à petits pas, maintenant un peu tremblante, car des baisers émeuvent toujours; et puis on ne change pas sa destinée sans quelque trouble de l'âme. La châtelaine blanche s'était juré de ne se jamais mettre au pouvoir d'un homme, par conséquent de ne se point marier, et voilà que ce fier serment s'envolait !

Sur son promontoire, M. de Châteaupanne tordait sa redoutable moustache, se félicitant au contraire, parce qu'il allait enfin pouvoir tenir la parole qu'il s'était donnée de ne jamais prendre que femme bien pourvue. Sa cousine l'était doublement, de belle chair blanche et de biens au soleil. Peste ! l'aimable vie auprès d'elle, longs sommeils, bonne chère, jolis écus sonnants, vin à flots, et du meilleur ! A ce tableau séduisant, une seule ombre : l'épouse était accoutumée à commander... Holà ! ce serait donc la bataille au logis !... Bas ! elle était amoureuse.

Tout entier à ses riantes pensées, il ne vit pas un homme qui, suivant la route sur la pente du plateau, longeait alors le pied de la tour fleurie. Pourpoint de velours brun, veste et culotte de panne, feutre sans plumes, point d'épée. Tout cela n'avait guère de mine, la rapière et le panache donnant surtout l'air noble à l'habit du temps. Le vieil homme — septuagénaire — s'arrêta fort interloqué devant le gigantesque sire, qui venait enfin de l'apercevoir et le regardait sans bienveillance, se di-

sant : « Qui est celui-là ? » — Il salua, découvrant une tête chenue : « Monseigneur de Châteaupanne daignerait-il m'accorder un moment d'entretien ? »

Le soudard fit claquer sa langue, comme s'il humait un pot. Ce « monseigneur » était savoureux ; d'un geste il l'invita donc à entrer dans la masure.

Le « moment d'entretien » fut long : deux bonnes heures. Le soleil baissait lorsque reparurent « monseigneur » de Châteaupanne et son visiteur.

« Entendons-nous bien, disait le grand Agénor. Point de surprise : vingt ans, honnête et saine !

— Un bon sang, une petite âme blanche, une agnelle.

— Qui a la fantaisie de devenir noble dame. Cela est d'un cœur bien placé. Nous disons : Votre Seigneurie de Belligné, puisque vous avez une seigneurie.....

— Sans être seigneur. Je suis un brave homme de marchand, pas davantage. Donc Belligné, qui vaut trente mille écus. Quarante mille autres argent comptant. Autant à revenir après moi, plus mes deux maisons de Nantes, et je suis vieux ; soixante-douze ans à la Pentecôte.

— Ce n'en serait pas moins une mésalliance », fit Agénor.

Et congédiant le tentateur : « Allez ! mon compère Malvoiseau, je verrai, je réfléchirai. »

Et c'est parce que le grand Agénor réfléchissait qu'il se fit attendre au manoir de Cheviré le lendemain. Il n'y parut pas les jours suivants. La châtelaine blanche ne concevant pas même la pensée que son beau cousin pût lui faire outrage, commença de s'alarmer. — Ça, que veut dire cette absence ? Il faudrait aller prendre nouvelles de M. de Châteaupanne. Lui serait-il arrivé malheur ? Aurait-il été rappelé tout soudain au service du Roi ? — Et l'un des estafiers qui portaient l'arquebuse courut sur le chemin rocailleux, entre le bois et la vigne.

A l'étrange nouvelle qu'il rapporta, on ne vit point pleurer les beaux yeux veloutés de la châtelaine ; mais on entendit sortir de cette bouche, instruite au bien dire par un homme d'église, un juron épouvantable. L'avait-elle appris de ce traître soudard ? Devant le messager stupéfait, Anne de Cheviré ajouta : « Il ne portera point cette vilenie en enfer ! »

Agénor de Châteaupanne, de vieille noblesse d'épée, dont les armes étaient d'azur aux trois croissants d'argent, allait épouser toute vive, mais point toute nue, la fille de maître Malvoiseau, le riche drapier de Nantes, qui donnait une dot évaluée à plus de deux cent mille livres ; il allait relever la seigneurie de Belligné et commander le haut pays. Ce beau mariage serait célébré dans trois semaines tout juste, la veille de l'Ascension, qui tombait le 20 mai.

Ce jour-là, Anne de Cheviré fit seller sa mule noire ; tous les hommes à son service furent avertis qu'ils devraient suivre leur Dame. Ce supplément d'escorte allait se composer du jardinier et du majordome. Tous armés. A ces deux derniers, elle fit donner les vieilles arquebuses ; ses deux gardes ordinaires reçurent des mousquets, apportés la veille de Nantes.

Dix heures sonnaient à l'horloge de la grande salle quand sortit du château cette troupe de guerre qui, bientôt, joignit Châteaupanne. Tout y était clos et muet. Un moment après, on cheminait à travers les blés grandissants ; à droite, un bois en bordure. La châtelaine poussa tout à coup sa mule sous le couvert ; là, le sentier étant fort étroit, on alla un à un, le majordome le dernier de la file. Le sentier cessa, se heurtant à un petit mur qui était celui d'un cimetière. Au milieu, s'élevait l'église. De là partait un nouveau chemin, entre les cultures, sur un parcours de mille pas environ, jusqu'à de vastes bâtiments dont on distinguait mal l'ordonnance : de hauts pavillons, des maisons plus basses, des granges, des chaumières, un logis de maîtres, une ferme, un hameau. C'était Belligné, qui, tout à l'heure, allait être le bien d'Agénor de Châteaupanne, le menteur et le félon.

La châtelaine blanche vit le chemin se couvrir d'une troupe autrement nombreuse que la sienne. Là-bas ils devaient être cent, ici ils étaient cinq. Elle fit ranger ses hommes en bataille au ras du mur. Le cortège venait à grand bruit et en musique : en tête, deux violoneux tout enrubannés, que fortifiaient deux fifres ; aussitôt après, la mariée toute blanche, entre maître Malvoiseau son père, et le seigneur époux ; puis la parenté nantaise, ce qu'il y avait de plus cossu dans la corporation des drapiers ; enfin les gens de la ferme et ceux du hameau. Anne de Cheviré considérait ce beau spectacle du haut de sa mule, souriant, les dents serrées. Il venait, le soudard, insolent, le cœur en liesse, toute honte bue ! Elle savait bien pourquoi il lui avait préféré une Malvoiseau. La fille n'était pas beaucoup plus riche, mais cet argent bourgeois serait bien mieux à lui. Parbleu ! ce ne serait pas rendre un petit service à cette vilaine que de la faire veuve avant les noces !

L'appareil de guerre déployé face à l'église ne pouvait échapper au cortège ; le bel époux l'avait vu le premier. Agénor de Châteaupanne ne craignait pas d'être lâche envers une



femme, il ne l'était point contre les mousquets. La cousine bernée en voulait donc à la bonne vie qu'il avait su se faire sans son aide ? Par la mort Dieu ! il ne serait pas dit que Châteaupanne ne braverait point cette folle !

Comme il allait mettre le pied sur les marches montant à l'église, il fit volte-face et salua l'ennemie.

« A toi, Guillaume ! » cria-t-elle à l'un de ses gardes.

Le mousquet de Guillaume s'abaissa. Dans le cortège de



noces, quel effroi ! Il fallait voir fuir, en hurlant, les femmes et les drapiers de Nantes. Les hommes de la ferme, moins couards, firent mine de courir contre les gens de Cheviré, mais ceux-ci avaient encore trois armes chargées, et les paysans battirent en retraite à leur tour.

Sur les marches de l'église, le grand corps d'Agénor de Châteaupanne gisait abandonné. Et la petite armée et la châtelaine blanche regagnèrent le manoir en bon ordre. Le soir même Dame Anne en repartit, allant à Paris, pour y faire valoir le droit de son honneur et plaider sa cause devant le roi Louis, dit le Juste.

(Illustration de Marcel Pille.) PAUL PERRET.



L'ÉBLOUISSEMENT

Le train filait à toute vapeur. On approchait de Saumur.

Olivier Séranes, mal réveillé, contemplait la campagne d'un gris indécis. Ses idées, encore confuses, couraient le long des fils du télégraphe, se brisaient à chaque poteau, fuyaient en déroute avec le paysage où peu à peu se levait l'aube.

Pourtant, il eut voulu se ressaisir, se fixer la ligne de conduite à suivre, car l'inconnu qui l'attendait n'était pas sans l'inquiéter. Mais chaque aspect, aperçu au vol, de cette terre dont tous les coins lui étaient familiers, lui donnait une petite secousse joyeuse. Et tout, le vert des arbres, le bleu du ciel, l'éclair d'une rivière, oui, tout se fondait pour lui en une délicieuse sensation d'allégresse : il se sentait, par tout son être, participer à la jeunesse du renouveau. Ces nuages roses qui se teignaient de seconde en seconde d'une pourpre plus vive, lui semblaient plus beaux qu'aucun de ceux qu'il avait admirés dans les splendides ciels d'Afrique ou d'Extrême-Orient. Quand le soleil parut et que sa flamme se répandit partout à la fois, Séranes crut voir un des plus jeunes soleils du monde, tant la vapeur molle qui baignait l'atmosphère s'éclaircit vite, tant l'air blond et limpide prit une pureté d'or fluide. La fraîcheur qui s'exhalait des prés, des bois, ce parfum d'herbe et de sève de la Touraine heureuse, Séranes les aspira avec volupté.

Doux, bien doux, ce retour au clocher natal après si longtemps... Famille éteinte, amis dispersés, que de bouleversements pendant ces dix années ! La terre seule n'avait pas changé ; elle l'accueillait de son sourire placide, de sa sereine beauté. Le blé comme alors levait dans les champs ; un frisson argenté courait à la pointe des tiges vertes, et la grande Loire, en son cours paresseux, emportait sur son miroir le reflet des maisons, les hauts peupliers des berges, tout un ruban de ciel et de nuages. Une vache qui, au passage du train, leva la tête, l'aboi perdu d'un chien, causaient à Séranes une émotion vague. Il s'attendrit à voir des fleurs de haie, d'une blancheur de neige. Tout le mystérieux charme qui se dégage des plus élémentaires, des plus simples impressions de nature, le pénétrait. Alors, avec une joie presque anxieuse, il ne songea plus, si près de la revoir, qu'à Charlotte Dexpers.

N'était-ce pas elle qui, durant son exil, incarnait pour lui tous ces sentiments tenaces : souvenirs de jeunesse, mal du pays, grâce vivante des choses, prestige de la belle et bonne Française ? Charlotte ! ce nom magique lui vivifia le cœur ; il oublia son corps fatigué, les quarante ans inscrits en rides précoces sur son visage jauni, les lourds soleils du Tonkin, les fièvres.

Comme il avait pensé, là-bas, en sa résidence de Phuï-Nam, à l'amie sage qui, mariée à un riche industriel et mère de grands enfants, vivait sa calme existence en cet admirable décor de province ! Telle il l'avait laissée, telle il allait la retrouver, promenant ses robes blanches dans son parc des Clairettes, au murmure des fontaines qui jaillissaient des roches et emprisonnaient le jardin d'un filet d'eaux vives aux mailles étincelantes, une Madame Dexpers toujours jeune, toujours belle, entourée des siens, honorée de l'estime publique et aimée des pauvres.

Chose étrange, qu'après si longtemps il ne pût songer à elle sans que le cœur lui défaillît un peu. C'est qu'il l'avait aimée pendant des années, religieusement, cachant à tous et à elle-même son mal avec une pudeur douloureuse. Une seule fois il avait parlé, et cette minute avait décidé le sort de sa vie. Il avait deviné que Madame Dexpers allait peut-être l'aimer, l'aimait peut-être déjà au fond, tout au fond, mais en même temps il avait compris que jamais elle ne le lui dirait. Encore moins devait-il espérer que cette femme dévierait d'une seule ligne des hauts devoirs de famille qu'elle s'était tracés. L'espoir que leur courte et définitive explication lui fit concevoir, n'eut donc que la durée d'un éclair qui illumine le ciel et disparaît à jamais. Séranes reconnut combien il serait coupable en cherchant à troubler ce cœur qui voulait rester paisible, qui saurait, à force de pureté, le demeurer. Il admira cette dignité douce et grave, ce fier souci de l'honneur.

« Que dois-je faire ? » avait-il demandé à Madame Dexpers. Le regardant bien en face, elle avait répondu : « Partir ! » Il était parti. Héroïquement, il avait mis entre eux l'immensité des mers, dix ans de séparation. Les colonies avaient offert un but à son activité ; il était entré dans la haute administration, d'abord au Sénégal, puis au Tonkin. Et en vain s'était-il endormi et réveillé sous d'autres cieux, en vain avait-il connu des amours et des amitiés nouvelles, ni l'ambition, ni l'orgueil du commandement, ni l'effort de bien faire n'avaient réussi à lui faire oublier la seule femme qu'il eut jamais aimée. De loin en loin, ils s'écrivaient des lettres d'une correction parfaite, notifiant les grands événements, muettes sur ce qui désormais devait rester mort entre eux. Les années, en relâchant le lien d'affection qui les unissait, avaient ramené Séranes à une amitié sereine et apaisée. Guéri, il l'était ; quant à elle, nul doute qu'elle ne le fût depuis longtemps. Si elle avait tant insisté pour qu'il acceptât de venir passer quelques jours aux Clairettes, c'est qu'elle était sûre d'elle, c'est qu'elle était sûre de lui.

Un moment, il regretta presque d'avoir accepté si vite Sait-on jamais si les plaies du cœur sont cicatrisées ? Il eut peur de la peur d'aimer encore Madame Dexpers. Si, en la revoyant, ces dix ans d'absence s'envolaient comme un seul jour ? Si de nouveau il ne pouvait supporter sans émoi la présence si chère ? Si

la vue de ce grand front lisse, de ces yeux lumineux, de ces cheveux d'or brun, de ce cou blanc et rond, de cette taille souple allait le faire encore souffrir.

Il éloigna cette obsession. Elle le poursuivait cependant, se mêlait à la trépidation martelée du train, au rythme de la course grondante. Et il se rappelait ses adieux, sur le quai de la gare, par un aussi radieux matin que celui-ci. Vêtue d'un costume gris d'argent, elle était venue avec son mari, un homme robuste, coloré, qui parlait haut, satisfait peut-être de ce départ. Leur fille Thérèse, fluette pour ses dix ans, tenait étroitement serrée la main de Séranes, qu'elle avait pris en affection. Les yeux très rouges, elle regardait les rails de cet air étonnamment pensif qu'ont les enfants lorsqu'ils éprouvent des sentiments au delà de leur âge. Bien des fois, Séranes avait souri à ce touchant souvenir, et aujourd'hui encore il ressentait en pensée l'étreinte de la petite main moite. Mignonne Thérèse, portrait vivant de sa mère. Toujours, il l'avait associée à celle-ci dans sa mémoire. Jamais, dans ses envois de bibelots rares et de bijoux exotiques, il ne l'avait oubliée. Le train entrait en gare.

***

Séranes, d'un bond irréfléchi, se jeta vers la portière, dévorant du regard le quai où Madame Dexpers devait l'attendre, elle l'en avait prévenu. Point de robe gris argent comme autrefois, point de jeune femme aux yeux lumineux, point de petite fille aux jambes nues. Des visages anonymes. Mais voici qu'une élégante dame en noir, à l'écart, détournait les yeux de lui comme d'un étranger, puis l'observait plus attentivement...

Il étouffa un cri, se précipita ; deux mains pressaient les siennes : « Charlotte !... Madame,... vous... »

Et Madame Dexpers lui disait : « Je suis heureuse, mon ami... »

Il la contemplait avidement et s'étonnait moins de ne pas l'avoir reconnue aussitôt. Les beaux trente ans de Madame Dexpers n'étaient plus ; elle avait maintenant un visage pâle et dévelouté, où marquait l'invisible flétrissure de la quarantaine. Une maladie récente, dont elle n'avait pas cru devoir parler dans ses lettres, des chagrins peut-être aussi émaciaient son visage. Ses cheveux étaient tout gris. Séranes avait en face de lui une autre femme, presque une vieille femme.

La sensation fut si brusque qu'il n'en ressentit pas tout d'abord l'intensité : ainsi la douleur d'un choc ne se propage pas immédiatement dans les nerfs. L'idée lui vint qu'il avait dû lui-même beaucoup changer, beaucoup vieillir. Sans cela, eût-elle hésité? Cette constatation du ravage que le temps avait fait en elle, en lui aussi certainement, — oui, ses tempes jaunies, son teint de fièvre, ses moustaches sablées de cendre... allons ! il était vieux, pourquoi chercher à se le dissimuler ? — tout cela lui causa un désenchantement pénible, une tristesse d'autant plus poignante qu'il ne s'était pas attendu à se retrouver si différents. Quelle naïveté pourtant! La force de leurs souvenirs avait-elle pu suspendre le temps, arrêter la marche insensible des jours ?

Sans doute, Madame Dexpers souffrait, elle aussi, du malaise qui les refroidissait malgré eux, du vide qui suivait la première effusion. — Comment s'épancher ? ils avaient tant de choses à se dire ! — Troublée, et ne voulant pas le paraître, elle répondait sans suite à ses questions. Elle excusa son mari qui n'avait pu venir, retenu par une affaire importante. Ses fils allaient bien ; l'aîné allait passer capitaine ; Roger, sous la direction de son père, s'occupait de la fabrique. Quant à Thérèse, elle était là, elle les attendait au dehors avec la voiture, elle avait tenu à conduire elle-même.

Et Séranes la suivait, regardant mélancoliquement les petites boucles grises qui prenaient une grâce si effacée sur le cou très blanc ; la taille souple de Madame Dexpers n'exerçait plus sur lui la séduction si attirante d'autrefois. Se pouvait-il qu'il l'aimât moins, qu'il ne l'aimât plus de la même manière par ce qu'elle n'était plus jeune ? Misère de notre cœur : quoi, le mirage de la jeunesse était donc ce qui l'avait ensorcelé en elle, de préférence à la beauté invisible de l'âme ? Non, non, une tendresse inattendue reflua, l'envahit : pour l'aimer autrement, il ne l'aimait pas moins. Amitié tendre, souvenir chaleureux, reflet de l'amour, qu'importait le nom du sentiment qu'il éprouvait ? Un respect mêlé d'attendrissement le gagna, l'inclina devant l'être noble qui avait vécu si dignement son lot de joies et de souffrances. Ah! de souffrances aussi, probablement : chagrins de femme, tourments de mère ; chère, chère Madame Dexpers !

Ils sortaient de la gare. Elle dit : « Voilà Thérèse ! »

Debout, près d'un alezan impatient dont le soleil lustrait la robe fine, une grande jeune fille souriait avec une grâce d'apparition. Elle portait un costume bleu de roi, qui faisait valoir son corps svelte. Sous un canotier de paille, ses cheveux d'or brun en deux lourdes grappes encadraient un visage d'aurore, où deux yeux de lumière, une petite bouche ouverte sur des dents de nacre, brillaient du bonheur de vivre. Elle avait le beau front lisse de sa mère, son nez droit, son bas de visage ovale, elle avait tout le regard, le sourire, l'attitude qu'avait autrefois sa mère. La ressemblance était si saisissante que Séranes reçut un coup au cœur. Ce n'était pas Thérèse qu'il avait devant lui, mais Charlotte à vingt ans. Et cette Charlotte-là lui serrait les mains, avec une vivacité si juvénile, une expression si spontanée de joie qu'il en fut ému.

« Vous me reconnaissez donc, Mademoiselle?

— D'abord, appelez-moi Thérèse. Si je vous reconnais ? Comme si je vous avais quitté hier! Est-ce qu'on oublie ses vieux amis ? »

Il sourit : « J'ai dû changer, pourtant. »

Elle répondit : « Et moi, m'auriez-vous reconnue ?

— Sans hésiter,... » et troublé, il se tourna vers Madame Dexpers en murmurant : « Cette ressemblance !... »

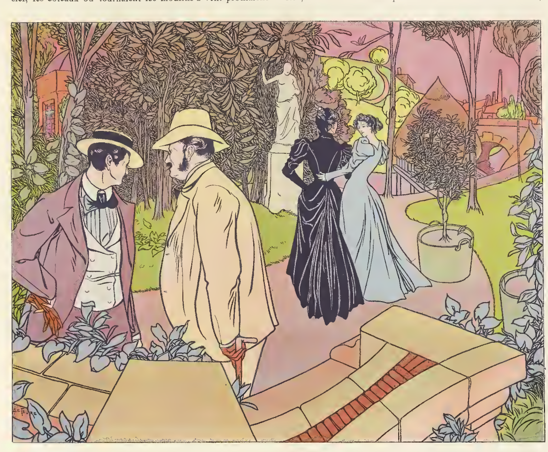
Elle souriait, avec une douceur grave et pensive d'automne, comme si, résignée, elle était heureuse de se voir revivre dans

sa fille. Séranes regarda Thérèse : elle semblait la fée du printemps. Se pouvait-il que les deux saisons de la vie se réunissent à ce point d'initiale fraîcheur, d'éclatante jeunesse? Qu'avait-il devant lui, le présent ou le passé? l'image nouvelle de Thérèse, ou Charlotte ressuscitée à la verdeur du renouveau, Charlotte jeune fille, la Charlotte qu'il avait si religieusement, si passionnément aimée?...

« Montez près de moi, dit la jeune fille. Mère préfère se placer derrière. Vous allez voir comme Trilby va filer. »

Dès qu'on se fut hissé dans la haute charrette, elle prit les rênes et le fouet. Trilby piaffa, s'enleva, partit en flèche. Les rues de Saumur, le pont restèrent bientôt en arrière. Déjà courait la campagne, au long du fleuve moiré d'argent. Sur le plein ciel, les côteaux où tournaient les moulins à vent profilaient leur courbe harmonieuse. Arbres, maisons, bouquets d'îles découpaient dans l'air pur des contours d'une délicatesse infinie. Le grand paysage riait dans chaque feuille agitée, dans chaque vaguelette clapotante; les berges, mangées d'herbes et de fleurs, s'allongeaient en tapis riche et l'on voyait de grasses prairies s'étendre à perte de vue. Le vent du trot fouettait les visages et Séranes, au vol, reconnaissait tous les détails de la route, ici la forge, plus loin cette rangée d'arbres centenaires. Des visages oubliés revivaient pour lui; une vieille, sur le revers d'un talus, le regarda; il prononça son nom, qu'il avait oublié pendant dix ans. Des souvenirs morts se réveillaient à un carrefour, le long d'un canal d'eau verte. Et c'était pour lui quelque chose d'exquis.

A pleins regards, à pleins poumons, il s'imprégnait de bien-être, et il ne se demandait pas d'où lui venait ce souffle salubre,



cette sève qui lui courait aux veines? Du paysage? ou de ces deux chères présences? Il buvait à plein la minute heureuse, sans pouvoir se rassasier de rencontrer alternativement le regard en fleur de la jeune fille, le sourire fané de son amie.

*
* *

« Les Clairettes, cher Monsieur, — Dexpers parlait, toujours aussi solide, grisonnant à peine, le teint empourpré par la bonne chère du déjeûner, — les Clairettes, vous le voyez, n'ont pas changé. J'ai respecté tous ces ruisseaux que ma femme trouve poétiques, et je n'ai utilisé qu'à la sortie du parc leur force motrice rassemblée en une seule chute d'eau.

Il parlait de sa voix pleine, avec sa jovialité autoritaire, mais Séranes n'écoutait pas et regardait d'un air distrait le beau parc silencieux d'un vert intense où bruissaient les mille bouches de l'eau courante. Séranes n'avait d'yeux que pour Thérèse. Elle tenait sa mère enlacée tendrement, elle se retournait parfois vers lui pour sourire. Roger, le second fils, marchait devant en fumant un cigare. Il eut un petit redressement d'épaules :

« Mauvais pour les rhumatismes, cette humidité. Si maman m'en croyait...

— Vous êtes des esprits prosaïques, dit Thérèse. N'est-ce pas, Monsieur Séranes, que vous trouvez cette fraîcheur charmante, après les coups de soleil des colonies?

— Certes, Mademoiselle, charmante. »

Et comme, détachant son bras de la taille de sa mère, elle s'approchait de M. Dexpers pour l'embrasser, Séranes s'étonna d'être jaloux de cette pure caresse, reçue négligemment d'ailleurs par le gros homme. Et cependant, quelle câlinerie naturelle, quelle grâce intime prenait ce simple geste dans ce gracieux décor de paix et d'ombre. Elle racontait tout à coup une histoire de pauvre gens, cherchait, sans y réussir, à apitoyer son père sur leur compte, et Séranes écoutait avidemment cette jeune voix dont chaque vibration lui caressait l'âme. Jusqu'au timbre qui, en plus clair, rappelait celui de Madame Dexpers. Mais déjà ce n'était plus Charlotte qu'il confrontait avec Thérèse; ce n'était plus le visage fatigué de sa chère et loyale amie qu'il interrogeait, c'était celui de la jeune fille.

Thérèse, qui d'abord n'avait surpris son attention que grâce à cette ressemblance extraordinaire, déjà l'intéressait par elle-même, et s'il ne se l'avouait pas, c'est qu'il craignait de formuler cette impression; elle n'en était pas moins pénétrante. De ces deux êtres, la mère et la fille, doués d'une attraction magnétique indéfinissable, la fille concentrait en elle tout le fluide et attirait comme un aimant. Séranes contemplait à présent Madame Dexpers avec calme, il pouvait lui parler sans émotion, lui répondre de sens rassis. Une amie, oui, plus rien qu'une vieille amie, voilà ce qu'elle était, serait désormais pour lui. Mais Thérèse... Il était comme un homme ébloui par le soleil, à qui il reste du feu sous les paupières, et qui voit de

l'or, du noir, du rouge, comme dans une ivresse de lumière.

Ressemblait-elle autant à sa mère qu'il l'avait cru d'abord ? Maintenant il remarquait des différences légères : elle avait la peau plus blanche que Madame Dexpers ne l'avait jamais eue, elle avait les yeux plus clairs, elle était plus grande ; et ces différences imperceptibles, Séranes, chose étrange, les recherchait les notait avec plaisir. Plus prompte aux réparties, plus gaie, éclatant sans cesse d'un rire frais — (Charlotte souriait, jadis),— Thérèse avait aussi l'esprit plus aventureux, plus dégagé des habitudes bourgeoises, des conventions de milieu. Séranes en eut la preuve, en voyant l'intérêt avec lequel elle le questionnait sur le Tonkin, les mœurs, le climat, l'existence; elle s'écria même, après un récit de chasses :

« Oh! je comprends qu'on aime vivre en ces pays-là! Vous devriez m'emmener, Monsieur Olivier!

Puis elle rougit, en voyant l'impression très vive qui se peignait sur le visage de Séranes, et en surprenant un regard un peu triste chez sa mère.

« Oh ! maman ! ce n'est pas pour te quitter ! Je suis si heureuse avec vous tous. Je veux seulement dire que les voyages ne m'effraient pas. C'est si beau, l'inconnu !

Séranes fut heureux, sans savoir pourquoi, de l'entendre parler ainsi. Charlotte, autrefois, ne se fût pas exprimée de la sorte. Elle était plus réservée. Thérèse appartenait à une génération plus libre. Elle parla de voyages, de livres qu'elle avait lus, avec une verve originale qui le charma.

« C'est une vraie jeune fille, pensait-il, une vraie femme ». Et il ne s'apercevait pas que son idéal, incarné jadis en Madame Dexpers, se déplaçait. L'attrait si vif qu'il ressentait pour la jeune fille l'éloignait un peu de la mère. Nuances insaisissables d'attentions, de prévenances auxquelles celle-ci ne se trompa guère. Trop femme pour ne pas s'apercevoir du prestige que Thérèse exerçait sur Séranes, trop femme pour ne pas en souffrir peut-être au plus obscur d'elle, elle eut cette dignité de s'élever au-dessus de tout sentiment personnel, cette tendresse de songer au seul plaisir que sa fille éprouvait à causer familiè-



rement, confiante, avec leur ami. Quoi d'étonnant? Si jeune, si franche, si ouverte à toutes les idées, comment n'eut-elle pas séduit, fasciné même un homme de valeur ? Car Madame Dexpers plus que toutes les mères était fière de son enfant, dont elle avait su se faire une compagne. Elle savait bien que Thérèse, par son libre esprit, décourageait les soupirants médiocres, déjouait les cupidités amassées autour de sa dot. L'idée que sa fille ne trouverait pas de parti digne d'elle, parfois, la préoccupait. Quant à M. Dexpers, il ne comprenait rien à ces délicatesses et maugréait contre sa fille, trop difficile vraiment.

Mais Roger et son fils avaient achevé leurs cigares, promené suffisamment leur digestion. Leurs affaires les réclamaient jusqu'au dîner à Saumur. Ils s'excusèrent. Alors, pour Séranes et les deux femmes commenca vraiment l'intimité. Ils s'étaient installés dans la vérandah. Devant eux, des buissons de roses du Bengale drapaient de flottantes verdures le parapet de la terrasse. On ne voyait pas la route, et le regard tombait au bord même de la Loire. Elle coulait immense, si lente qu'on ne distingait pas le courant. Sa nappe lisse comme un miroir reflétait le grand ciel ensoleillé. A peine si l'eau se plissait d'un invisible afflux autour d'une île qui émergeait à plat, et dont le grand bouquet d'arbres trempait son reflet dans une ombre plus glauque. L'air était si pur qu'on entendait, mais à peine, le chuchotement des eaux vives du parc, et ce murmure était si insaisissable, si doux qu'il ressemblait encore à du silence.

Madame Dexpers avait pris un ouvrage. Elle tissait sur un métier de grandes fleurs et des oiseaux de soie. Un roman anglais se trouvait sous la main de Thérèse ; machinalement elle l'ouvrit. Séranes regarda le titre. C'était l'*Histoire d'une Ferme africaine*, par Olive Schreiner. Comme elle, il lisait l'anglais, il s'approcha ; leurs têtes se penchèrent sur le volume, et sans s'être accordés, d'un mutuel entraînement de confiance, ils se mirent à lire des yeux, ensemble. Mais ils ne parvenaient à saisir les mots qu'avec effort ; leurs pensées, comme deux rivières qui se rejoignent en un seul fleuve, les emportaient.

Thérèse éprouvait un trouble que jamais homme ne lui avait inspiré. Et c'était si brusque, si surprenant qu'elle se demandait si elle ne rêvait pas. Puissance mystérieuse de la sympathie : était-ce donc d'avoir souvent entendu parler de Séranes, d'avoir plus d'une fois rêvé à sa vie lointaine ? La petite fille, qui avait tant aimé cet ami sérieux, avait-elle donc grandi sans se douter que lorsqu'elle le reverrait, cet absent, elle serait portée vers lui du même cœur que dix ans auparavant, quand, le jour de son départ, elle lui étreignait la main, en regardant pensive la voie sur laquelle il allait s'embarquer et disparaître ? Quoi, si vite ! Quoi, sans autre miracle? Il était venu, et voila qu'il lui semblait qu'elle l'avait attendu toujours.

Et Séranes ? Il restait dans l'éblouissement. Le sort a de ces tournants qui déconcertent. Cette jeune fille, comment croire cela, c'était donc vrai ! d'un coup de sa baguette de fée, elle lui

avait fleuri l'âme. Quoi ! il osait l'aimer déjà, lui fatigué de corps et rassis d'esprit, lui, si jeune et si vieux à la fois, avec ses quarante ans soutenus par les nerfs, ses yeux bruns brillants de fièvre, ses tempes cendrées.

Mon Dieu, était-ce possible ? Ainsi, il avait été courir si loin pour trouver, au retour, sur le seuil même de la maison qui s'ouvrait, riante, le bonheur le plus inespéré, le plus invraisemblable ! Ne devenait-il pas fou ? Et son cœur se mit à battre à coups sourds, tandis qu'elle et lui, sans lever les yeux, sans comprendre, lisaient ou croyaient lire, mais oubliaient de tourner les pages.



Madame Dexpers, alors, les contempla.

Elle les contempla d'un beau regard incisif, d'un de ces regards où tient l'intensité d'une et de plusieurs existences, regard indicible de méditation, où il y avait la douleur, la douceur d'un souvenir, des craintes et aussi des espoirs d'avenir, on ne sait quoi de fier, de profond, qui embrassait la réalité tout entière, regard courageux comme sa vie, pur comme sa conscience. Et ce regard les enveloppait avec tant de force, qu'ensemble Séranes et Thérèse relevèrent la tête.

« Maman ! » s'écria la jeune fille, et elle s'élança aux genoux de sa mère, l'entoura de ses bras, la câlina avec une tendresse infinie.

Pourtant Madame Dexpers n'avait rien dit. Et Thérèse ne dit rien d'autre. Et Séranes ne parla point. Mais tous trois se sentaient les yeux humides, et ils souriaient, le cœur étreint d'un âpre et délicieux bonheur ; et quand Séranes et Thérèse osèrent se regarder, ils devinrent graves comme s'ils voyaient passer, dans un ciel prochain, l'Ange blanc des fiançailles.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

(Illustrations de de Feure.)

VALSE NONCHALANTE

Par Camille Saint-Saëns

Assez modéré

PIANO

p

espressivo
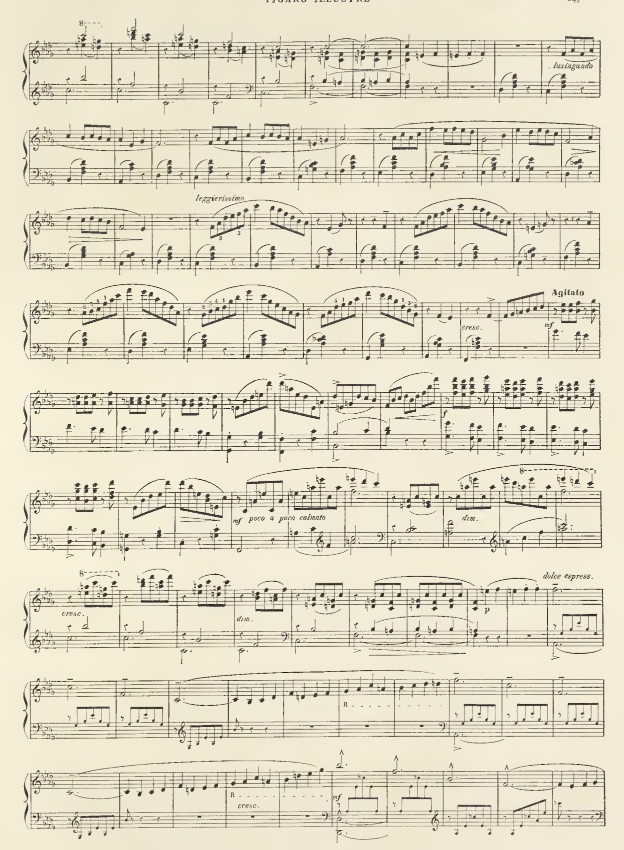
leggierissimo non legato
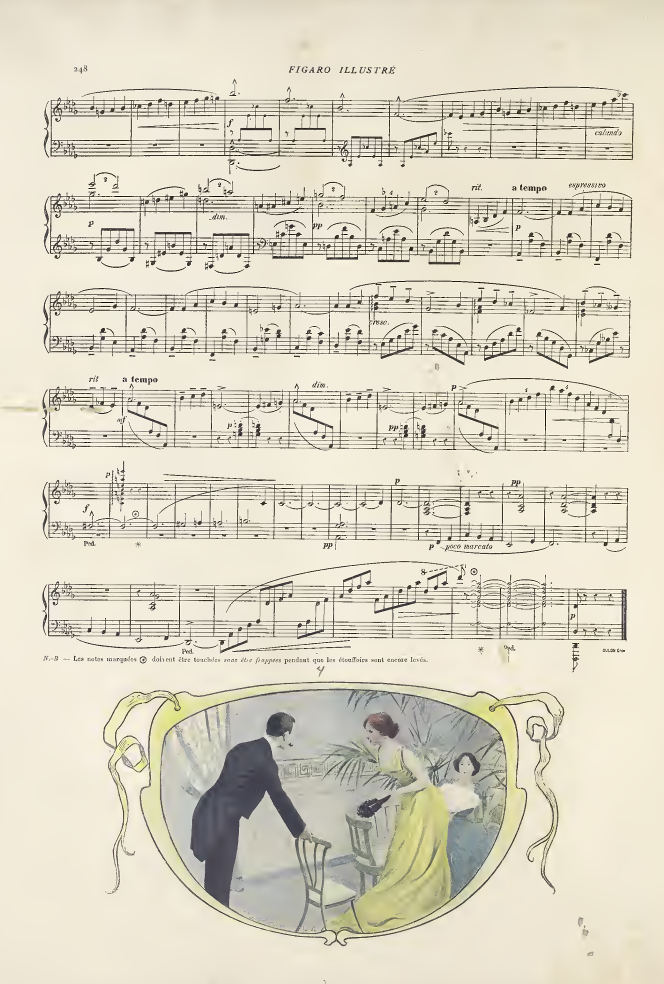
Agitato

cresc.

mf

p poco a poco calmato


lusingando
leggierissimo
cresc.
Agitato
mf
f
mf poco a poco calmato
dim.
cresc.
dim.
p
dolce espress.
R
R
cresc.
mf


calando
dim.
rit.
a tempo
espressivo
cresc.
rit
a tempo
dim.
poco marcato
Ped.
N.-B — Les notes marquées ⊙ doivent être touchées sans être frappées pendant que les étouffoirs sont encore levés.
GULON Grav.

